PRÉCIS
DE
L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ,
CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL,
IMPRIMEUR DU ROI.

PRÉCIS

DE

L'HISTOIRE UNIVERSELLE

OU

TABLEAU HISTORIQUE

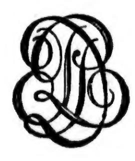
PRÉSENTANT LES VICISSITUDES DES NATIONS, LEUR DÉCADENCE ET LEURS CATASTROPHES, DEPUIS LE TEMPS OU ELLES ONT COMMENCÉ A ÊTRE CONNUES JUSQU'A LA FIN DU XVIIIe SIECLE.

PAR ANQUETIL,

DE L'INSTITUT ET DE LA LÉGION D'HONNEUR.

NOUVELLE ÉDITION
REVUE ET CORRIGÉE.

TOME QUATRIÈME.



A PARIS

CHEZ JANET ET COTELLE, LIBRAIRES,

RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS, N° 17.

M. DCCCXVIII.

L
qu
Ri
cé
m
vo
de
un
Zé
ca
les
Ma
Co
im
et i
ou
viei
sep
ce c
gen

PRÉCIS DE L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

EMPIRE GREC.

Léon gouvernoit toujours l'Orient, plus heureux qu'Anthémius, qui avoit été victime de la jalousie de Ricimer, auquel il devoit le trône. Léon, porté sur celui de Constantinople par Aspar et Ardabirus, trouva moyen de s'y maintenir malgré ces deux hommes qui voulurent l'en faire descendre; et même il vint à bout de se défaire de ces importuns protecteurs. Il avoit une fille cadette, nommée Ariadne, qu'il maria à Zénon, d'une illustre famille d'Isaurie. Il le fit patrice, capitaine de ses gardes, commandant en chef de toutes les troupes de l'Orient, avec l'espérance de l'empire. Mais Zénon ne plaisoit ni au sénat ni au peuple de Constantinople. Pour ne pas laisser échapper le sceptre impérial des mains de sa famille, Léon, devenu vieux et infirme, créa César Léon, son petit-fils, âgé de cinq ou six ans, enfant de Zénon et d'Ariadne, sa fille. Le vieil empereur mourut d'un flux de sang, après dix-sept ans de régne. L'impératrice Vérina, sa veuve, fit ce que n'avoit pas pu son époux : elle obtint que son gendre fût reconnu collégue de son fils. L'enfant

mourut au bout de six mois, et Zénon se trouva seul empereur.

Il ne se corrigea pas sur le trône des vices qui avoient fait différer sa proclamation. L'impératrice Vérina, sa belle-mère, le fit dépouiller de la pourpre qu'il déshonoroit. Basiliscus, son frère, dont elle se servit pour ôter le diadême à son gendre, le prit lui-même, au grand regret de Vérina, qui avoit compté en gratifier Patricius, maître des offices, son amant. Basiliscus ne se conduisit pas mieux que Zénon. Le peuple, qui n'avoit guère de choix qu'entre de mauvais princes, rappela celui-ci. Basiliscus fut tué, ayant été abandonné par Harmatius, qu'il avoit fait commandant de ses troupes. Ce capitaine infidéle reçut de Zénon la récompense qu'il lui avoit promise, qui étoit de le faire chef de sa maison. Quand il y fut installé, il le fit massacrer dans le palais par Onoulus, qu'Harmatius lui-même avoit élevé. Si, sans se contenter des grands traits des catastrophes de l'empire d'Orient, on vouloit en recueillir les particularités, on trouveroit à chaque régne de ces trahisons entre pères, femmes et enfants, parents et amis, protecteurs et protégés. On remarquera aussi que les systêmes religieux, les hérésies, soutenus avec chaleur par les Grecs, naturellement sophistes et querelleurs, ont presque toujours été cause ou prétexte des troubles de la cour, où les opinions se heurtoient réciproquement ; le peuple y prenoit une part très active; et les ambitieux, sachant rallumer son zéle, lui inspiroient une fureur aveugle d'autant plus dangereuse, que les motifs en paroissoient sacrés.

L'indolence de Zénon, sa tranquillité dans la débauche

furent troublées par deux révoltes; l'une de Marcien, son beau-frère, qui revendiquoit les droits de Léontia, sa femme, fille aînée de Léon; l'autre de Léontius, commandant des troupes de Syrie. L'une et l'autre finirent par la mort de leurs auteurs. Zénon ne tarda pas à les suivre dans le tombeau. Il y entra tout vivant, si l'on en croit quelques historiens. Ariadne, qui ne l'aimoit pas, et qui avoit de l'affection pour un officier du palais, nommé Anastase, profita d'une attaque d'épilepsie, à laquelle il étoit sujet, et le fit enterrer précipitamment. On entendit du bruit dans le cercueil; mais elle ne permit pas de l'ouvrir. On trouva quelques jours après qu'il avoit dévoré la chair de ses bras; digne fin d'un monstre de lubricité et de cruauté. Il avoit soixante-cinq ans, et il en régna dix-sept.

Anastase avoit vieilli dans les emplois du palais, où Anastase. 491
il exerçoit la fonction de silenciaire, c'est-à-dire qu'il étoit chargé d'y faire garder le silence, comme il se pratique encore dans les palais d'Orient, où l'on ne se permet pas le tumulte qui régne dans les nôtres. On avoit de lui l'idée d'un homme bon et intégre; il n'en faut de preuve que le vœu du peuple. Lorsqu'il fut proclamé dans le cirque, tous s'écrièrent: « Régne, Anastase, comme tu as vécu. » Il avoit soixante ans. Aussitôt qu'il eut pris la pourpre, l'impératrice Ariadne lui donna sa main. L'espérance du bien qu'il pouvoit faire, et celui qu'il fit en supprimant des impôts odieux, le soutinrent six ans contre une cabale puissante qui livra des combats. Elle finit par la mort des chefs et des complices, comme il arrive ordinairement aux complots qui ne se terminent pas par un prompt succès.

L'empereur vécut, pour ainsi dire, toujours entre deux feux, les orthodoxes et les eutychiens. On l'accuse d'avoir trop favorisé ces derniers. Son penchant décidé donna lieu, en faveur de l'orthodoxie, à une émeute qui coûta en une seule fois la vie à plus de dix mille hommes. Dans une autre occasion, Vitalien, simple gouverneur de Thrace, parut sous les murs de Constantinople avec une armée considérable, menaçant de déposer l'empereur s'il ne rappeloit l'évêque catholique qu'il avoit exilé. Anastase acquiesça docilement à la volonté de son sujet. Les Perses firent des conquêtes sur l'empire : des essaims de barbares le tourmentèrent. Il crut mettre sa capitale à l'abri des incursions, en enveloppant Constantinople et ses environs d'un retranchement qu'on appela la muraille d'Anastase. Ces sortes de remparts marquent quelquefois plus la foiblesse, qu'ils ne servent à la défense. Pour ne point tomber en contradiction sur le caractère de ce prince, les auteurs divisent les temps : Ils disent qu'au commencement de son régne il donna de grandes marques de générosité, de douceur, d'application, et parut n'avoir à cœur que la félicité de ses sujets, et qu'à la fin il vendoit les charges, et partageoit avec les gouverneurs des provinces les dépouilles du peuple qu'il abandonnoit à leur rapacité ; c'est-à-dire qu'il fut bon et mauvais, ce qui n'est point particulier à Anastase. On le trouva mort dans sa chambre à l'âge de quatre-vingt-huit ans, dont il en avoit régné vingt-sept.

Justin. 518. Comme l'âge de l'empereur ne laissoit pas douter qu'il ne fallût bientôt un successeur, Evagre, grand chambellan, remit, dit-on, à Justin, préfet du pré-

toire, des sommes considérables pour acheter les suffrages des soldats en faveur de ses amis. Justin distribua l'argent en son nom. Ayant ainsi séduit les troupes, il fut proclamé dès qu'on sut la mort d'Anastase. Il purgea sa cour des conspirateurs, entre autres de Vitalien, qui ne pouvoit, comme sous Anastase, avoir pris pour prétexte de sa rebellion la défense des Orthodoxes; car Justin les protégea d'une manière éclatante pendant tout son régne, et réprima sans ménagement les eutychiens, les ariens et les autres hérétiques. Il ne savoit ni lire, ni écrire, ayant passé sa vie à garder les troupeaux jusqu'au moment qu'il s'enrôla dans les troupes. Cependant, il ne manquoit ni de pénétration, ni d'adresse dans le gouvernement des affaires. Justin mourut à l'âge de soixante-dix-sept ans, après en avoir régné neuf.

Il avoit associé à l'empire son neveu Justinien, qui lui succéda sans opposition. Cependant il arriva sous son régne la plus terrible émeute qui ait jamais éclaté à Constantinople. Elle commença par une bagatelle, par des factions dans le cirque, sur le mérite des cochers; mais le véritable motif étoit le mécontentement que les ministres excitoient de toutes parts. Justinien congédia les deux plus coupables; cette condescendance ne servit qu'à rendre la populace plus insolente. Elle proclama empereur, malgré lui, dit-on, Hypatius, neveu de l'empereur Anastase. La plupart des sénateurs prirent le parti des rebelles. Justinien, alarmé et découragé, étoit près de quitter la ville et de s'embarquer; l'impératrice Théodora, son épouse, le retint par ces mots : « C'est un glorieux tombeau « qu'un royaume. » Il se mit à la tête de ses gardes, Justinien.

et se défendit dans son palais. Quand on vit qu'il ne s'abandonnoit pas lui-même, il lui vint du secours. Bélisaire, que ses victoires, sous ce régne, ont rendu si fameux, amena un corps de troupes étrangères qui délivrèrent le palais, fondirent impétueusement dans le cirque sur la multitude, tuèrent sans distinction d'âge ni de sexe, et firent un grand carnage. Les exécutions suivirent. Hypatius et Pompéius, autres neveux d'Anastase, eurent la tête tranchée. Les sénateurs fauteurs de la rebellion furent punis et leurs biens confisqués; mais l'empereur fit rendre ensuite à leurs enfants leurs dignités et leur fortune.

Après cet orage, Justinien jouit d'un calme qui ne fut interrompu par aucun trouble pendant la durée d'un long régne. Il est vrai qu'il eut des guerres perpétuelles; mais il s'en déchargeoit sur deux habiles généraux qui firent toute sa gloire : Bélisaire, le fléau des Perses; l'eunuque Narsès, vainqueur de l'Italie, dont les succès nous occuperont. Ces deux grands hommes, tantôt séparés, tantôt réunis, rarement en bonne intelligence entre eux, s'accordèrent néanmoins toujours pour l'avantage de leur commun souverain, qui ne les paya que d'ingratitude. Il ne faut cependant pas ajouter foi à la fable répandue, que Bélisaire, devenu aveugle à la fin de ses jours, fut réduit à demander l'aumône dans Constantinople: ce trait regarde un certain Jean de Cappadoce, qui eut réellement les yeux crevés, et fut obligé de mendier son pain. Bélisaire fut à la vérité disgracié; mais quelque temps avant de mourir on lui rendit ses biens et ses honneurs. On ne conçoit pas comment les hommes ont pu accréditer une fable aussi ridicule. Narsès pensa suc-

comber à des intrigues de cour, et n'échappa à la honte d'être rappelé par l'impératrice aux fonctions humiliantes du service des femmes, que parceque son courage et son habileté étoient nécessaires à l'empereur.

Justinien s'est rendu célèbre par son application à corriger la jurisprudence. La nouvelle forme qu'il donna au droit romain lui mérita le surnom de Grand. Son code, qui a retenu son nom, est devenu celui de toutes les nations. Il aimoit à bâtir. Presque toutes les villes importantes de ses vastes états lui ont dû des édifices magnifiques. Il recouvra par ses généraux et réunit à l'empire l'Afrique et l'Italie. Justinien étoit plus clément que sévère; mais il paroît avoir été indifférent pour les autres, comme le sont souvent les princes. Il mourut à quatre-vingt-quatre ans, après trente-neuf ans de règne. La majesté de l'empire parut renaître sous lui. A sa mort elle s'évanouit.

En effet, l'histoire de cette époque de l'empire ne présente plus que des événements sinistres. Il est pénible de les tracer. Les écrivains qui s'engagent dans cette carrière, et ceux qui les y suivent, ne marchent qu'entre des assassins et des bourreaux, sans presque trouver à reposer la vue sur des objets moins affligeants. Parcourons rapidement ces scènes sanglantes. Si nous peignons les catastrophes des princes, sans parler des malheurs des peuples, le lecteur se rappellera que, quand l'ouragan abat les arbres, les épis s'en ressentent.

Justinien nomma en mourant son successeur Jus- Justin. 565.
tin, fils de sa sœur Vigilantia. Il fut proclamé par

le sénat, et couronné par le patriarche de Constantinople. L'usage de cette pieuse cérémonie s'étoit introduit depuis quelque temps. Justin passoit pour être bon. Cependant, la seconde année de son régne, il fit mourir un autre Justin, son parent, parcequ'il étoit trop aimé du peuple. On rejette ce crime sur l'impératrice Sophie, cruelle, hautaine et soupçonneuse. Soit frénésie, soit imbécillité, Justin se trouva, après quelques malheurs, hors d'état de gouverner. Il fallut lui donner un suppléant, qui, de l'aveu de Sophie, fut Tibère, homme estimé, né en Thrace, qui avoit rempli avec honneur les premiers emplois de l'état.

Tibère. 581. Quand Justin mourut, après seize ans de régne, Tibère, déja possesseur de toute l'autorité, en prit le titre. Il déclara Auguste Anastasie, qui étoit sa femme, mais qu'on ne connoissoit point pour telle. Cette action étonna l'impératrice Sophie, qui, dans l'espérance d'être associée au trône, avoit puissamment contribué à l'y placer. Sans doute les deux époux avoient eu l'adresse de bien cacher leur engagement à Sophie. Elle devint mortelle ennemie de Tibère, et entreprit de mettre à sa place un Justinien qui commandoit l'armée contre les Perses. Le complot fut découvert. Tibère se contenta d'ôter à Sophie ses trésors, dont elle abusoit, et à Justinien le commandement de l'armée, et lui substitua Maurice, né en Cappadoce, d'une ancienne famille romaine et très bon général. Pour le récompenser de ses succès, il lui donna sa fille Constantia en mariage, et le déclara César.

Tibère ne vécut que quatre ans seul sur le trône, et le laissa à Maurice. Peu d'empereurs ont eu un

règne aussi agité. Cependant Maurice étoit un brave général, digne, par ses vertus, des beaux jours de la république romaine. Il étoit la terreur des Perses, et les avoit défaits dans plusieurs batailles rangées ; mais on dit que l'avarice ternit toutes ses belles qualités. La plus affreuse des catastrophes termina la vie de ce prince. Elle fut causée par l'obstination de Maurice à ne pas vouloir payer la rançon de douze mille soldats romains, que les Bulgares offroient de rendre pour une somme modique. Se voyant refusés, les ennemis firent passer tous leurs prisonniers au fil de l'épée. A cette nouvelle, le peuple de Constantinople jeta des cris d'indignation. L'armée, encore plus irritée, se révolta ouvertement, et nomma empereur Phocas, simple tribun. Maurice ne put se sauver, et fut présenté chargé de fers à l'usurpateur avec cinq de ses enfants. Le barbare fit massacrer devant lui les cinq fils l'un après l'autre. Maurice contempla la mort de ses enfants avec une résignation héroïque. A chaque assassinat, il se contenta de répéter, les yeux baignés de larmes, ces paroles du prophète David : « Tu es juste, Seigneur, dans tous tes jugements. » La gouvernante de ses enfants en ayant caché un, et tâchant de lui substituer son propre fils, il ne voulut pas souffrir cette espèce de fraude, et en avertit lui-même les bourreaux. Il fut à son tour immolé sur ces corps sanglants, à l'âge de soixante ans, après seize ans de règne.

On ne connoît pas la famille de Phocas, ni de Phocas. 603.
Léontia sa femme. Il étoit d'une taille moyenne, difforme, et avoit un regard terrible. Il avoit les cheveux roux ; ses sourcils se joignoient. Une de ses joues

étoit marquée d'une cicatrice qui devenoit noire quand il se mettoit en colère. Il étoit adonné au vin, aux femmes, sanguinaire et inexorable. Son épouse, dit-on, ne valoit pas mieux que lui. Tel est le portrait que les Grecs font de ce couple. Il continua ses barbaries sur cette malheureuse famille. Sous prétexte de correspondance avec des conspirateurs, il fit trancher la tête à l'impératrice Constantine, et à trois de ses filles, sur le lieu même où Maurice et ses fils avoient été exécutés trois ans auparavant. Les conjurations ne manquèrent point contre un homme qui n'avoit rien de sacré. Qui auroit osé se fier à lui? Un de ses généraux, dont il craignoit le mérite, eut l'imprudence, sur des promesses solennelles, de se remettre entre ses mains. Quand il le tint, il le fit brûler à petit feu. On ne pouvoit même lui rendre service sans courir des risques. Un nommé Anastase lui révéla un complot; il fit mourir les complices, et Anastase à leur tête.

S'il arrivoit au peuple, dans le cirque, de n'être pas de son avis sur le talent d'un acteur, il faisoit entrer des soldats qui massacroient tout indistinctement. L'indignation excitée par ses forfaits fut portée au point que ses parents eux-mêmes se révoltèrent. Il arriva de tous côtés des troupes qui l'environnèrent. Héraclius, fils d'un gouverneur d'Afrique du même nom, fut celui qui le serra de plus près. Il dispersa sa flotte; et comme le tyran s'enfuyoit, Pétronius, dont il avoit autrefois débauché la femme, le poursuivit avec une troupe de soldats, le dépouilla de la pourpre, et, l'ayant revêtu d'un habit noir, le conduisit, chargé de fers, aux pieds d'Héraclius.

Celui-ci voulut lui faire des reproches de la conduite tyrannique qu'il avoit tenue à l'égard de ses sujets. Phocas lui répondit tranquillement : « Tâche de mieux « gouverner. » On lui coupa les pieds, les mains, les bras, les jambes, les parties honteuses, et la tête. Il périt ainsi après sept ans de régne.

Héraclius. 610.

Héraclius, qui fut reconnu empereur, descendoit d'une famille noble de Cappadoce. Il avoit l'air majestueux, et connoissoit l'art de la guerre. Cette connoissance lui étoit bien nécessaire dans un temps où l'empire étoit attaqué de tous côtés, sur-tout par les Perses, qui faisoient de grands progrès, et ne vouloient entendre à aucun accommodement. Héraclius les y força par ses victoires. Il recouvra diverses provinces qui avoient été démembrées de l'empire par cette nation hautaine, et chassa devant lui son monarque et ses nombreuses armées. L'empereur reporta à Jérusalem une partie considérable de la vraie croix, que les Perses avoient enlevée à la ville sainte. Dans le même temps, Mahomet prenoit Médine, la Mecque, et commençoit à étendre sa religion dans l'Asie, où le christianisme dominoit alors. Les apôtres du prophéte étoient une poignée de fanatiques soldats. Héraclius ne manquoit ni d'habileté, ni de courage, pour faire tête à ce nouvel ennemi; mais il perdoit une partie si considérable de son temps en disputes de religion, en festins, en fêtes publiques, qu'il n'avoit pas le loisir de réfléchir sur les dangers qui menaçoient l'empire. Il s'occupoit uniquement du desir d'y établir des opinions erronées, lorsqu'il mourut d'hydropisie, après trente ans de régne. Son fils Constantin lui succéda, et fut, à ce qu'on croit, empoisonné au bout

de sept mois par sa belle-mère Martina, qui vouloit placer sur le trône son fils Héraclonéas. Mais sans doute on eut des preuves du crime, puisque le sénat fit couper le nez au fils, arracher la langue à la mère, envoya l'un et l'autre en exil, et revêtit de la pourpre Constant, fils de Constantin, et petit-fils d'Héraclius.

Constant II. 642. Constant eut quelque ressemblance avec Caïn. Regardant d'un œil d'envie son frère Théodose, que sa vertu rendoit les délices du peuple, il le fit ordonner diacre, et reçut la coupe sacrée de ses mains; mais ses frayeurs ne l'ayant point abandonné, il le fit tuer quelque temps après. Ce crime produisit d'affreux remords. Constant croyoit voir perpétuellement son frère lui présenter une coupe remplie de sang pour étancher la soif cruelle qui le tourmentoit. Afin de fuir un objet si effrayant, il se rendit en Sicile, résolu de transférer le siége de l'empire à Syracuse. Mais les habitants de Constantinople, instruits de ce dessein, retinrent sa femme et ses enfants. Il erra depuis comme un autre Caïn; mais les remords vengeurs l'accompagnoient par-tout. Ses guerres contre les Sarrazins et les Lombards, quoique perpétuelles et très animées, ne pouvoient faire diversion aux terreurs qui l'effrayoient. Il se retira enfin, selon son premier dessein, à Syracuse; de là il gouvernoit l'empire d'une manière tyrannique, détesté sur-tout pour son extrême avarice, qu'il portoit au point de dépouiller les églises de leurs plus riches ornements et des vases sacrés. Un de ses domestiques l'assmoma dans le bain, avec le vase destiné à lui verser de l'eau sur la tête; il étoit alors dans la vingt-septième année de son régne.

Lorsque Constant emmena de Constantinople Constantin, son fils, celui-ci étoit fort jeune. Quand il revint, il avoit de la barbe. Les habitants le nommèrent Pogonat ou le Barbu. Il avoit déja remporté une victoire sur un usurpateur qu'il fit tuer. Pendant son régne, les Sarrasins vinrent jusque sous les murs de Constantinople. Il les défit et vécut ensuite assez tranquille, s'occupant beaucoup des affaires de l'église. Il fut pieux et juste, et mourut de langueur après dix-sept ans de régne. Constantin Pogonat. 665.

Justinien II, son fils, arrivé sur le trône à l'âge de dix-sept ans, en fut chassé, y remonta, et éprouva toutes les vicissitudes de la fortune. Il marche contre les Bulgares, et est mis en fuite. Il fait fuir à son tour les Esclavons, se sauve lui-même devant les Sarrasins, gouverne avec hauteur et cruauté. Le peuple le déteste. Pour s'en venger, il ordonne un massacre général des habitants de Constantinople pendant la nuit. Un ancien commandant des troupes d'Orient, nommé Léonce, qui avoit été retenu trois ans en prison, venoit d'être mis en liberté, et dédommagé de sa captivité par le gouvernement de la Grèce. Il alloit partir, lorsque deux de ses amis, supérieurs de monastères, viennent l'exhorter à délivrer la ville du malheur dont elle est menacée. Léonce se met à la tête des troupes qui lui étoient données pour s'établir dans son gouvernement, va droit au palais, saisit l'empereur, lui fait couper le nez, et l'envoie en exil dans la Chersonnèse. Le patriarche proclame Léonce, et le fait asseoir sur le siége impérial. Justinien II. 685.

Ce ne fut pas pour long-temps. Un de ses généraux, nommé Absimare, qui prit ensuite le nom de Tibère,

le traita comme il avoit traité Justinien, le déposa, lui fit couper le nez, et le relégua dans un monastère de Dalmatie. Ce Tibère eut des succès importants contre les Sarrasins, et leur causa de grandes pertes. Il auroit pu régner tranquillement, s'il n'eût pas attenté à la vie de Justinien, relégué dans la Chersonnèse. Ce prince en fut averti, et se sauva chez Trébelis, roi des Bulgares, qui le reçut bien, et le ramena à Constantinople, dont il s'empara par surprise. Le premier soin de Justinien, rétabli sur le trône, fut de se venger. Il n'en avoit jamais perdu le desir, ni l'espérance. Lorsqu'il se sauvoit chez Trébelis, une tempête mit son vaisseau dans le plus grand danger de périr. Dans cette extrémité, un de ses serviteurs le conjura de pardonner à ses ennemis, s'il recouvroit l'empire. Il répondit froidement: « Que je me noie à l'instant, si « je pardonne à aucun d'eux. » Tibère et Léonce éprouvèrent les effets de son ressentiment. Il les fit ensuite mourir tous deux. Il tint long-temps Tibère sous ses pieds, tandis que la multitude s'écrioit de tous côtés: « *Super aspidem et basiliscum ambulabis, conculcabis* « *leonem et draconem.* »

Les habitants de la Chersonnèse n'avoient pas eu pour lui les égards qu'ils lui devoient pendant qu'il étoit exilé au milieu d'eux; il les soupçonnoit même d'avoir eu dessein de le livrer à Tibère; le vindicatif Justinien les fit massacrer. Les exécuteurs de ces ordres avoient épargné des femmes et des enfants. L'empereur les renvoya, et leur défendit de laisser dans Chersone, aucun enfant en vie. Ils trouvèrent de la difficulté à exécuter cet ordre barbare. Craignant d'être punis par l'empereur pour n'avoir point exécuté son comman-

dement, ils proclamèrent leur général, nommé Philippicus, qui trouva moyen de faire tuer Justinien, après vingt-un ans d'un régne fort agité, et marqué par des forfaits inouis. Il manque, pour dernier trait à son caractère, de dire que pour des raisons très frivoles il déclara la guerre à Trébelis, roi de Bulgarie, qui l'avoit rétabli sur le trône.

Philippicus. Anastase. Théodose. 706.

Les armes de l'empire ne furent pas heureuses sous Philippicus. Les Bulgares firent une irruption en Thrace, et vinrent jusqu'à Constantinople. L'indolence de l'empereur, trop occupé des affaires de religion, le rendit odieux. Ce fut sans le moindre mouvement, sans la moindre marque de sensibilité, que le peuple apprit qu'on avoit crevé les yeux à Philippicus dans son palais, où on l'avoit surpris lorsqu'il reposoit pendant le jour. Son premier secrétaire, nommé Anastase, prit la pourpre. Comme il étoit plus homme d'état qu'homme de guerre, il mit à la tête des armées un Isaurien, nommé Léon, très habile général.

L'armée de mer refusa de reconnoître Anastase, et proclama Théodose, homme de basse condition, simple receveur d'impositions. Léon vint au secours d'Anastase, son bienfaiteur, et sans coup férir détermina Théodose à abdiquer, et à prendre avec son fils les ordres sacrés. Il négocia aussi heureusement avec Anastase, auquel on persuada qu'il seroit plus heureux simple particulier que possesseur d'une couronne trop pesante pour lui. Léon lui assura des richesses qui auroient pu lui procurer une vie tranquille, si l'ambition n'étoit venue la troubler. Il voulut remonter sur le trône, dont Léon s'étoit emparé de son aveu, et s'attira la mort.

Léon 716. Pendant le régne de Léon, l'empire d'Orient perdit toute autorité sur l'Italie, qui passa sous la domination des Lombards. Rome, comme on le verra, eut recours à l'autorité tutélaire des papes. Ces changements furent en grande partie causés et confirmés par la querelle sur les images. Léon et ses successeurs les détruisirent dans leur empire, et persécutèrent ceux qui leur rendoient un culte de vénération. Le clergé et les peuples se partagèrent à l'égard de cette opinion. Léon employa toutes sortes de violences pour établir la sienne, jusqu'à tenter de faire assassiner le pape Grégoire, qui s'y opposoit. L'Occident resta attaché au culte des images. Les villes d'Orient se divisèrent entre elles, et dans leur propre sein, sur ce dogme, qui entra désormais pour beaucoup dans les affaires d'état. Pendant que l'empereur s'occupoit presque uniquemenr de ces querelles, les Sarrasins ravageoient les parties orientales de l'empire. Il songea à assurer le diadême à Constantin, son fils, et régna vingt-cinq ans.

Constantin. Copronyme. 747. La précaution qu'avoit prise Léon de s'associer son fils et de le faire couronner n'empêcha pas qu'il ne se trouvât en tête un compétiteur soutenu par le patriarche Anastase. Constantin s'empara de son rival et de son fils, et leur fit crever les yeux. Quant au patriarche, il le fit promener sur un âne dans les principales rues de la ville, le visage tourné vers la queue de l'âne; le fit battre de verges, et après cela lui rendit sa dignité, ne pouvant, dit un historien, en trouver un plus mauvais. Comme la ville de Constantinople, où étoit l'usurpateur, ne s'étoit rendue que forcée par une extrême famine, l'empereur en punit les habitants

par des taxes et des extorsions. Il fut plus heureux que son père contre les Sarrasins et contre les Bulgares. Comme Léon, il persécuta les orthodoxes, qu'on appeloit adorateurs des images. Il mourut dans la vingtquatrième année de son régne.

Son fils Léon l'imita dans son acharnement contre les images. Léon III. 775. Il eut cependant le chagrin de trouver jusque dans son palais des personnes opposées à ses sentiments, entre autres l'impératrice Irène, son épouse. Quoiqu'il l'eût beaucoup aimée auparavant, il l'éloigna de son lit, et fit mourir dans les tourments ceux qui avoient procuré des images à cette princesse. Il ne régna que cinq ans.

Irène se plaça sur le trône à côté de son fils Constantin Porphyrogénète. Constantin Porphyrogénète et Irène. 780. Des envieux de sa puissance engagèrent le jeune prince, qui n'étoit âgé que de dix ans, à éloigner sa mère. Elle fut avertie du complot par Saturatius, son ministre. Irène fit battre publiquement de verges les conspirateurs, et se chargea ellemême de punir de même son fils dans l'intérieur du palais. Elle se fit ensuite proclamer seule souveraine par les armées. Constantin eut son tour. Le peuple s'indigna de la tyrannie de la mère à l'égard de son fils qu'elle retenoit captif dans ses appartements, et l'obligea de lui rendre sa liberté. Saturatius, qui avoit fait fustiger ses ennemis, éprouva le même traitement. Le fils conduisit très respectueusement sa mère dans une maison qu'elle avoit fait bâtir, et où étoient renfermés ses trésors. Comme Constantin continuoit de la voir, elle reprit son empire sur lui.

Sans doute pour y parvenir elle se prêta à ses excès, ou ne s'y opposa point. C'est déja une grande faute

pour une mère qu'une pareille condescendance; mais la faute devient un crime, si, dans l'intention de rendre son fils méprisable et odieux, elle lui conseilla de faire un divorce injuste avec l'impératrice Marie, et de faire crever les yeux à ses trois oncles qui lui étoient suspects. Quelques historiens la croient coupable de cette perfidie, d'autres l'en justifient; mais on ne doute pas qu'elle n'ait eu une part plus qu'indirecte à la mort de l'infortuné Constantin. Il l'avoit laissée seule avec l'armée à Pruse en Bulgarie. De cette armée partent les officiers qui s'étoient engagés auprès d'elle à déposer son fils. Ils arrivent à Constantinople, sans qu'il eût le moindre soupçon, le surprennent et lui crévent les yeux d'une manière si barbare, qu'il en mourut quelques jours après dans les plus cruelles douleurs. Il avoit régné seize ans, tant seul qu'avec sa mère.

Ce prince, en montant sur le trône, devoit épouser Rotrude, fille de Charlemagne; mais ce mariage, conclu par Irène, fut rompu par elle-même, de peur qu'il ne donnât trop d'autorité à son fils. Le desir de conserver celle qu'elle venoit d'acquérir lui fit agréer, si elle ne la provoqua pas, la proposition de Charlemagne, de l'épouser elle-même, afin de joindre les deux empires. La milice de l'eunuque Aëtius empêcha la conclusion de ce projet. Incapable par son état de posséder lui-même l'empire, il vouloit le procurer à Léon, son frère, gouverneur de Thrace. Le mariage proposé, s'il réussissoit, devenoit un obstacle invincible. Il en rendit le dessein public, et répandit en même temps le bruit que le siége de l'empire seroit par-là transféré hors de Constantinople. Les habitants

le craignirent. Ce que n'avoit pas prévu Aëtius, ils élurent un empereur nommé Nicéphore. Le nouvel empereur traita Irène avec beaucoup d'égards, pour savoir où étoient ses trésors. Quand il les eut en sa possession, il la relégua dans un couvent de l'île de Lesbos, où elle mourut de chagrin, après avoir régné six ans depuis la mort de son fils. Que de peines elle se donna pour posséder seule quelques années une puissance qu'elle auroit pu partager avec son fils par des moyens doux et dignes d'une mère? De quelques éloges que la comblent les historiens catholiques, parcequ'elle protégea le culte des images, Irène ne sera toujours aux yeux de la raison qu'une ambitieuse qui, dans un état particulier, auroit été une intrigante méprisable.

Nicéphore fit un traité avec les ambassadeurs de Charlemagne qui étoient à Constantinople, et reconnut ce prince empereur d'Occident. Il fut inquiété par Bardane, qui fut élu empereur, mais qui abdiqua presque aussitôt et se fit moine. Nicéphore, ne se contentant pas de ce sacrifice, lui fit arracher les yeux. En même temps il s'associa son fils Saturneius, et donna sa fille Procopie à un officier du palais, nommé Michel. Nicéphore fut tué dans une bataille par les Bulgares, dans la neuvième année de son régne. Son fils, mortellement blessé, languit deux mois, et Michel fut élu.

Nicéphore. 805.

Mais, ne se sentant pas capable de gouverner l'empire dans l'état critique où il se trouvoit, il le céda au bout de neuf mois à Léon, officier distingué, et se retira dans un asile, où il comptoit vivre tranquille avec Procopie sa femme. Léon les sépara, et mit

Michel. 811.

Léon. 813.

Théophilacte, leur fils, hors d'état d'avoir des enfants. Il se déclara avec fureur contre le culte des images. Michel-le-Bègue, qu'il avoit revêtu des premiers emplois, conspira contre lui, et fut condamné à être brûlé vif. On le menoit déja au lieu de l'exécution; c'étoit la veille de Noël. L'impératrice Théodosie représente à son mari que ce seroit peu respecter cette grande solennité, à l'occasion de laquelle ils devoient participer au sacrement de l'eucharistie, et demande un sursis. L'empereur l'accorde, mais il fait charger le coupable de fers, et, de peur qu'il ne lui échappe, il s'en fait apporter les clefs. Michel-le-Bègue profite du délai, fait venir les conjurés à la prison, et menace de les dénoncer s'ils ne le sauvent pas. La crainte les détermine à tout hasarder. Ils attaquent l'empereur dès le matin dans la chapelle du palais, et le tuent, au moment que lui-même entonnoit une antienne. Ils font plus, ils portent Michel, et l'asseyent sur le trône tout garrotté de fers comme il étoit, parcequ'on n'en put pas trouver les clefs. L'impératrice Théodosie fut reléguée dans une île avec ses quatre fils, auxquels on fit la même opération que Léon avoit fait subir à Théophilacte. Léon régna sept ans et demi. Il paroît que Michel fut aidé dans sa singulière aventure par les catholiques, ennemis de Léon, persécuteur des images.

Michel-le-Bègue. 82. Aussi Michel se montra-t-il favorable aux orthodoxes, quoiqu'au fond il s'embarrassât fort peu de ces disputes. Volontiers il auroit penché pour le judaïsme. Il observoit le sabbat, nioit la résurrection des morts, et se montroit peu scrupuleux sur la morale, puisqu'il tira Euphrosine, fille de Constantin Porphyro-

génète, d'un monastère où elle étoit religieuse, et l'épousa malgré elle. Un des principaux officiers de l'armée, nommé Euphémius, crut pouvoir en faire autant à l'exemple de l'empereur; mais Michel ordonna que justice en fût faite, et qu'il eût le nez coupé. Pour éviter ce supplice, Euphémius se fit proclamer empereur. C'étoit le *palladium* contre les châtiments. Un nommé Thomas s'étoit servi du même moyen, pour n'être pas puni d'avoir débauché la femme d'un magistrat. Ce Thomas donna beaucoup d'embarras à Michel, gagna des batailles contre lui, assiégea deux fois Constantinople; mais subit enfin le sort ordinaire dans ces entreprises hasardeuses. Le vainqueur lui fit souffrir les plus cruels tourments, et le fit promener, monté sur un âne, dans tout son camp. Michel régna près de neuf ans, et mourut de maladie.

Théophile se piqua de réparer le scandale donné Théophile.
par son père, en remettant Euphrosine dans son mo- 826.
nastère. Est-ce la politique, est-ce la justice qui l'engagea à punir les meurtriers de Léon, auxquels Michel cependant devoit la couronne? Il lui arriva deux choses qui peuvent étonner de la part d'un prince. Il pardonna très sincèrement à un excellent capitaine qui s'étoit retiré de son service, sur des craintes de mauvais traitements, et qui avoit tourné ses armes contre lui; il le rappela, et lui rendit toute sa confiance. Loin de se montrer jaloux d'un autre, que ses soldats avoient nommé empereur à cause de ses belles qualités, s'il ne confirma pas leur choix, parceque lui-même avoit des enfants, il le rétablit dans ses charges, et lui donna les plus grandes marques d'amitié. Ses plus grands ennemis, c'est-à-dire les orthodoxes, qu'il tour-

menta pour le culte des images, reconnoissent qu'il étoit observateur de la justice, ami de son peuple, et parfaitement désintéressé. On raconte qu'apercevant dans le port de Constantinople un vaisseau qui lui paroissoit richement chargé, il demanda à qui il appartenoit. On lui dit que c'étoit à l'impératrice Théodora, son épouse. Il s'écria très irrité : « Comment « souffrirois-je que la femme d'un empereur soit mar« chande ? Si les princes s'appliquent au commerce, « les sujets n'ont qu'à mourir de faim. » Il fait mettre le feu au vaisseau. La punition étoit éclatante; mais elle auroit pu être utile, en distribuant aux malheureux les richesses du vaisseau. Théophile étoit ennemi de la débauche; il chassa de Constantinople les prostituées, fut un modéle de tempérance, et fit revivre d'excellentes lois. Il régna douze ans.

Michel. 841. Comme Michel son fils n'avoit que six ans, Théodora, sa mère, prit en main les rènes du gouvernement. Est-ce par contrariété ou par ambition qu'elle persécuta les iconoclastes que son mari avoit favorisés ? En quatorze ans que dura sa régence elle purgea l'empire de cette secte, ainsi que du manichéisme qui y étoit très puissant. Elle avoit un frère nommé Bardas, aussi chargé de vices qu'elle étoit ornée de vertus. Il trouva son neveu Michel très susceptible de mauvais conseils. Comme l'impératrice les gênoit dans leurs désordres, ils résolurent de s'en défaire. Elle le sut, et, pour leur épargner un crime, elle abdiqua le gouvernement; mais auparavant elle rendit publiquement compte au sénat de son administration, et fit voir les sommes considérables qu'elle laissoit dans le trésor, afin de préve-

nir, s'il étoit possible, les folles dépenses de son fils. Elle se retira de la cour avec ses trois filles : mais son fils la fit renfermer avec ses sœurs dans un monastère, où elle mourut de chagrin quelque temps après.

Michel, que rien ne retenoit plus, s'abandonna aux plus infames débauches. Il se glorifia d'imiter Néron, qu'il s'étoit proposé pour modéle. En peu de temps il dépensa les trésors immenses que sa mère lui avoit laissés. Il étoit toujours entouré d'une troupe de bouffons, de misérables sans honneur et sans vertu, qui, pour tourner en ridicule les choses les plus saintes, se revêtoient des habits sacrés que les prêtres portoient dans les occasions solennelles, et imitoient dans cet appareil les cérémonies de l'église. Pendant que l'empereur passoit sa vie dans ces désordres scandaleux, Bardas gouvernoit avec une autorité absolue. Son neveu le nomma César ; mais, sur le soupçon qu'il vouloit être davantage, il le fit assassiner. Comme il lui falloit quelqu'un sur qui il pût se décharger des soins du gouvernement, il choisit Basile, grand chambellan. Il étoit de très basse origine ; mais grand, bien fait, d'une figure aimable, et adroit aux exercices.

Son habileté à dompter les chevaux l'avoit fait remarquer de Bardas, qui le fit entrer dans la maison de l'empereur, où il s'avança jusqu'aux premiers postes. Ce fut lui qui inspira à Michel les soupçons qui coûtèrent la vie à Bardas. En récompense, l'empereur le fit non seulement César, mais son collègue. Il s'occupa de réformer les abus qui s'étoient glissés dans le gouvernement, et s'efforça même de corriger

les habitudes vicieuses de l'empereur ; mais, averti que ce prince n'attendoit qu'une occasion favorable pour se défaire d'un censeur incommode, il entra, pendant qu'il dormoit, dans l'appartement du prince, et le fit tuer sous ses yeux, dans la vingtième année de son régne. Ce prince a été le protecteur de Photius, patriarche de Constantinople, malheureusement célébre par le schisme qui a séparé l'église grecque de l'église latine, et dont il fut la cause et l'auteur ; mais d'ailleurs connu avantageusement comme un homme d'une grande érudition, et amateur distingué des sciences, dont il a laissé des monuments précieux.

Basile. 851. Si un crime pouvoit s'excuser, celui de Basile obtiendroit grace, puisqu'il délivra l'empire d'un mauvais souverain, et lui en donna un bon. Basile gouverna avec beaucoup de justice et de modération, n'éleva aux dignités que des gens de mérite, et permit à tous ses sujets de l'aborder librement : ce qui le rendit si cher, qu'ils le regardoient moins comme leur prince que comme leur père. Ce bon prince pensa faire aveugler son fils, calomnieusement accusé d'avoir voulu l'assassiner. Tout le monde étoit convaincu de l'innocence de Léon ; et on ne cessoit de prier le père de lui rendre la liberté. Importuné de ces sollicitations, l'empereur défendit qu'on prononçât devant lui le nom de Léon. Un jour qu'il s'entretenoit avec les principaux de l'empire, un perroquet qui, de sa cage suspendue dans la salle où étoit alors l'empereur, avoit souvent entendu déplorer le sort infortuné du prince, prononça tout-à-coup ces mots : « Hélas ! « pauvre Léon ! » Ses amis profitèrent de cette occasion, et renouvelèrent leurs instances, auxquelles Ba-

sile eut égard. Il mourut quelque temps après, dans la dix-neuvième année d'un régne sage, qui ne fut pas sans quelque gloire militaire. Il donna à son fils d'excellentes régles de gouvernement, comprises en soixante-six chapitres, dont les lettres initiales forment ce sens : « Basile, empereur des Romains en Christ, à « Léon, son cher fils et son collégue. » Si Basile n'est pas l'inventeur des acrostiches, du moins en avoit-il le goût.

Léon ne pouvoit conserver de femmes. Il en perdit trois l'une après l'autre. Son quatrième mariage occasiona un schisme dans l'église grecque, où les quatrièmes noces étoient défendues. Il fut désapprouvé par le patriarche Mysticus. Léon en choisit un autre nommé Euthymius pour obtenir l'absolution. Le clergé prit parti, et sans doute le peuple, puisqu'un fanatique lui porta sur la tête dans l'église un coup de bâton dont il fut renversé. Les choses s'accommodèrent. Léon garda Zoé sa quatrième femme, dont il eut un fils nommé Constantin. Il soutint pendant presque tout son régne la guerre contre les Sarrasins. Elle se fit par ses généraux et fut tantôt heureuse, tantôt malheureuse. Pour lui, il donna ses principaux soins au gouvernement intérieur. Ses actions, autant que ses écrits, lui ont fait donner le surnom de philosophe ; il revit lui-même les lois de Justinien. Il écrivit aussi sur la discipline militaire et sur la chasse. On a de lui des traités théologiques et historiques. Son régne, qui dura vingt-cinq ans, fut, à quelques échecs près, avantageux à ses peuples : bonheur qui tient à un souverain lieu de tous éloges. Léon. 885.

En mourant, Léon conjura son frère Alexandre, Alexandre. 911.

auquel il laissa la couronne, de ne la garder qu'en dépôt pour la remettre entre les mains de Constantin. Le frère eut dessein d'en priver son neveu par la mutilation. On ne sauva le jeune prince de ce danger qu'en représentant qu'il étoit d'une constitution à ne pouvoir vivre long-temps. Heureusement les débauches abrégèrent la vie de l'oncle, qui, en un an, s'acquit la réputation d'un prince aussi odieux que méprisable.

Constantin VIII. 912.

Constantin n'avoit que six ans; il fut long-temps témoin plutôt qu'acteur de tous les événements qui se passèrent sous son régne. Son oncle l'avoit laissé entre les mains de tuteurs plus capables de le corrompre que de le former à la vertu. Ils étoient en même temps régents de l'empire. Le sénat les congédia. Zoé, mère du jeune prince, qui avoit été éloignée par les tuteurs, revint et s'empara de l'autorité. Les Bulgares, ennemis perpétuels des Grecs, firent des irruptions qui obligèrent Zoé de lever des troupes. Elle en donna le commandement à deux généraux nommés Romain et Léon. Ces deux hommes ne se virent pas plutôt à la tête des armées, qu'ils conçurent le dessein, qui leur paroissoit facile avec un enfant, ou de s'emparer de l'empire, ou de le partager avec Constantin. Les deux ambitieux, au lieu de s'entendre, se croisèrent. La faction de Romain l'emporta; il fit aveugler son rival, et épouser sa fille à Constantin; engagea ce dernier à nommer son fils Christophère chef des alliés, qui faisoient alors la plus grande force de l'empire; prit lui-même le titre de César, ensuite celui d'empereur; relégua au loin l'impératrice Zoé, s'empara de toute l'autorité, fit la paix avec les Bulgares, et, pour mieux cimenter sa puissance, engagea le roi de cette na-

tion à prendre en mariage Julie, fille de Christophère.

Le jeune empereur regardoit tous ces événements sans paroître s'en mêler; mais il avoit des desseins qui consistoient à perdre ses ennemis par eux-mêmes. Romain, au défaut de Christophère, son aîné, qui apparemment mourut, associa à l'empire un autre fils nommé Constantin. Un troisième, appelé Etienne, en fut jaloux. Il ne fut pas difficile au jeune empereur de le déterminer à s'élever contre son père; le légitime empereur Constantin les surprit tous deux, et les fit ordonner prêtres, afin qu'ils ne pussent désormais monter sur le trône. Le crime que Constantin avoit provoqué contre Romain, l'usurpateur de la part d'Etienne, fut tenté et presque consommé contre lui-même par Romain, son fils. Il voulut empoisonner son père. Au moment que celui-ci tenoit la coupe, il fit un faux pas, qui lui fit répandre une partie de son breuvage; mais il en but assez pour en être fort malade. Il laissa la couronne, après quarante-huit ans de régne, à ce même Romain son empoisonneur.

Il ne démentit pas sur le trône l'opinion que son parricide avoit fait prendre de lui. Romain passa pour un prince des plus débauchés dont l'histoire fasse mention. Pour vaquer plus librement à ses plaisirs, il donna toute l'autorité à son grand chambellan, nommé Joseph, homme simple et crédule. Si les Sarrasins furent battus pendant son régne, ce fut par ses généraux. Il ne vécut que trois ans sur le trône, et mourut à l'âge de vingt-quatre ans, empoisonné par Théophane, sa femme. Il laissa deux fils, Basile et Constantin, dans la première enfance.

Romain le jeune. 962.

Nicéphore Phocas. 969.

Joseph gouvernoit toujours. Il se croyoit l'ami de Théophane, qui avoit pris la tutéle de ses enfants. Les troupes étoient commandées par un habile général, nommé Nicéphore Phocas, que Joseph vouloit faire destituer, parcequ'il lui soupçonnoit des prétentions à la couronne. Mais l'adroit Nicéphore vient un jour trouver le ministre, lui dit qu'il est dégoûté des grandeurs mondaines, qu'il soupire depuis long-temps après la vie monastique, qu'il en a jusqu'à présent été détourné par la faveur de ses maîtres, et la nécessité de remplir les importants emplois qu'ils lui donnoient; mais qu'il supplie qu'on lui laisse enfin la liberté de se retirer dans un cloître; en même temps l'hypocrite montre à Joseph un cilice qu'il portoit, disoit-il, toujours. Joseph, touché, se jette aux pieds du saint homme, les larmes aux yeux, lui avoue qu'il a eu des soupçons, lui en demande pardon, et le prie de continuer à commander l'armée. Nicéphore se laisse gagner, est élu par l'armée empereur, sans doute malgré lui. On croira, si l'on veut, que ce fut par simple convenance que l'impératrice Théophane lui donna la main, quoiqu'il fût marié; mais elle lui avoit montré dès le commencement une affection dont le sage Joseph ne savoit que penser. Il fut stupéfait de ce qu'il voyoit. On le pria de renfermer son étonnement dans un monastère, où il mourut deux ans après. Nicéphore obtint de grands avantages sur les Sarrasins. Il commençoit un régne glorieux, lorsqu'il s'attira la haine de Théophane. On ne se voit pas toujours étant époux comme on s'est vu amant. Elle le soupçonna de vouloir rendre eunuques les deux petits princes, Basile et Constantin, qu'elle avoit eus de Romain. Une

injustice que l'empereur fit à Jean Zimiscès, un de ses généraux, donna lieu à une conjuration dans laquelle l'impératrice entra. Elle ouvrit elle-même la chambre de son mari aux conjurés, qui le massacrèrent de la manière la plus exécrable. Il étoit dans la huitième année de son règne.

Jean Zimiscès. 969.

La mort de Nicéphore n'occasiona pas le moindre mouvement. Jean Zimiscès prit le sceptre ; mais le patriarche voulut le soumettre à la pénitence publique pour avoir tué son prédécesseur. Il rejeta le crime sur la veuve. On croit que c'étoit une chose concertée entre le patriarche et l'empereur pour mettre celui-ci dans la nécessité apparente d'éloigner Théophane : il la relégua dans un monastère d'Arménie, et s'associa les deux fils de cette mégère, Basile et Constantin. Il s'éleva un compétiteur, nommé Bardas Phocas, neveu du dernier empereur. Jean envoya contre lui Bardas Sclérus, très habile général. Il n'eut pas besoin d'employer la force. Les partisans de Phocas l'abandonnèrent. Sclérus lui promit de faire sa paix avec l'empereur, qui en effet lui accorda la vie, en le confinant dans l'île de Chio. Zimiscès combattit toute sa vie contre les Rossis, qu'on croit être les ancêtres des Russes. Il les battit en plusieurs rencontres. Revenant d'une de ses victoires, il remarqua sur sa route de beaux palais, des terres bien cultivées, qu'on lui dit appartenir à l'eunuque Basile, qui s'étoit fort enrichi dans le ministère pendant les deux derniers règnes. Il échappa à l'empereur de dire : « Faut-il que l'empire romain soit « abandonné à la rapacité d'un eunuque insolent ! » Cette parole lui valut une coupe empoisonnée, dont il sentit l'effet, mais il ne voulut pas qu'on fît de

recherches. Il employa le peu de temps qu'il vécut après ce funeste breuvage plus à des exercices de piété qu'à des dispositions politiques. Zimiscès nomma ses successeurs Basile et Constantin, et mourut universellement regretté, après un régne de neuf ans.

Basile et Constantin. 976. Théophane l'empoisonneuse eut-elle encore part à cette mort? on l'ignore; mais elle en partagea le profit; l'eunuque Basile la rappela pour régner avec elle sous le nom des deux princes, dont l'aîné n'avoit que dix-neuf ans, et le second dix-sept. On a déja vu deux Bardas aux prises, Bardas Phocas, neveu de Nicéphore, et Bardas Sclérus, général habile employé par Zimiscès. On va les voir de nouveau se provoquer dans l'arène que la jeunesse des deux empereurs leur laissoit libre.

Sclérus usurpe l'autorité souveraine, défait deux fois l'armée impériale, prend Nicée, bat Phocas, envoyé contre lui. Phocas prend sa revanche, et fait fuir Sclérus jusqu'à Babylone, dont le sultan le fait mettre en prison. Sclérus, débarrassé de Phocas, prend lui-même la pourpre. Le sultan relâche Sclérus, qui s'accorde avec Phocas. Ils partagent ensemble l'empire, afin de mieux résister à Basile et Constantin, qui, malgré leur jeunesse, avoient pris les armes, et poursuivoient les usurpateurs. La discorde se met entre les deux Bardas. Phocas fait emprisonner Sclérus, et meurt dans une bataille livrée aux deux empereurs. Sclérus, profitant de la déroute de son collégue, secoue ses fers, et se soutient quelque temps dans sa révolte; mais enfin il se soumet, et est traité favorablement.

Dans les intervalles de temps que les révoltes laissoient aux empereurs, Basile, auquel, comme au plus

âgé, on attribue les peines et les honneurs, faisoit aux Bulgares la guerre à outrance. Il obtint sûr eux des avantages signalés. On raconte qu'ayant fait un très grand nombre de prisonniers, il leur fit crever les yeux à tous, et les divisa par compagnies de cent hommes. Chaque compagnie étoit conduite par un homme à qui on avoit crevé un œil. C'est ainsi qu'ils furent menés jusqu'à Samuel, leur roi. Ce prince, ne pouvant résister à l'impression d'un spectacle à-la-fois si horrible et si touchant, s'évanouit, et mourut deux jours après. Il n'y a certainement aucun lecteur qui n'aimât mieux ressembler à Samuel vaincu qu'à Basile vainqueur. Quelque éloge qu'on donne à sa bravoure dans la guerre, à son habileté dans le gouvernement, ce trait horrible de cruauté flétrit à jamais sa mémoire. Aussi remarque-t-on qu'il fut plus craint qu'aimé de ses sujets. Il mourut à soixante et dix ans, après cinquante et un ans de règne.

Constantin, son frère et son collégue, ne manquoit pas de courage, et savoit assez l'art de la guerre. Pour tout le reste, il ne paroissoit pas qu'il fût empereur, et ne songeoit qu'à ses plaisirs. Quand il se trouva seul, s'il changea de conduite, ce fut pour détruire tout le bien que son frère avoit fait. Il chassa les ministres en fonctions, et leur substitua ses compagnons de débauche. Heureux les généraux et les magistrats estimés qui en furent quittes pour l'exil, et qui ne perdirent ni les yeux, ni la vie. Le tombeau s'ouvroit pour ce vieillard débauché, lorsqu'il conçut quelque inquiétude pour sa famille. Il avoit trois filles, et desiroit que son successeur en épousât une. Les suffrages tombèrent sur Romain, son allié; mais il étoit

marié. L'empereur le fait venir et lui dit : « Choisissez « entre répudier votre femme, pour épouser une de mes « filles et être déclaré empereur, ou avoir les yeux « crevés. » Terrible alternative pour un homme qui aimoit sa femme. Celle-ci se sacrifia, entra dans un monastère ; et Romain épousa Zoé, seconde fille de Constantin. L'empereur mourut trois jours après, âgé de soixante et douze ans, n'ayant régné que trois ans seul.

Romain II. 1028. Romain s'est signalé par des générosités dignes d'éloges pour les pauvres captifs, dont les guerres passées avoient excessivement multiplié le nombre. Il les racheta tous, leur donna de l'argent pour leur voyage, et les renvoya chacun dans leur pays. Les écrivains ecclésiastiques l'ont aussi beaucoup loué de sa libéralité à l'égard des monastères, qu'il enrichit de magnifiques décorations. En tout il se montra un prince très pieux, qualité qui, avec son âge de soixante-six ans, ne lui gagna pas le cœur de l'impératrice Zoé, son épouse. Elle conçut une violente passion pour Michel, de basse naissance, frère de Jean, eunuque favori de l'empereur. Le dévot mari fut empoisonné, et comme il ne mourut pas assez vite, pendant qu'il étoit dans le bain un scélérat aposté lui enfonça la tête, et le retint sous l'eau jusqu'à ce qu'il fût étouffé. Il régna cinq ans et demi. Pendant qu'il expiroit, Zoé envoie chercher le patriarche de la part de l'empereur. Il se présente. « Il est mort, lui dit-elle ; afin d'em- « pêcher les troubles, mariez-moi sur-le-champ avec « Michel que voici. » Le pontife hésite. On lui offre cent livres pesant d'or : ses scrupules disparoissent, et Zoé à peine veuve est remariée.

Michel Paphlagonien. 1034.

Tout le gouvernement fut alors changé : ceux qui y avoient eu la plus grande part sous Romain, destitués et relégués, cédèrent la place aux créatures de l'eunuque Jean, qui s'empara de toute l'autorité. Zoé elle-même ne fut pas exempte de l'espèce d'inquisition établie par Jean pour se soutenir. Il éloigna de cette princesse toutes les femmes et tous les eunuques qui avoient sa confiance, et les remplaça par des gens dont il étoit assuré ; de sorte que l'impératrice se trouvoit comme prisonnière dans son palais. Mais ce qui lui déplaisoit le plus, c'est qu'elle n'avoit fait que changer un dévot contre un autre dévot. Michel, rongé de scrupules, ne songeoit qu'à expier par des actes de piété le crime qui l'avoit fait monter sur le trône. Jean, son frère, s'apercevant que son esprit dépérissoit comme son corps, l'engagea à nommer César Michel Calaphate, fils de sa sœur. Zoé y consentit et l'adopta. Son pieux prédécesseur lui laissa par sa mort le diadême, après l'avoir porté près de huit ans.

Michel Calaphate, Zoé, Théodora et Constantin Monomaque. 1041.

L'eunuque Jean avoit fait dans ce neveu un choix qui lui fut bien funeste, ainsi qu'à Constantin, son autre frère. Michel se laissa gagner par Zoé, qui l'engagea à exiler son oncle Jean ; mais elle-même, taxée par l'empereur d'avoir employé des opérations magiques pour se défaire de lui, fut confinée dans un monastère. Cette ingratitude à l'égard de sa bienfaitrice révolta le peuple qui appela Théodora, sœur de Zoé, renfermée comme elle dans un couvent, et mit les deux princesses sur le trône. Michel se sauva dans un cloître, et y prit avec son oncle Constantin l'habit religieux, après avoir porté la pourpre quatre mois. Cette déchéance paroissoit une peine suffisante ; mais Théo-

dora exigea qu'ils eussent les yeux crevés Zoé, encore replacée sur le trône, fut engagée par ses sujets à leur donner un empereur. Entre les concurrents qui se présentèrent, elle remarqua Constantin, surnommé Monomaque, personnage illustre par sa naissance, d'une figure aimable, ce qui n'étoit pas une qualité indifférente pour cette princesse. Elle l'épousa. L'eunuque Jean fut relégué à Lesbos, et privé de la vue. Monomaque gouverna avec sagesse et prudence, aussi heureusement que pouvoient le permettre les incursions des barbares qui désoloient l'empire. On ignore quelle part il laissa à Théodora dans le gouvernement; tout ce qu'on sait, c'est qu'il la traita toujours avec beaucoup d'égards et de respect. Mais, ayant perdu Zoé, sa femme, et se sentant dépérir, ce ne fut pas Théodora, sa belle-sœur, qu'il choisit pour lui succéder. Elle le sut, sortit de son couvent et se fit déclarer impératrice. Cette hardiesse causa tant de frayeur à Monomaque, qu'à la nouvelle il tomba en foiblesse, et mourut, dans la treizième année de son règne.

Théodora. 1055. Théodora occupa dignement le trône qu'elle venoit de se procurer. La sagesse de son choix par rapport à ses généraux et à ses ministres, sa manière impartiale de rendre la justice en écoutant elle-même plaider toutes les causes, et la modération avec laquelle elle usoit de son autorité, lui gagnèrent l'affection et l'estime des peuples voisins. Théodora ne fit, pour ainsi dire, qu'essayer la couronne qu'elle méritoit si bien. Après l'avoir portée un an et quelques mois, par le conseil de son ministre qui vouloit continuer de gouverner, elle la laissa en mourant à Michel Stratioti-

que, homme avancé en âge, qui n'avoit aucune idée des affaires.

Si la loi de l'hérédité eût donné quelque droit au trône, il auroit appartenu à Théodore, cousin-germain du défunt empereur. Il fit des efforts pour s'en emparer, et il espéroit être secondé par le patriarche et le clergé, qu'il trouva sourds à ses prières; mais du moins après son entreprise malheureuse ils lui donnèrent asile dans l'église, d'où il sortit volontairement pour un exil, où il mourut peu après. Stratiotique s'attira par sa maladresse un rival beaucoup plus dangereux. Cet empereur, qui auroit dû ménager les généraux de ses troupes comme son principal appui, les mécontenta. Ils s'assemblèrent, et élurent un d'entre eux pour être placé sur le trône à la première occasion favorable. Ce secret resta plusieurs mois entre les complices sans être découvert, tant étoit grande la négligence du gouvernement. Il éclata enfin, et on apprit avec étonnement que la plus grande partie des troupes de l'empire, rassemblée dans une vaste plaine, s'étoit donné un empereur. Stratiotique, ou plutôt ceux qui gouvernoient sous son nom, se trouvèrent encore assez de soldats pour tenter une bataille, dont le sort ne leur fut pas favorable. Alors Isaac Comnène, le général élu, s'avança vers Constantinople. Un décret du sénat le déclara empereur. Une députation d'évêques vint exhorter Stratiotique à abdiquer la dignité impériale. Il leur dit: *Que me donnerez-vous en échange?* Ils répondirent: *Le royaume des cieux*. Celui-ci valoit bien l'autre, s'il avoit été en leur puissance. Stratiotique fut obligé d'en aller chercher le chemin dans un monastère, où il se retira après avoir régné un an.

Michel Stratiotique. 1056.

Isaac Comnène. 1057.

Le premier soin de Comnène fut de récompenser ceux qui l'avoient élevé ; le second de remplir le trésor de l'état. Il y entassa le produit des impôts, qu'il rendit assez onéreux pour faire murmurer hautement. Il y joignit tout ce qu'il put prendre des biens du clergé, autre sujet de murmures non moins éclatants. Le patriarche voulut faire des remontrances ; mais il fut dépouillé de sa dignité et exilé. Après deux ans et trois mois de régne, Isaac abdiqua volontairement, et, s'étant retiré dans un monastère, employa le reste de ses jours à des exercices de piété. Quoiqu'il eût des enfants et un grand nombre de proches parents, il nomma pour son successeur Constantin Ducas, que tout le monde regardoit comme l'homme le plus digne de le remplacer.

Constantin Ducas. 1059.

Les impôts étoient toujours la cause des mécontentements et des plaintes. Celles-ci furent d'autant plus vives sous Ducas, qu'on ne s'apercevoit pas que l'argent qu'il levoit contribuât à rendre le peuple plus heureux. Il étoit toujours tourmenté par des invasions. Les Turcs, connus depuis quelque temps, étoient pour lors les ennemis les plus redoutables de l'empire. Au lieu de les repousser par de bonnes armées, Ducas, voyant qu'elles coûtoient trop à lever et à entretenir, tâchoit d'éloigner ces ennemis par des présents distribués aux généraux. Ils recevoient ces dons, et revenoient par de nouveaux ravages en extorquer d'autres. Ducas régna cinq ans et six mois dans cette alternative. Réduit à l'extrémité par une maladie mortelle, il laissa l'empire à ses trois fils, Michel, Andronic et Constantin ; et nomma régente, pendant leur minorité, l'impératrice Eudocie, leur mère, après

lui avoir fait faire serment qu'elle ne se remarieroit jamais.

Romain Diogène. 1067.

Deux motifs que le mourant auroit dû prévoir rompirent le serment de l'impératrice, la nécessité et l'amour. Des mécontents et des ambitieux, à l'occasion de quelques échecs essuyés de la part des Turcs, publièrent que l'état présent de l'empire demandoit un homme courageux, et non pas une femme foible et timide. Entre ces détracteurs du gouvernement se trouva Romain Diogène, homme bien fait et d'une illustre naissance. Il accompagna ses paroles de quelques actions qui le firent accuser d'aspirer à l'empire. On l'amène à Eudocie pour entendre sa sentence de mort. Cette princesse, touchée de compassion à la vue d'un homme trop aimable à ses yeux pour être criminel, lui fait grace, le met à la tête de ses troupes, et conçoit le projet de l'épouser. Mais le serment? Elle s'en étoit déja donné la dispense au fond du cœur. Il ne s'agissoit plus que de la faire prononcer par le patriarche Jean Xiphilin, afin de ne pas trouver le peuple contraire à son desir.

Elle envoie auprès du pontife un fidéle eunuque, qui va lui dire en confidence que l'impératrice est éprise de Bardas, neveu du pontife; qu'elle est déterminée à l'épouser et à partager avec lui l'autorité, s'il la relève du serment qu'elle a prêté, et s'il persuade au sénat qu'elle peut se remarier. Jean, ébloui par l'espérance de voir son neveu empereur, obtient le consentement des sénateurs, en leur représentant la situation fâcheuse de l'empire, et en déclamant contre le serment téméraire que la jalousie du défunt empereur avoit extorqué. Il rend publiquement à Eu-

docie son écrit, dont il étoit dépositaire, et l'exhorte à épouser quelque homme capable de la protéger elle et ses enfants. Elle l'écoute avec docilité, et quelques jours après, au grand étonnement du patriarche, elle épouse Romain Diogène, et le fait proclamer empereur. Le sort de la guerre fit tomber ce prince entre les mains d'Axan, sultan des Turcs. Il en fut traité avec tous les égards qui peuvent adoucir le malheur. Pendant qu'il signoit avec son généreux vainqueur une paix aussi avantageuse que s'il eût été libre, Jean Ducas, beau-frère d'Eudocie, sur la nouvelle de la captivité de son mari, la chasse du trône, l'enferme dans un monastère, et fait proclamer empereur Michel Ducas, l'aîné des trois fils de l'impératrice. Romain s'oppose, à main armée, à l'usurpation. Il est pris. Jean le fait empoisonner; mais, comme le poison agissoit trop lentement, il lui fit crever les yeux d'une façon si cruelle, qu'il en mourut en peu de jours, dans la quatrième année de son régne.

Jamais souverain n'excita plus de pitié en mourant. On lui avoit arraché les yeux avec violence; il resta quelques jours ensanglanté, implorant les secours du ciel, maudissant ses ingrats sujets et ses cruels ennemis. Quand il rendit le dernier soupir, ce n'étoit déja qu'un hideux cadavre; et pourtant ce malheureux empereur avoit des vertus, et méritoit un sort bien différent.

Michel Ducas. 1069. Comme Michel Ducas étoit un prince très indolent, toute la puissance resta entre les mains de Jean, son oncle. Il se l'assura par la destitution et l'exil de tous ceux qui pouvoient lui être contraires. Cette manière arbitraire d'agir lui suscita beaucoup d'ennemis. Les

Turcs, qui ne se contentoient plus d'inquiéter les frontières, mais qui s'étoient assurés des points d'appui dans l'empire, se voyoient réclamés par les factions, et s'étendoient à l'aide des troubles qu'ils fomentoient. Un Ruselius, natif des Gaules, remporta sur eux des avantages qui l'enhardirent à se faire déclarer empereur. On envoya contre lui Alexis Comnène, jeune capitaine, déja fameux par plusieurs victoires. Il étouffa cette rebellion par la captivité de Ruselius, dont on n'entendit plus parler. Mais à ce révolté en succédèrent deux autres, Nicéphore-Brienne et Nicéphore-Botoniate. Ils causèrent tant d'inquiétude à l'indolent Michel, qu'il aima mieux quitter la couronne que d'essuyer sans cesse la fatigue de la défendre. Il se dépouilla de la pourpre impériale, prit les ordres, et devint évêque d'Éphèse, après avoir régné six ans et demi.

Nicéphore Botoniate. 1077.

Des deux concurrents, Botoniate resta le maître, par la valeur d'Alexis, qui battit et lui livra son rival. Il le défit encore d'un autre, nommé Basilace. Pendant ces exploits, dans lesquels Alexis étoit aidé par Isaac, son frère, il se passoit une intrigue de cour qui lui fut plus avantageuse que ses victoires. L'impératrice Marie, femme de Michel, apparemment réputée veuve, par l'ordination de l'évêque d'Éphèse, avoit épousé le Botoniate. De son premier mari Michel elle avoit un fils qu'elle maria à la fille de Botoniate. Elle découvrit que, malgré le double droit de ce jeune prince à la couronne, son époux, entraîné par le conseil de deux favoris, étoit prêt à la faire passer sur la tête d'un jeune parent, nommé Synadène. Elle eut recours aux deux Comnène, Alexis

et Isaac, pour soutenir le droit de son fils. Les favoris découvrirent cette intelligence, et travaillèrent à se défaire de ces protecteurs de l'impératrice; mais ceux-ci furent avertis à temps, et, afin de rompre toutes les manœuvres, Alexis, se trouvant à la tête d'une armée, se fit proclamer empereur. Le Botoniate n'étoit pas sans ressource; mais il aima mieux déférer aux conseils du patriarche Cosmas, fameux par sa piété, qui l'exhorta à se soumettre aux ordres de la Providence, et de quitter l'empire plutôt que de souffrir que sa capitale fût souillée du sang chrétien. Il ne se fit pas presser long-temps, alla à la grande église se dépouiller des habits impériaux, et de là dans un cloître prendre ceux de moine, après deux ans et dix mois de régne. Ainsi Marie se trouva veuve d'un évêque et d'un moine qui vivoient encore.

On remarquera que la décadence de l'empire grec de Constantinople ressemble beaucoup dans ses causes à la dissolution de l'empire des Séleucides, avec la différence qu'y mettent les mœurs et la religion. Chez les Séleucides, les intrigues de cour venoient des mariages contractés entre frères et sœurs, dont les enfants, appuyés de droits égaux, se disputoient la souveraine puissance qu'ils affoiblissoient. Chez les Grecs, la confusion des mariages, suivie des mêmes résultats, c'est-à-dire de prétentions mêlées, entraîna les mêmes désordres. Dans l'un et dans l'autre empire la révolution fut préparée par les minorités, l'influence des femmes, l'inexpérience des jeunes princes, la brièveté des régnes, et l'ébranlement continuel donné au corps de l'état, autant par les assauts des hordes de barbares environnantes, que par leurs per-

fides alliances. De temps en temps cependant il parut des princes qui soutinrent d'une main puissante l'édifice chancelant, et en retardèrent la chute.

De ce chaos, comme de celui des Séleucides, naquirent des souverainetés, même des empires, mais beaucoup moins considérables que ceux des successeurs d'Alexandre. Nous citerons rapidement, comme par digression, les empires de Trébisonde et de Nicée. Nous prévenons nos lecteurs que nous anticipons ici sur les temps; car ces deux empires ne s'élevèrent qu'après la prise de Constantinople par les Latins, en 1204.

Trébisonde a été le siége de l'empire des Comnène. Echappés au fer des tyrans de Constantinople, leurs parents, ils se formèrent un état des parties orientales du Pont, de la Galatie et de la Cappadoce. Il ne méritoit pas plus le nom d'empire que celui de Nicée, dont nous allons parler; mais les deux souverains prirent ce titre par émulation à l'égard l'un de l'autre, et il leur est resté. Trébisonde, assaillie par les Grecs, les Latins, les Turcs, les Sarrasins, les Persans, sur-tout par les empereurs de Nicée, tantôt plusieurs ensemble, tantôt séparément, a lutté contre ces puissances de manière à nous faire regretter de n'avoir sur les exploits de ses empereurs que des indications sans détails. Il n'y a guère de remarquable que la catastrophe. Mahomet II, surnommé le Grand, s'empara de la capitale dans le quinzième siècle, fit charger de fers David Comnène, contre la parole donnée, et le fit mourir; emmena l'impératrice, ses filles et toute la noblesse, en triomphe à Constantinople, qu'il avoit prise; incorpora dans ses janissaires huit

cents des Trébisontains des mieux faits, distribua à ses capitaines les femmes et les filles douées de quelque agrément. La capitale prise, tout l'empire se soumit en 1462, après avoir duré 258 ans.

L'empire de Nicée a été fondé par Théodore Lascaris, gendre du tyran Alexis l'Ange. Echappé au fer de son beau-père, il se sauva en Bithynie, dont les habitants le reçurent avec grande joie. De la Phrygie, de la Médie, de la Lydie et de l'Ionie, depuis le Méandre jusqu'au Pont-Euxin, il se forma un empire qu'il soutint par sa valeur contre les attaques de son beau-père et du sultan d'Iconium. Il le laissa en mourant au vaillant Jean Ducas, surnommé Vatace, dont le courage et l'habileté étendirent encore cet empire presque jusqu'aux portes de Constantinople. Le règne de son successeur, qui ne dura que trois ans, une minorité qui suivit, des troubles, des trahisons, abrégèrent la durée de ce petit empire, et le plongèrent au bout de quarante ans dans le néant.

1087. Revenons à Alexis Comnène. Il s'efforça de raffermir l'empire par ses victoires. Ses actions montrent qu'il étoit aussi prudent administrateur que profond politique et grand guerrier. Malgré la prompte docilité de Botoniate, les troupes d'Alexis avoient commis dans Constantinople des désordres qui avoient beaucoup irrité le clergé et le peuple. Alexis, touché de remords, ou feignant de l'être, comparut devant le patriarche en habit de pénitent. S'étant reconnu coupable des désordres commis par ses troupes, il demanda une pénitence proportionnée à l'énormité de sa faute. Le patriarche lui enjoignit à lui et à tous les complices des désordres de jeûner, de coucher

sur la terre, et de pratiquer plusieurs autres austérités pendant quarante jours. Cette pénitence fut ponctuellement accomplie, sur-tout par l'empereur. Mais, après cet hommage rendu à la religion, il ne se refusa point les biens de l'église quand il en eut besoin. Ce ne fut pas sans éprouver des résistances qui causèrent des troubles.

Ce prince fut continuellement en guerre non seulement contre les Turcs, les Sarrasins, et les autres ennemis naturels de l'empire, mais contre l'Occident, qui tomba alors de tout son poids sur l'Orient, par les fameuses croisades dont Alexis soutint la première irruption. Elles furent précédées par celles de Robert Guiscard, fils de Tancréde, seigneur de Hauteville. Ce Normand, ne se trouvant pas assez de bien dans son pays pour sa nombreuse famille, envoya ses fils en chercher ailleurs; le plus jeune d'entre eux, quoique assez bien établi dans la Pouille et la Calabre, trouva, comme son père, n'avoir pas assez de richesses, et alla aussi en chercher chez ses voisins. On croit qu'il ne tendoit pas à moins qu'à l'empire de Constantinople, qu'il comptoit arracher à Alexis; mais il mourut, après une guerre très ruineuse pour les deux partis, dans laquelle même Alexis ne se procura des avantages que par l'adroite politique qu'il eut de susciter des diversions à son ennemi.

A peine débarrassé de celui-ci, Alexis se vit attaqué par les Scythes qui envahirent la Thrace. Il les repoussa d'abord par les armes, ensuite par un traité de paix dont il dicta impérieusement les conditions. Il ne fut pas moins heureux à plusieurs reprises contre les Turcs; mais il eut besoin de toute son

habileté pour se soutenir contre les croisés. On a taxé de perfidie sa conduite à leur égard. Il se défia d'eux ; à la vérité, il leur fit des promesses qu'il rétracta ; par-là il pensa les faire mourir de faim et de détresse ; mais ils ne venoient pas à son secours, ils n'étoient poussés que par une espéce de frénésie religieuse qu'un prince prudent ne pouvoit approuver. D'ailleurs, outre la multitude qui commettoit des désordres infinis, qui pilloit, ravageoit, affamoit, et s'étoit fait chasser de tous les endroits qu'elle avoit parcourus, et poursuivre comme des brigands, l'armée étoit commandée par des seigneurs et des princes avides. On savoit qu'ils quittoient la plupart leurs foyers moins par zéle de religion que par le desir des conquêtes, et qu'ils étoient très disposés à envahir tout ce qu'ils trouveroient à leur bienséance. Alexis ne pouvoit-il pas craindre que, faute de trouver ailleurs, ils ne le dépouillassent lui-même, et qu'ils n'eussent peut-être le dessein de le chasser de sa capitale, comme l'expérience ne l'a que trop prouvé à ses successeurs ? Outre les espéces de chicanes ordinaires entre les personnes divisées d'opinions et d'intérêts, Alexis eut une guerre sérieuse avec Bohémond, prince croisé. Elle finit par un traité qui fut le dernier que conclut cet empereur. Il mourut de maladie, après un régne de trente-sept ans. Il étoit reconnoissant, généreux, libéral, et les auteurs de plusieurs conspirations qui ont éclaté pendant la durée de son régne n'en ont jamais été punis que par l'exil et la confiscation de leurs biens.

Jean Comnène. 1118. Les derniers moments d'Alexis Comnéne furent troublés par ces importunités qu'on n'épargne pas

assez aux mourants. Anne, sa fille, réunie à l'impératrice, sa mère, vouloit faire nommer Brienne, son époux, mais l'empereur persista à désigner son fils Jean. Ce prince, en montant sur le trône, eut encore à essuyer les assauts de cette cabale. Il la dissipa, et ne punit qu'en éloignant de la cour ceux dont la fidélité lui étoit suspecte. Il repoussa de ses frontières les Turcs, les Scythes, les Serviens, les Huns, et se rendit maître du royaume d'Arménie. Lorsqu'il se préparoit à d'autres victoires, il mourut pour s'être piqué d'une flèche empoisonnée qu'il avoit dans son carquois. Pendant tout son régne il ne fit mourir personne; ce qui le rendit aussi cher à ses sujets par son humanité, qu'il étoit redoutable aux ennemis par son courage, son habileté, et son bonheur dans toutes ses expéditions, bonheur qui l'accompagna constamment pendant vingt ans de régne.

Il préféra pour lui succéder son fils cadet Manuel. Manuel Comnène. 1153.
Celui-ci fit sur-le-champ arrêter son aîné Isaac, mais le relâcha, sur la promesse exigée de ne se jamais prêter à aucune conspiration contre lui. Isaac fut contraint de subir cette loi, parcequ'il étoit en butte à la colère du peuple dont il avoit négligé l'affection pendant la vie de son père. Les croisés ont fait contre cet empereur les mêmes plaintes que contre Alexis, son aïeul. On peut y opposer la même justification. Son génie étoit très actif, mais il étoit plus vaillant soldat qu'habile général. Sa valeur poussée jusqu'à la témérité fut très préjudiciable à son armée. Quand il n'avoit pas de guerre, il s'occupoit des disputes de religion. Il se plaisoit à y raffiner, d'où vient qu'il a créé quelques hérésies. Avant sa mort, il prit l'habit monastique,

le regardant comme une expiation de la vie dissolue qu'il avoit menée pendant trente-huit ans de régne.

Alexis Comnène II. 1180.

Son fils et successeur Alexis Comnène n'avoit que douze ans. Il le laissa sous la tutéle de sa mère. L'impératrice l'éleva dans l'amour des plaisirs et l'éloignement des affaires, afin d'avoir elle seule l'autorité. Elle en rendit dépositaire Alexis, président du conseil, qui étoit plus dans ses bonnes graces que son honneur ne le permettoit. La mauvaise conduite de la mère fit le malheur du fils. Le mépris qu'elle inspiroit rendit le peuple favorable à l'usurpation d'Andronic, cousin-germain du feu empereur. Il ne trouva presque aucun obstacle à s'emparer du président Alexis, de l'impératrice et de son fils. Il fit crever les yeux au premier, salua très froidement la mère, se prosterna devant le jeune empereur avec beaucoup de respect, et entremêla son compliment de passages des livres saints adaptés aux circonstances. Le tyran étoit un hypocrite froidement cruel. Il assistoit, avec une dévotion apparente, aux divins mystères, y participoit avec vénération, et en quittant l'autel prescrivoit des tortures et des assassinats. Non content d'être tuteur, il se fit déclarer collégue du jeune prince. Ceux qui avoient contribué à son élévation ne furent pas alors plus épargnés que les autres. Il exila ceux qu'il ne put empoisonner. L'impératrice, sur des accusations absolument destituées de fondement, fut étranglée. Le même soupçon priva de la vie l'infortuné Alexis, dans la troisième année de son régne, et la quinzième de son âge.

L'usurpateur fit périr sans distinction tous ceux qu'il crut affectionnés à la famille d'Alexis, ou capables de

venger sa mort. Il ne se passoit presque aucun jour qui ne fût marqué par quelque exécution cruelle. En peu de temps la fleur de la noblesse fut exterminée. L'impitoyable tyran se plaignoit cependant de la sévérité de la loi, qui ne lui permettoit pas de faire grace à tous les gens de mérite. Le peuple se lassa de ces spectacles sanglants. Le danger d'Isaac l'Ange, personnage de grande distinction qu'Andronic vouloit faire assassiner, excita la pitié de la multitude. Elle se rassembla dans l'église où Isaac s'étoit réfugié, et le proclama empereur. Le tyran voulut se sauver par mer; les vents contraires le repoussèrent toujours. Il fut pris, amené à Isaac, et abandonné à la populace, qui le tourmenta cruellement pendant trois jours. Si, malgré son hypocrisie, il conservoit au fond des sentiments de religion, elle lui servit dans cette occasion. Il soutint les tourments avec un courage admirable, répétant de temps en temps ces mots : « Seigneur, ayez pitié de moi. » Nulle impatience, nulle injure à ses bourreaux. Il leur disoit sans aigreur ces paroles : « Pourquoi brisez-vous un roseau « cassé ? » L'ambition est de tout âge, puisque ce fut à soixante-treize ans qu'Andronic escalada pour ainsi dire le trône, d'où il fut précipité après deux ans par cette mort cruelle.

Isaac l'Ange gagna l'affection du peuple par sa dou- Isaac l'Ange. 1184.
ceur et sa modération, celle des grands, en rappelant les bannis, et relevant plusieurs familles illustres déchues de leur ancienne splendeur. Il trouva la récompense de ses bienfaits dans l'attachement que lui montrèrent ses sujets contre Branas, un de ses généraux révoltés. Branas vint jusqu'à Constantinople, qu'il

assiégea. L'empereur, qui n'étoit pas guerrier, mais qui étoit très dévot, se recommanda aux prières des moines, fit placer en grande cérémonie l'image de la Vierge au haut des murs, et, plein de confiance dans ces précautions, restoit tranquillement dans son palais. Conrad, marquis de Montferrat, chef de croisés, lui fit sentir que ces mesures ne suffisoient pas. Il se mit à la tête des habitants, repoussa et tua Branas de sa main. Isaac avoit le vice des ames foibles, qui est de croire se débarrasser par des subterfuges. Il se flatta d'amuser ainsi l'empereur d'Allemagne, Frédéric Barberousse, qui menoit une puissante armée au secours des croisés. Mais Barberousse prit de force les vivres et autres choses nécessaires promises par les Grecs. Isaac essuya encore d'autres échecs de la part des ennemis de l'empire, sur-tout des Scythes. Ses malheurs donnèrent occasion à Alexis l'Ange, son frère, de le représenter comme incapable, et de le détrôner au bout de dix ans. Il le jeta dans une prison, et ajouta à son injustice la cruauté de le faire priver de la vue.

Cette barbarie étoit d'autant plus horrible, qu'Isaac avoit toujours traité son frère avec affection. Sans doute celui-ci se repentit de son crime; il fit sortir l'aveugle de sa prison, et appela à la cour Alexis, son fils, âgé d'environ douze ans. L'ancien empereur, malgré sa cécité, trouva moyen d'entretenir une correspondance avec sa fille Irène, femme de l'empereur d'Allemagne. Les mesures étant à-peu-près prises, le jeune Alexis se sauve de la cour de son oncle, va trouver sa sœur, soulève les princes d'occident. Les Vénitiens, qui étoient alors très puissants, s'engagent à

transporter les troupes, dont la plus grande partie étoit composée de François, et à contribuer eux-mêmes à replacer Alexis l'aveugle sur le trône, moyennant une somme qui sera payée après l'événement. Ils vont droit à Constantinople, et l'assiégent. Se voyant au moment d'être pris, le tyran, avec les ornements impériaux et ses trésors, se sauve en Thrace jusqu'au pied du mont Hémus. Aussitôt qu'il est parti, les habitants de Constantinople ouvrent leurs portes, et rendent le sceptre à l'aveugle, trois ans après qu'il l'eut perdu; mais il survécut peu à son rétablissement.

Alexis Murtzuphle. 1204.

Alexis, son fils, en jouit encore moins. Pour payer les sommes dues aux François et aux Vénitiens, il fut obligé d'accabler ses sujets de taxes: ce qui, joint à l'amitié et à l'estime qu'il témoignoit hautement pour ses libérateurs, excita un mécontentement général parmi son peuple, ennemi juré des Latins. Cette disposition engagea Jean Ducas, surnommé Murtzuphle à cause de l'épaisseur de ses sourcils, à tenter d'usurper l'autorité souveraine. Pour y parvenir, l'artificieux Murtzuphle prévient le jeune empereur contre les Latins qu'il avoit jusqu'alors chéris. De petites aigreurs, fomentées avec soin, naissent des hostilités. Murtzuphle ménage un accommodement, et va jusqu'à prier les Latins d'entrer dans Constantinople, afin de soustraire Alexis à la fureur du peuple, qui, disoit-il, s'étoit révolté. D'un autre côté, il publie que l'empereur a vendu la ville aux Latins qui s'avancent pour s'en emparer. Pendant le tumulte qu'excite cette nouvelle, Murtzuphle entre dans la chambre de l'infortuné Alexis, et l'étrangle de ses propres mains. Il se vante

lui-même au peuple de cette action, comme d'un service rendu à la liberté publique, et se fait proclamer empereur.

Les Latins indignés assiégent l'usurpateur dans la ville. Comme il ne manquoit ni de valeur, ni d'expérience, il se défendit courageusement. Il y eut plusieurs assauts. Les François arborèrent les premiers leur étendard sur une tour. Les Vénitiens parurent aussi sur les murailles. Trois portes tombèrent sous les efforts des beliers, et toute l'armée entra le soir en bataille. Elle s'empara des postes les plus prochains, et se tint sur ses gardes, comptant avoir un grand combat à livrer le lendemain; mais, à leur grand étonnement, les Latins, à la pointe du jour, aperçurent des processions de suppliants, qui arrivoient des différents quartiers de la ville, avec des croix, des bannières, des images de saints et des reliques, et criant miséricorde. Les vainqueurs accordèrent la vie aux habitants. Les chefs permirent un jour de pillage, sans violence ni effusion de sang, avec la condition d'apporter tout en commun, afin de partager le butin suivant le rang et le mérite. La masse ne fut pas considérable, parcequ'on avoit eu le temps pendant la nuit de cacher et de sauver beaucoup de choses, et que les soldats, malgré les défenses, mirent à part, pour eux, beaucoup d'effets de grand prix. Le butin en général, sans compter les statues et les tableaux, monta à une somme incroyable. A la faveur d'un petit vaisseau, Murtzuphle se sauva avec Euphrosine, femme de l'usurpateur Alexis l'Ange, et sa fille Eudocie, pour laquelle il avoit quitté sa femme légitime. Sans doute, par cette alliance, il comptoit se ménager un droit à

l'empire des prétentions de son beau-père, réfugié au pied du mont Hémus. Cette grande révolution arriva huit cent soixante-quatorze ans après que le siége impérial eut été transféré de Rome à Constantinople.

CONSTANTINOPLE LATINE.

L'empire latin de Constantinople doit être regardé Baudouin.
comme fixé dans la ville, et circonscrit par une enceinte 1204.
plus ou moins étendue, selon les succès et les revers des princes grecs, turcs, bulgares, latins même, qui la pressoient de toute part. Baudouin, comte de Flandre, fut nommé empereur. On lui donna la Thrace, et une autorité absolue sur les provinces grecques prises ou à prendre. La Thessalie fut érigée en royaume pour Boniface, marquis de Montferrat. Les Vénitiens obtinrent les îles de l'Archipel, une partie du Péloponèse, et plusieurs villes sur l'Hellespont. Théodore Lascaris, gendre du tyran Alexis l'Ange, recu en Bithynie après que son beau-père eut été chassé du trône, s'étoit mis en possession de tous les pays, depuis le Méandre jusqu'au Pont-Euxin. Il prit le titre d'empereur, et fixa sa résidence à Nicée: enfin David et Alexis Comnène, petits-fils du tyran Andronic, s'emparèrent des parties orientales du Pont, de la Galatie et de la Cappadoce, dont ils formèrent l'empire de Trébisonde. Tous ces souverains, à peine établis, commencèrent à s'agiter et à combattre les uns contre les autres. Baudouin attaqua les fugitifs de Constantinople réfugiés en Thrace. Ils appelèrent à leur secours Jean, roi de

Bulgarie. Ce monarque tailla en pièces les troupes de l'empereur, et le fit prisonnier. On peut juger des cruautés que les Bulgares exercèrent en Thrace par la barbarie avec laquelle il traita lui-même l'infortuné Baudouin ; il le fit traîner chargé de fers dans sa capitale ; après l'avoir fait mutiler des pieds et des mains, on l'exposa dans un désert aux bêtes féroces et aux oiseaux de proie. Il vécut trois jours dans ce cruel tourment.

Henri. 1208. Henri, son frère, lui succéda. Il eut à combattre Théodore Lascaris, qui avoit pensé être supplanté par son beau-père Alexis l'Ange. Son gendre le vainquit, et le confina dans un monastère, où il mourut. Après une sanglante guerre, Théodore reconnut l'empereur Henri, qui se contenta de sa soumission, et tourna ses armes contre les Bulgares et contre Michel et Théodore l'Ange, qui s'étoient donné la dénomination de despotes de l'Etolie et de l'Epire, et en exerçoient le pouvoir. Henri ne put attacher ce pays à son empire. Il mourut après un régne de onze ans.

Pierre et Robert. 1217. Il eut pour successeur Pierre, comte d'Auxerre, son beau-frère, qui fut assassiné par ordre de Théodore, prince d'Epire, lorsqu'il étoit sur ses terres, où le despote lui avoit permis de passer. Philippe, son fils aîné, ne voulut point d'un trône exposé à tant d'orages : mais Robert, son cadet, ne le dédaigna pas. De son temps mourut Théodore Lascaris, empereur de Nicée. Comme son fils étoit en bas âge, il laissa ses états à Jean Ducas, surnommé Vatace, mari d'Irène, sa fille aînée. L'empereur latin, Robert, saisit l'occasion de l'inquiéter, en appuyant deux oncles de ce prince qui prétendoient à l'empire. Mais, après avoir

repoussé Robert, Vatace réduisit cet ennemi lui-même à se tenir sur la défensive. L'empereur de Constantinople ne régna que neuf ans. Il eut la satisfaction de prendre le despote Théodore, l'ennemi de son père. Il lui fit crever les yeux.

On ne sait si Baudouin qui lui succéda étoit son Baudouin II.
frère ou son fils. Il n'avoit que huit ans. On lui donna 1228.
pour tuteur le célèbre Jean de Brienne, qui avoit été roi de Jérusalem. Malheureusement il étoit âgé de quatre-vingts ans : il en vécut encore neuf, temps suffisant pour assurer l'état de son pupille. Mais le jeune prince ne sut pas profiter du succès de son tuteur. Il perdit parties par parties son empire, et enfin sa capitale, qui lui fut enlevée par un des généraux de Michel Paléologue, qui lui-même, de chef des troupes de l'empire de Nicée, étoit parvenu à usurper le trône. La ville fut surprise. L'empereur Baudouin, ayant quitté les marques de sa dignité, gagna la mer avec le patriarche latin et un petit nombre de ses amis. Il se retira à Venise, laissant les Grecs maîtres de Constantinople, que les Latins avoient possédée soixante ans. L'empire latin commença par un Baudouin, et finit par un empereur du même nom.

EMPIRE GREC.

Michel Paléologue, après plusieurs vicissitudes, Michel Paléo-
obligé de fuir de la cour de Vatace, rappelé, élevé logue. 1251.
aux plus hautes dignités de l'empire grec de Nicée, et nommé tuteur d'un prince âgé de neuf ans, agit

d'abord sous le nom du jeune empereur ; mais, quand il se vit bien établi, il fit inhumainement priver de la vue son pupille, sous prétexte de ne point laisser de compétiteur, cause de trouble dans une ville qui lui appartenoit à titre de conquête. Michel se conduisit avec beaucoup de politique à l'égard des Latins. Dans les priviléges qu'il leur accorda pour les retenir, il eut principalement égard au commerce, qu'il voulut faire fleurir dans sa capitale, où les Génois, les Vénitiens et les Pisans, étoient très puissants. Il accorda aux premiers un des plus beaux quartiers, avec le droit de se gouverner par leurs propres lois. Les Vénitiens et les Pisans ne furent pas moins favorisés. Pour mettre le sceau à la concorde qu'il desiroit établir entre tous ses sujets, il tenta la réunion de l'église grecque à l'église latine. Le patriarche et le clergé de Constantinople ne purent voir sans mécontentement que l'empereur reconnût la suprématie du pape. Michel s'irrita de la résistance, et la punit par des dépositions et des exils. Le chagrin qu'il ressentit de ces troubles lui causa une maladie dont il mourut à l'âge de cinquante-huit ans, après vingt-quatre de régne.

Andronic Paléologue. 1283.

Le premier soin d'Andronic, son fils, fut de se concilier l'affection du clergé, en annulant tout ce qui s'étoit fait pour l'union des églises grecque et latine. Comme il étoit fort ombrageux, il prit des soupçons contre Constantin, son frère, et contre les meilleurs capitaines, qu'il écarta du commandement de ses armées ; de sorte que les Turcs, qui l'attaquoient sans cesse, obtinrent de grands avantages. Sous son régne, pour la première fois, ils mirent le pied en Europe,

mais sans y former d'établissements. Andronic, ne se fiant pas à ses sujets, avoit admis dans ses armées de grands corps de troupes auxiliaires, Massagètes et Catalans, qui en faisoient la plus grande force. Ces étrangers firent souvent dans les provinces plus de ravages que les ennemis. Les peuples murmurèrent. Se voyant pillés, ils se joignirent aux pillards, et le malheureux empire, qui commençoit à se rétablir sous Michel, retomba dans la confusion sous Andronic.

Il eut, les dernières années de son régne, des chagrins cuisants, causés par un de ses petits-fils, nommé comme lui Andronic. Il étoit né de son fils Michel, prince doux, que son père s'associa. Michel avoit deux fils, Andronic, dont nous parlons, et Manuel. Il paroît que le premier avoit de l'esprit, des manières aimables qui plaisoient beaucoup à son grand-père; mais il étoit libertin et mal entouré. Livré à la passion des femmes, il soupçonna que sa maîtresse favorite avoit un amant qu'elle lui préféroit, et chargea un soir des assassins de veiller sur son appartement, et de tuer celui qui viendroit la voir. Le malheur voulut que Manuel vînt ce soir, peu accompagné, visiter son frère. Ne le connoissant pas, les gens apostés se jetèrent sur lui, et l'accablèrent de coups, dont il mourut. Cet accident causa à Michel, leur père, un chagrin qui abrégea ses jours; mais il ne diminua point l'amitié du grand-père pour Andronic.

La mauvaise compagnie avoit perverti entièrement ce jeune prince. Mais il se corrigea, disent tous les historiens, et, depuis la funeste mort de son frère, il renonça à une partie de ses plaisirs. Jamais sujet ne fut placé dans une situation plus délitate et plus cri-

tique. L'amour du peuple le porta sur le trône, où il s'assit à côté de son aïeul; mais, malgré la sagesse de sa conduite, ses intentions furent suspectées. Il est vrai que de tous les côtés on tendoit des piéges au jeune prince; des factieux aigrissoient contre lui le cœur de son aïeul, qui voulut le faire périr. Andronic se comporta avec beaucoup de douceur et de déférence envers un ennemi. La guerre, faite jusqu'alors entre eux avec assez de modération, s'anima plus vivement. Constantinople surprise tomba au pouvoir du jeune Andronic, et le vieux Andronic avec elle. Il traita son aïeul avec beaucoup d'égards, lui laissa son appartement et les honneurs de l'empire, mais sans autorité. Soit de gré, soit de force, le vieil empereur se retira dans un cloître, où il porta deux ans l'habit monastique, et mourut dans sa soixante-douzième année, après quarante-neuf de régne.

Andronic le jeune. 1332.

Durant les querelles survenues entre le grand-père et le petit-fils, les Turcs firent des progrès en Asie, s'emparèrent de beaucoup de places où ils se maintinrent, et se disposèrent de manière qu'ils n'avoient plus que le Bosphore à passer pour cerner Constantinople. Andronic leur résista en vain, ils lui imposèrent de dures lois, par lesquelles ils conservèrent tout ce qu'ils avoient pris, et promirent de le laisser jouir en paix de ce qu'ils ne lui enlevoient pas. Mais ils furent peu fidèles à leur parole, et ne cessèrent de l'inquiéter pendant neuf années qu'il régna seul. Il mourut à quarante-cinq ans.

Jean Paléologue et Cantacuzène. 1341.

Andronic laissa deux fils, Jean et Manuel. L'aîné n'avoit que neuf ans. Les états lui donnèrent pour tuteur, et nommèrent protecteur de l'empire pendant

sa minorité, Jean Cantacuzéne, son parent, qui avoit eu la confiance d'Andronic. Ce choix déplut au patriarche, qui prétendoit lui-même à la tutéle. Il se fit appuyer par l'impératrice, en lui persuadant que Cantacuzéne avoit dessein de se faire déclarer empereur. Cette calomnie fut précisément ce qui le conduisit au trône auquel il ne pensoit pas, parcequ'on arma contre lui, qu'on le déclara ennemi de la patrie, qu'on le proscrivit, et que pour se défendre il fut obligé de prendre la pourpre. Ce prince, dont on ne peut faire trop d'éloges, se trouva forcé à la guerre. Les efforts qu'il fit pour la paix furent rejetés. On traita avec barbarie sa mère et tous ses parents. On tenta même de l'empoisonner; mais, après des victoires qui lui soumirent presque tout ce que les Grecs possédoient au-delà de Constantinople, la ville même tomba entre ses mains. L'intrigant patriarche fut déposé et exilé. Par le traité qui fut conclu, on statua que Cantacuzéne, reconnu collégue du jeune empereur, auroit seul l'administration des affaires pendant dix ans; qu'après cela, Jean, arrivé alors à vingt-cinq ans, partageroit l'autorité. L'ancien protecteur cimenta ces conditions, en faisant épouser à son pupille Irène, sa fille, que l'on couronna impératrice.

Cantacuzéne avoit été puissamment assisté par les Turcs. Il ne put en conséquence se dispenser de vivre en bonne intelligence avec eux. Le clergé, qui se mêloit trop des affaires d'état, en fut scandalisé. Il décria cette liaison, et aliéna peu-à-peu de Cantacuzéne l'affection de la multitude. Cependant il gouvernoit avec tant d'équité et de modération, que ses ennemis, même les plus déclarés, n'ont jamais rien pu

produire à sa charge. Quand le temps fut arrivé de laisser au jeune empereur sa part de l'autorité, il la lui remit de bonne foi. Des factieux persuadèrent à Jean Paléologue que Cantacuzène vouloit le renfermer dans un monastère. Cette calomnie excita entre les deux princes une défiance qui aboutit à une guerre déclarée. Cantacuzène en eut tous les avantages, et afin de faire voir l'injustice des soupçons répandus contre lui, et d'empêcher toute guerre civile, il se retira volontairement dans un couvent, et prit l'habit monastique.

Les Turcs avoient envahi presque tout l'empire. Enfin, ils s'étoient établis en Europe, et ils s'y soutenoient dans des forts déja peu éloignés de Constantinople, qu'ils menaçoient visiblement. Il auroit fallu une grande union entre les premiers des Grecs pour résister à des ennemis si puissants ; et la discorde régnoit par-tout, principalement dans la famille impériale. Andronic, fils aîné de Jean Paléologue, se révolta contre son prince. Il fut pris, et privé de la vue avec son fils en bas âge. L'empereur s'associa Manuel, son second fils. Andronic, par un retour dont on a déja vu un exemple dans un empereur du même nom, quoique aveugle, usurpa le trône sur son père et son frère, le leur rendit ensuite, et se contenta d'une petite principauté, où il alla vivre tranquille. Pendant ce temps, son père, traité en vassal par Bajazet, empereur des Turcs, se soumit à un tribut humiliant, et donna en otage Manuel, le seul fils qui lui restoit. Il mourut dans la trente-septième année d'un régne qui ne fut heureux que quand il partageoit la puissance avec Cantacuzène.

Manuel étoit à la cour du sultan quand on lui apprit la mort de son père. Il prend ses mesures dans le plus grand secret, trompe ses surveillants, et arrive sur les terres de l'empire avant que les troupes envoyées après lui puissent l'atteindre. Bajazet, irrité, ravage la Thrace, et investit la ville impériale par terre et par mer. Manuel invoque le secours des princes d'occident, qui amènent contre Bajazet une armée de cent trente mille hommes. Le sultan la défait complétement, et revient devant Constantinople. En même temps qu'il l'assiégeoit, il faisoit un traité secret avec Jean, fils d'Andronic l'aveugle, qui revendiquoit l'empire comme appartenant à son père, fils aîné de Jean Paléologue. Par cet accord, Bajazet s'engageoit à rendre l'empire à Jean, à condition qu'il en transporteroit le siége dans le Péloponèse, dont le sultan lui laissoit et garantissoit la possession, ainsi qu'à ses descendants. En conséquence de ce traité, Bajazet déclare aux habitants qu'il lèvera le siége s'ils veulent reconnoître Jean pour empereur. Manuel se sacrifie pour ses sujets, et consent d'abdiquer, pourvu seulement qu'on lui permette d'emmener sa femme et ses enfants où il voudra. Jean accorde tout. L'empereur dépossédé se retire à Venise. Quand il fut question de remplir la principale condition du traité fait avec le sultan, c'est-à-dire de lui livrer Constantinople, les habitants refusèrent absolument d'y consentir. Heureusement pour eux, Bajazet fut attaqué par Tamerlan, qui le fit prisonnier. A cette nouvelle, Manuel revient, et est reçu avec acclamation. Jean, devenu odieux par sa complaisance pour les Turcs, fut relégué dans l'île de Lesbos. Manuel, Jean 1391.

profitant du désordre que la victoire de Tamerlan et la captivité du sultan avoient mis dans les affaires des Turcs, leur reprit plusieurs provinces, dont il resta possesseur tranquille jusqu'à sa mort, arrivée dans la soixante-quinzième année de son âge, et la trente-septième de son régne.

Jean Paléologue. 1424.

Il laissa deux fils, Jean et Constantin. Sous le régne du premier, les Turcs reprirent toutes les provinces qu'ils avoient perdues après les malheurs de Bajazet. Amurat, leur empereur, mit le siége devant Constantinople. Comme Bajazet avoit été forcé par Tamerlan d'abandonner une conquête qu'il croyoit sûre, Amurat en fut aussi privé par Jean Huniade, brave Hongrois, dont les exploits ont rendu le nom célébre. Malgré les diversions avantageuses de ce grand capitaine, l'empereur grec fut obligé de conclure un traité humiliant avec le sultan, et de se soumettre à des conditions honteuses. Le chagrin qu'il en eut, les peines que lui occasionèrent les troubles de son église, qu'il avoit voulu réunir à l'église romaine, afin de tirer des secours des princes latins, la mort de l'impératrice à laquelle il étoit très attaché, l'insolence d'Amurat, qui formoit toujours de nouvelles prétentions et le traitoit avec hauteur, toutes ces causes réunies minèrent sa santé. Il succomba sous le poids de ses malheurs, la vingt-septième année de son régne, et laissa à son frère Constantin l'empire, presque borné aux murs de Constantinople.

Constantin. 1448.

Deux ans après que Constantin fut monté sur le trône, Mahomet second remplaça Amurat. Il affecta de la bienveillance à l'égard de l'empereur grec et des autres princes chrétiens qui avoisinoient ses états. On

crut ses démonstrations d'autant plus sincères, qu'il étoit né d'une mère chrétienne. Mais depuis long-temps le parti étoit pris dans le conseil des sultans de s'emparer de Constantinople. Entre autres préparatifs, Mahomet fit bâtir sur le Bosphore, en Europe et en Asie, deux forts qui commandoient le détroit et bloquoient la capitale de l'empereur grec. Les plaintes qu'il fit de ces entreprises hostiles étant inutiles, Constantin s'appliqua à pourvoir la ville de vivres, à remplir les magasins, et sollicita par ses ambassadeurs les princes d'occident de l'aider à conjurer l'orage qui menaçoit sa capitale; mais les princes chrétiens, trop occupés chez eux de leurs dissentions domestiques, ne lui donnèrent aucun secours. Un seul aventurier génois, nommé Jean Justinien, lui amena un nombre assez considérable de volontaires. En considération de son habileté et de sa bravoure, Constantin lui donna le commandement de toutes ses forces.

Celles de Mahomet, en arrivant devant la ville, étoient de trois cent mille hommes qu'il commandoit lui-même. Il en augmenta encore le nombre pendant le siége, qui, après beaucoup d'attaques particulières, fut terminé par un assaut général. Constantin ne put le prévenir par toutes les offres qu'il fit au sultan, même par la proposition de se reconnoître son vassal, et de lui payer un tribut. Mahomet demandoit la ville. « Je « dois, répondit Constantin, ou sauver ma capitale ou « tomber avec elle. » L'infortuné prince tint parole. Il se prépara au dernier assaut par la participation aux saints mystères, harangua la noblesse et le peuple, les exhorta à signaler leur courage pour la défense de la religion et de l'empire. De l'église, il se rendit au pa-

lais, prit congé de ses ministres, comme s'il n'eût jamais dû les revoir, assigna à chacun son poste, et marcha au sien, qui étoit le plus périlleux.

L'attaque fut terrible, et la défense fut soutenue avec intrépidité. Pendant que la fortune balançoit encore, Justinien fut blessé. On dit qu'à la vue de son sang son courage s'évanouit. Il est certain qu'il quitta son poste, et se fit transporter à Galata, où, assure-t-on, il mourut de honte. Ferme dans le sien, l'empereur vit tomber autour de lui les Paléologues, les Comnènes, les Cantacuzènes. Il n'étoit plus entouré que d'ennemis. « Quoi! s'écria-t-il douloureuse-« ment, la mort n'a pas épargné un seul chrétien qui « puisse m'arracher la vie! » Comme il disoit ces mots, un Turc qui ne le connoissoit pas lui porte un coup au visage. Un autre lui en porte un second. Il tombe et il expire dans la quarante-neuvième année de son âge, et la dixième de son règne. Modèle digne d'être proposé aux princes malheureux, pour lesquels il est plus honorable de mourir à la tête de ceux qui les défendent, que de leur survivre. Mahomet, admirant son courage, ordonna qu'on lui rendît les honneurs funèbres dus à un empereur. Il abandonna la ville au pillage, comme il l'avoit promis à ses soldats. Ainsi finit, sous un Constantin, l'an quatorze cent cinquante-trois, l'empire établi à Constantinople, par un autre Constantin, onze cent vingt-trois ans auparavant.

CARTHAGINOIS.

Carthage, en Afrique, entre la rivière de Tusca, la Méditerranée, les Caramotes et la Libye intérieure.

Après avoir conduit les Romains sans interruption jusqu'au dernier période de leur grandeur, il convient de dire ce que sont devenus les Carthaginois, leurs plus fameux antagonistes. Carthage, émule et rivale de Rome, si célèbre à ce seul titre, est encore recommandable par ses lois, son gouvernement, son commerce, ses institutions politiques, militaires, civiles et religieuses. Elle étoit située au fond d'un golfe, dans une presqu'île, près de l'endroit où est actuellement Tunis. Elle est plus ancienne que Rome; les uns disent de trente, les autres de cent et plus d'années. Didon, forcée de quitter Tyr, et de se soustraire à l'avarice de Pygmalion, son frère, est reconnue pour sa fondatrice, l'an 890 avant Jésus-Christ. Cependant il paroît qu'elle y trouva des habitants que l'avantage de la position y avoit fixés, mais en petit nombre. Et c'est à elle et à ses Phéniciens que cette ville doit les premiers fondements qui annonçoient sa grandeur future.

Description.

Par des accroissements successifs, Carthage devint une des plus belles et plus fortes villes du monde. Dans son état de splendeur, elle étoit garnie d'un triple mur, flanqué de grosses tours. Dans les intervalles d'une muraille à l'autre, se trouvoient sous des arcades des écuries assez grandes pour contenir trois cents éléphants et quatre mille chevaux, avec tout ce qui étoit nécessaire à leur entretien et à leur nourriture, outre des casernes pour vingt mille fantassins. Deux ports

séparés étoient destinés, l'un au commerce, l'autre aux vaisseaux de guerre, qui pouvoient s'y tenir à l'abri, jusqu'au nombre de deux cent vingt. Ces ports étoient entourés de beaux parapets et d'arsenaux remplis de tout ce qui étoit nécessaire à l'équipement des soldats. La ville étoit bâtie sur quatre monticules. Le plus élevé portoit la citadelle, très forte par sa situation et par les ouvrages qui l'environnoient. On peut présumer quelle devoit être la magnificence des temples, des édifices publics d'une ville peuplée de sept cent mille habitants, qui posséda l'empire de la mer, et par conséquent le commerce de l'univers, presque sans interruption pendant six siècles. Il n'en reste à présent qu'un terrain aplani qui couvre les décombres enfouis dans son sein, à-peu-près comme l'Océan cache quelquefois sous une surface calme les richesses renfermées dans ses abymes. On ne peut juger de sa position et de sa grandeur que par les citernes et les égouts qu'on voit encore.

Les Carthaginois ont possédé la meilleure partie de l'Espagne, de la Sicile, et des îles de la Méditerranée, sans compter les établissements qu'ils ont eus dans d'autres contrées, comme des points d'appui de leur commerce: mais leurs états proprement dits contenoient autour d'eux à-peu-près ce qui compose le royaume de Tunis. Cette dernière ville faisoit partie de la domination carthaginoise, sous le nom de Tunes. Utique étoit la première après la capitale. Hippone la suivoit. On ne parlera point des autres qui bordoient la côte, ou qui s'élevoient dans l'enfoncement des terres en grand nombre. La plupart étoient situées sur des lacs qui ne sont pas rares dans cette partie de l'Afri-

que. Les habitants profitoient pour leurs établissements de tous les terrains susceptibles de culture qu'ils rencontroient au milieu des sables brûlants dont ils étoient environnés. Mais toute leur industrie n'a jamais pu procurer qu'une fertilité bornée le long de ces lacs, et des rivières peu considérables qui y coulent. Quant à la contrée même de Carthage, elle étoit très fertile.

On croit que le premier gouvernement de Carthage a été monarchique; on ne sait à quelle époque il est devenu républicain; voici comme il étoit composé: le peuple, un sénat très nombreux, et deux suffétes ou magistrats qui le surveilloient. Les suffétes tenoient lieu des deux consuls de Rome, et des rois de Lacédémone: mais ils ressembloient plus aux premiers, parcequ'ils n'étoient pas à vie comme les derniers. Ils étoient choisis entre les plus riches, afin de pouvoir soutenir l'éclat de leur rang. On parvenoit à la dignité de sénateur par l'élection ou du peuple ou du collége des sénateurs eux-mêmes: le mode n'en est pas bien connu. Quand les suffrages du sénat étoient unanimes, ils avoient force de loi. On ne pouvoit appeler de leur sentence. Lorsque les avis étoient partagés, ou que les suffétes étoient d'une opinion contraire, l'affaire étoit portée devant le peuple, qui alors prononçoit en dernier ressort. De là vinrent, dit Polybe, les malheurs de Carthage, parceque, dans la dernière guerre punique, la populace, enchaînée par ses orateurs, l'emporta sur le sénat. Il y avoit encore deux espèces de tribunaux dont on ne peut que conjecturer la destination et l'autorité: les *centumvirs* ou conseil des *cent*, tiré du sénat, et les *quinquevirs*, ou conseil des *cinq*, tiré du

Gouvernement.

centumvirat. Selon toutes les apparences, le centumvirat discutoit les affaires et les proposoit au sénat, et le *quinquevirat* surveilloit tous les autres, même les suffètes, et étoit à-peu-près ce que sont les *inquisiteurs d'état* à Venise. Mais quels qu'aient été ces pouvoirs, il paroît qu'ils avoient été créés et qu'ils étoient balancés avec intelligence, puisque dans l'histoire de cette république on ne voit pendant long-temps aucun exemple de mouvements séditieux, violents et emportés de la part de quelques tyrans. Aussi Aristote, dans sa *Politique*, regarde-t-il la constitution de Carthage comme la plus sage de toutes les constitutions établies de son temps.

Religion. La coutume affreuse d'offrir des enfants à un dieu qu'on croit être Saturne, et de les brûler en son honneur, cette coutume a été long-temps en vigueur à Carthage. Ces enfants devoient être des premières familles. Les mères étoient tenues d'assister à cet horrible sacrifice, et n'étoient estimées qu'autant qu'elles n'y donnoient aucune marque de sensibilité. Dans une occasion de détresse, les superstitieux Carthaginois en brûlèrent jusqu'à deux cents à-la-fois. Il y a peu de dieux égyptiens, grecs, romains, phéniciens, que les Carthaginois n'aient adorés avec les superstitions les plus absurdes usitées chez les autres nations. On peut mettre de ce nombre les prostitutions recommandées comme un acte religieux, pratiquées dans les temples, et dont le prix servoit de dot; mais on fera observer à ce sujet, comme on l'a fait à l'égard de toutes les coutumes qui choquent les bonnes mœurs, qu'on ne peut pas croire qu'elles aient été générales.

Langue. Les fragments qui nous restent de la langue puni-

que prouvent qu'elle étoit dans l'origine la même que la phénicienne. Elle fut ensuite augmentée des mots de plusieurs langues parlées par les nations avec lesquelles le commerce lioit les Carthaginois. Les Maltais en conservent beaucoup d'expressions. Les caractères de leur écriture tenoient du phénicien et de l'hébreu. Du reste, les sciences étoient peu cultivées par les Carthaginois. Cependant il seroit injuste d'affirmer qu'ils les ont absolument négligées. Les Romains détruisirent non seulement leurs archives, mais presque toutes les productions relatives aux belles-lettres ou à l'histoire; ce qui, pour le dire en passant, doit ranger ces maîtres du monde dans la classe des peuples barbares.

Coutumes. Caractère.

Les coutumes des Carthaginois, comme celles de tous les peuples, étoient mêlées de bien et de mal. Ils punissoient sans acception de personnes. Il n'y avoit que des gens condamnés à mort qui pussent apprendre à quelqu'un la mort de son proche parent, dans l'opinion que ceux qui annonçoient ces nouvelles affligeantes devoient mourir dans peu. On conservoit donc exprès des criminels. Lorsque quelque grande calamité affligeoit la ville, tous les murs en étoient tendus de noir. Tant que les soldats étoient en campagne, il leur étoit défendu de boire du vin, et aux magistrats, tant qu'ils étoient en charge. Chaque officier ou soldat portoit autant de bagues qu'il avoit fait de campagnes. Au retour d'une expédition malheureuse, le général étoit mis à mort, quoiqu'on n'eût rien à lui reprocher, et on trouvoit des généraux! La manière d'exercer l'hospitalité étoit de rompre quelques marques qu'on se donnoit réciproquement et qu'on se présentoit e

s'abordant. Elles passoient dans les familles par héritage. Les Carthaginois ont été très superstitieux, très crédules aux oracles et aux devins. On leur reproche de la dureté et même de la férocité dans le caractère. Ils n'étoient, dit-on, occupés que du desir d'amasser des richesses. Il n'y avoit rien de si bas ni de si honteux qu'ils ne fussent disposés à entreprendre pour en acquérir. Mais il faut observer que cette réputation leur a été donnée par les Romains, ainsi que la flétrissure de mauvaise foi, *fides punica*, dont ces mêmes ennemis leur ont fait un reproche. La prévention des Romains alloit jusqu'à faire dire à Cicéron, touchant un philosophe carthaginois : « Qu'il avoit assez d'esprit « pour un Carthaginois. » Ils n'aimoient point la raillerie. Leurs grands étoient d'une arrogance insupportable. Mais il s'est trouvé parmi eux des ames héroïques et généreuses.

Armée. Marine.

A la différence des Romains, qui, des peuples qui les environnoient, se sont fait des soldats aussi Romains qu'eux-mêmes, les Carthaginois, resserrés dans un territoire de peu d'étendue, ont été obligés d'aller chercher au loin des mercenaires, qui ne pouvoient avoir l'enthousiasme patriotique des habitants du Latium. Cependant les généraux et les principaux chefs, toujours Carthaginois, ont souvent inspiré à leurs armées une énergie qui les a rendues redoutables. Mais, étant trop mélangées, elles n'ont pu atteindre à la perfection de la discipline des Romains. Leurs marins, formés dans les voyages de long cours, étoient aussi expérimentés qu'intrépides. Mais il y avoit le même inconvénient sur les flottes que dans les armées de terre : trop peu de Carthaginois en comparaison des

matelots auxiliaires. Par ce défaut, des amiraux très habiles ont essuyé des défaites considérables. C'est par les voyages de long cours, qu'ils ont exécutés eux-mêmes pour les découvertes et le commerce, qu'on peut juger de leur tactique maritime. Himilcon découvrit les côtes de l'Europe du côté de l'occident. Hannon fit le tour de l'Afrique, entra dans l'Océan, et vit les îles britanniques. Beaucoup d'autres, dont les noms ont échappé à l'histoire, ont fait des excursions plus ou moins longues, et ont fondé l'immense commerce qui a rendu Carthage si riche et si formidable.

Les marchandises que les Carthaginois fournissoient Commerce. de leur fonds aux autres nations semblent avoir été du blé, toutes sortes de fruits, de la cire, du miel, de l'huile, des pelleteries. Leurs manufactures consistoient principalement en tout ce qui étoit nécessaire pour l'équipement des vaisseaux. On leur attribue l'invention des galères à quatre rangs de rames, et celle des gros câbles. Ils tiroient de l'Egypte le lin fin, le papier, le blé; des côtes de la mer Rouge, les épiceries, les aromates, l'or, les perles et les pierres précieuses; de Tyr et de Phénicie, la pourpre et l'écarlate, les riches étoffes et les tapisseries. A leur tour, des côtes occidentales où ils portoient toutes ces marchandises, ils rapportoient aux Orientaux le fer, l'étain, le plomb et le cuivre. Leur commerce le plus lucratif semble avoir été avec les Perses, les Garamantes et les Ethiopiens : il se faisoit par caravanes: c'étoit la profession la plus estimée, et les premières personnes de l'état s'en faisoient honneur.

La manière dont ils le pratiquoient avec les Libyens

doit être remarquée. Arrivés dans quelque baie, les Carthaginois débarquoient leurs marchandises, les exposoient dans un endroit élevé, retournoient à leurs vaisseaux, et avertissoient ces peuples de leur arrivée, au moyen d'une fumée très épaisse. Ceux-ci se rendoient au lieu où étoient les marchandises, et mettoient auprès une certaine quantité d'or, après quoi ils se retiroient à une grande distance. Les Carthaginois revenoient ensuite au rivage. S'il y avoit assez d'or pour les satisfaire, ils l'emportoient et remettoient à la voile. Dans le cas contraire, ils reprenoient le chemin de leurs vaisseaux, sans rien enlever. Les Libyens, remarquant que le marché n'étoit pas conclu, augmentoient la somme jusqu'à ce que les Carthaginois l'eussent enlevée. Aucun de ces deux peuples ne fit jamais tort à l'autre; exemple de bonne foi qu'il faut toujours estimer, quoique l'intérêt en ait été le mobile.

Didon. Ap. D. 2108. Av. J. C. 890.

Didon, fondatrice de Carthage, étoit jeune, belle, résolue, comme il paroît par la manière dont elle échappa à l'avidité de Pygmalion. Les historiens lui donnent beaucoup de sagesse. Virgile, comme on sait, la représente dans la caverne avec Énée, plus sensible qu'il ne convient à une femme qui auroit dû s'occuper moins de tendresse que de politique; mais il est vrai que ce n'est point une autorité qu'on puisse citer, puisque Énée vivoit trois siècles avant la reine de Carthage. Quand elle aborda la côte d'Afrique, elle ne demanda, dit-on, de terrain aux habitants que ce qu'une peau de bœuf en pourroit renfermer. L'accord fait, elle coupa cette peau en lanières fort étroites, et se procura, par ce moyen, un emplacement spa-

cieux, sur lequel elle bâtit une citadelle. Les Carthaginois ont long-temps payé aux propriétaires une redevance ou tribut pour le terrain qu'on leur avoit cédé. La puissance de cet état s'accrut par des moyens patriotiques qui méritent un moment notre attention. Les Cyrénéens se plaignoient que les Carthaginois avoient empiété sur leur territoire. On convint que de Cyrène et de Carthage partiroient, à une heure fixe, deux commissaires, et que l'endroit où ils se rencontreroient serviroit de limites aux deux peuples. Les députés de Carthage, qui étoient deux frères, nommés Philœni, firent une extrême diligence, et trouvèrent les députés de Cyrène plus près de cette ville que ceux-ci ne s'y attendoient. Les Cyrénéens prétendirent qu'il y avoit surprise, et que les Carthaginois étoient partis trop tôt. En conséquence, ils demandèrent que l'accord fût rompu. « Proposez, dirent les « Philœni, quelque autre expédient, et nous nous y « soumettrons. — Eh bien, répondirent les Cyrénéens, « déterminez-vous à reculer, ou, si vous ne voulez rien « céder, à vous laisser enterrer vifs ici ! Votre tombeau « servira de borne. » Ils ne s'attendoient pas à être pris au mot; mais les deux frères n'hésitèrent pas à sacrifier leur vie pour acquérir à leur patrie une plus grande étendue de pays. Ce dévouement peut être mis en parallèle avec celui de Curtius, qui se précipita dans le gouffre à Rome.

Carthage s'éleva rapidement, et se peupla de même, à l'aide des femmes que les Tyriens, qui en avoient peu emmené, prirent en passant dans l'île de Cypre. Ces mariages se firent sans violence, parceque les Cypriotes, quand il arrivoit des étrangers, avoient cou-

tume de se rendre sur le bord de la mer, pour gagner leur dot avec eux. Le commerce rendit bientôt Carthage un objet d'envie pour Iarbas, prince voisin, et la beauté de Didon, l'objet de ses desirs. Pour acquérir la ville, il demanda la reine en mariage, et menaça en même temps de la guerre s'il ne l'obtenoit pas. Soit répugnance pour un amant si peu délicat, soit fidélité aux mânes de son premier époux, elle refusa sa main, et craignant, disent quelques auteurs, que ses sujets ne la forçassent à une complaisance dont dépendoit leur tranquillité, elle se donna la mort.

Il se trouve après la mort de Didon un vide de plusieurs siécles, pendant lesquels nous ignorons ce qui se passa, tant à Carthage que dans ses colonies. Nous savons seulement que celles-ci se formèrent promptement par le commerce, et que la ville acquit un degré d'opulence et de population qui a dû la rendre le théâtre de beaucoup d'événements.

Machée. Après quelques expéditions maritimes, qui rendirent les Carthaginois redoutables, même aux Phocéens, qu'ils défirent sur l'élément également connu des deux peuples ; après des succès en Sicile, dont les avantages furent suspendus par des troubles domestiques, ils tournèrent leurs armes contre la Sardaigne. Quoique dirigée par Machée, très habile général, cette entreprise ne fut pas heureuse. Ils y perdirent la moitié de leur armée. Irrités de cette défaite, ils bannirent l'autre moitié avec leur chef. Machée, qui leur avoit conquis une partie de la Sicile, et reculé leurs frontières en Afrique, indigné de cette ingratitude, approche de la ville avec ce qui lui restoit de soldats, et l'assiége.

Sans doute il y avoit alors à Carthage de ces divisions qui arment parents contre parents. Elles empêchèrent que Machée ne fût écouté, lorsqu'il demanda avec les plus vives instances d'être réintégré lui et ses soldats dans les droits de citoyens. Cependant les assiégés, se trouvant pressés, députèrent à Machée Cartalon, son propre fils, chargé de propositions de paix.

On peut conjecturer que le père et le fils étoient de partis opposés. Celui-ci avoit reçu de ses compatriotes la commission de porter à l'Hercule tyrien la dîme des dépouilles rapportées de Sicile; c'étoit une marque de reconnoissance des Carthaginois à l'égard de leurs ancêtres. Cette fonction étoit sacerdotale. Cartalon, en revenant, passa près du camp de son père, qui l'invita à une conférence. Il répondit qu'avant d'obéir à son père il alloit accomplir ce qu'il devoit aux dieux. Quand il revint, député par la ville, encore décoré des habits sacerdotaux, son père, à qui cet appareil n'imposoit pas, lui dit : « Misérable, « comment oses-tu paroître devant moi et devant tant « de malheureux citoyens, couvert de vêtements si « magnifiques? Pourquoi nous insulter avec ces mar« ques de faste et de prospérité? N'avois-tu, pour « étaler ton orgueil et ton insolence, que ce lieu, qui « est la scène de la disgrace de ton père? Ces superbes « vêtements que tu portes ne sont-ils pas le fruit « de mes victoires? Puisque tu m'as considéré comme « un banni, et non comme un père, je t'envisagerai « à mon tour, non d'un œil paternel, mais de celui « d'un général. » En disant ces mots, il fit dresser une croix à laquelle son fils fut attaché par ses ordres. La ville se rendit : Machée condamna à la mort les

sénateurs les plus coupables de son exil, et de celui de l'armée. Il y réforma le gouvernement républicain, comme il lui convenoit pour envahir la puissance souveraine qu'il ambitionnoit, mais il fut tué avant de parvenir à son but.

Bomilcar, distingué par des exploits contre les peuples d'Afrique, introduisit dans la ville les troupes étrangères qui faisoient la principale force de son armée, et tâcha d'asservir la république. Les habitants, du haut de leurs toits, assommèrent les oppresseurs et leur chef. On ne sait si c'est avant cette tentative que les Carthaginois, devenus soupçonneux, bannirent Hannon, un de leurs principaux concitoyens, parcequ'il avoit eu le premier l'art d'apprivoiser un lion. « Celui qui a le talent d'apprivoiser les « bêtes féroces, disoient-ils, pourroit être assez habile « pour prendre un ascendant excessif sur l'esprit de « ses concitoyens, et les dépouiller de leur liberté. » Mais, malgré la ressemblance entre ces deux bêtes féroces, tel qui auroit le talent d'adoucir l'une, ne seroit pas sûr de dompter l'autre.

Ce qui nous reste des annales de Carthage ne nous présente point de ces terribles séditions qui ont ensanglanté Rome, et renversé la république ; il y avoit dans cette ville sept ou huit familles puissantes : les Amilcar, Asdrubal, Hannon, Bomilcar, Magon, Annibal, Imilcon, dont la rivalité étoit la sauvegarde de la liberté. Ces familles s'observoient et se balançoient. L'une ne pouvoit tendre à la domination que l'autre ne s'y opposât. Pendant les combats qu'elles se livroient, les autorités, suffétes, sénats, centumvirs, quinquevirs, restoient toujours existan-

tes, soutenoient l'équilibre entre les divers partis; et, s'il étoit dérangé, ramenoient l'ordre facilement, parcequ'il n'y avoit rien de changé dans le gouvernement; au lieu que chez les Romains, c'étoit les pouvoirs eux-mêmes qui se combattoient. Le peuple vouloit l'emporter sur le sénat, les tribuns sur les consuls, de sorte que la paix qui se faisoit laissoit toujours dans les prétentions des corps les germes d'une autre guerre. Chez les Carthaginois, il ne s'agissoit que de réprimer ceux que leur ascendant rendoit dangereux; et c'est ce qu'ils faisoient rigoureusement. Ils bannissoient des familles entières. A l'aide d'une faction puissante, ils proscrivoient la faction opposée, qui, revenue dans sa patrie après quelque temps de disgrace, y rapportoit la haine contre ses rivaux. Ainsi, tel général qui avoit été mis à la tête d'une armée par le crédit de ses partisans, s'il essuyoit un échec, n'osoit revenir à Carthage, ou n'y revenoit que pour être victime de la vengeance d'un parti contraire. De là, dans l'histoire de ce peuple, les exemples fréquents de généraux qui, étant vaincus, se sont tués eux-mêmes, ou qui, rentrés dans la ville, ont été punis de leur malheur par une mort cruelle. Mais il paroît que ces catastrophes ne causoient point d'émeutes sanglantes comme à Rome, parceque le gouvernement étoit immuable.

Les guerres des Carthaginois et celles des Romains ont aussi un caractère différent. Ceux-ci, dans les beaux jours de la république, ne combattoient que pour sa gloire et son agrandissement; aussitôt que les peuples se soumettoient aux lois de Rome, ils étoient assurés d'être protégés et maintenus dans leurs pos-

sessions. Les Carthaginois, au contraire, négociants avides, n'envisageoient que le gain, le recherchoient par-tout où ils pouvoient le trouver, et s'emparoient de tout ce qui leur convenoit, sans égard pour les possesseurs. Telle est la réputation que les historiens romains ont faite aux Carthaginois. Si les annales puniques n'eussent pas été soustraites et détruites, il seroit intéressant de suivre ces deux républiques dans leurs développements.

Dès qu'elles eurent des relations ensemble, elles se marquèrent de la défiance. Le premier traité entre elles, dont on sait encore la teneur et la date, bornoit réciproquement leur navigation à des promontoires et des côtes, au-delà desquels elles ne se permettoient pas d'aborder, ni de s'établir. Deux autres traités, qui ont précédé les guerres puniques, ne sont que des extensions de ce premier traité. On doit remarquer, à l'honneur des Carthaginois, qu'ils prévinrent les Romains d'offres de service, lorsque Pyrrhus descendit en Italie. La république romaine remercia Carthage de sa bonne volonté avec la froide politesse d'une fierté jalouse. Malgré les brouilleries excitées quelquefois par la contrariété des intérêts, les deux nations se marquèrent long-temps des égards. Elles commencèrent à s'acharner l'une contre l'autre, seulement après que les Carthaginois eurent fait en Sicile des conquêtes dont les Romains crurent devoir prendre ombrage.

Avant de porter leurs armes dans cette grande île, les Carthaginois s'essayèrent sur de plus petites. Ils soumirent, vis-à-vis les côtes d'Espagne, celle d'Ivica, et s'établirent dans celles de Gorze, de Malte,

de Corse et de Sardaigne. Une guerre entre les tyrans d'Agrigente et d'Himère les attira en Sicile. L'immense armement qu'ils y conduisirent étoit en grande partie soudoyé par Darius, roi de Perse. Ils se trouvèrent en tête Gélon, tyran de Syracuse, général aussi rusé que brave. Il ne négligeoit aucun moyen d'inspirer de la confiance à ses soldats. Ayant fait beaucoup de prisonniers, il en fit choisir les plus mal faits, qu'on exposa nus à la vue de l'armée, afin de lui donner du mépris pour ceux qu'elle avoit à combattre. Gélon, vainqueur, traita humainement les vaincus. On remarque, entre les conditions qu'il leur imposa, la défense d'offrir à l'avenir des sacrifices humains. Les Carthaginois imputèrent leur défaite à Amilcar, leur général, et, ne pouvant le punir parcequ'il avoit été tué, ils bannirent Giscon, son fils, et le privèrent de tous ses biens, de sorte qu'il périt de misère.

Sa postérité se releva de cette humiliation. Carthage fournit même à Annibal, fils de Giscon, l'occasion de venger l'humiliation d'Amilcar, son grand-père. La république lui confia le soin d'une autre expédition contre la Sicile. Il flétrit ses lauriers par les cruautés affreuses qu'il permit et qu'il encouragea en prenant Sélinonte et Himère d'assaut. Les riches dépouilles qu'il rapporta dans Carthage déterminèrent à une nouvelle entreprise. Annibal, auquel on la proposa, s'en excusa d'abord sur son grand âge; mais enfin il s'en chargea, parcequ'on lui donnoit pour lieutenant Imilcon, son parent. Le nom seul d'Annibal jeta la terreur sur toute la côte, et lui facilita les approches d'Agrigente, qu'il assiégea. Il mourut de la peste sous les murs de cette ville. Imilcon ne s'en rendit pas

moins maître d'Agrigente, qui, après avoir été pillée, devint la proie des flammes. Le général carthaginois s'empara aussi de Géla et de Camarine, villes très fortes, auxquelles il fit subir le même sort, et alla mettre le siége devant Syracuse. Il y eut plusieurs combats au pied de ses murailles et dans son port. Une peste plus affreuse que celle d'Agrigente en chassa Imilcon. Elle fut suivie d'une défaite, après laquelle il s'estima fort heureux que Denys, le tyran de Syracuse, lui permît de repasser en Afrique avec les débris de l'armée la plus florissante qu'ait jamais eue Carthage, réduite au plus triste état. Imilcon déclara, en arrivant à Carthage, qu'il n'avoit conservé sa vie que pour ramener ses soldats. Il les combla d'éloges. « Nous n'avons pas été vaincus par les Syracusains, « dit-il à ses compatriotes, mais par la contagion. « Ce qui me touche le plus dans ce désastre, c'est « d'avoir survécu à tant de braves guerriers qui sont « morts les armes à la main. » Après ce discours il se rendit à sa maison, en ferma les portes, et, sans vouloir parler à ses concitoyens, ni à ses propres enfants, il se donna la mort.

Imilcon n'avoit sauvé que ses concitoyens, et avoit abandonné à l'ennemi les Africains auxiliaires. Les parents des confédérés sacrifiés, irrités jusqu'à la fureur, assaillirent Carthage. Superstitieux à l'excès dans les calamités publiques, les Carthaginois invoquèrent tous les dieux, sur-tout ceux des Grecs, et en particulier Proserpine et Cérès, dont ils avoient profané le temple à Syracuse; mais une flotte qu'ils équipèrent, et les troupes qu'ils levèrent en Espagne, et dans les parties de l'Afrique restées fidèles, leur servirent

plus que la faveur des dieux étrangers et de leurs propres divinités, auxquelles ils immolèrent des victimes humaines. Quand ils furent débarrassés de cette guerre presque domestique, ils songèrent à recommencer celle de Sicile, où ils avoient laissé quelques villes affectionnées à leur parti. Les troupes de cette île favorisèrent leurs premiers efforts; ils se trouvèrent même comme autorisés à leur invasion, par l'alliance qu'ils contractèrent avec Denys. Ce prince réclama leur secours contre les Syracusains que sa tyrannie avoit révoltés; mais ce secours lui fut peu avantageux, puisqu'il abdiqua, et mourut exilé à Corinthe.

Cette ville, d'où les Syracusains se croyoient issus, leure nvoya Timoléon, qui chassa les Carthaginois de Syracuse où ils avoient été reçus, et leur fit essuyer, dans une bataille, la défaite la plus desastreuse qu'ils eussent jamais éprouvée. La cohorte sacrée, composée de deux mille cinq cents citoyens, y fut détruite; de dix mille hommes restés sur le champ de bataille, il périt plus de trois mille Carthaginois appartenant aux meilleures familles. Carthage, trop facilement découragée par les revers, demanda la paix, et l'obtint; bien différente de Rome, qui ne traitoit jamais qu'après la victoire.

A l'époque de ce malheur, Hannon, un des plus riches citoyens, croyant la république affoiblie par ses pertes, conçut le projet de renverser la constitution. Pour arriver à ses fins, il se proposa d'empoisonner tous les sénateurs, qu'il invita à un grand festin, à l'occasion des noces de sa fille. Trahi par quelques uns de ses domestiques, il vit échouer son affreux projet. Ce- Ap. D. 1661. Av. J. C. 337.

pendant on n'osa punir un crime si horrible, tant le crédit du coupable étoit grand! On se contenta de le prévenir par un décret qui défendoit la trop grande magnificence des noces. L'artifice ne lui ayant pas réussi, il eut recours à la force et arma tous les esclaves. Il fut encore découvert. Forcé de quitter la ville, il fut pris dans sa fuite, et ramené à Carthage. Après avoir été battu de verges, on lui arracha les yeux, on lui brisa les os des bras et des cuisses; et, ainsi mutilé, on l'attacha à un poteau pour y attendre la mort. Ses enfants et tous ses parents, quoiqu'ils n'eussent pas trempé dans la conjuration, furent enveloppés dans sa condamnation et mis à mort; affreuse précaution, plutôt l'effet d'une rage populaire que de la prudence.

Dans leurs plus grands désastres, les Carthaginois n'avoient jamais été totalement expulsés de la Sicile. Ils s'étoient toujours réservé un territoire et des ports à l'aide desquels ils rentroient dans l'île et y renouveloient la guerre, quand l'occasion leur sembloit favorable. La guerre civile, excitée par Agathocle dans Syracuse, fut un des moyens que les Carthaginois crurent ne devoir pas négliger. Ils s'allièrent tantôt avec le tyran, tantôt avec les nobles qu'il avoit chassés de la ville, pour y établir la pure démocratie, l'appui du trône qu'il s'y érigeoit. La protection des Carthaginois donna de l'avantage aux nobles. Agathocle se trouva resserré dans les murs de Syracuse. Lorsque les Carthaginois croyoient le tenir de façon qu'il ne pouvoit leur échapper, il pourvoit prudemment à la sûreté de la ville, charge sa flotte de troupes de débarquement, trompe habilement l'amiral ennemi, et porte la guerre en Afrique.

Agathocle remporta d'abord une grande victoire sur les troupes levées à la hâte que les Carthaginois lui opposèrent. Son apparition leur avoit causé une grande surprise. Ils avoient cru ses forces détruites, puisqu'il étoit renfermé dans Syracuse; et ils ne concevoient pas comment après cela il avoit pu, malgré la puissante flotte qui le bloquoit, débarquer en Afrique, et, avec un reste de troupes battues, battre lui-même une armée plus forte que la sienne. Ils crurent qu'un pareil malheur ne pouvoit être que l'effet de la colère des dieux. Pleins de cette idée, leur premier soin fut d'apaiser Hercule et Saturne, les dieux tutélaires de leur pays. Nous avons dit qu'on immoloit anciennement à Saturne les enfants des meilleures maisons de Carthage. Ces aveugles superstitieux se reprochèrent d'avoir usé de mauvaise foi à cet égard, en offrant à la place des enfants de qualité d'autres enfants de familles pauvres, qu'on achetoit à ce dessein. Pour expier cette étrange impiété, on immole à ce dieu sanguinaire deux cents enfants des plus nobles de la ville; et plus de trois cents personnes, qui se reprochoient d'avoir manqué à ce devoir, s'offrirent en sacrifice, pour éteindre par leur sang la colère de Saturne. Voici un autre trait d'affreuse superstition: après une victoire qu'ils remportèrent à leur tour sur Agathocle, ils immolèrent, pour rendre grace aux dieux, tous leurs prisonniers de distinction. Cette guerre se termina comme toutes les autres. Après des ravages, tant en Sicile qu'en Afrique, on fit la paix à des conditions qui changèrent peu la position des Carthaginois dans cette île, et les laissèrent en état de s'y soutenir contre les nouveaux adversaires qui s'y présentèrent.

Première guerre punique.

Ap. D. 2740.
Av. J. C. 258.

Si on cherche quel fut le prétexte de la première guerre punique, on le trouvera dans les secours que les Carthaginois et les Romains, réclamés par des villes divisées d'intérêt, donnoient aux unes et aux autres. Les deux nations s'accoutumèrent ainsi à se regarder comme ennemies et à se combattre; mais le véritable motif fut, de la part des Carthaginois, le desir d'assurer et d'étendre leurs conquêtes en Sicile, la nécessité d'humilier une orgueilleuse rivale, la résolution de conserver l'empire de la mer et du commerce. Les Romains furent animés par des motifs du même genre: la fureur de commander, la crainte de voir un ami faux, qui leur avoit déja offert un secours insidieux contre Pyrrhus, mettre le pied en Italie, l'horreur, dit-on, qu'ils avoient pour le génie carthaginois; mais ce motif pouvoit bien être réciproque, et on verra que *la probité romaine* n'étoit guère préférable à *la bonne foi carthaginoise*. On doit donc reconnoître que la vraie cause de leur rupture fut l'opposition dans leurs vues politiques. Il est probable aussi que la possession de la Sicile et de la Sardaigne, qui devoit naturellement servir de récompense au vainqueur, influa beaucoup sur la résolution que prit le sénat romain, d'entrer en guerre avec Carthage.

Elle fut commencée par un tribun romain nommé Caius Claudius, qui, sur une simple barque, traversa le détroit de Messine, gardé par une flotte carthaginoise, et vint dans cette ville, sous les yeux mêmes de la garnison carthaginoise, solliciter les habitans de se livrer aux Romains. Hannon, général des Carthaginois, répondit à Claudius: « Jamais les Carthaginois ne souf- « friront que les Romains soient maîtres du détroit qui

« sépare l'Italie de la Sicile, ni même qu'ils s'y lavent « les mains. » Cette déclaration fut suivie d'hostilités. Les Carthaginois battirent d'abord complétement leurs ennemis sur mer : mais ces succès n'empêchèrent pas les Romains de descendre en Sicile, et de s'y procurer d'abord un grand avantage, par l'alliance qu'ils firent avec Hiéron, tyran de Syracuse, ce qui leur valut la possession de plusieurs villes ; mais leurs rivaux conservèrent la supériorité sur la mer, leur élément naturel. La bonne construction de leurs vaisseaux, et leur habileté dans la manœuvre, déconcertèrent souvent les sages mesures des Romains, ou rendirent leur bravoure inutile. Cependant ceux-ci ne se rebutèrent point. Ils suppléèrent à l'expérience par l'invention du *corbeau*, espèce de machine qui, placée sur les vaisseaux romains, enlevoit ou enfonçoit par son poids les navires carthaginois. Il est rare que ce qui étonne n'effraie pas. Le jeu de ces machines destructives procura la victoire aux Romains, dans une occasion décisive, et leur donna la facilité de porter la guerre en Afrique, jusque sous les murs de Carthage.

Régulus les commandoit : Régulus, célèbre par les tourments que les Carthaginois, selon quelques auteurs, lui firent souffrir, remporta sur eux une première victoire, et traita les prisonniers avec dureté. Quand ils s'en plaignirent, il leur répondit dédaigneusement : « Il faut savoir vaincre, ou savoir se soumettre « au vainqueur. » Il n'est pas surprenant, après cette conduite, que les Carthaginois, l'ayant vaincu et fait prisonnier à leur tour, l'aient puni peut-être trop sévèrement de son arrogance ; mais on remarque qu'ils usèrent de douceur à l'égard des autres prisonniers.

Cette deraite éloigna les Romains de l'Afrique; cependant ils n'en restèrent pas moins puissants en Sicile, où la seule ville de Lilybée tenoit encore pour les Carthaginois. Le siége que les Romains mirent devant cette place donna lieu à plusieurs combats de terre et de mer, qui furent suivis de la paix, toute au désavantage de la république carthaginoise. Amilcar Barca, chargé de la négociation, signa à regret les conditions que la détresse de sa république le forçoit d'accepter, et il en conçut du dépit contre les Romains, qu'il accusoit d'abuser de leur avantage; mais sa haine monta au comble, lorsqu'il vit que le sénat, non content des clauses déja très onéreuses du traité, ne le ratifia qu'après en avoir ajouté de plus dures encore. Amilcar y acquiesça; mais le ressentiment qu'il en eut doit être regardé comme une des principales causes de la seconde guerre punique.

Guerre de Libye.
Ap. D. 2763.
Av. J. C. 235.

Elle fut précédée par une autre guerre qu'accompagnèrent les excès de la plus horrible cruauté. La république se voyoit par la paix dans le cas de licencier les mercenaires, qui, malheureusement pour elle, constituoient la principale force de son armée; mais il falloit les payer. Le trésor, épuisé par les frais de la guerre, se trouvoit vide. Le sénat crut qu'en exposant sa détresse à ces troupes il se feroit dispenser d'une partie de ce qui leur étoit dû; mais ces soldats, se trouvant au nombre de soixante-douze mille hommes aguerris, prétendirent ne devoir rien abandonner à une ville riche, qui, en effet, n'avoit d'autre parti à prendre, en bonne politique, que de s'exécuter elle-même en cette circonstance. Elle ne fit que des offres médiocres, qu'elle envoya proposer par Giscon, leur ancien gé-

néral, comptant qu'ils auroient des égards pour lui; mais, loin de l'écouter, ils le mirent aux fers; et tenant Carthage comme bloquée, ils allèrent attaquer Utique et Hippacia, deux villes dont le pillage pouvoit contribuer à leur faire supporter l'attente de leur solde.

Ils se choisirent deux chefs, Spendius et Mathos; le premier Campanien, qui avoit été esclave, d'une grande taille et très hardi; le second, Africain né libre, intéressé à soutenir la rebellion à laquelle il avoit puissamment contribué. Ils eurent la précaution que ne doit pas négliger tout chef de révolte, de rendre leurs complices irréconciliables par des crimes contre ceux qu'ils ont offensés. En conséquence, les Carthaginois qui tomboient entre leurs mains étoient massacrés sans pitié. Giscon même, leur ancien général, n'échappa point à leur fureur : il ne fut question entre eux que de décider si sa mort seroit accompagnée de tourments ou non. L'avis de Spendius l'emporta. Il fut exécuté avec sept cents de ses compatriotes, comme les plus infames malfaiteurs. On leur coupa les mains, on les déchira de coups, et on les enfouit tout vivants dans une fosse. Les habitants d'Utique, las d'être assiégés, traitèrent avec Spendius, tuèrent cinq cents Carthaginois qui leur servoient de garnison, et jetèrent les cadavres pardessus les murs.

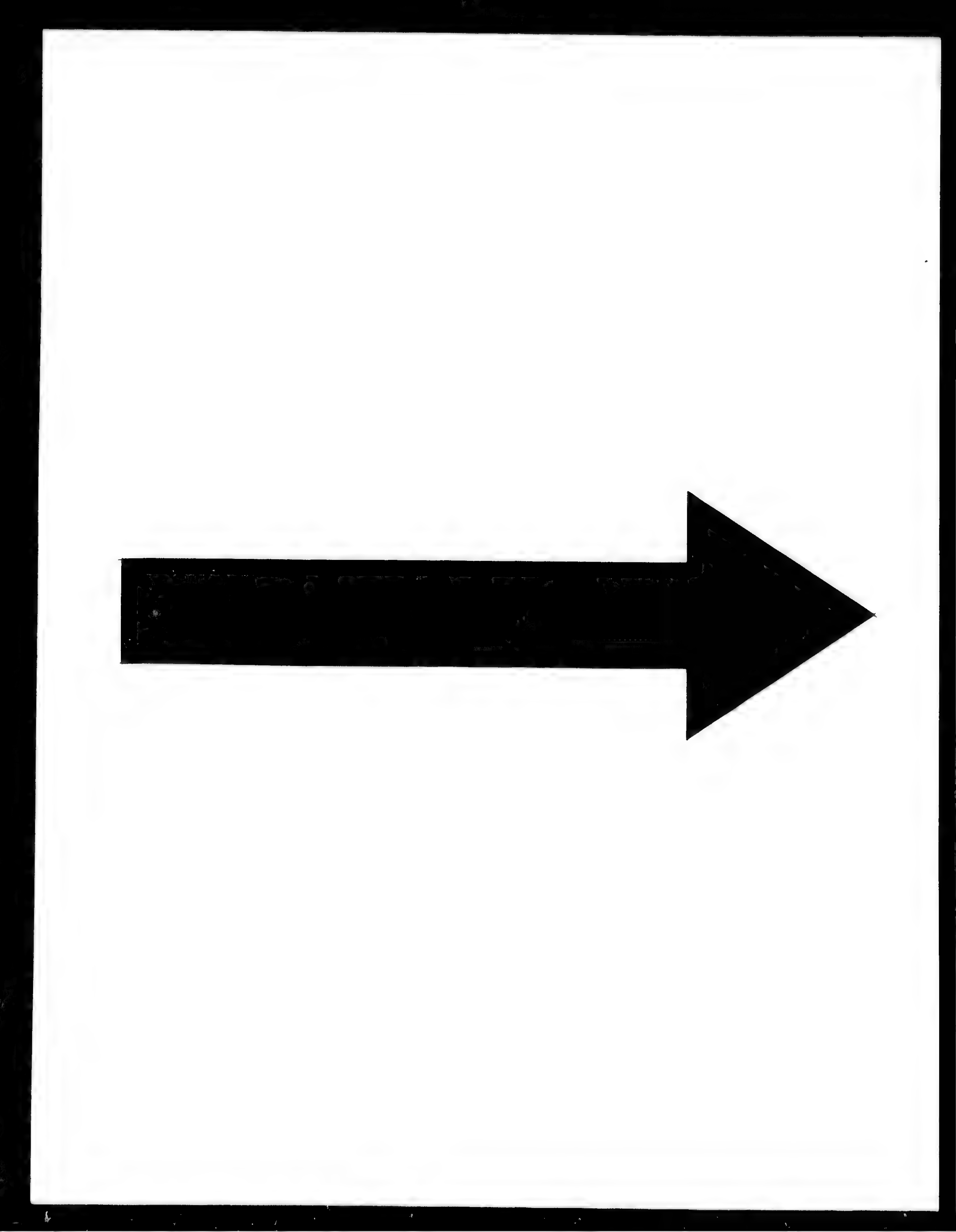
Cependant quelques revers forcèrent les révoltés d'en venir à un accord. Ils contraignirent Spendius, leur chef, d'aller trouver dans leur camp Amilcar et Annibal qu'on leur avoit opposés. Entre autres conditions, les généraux exigèrent que dix d'entre les

rebelles leur seroient livrés, pour être traités comme il leur plairoit. Aussitôt que la convention fut signée, en vertu de cet arrêté, ils firent signer les négociateurs eux-mêmes, et ilsinvestirent Tunis, où Mathos s'étoit retiré. A peine les troupes furent-elles campées, qu'Amilcar fit mettre en croix Spendius, à la vue des assiégés. Mathos fit une sortie sur Annibal qui commandoit un quartier séparé, le fit prisonnier, et, ayant ordonné qu'on détachât Spendius de la croix, y fit clouer Annibal lui-même. Mais Mathos, ayant été forcé à une action décisive, fut à son tour chargé de fers, et expia dans Carthage ses forfaits par un supplice cruel. Son armée se dispersa. Amilcar s'attacha une partie de ces soldats dénués de chefs, et les mena en Espagne, tant pour en délivrer l'Afrique, que pour s'en servir dans l'entreprise qu'il méditoit contre les Romains.

Ces rivaux feignirent pendant la guerre de prendre un vif intérêt un malheur de Carthage. Sous prétexte de lui conserver la Sardaigne, où les mercenaires révoltés avoient pénétré, ils s'y introduisirent eux-mêmes, et gardèrent les villes dont ils avoient chassé les rebelles, comme nantissement de leurs frais, jusqu'à ce qu'ils en eussent été remboursés. Cette conduite trop adroite réveilla le ressentiment qu'avoient causé à Amilcar les clauses onéreuses ajoutées à son traité de Sicile. Réfléchissant attentivement sur les moyens employés par les Romains pour étendre et pour assurer leur puissance, il remarqua qu'ils y étoient parvenus en se faisant des soldats des peuples soumis autour d'eux. Comme les Carthaginois, resser-

rés par des sables inhabités, n'avoient pas les mêmes moyens, Amilcar imagina d'aller les chercher en Espagne, pays très fécond en hommes faciles à soumettre, parceque les peuplades étoient très divisées, vraie pépinière de guerriers, quand on les auroit accoutumés aux armes. Il ne trouva pas ces conquêtes aussi faciles qu'il le croyoit. Après neuf années de guerre, il fut tué dans une bataille, lors[illegible] voyoit déja assez entouré de soldats, que son [illegible] avoit attachés, pour porter la guerre chez [illegible]ins. Annibal son fils, alors bien jeune, n'étoit pas auprès de lui : mais il lui avoit inspiré d'avance la haine dont il avoit lui-même le cœur ulcéré.

Asdrubal, gendre d'Amilcar, le remplaça. Il laissa borner par les Romains ses conquêtes militaires; mais il en fit de plus dangereuses pour eux, en gagnant l'affection des petits rois du pays. Il appela auprès de lui Annibal, son beau-frère, alors âgé de vingt-deux ans. Sa jeunesse, ses graces, ses talents, la mémoire de son père, le faisoient chérir des troupes, qui le mirent à leur tête après la mort d'Asdrubal, tué par un esclave dont il avoit fait mourir le maître. Le jeune général ne tarda pas à réaliser les espérances que l'armée avoit conçues de lui. Il s'aguerrit en la menant contre des nations qui n'avoient pas encore été attaquées. De ces contrées pour ainsi dire encore vierges, il tira des hommes et des richesses dont il envoyoit une partie à Carthage, pour s'attacher le peuple et diminuer le crédit de la faction opposée à sa famille. Il n'y avoit que les succès qui pussent sinon la gagner, du moins lui imposer silence, et



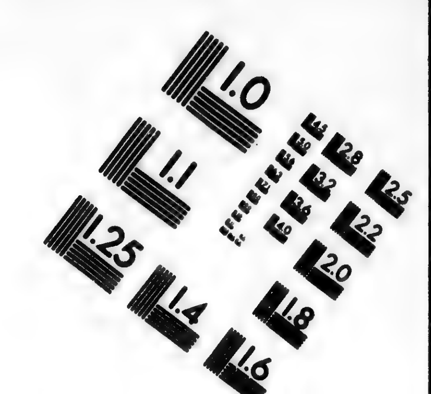
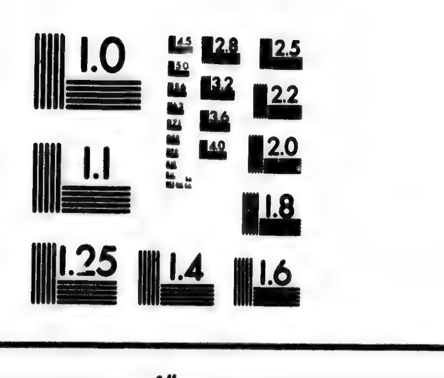


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8

la forcer de laisser Annibal libre d'exécuter ses projets contre les Romains.

Deuxième guerre punique.
Ap. D. 2780.
Av. J. C. 218.

Les auteurs se sont épuisés en observations pour décider de quel côté étoit la justice dans cette guerre, comme si jamais cette vertu avoit servi de guide aux ambitieux. Annibal commença les hostilités ; mais les Romains avoient fait depuis long-temps à son père et à son beau-frère des provocations qui autorisoient les Carthaginois à une rupture. Sagonte en fut le prétexte. Cette ville étoit très forte. Les Romains, par un traité, se l'étoient expressément réservée au milieu des possessions carthaginoises, afin d'y avoir toujours un point d'appui. Annibal ne voulut pas laisser subsister cette citadelle, conservée pour lui imposer la loi. Il s'en empara après un siége long et meurtrier, et la renversa de fond en comble. On ne peut imaginer de précautions plus sages que celles qu'il prit pour sa grande expédition. Les troupes qu'il envoya en Afrique, afin de préserver Carthage d'une invasion subite, étoient espagnoles. Celles avec lesquelles il se flattoit de réprimer les mouvements que les Romains pouvoient fomenter en Espagne étoient africaines. Il lia aussi les princes de ce pays par des traités, incorpora dans son armée beaucoup de leurs soldats et de chefs qui devenoient autant d'otages, et se fit précéder par des négociateurs auprès des princes dont il devoit traverser les états, afin de se les rendre favorables. Ceux qui refusèrent de lui livrer passage, il les combattit.

L'olivier d'une main, l'épée de l'autre, Annibal s'ouvrit un chemin à travers les Pyrénées, du rivage de l'Ebre aux bords du Rhône. Là commencèrent

pour lui les grandes difficultés. Il en éprouva beaucoup à transporter ses éléphants sur des radeaux au-delà du fleuve. Cependant il n'en périt aucun, au lieu qu'il s'en sauva peu des précipices des Alpes. Le général carthaginois perdit un grand nombre de soldats dans les sentiers étroits de ces roches glissantes, et dans les glaces dont elles étoient hérissées ; de sorte que son armée, composée en partant de quatre-vingt-dix mille fantassins et douze mille chevaux, étoit diminuée de plus de moitié quand il arriva en Italie.

Mais la victoire nourrit la victoire. Les soldats qu'Annibal perdoit dans les batailles qu'il livroit étoient bientôt remplacés par ceux que la réputation de ses succès attiroit auprès de lui. Ainsi après la journée de Trébie, si avantageuse, il se trouva en état de combattre glorieusement à Trasimène, et de triompher à Cannes. Mais les Romains, instruits par leurs défaites, se rabattirent à une guerre de postes, lui coupèrent les vivres, interceptèrent les contributions, et suspendirent le zèle des recrues ; de sorte qu'il commença à s'apercevoir d'un vide effrayant dans sa caisse militaire et dans ses bataillons. En annonçant ses victoires à Carthage, il envoya demander des hommes et de l'argent. La faction d'Hannon, qui dominoit dans cette ville, lui fit refuser l'un et l'autre.

Annibal, réduit à lui seul, sans autres ressources que ses talents et son génie, se soutint pendant seize ans dans un pays où tout étoit contre lui. Intrépide dans le danger, fécond en expédients, ne désespérant jamais, il déconcerta souvent les projets les mieux combinés de ses ennemis ; il vit l'Espagne, la Sicile,

la Sardaigne, arrachées à sa république. On fit rouler à ses pieds la tête de son malheureux frère, sa dernière espérance, et il tenoit encore ferme. Il fallut des ordres réitérés, le danger pressant de Carthage, pour le rappeler en Afrique. La fortune de Scipion l'emporta sur la sienne dans les champs de Zama. Il est vrai que le général carthaginois ne commandoit plus qu'à une armée composée de nouvelles recrues. La seule force qui lui restât consistoit dans un corps de cinq mille vétérans qui se firent tous tuer sur le champ de bataille. Avec des troupes aussi neuves et levées tumultuairement, pouvoit-il triompher cette fois des Romains ? Carthage vaincue reçut la loi d'un vainqueur habile à profiter de tous ses avantages. Les Romains non seulement désarmèrent leur rivale, non seulement lui ôtèrent sa principale force en faisant brûler ses vaisseaux, mais ils la taxèrent à des sommes considérables, qu'ils exigèrent avec la plus grande rigueur.

Quand il fallut procéder au premier paiement, la difficulté de ramasser cette somme causa une grande tristesse dans le sénat. Plusieurs ne purent retenir leurs larmes. Annibal, trop grand pour se laisser toucher par un sordide intérêt, sourit. On lui en fit reproche. Il répondit : « Ce rire amer qui m'échappe est-il plus hors de « saison que les larmes que je vois répandre ? C'étoit « lorsqu'on nous a ôté nos armes, qu'on a brûlé nos « vaisseaux, qu'on nous a interdit toute guerre contre « les étrangers, c'étoit alors qu'il falloit pleurer; car « voilà le coup mortel qui nous a abattus. »

Revenu dans sa patrie, Annibal se montra aussi bon citoyen qu'il avoit paru bon général. Malgré la faction

qui lui étoit contraire, il fut mis, en qualité de suffète, à la tête de la république. Il déploya dans cet emploi tous les talents propres au gouvernement. L'administration des finances sur-tout et la justice demandoient une grande réforme. Annibal surveilla les premières avec une intelligence et une intégrité fort désagréables à ceux qui y faisoient auparavant de grands profits. Sa sévérité dans le maintien de la justice lui fit aussi des ennemis. Il ne se refusoit à rien de ce qui pouvoit être utile à la patrie. Annibal, ce général de nombreuses armées, ne dédaigna pas de se mettre à la tête de quelques bataillons, pour repousser de petits princes africains qui faisoient des courses sur le territoire de la république.

Mais les Romains ne lui virent pas plutôt les armes à la main, que leurs inquiétudes se réveillèrent. Ils craignirent l'ascendant que son mérite lui faisoit prendre dans la république, et s'appliquèrent à fortifier la faction qui lui étoit opposée. Ils l'accusèrent d'entretenir des liaisons avec Antiochus et d'autres monarques, pour leur susciter des ennemis; mais c'est encore un problême de savoir s'ils l'ont persécuté parcequ'il les attaquoit, ou s'il les a attaqués parcequ'ils le persécutoient. Au reste, quand il auroit fait des efforts pour délivrer sa patrie du joug sous lequel elle gémissoit, ce pouvoit être un crime aux yeux des Romains, mais ce n'en sera jamais un aux yeux de la postérité. Leur acharnement à sa perte pourroit faire seul son éloge. Ils le forcèrent de fuir de sa ville, d'aller chercher de contrées en contrées des asiles, dont ils troubloient sans cesse la tranquillité par leurs menaces à ceux qui l'accueilloient. Enfin

il s'empoisonna à l'âge de soixante-dix ans, pour ne pas tomber entre leurs mains.

Cette persécution opiniâtre des Romains fait tort à la réputation de magnanimité qu'ils affectoient. Si Annibal étoit grand politique, capable de soulever les empires contre eux, il falloit l'attaquer par les mêmes armes, et non par des intrigues dirigées contre sa liberté et sa vie; d'autant plus qu'excepté les barbaries inévitables de la guerre, il ne fut jamais cruel à leur égard. Sa religion et ses mœurs ont été dépeintes par leurs historiens avec les plus noires couleurs; mais d'autres écrivains lui rendent le témoignage le plus honorable sur les mêmes articles. Ils relèvent son humanité, son profond respect pour les dieux, sa sagesse peu commune, sa continence singulière, son mépris des richesses et sa tempérance extraordinaire dans le sein de l'abondance. Il aima les belles-lettres, et les favorisa autant que pouvoit le permettre le tumulte des camps. Dans le sien même il trouva de quoi satisfaire son goût par l'extrême variété de connoissances que devoit y apporter la multitude de nations dont son armée étoit composée. On dit qu'il parloit, ou du moins entendoit toutes leurs langues.

Troisième guerre punique.

Ap. D. 2850. Av. J. C. 148.

La troisième guerre punique ne doit pas être regardée comme une véritable guerre. Ce fut, pour ainsi dire, la dernière convulsion d'une victime qui s'est long-temps débattue sous le couteau, dont le sang coule, et qui enfin expire. Il ne sera pas inutile de retracer encore en peu de mots cette dernière catastrophe d'une ville si célèbre. Le sénat romain, inquiet et jaloux de voir le corps énervé de la république carthaginoise reprendre quelque vigueur, se détermine

à le détruire entièrement; mais il emploie à ce funeste projet toutes les perfides gradations que peut suggérer une politique astucieuse. Il fait d'abord paroître avec éclat deux armées immenses de terre et de mer. Quand il a effrayé par ce spectacle, et amené les Carthaginois à la nécessité d'une négociation, les généraux demandent trois cents jeunes gens en otages, tirés des premières familles de la république. Ces infortunés partent. Les mères, accablées de douleur, font retentir la ville de gémissements, se frappent la poitrine, jettent des cris capables d'attendrir les cœurs les plus durs. Il faut les arracher des bras de leurs enfants. Quelques unes se jettent à la nage, et suivent les vaisseaux qui les emmènent. Arrivés à Lilybée, le général romain félicite les conducteurs des otages de leur confiance dans l'indulgence de la république, et les engage, pour l'obtenir, à faire tout ce qu'ordonneront les consuls. Cette condition étoit bien vague et bien dangereuse; cependant les envoyés s'y soumettent.

Ces consuls, qui commandoient eux-mêmes les armées, font leurs demandes successivement, et à plusieurs jours d'intervalle, de peur que l'atrocité des ordres connus tous ensemble ne révolte les infortunés, et n'en arrête l'exécution. Ils exigent, 1° une quantité de blé suffisante pour la subsistance de leurs troupes; *accordé sans difficulté*. 2° Qu'ils remettent toutes leurs galères à trois rangs de rames; *abandonnées avec douleur*. 3° Qu'ils livrent toutes leurs machines de guerre, et apportent au camp des Romains généralement toutes leurs armes; *données avec regret et inquiétude*. Voilà les malheureux dépouillés hors

d'état de se défendre et de soutenir un siége. A présent, déclarent les impérieux consuls, abandonnez votre ville, qui va être détruite ; emportez-en ce que vous pourrez; il vous est permis d'en bâtir une autre, pourvu que ce soit à plusieurs lieues de la mer, sans murailles ni fortifications. Voilà la justice, la clémence, la magnanimité romaine manifestées dans tout leur jour.

Une affreuse désolation s'empare de la ville, lorsque les députés y apportent ces tristes nouvelles. Au désespoir succèdent la rage et le dépit. Dans son premier mouvement, le peuple massacre ce qu'il rencontre de sénateurs et de gens en place, pour avoir tout accordé aux Romains, et s'être laissé priver de tous les moyens de défense. Cependant le courage renaît de l'excès même du malheur. Tous jurent de mourir plutôt que de se soumettre à des conditions si iniques. De cette résolution naquit une guerre qui dura environ deux ans. Mais à la fin Carthage fut serrée de près. Tout ce qu'il est possible à des hommes dans l'état de détresse où on les avoit réduits, les Carthaginois le firent, jusqu'à construire de leurs vieux bois et des anciens ferrements abandonnés à la rouille une flotte qui effraya les Romains. Ils défendirent leur ville de rue en rue, jusqu'à la citadelle, que les défenseurs eux-mêmes livrèrent aux flammes, dans lesquelles ils se précipitèrent.

Ainsi périt la première Carthage, environ sept cent cinquante ans après sa fondation. Les Romains, en expiation de l'injustice de leurs ancêtres, en rebâtirent plusieurs années après, sur une partie du même emplacement, une seconde, qui n'acquit cependant quel-

que illustration que sous Auguste. Alors elle passa pour la seconde ville de l'empire romain. Maxence la réduisit en cendres. Elle redevint assez importante pour tenir un rang considérable entre les villes d'Afrique sous Genseric, roi des Vandales. Bélisaire l'attacha de nouveau à l'empire romain. Enfin, vers la fin du septième siècle, les Sarrasins l'ont détruite au point qu'il n'en reste plus la moindre trace.

NUMIDES.

L'histoire des Carthaginois donne quelque connoissance des peuples qui les avoisinoient.

Numidie, entre la Méditerranée, la Gétulie, les rivières de Mulacha et de Tusca.

En se plaçant à Alger, à l'ouverture à-peu-près des pays qui composoient la Numidie, on trouve des contrées embellies d'un sol fertile; à côté de plaines sablonneuses et stériles, des cantons peuplés et d'autres déserts, ce qui fait qu'un ancien géographe la comparoit à une peau de léopard. Les enfoncements des montagnes fournissent des retraites délicieuses contre les chaleurs de la plaine, des aspects riants et variés, des vergers féconds en fruits excellents; de leurs pentes découlent des eaux fraîches, peut-être les meilleures du monde. D'anciens volcans reculés dans les terres, près des sources froides, versent des eaux chaudes, dont l'heureux mélange forme des bains salutaires. La Numidie étoit bien cultivée, et donnoit des blés en abondance. Les débris de villes qui la couvrent attestent qu'elle a été très peuplée. Les Romains y avoient porté le goût des arts; quelques monuments en pré-

sentent encore des vestiges. On y a frappé des médailles. Leurs légendes, qui ne sont ni grecques, ni romaines, prouvent que les Numides avoient une langue particulière, peut-être composée de celles de différents peuples, dont on les croit descendus.

A juger de leur origine par leur religion, ils ont été Egyptiens, Phéniciens et Grecs, puisqu'ils avoient les dieux et le culte de ces différentes nations. On a pu autrefois partager les Numides, et on peut encore partager leurs successeurs en deux peuples, ceux des villes et ceux des campagnes ; les premiers, commerçants industrieux, amis du luxe, et adonnés aux vices qu'il entraîne ; les seconds, bons cultivateurs, et simples dans leurs mœurs. Il y a toujours eu, et il y a encore des hordes ambulantes qui promènent leurs familles et leurs bestiaux dans les contrées privées d'habitants, dont ils se font une propriété. Tous, dans les villes et les campagnes, sont également ardents pour la polygamie. La cavalerie numide a toujours été fort estimée. Les guerres des Romains et des Carthaginois, qui la recherchoient également, l'ont rendue très fameuse. Leurs chevaux ne connoissoient ni la selle ni la bride. Le cavalier les conduisoit avec une simple baguette, même dans les batailles. Quoique leur coutume fût d'arriver sur l'ennemi impétueusement, et de s'éloigner pour ainsi dire à la débandade, ils chargeoient cependant quelquefois, et se retiroient avec ordre.

On ne connoît point d'autre gouvernement chez les Numides que celui des rois ; mais d'épaisses ténèbres couvrent l'histoire de ces princes jusqu'au moment où des liaisons d'intérêt avec les Carthaginois leur ont

donné quelque célébrité. Vraisemblablement, ils rendoient leurs peuples heureux par la paix. Ils ouvroient leurs ports au commerce. On a vu que Iarbas accueillit Didon et ses Tyriens. Les Phéniciens y furent aussi reçus, et même on souffrit qu'ils établissent des colonies; mais les Numides eux-mêmes ont été peu commerçants. On ne leur voit point de marine propre. Dans les derniers temps, ils trafiquoient de leur courage, et transportoient leurs escadrons où la solde les appeloit, en Espagne, en Italie, en Sicile, sur les vaisseaux carthaginois et romains.

Massinissa. Ap. D. 2804. Av. J. C. 194.

Ces républiques rivales se servirent souvent ensemble des Numides, parceque étant partagés en différents royaumes, elles avoient l'art d'opposer l'un à l'autre, et il est quelquefois arrivé que les Numides Romains au commencement d'une guerre, se trouvoient Carthaginois à la fin, et réciproquement. Ces alternatives se sont remarquées entre Massinissa et Syphax; le premier, tout dévoué d'abord à Carthage, gagné ensuite à Rome par Scipion; le second, Romain d'abord, rendu Carthaginois par Sophonisbe, sa femme, se vit traîné en captivité à Rome, où il finit ses jours. Leurs exploits guerriers sont confondus avec ceux des républiques dont ils étoient auxiliaires; mais leur vie, sur-tout celle de Massinissa, détachée de ces événements, mérite encore d'exercer les crayons de l'histoire.

Gala, roi d'une partie de la Numidie, mourut pendant que Massinissa, son fils, apprenoit la guerre en Espagne sous les drapeaux carthaginois. Selon les lois de la Numidie, Desalcès, frère de Gala, prit la couronne, et la transmit à Capusa, son fils. Elle lui fut enlevée avec la vie par Mézétule, son parent, qui

crut couvrir et assurer son usurpation en épousant la veuve de Desalcès, niéce du premier Annibal. En même temps il s'appuya par une alliance des forces de Syphax, roi d'une autre partie de la Numidie. Massinissa, instruit de l'usurpation, quitte l'Espagne, et vient revendiquer la couronne, que le droit de la naissance lui adjugeoit. Bocchus, roi de Mauritanie, lui donna des troupes qui le conduisirent seulement sur la frontière, et rebroussèrent chemin. Le mérite seul de Massinissa, sa bravoure, sa réputation déja étendue, quoique naissante, appelèrent auprès de lui les vétérans de son père. Avec un petit nombre de guerriers il battit Mézétule, et s'ouvrit le chemin au trône. Il y seroit resté tranquille, sans l'inquiétude des Carthaginois, auxquels sa capacité donnoit de l'ombrage. Ils inspirèrent de la jalousie à Syphax, et ce fut peut-être en ce temps qu'ils comblèrent l'infortune du malheureux Massinissa, en lui enlevant la belle Sophonisbe, sa fiancée, qu'ils mirent entre les bras du vieux Syphax. En même temps ils aidèrent l'époux à chasser l'amant de son royaume. Il se cantonna dans un fort, et s'y soutint long-temps; mais enfin il fut obligé de fuir, après s'être vaillamment défendu. Des quatre cavaliers qui l'accompagnoient, deux se noyèrent sous ses yeux en passant une rivière; les deux autres le transportèrent blessé et mourant dans une caverne, où ils le nourrirent de leurs brigandages.

On le croyoit noyé, lorsqu'il reparut, rassembla une nouvelle armée, et reprit le sceptre de la Numidie. Syphax l'arracha encore de ses mains. Ne désespérant jamais de sa fortune, Massinissa erroit sur les confins de son royaume, prêt à saisir pour y rentrer la pre-

mière occasion qui se présenteroit. Il ne négligea pas celle que lui offrit l'arrivée de Lélius en Afrique. De ce moment il fut invariablement attaché aux Romains. Ils lui rendirent son royaume, ou plutôt il le reconquit par leur secours. Avec ses états, il recouvra sa chère Sophonisbe. Le laurier de la gloire continua d'ombrager sa tête; mais on a vu qu'il flétrit lui-même le myrte de l'amour, et le remplaça en gémissant par le cyprès funèbre, lorsqu'il présenta la coupe empoisonnée à son amante.

Massinissa a été un des plus puissants princes de l'Afrique et des plus heureux. Après une jeunesse fort traversée, jusqu'à la fin de sa vie, qui fut très longue, il conserva une santé robuste, qu'il dut sans doute à l'exercice et à la sobriété. Le lendemain d'une grande victoire, on le trouva devant sa tente, mangeant un morceau de pain bis. A l'âge de quatre-vingt-dix ans, il faisoit encore les exercices d'un jeune homme, montoit à cheval sans aide, s'y tenant, sans selle, des journées entières. Lorsqu'il mourut, entre quatre-vingt-dix et quatre-vingt-quinze ans, son plus jeune fils n'avoit que cinq ans. Il en laissa cinquante-quatre, dont trois seulement d'un mariage légitime. Ils lui succédèrent, ayant chacun une portion de la royauté. Micipsa eut la représentation, avec la possession exclusive de la capitale; Gulussa, la guerre; Mastanabal, la justice; et chacun d'eux le titre de roi. Cette distribution fut faite par Scipion l'Emilien, auquel Massinissa, en mourant, recommanda son royaume. Le Romain trouva apparemment dans les trois frères des caractères propres à ce partage. Le guerrier et l'administrateur de la justice moururent. Celui-ci laissa un

fils, nommé Jugurtha, que Micipsa fit élever dans son palais, avec Adherbal et Hiempsal, ses propres fils.

Jugurtha. Ap. D. 2882. Av. J. C. 116.

Sans doute Micipsa, qui passe pour un prince doux et sage, découvrit dans son neveu des dispositions sinistres, puisqu'il chercha, dit-on, à s'en défaire. Il lui donna des commissions périlleuses, et le fit exposer à la guerre à des dangers dont il se tira par sa bravoure et son habileté. Ses succès lui concilièrent l'estime générale. Il avoit des traits réguliers, étoit bien fait, orné de tous les talents de l'esprit. Ennemi du luxe et des plaisirs, il s'exerçoit avec ceux de son âge à la course, à lancer le javelot, à monter à cheval; et, supérieur à tous, il savoit pourtant s'en faire aimer. La chasse contre les lions et les bêtes féroces étoit son unique divertisssement. Pour achever son éloge, « il « excelloit en tout, et parloit peu de lui-même. » Tel étoit Jugurtha, et, avec ses belles qualités, c'étoit un monstre de cruauté, d'ingratitude et de perfidie.

Soit que Micipsa fût revenu sur le compte de son neveu, soit qu'il espérât de le gagner par ses bienfaits et sa confiance, il l'adopta, et le déclara par son testament héritier de sa couronne, conjointement avec ses deux fils, Hiempsal et Adherbal, qu'il lui recommanda en mourant. Jugurtha promit tout. Mais son oncle ne fut pas plutôt mort, qu'il fit assassiner son cousin Hiempsal. Adherbal auroit eu le même sort, s'il ne s'étoit sauvé à Rome, où il implora la vengeance du sénat contre le meurtrier de son frère, et sa protection pour lui-même. L'assassin, en égorgeant son cousin, s'étoit emparé des trésors de la couronne; il s'en servit pour se justifier à Rome, et même pour faire retomber l'accusation sur Adherbal, comme com-

plice d'un complot tramé par les deux frères contre lui.

Ce succès l'enhardit dans le dessein d'enlever à son cousin la petite partie du royaume qui lui restoit. Il l'enferma dans sa capitale, et y mit le siége. Rome envoya une première et une seconde députation, que l'or de Jugurtha rendit inutiles. Adherbal capitula, sous la condition d'avoir la vie sauve. Jugurtha le jura, et le fit égorger. Il savoit par les Romains eux-mêmes que des monceaux d'argent étoient une digue assurée contre les clameurs du peuple, contre les décrets du sénat, contre les entreprises des généraux. Défendu par ce retranchement, il brava tous leurs efforts. Deux corps de troupes vinrent en Afrique, commandés par un prince du sénat et par un consul, armés des foudres vengeresses de la république. Ils menacèrent, furent apaisés avec de l'or, et se retirèrent sans les lancer. Jugurtha osa même venir à Rome. Il osa y faire assassiner Massiva, fils d'Hiempsal, qui demandoit la punition de la mort de son père, et revendiquoit son royaume; cette fois, ses trésors lui servirent, sinon à se faire déclarer innocent, du moins à échapper au supplice. Il reçut l'ordre de quitter sur-le-champ l'Italie. Il se retourna en s'éloignant de Rome, et jetant sur elle un regard d'indignation : « O ville vénale! « s'écria-t-il, ville vénale! il ne te manque qu'un « acheteur. »

S'il en est des hommes en dignité comme des particuliers, on ne sera pas surpris que le Numide et les Romains corrupteurs et corrompus, s'étant montrés l'un à l'autre le fond de leur cœur, se soient réciproquement méprisés et haïs. Jugurtha battit une armée

romaine et la fit passer sous le joug. Les Romains le vainquirent à leur tour, et le poursuivirent avec acharnement de retraite en retraite. Il éprouvoit dans ses malheurs les tourments d'un scélérat rongé du desir de mal faire, et réduit à l'impuissance. Il vit lever sur lui les poignards de ceux qu'il employoit à ses crimes. Cette trahison fut encore pour lui une ressource, parceque, dans la punition des coupables, il enveloppa des innocents riches, dont les biens lui servoient à corrompre le conseil et la cour de Bocchus, roi de Mauritanie, son beau-père, qui lui avoit accordé un asile. Par cette perfidie il fut près d'entraîner ce prince dans une guerre contre les Romains, qui auroit causé sa ruine. Bocchus sentit le piége, et s'en retira à temps. Pour n'y plus retomber, il livra son gendre à Sylla; et Jugurtha, attaché au char du triomphateur, vint donner le spectacle de son ignominie à cette même Rome qu'il avoit rendue si souvent complice de ses bassesses.

La Numidie prit part aux querelles de Marius et de Sylla, à celles de César et de Pompée, entraînée par les rois que lui donnoient les factions. Chacune avoit dans ses armées de la cavalerie numide. Juba, un des derniers monarques, sincèrement attaché à Pompée, succomba en le secourant. Dans la crainte de tomber entre les mains de César, après une bataille perdue, il se fit tuer par un de ses esclaves. Les Numides, sous Auguste et ses successeurs, furent assujettis aux Romains, autant que pouvoient l'être de pareils peuples, impatients du joug et de la domination, sans frein comme leurs coursiers, et se cabrant comme eux quand on leur présentoit le mors et la bride.

Cependant la Numidie a été comptée entre les provinces romaines avant même d'être confondue avec la Mauritanie.

MAURITANIE.

Mauritanie, entre la Malucha, rivière, la Gétulie, l'océan Atlantique et la Méditerranée.

Fés, Maroc, Tanger, Salé, nous indiquent la position de la Mauritanie, parfaitement semblable à la Numidie pour les productions, le terrain, les sites et les habitants. Elle embrasse le détroit qui sépare l'Afrique de l'Espagne. On ignore la profondeur de ce pays dans les terres, parceque, comme la Numidie, elle se perd dans les déserts de l'Afrique. Il y eut de belles villes : il y en a encore. A la différence des Numides, les Maures ont été marins. Ils se sont hasardés sur l'Océan. Les îles peu éloignées de leurs côtes leur ont offert un but de navigation et des points de repos qui ont pu les encourager. Il est bon d'observer que le mont Atlas a quelquefois fait donner à cette partie de l'Afrique, quoique improprement, le nom d'Atlantide.

Le luxe, inséparable du commerce, étoit connu chez les Maures. Les principaux de la nation portoient des habits d'or et d'argent, soignoient toute leur personne, non seulement avec propreté, mais avec recherche. L'infanterie, armée d'abord de massues, ensuite d'épées, avoit des boucliers dont elle faisoit un usage très adroit; la cavalerie se servoit de lances, et toutes deux de flèches, qu'elles empoisonnoient quelquefois. Les Maures cultivoient très peu la terre, et seulement dans l'extrême besoin ; par conséquent ils

menoient une vie très sobre. Le peuple s'habilloit de peaux, couchoit sur la terre nue, ou seulement couverte de leurs habits, comme font encore les tribus errantes. Les arts, les métiers se bornoient au plus étroit nécessaire. Cependant, si l'on en croit d'anciennes traditions, c'est d'Atlas qui a donné son nom à leur plus haute montagne, c'est d'Atlas que vient la science de l'astronomie, la connoissance des astres; et c'est pour cela qu'on le représentoit portant le ciel sur ses épaules.

L'histoire fabuleuse de Mauritanie se réduit au combat d'Hercule et d'Antée. Celui-ci étoit invincible tant qu'il touchoit à terre. Hercule l'enleva et l'étouffa dans ses bras; cela veut dire qu'Antée, dans une guerre qu'il eut contre Hercule, se soutint long-temps par les puissants renforts qu'il tiroit de son pays natal; qu'Hercule en triompha en lui ôtant cette ressource. L'histoire véritable n'est guère plus longue que l'histoire fabuleuse, à quelques noms près. Elle commence à Bocchus, beau-père de Jugurtha. On sait qu'il livra son gendre à Sylla; mais il est bon d'observer qu'il avoit promis au Numide de lui livrer le Romain, à celui-ci de lui mettre entre les mains le Numide. Ainsi le beau-père, très digne du gendre, ne faisoit qu'hésiter entre deux trahisons, bien déterminé pour la plus utile.

Atlas, le premier roi de Mauritanie, passe pour avoir cultivé les sciences. Juba le jeune, l'avant-dernier des monarques maures, s'y appliqua avec succès. Elevé à Rome, il y acquit tant de connoissances qu'on l'a mis au nombre des plus savants entre les Grecs. Il possédoit l'histoire tant générale que parti-

culière; il composa celle d'Arabie, écrivit sur les antiquités romaines et égyptiennes, les théâtres, la peinture, la grammaire. Les animaux et les plantes n'échappèrent point à ses observations; il travailla aussi sur la géographie, et rechercha la source du Nil. Il n'est resté que quelques fragments de ces ouvrages estimables; mais ce qui doit consacrer son nom à l'immortalité, c'est que la douceur de son gouvernement lui gagna tellement le cœur de ses sujets, qu'ils lui dressèrent des autels.

GÉTULES, MÉNALANOGÉTULES, NIGRITES ET GARAMANTES,

Gétulie, entre la Mauritanie, la Numidie et les déserts.

C'est beaucoup qu'on ait conservé le nom de ces peuples, et même trop, puisqu'on n'a rien à en dire. Depuis la Numidie et la Mauritanie, ils s'étendoient plus ou moins vers les déserts, en hordes errantes, tantôt dispersées, tantôt réunies; s'ils ont eu des arts, ces arts ont dû être très bornés; une religion, elle n'a pu être que peu uniforme et dénuée de majesté; un gouvernement; sans doute ils avoient des chefs pour se défendre ou pour attaquer; mais jouissoient-ils d'une autorité civile? c'est ce qu'on ignore. Le mélange des mœurs et des habitudes égaloit apparemment celui des couleurs. Les nuances se rembrunissoient depuis les côtes, en s'étendant vers le désert. Les premiers négres parurent à Carthage vers la seconde guerre punique. Dans ces pays infestés de lions, de tigres, d'autres bêtes féroces et de voleurs armés, on voyageoit et on voyage encore en caravanes.

LIBYE MARMARIQUE, CYRÉNAIQUE, ET SYRTIQUE.

Libye Marmarique, Cyrénaïque et Syrtique, entre l'Égypte, la Mauritanie, la Méditerranée et le désert de Barca.

La Libye Marmarique est la plus prochaine de l'Egypte. Dans son enclave se trouvoit l'Ammonide, ou le temple de Jupiter Ammon, à dix journées dans les sables; espèce d'île d'un bon terrain, chargée d'arbres et arrosée par des fontaines. Des géographes disent qu'il n'y avoit que le temple et ses dépendances, d'autres qu'il s'y trouvoit une ville assez considérable, des villages, une forteresse; mais comment un pareil point de terre dans une mer de sable a-t-il pu être découvert et habité?

La Cyrénaïque étoit entre l'Egypte et la Syrtique. On y recueilloit le *sylphium*, plante dont il ne nous reste que la figure sur les médailles. Il en découloit une gomme, principale base d'un baume précieux. Les Psyllis, peuple de ces contrées, impatientés de voir le vent du sud les brûler et dessécher leurs réservoirs, entrèrent armés dans le désert de Barca pour lui faire la guerre. Le vent souleva les sables qui les engloutirent. L'histoire fait mention de quelques autres guerres plus raisonnables entre les peuples de ces contrées; mais elles ressemblent à toutes les autres: des ravages, des pillages et la paix.

La Syrtique touchoit à la Méditerranée. Les plus fameux de ses habitants étoient les Lotophages, ainsi nommés parcequ'ils se nourrissoient de la plante *lotus*, espèce de roseau qu'on croit avoir été la canne de sucre. Non moins insensés que les Psyllis, les peu-

ples de la Syrtique, incommodés par les rayons trop ardents du soleil, lançoient contre cet astre des imprécations à mesure qu'il avançoit sur leurs têtes. Les anciens historiens placent sur les bords du Niger une peuplade de nains. Entre les coutumes bizarres de ces peuples, dont il est bien difficile qu'on ait connu les mœurs, ils nous donnent comme certains les usages suivants. Les Marmarides, avant de marier leurs filles, les présentoient à leurs rois, non pour qu'ils les épousassent, mais pour qu'ils satisfissent leurs desirs, s'ils en trouvoient les fiancées dignes. Chez les Nasamones de la Cyrénaïque, la mariée ne pouvoit se refuser aux desirs d'aucun des convives, et recevoit de chacun un présent. Enfin les femmes lotophages marquoient, par des plis à leurs robes, le nombre de leurs amants favorisés, et celles qui pouvoient montrer le plus de ces plis étoient les plus estimées.

ÉTHIOPIE.

Éthiopie, entre l'Égypte, la mer Rouge et les déserts.

La description et l'histoire de l'Ethiopie, pays encore inconnu, ne peuvent être que très imparfaites. On y arrive de la Libye par des déserts. On le parcourt entre des rochers d'une forme qu'on ne voit point ailleurs, entre des précipices horribles, entre des fleuves qui se changent, à des temps marqués, en vastes mers, entre des peuples, les uns entièrement sauvages, les autres à demi civilisés. Une pareille confusion ne promet ni une grande régularité dans la suite des faits, ni une peinture bien exacte des mœurs et

des lieux; mais la singularité pourra suppléer à l'ordre et rendre le tableau intéressant.

Les premiers Ethiopiens ou Abyssins qu'on vit à Rome parurent avoir de très vilaines figures, le teint plus que basané, le cou court, les épaules élevées, qui emboîtoient la tête, les yeux très écartés, le regard féroce, le nez aplati, la bouche grande, les dents séparées et aiguës, des corps musculeux et trapus, sans aucune grace. En général, tels sont les hommes habitant la vaste région de l'Ethiopie, sauf quelques exceptions. Les femmes n'y sont pas faites pour plaire à d'autres hommes.

Les Troglodytes, tapis dans les cavernes, se nourrissoient de serpents, de lézards et autres reptiles. Les Nubiens avoient parmi eux des pygmées. Des autruches grandes comme des cerfs étoient le gibier des Abatilites; les sauterelles, les tortues, les éléphants, du poisson, le lait de chienne, étoient la nourriture de plusieurs peuples qui en tiroient leur nom. Les éléphantophages nichoient entre des branches d'arbres, d'où ils partoient pour aller à la chasse des lions, des léopards et des éléphants. Heureux ceux qui trouvoient des fruits, des racines, des roseaux succulents, et autres mets offerts par la nature, dans les cantons les moins ingrats. L'Ethiopie portoit jusqu'à des anthropophages. Leur boisson est une espéce de bière.

Il y a eu des villes, quelques unes même dont les ruines attestent encore de la magnificence. Au milieu des plaines immenses on trouve, non des montagnes, mais des rochers plus hauts, plus escarpés que les Alpes et les Pyrénées. Les uns ressemblent à des tours, d'autres à des pyramides. Les côtés en sont

si unis qu'on les prendroit pour des ouvrages de l'art. Cependant les sommets sont couverts de bois, de prairies ; il y jaillit des fontaines. On y trouve jusqu'à des étangs. Un de ces rochers a la forme d'un château bâti de pierres de taille. La plate-forme qui le termine a quatre lieues de circonférence. Il faut y monter avec des cordes les provisions, et même les animaux. C'est une prison d'état. On y mettoit autrefois les princes du sang, auxquels on ne donnoit que ce qu'il falloit pour ne pas mourir de faim. Quelle triste existence! La nature a tellement poli un de ces rochers, qu'il fait de loin l'effet d'un miroir. Il y a aussi des montagnes semblables à celles qu'on voit par-tout, et souvent entre elles des abymes effrayants.

La température est fort variée ; l'air en général fort sain, le froid très grand sur les montagnes, des chaleurs excessives dans les plaines, des orages accompagnés de grêle, des vents impétueux, et des coups de tonnerre rendus terribles par les échos des montagnes. Le vent *sendo*, qui renverse tout sur son passage, est commun, et paroît être un typhon terrestre. Ceux qui cultivent la terre sont abondamment payés de leurs peines. Ils font au moins deux récoltes. Les arbres produisent aussi deux fois des fruits. Il n'est pas nécessaire de s'approvisionner de foin pour les bestiaux : dans ce pays chaud, arrosé par les pluies fréquentes et abondantes, la terre est toujours couverte d'herbe. La durée des jours est égale à celle des nuits. Le Nil, qui féconde l'Egypte, traverse une partie de l'Ethiopie, y reçoit les eaux de plusieurs grands fleuves, grossis par les pluies abondantes qui rafraîchissent

la zone torride, et la rendent habitable, lorsqu'il semble que le soleil devroit la brûler.

On sait que des détachements d'Arabes sont venus de temps en temps augmenter la population d'Ethiopie déja existante; mais ils n'ont point, par leur mélange, changé la race indigéne, dont on ignore l'origine. Le gouvernement paroît avoir toujours été monarchique; mais quelquefois entre les mains des femmes, qui se nommoient Candace, comme les rois d'Egypte se nommoient Pharaon. Au reste, tantôt il y a eu plusieurs royaumes, tantôt ils se sont réunis. Dans quelques uns, la monarchie a été héréditaire; dans d'autres, élective et affectée à l'ordre des prêtres, tempérée par des lois, ou despotique. On ne peut rien dire de certain sur le fond de la religion. Il paroît que les dieux d'Egypte, et même ceux de Gréce, ont pénétré en Ethiopie; mais il est probable que l'idolâtrie n'y a pas été universelle; que la cour et les grands professoient le théisme, et que les pratiques judaïques y étoient observées. Les Ethiopiens ont eu une langue propre, et une écriture qui se conserve encore; c'étoit celle des diplômes et des livres sacrés. Il y avoit beaucoup de dialectes.

Les coutumes n'ont pu être uniformes dans un pays si étendu et pendant une longue suite de siécles. Nous présenterons les plus singulières, sans fixer le temps, ni le canton auxquels elles appartiennent. Les gens condamnés à mort devoient être leurs propres bourreaux. Ils ne devoient pas s'enfuir, sous peine de déshonorer la famille. Une mère, en pareille circonstance, tua elle-même son fils. Le fils de la sœur du roi succédoit au trône. Le roi étoit-il estropié, ses do-

mestiques étoient obligés de s'estropier de même. Il devoit se tuer quand les prêtres lui envoyoient dire que les dieux le lui ordonnoient pour le bien de ses sujets. Quand il mouroit, ses serviteurs se donnoient la mort, ou pour marquer leur attachement, ou pour aller le servir dans l'autre monde. Quand la race royale manquoit, quelques peuples ont choisi leurs souverains entre les bergers.

Les Ichtyophages composoient de poisson pourri une pâte qui devenoit agréable au goût, apparemment pour eux. Ils vivoient long-temps. Ils exposoient leurs morts sur le bord de la mer; le reflux les emportoit. Après s'être nourris de poissons, ils les nourrissoient à leur tour. Les habitants d'un canton, fort tourmentés des moucherons, n'y savoient d'autre remède que de passer les jours plongés dans l'eau jusqu'au cou. On croiroit que les auteurs parlent d'une république de singes, lorsqu'ils nous disent que les hommes d'une contrée perchent sur les arbres, sautent de l'un à l'autre de branche en branche, possédent leurs femelles en commun, et se battent pour elles à coups de massue; et sans doute il faut qu'une semblable méprise ait donné lieu à ces récits. Il y en avoit qui ne buvoient que tous les cinq jours; d'autres ne buvoient jamais. On en auroit fait de bons matelots. Quelques uns avoient pour les vieilles femmes un respect presque d'adoration. Quand quelqu'un devenoit vieux, infirme, ou inutile à la société, de quelque manière que ce fût, on venoit le prier de vouloir bien mourir. S'il ne se résignoit pas de bonne grace, on l'attachoit malgré lui, comme il auroit dû le faire lui-même, à la queue d'un taureau, qui le traînoit jus-

8.

qu'à ce qu'il eût rendu le dernier soupir. Le jour des funérailles étoit chez eux un jour de grande joie. En général, ils pratiquoient la circoncision.

Leurs cheveux leur servoient de carquois; ils y fichoient leurs flèches, dont ils empoisonnoient la pointe. Leurs arcs avoient quatre coudées de longueur. Il falloit une force extraordinaire pour les ployer; eux seuls en étoient capables. Ils tiroient en fuyant, comme les Parthes. Le cuivre étoit leur métal précieux, l'or leur tenoit lieu de fer. Ils enduisoient les corps de leurs parents de plâtre, sur lequel ils traçoient leur figure, et les enfermoient dans des cercueils précieux, même, dit-on, dans des caisses de cristal, qui laissoient voir les traits du défunt, dont le cadavre se conservoit au moins une année dans la maison.

Après tant de bizarreries, fixons à-peu-près le jugement sur un peuple qu'il semble que les auteurs grecs se sont plu à dégrader. On ne peut douter qu'il n'y ait eu parmi eux des hommes recommandables par leur science et leur sagesse. Ils avoient des colléges de prêtres, par conséquent des assemblées d'hommes, qui, en s'acquittant des cérémonies du culte, avoient encore le temps de s'appliquer à acquérir des connoissances et à s'y perfectionner. C'est toujours de ces espèces de sanctuaires que sont sortis les premiers rayons de lumière qui ont dissipé les ténèbres dont le berceau des nations se trouvoit environné. Les Ethiopiens étoient naturellement intrépides, mais violents; ils étoient généreux, francs, humains, prompts à pardonner les injures, et zélés partisans de la justice. Il ne faut pas juger la nation d'après l'espèce de monstre éthiopien dont nous avons donné le portrait, en re-

marquant que Rome s'en étonna; au contraire, ils sont grands et bien faits, et leurs femmes agréables. Les enfants naissent rouges. Ils apportent sur le nombril, comme les négres, une tache noire qui s'étend et les couvre d'un noir d'ébéne très luisant.

Plus de deux mille ans nous donneront seulement quelques lignes d'histoire. On y placera, si l'on veut, une prétendue conquête de l'Ethiopie par Moïse, à la tête des Egyptiens; le voyage de la reine qui vint visiter Salomon dans sa gloire: on la croit Éthiopienne. Une tradition constante la rend chef, par un enfant qu'elle eut de Salomon, d'une dynastie qui a régné long-temps, et qui régne peut-être encore. Les principales familles se font gloire de descendre des Juifs. Ces deux nations ont été long-temps en guerre. On a cru qu'il est sorti d'Ethiopie des armées formidables contre la Judée. Les Ethiopiens sont un des premiers peuples qui aient embrassé la religion chrétienne, qu'ils professent de nos jours avec un grand mélange de judaïsme. Enfin leur histoire ancienne est si stérile qu'à peine sait-on le nom de quelques uns de leurs rois. Mais on est mieux instruit de ce qui s'est passé en ce pays dans des temps plus modernes et jusqu'à nos jours, ainsi qu'on le verra par la suite.

De même, on ne doit pas s'attendre à des développements fort intéressants sur plusieurs autres peuples dont les commencements n'offrent que des notions très abrégées et fort incertaines. Il faut cependant faire connoître leur existence et leurs mœurs primitives, afin que l'on soit, pour ainsi dire, familiarisé avec leur physionomie, lorsque, jouant un rôle plus important, ils paroîtront avec éclat sur le grand théâtre du monde.

Nous allons donc parcourir la terre, et placer chacun de ces peuples dans l'endroit qui l'a vu naître. Nous les reprendrons ensuite successivement à mesure que leurs accroissements leur ont acquis un rang distingué dans l'histoire.

ARABES.

Arabie, entre la Palestine, la mer Rouge, le golfe Persique, la Méditerranée et l'Euphrate.

L'Arabie est considérée comme une presqu'île. Les géographes, depuis long-temps, y reconnoissent trois parties, dont les noms ne doivent pas être pris à la lettre. Dans l'Arabie pétrée il y a des endroits d'un sol doux; l'Arabie déserte ne manque point d'habitants; l'Arabie heureuse, très digne de sa qualification, se ressent, dans quelques endroits, des imperfections de ses deux voisines. L'Arabie pétrée contient des déserts, entre autres celui de Sinaï; mais dans la plus grande partie on trouve un sol fertile, et les déserts n'y sont pour ainsi dire que parsemés: au lieu que dans l'Arabie déserte ce sont des plaines dépourvues de puits, de fontaines, et qui forment une espèce d'océan de sable, soulevé par les vents comme les vagues; et les endroits fertiles, en petit nombre, sont les îles. Enfin l'Arabie heureuse jouit de l'air le plus pur, donne des fruits délicieux, produit le meilleur café du monde. L'Arabie a toujours été le centre d'un commerce actif, tant de ses productions que de celles des autres pays, dont se chargent les caravanes: or, encens, myrrhe, pierres précieuses, gomme, parfums, épiceries, et toute espèce de marchandises du plus grand prix.

Les Arabes se partageoient en anciens et en modernes. Les premiers faisoient remonter leur origine jusqu'à No, petit-fils de Noé par Sem. Les seconds s'arrêtoient à Ismaël, fils d'Abraham; et les tribus les plus distinguées ne poussent point actuellement leurs prétentions au-delà. Quand on a connu certains nobles possédés de la manie généalogique, ne rêvant qu'écussons, et ne parlant que de leurs alliances, on n'est pas surpris de voir les Arabes s'occuper avec tant de soin de tout ce qui peut constater l'antiquité et la pureté de leur race. Il y a, dans ces traditions, des miracles, des choses invraisemblables, dont la mémoire a été conservée. Les Arabes y trouvent de quoi alimenter leur vanité; mais ces traditions ne méritent pas d'être transmises à d'autres peuples.

Les coutumes, les mœurs, le génie des Arabes, à la religion près, n'ont pas subi de changement depuis trois ou quatre mille ans. Ceux qui ont été errants le sont encore, soumis, comme de temps immémorial, à des émirs, qui sont chefs d'une famille, d'une tribu, et enfin d'un assemblage de tribus. Ils sont appelés *bédouins*, ou vagabonds. Ceux des villes se gouvernoient de même, autant que la police pouvoit le permettre. L'égalité entre les familles se remarquoit dans la succession au trône. L'héritier présomptif de la couronne étoit l'enfant qui naissoit immédiatement après l'inauguration du roi. Afin de n'y être pas trompé, toutes ses femmes, déclarées enceintes, étoient gardées et servies avec attention jusqu'à ce qu'une d'entre elles accouchât. On installoit le roi dans une assemblée générale. Aussitôt qu'il avoit pris en main les rênes du gouvernement, il ne lui étoit plus permis de

sortir de son palais. S'il enfreignoit cette loi, il étoit non seulement permis, mais même commandé de le lapider; du reste, on lui devoit une obéissance sans réserve.

La religion des Sabéens, la plus commune chez les Arabes, consistoit dans le culte des étoiles, des planétes, des anges, qu'ils honoroient comme des divinités subalternes; mais ils ne reconnoissoient qu'un seul Dieu suprême, créateur et conservateur de l'univers. A ce théïsme, déja trop mélangé, quelques tribus joignirent d'autres superstitions. Ils se faisoient des idoles, ou prenoient celles de leurs voisins. Ils rendirent des honneurs divins, même à des animaux. La religion des mages a été en honneur parmi eux. Ils croyoient à l'immortalité de l'ame, à des peines et à des récompenses dans une autre vie. Enfin quelques tribus ont embrassé le judaïsme, ainsi que le christianisme, dès la naissance de ces deux religions. Leur langue est harmonieuse, expressive, et peut-être la plus abondante de l'univers. Elle n'a point changé, non plus que leur caractère. Ils étoient bons orateurs et excellents poëtes, assez bons astronomes pour partager régulièrement leur année. Ces peuples croyoient aux songes, et les interprétoient. Ils n'étoient pas dépourvus de connoissances en mécanique et en médecine. L'exercice des armes et du cheval étoit fort pratiqué parmi eux, comme un moyen de conserver leur indépendance. Ils avoient souvent entre eux des querelles qui finissoient ordinairement par des combats. Ils disoient en commun proverbe: « Dieu a donné quatre choses « particulières aux Arabes, des turbans au lieu de dia- « dêmes, des tentes au lieu de maisons, des épées au

« lieu de retranchements, et des poëmes au lieu de lois « écrites. »

Les Arabes allient l'hospitalité au brigandage. Ils reçoivent avec cordialité ceux que le hasard ou le besoin conduit à leurs tentes : ils allument même la nuit, sur les hauteurs, des feux pour guider les voyageurs. Ces feux s'appellent *feux d'hospitalité;* mais en même temps qu'ils se font un devoir de cette générosité à l'égard les uns des autres, ils pillent sans ménagement ceux qui passent sur leur terrain. Ils disent que leur père Ismaël, chassé de la maison paternelle, a reçu de Dieu pour patrimoine les déserts, avec permission de prendre tout ce qui s'y trouveroit; qu'étant ses héritiers, ils entrent dans tous ses droits; et ils se croient par-là autorisés à se dédommager, non seulement sur la postérité d'Isaac, mais aussi sur tous les autres hommes, avec lesquels ils se supposent la même parenté qu'avec les Juifs. Quand ils reviennent avec du butin, ils ne disent pas *j'ai pris*, mais *j'ai gagné telle chose*. Du reste, ils ne manquent ni de probité entre eux, ni d'honnêteté avec ceux qu'ils reçoivent comme amis. Quoique rien ne soit fermé dans leur camp, il ne s'y commet jamais le moindre vol, et ceux qu'ils ont dépouillés éprouvent d'ailleurs tous les soins de l'humanité quand ils sont blessés, et obtiennent même des secours pour continuer leur route.

Les pélerinages ont toujours été fréquents chez les Arabes. Ils avoient des augures et des règles de divination. Les ablutions étoient fort pratiquées ; mais ils n'y attachoient pas encore d'idées religieuses. On coupoit sur-le-champ la main droite à quiconque étoit surpris à commettre quelque vol, et on infligeoit des

châtiments publics aux dissipateurs. Au contraire, on témoignoit beaucoup de respect à ceux qui faisoient avantageusement valoir leurs biens. Les chefs n'avoient qu'un pouvoir très limité. Les Sarrasins, tribus d'Arabes, avoient des femmes qu'ils louoient pour un temps. Cet usage, remarquent les auteurs, ne différoit pas beaucoup du divorce.

Ismaël et sa mère Agar, ayant été obligés de quitter la maison d'Abraham, se retirèrent dans le désert. Avant la naissance de son fils, la mère avoit eu la promesse qu'il seroit le père d'une nation puissante; que lui et ses descendants vivroient dans un état d'inimitié avec le genre humain, et que néanmoins ils ne seroient jamais subjugués par aucune puissance étrangère. La vérité de cette étonnante prédiction paroît démontrée par la manière de vivre, la puissance et le gouvernement des Arabes du désert, depuis le temps d'Ismaël jusqu'à ce jour. Ils ont vécu, et continuent de vivre de butin. Ils n'ont jamais été dans un état de sujétion totale, et ils vivent encore actuellement dans un état d'indépendance qui vérifie la seconde partie de la prophétie, comme la prodigieuse puissance des Sarrasins descendants d'Ismaël vérifie la première.

Sous Al-Ashram, l'année même de la naissance de Mahomet, arriva un miracle que l'imposteur a consacré dans son Alcoran. Al-Ashram entreprit de détruire la Mecque. Il se présenta devant cette ville avec une armée formidable; mais il arriva du côté de la mer une nombreuse volée d'oiseaux, pas plus gros que des hirondelles: ils avoient trois pierres, une dans chaque patte, et une dans le bec, de la grosseur

d'une lentille, mais si pesantes qu'en tombant elles perçoient de part en part, non seulement les hommes, mais encore les chevaux, les chameaux, les éléphants. On se doute que l'armée fut bientôt détruite. Pour augmenter le merveilleux, les commentateurs ajoutent que chaque pierre portoit le nom de celui qu'elle devoit percer. Sous Amru, on vit renouveler l'étonnante complaisance ou dévouement de ces courtisans qui se sont fait mutiler, défigurer, blesser, dans le dessein de procurer des succès à leurs maîtres. Kasair se fit couper les oreilles et battre de verges pour s'introduire auprès de la reine de Séba, avec laquelle Amru étoit en guerre. Elle le reçut dans son palais; il abusa de sa confiance, et fit apporter des caisses remplies d'hommes armés qui l'assassinèrent.

Al-Nooman abdiqua la puissance souveraine après un régne de trente ans, et se retira dans le désert. Ne pouvant régner éternellement, peu lui importoit de quitter le trône plus tôt ou plus tard. « Qu'est-ce qu'un « royaume, disoit-il, qui ne peut manquer d'avoir « une fin ? » Une action arrivée sous Al-Nooman rappelle le souvenir du généreux combat de Pilade et d'Oreste, desirant de mourir l'un pour l'autre. Le prince arabe, dans un état d'ivresse, avoit fait brûler vifs deux de ses amis, qui dans le même état s'étoient endormis à table. Revenu à lui-même, il s'imposa la loi de célébrer tous les ans deux jours, l'un heureux, l'autre malheureux. Dans le premier, il devoit combler de bienfaits l'homme qui se présenteroit à lui avant tous les autres; dans le second, répandre sur le tombeau de ses amis le sang du premier qu'il verroit. Malheureux dans ses expiations comme dans ses crimes, Al-

Nooman rencontra un Arabe qui l'avoit reçu chez lui lorsqu'il s'étoit égaré à la chasse, et qu'il étoit excédé de fatigue. Voilà le roi bien embarrassé entre son serment et le devoir de l'hospitalité inviolable chez les Arabes. Il s'arrange avec son hôte, lui permet de retourner chez lui comblé de présents, à condition qu'il reviendra pour être immolé, et qu'une caution s'obligera à mourir pour lui, s'il ne se présente pas. Le dernier jour du terme prescrit, la caution paroît résignée à subir le supplice pour son ami; mais l'Arabe ne se fit pas long-temps attendre, et vint dégager sa parole. Interrogé sur le motif de cette générosité, il répondit qu'il la devoit à la religion chrétienne qu'il professoit. Al-Nooman se fit instruire et baptiser. Avant lui il y avoit déja eu des monarques arabes attachés au christianisme.

Quelque effort qu'aient fait plusieurs peuples, entre autres les Romains, ils n'ont jamais pu assujettir les Arabes. Le grand Sésostris, roi d'Egypte, l'entreprit en vain. Les monarques assyriens, médes et perses, n'y réussirent pas davantage. Ces derniers se contentèrent de leur amitié, que les Arabes entretenoient par des présents, mais jamais par des tributs. Cambyse demanda permission de passer sur leurs terres pour aller conquérir l'Egypte. Alexandre mourut avant d'effectuer le dessein qu'il avoit de les attaquer, non pour les assujettir, mais seulement pour les vaincre, s'en faire estimer et adorer. Antigone les surprit, s'empara de la ville de Pétra; mais fut poursuivi, battu et dépouillé du butin qu'il avoit fait. Démétrius, son fils, revint devant cette ville. Un Arabe, du haut des remparts, lui tint ce discours : « Prince, que voulez-vous ?

« quel motif vous engage à porter la guerre dans un « désert où il n'y a ni eau, ni blé, ni vin, ni aucune « des choses nécessaires à la vie? L'amour de la liberté « nous fait habiter ces plaines arides, et nous sommes « résolus pour la conserver de souffrir des incommo- « dités qui paroîtroient insupportables à d'autres peu- « ples. Vous ne changerez jamais nos sentiments. Vous « ne pourrez rester ici, faute de moyens de subsister. « Ainsi nous vous prions de sortir de notre contrée, « puisque nous ne vous avons jamais offensé. Acceptez « quelques présents de notre part, et engagez votre « père Antigone à nous mettre au rang de ses amis. » La harangue eut pour le moment le succès desiré : mais Antigone, croyant les avoir épouvantés, renvoya sur leurs terres une armée qu'ils chassèrent, et qui se retira avec honte.

Les Romains, du temps de Pompée, se dirent vainqueurs des Arabes, parcequ'ils avoient prescrit un impôt à deux ou trois tribus. Sous Auguste, un général romain fit une incursion en Arabie, en parcourut une partie, d'où la sécheresse, le soulèvement des sables et d'autres incommodités le chassèrent autant que les armes. De quelques expéditions pareilles, les Romains ont prétendu tirer la conclusion qu'ils avoient subjugué l'Arabie; ils ont même frappé des médailles qui le disent formellement; mais une retraite forcée de Trajan, une autre de Sévère, attestent hautement le contraire. Bien plus, il paroît que l'empire romain, dans sa décadence, s'est vu obligé d'acheter l'alliance et le secours des Arabes. Un prince de leur nation, nommé Mondar, désola pendant cinquante ans les frontières romaines. Il passoit, avec la rapidité de l'é-

clair, d'Egypte en Mésopotamie, et il avoit déja mis son butin en sûreté, quand les Romains commençoient à se mettre en mouvement. Les Abyssins sont ceux qui paroissent avoir pris le plus d'empire sur les Arabes; mais cet empire ne fut ni étendu, ni de longue durée. Ils furent chassés l'année même de la naissance de Mahomet, qui fit de l'Arabie le centre de sa religion et de ses conquêtes; et c'est de ce moment, comme nous le verrons, que l'histoire des Arabes devient importante.

TARTARES, TURCS, MOGOLS, ETC.

Après les Arabes, qui font comme une nation isolée, se présentent les peuples qui ont couvert les terrains occupés par les premiers habitants de l'Asie; Tartares, Turcs, Mogols, Indiens, et enfin les Chinois, inconnus à nos ancêtres.

La Tartarie a été appelée la manufacture des hommes, *officina hominum*. De cette partie qu'on dit la plus élevée du globe, dans le fond du nord, entre l'Asie et l'Europe, sont descendus les hommes qui ont peuplé d'un côté le Mogol, la Chine, de l'autre la Russie et la Sarmatie. Quand on ne veut pas entrer dans les discussions géographiques, chronologiques et généalogiques, on se contente de savoir qu'une grande partie des nations asiatiques et européennes doivent leur origine aux Tartares, qui d'abord ont été les Scythes, venus eux-mêmes de Japhet, fils de Noé. Nous marquerons, autant que nous

pourrons, l'adhérence de tous ces peuples au tronc principal, à mesure que nous en détacherons des branches.

On a déja parlé des Scythes. Il seroit inutile de répéter la division de cette nation primitive en Scythes nomades ou ambulants, et en Scythes sédentaires; distinction qui existe encore entre les Tartares. On a aussi fait connoître quelques unes de leurs coutumes, dont la variété est inépuisable. Les rois étoient obligés de conserver avec respect une charrue, un joug, une hache et une coupe d'or, qu'on croyoit tombés du ciel en Scythie. Tous les ans ils présidoient à des sacrifices offerts en l'honneur de ces instruments si utiles au genre humain. Une de leurs tribus étoit regardée comme sacrée : elle jugeoit les causes des autres, ne portoit point d'armes, et avoit le droit d'asile. Ils reconnoissoient pour législateur Zamolxis, beaucoup plus ancien que Pythagore. Il promettoit à ceux qui observeroient ses institutions une éternelle félicité dans une vie à venir. L'influence de ces lois sur les Scythes les a rendus tempérants, justes, réglés dans leurs mœurs, et pénétrés d'un respect religieux pour les engagements qu'impose l'amitié. Les Scythes nomades transportoient leurs familles dans des chariots à deux, quatre et six roues. Ils aimoient mieux pour leurs courses dans le désert des cavales que des chevaux, parcequ'ils se désaltéroient de leur lait. Leur langue, bornée à exprimer des choses usuelles, n'étoit pas fort abondante : leur écriture paroît avoir été dans l'origine hiéroglyphique.

Une tradition conservée par les écrivains tartares fait Tursa, fils de Japhet, père des Turcs, et fait

aussi sortir de ce patriarche la famille ottomane. Ce premier Turc a été inventeur de plusieurs arts, et législateur. On trouve entre ses descendants les chefs des différentes peuplades, principalement des Tartares Mogols. Ils furent tous exterminés dans une guerre malheureuse ; il ne resta du peuple entier que deux princes et leur famille. Fuyant les vainqueurs, ils parviennent au pied d'une très haute montagne, dont le sommet n'étoit accessible que par un sentier fort étroit. Ils s'y engagent et arrivent dans ce lieu. Ils trouvent une égale difficulté pour la descente ; mais elle les mène à une plaine délicieuse, coupée par des ruisseaux, couverte de prairies, d'arbres fruitiers, et entourée de tous les côtés de montagnes inaccessibles. Ces deux familles habitèrent quatre cents ans cet asile, et y renouvelèrent la nation mogole.

Arrivés à un certain degré de population, les Mogols se trouvèrent trop à l'étroit. L'envie leur prit de regagner leur pays natal ; mais comment sortir d'un endroit si bien fermé ? le sentier étoit bouché et même effacé. A force de chercher, ils s'aperçurent que cette montagne, qui étoit toute de fer, n'avoit au sommet qu'une médiocre épaisseur. Aussitôt ils apportent une grande quantité de bois et de charbon, et, à l'aide de soixante-dix soufflets de cuir, ils fondent une partie assez considérable de la montagne pour y faire passer un chameau chargé. La nouvelle de l'arrivée de cette troupe inconnue se répandit dans le pays, et y jeta l'effroi. Les nations voisines se réunirent pour s'opposer à ses progrès ; elles furent vaincues par les Mogols, qui se rétablirent dans la patrie de leurs pères. Ils y ont conservé une coutume qui fait allusion à cet évé-

nement. Tous les ans, les Mogols, dans toute l'étendue de leur domination, en mémoire de leur sortie de la belle vallée, rougissent au feu un fer sur lequel le kan donne le premier coup de marteau. Cet exemple est suivi par les chefs de toutes les tribus. Ceux qui discutent ces réminiscences avec la sévérité de la critique y trouvent des apparences de vérité qui ne leur permettent pas de négliger même les fables. Nous en allons trouver d'autres au sujet de l'Inde.

INDE.

Inde, entre la Perse, la mer des Indes, la Tartarie chinoise et la grande Tartarie.

C'est le plus beau, le plus fertile et le plus riche pays du monde; tous les aspects agréables qu'on peut vanter ailleurs s'y trouvent. Rien n'y manque de ce qui est nécessaire à la vie, abondance de riz, fruits délicieux et d'une variété surprenante. Ses mers fournissent des perles, ses mines des diamants, ses montagnes des métaux. Des animaux aussi variés que les fruits couvrent ses campagnes, peuplent ses forêts. Quelques uns, nés pour l'indépendance, ont été accoutumés à la domesticité, tels que les éléphants, qui sont extrêmement courageux et intelligents, plus grands et plus forts que ceux d'Afrique. Des montagnes fraîches, boisées, arrosées, découpent les plaines; des rivières abondantes en poisson, presque toutes navigables, les sillonnent. Deux grands fleuves, le Gange et l'Indus serrent ses côtes, et fixent ses limites.

Un si beau pays a nécessairement appelé des habitants. Ils y ont afflué de la Perse et de la Tartarie,

et ont établi de proche en proche des peuplades dont les anciens historiens ont conservé les noms et marqué les positions. Comme les ruisseaux par leur réunion font les rivières, et celles-ci les grands fleuves, les colonies de l'Inde, en se confondant, formèrent des royaumes, et ceux-ci des empires. Les dévastations de conquérants ont aussi quelquefois rassemblé les peuples malgré eux ; c'est ainsi que les torrents entraînent les eaux tranquilles et s'en servent à étendre leurs ravages. On ne sait si c'est à la crainte de quelques uns de ces fléaux qu'on doit une singularité unique, savoir, une vaste étendue de pays qui contient plusieurs villes et un millier de villages que les habitants ont abandonnés, en laissant subsister leurs maisons. Les historiens modernes ne parlent pas de ce désert, et les anciens n'en fixent pas la position.

Les Indiens avoient la manie de tous les peuples, celle de se dire le plus ancien peuple de la terre. Ils ont eu d'excellentes lois de police, et des coutumes très louables dont on peut extraire ces généralités. Au commencement de chaque année, les philosophes, qui faisoient une classe à part, étoient obligés d'aller trouver le roi dans son palais, et de présenter leurs observations, leurs prédictions, leurs conjectures, sur ce qui pouvoit être utile à la patrie. Si quelqu'un étoit convaincu d'ignorance, on lui imposoit un silence éternel. Les soldats avoient des résidences fixes et des revenus assignés en temps de paix. Les laboureurs étoient dispensés du service militaire. Le quart du produit des terres étoit pour le roi et l'état. Sans doute pour écarter l'ambition, cause trop ordinaire de corruption, les magistrats chargés de rendre la justice ne pouvoient

se marier dans une famille supérieure à la leur. La peine du talion étoit pratiquée. La femme qui tuoit un roi ivre épousoit son successeur. Il y avoit défense au roi de dormir pendant le jour. En plusieurs endroits, les femmes ne survivoient pas à leurs maris, et se brûloient sur leurs cadavres. La fille qui se battoit le mieux à coups de poing se marioit avant les autres. La guerre respectoit toujours les laboureurs.

On a beaucoup parlé des gymnosophistes, philosophes indiens, et des brachmanes. Il paroît que ces derniers étoient une même famille. Elle se disoit descendue d'Abraham. Leur système théologique n'a jamais été bien éclairci ; peut-être a-t-il varié à la longue ; mais leur doctrine étoit fondée sur l'unité d'un dieu. Ils étoient en même temps prêtres et conseillers du roi, chargés du cérémonial du culte, de l'instruction publique, et de l'interprétation des lois. Leur science étoit célèbre, puisque des Grecs illustres ont été puiser auprès d'eux les connoissances dont ils ont enrichi leur pays. Ils se sont appliqués avec succès aux mathématiques, à la médecine, à l'astronomie, qu'ils ont tachée, comme beaucoup d'autres nations, du mélange de l'astrologie judiciaire. Les dieux des Grecs et des Égyptiens se sont aussi introduits chez les Indiens. Beaucoup de leurs philosophes adoptoient la métempsychose qu'ils, avoient tirée des Grecs, ou plutôt, si nous en croyons plusieurs philosophes, que les Grecs eux-mêmes avoient empruntée des Indiens. Quelques uns croyoient le monde assujetti à une intelligence suprême, présente dans tous les points de l'espace. Ils faisoient présider des intelligences subalternes au mouvement des planètes ; enfin ils croyoient l'im-

mortalité de l'ame, et un état futur de récompenses et de peines. Il ne reste point de trace certaine de l'ancienne langue indienne, ni de l'ancienne écriture. Les caractères dont se servent actuellement les brachmanes tiennent de l'hébreu et de l'assyrien. La réputation de ces anciens philosophes est bien déchue. Cependant ils conservent encore quelque crédit parmi le peuple. Les Indiens étoient fort adroits, très propres aux arts mécaniques. Leur bijouterie est travaillée avec beaucoup de recherche. Ils étoient fort sobres, rarement adonnés aux liqueurs enivrantes.

Cependant le premier conquérant qui pénétra chez eux est, dit-on, Bacchus, qui, ajoute-on, leur enseigna à faire du vin. Mais il est bon de faire observer qu'à peine connoît-on le raisin dans l'Inde, et que c'est presque la seule production utile qui y manque. D'autres historiens disent que le Bacchus indien n'est pas le Bacchus dieu du vin. Mais, quel qu'il ait été, il les a civilisés, leur a appris l'art militaire, et s'est fait adorer dans cette contrée. Cyaxare et Cyrus sont venus au bord de l'Inde. Darius Ier y a pénétré. Xerxès, Artaxerxès et Darius Codoman y ont fait quelques conquêtes. Alexandre a pénétré beaucoup plus loin, y a vaincu Porus, et s'est vu rendre par les députés de plusieurs royaumes éloignés les honneurs qu'on ne refuse guère à la force triomphante. Ses successeurs ne s'y sont pas soutenus, et ont entretenu si peu de relations avec l'Inde, qu'ils n'en ont point tiré de secours les uns contre les autres, ni dans leurs guerres contre les Romains. Auguste, dans l'éclat de sa gloire, vit paroître à sa cour des ambassadeurs indiens. Claude, Trajan, Justinien, en reçurent aussi. Ces am-

bassades prouvent qu'il y avoit dans l'Inde des gouvernements. Nous devons à cette riche contrée la soie, dont les Perses s'approprièrent long-temps le débit; ce qui la fit vendre pendant long-temps au poids de l'or. Justinien envoya deux moines à Sérica, partie de l'Inde où se trouvoit le ver qui fournit cette précieuse étoffe. Ils ne purent rapporter cet insecte vivant; mais ils conservèrent des œufs qu'ils firent éclore. De ces œufs sont venus tous les vers à soie de l'Europe.

Les ombres qui couvrent l'histoire des premiers Indiens s'étendent encore plus épaisses sur l'histoire des premiers Chinois.

CHINE.

La Chine, entre Siam, la Tartarie, la mer Caspienne et le Japon.

Il y a sur la Chine deux grands objets de controverse entre les savants, leur chronologie et le mot Tien. Les Chinois se vantent d'une haute antiquité, et apportent en preuve le calcul d'une éclipse arrivée 2155 ans avant notre ère. Les jésuites ont adopté cette chronologie, et ont prétendu que la note de cette éclipse se trouvoit dans les anciens livres chinois. Les missionnaires adversaires des jésuites répondent que ce calcul a été inséré dans ces annales par les jésuites, adulateurs des Chinois, puisque ceux-ci étoient dans la plus profonde ignorance sur l'astronomie quand les jésuites arrivèrent à la Chine, et par conséquent hors d'état de calculer une éclipse, il y a plus de 3800 ans, à moins qu'ils n'eussent depuis prodigieusement oublié leurs connoissances, ce qui n'est pas présuma-

ble d'une nation jalouse à l'excès de tout ce qui peut l'illustrer. Cette controverse, comme on voit, dirigée et soutenue par l'esprit de parti, est devenue interminable.

Il en est de même des disputes sur le Tien. Ce mot peut s'entendre de l'esprit qui préside aux cieux, ou des cieux matériels eux-mêmes. Les jésuites, persuadés que les Chinois n'adoptent que la première acception, permettoient l'adoration du Tien. Les missionnaires, croyant que la seconde acception étoit la plus commune, défendoient l'adoration du Tien comme une idolâtrie, que les jésuites n'autorisoient que pour se faire un grand nombre de prosélytes. Comme il y a peu de mal sans quelque bien, il est résulté de ces controverses des éclaircissements sur l'origine de la nation, qu'on ne fait pas remonter si haut, et sur ses lois.

Le gouvernement chinois a toujours été monarchique. Les auteurs conviennent tous de cette vérité, et nous ont transmis une liste de rois, dont la suite non interrompue rend leur opinion plus que probable. D'ailleurs, comme les Chinois ne souffroient pas d'étrangers chez eux, ils ont dû conserver long-temps sans mélange leurs lois primitives. Leur religion étoit le pur théisme, renfermé dans d'anciens livres, qu'ils appeloient par excellence *les cinq volumes*, dont il ne reste que des fragments, qui contiennent l'abrégé de leur science et de leur morale. Les expressions ne sont pas si claires, pour le théisme exclusif, qu'on n'en puisse conclure qu'ils permettent qu'on rende un vrai culte aux esprits célestes que l'Être-Suprême a établis sur les villes, les rivières, les montagnes, les royaumes,

les provinces, et sur chaque homme en particulier. C'est cette espèce d'indulgence pour ces dieux secondaires qui a alimenté les disputes sur le Tien.

Les livres chinois décorent ce Tien de tous les attributs de la divinité. Il préside à tous les événements, sonde les replis du cœur humain, récompense la vertu, punit les vices, même ceux des rois, inflige aux nations des châtiments qu'il annonce par des prodiges, pour inviter les coupables à les prévenir par le repentir. Les bonnes pensées sont inspirées par le Tien; il se sert de sa puissance absolue sur la volonté des hommes pour les conduire à la vertu, en employant le ministère de leurs semblables, pour les récompenser ou les punir, sans nuire à leur liberté. Il n'y a point d'homme, quelque vicieux qu'il soit, qui ne puisse parvenir à la vertu, en profitant des secours que le Tien lui offre.

Tout hommage, selon les livres chinois, est vain, s'il n'est inspiré par le cœur. L'empereur avoit seul le pouvoir d'observer les rites primitifs, et de rendre publiquement un hommage solennel à la divinité. Sacrifier au premier être étoit une cérémonie si sublime, que la première personne de l'empire étoit seule digne de la pratiquer; mais il falloit que ce prince se préparât aux fonctions pontificales, en expiant ses péchés par un jeûne austère, et par les larmes de la pénitence. Les livres canoniques, en plaçant les ames des hommes vertueux dans le séjour du bonheur, ne parlent pas clairement des châtiments réservés aux crimes dans une autre vie. Ils croient à l'existence de l'ame après la mort, et ont des idées saines sur la création. Cette belle religion a été corrompue par l'idolâtrie, qui s'est

répandue dans la Chine à diverses époques; mais la religion primitive a autant de fois repris le dessus, et régne encore chez les disciples de Confucius.

Une loi très ancienne, qui existe encore, dont on ne peut guère deviner le motif et le but, défend à un homme d'épouser une femme qui porte le même nom que lui, quoiqu'il soit bien prouvé qu'elle n'est pas sa parente. L'empereur, arrivé au trône, trace quelques sillons en l'honneur de l'agriculture. Tous les ans il renouvelle cette cérémonie accompagnée de sacrifices. Pendant le temps fixé pour leur durée, le commerce cesse, les tribunaux vaquent, et les voyages sont interrompus. La polygamie est de toute antiquité permise à la Chine. La langue chinoise tient de l'hébraïque. L'écriture y peint les choses et non les mots. Elle est énigmatique, emblématique, symbolique. Les caractères y sont tellement multipliés, que leur connoissance demande un temps infini, quelquefois la vie entière d'un homme, ce qui arrête chez eux le progrès des sciences.

Il n'y a pas de sciences que les Chinois ne prétendent avoir possédées de temps immémorial. Agriculture, médecine, musique, astronomie, philosophie, morale, et même magie. A les entendre, nul peuple n'a su aussi bien que leurs ancêtres les arts mécaniques, la navigation et le commerce, apparemment entre eux; car, comme l'accès chez eux a toujours été interdit aux étrangers, ils ne se sont pas non plus étendus au-delà de leurs limites par terre, ni plus loin que leurs côtes. Leur caractère, en général, est doux, humain, modeste. Ils sont très cérémonieux, exacts et scrupuleux observateurs de leurs lois, dont

l'exécution d'ailleurs a toujours été sévèrement surveillée.

Les anciens historiens de la Chine parlent d'un déluge arrivé environ trois mille ans avant notre ère; ils ne disent pas si c'est avant ou après ce déluge que parut Tien Hoang, dont ils font leur premier législateur. Sous son règne, disent-ils, l'esprit céleste se répandit dans le monde, inspira aux hommes ses sentiments d'humanité, après avoir détruit le grand dragon qui avoit introduit le désordre dans le ciel et sur la terre. Cette tradition, qui semble faire allusion à la chute des mauvais anges, est remarquable. De ses successeurs, l'un créa l'astronomie, et divisa le mois en trente jours; sous un autre s'introduisit le partage des terres, qui fit inventer la géométrie; un troisième bâtit les cabanes, montra à tirer du feu des cailloux et à cuire des aliments; un quatrième imagina des cordelettes, faute d'écriture, pour conserver la mémoire des faits, et établit des foires pour la communication du commerce. Il est étonnant que cet établissement de foires précède les temps connus de l'histoire des Chinois.

Elle commence à se débrouiller sous Fo-Hi, dont l'existence ne forme cependant pas une époque certaine. Environnée d'un arc-en-ciel, sa mère devint enceinte; on le fit roi par respect pour son origine. Il étoit profond mathématicien; il bâtit des villes, et les entoura de murailles, imposa des noms différents aux familles, et substitua aux cordelettes des caractères qui ont été l'origine de ceux qui existent. Il institua l'ordre des mandarins, ayant chacun leur département, l'histoire, le calendrier, les bâtiments, les se-

cours pour le peuple, le soin des terres, l'écoulement des eaux, et il prit un dragon pour les armes de l'empire. Fo-Hi institua le mariage et les lois qui y sont relatives, et régla le culte religieux. Son successeur Shin-nong, favorisa l'agriculture, étudia les vertus des plantes, les appliqua à la médecine, et établit des marchés. Il passe pour avoir été un prince très religieux. Wang-ti parla aussitôt qu'il fut sevré. Dès sa plus tendre enfance il montra beaucoup de génie; dans sa jeunesse, beaucoup d'amabilité; dans un âge plus mûr, beaucoup de jugement. C'est le plus grand inventeur qui ait jamais existé, s'il est auteur de toutes les découvertes qu'on lui prête: l'art de tirer du sel des eaux de la mer, de faire des cartes géographiques, de niveler les chemins, en aplanissant et perçant les montagnes. Il a perfectionné la science du calcul, a réglé les poids et les mesures, battu la première monnoie, construit des barques à rames, et des chariots inconnus avant lui. Wang-ti a armé les guerriers d'arcs et de flèches, et leur a inspiré une ardeur martiale par le bruit des trompettes et des tambours. Il a percé la flûte, et imaginé l'orgue. Le premier, il a observé les variations du pouls, et les a appliquées à la connoissance des maladies. Les couleurs des fleurs et des oiseaux lui ont fait imaginer la teinture. Il en a partagé l'honneur avec l'impératrice, sa femme. Pendant qu'il alloit labourer la terre avec ses principaux courtisans, elle se rendoit avec ses dames à son bosquet de mûriers, où elle ramassoit la soie, et les encourageoit par son exemple à des ouvrages de broderie, qu'elle consacroit à des usages religieux.

Les successeurs de Wang-ti n'eurent plus qu'à perfectionner ses inventions. Il est à remarquer que l'art de la guerre, qui fonde la réputation des autres monarques, n'entre pour rien dans les éloges de ceux de la Chine. L'histoire n'imprime à leur mémoire un caractère d'estime qu'autant qu'ils ont été utiles à leurs peuples. Rien n'a échappé à l'attention de ces princes. Tout, sous leur gouvernement, étoit assujetti à des lois sages, sur la fouille des mines, l'instruction publique, l'administration de la justice, les devoirs entre mari et femme, père et enfants, frères aînés et cadets, et entre amis. Les devoirs entre le roi et ses sujets furent tracés par un monarque tiré de la classe des laboureurs, auquel l'empereur légua la couronne, à l'exclusion des princes de son sang. Il ne faut pas croire qu'entre ces princes il ne s'en soit pas trouvé de méchants; mais les historiens n'en font qu'une mention très légère, comme s'ils en avoient honte, et comme s'ils craignoient d'imprimer par-là une tache à leur nation. Cette époque, dont la durée est aussi incertaine que les faits qu'elle contient, finit environ dix-huit cents ans après le déluge.

Les Chinois, si resserrés chez eux par des lois prohibitives, sont pourtant soupçonnés d'avoir peuplé l'Amérique. Ils l'ont pu, dit-on, et ils l'ont fait. Ils l'ont pu, parcequ'à leur orient il y a un pays qui avance vers l'Amérique septentrionale, et qu'on trouve entre ces contrées une communication par le moyen d'une chaîne de plusieurs îles. Il peut même se faire que l'Asie et l'Amérique aient été jointes de ce côté par un isthme qu'un tremblement de terre aura détruit. Cet

isthme auroit rendu la transmigration plus facile; mais la chaîne d'îles qui est à présent reconnue suffit pour en démontrer la possibilité.

La preuve du fait se tire de ce qu'on a reconnu dans les langues américaines beaucoup de mots chinois et japonois; de ce que la partie d'Amérique voisine de l'Asie s'est trouvée la plus peuplée; de ce qu'on y a remarqué les mœurs et les coutumes tartares; de ce qu'il y avoit parmi les Américains méridionaux une tradition que leurs ancêtres venoient du septentrion. Cela ne veut pas dire qu'il ne puisse pas en être venu d'ailleurs; on a de fortes conjectures que les Phéniciens, les Egyptiens, les Carthaginois, dans leurs expéditions commerçantes, ont touché l'Amérique. On y fait aborder jusqu'à des Gallois et des Normands jetés par des tempêtes; de là le mélange qu'on a pu remarquer dans les habitudes des Américains; mais ces hasards, capables tout au plus de fortifier une population, ne doivent pas être mis pour sa formation en comparaison avec le moyen naturel et facile de l'émigration chinoise d'un continent à l'autre, par la continuité des îles qui existent. Il est donc plus que probable que le nouveau monde a été peuplé par l'ancien, et il est inutile de chercher à ses habitants un premier père différent du nôtre.

Voilà les pères des principaux peuples qui occupent actuellement l'Asie assez connus pour faire attendre sans impatience au lecteur curieux la connoissance, que nous donnerons avec étendue, des vicissitudes civiles et militaires de leurs descendants. De même nous allons donner une idée générale de nos pères en Europe, parceque plusieurs d'entre eux sont sortis direc-

tement d'Asie, et que les autres en sont venus par intermédiaires. De leurs noms, les uns existent encore, comme Espagnols, Francs, Bourguignons, Allemands, Bretons ; les autres, comme Huns, Gétes, Goths, Celtes, Alains, Ostrogots, ne se trouvent plus que dans l'histoire. On verra que c'est du mélange de toutes ces nations que sont formés les gouvernements disparates qui régissent l'Europe.

ESPAGNOLS.

L'Espagne, entre l'Océan, la Méditerranée et les Gaules.

En jetant les yeux sur la carte on voit que l'Espagne est divisée par les montagnes en espéces de cases, très propres à contenir chacune un peuple indépendant de ses voisins. En effet, ainsi étoit habitée l'Espagne lorsque les Carthaginois y abordèrent, et on sait encore les noms de plusieurs de ces petites nations. On croit qu'elles doivent leur origine à deux fils de Japhet : Jabal, qui y jeta quelques uns de ses enfants, et Gomer, son frère aîné, père des Celtes, qui les y introduisit par les Gaules. Ceux de ces peuples les plus éloignés de la contagion des mœurs romaines et carthaginoises ont long-temps conservé la valeur, les coutumes, le langage, la férocité même et la religion des Celtes. C'étoit celle des patriarches. Ils adoroient un seul Être-Suprême, non dans des temples, comme les Grecs et les Romains, mais dans des bocages qui leur étoient consacrés. Ils croyoient un état futur de peines et de récompenses : ils faisoient des sacrifices au Souverain-Etre. Pendant plusieurs siècles, ils observèrent une ex-

trême sensibilité dans leurs cultes religieux, jusqu'à ce que, s'étant mêlés avec d'autres nations, ils devinrent superstitieux, au point d'immoler des victimes humaines.

Le gouvernement des Espagnols a été celui d'un seul, tant que la nation n'étoit pas nombreuse; mais, s'étant multipliée, elle a dû se partager, tant en petits royaumes qu'en républiques. C'est ainsi que la trouvèrent les Carthaginois et les Romains; et c'est ce qui donna à ces conquérants la facilité de les soumettre. On ignore leurs lois. Il paroît que les querelles entre homme et homme, ville et ville, district et district, étoient jugées par un grand conseil. Celui qui refusoit de s'y soumettre avoit la ressource de se battre contre son adversaire. La même condition avoit lieu entre ville et ville, fondée sur ce principe reconnu par les Celtes, que la Providence accordoit toujours la victoire au parti le plus juste.

Les Espagnols comptoient trop sur leur valeur: les armes défensives leur paroissoient indignes de la véritable bravoure. D'ailleurs, ils connoissoient bien l'art de la guerre. Ils savoient si bien tremper l'acier, qu'il n'y avoit point de casque à l'épreuve de leurs coups. On vante leur adresse à pied et à cheval. Le temps que les Romains mirent à les subjuguer marque leur habileté et leur constance. Ils se défendirent pendant près de deux cents ans avant d'être entièrement soumis: vaincus, il fallut les désarmer. Cette précaution les affligea tellement, que plusieurs milliers d'entre eux se donnèrent la mort de honte et de désespoir.

Ils ont connu le commerce, les arts et l'industrie. On ne peut leur reprocher l'orgueilleuse indolence

qui a quelquefois déshonoré leurs descendants. Leur langue, tenant de l'hébraïque pour le fond, retraçoit leur origine celte : elle étoit grave et sonore. On dit qu'ils n'écrivoient ni sur l'histoire, ni sur les sciences, ni sur leurs coutumes religieuses. Ils en conservoient le souvenir dans des poëmes que leurs poëtes, qu'ils nommoient *druides*, apprenoient par cœur et transmettoient à leurs disciples. L'éducation qu'ils donnoient à leurs enfants consistoit à les accoutumer au genre de nourriture et aux exercices propres à les rendre robustes et actifs. Une des plus grandes bénédictions, étoit de mourir en combattant pour la patrie. Les femmes mêmes donnoient l'exemple de l'intrépidité.

Non seulement l'Espagne avoit des rivières qui charrioient de l'or, mais elle avoit encore des mines d'argent très abondantes, sur-tout dans les Pyrénées. Quelques bergers ayant mis innocemment le feu à des broussailles, l'incendie se répandit dans ces montagnes : les flammes fondirent l'argent de quelques mines, d'où il coula en ruisseaux. Quand les Carthaginois entrèrent en Espagne, ils trouvèrent les ustensiles domestiques, et notamment les mangeoires des chevaux, d'argent. Outre les richesses que ces peuples en tirèrent pendant qu'ils la possédoient, on sera étonné des sommes que les Romains en emportèrent en neuf ans, savoir, onze mille cinq cent quarante-deux livres pesant d'argent, et quatre mille quatre-vingt-quinze livres d'or.

GAULOIS.

La Gaule, entre l'Océan, la Méditerranée et le Rhin.

Les seuls voisins par terre qu'eussent les Espagnols étoient les Gaulois. L'ancienne Gaule, pour la fertilité, étoit bien différente de la nouvelle, soit par la faute des habitants, uniquement occupés à la guerre et à la chasse, et peu curieux de la culture, soit par un vice naturel et inhérent au sol. Il n'y avoit ni vignes ni oliviers, ni aucune sorte de grains, excepté le blé. Les historiens attribuent cette disette à la rigueur du climat qui régnoit alors. Il faut convenir que la destruction des forêts et le desséchement des terres marécageuses ont dû, à la longue, changer pour ainsi dire l'atmosphère, et amener la température plus douce et plus favorable aux biens de la terre dont nous jouissons. Il en est arrivé que les hivers y sont moins longs que ceux des pays situés dans le même parallèle. A la vérité, le froid s'y fait encore quelquefois sentir rigoureusement; mais il est rare qu'il enchaîne les eaux au point que les rivières puissent servir de ponts aux armées, comme il arrivoit fréquemment autrefois.

Les Celtes, comme on l'a dit, venus par la Germanie, ont, de proche en proche, peuplé ce pays; par conséquent, nous reconnoissons Gomer, fils de Japhet, pour notre père, et la religion de ce patriarche a dû être la première de nos ancêtres. Elle s'y est conservée long-temps dans sa simplicité. On est étonné de l'extrême ressemblance qui se rencontre entre les usages domestiques et religieux des Juifs, et ceux des anciens

Gaulois : les fêtes, les anathêmes, les dévouements, la hiérarchie des prêtres, les sacrifices. Comme les Juifs aussi, ils ont infecté leur religion par des cultes étrangers. Leurs dieux avoient sous d'autres noms les mêmes attributs que ceux des Romains. Ces conquérants virent les Gaulois prodiguer l'encens et faire des sacrifices à ces divinités, lorsqu'ils portèrent leurs armes dans les Gaules; mais ils n'avoient pas de temples. Les bosquets sacrés en tenoient lieu. Entre les arbres qui les composoient, le chêne obtenoit une vénération de préférence. Cependant il reste des monuments gigantesques qu'on croit avoir été destinés au culte religieux. Le mieux conservé se trouve en Angleterre, où l'on présume qu'a été long-temps établi le siége de la religion gauloise. Il consiste en un bâtiment circulaire, composé de pierres énormes jointes par des tenons, couronné d'une architrave. Il ne paroît pas avoir été couvert. Au milieu est une pierre plus grosse que les autres, qui a servi d'autel. Toutes conservent encore des restes de sculpture. Plus on les regarde, moins on conçoit par quels moyens ces blocs ont été amenés dans cet endroit, où l'on n'en trouve pas de pareils, et comment ils ont pu être élevés et placés. A des distances inégales du monument, se voient des monticules plus ou moins hauts. Les débris d'ossements, d'armes, d'ustensiles domestiques, et même des bijoux de femmes qu'on a trouvés en les fouillant, font conjecturer que ce sont des tombeaux.

Les chefs de la religion gauloise étoient les druides. Ils formoient un ordre. Les décisions de ces prêtres influoient sur toutes les affaires, tant générales que particulières. En fait d'antiquité, on les regarde comme

étant de même date que celle des brachmanes des Indes, des mages de Perse, des chaldéens de Babylone et d'Assyrie; en un mot, que celle des plus anciennes sectes de philosophie. Ils avoient le droit de choisir les magistrats annuels de chaque ville, et ceux-ci ne pouvoient pas assembler le conseil sans leur permission; de sorte que les druides étoient réellement les maîtres du gouvernement. Leur chef s'appeloit le grand druide. Des modernes ont placé sa résidence dans les forêts du pays Chartrain, près de Dreux. On sent combien sa puissance devoit être souveraine et étendue. L'ordre avoit des colléges et des écoles, présidoit à l'éducation de la jeunesse, lui enseignoit tout, excepté le métier des armes. Les druides et leurs disciples étoient exempts d'aller à la guerre, et de toute espèce de tribut. L'ordre n'étoit pas restreint à telle ou telle famille, ni même à la nation. Tout homme pouvoit y entrer, dès qu'il étoit approuvé par la société. Le grand druide étoit élu à la pluralité des voix. Quand il s'élevoit à ce sujet quelque contestation, elle se terminoit par l'épée.

Ils n'écrivoient rien, mais ils apprenoient par cœur des pièces de poésie, qui contenoient toute leur science et tous leurs mystères. A la longue, ces poésies devenoient si nombreuses qu'il leur falloit vingt ans pour les apprendre, quoiqu'ils pussent y donner tout leur temps; car ils n'étoient embarrassés d'aucuns soins domestiques, ayant des biens communs, et étant voués au célibat. Ils tenoient pour points fondamentaux de leur religion le culte des dieux, l'abstinence de tout mal, et une intrépidité imperturbable dans l'exécution d'une entreprise. Avec ce dernier principe, un ordre

composé de gens habiles peut aller loin. Ils croyoient une vie future, et répandoient avec soin parmi le peuple ce dogme utile. Il n'y a pas de sciences que les anciens historiens ne leur donnent, sur-tout la science de la prédiction, et la médecine. Ils renforçoient celle-ci de quelques pratiques superstitieuses, afin de rendre plus respectables ceux qui s'y adonnoient, comme de consulter la situation des planétes pour administrer les remédes et cueillir les plantes. Il falloit en arracher quelques unes d'une main et non de l'autre, être habillé de blanc, avoir les pieds nus, et d'autres cérémonies qui paroîtroient puériles, mais dont ceux qui y assujettissoient les autres connoissoient l'utilité.

Ils avoient un respect religieux pour le *gui*, plante parasite qui se trouve sur plusieurs arbres; mais ils n'honoroient d'une espèce de culte que celui qu'ils cueilloient sur le chêne. Cet acte étoit une de leurs plus grandes solennités. Les druides se répandoient dans les forêts pour le chercher, après s'y être préparés par des jeûnes et des cérémonies expiatoires. On alloit le séparer de l'arbre avec une serpette d'or. C'étoit le chef des druides qui s'acquittoit de ce devoir, vêtu de blanc, pieds nus. On faisoit tomber le gui dans un linge tenu au bas de l'arbre par les jeunes druidesses. Ils attribuoient à cette plante les plus grandes vertus, et la regardoient comme un reméde universel.

Ces druidesses étoient divisées en trois classes. La première étoit composée de celles qui gardoient une virginité perpétuelle; celles de la seconde étoient mariées, mais obligées aux lois de la continence, hors une fois l'année, qu'elles alloient voir leurs époux pour avoir des enfants. La dernière classe, exempte de l'assujettis-

sement des deux autres, étoit destinée à les servir. Ces prêtresses jouissoient d'un grand pouvoir dans la nation. Elles assistoient aux conseils, et même les présidoient. On leur attribue la principale part à l'acte le plus solennel et le plus affreux de la religion des Gaulois, les sacrifices humains.

Dans ces occasions, les druidesses s'habilloient de blanc. Elles étoient déchaussées et portoient une ceinture d'airain. Elles accouroient sur le malheureux qu'on leur livroit, le jetoient par terre, le traînoient au pied d'un grand chêne ; au bas s'élevoit une espèce de marchepied, sur lequel se tenoit la prêtresse qui devoit faire le sacrifice. Elle plongeoit un long couteau dans le sein de la victime, et tiroit ses prédictions de la manière dont le sang couloit. Les autres druidesses, qui étoient là pour l'assister, ouvroient le cadavre, en examinoient les entrailles, dont l'inspection leur servoit aussi à prévoir l'avenir, et à faire des prédictions qui, communiquées à l'armée ou au conseil, étoient reçues avec une sainte crédulité. Ordinairement c'étoit les prisonniers de guerre qu'on destinoit à ces sacrifices abominables ; mais, faute de prisonniers, on prenoit d'autres victimes que le sort ou l'inspiration indiquoit. Les druides partageoient avec les druidesses ces horribles fonctions, et on les accuse d'avoir long-temps prolongé cette effrayante superstition pour se rendre redoutables.

Un autre ordre très estimé parmi les Gaulois étoit celui des bardes. Ils s'occupoient du soin de chanter les louanges des guerriers, et accompagnoient leurs hymnes du son des instruments. Leurs poëmes passoient pour admirables, et les héros qu'ils chantoient pou-

voient compter sur l'immortalité. Ils se trouvoient dans l'armée, afin de voir de près les exploits qu'ils devoient célébrer; ils animoient les combattants par leurs cris, marquoient, par les inflexions de leurs voix, ou que la victoire se déclaroit pour leur parti, ou qu'elle paroissoit pencher pour les ennemis, et qu'il falloit redoubler d'ardeur et de courage. Les Gaulois avoient aussi des *vates*, classe de poëtes ou de chantres inférieurs aux bardes. L'éloquence n'a pas été moins honorée chez les Gaulois que la poésie. Ils en représentoient la puissance par l'emblême d'un Hercule armé, mais dont la force ne consistoit pas dans ses armes. De sa bouche qu'il avoit ouverte, comme un homme qui parle, partoient des chaînes aboutissant aux oreilles de ceux qui l'écoutoient. Ces chaînes n'étoient pas tendues, mais lâches, pour faire voir que c'étoit librement que ses auditeurs le suivoient.

Arrivés à l'époque antérieure à l'invasion des Romains, les Gaulois, qui avoient long-temps obéi à les rois, se partagèrent en républiques. César les trouva ainsi divisés lorsqu'il entra dans les Gaules. Les unes étoient aristocratiques, les autres en partie aristocratiques et en partie démocratiques; d'autres enfin purement démocratiques. Les citoyens de ces dernières, par distinction, s'appeloient libres. Elles formoient chacune une région, ou district, ou département. Elles choisissoient annuellement un magistrat pour les affaires civiles, et un chef pour la guerre. Chaque année aussi, ces districts voisins tenoient une assemblée générale, où se régloient les affaires qui regardoient les régions alliées. Les cantons même, gouvernés par des rois, se soumettoient à cette régle,

qui auroit fait le salut de la Gaule, si l'amour du bien public eût toujours présidé à ces assemblées ; mais les Romains trouvèrent moyen d'y introduire l'ambition, d'y fomenter les haines et les mésintelligences, selon cette maxime de Tacite : « S'ils ne veulent pas être « nos amis, qu'au moins ils soient désunis entre eux. La « fortune ne peut nous rendre de plus grand service « que de les diviser. » Il y avoit une loi très sage établie dans les gouvernements les plus républicains ; savoir : qu'un particulier qui venoit d'apprendre quelque chose concernant l'intérêt public devoit en informer les magistrats sans en parler au peuple, qui ne devoit en savoir que ce que les magistrats jugeoient à propos de lui communiquer. Par-là on évitoit les décisions précipitées et imprudentes auxquelles l'impétuosité peu réfléchie du peuple donne souvent lieu.

Le duel étoit non seulement une habitude, mais une loi supérieure à toutes les autres, puisqu'un Gaulois condamné à un tribunal pouvoit toujours en appeler à son épée, et forcer son adversaire à descendre dans l'arène. Par bravade, aussi par défi, par simple point d'honneur, pour fixer le sort dans les décisions ou dans les matières obscures, on se battoit en duel. Cette manie venoit du mépris de la mort, commun aux deux sexes. Quand, par la vieillesse, des blessures ou des maladies, ils se trouvoient réduits à traîner une vie sans honneur, ils se donnoient la mort, ou l'imploroient de leurs amis comme un bienfait. Dans les retraites forcées, ne pouvant emmener leurs blessés, ils les tuoient, et ceux qui recevoient la mort leur en rendoient graces. Le second Brennus, ayant reçu une blessure dangereuse, assembla son armée, lui nomma

un chef, auquel il donna ordre de le tuer, ainsi que tous les malades et les blessés, afin de ramener plus facilement les autres dans leur pays. Vingt mille de ces malheureux furent mis à mort. Les exemples du mépris de la mort sont encore plus étonnants dans les femmes. Elles combattoient avec leurs maris, et souvent contre eux quand ils fuyoient, pour les faire retourner au combat. Marius, poursuivant dans leur camp les Teutons qu'il venoit de vaincre, trouva en front leurs femmes armées d'épées et de haches, qui frappoient également sur les vainqueurs et les vaincus. Réduites à ne pouvoir plus se défendre, elles demandèrent trois choses au général romain, de n'être pas réduites en esclavage, qu'on respectât à leur égard les lois de la chasteté, qu'on les employât au service des vestales. Ces conditions ayant été rejetées, Marius les trouva le lendemain toutes pendues de leurs mains à des arbres, et souillées du sang de leurs enfants qu'elles avoient massacrés. César fut témoin dans deux occasions des mêmes effets du désespoir. Dans la première, elles se firent égorger par les adolescents qui étoient restés dans le camp, et qui se tuèrent ensuite les uns les autres; dans la seconde, toutes les femmes, ne voyant pas moyen d'éviter la captivité, allèrent ensemble se précipiter dans la rivière. Enfin des femmes gauloises, ayant eu le choix d'être vendues à l'encan ou d'être massacrées, se déterminèrent, sans hésiter, pour le second parti, et, comme malgré leur choix on les mit en vente, elles se donnèrent toutes la mort, après avoir rendu ce triste service à leurs enfants.

L'esclavage, dont la crainte contribuoit beaucoup à faire prendre aux Gaulois et aux Gauloises ces résolu-

tions désespérées, étoit en effet un état affreux, qui entraînoit la privation de la patrie et des biens, la séparation des époux, des enfants et de tout ce qu'on avoit de plus cher. La *liberté*, pour laquelle ces peuples n'hésitoient point de faire le sacrifice de leur vie, n'étoit pas chez eux un mot vague, par lequel on échauffoit leur imagination; il signifioit un rempart contre tous ces maux. Ainsi le seul moyen de déterminer la valeur du mot *liberté*, et des avantages qu'il renferme, c'est de bien connoître les chaînes qu'on veut secouer, et le genre d'oppression dont on a dessein de se délivrer. C'est cette comparaison qui faisoit préférer aux Gaulois la mort à la perte de la liberté.

La discipline militaire étoit chez eux très imparfaite. Ils comptoient sur leur nombre ainsi que sur leur valeur, et abandonnoient tous les autres avantages aux ennemis. L'art des siéges leur étoit inconnu, quoique le métier de la guerre fût leur passion favorite: soit attachement à leurs anciens usages, soit mépris pour ceux des autres nations, on ne voit pas que l'habitude des armes les ait rendus plus habiles dans la défense; mais ils étoient redoutables dans l'attaque, sur-tout dans les invasions. Ils s'étoient fait en ce genre une telle réputation, que tous ceux qui dans l'empire romain, en qualité de prêtres, de vieillards ou d'invalides, étoient dispensés de porter les armes, ne jouissoient plus de ce privilége, aussitôt qu'on étoit menacé d'une irruption des Gaulois. Ils avoient des chansons guerrières qu'on faisoit apprendre aux enfants, et qui, dès la tendre jeunesse, leur inspiroient le goût des armes.

Leur langue, qui est l'ancien celtique, subsiste encore dans le nord du pays de Galles, dans la Basse-

Bretagne, en Irlande, dans les îles de Man et d'Anglesey, et en Biscaye. Elle paroît rude aux étrangers. On la dit serrée et énergique. Il est étonnant qu'il en soit resté quelque trace après les efforts que les Romains ont faits pour l'anéantir et y substituer la leur, afin de détruire l'antipathie que les druides entretenoient contre eux, et pour faire supprimer les sacrifices sanglants qui donnoient à ces mêmes druides tant de puissance. Dans ce dessein, les conquérants établirent des académies dans les principales villes, Lyon, Bordeaux, Toulouse, Narbonne, Marseille, et ils les rendirent si florissantes, que, du temps de Tibère, on comptoit à Autun, si le nombre n'est pas exagéré, quarante mille étudiants. Les Gaulois ont écrit fort tard et fort peu. On ne sait quels étoient leurs caractères propres : quand ils commencèrent à se familiariser avec leurs vainqueurs, ils écrivirent leur langue en caractères grecs et romains.

Les inscriptions trouvées à Paris prouvent qu'il y avoit entre les Gaulois des sociétés de commerce, par conséquent qu'il se faisoit en grand. La chasse étoit leur occupation favorite, celle sur-tout des grands et des premiers de la nation. Tous les ans, les chasseurs célébroient, en l'honneur de Diane, une fête accompagnée d'offrandes et de festins; l'honneur qu'ils attachoient à cet exercice leur faisoit mépriser l'agriculture, et ceux qui étoient forcés de s'y adonner. La classe des chasseurs étoit celle des guerriers. Ils s'accoutumoient par-là de bonne heure aux courses à pied et à cheval, à lancer le javelot, à mener une vie dure et frugale dans le besoin. Les jeunes gens étoient obligés de porter une ceinture d'une longueur déterminée;

s'ils acquéroient un embonpoint qui les contraignît de l'élargir, ils étoient condamnés à une amende. La chasse entraînoit le dégoût pour tout autre exercice, une oisiveté orgueilleuse, de la férocité, l'amour de la bonne chère et des festins. Avec les viandes, les Gaulois y prodiguoient les liqueurs enivrantes. Aussi leurs grands repas se passoient-ils rarement sans querelles et sans effusion de sang.

On vante leur hospitalité. Ils se disputoient l'honneur de recevoir les étrangers. Le meurtre d'un étranger, s'il arrivoit, étoit puni plus rigoureusement que celui d'un Gaulois. Hors de la guerre, ils étoient humains et compatissants; si fidèles, que les empereurs romains avoient toujours une garde gauloise. Leurs vêtements étoient tels qu'il convient à des militaires, faciles à mettre et à déposer; c'étoient une simple veste et un caleçon. Ils portoient des cheveux longs, avoient un collier et des bracelets aux poignets et au-dessus du coude, d'or ou de cuivre, selon la faculté. L'habit des druides étoit long et blanc. On ne sait quel étoit celui des femmes. Ils ne se permettoient pas la polygamie; et cette nation, devenue depuis si indulgente pour les femmes, s'étoit donné sur elles le droit de vie et de mort.

La fécondité des Gauloises est étonnante, à en juger par les émigrations. La Gaule a versé dans l'Italie seule des flots de guerriers, qui, en s'accumulant les uns sur les autres, l'ont inondée presque entière. Des torrents échappés de ce vaste réservoir ont parcouru et ravagé plusieurs contrées de l'Asie; et de moindres ruisseaux, encore très considérables, se sont étendus en Espagne et jusqu'en Afrique. Comme la profondeur

du limon déposé sur les terres peut faire juger de la masse des eaux qui l'ont apporté, on évaluera l'immense population des Gaules par les colonies qu'elles ont formées, et par le nombre d'hommes presque incroyable dont les armées étoient composées.

La première sortie arriva sous Bellovèse en 2377. Ap. D. 2377.
Il établit les habitants du Languedoc et du Dauphiné Av. J. C. 621
dans les plaines du Piémont et de la Lombardie. Clionis mena ceux qui habitoient entre la Seine et la Loire dans le Mantouan, la Carniole et les territoires de la république de Venise. Le pays de Navarre, les bords du Pô, le Plaisantin, Ravenne, Bologne furent occupés par les Langrois et d'autres voisins associés à leurs conquêtes. En 2614, Brennus, à la tête des Meldois et Sénonois, s'empara de Rome. Les Galates, dont on ignore la situation, obligèrent ensuite toute l'Italie à se liguer contre eux lorsqu'ils voulurent envahir ce pays, ligue qui produisit une armée de huit cent mille combattants. Les Romains trouvèrent encore les Gaulois armés contre eux dans les armées d'Annibal. Un autre Brennus, Belgius et Céréthrius entraînèrent à leur suite en Macédoine, en Thrace, en Dalmatie, jusque dans la Propontide et la Gréce, des milliers de Gaulois qui combattirent, périrent ou se mêlèrent avec les habitants, quelquefois en assez grand nombre pour retenir leur nom dans les pays étrangers; tels furent les Gallo-Grecs.

Le premier moyen que prirent les Romains pour subjuguer les Gaules fut de se tracer un chemin propre à y faire passer rapidement leurs armées dans le besoin. Cet ouvrage fut jugé si important, que Marius qui le commença, et Scaurus qui l'acheva, furent

honorés du triomphe. Cette précaution n'empêcha pas que les Romains n'essuyassent des défaites sanglantes dans les Gaules. Celle de Cépion et de Manlius eut ceci de remarquable, qu'après la victoire, les Gaulois, qui avoient voué les dépouilles à leurs dieux, massacrèrent tous les prisonniers, noyèrent tous les chevaux, et jetèrent tout l'argent dans le Rhône. C'étoit pourtant un trésor qui leur appartenoit. Il avoit été volé par Cépion dans la ville de Toulouse, où les Gaulois l'avoient déposé comme dans un asile sacré. Il appartenoit à la confédération des Gaules, et consistoit au moins en cent mille livres pesant d'or, et autant d'argent.

Les esclaves révoltés qui firent trembler Rome sous la conduite de Spartacus étoient en grande partie Gaulois. L'ancien préjugé de déshonneur qu'ils attachoient au retour dans la patrie en esclave, quand on en étoit une fois sorti en guerrier, les empêcha de suivre le conseil de ce chef qui vouloit les y ramener. Quarante mille Gaulois périrent avec Spartacus. Ce fut le prélude des affreux carnages que César fit dans les Gaules. Nous parcourrons rapidement ces scènes d'horreurs, dont s'honorent les conquérants. Il défit, près du mont Jura, Orgétorix, prit sa femme et sa fille, et tua cent trente mille hommes. Sur les bords de la Seine, il vainquit Arioviste; sur ceux de l'Aisne, Galba, roi de Soissons. Le premier laissa sa fille et ses deux femmes entre les mains de César avec un immense butin, qui fut acheté par beaucoup de sang. Il y eut dans l'armée du second tant de tués, que, si les historiens n'exagèrent pas, les cadavres servirent de ponts aux fuyards. Ceux du Vermandois se défendirent et succombèrent.

Une multitude de petites républiques en fit autant. Leurs divisions aidèrent le général romain à les subjuguer. Il méloit la sévérité à la douceur et aux exhortations. On en rapporte ce terrible exemple, qu'il donna, dit-on, plusieurs fois l'ordre de faire couper la main droite aux prisonniers des peuples dont il craignoit la révolte.

Par ces moyens atroces, la Gaule devint une province romaine, *asservie aux haches*, comme s'en plaignoient ses députés à Rome, *et privée de ses coutumes et de ses lois*. Ces excès justifient l'horreur des Gaulois pour l'esclavage, et les efforts qu'ils firent contre les Romains pour conserver leur liberté. Ils essayèrent quelquefois de se relever de cet état d'avilissement. Il parut des guerriers qui les tirèrent de l'oppression où les retenoient les vainqueurs. Ils donnèrent même des chefs à l'empire; mais leurs succès les épuisèrent autant que leurs revers, et rendirent la conquête de la Gaule facile aux Francs, lorsque ceux-ci l'envahirent.

GERMAINS.

Germanie, entre la mer, le Danube, le Rhin et la forêt d'Hercynie.

Ce qu'on a dit de la Gaule peut s'appliquer à la Germanie: même distribution en petits royaumes, ou en républiques, formant quelquefois, sous un seul chef, un tout imposant; même température opposée à la fertilité du sol, par l'abondance des forêts, des terres marécageuses, des lacs et étangs; même origine tirée des Celtes, descendants de Gomer, fils de Japhet; même religion et mêmes mœurs, excepté que celles des Ger-

mains, moins adoucies, présentent encore plus de férocité et de barbarie, mais offrent aussi des vertus plus franches et moins mélangées. On sait les noms de ces différents peuples; on connoît à-peu-près leur position. Il n'est pas non plus difficile de conjecturer par quel motif ils se sont avancés dans les Gaules; sans doute c'étoit, comme les Gaulois se sont avancés en Italie, en cherchant un climat plus doux. Ils s'y sont rendus puissants; et Arioviste, qui combattit César presque dans le centre des Gaules, étoit un chef germain.

La forêt d'Hercynie, la plus grande de l'Europe, avoit soixante journées de chemin en longueur, et neuf en largeur. Il y en a encore des restes dans ce qu'on appelle *la Forêt Noire*. Les endroits les plus sombres étoient les sanctuaires où s'immoloient les victimes humaines. Les arbres teints de sang, leur funeste ombrage, la terre humide et rouge, les ossements épars, en faisoient des lieux d'horreur. Les prêtres même n'y pénétroient qu'avec une pâle terreur, dans la crainte d'y trouver le dieu cruel qu'ils s'étoient fait, et dont la seule vue tuoit ceux qu'il jugeoit mériter sa disgrace. Les ministres de ce culte sanglant étoient, comme dans les Gaules, les druides et les druidesses. Celles-ci étoient les vrais oracles de la nation, qui présidoient à tous les conseils, et sans lesquels aucunes résolutions importantes dans la paix et dans la guerre ne se prenoient. Outre la maturité du jugement et la sagesse, les Germains leur attribuoient le don de prophétie. On croit que ce grand respect vint originairement de l'utilité de ces femmes qui s'étoient appliquées à connoître les vertus des plantes, en composoient des remédes internes ou des topiques qu'elles employoient heureuse-

ment. Elles pansoient les blessures, de là leur grand crédit dans les armées. On peut remarquer que l'art même présumé de la médecine a souvent servi à propager les dogmes religieux.

Il y avoit tous les ans des assemblées générales. Nul ne devoit y manquer. Celui qui arrivoit le dernier étoit massacré. Les rois, quand il y en avoit, vivoient du produit de leur domaine. La majesté du trône s'entretenoit par des présents volontaires, et par les amendes; celles-ci étoient abondantes. Le meurtre même s'évaluoit et se taxoit. A la honte des Germains, il en coûtoit moins pour avoir tué une femme que pour avoir tué un homme. Les femmes étoient astreintes à tous les soins domestiques. Elles portoient dans les voyages, outre leurs enfants, les ustensiles de ménage, sans que les hommes, uniquement chargés de leurs armes, daignassent les soulager. On voit encore régner cette insouciance dans la partie de l'Allemagne sujette au vasselage. Les femmes, tant est puissant le joug de l'habitude, ne s'en plaignent pas. Elles ont toujours été renommées pour la fidélité conjugale. Les hommes ne leur cèdent en rien sur cet article. L'aiguillon de l'amour se faisoit sentir moins vivement et plus tard dans ce pays, où les brouillards émoussent jusqu'aux rayons du soleil. Les deux sexes vivoient pêle-mêle dans les familles le jour et la nuit. Une habitude d'enfance les rendoit peu scrupuleux sur la nudité, et cette même habitude écartoit l'attention.

Les Germains n'avoient ni villes, ni forteresses : ils regardoient les remparts comme la ressource des lâches. Leurs camps se fermoient avec les chariots et les bagages. Les femmes étoient chargées de les défendre.

Les preuves de courage que nous avons citées des Gauloises doivent s'appliquer aux Germaines. Les guerriers, se fiant uniquement à leur valeur, ne vouloient ni ruses, ni stratagêmes, ni machines. Ils alloient au combat en chantant des chansons qu'on leur enseignoit dès l'enfance. Dès l'enfance aussi on leur apprenoit à respecter les armes. Le premier jour qu'on leur en mettoit en main étoit un jour de fête, dont ils ne perdoient jamais la mémoire. Leur épée étoit leur fidèle compagne de jour et de nuit; ils ne la quittoient jamais, et ils juroient par elle. Il y en avoit une dressée, avec une pique, à la tête du camp. Un Germain ne passoit pas devant ces attributs augustes de la valeur sans les saluer.

Chez un peuple où le duel étoit supérieur aux lois, on conjecture qu'elles n'ont été ni fort étendues, ni fort puissantes. L'habitude, la probité naturelle, rendoient les Germains justes à l'égard les uns des autres, hospitaliers pour les étrangers, exacts à leur parole, fidèles dans le peu de commerce qu'ils faisoient. Ils n'ont long-temps connu que l'échange, et se sont difficilement accoutumés à la monnoie, parceque les marchands romains, abusant de leur simplicité, leur en donnoient de fausses, des pièces de fer recouvertes d'argent, au lieu d'argent pur. On ne leur connoît guère de productions rares que l'ambre, espèce de gomme balsamique que la mer jetoit et jette encore, mais beaucoup moins abondamment, sur quelques côtes d'Allemagne.

Si l'on appelle musique des chansons militaires ou agrestes, ils en avoient une avec des instruments bruyants, sans accord. Ils avoient aussi une médecine,

si on veut prendre pour telle la pratique de quelques recettes, mais sans connoissance du corps humain, sans raisonnement sur les liquides et les solides qui le composent. Pour les jeux, ils n'en connoissoient que d'exercice, sauter, courir, nager, monter à cheval, courber l'arc, faire bruire la fronde, lancer le javelot. Ils ont pourtant connu les dés. Il leur est arrivé d'y hasarder tout ce qu'ils possédoient, et jusqu'à leur liberté.

Avant d'employer les tissus, les peaux de bêtes ont servi d'habillement. Les guerriers ajoutoient aux têtes dont ils se faisoient une coiffure des cornes, des dents, et autres accompagnements, pour se rendre plus terribles. Les femmes se sont sans doute les premières dégoûtées de ces vêtements hideux. Le chanvre prospéroit assez dans leurs terres grasses. Les Germaines en ont tiré les fils dont elles ont fait des toiles, leur première parure. Elles étoient grandes et bien faites, d'un teint assez animé pour des blondes : c'étoit la couleur de la nation. Les femmes laissoient errer négligemment leurs yeux bleus, et leur regard étoit languissant; mais les hommes tâchoient de rendre le leur dur et menaçant.

La férocité nationale se remarquoit dans les funérailles. Comme les Gaulois, ils engageoient les vieillards, les infirmes, les gens inutiles à mourir ou à se laisser tuer. Quand ils ne se rendoient pas de bonne grace, on les y forçoit. La seule différence, c'est que le repas qui suivoit les funérailles de ces victimes involontaires de la coutume n'étoit pas accompagné des élans de joie, par lesquels on célébroit le courage des autres. Avec le mort, on brûloit ou l'on enterroit ses armes, ordi-

nairement son cheval favori, quelquefois ses esclaves; coutume affreuse, mais qui indique l'opinion qu'ils avoient d'une autre vie où ces malheureux étoient envoyés pour les servir. Les festins étoient de toutes les cérémonies, non seulement funèbres, comme on voit; mais mariages, naissances, alliances, retour, félicitations, tout étoit pour les Germains occasion de se traiter. Ils avoient des liqueurs fermentées très enivrantes, pour lesquelles ils marquoient beaucoup de goût. Ils n'ont connu le vin que fort tard. L'empereur Probus apporta la vigne, et en fit planter sur les coteaux du Rhin et de la Moselle; mauvais présent, si l'on croit que c'est l'origine du vice d'ivrognerie qu'on a reproché aux Germains : mais ils s'enivroient auparavant, et moins agréablement.

Sans les annales sanglantes des Romains, nous ignorerions l'existence politique des Germains. Ce sont eux qui, à l'occasion de leurs guerres, nous ont appris quel étoit le gouvernement de ces peuples, nous ont donné une idée de leurs mœurs et de leur manière de combattre. Il résulte de leurs récits que, si le défaut de discipline éloignoit d'eux la victoire, leur courage restoit indomptable; encore la valeur l'emporta-t-elle quelquefois sur la discipline. Les Cimbres, peuple germain, battirent successivement quatre consuls. Si on en croit les historiens romains, dans les batailles qu'ils gagnoient les Romains perdoient très peu de monde, pendant que des nations germaniques entières étoient détruites. Ils conviennent cependant que les Germains se défendoient avec beaucoup de courage; que les femmes se battoient avec acharnement, et que les chiens même, instruits à se jeter sur ceux qui vou-

loient piller le bagage de leurs maîtres, ne laissoient pas de causer de l'embarras aux vainqueurs. Au reste, sous les noms de Francs, Allemands, Gépides, Bourguignons, et autres, les Germains se sont dans la suite bien vengés des ravages que les Romains avoient exercés chez eux. Les Bretons, qui suivent, n'ont pas eu le même avantage.

BRETONS.

La Grande-Bretagne, qui contient l'Angleterre et l'Ecosse, est aussi nommée Albion, à cause de la blancheur, soit de ses côtes, soit des habitants. Sa figure est un triangle irrégulier. Ses mers sont poissonneuses, mais orageuses. Elle a été couverte de forêts qui ont fait place à des champs assez cultivés pour qu'on ait vanté l'abondance de ses grains. On y connoissoit la manne, et on en faisoit usage. Il y a une opinion que cette île a autrefois tenu, par une issue, au continent des Gaules. Une tempête ou un tremblement de terre l'aura fait disparoître. La partie occidentale a été peuplée par les Gaulois ; la partie orientale par les Pictes, venus du nord de l'Allemagne. On ne sait si les Bretons, qui ont occupé le centre, sont un mélange de ces deux peuples rapprochés, ou des indigènes, ou des colonies venues d'ailleurs.

Grande-Bretagne, île vis-à-vis les Gaules, la Germanie et l'Irlande.

Il est impossible de dire quelque chose de satisfaisant sur leur histoire avant César. Voici ce qu'il en rapporte. Leur pays est bien peuplé d'hommes et de bestiaux. Ils n'ont que des huttes éparses, de la monnoie de fer ou de cuivre. Ils appellent villes ou

forts des enceintes défendues par des abattis de bois et un fossé. Comme les Gaulois, ils ont des monarchies et des républiques, des assemblées générales; en un mot, c'est le même gouvernement. Ils marchent au combat avec intrépidité; ils sont très sobres. Leur nourriture ordinaire est le lait et le gibier. Faute de ces aliments, dans le besoin, ils s'en font d'écorces et de racines d'arbres. De même ils se couvrent de peaux d'animaux; mais quand elles leur manquent, ils savent s'en passer. La nudité ne leur est ni pénible, ni répugnante. On faisoit le commerce pour eux, c'est-à-dire qu'on venoit chercher leurs denrées, sur-tout l'étain. Mais ils ont été long-temps sans imaginer de profiter de leurs mers, pour en faire une source de richesses. Leur religion étoit absolument celle des Gaulois : ils avoient des druides, des druidesses, des sacrifices de victimes humaines. Les mœurs des deux nations se ressembloient, cependant à quelques nuances près, et même un peu fortes. Les Gauloises, par exemple, passoient la nuit dans leurs cabanes, au milieu de leurs parents, sans le plus léger vêtement. La coutume les y autorisoit : la coutume en permettoit davantage aux Bretonnes.

La vanité de César, en détaillant ses conquêtes, a du moins produit cet avantage qu'il nous fait connoître les noms des diverses divisions bretonnes, et leur position respective. Il ne nous cache pas combien la valeur de ces peuples lui a fait courir de dangers; il ne dissimule pas que, sans leurs discordes intestines et leur mésintelligence, en vain il auroit essayé de les assujettir. Les généraux romains ses successeurs ont aussi plus réussi par ces moyens que par la force des

armes ; ils ont même été obligés de s'arrêter après des victoires, pour ne pas compromettre leurs premiers succès, et de se couvrir de murs et de remparts de plusieurs lieues d'étendue, contre les irruptions dont leurs conquêtes étoient menacées. Ainsi en agirent les empereurs Adrien, Antonin le pieux et Marc-Aurèle. Sévère sépara l'Angleterre de l'Ecosse par une forte muraille munie de tours et de fossés. Les Romains coupèrent aussi toute l'île par des routes. Il fallut pour y réussir, aplanir des montagnes, abattre des forêts, percer des rocs, dessécher des marais. Les Romains le faisoient moins pour l'utilité des habitants, qu'afin de se procurer la facilité de transporter promptement leurs troupes, et de se trouver toujours en mesure contre un peuple abattu, terrassé et jamais soumis.

César donne pour prétexte à la guerre qu'il fit aux Bretons quelques secours qu'ils avoient envoyés aux Gaulois ; mais il laisse apercevoir que les véritables motifs furent l'ambition, l'amour de la gloire et l'espérance du butin dans un pays neuf. Il étonna les habitants par la vue de ses vaisseaux, dont la forme leur étoit inconnue, et par la promptitude de ses mouvements. Il les battit, les mit en fuite, et laissa un camp d'une légion pour les contenir pendant qu'il retournoit dans les Gaules; mais il ne fut pas plutôt parti, qu'ils attaquèrent la légion. Le général romain revint au secours de ses soldats, vainquit encore, et assura son triomphe par des négociations. Auguste profita de la division que César avoit mise entre les Bretons pour soutenir dans ce pays l'autorité de l'empire. Tibère la négligea. Caligula montra un grand desir d'y porter l'aigle romaine ; mais il ne fit que la montrer de loin.

Ap. D. 2944. Av. J. C. 54.

Cet insensé, sachant que les Bretons l'attendoient de pied ferme sur leur rivage, étend son armée sur la côte de la Belgique, et fait sonner la charge. Tous ses soldats, selon l'ordre donné, se dispersent, courent, ramassent des coquillages dont ils remplissent leurs casques, comme d'un précieux butin. L'empereur instruit le sénat de cette belle expédition, et demande le triomphe, qu'on n'ose lui refuser.

A l'aide d'une guerre civile qu'il fomente, l'empereur Claude soumet une petite partie de la Bretagne, triomphe à Rome, et reçoit le surnom de Britannicus. Titus et Vespasien, continuant les victoires, font prisonniers des rois et des reines. Agricola réduit l'occident de l'île en province romaine. Lui, Sévère et les autres généraux romains ses successeurs, se couvrent de boulevards contre l'orient habité par les Pictes. Aux incursions de ces barbares, les Bretons trouvoient doux de pouvoir opposer les légions romaines. Il y en avoit toujours au centre de la Bretagne. De leur sein sortit Constantin, qui devint empereur. Les désastres de l'empire firent rappeler les légions, ou elles se fondirent faute d'être recrutées. Les Bretons abandonnés à eux-mêmes éprouvèrent des malheurs qu'ils décrivent pathétiquement dans une lettre au consul Aëtius, dont la suscription est ainsi : *les soupirs des Bretons au consul Aëtius*. « Les barbares, disent-ils, nous poussent « vers la mer, et la mer nous pousse vers les barbares. « Ainsi de deux genres de mort qui se présentent sans « cesse à nos yeux, nous sommes contraints de choisir « l'un ou l'autre, d'être submergés, ou d'être égorgés. »

Ils n'avoient alors que des rois. Gildas, historien toujours monté sur le ton larmoyant et plaintif, dit que

les Bretons ne mettoient sur le trône que des hommes fameux par leur cruauté ; que ceux qui leur avoient conféré l'autorité suprême les faisoient massacrer, moins à cause de leurs crimes, que pour avoir occasion d'en mettre de plus mauvais à leur place ; que si quelqu'un de ces princes paroissoit plus humain que les autres, ils le regardoient comme un lâche, et lui prodiguoient les outrages. On attend de pareils princes que du moins ils dédommageront leurs peuples par quelques qualités utiles, qu'ils les défendront contre les Pictes et les Ecossois, leurs ennemis. Loin de là, ils laissèrent errer ces barbares sur leurs terres, le fer et la flamme à la main. Les malheureux Bretons, réfugiés dans les bois et les cavernes, n'y étoient pas encore en sûreté contre la fureur dévastatrice de leurs ennemis ; une grande partie se sauva dans l'Armorique, canton de la Gaule, et actuellement la Bretagne. Le désespoir rendit des forces à ceux qui restoient. Ils se jetèrent en furieux sur leurs ennemis. Le succès couronna leur efforts, mais une famine horrible vint combler leurs malheurs. Dans ces fléaux, Gildas, historien chrétien, reconnoît la main de Dieu qui s'appesantissoit sur les Bretons, ou les soulageoit, selon que leurs crimes, sur-tout ceux du clergé, appeloient sa vengeance, ou que leur repentir sollicitoit sa miséricorde.

Vortigerne, le seul de leurs rois que l'on nomme, Ap. J. C.
prince indolent et inhabile, quoique avide et cruel, réveillé par les clameurs de son peuple, assemble un conseil pour délibérer sur le parti à choisir dans ces fâcheuses extrémités. On y prend la résolution, croyant ne pouvoir se soutenir par soi-même, d'appeler à son secours des étrangers. Le choix tombe sur les Saxons,

peuples de la Germanie, originaires de la Chersonèse Cimbrique, arrivés de là vers le Danemarck, dans un canton nommé Angel, d'où s'est formé le nom Anglia, et pour lors établis sur les côtes de la Zélande. Ils s'étoient fait connoître aux Bretons par leurs pirateries. Cette nation, dégénérée d'esprit comme de courage, s'imagina pouvoir se faire des défenseurs de ceux qui la pilloient; elle les reçut au milieu de ses campagnes cultivées et de ses domaines peuplés de bestiaux. Les Saxons n'abordèrent d'abord qu'au nombre de cinq cents. Ils se comportèrent bien contre les ennemis de leurs hôtes; mais ils remontrèrent que leurs succès seroient bien plus décisifs s'ils avoient plus de combattants; on leur permit d'en faire venir.

Hengist, leur chef, appelle une seconde colonie, puis une troisième. Il ne demande pour propriété à lui assurée qu'autant de terrain qu'en pourra couvrir une peau de taureau. Un si petit don ne peut se refuser. L'habile Saxon, comme avoit fait autrefois Didon en Afrique, coupe ce cuir en lanières très minces, et en entoure un espace assez grand pour y construire une bonne forteresse. Avec la troisième colonie il fait venir Roëne, sa fille. Les charmes de la princesse fascinent les yeux de Vortigerne, et les ferment sur la multitude des maîtres qu'il se donne sous le nom d'auxiliaires, et sur les fers qu'il forge à son peuple, en prenant l'étranger si bien accompagné pour son beau-père. La nation ne partagea pas son aveuglement. L'époux de Roëne fut déposé, et Vortimer, son fils, mis à sa place. Il ne régna que six ans. Après sa mort, Vortigerne remonta sur le trône. Pendant

cet intervalle, Hengist s'étoit cantonné dans le pays de Kent, et il y forma le premier royaume saxon.

Pendant cent trente ans de guerre contre les Bretons, les Saxons, toujours fortifiés par des recrues d'Allemagne, s'augmentèrent au point qu'ils établirent sept royaumes, ce qu'on appelle l'Heptarchie saxonne. Le nombre des Bretons diminua sensiblement: une partie alla grossir la colonie d'Armorique; l'autre se réfugia dans le pays de Galles, qu'elle partagea en six districts, qu'on honora du nom de royaumes. Le reste s'incorpora aux vainqueurs, non à titre d'alliés et d'égaux, mais plutôt comme des esclaves, traités avec une extrême dureté par ces maîtres impérieux.

Les Bretons méritoient ce sort, si l'on en croit Gildas, qui fait un portrait affreux de leurs mœurs. Leurs rois, dit-il, sont de vrais tyrans. Ils ont des femmes, mais ils entretiennent un commerce criminel avec des prostituées. Leurs serments sont autant de parjures. Ils n'entreprennent que d'injustes guerres. Obligés de punir les voleurs, ils gardent près d'eux les plus grands, et les admettent même à leur table. Les juges qu'ils choisissent ne sont redoutables qu'aux innocents. L'historien note ensuite chacun de ces rois par le vice qui lui est propre, ou par une accumulation de vices qui leur sont communs; un Constantin adultère, assassin des princes héritiers du trône, entre les bras de leur mère; Aurélius Conanus, incontinent et plus cruel; Vortipore, mauvais fils, tyran de ses peuples, livré à toutes les infamies d'un vieux débauché, séducteur de sa propre fille; Cunéglasus, ajoutant à l'adultère le crime d'avoir fait rompre le vœu de chas-

teté religieuse à sa complice ; Maglocunus, d'une grande taille, guerrier fameux, d'une prodigalité excessive, usurpateur du trône, touché de remords, pénitent dans un monastère, ennuyé de son repentir, retournant à sa femme : aussi infidéle à son épouse qu'à sa pénitence, il quitta la discipline pour le poignard, se défit de sa femme, et épousa celle de son neveu, qui, bien digne de lui, avoit aussi su se défaire de son mari.

Gildas, qui ne sait que gémir, en rapportant ces forfaits vraiment déplorables, a négligé de nous transmettre les vertus de quelques bons princes, qui, selon le cours ordinaire des choses, ont dû s'entremêler à ces mauvais rois. De même, puisqu'il convient qu'il y avoit de bons évêques, en ne nous faisant point grace des désordres de plusieurs pontifes, simonie, ignorance, mauvaises mœurs, orgueil, avidité de richesses, il étoit convenable qu'il nous fît connoître les prélats dont les qualités éminentes ont certainement, dans ce temps de dépravation, consolé l'église bretonne. Les progrès du christianisme chez les Saxons attestent les vertus du clergé qui prêchoit cette religion. Ces peuples avoient apporté de la Germanie le polythéisme des Cimbres, et leur culte homicide ; ils abjurèrent insensiblement ces erreurs insensées et barbares ; mais il se passa plusieurs siécles avant que l'église d'Angleterre brillât de l'éclat qui l'a rendue si célébre.

En abandonnant cette île pour rentrer sur le continent, nous trouvons toutes les nations qui ont contribué à la dissolution de l'empire romain, et se sont ou perdues elles-mêmes, soit en s'incorporant avec d'au-

tres, soit en se détruisant par leurs propres victoires, ou qui subsistent encore mères des peuples auxquels elles ont transmis leurs noms. Nous recueillerons sous les titres de chacune d'elles les faits principaux qui les ont conduites à une régénération glorieuse et à leur destruction.

HUNS.

L'histoire d'un fleuve qui, dès sa source, roule majestueusement ses eaux, se partage, se réunit, dévaste et féconde, se précipite dans des gouffres, y coule ignoré, s'en élance en bouillonnant, et va se perdre en masse ou en ruisseau dans le vaste sein des mers, cette histoire est celle des Huns, Goths, Visigoths, Vandales, et autres peuples septentrionaux, que nous allons crayonner. La plupart étoient déja redoutables quand ils ont commencé à être connus. L'appât du gain les séparoit, la nécessité d'une défense commune les rapprochoit. Ils ont peuplé des pays inhabités, rendu désertes des contrées florissantes. Leur fureur s'est quelquefois assoupie; alors leur repos les faisoit oublier; mais quand le son de la trompette les réveilloit, ils recommençoient leurs ravages, jusqu'à ce qu'ils allassent se confondre dans la masse commune des nations. Tels ont été les Huns dont nous allons parler. Huns.

Les historiens les font sortir de la Scythie, derrière le mont Caucase. Ils les partagent en deux divisions; l'une, sous le nom de Huns *blancs*, gagne le voisinage

de la Perse, se fixe dans des campagnes agréables, y prend des mœurs douces, dont il faut cependant excepter la coutume suivante : chacun de leurs chefs se choisissoit une vingtaine d'amis, qui partageoient son opulence et ses plaisirs pendant sa vie, et qui, à sa mort, étoient tous enterrés avec lui dans le même tombeau. D'ailleurs, ces Huns blancs étoient équitables entre eux, justes à l'égard de leurs voisins; n'attaquoient point, mais ne se laissoient pas attaquer impunément. Les Perses se sont plus d'une fois repentis de les avoir provoqués. Les races des vainqueurs et des vaincus se sont confondues par la proximité.

L'autre division des Huns, beaucoup plus forte et plus nombreuse, conserva ses habitudes féroces. Dès le berceau ils en donnoient des leçons à leurs enfants, en leur tailladant le visage; les uns disent pour les rendre hideux et terribles, les autres pour les accoutumer à souffrir. Ils n'avoient pas de maisons, pas même de cabanes; ils les appeloient *les tombeaux des vivants*. Ils passoient leur vie à cheval, y mangeoient, y dormoient. On disoit en commun proverbe *que les Huns ne savoient pas marcher*. La peau des bêtes leur servoit de vêtements. Leurs femmes n'étoient ni mieux parées, ni plus délicates sur la nourriture. Un chef vainqueur étoit pour eux un dieu; ils se soumettoient à toutes ses volontés. Vaincu, il devenoit moins qu'un homme; ils le massacroient. On ne parle pas de leur religion, qui sans doute étoit peu raisonnée dans le tumulte des camps, et barbare comme eux.

Ap. J. C. 376. Ces Huns parvinrent de proche en proche, de derrière le mont Caucase, dont ils s'étoient ouvert les flancs, aux Palus-Méotides. Ils regardoient cette bar-

rière comme la dernière borne du monde, et le terme de leurs courses, lorsqu'ils furent agréablement détrompés par un heureux hasard. Une biche poursuivie par des chasseurs alains, établis de l'autre côté de ces marais regardés comme impraticables, se sauva du côté des Huns. Ceux-ci suivirent la route que la biche s'étoit tracée dans le marais, et le passèrent. Ils découvrirent les belles plaines qu'arrose le Tanaïs, bien préférables à leurs terres fangeuses, toujours couvertes d'un épais brouillard. Le rapport qu'ils en firent à leurs compatriotes les détermina à tenter le passage. Ils réussirent, chassèrent les Alains, et se répandirent de là dans l'empire. Les historiens y suivent leur marche, comme les Africains et les Asiatiques suivent celle des sauterelles dévorantes. Les vestiges de leurs pas sont des empreintes de sang dans des cendres.

Souvent les Huns, *nombreux*, dit l'historien Ammien, *comme les sables de la Libye*, se trouvèrent en opposition avec les Goths, Vandales et autres barbares, *multipliés comme les étincelles de l'Ethna*. L'empire romain étoit leur champ de bataille. Ces maîtres du monde payoient des tributs, déguisés sous le nom de présents, à ces hordes effrénées, qu'ils ne pouvoient repousser entièrement de leurs frontières. Ils employoient aussi la ressource de les soudoyer, d'en prendre des corps considérables dans leurs armées, et de les détruire ainsi les uns par les autres. Mais cet expédient devint fatal à ceux qui l'employoient. Les Huns, incorporés aux armées romaines, se formèrent à leur discipline, et devinrent des corps redoutables, quand ils purent se réunir sous des chefs capables de projets et de conduite. On compte entre ces chefs,

Attila. 441.

Uldin, qui donna de justes inquiétudes à Théodose le Grand; Rougas, qui menaça Constantinople; Uptar, qui se rendit puissant dans les Gaules; et beaucoup d'autres dont on ne connoît que les noms; mais, par le peu qu'on en sait, on voit qu'ils portèrent la terreur de leurs armes des bords de l'Asie aux extrémités de l'Europe, et qu'ils furent de dignes précurseurs du fameux Attila.

Ce prince avoit un frère nommé Bléda. Roas, leur oncle, leur laissa le sceptre des Huns.

Il ne faut pas croire que les armées ne fussent composées que de Huns. On compte jusqu'à onze nations, parmi lesquelles se trouvent des Suèves, des Gépides, des Sarmates et autres barbares qui marchoient sous ses étendards. On a donné à ces rassemblements le nom général de Huns, ou parcequ'ils en étoient le principal corps, ou parceque le chef qui les commandoit étoit de cette race. Nous disons le chef, car Attila ne souffrit pas long-temps un collégue. Il fit assassiner son frère Bléda. Son autorité alors étoit reconnue depuis les bords du Rhin jusqu'aux frontières septentrionales de la monarchie persane. Il conçut le dessein d'occuper les trônes d'Orient et d'Occident, ou de les renverser; mais n'ayant pu exécuter ni l'un ni l'autre de ces grands projets, il prit plaisir à humilier les empereurs, à les avilir, en exigeant d'eux des sacrifices de provinces ou d'argent, en forme de tributs, et en leur imposant des conditions outrageantes, telles que celle qu'il prescrivit à Théodose II, de lui remettre des princes du sang des Huns, qui s'étoient sauvés à sa cour. Ils lui furent renvoyés, et il les fit mettre en croix.

Le trait dominant du caractère d'Attila étoit l'orgueil. On obtenoit ses bonnes graces en se prêtant à cette passion. Couridachus, roi d'une nation voisine, s'étant conduit avec lui d'une manière équivoque, fut mandé par l'impérieux monarque. Au lieu de venir, il répondit: « Jamais il ne me seroit possible de soutenir « l'éclat d'une si grande divinité. » Cette flatterie lui réussit mieux qu'une justification. Le roi des Huns s'honoroit du nom de *Fléau de Dieu*, que lui donna l'univers indigné. Pourvu qu'il tînt à la Divinité, peu lui importoit à quel titre. Les rois, les princes qui l'environnoient, l'observoient en silence, étudioient ses gestes, et osoient à peine lever les yeux sur lui.

Attila avoit le teint noir, la taille courte, la poitrine large, le nez écrasé, les yeux petits. Son insolente férocité éclatoit dans sa démarche, dans ses regards, dans ses mouvements. Il ne falloit que le voir pour juger qu'il étoit né pour troubler le repos du monde. Il n'auroit pu dominer une nation aussi vaillante que les Huns, s'il n'avoit pas eu lui-même une bravoure à toute épreuve. A la différence des barbares qui ne comptoient que sur leur courage, il ne négligeoit pas à la guerre les stratagêmes, les machines et les ressources de l'art. La bonne foi n'étoit pas la base de ses traités. Il s'y permettoit plus que de la finesse. Cependant il étoit extrêmement juste à l'égard de ses sujets, et ne leur demandoit d'impôts que ce qu'ils pouvoient payer. Il pardonnoit volontiers à ceux qui se soumettoient: jamais il n'abandonna ceux qu'il avoit pris sous sa protection.

Soit affectation, soit goût, il éloignoit de lui tout ce qui avoit un air de faste. Son épée et le harnois de son

cheval n'étoient enrichis ni d'or, ni de pierreries, quoique ce luxe fût ordinaire à sa cour. Ses convives étoient servis, en or et en argent, de mets recherchés. On n'en mettoit devant lui que de très simples, sur une assiette de bois. Sa coupe étoit aussi de bois. Il étoit grave et sérieux à table. Une plaisanterie qui fit rire des ambassadeurs romains qu'il traitoit n'obtint pas de lui un sourire. Mais s'il étoit sobre en public, il se dédommageoit amplement de cette contrainte en buvant largement dans les repas particuliers. On lui reproche une incontinence effrénée. Il avoit, non pas quelques femmes, mais *un grand troupeau*, dit un historien. Il paroît qu'il y en avoit une maîtresse de toutes les autres. On en juge parceque Priscus, envoyé par Théodose, étant allé leur porter des présents, en trouva une, nommée Recha, assise sur son lit, et les autres à terre, occupées à travailler autour d'elle.

Attila ne négligeoit pas les petits moyens, souvent plus efficaces que les grands, pour attirer la confiance de la multitude. L'épée de Mars avoit été de tout temps en grande vénération chez les Scythes, ancêtres des Huns. Le hasard ou l'adresse d'Attila en fit trouver une qui lui fut apportée en grande pompe, comme étant celle du dieu. Le monarque la reçut avec un respect extrême, comme un présage qu'il devoit étendre ses conquêtes jusqu'aux bornes les plus reculées de la terre. Le soldat crédule, enflammé par cet augure, sous l'égide du dieu de ses ancêtres, ne connut plus ni dangers, ni obstacles.

Les subterfuges de Théodose pour détourner les armes d'Attila lui furent inutiles. Ce chef d'une armée féroce et avide de combats avoit besoin de la

guerre. Il ravagea la Thrace, la Macédoine, la Grèce; il répandit l'alarme jusqu'aux portes de Constantinople. L'empereur, après avoir perdu des armées entières, opposa à ce torrent six mille livres pesant d'or, promit d'en payer douze mille tous les ans, se soumit à d'autres conditions honteuses, pour le rachat des prisonniers et l'abandon des transfuges qu'il livra. Théodose favorisa un complot qui se forma sous ses yeux contre la vie de son ennemi : il fut découvert. Attila pardonna, mais pour de l'argent. L'empereur Marcien, successeur de Théodose, voulut se délivrer de la honte du tribut. Il répondit fièrement aux Huns qui vinrent le demander : « Théodose n'est plus; moi, « j'ai de l'or au service de mes amis, et de l'acier pour « mes ennemis. » Cette hauteur réussit. Attila crut prudent de laisser Marcien en paix, et se tourna contre Valentinien III, empereur d'Occident.

Ce prince avoit une sœur nommée Honorie. En même temps qu'il étoit monté sur le trône, elle avoit été déclarée Auguste, ce qui lui donnoit une espèce de droit à l'empire; mais ce titre ne lui attribuoit aucune autorité : c'étoit peut-être même une raison de ne pas souffrir qu'elle se mariât; et elle desiroit l'un et l'autre. Elle écrivit à Attila, le pria de venir la délivrer, lui offrit sa main, et lui envoya un anneau pour gage de sa foi. Le roi des Huns prit ce gage comme le sceau d'un engagement sérieux. Il demanda la princesse en mariage. On la lui auroit volontiers accordée, mais il demandoit pour dot la moitié de l'empire. Honorie mit fin elle-même aux prétentions qu'elle avoit fait naître. L'ennui du célibat la mit dans un état qu'on voulut faire passer au roi des Huns pour une suite

d'un hymen qu'elle avoit contracté. Il se paya de cette raison, parcequ'il vouloit endormir l'empereur sur des projets beaucoup plus étendus qu'il méditoit.

452. La rapidité des marches d'Attila est toujours un sujet d'étonnement : c'est vraiment l'éclair qui part de l'orient, et paroît en même temps en occident. On l'a vu parcourir la Gréce, la Thrace, menacer Constantinople : il revient du fond de la Scythie, se jette en Allemagne, prend Tréves, Strasbourg, Spire, Mayence; nulle ville ne lui résiste : il entraîne à sa suite Hérules, Suéves, Quades, Marcomans, tous les peuples du nord, passe le Rhin, et, à la tête, les uns disent de cinq, les autres de sept cent mille hommes, arrive près de Châlons-sur-Marne, dans les champs catalanniques. Il y étoit attendu par Aëtius, général romain, accompagné de Théodoric, roi des Visigoths, de Mérouée, roi des Francs, et d'une multitude de Sarmates, Saxons, Bourguignons, Belges, Armoricains, qui rendoient cette armée peu inférieure à celle d'Attila. La bataille fut une des plus sanglantes qui se soient jamais données. La nuit seule y mit fin. Le soleil, en éclairant le matin le champ du carnage, offrit aux yeux de vastes plaines couvertes de morts et de mourants, au nombre, dit-on, de trois cent mille. Le silence qui régnoit dans le camp des Huns fit connoître seul qu'ils avoient été vaincus; mais Aëtius, les voyant trop bien fortifiés, n'osa les attaquer. Soit jalousie, soit crainte de n'être pas lui-même en sûreté au milieu de tant d'auxiliaires, il les engagea à retourner chez eux, comme s'il n'en avoit plus besoin.

Cette espéce de défection fit reprendre à Attila le projet qu'il avoit toujours eu de marcher droit à Rome.

Il passe les Alpes avec sa célérité ordinaire. Arrêtés devant Aquilée, défendue par l'élite des troupes romaines, ses soldats se décourageoient. Le général, qui savoit profiter de tout, leur fait remarquer que des cigognes, apparemment effrayées par le fracas d'un siége, fuyoient emmenant avec elles leurs petits. « Elles « abandonnent la ville, leur dit-il, parceque leur in« stinct leur apprend que sa ruine est prochaine. » Il donne l'assaut après cette prédiction, et emporte la ville. Elle fut pillée et réduite en cendre. Trévise, Crémone, Mantoue, Bergame, éprouvèrent le même sort. Les malheureux habitants de ces contrées se réfugièrent dans les marais formés à l'extrémité de la mer Adriatique, et y fondèrent Venise. Milan fut enseveli sous ses ruines. Rome trembloit, mais Valentinien détourna ce torrent dévastateur, toujours par une digue d'argent. Aussi Attila se fit-il peindre en vainqueur, et l'empereur et ses courtisans apportant sur leurs épaules des sacs d'argent qu'ils versoient à ses pieds.

Après avoir rançonné Rome, le roi des Huns parut méditer une entreprise contre Constantinople. Mais ce n'étoit, dit-on, qu'une feinte, pour cacher le dessein qu'il avoit de retourner dans les Gaules, et d'y aller effacer la honte que lui avoient fait essuyer les rois de ces contrées qui s'étoient joints à Aëtius. On ne sait où l'arrêta la fête qu'il donna à son armée à l'occasion de ses noces avec une beauté extraordinaire, nommée Ildico. Transporté de joie, il but avec excès, contre sa coutume. Comme il tardoit le lendemain à paroître, on entra de force dans sa chambre; on le trouva mort, apparemment frappé d'apoplexie. Sa jeune épouse étoit à côté de lui, le visage couvert d'un voile

et fondant en larmes. On ignore quels jours succédèrent pour elle à une nuit si funeste.

Le corps du monarque fut transporté avec pompe dans une vaste campagne, et déposé sous une tente de soie. Des cavaliers choisis dans toute la nation en firent plusieurs fois le tour, chantant tristement les exploits de leur roi. On donna un grand festin qui dura bien avant dans la nuit, et on enterra secrétement le corps renfermé dans trois cercueils d'or, d'argent et de fer. On mit autour les plus belles armes, et les plus riches dépouilles qu'il avoit enlevées, et la cérémonie se termina par égorger tous ceux qui avoient été employés à son enterrement, de peur qu'ils n'enlevassent le trésor, ou n'en révélassent le secret à d'autres. Avec ce prince finit l'empire des Huns. Une guerre civile entre une multitude d'enfants qu'il laissoit en commença la dissolution. Il est aisé de concevoir que cette armée, une fois désunie, se répandit de tous côtés, sans ordre et sans discipline. Las de piller, des corps entiers apportèrent leur butin dans différents cantons où ils s'établirent : leurs intérêts changèrent. On les voit, sous des rois, sous des reines, défendre l'empire et y faire des irruptions, se faire assigner des provinces ou les prendre; les Huns Uturguriens se battre contre les Huns Cuturguriens. Bélisaire les défait tous deux après qu'ils se sont affoiblis. Les Francs, sous les quatre fils de Clotaire, les repoussent au-delà du Danube. On les voit reparoître sous Charlemagne, qui les soumet; et enfin on croit qu'ils sont restés en corps de nation dans la Pannonie, qui des Ugri (Huns) a pris le nom de Hongrie.

GOTHS.

Les Goths, Visigoths, Ostrogoths, et autres peuples qui suivent, ont donné lieu sur leur origine à des recherches aussi pénibles qu'infructueuses. Ainsi que les Huns, dont nous avons parlé, on les fait venir des glaces du nord, d'où ils s'empressoient de s'échapper, aussitôt qu'ils se sentoient assez forts pour aller chercher des climats plus doux. Qu'étoient donc les pays d'où ils sortoient, pour leur avoir préféré la Suède, la Norvége et la Laponie, les bords et les îles de la Baltique? C'est là que nous les prendrons; et en général, c'est de l'endroit où tous ces peuples, Cimbres, Teutons et autres, ont formé leurs premiers rassemblements, après avoir quitté leur terre natale, que nous les ferons partir pour leurs invasions dans le septentrion et le midi. Comme une nuée sombre, ils ont couvert notre horizon. Les lumières de l'histoire en percent difficilement l'épaisseur, et ne produisent que quelques éclairs, où l'on entrevoit, non sans peine, des singularités en fait de mœurs, des actions et des événements en petit nombre, qui méritent d'être recueillis. Goths.

Les Goths, les Gètes et les Cimbres, sont le même peuple. Ils parloient la même langue. Woden ou Odin, grand magicien, est le premier conquérant goth. Il s'établit en Suède, y apporta, y trouva, ou y inventa les caractères runiques, qui sont l'ancien gothique. Woden étoit non seulement sorcier, mais encore poëte. On lui fait transplanter des peuplades en Prusse, en Ap. D. 2938. Av. J. C. 60.

Livonie, dans une grande partie de la Moscovie, et dans la Tartarie, où il a laissé sa langue chez les Tartares précops. L'hospitalité étoit, chez ces peuples, en grand honneur, ainsi que la polygamie. Un homme n'y étoit estimé qu'à proportion du nombre de ses femmes. De là une multitude d'enfants, qu'ils ne laissoient pas languir auprès de leurs pénates. Ils n'en gardoient qu'un seul. Aussitôt que l'âge le permettoit, les pères les envoyoient chercher des établissements dans d'autres pays; de là aussi ces essaims de dévastateurs renaissants. On les a appelés Visigoths, ou Goths de l'Est; Ostrogoths, ou Goths de l'Ouest. Ils punissoient de mort l'adultère, sans doute dans les femmes; car les hommes qui font les lois ont toujours su se ménager. Ils portoient des souliers de crin, et n'avoient rien qui couvrît leurs jambes ni leurs cuisses. Leurs habits ne passoient pas les genoux, et ils étoient, pour l'ordinaire, verts, bordés de rouge. Ils tressoient leurs cheveux, se servoient à la guerre de lances recourbées et de haches.

Ap. J C. 215. Caracalla fut le premier qui s'attira l'inimitié des Goths, et qui attira leurs armes contre l'empire. Depuis ce temps, ce ne fut plus qu'une suite non interrompue de guerres, accompagnées de tous les excès familiers aux peuples indisciplinés. Il suffira de les indiquer. L'empire paya de bonne heure aux Goths une espèce de tribut. L'empereur Alexandre étoit originaire de leur nation. Sa mort violente leur donna occasion de s'emparer de la Thrace et de la Mœsie. Les Ostrogoths voulurent y avoir leur part, et furent vaincus. Les vainqueurs, défaits à leur tour par l'empereur Déce, lui demandèrent la paix à des condi-

tions raisonnables : il la leur refusa. Le désespoir leur donna des forces : ils taillèrent son armée en pièces : lui-même périt dans la bataille. Gallus, son successeur, se soumit à un tribut.

Les Goths étoient divisés en plusieurs troupes. Une 266.
d'elles ravagea la Grèce, et pilla le temple d'Ephèse. Une autre pénétra en Asie, désola toutes les provinces sujettes à l'empire, équipa une flotte formidable, et, ayant passé le Bosphore, secondée par une armée de terre qui la suivoit, dévasta les côtes de la Grèce. Les vents, la peste, et quelques combats heureux délivrèrent les Romains de l'un et de l'autre. Mais une division de ces peuples, échappée à ces malheurs, recommença les pillages, et se fortifia assez pour mériter qu'Aurélien marchât en personne contre les Goths. Il triompha d'eux sur un char attelé de quatre cerfs, qu'il avoit pris à Cannabaud, un de leurs rois. Entre les morts et les prisonniers se trouvèrent plusieurs femmes habillées en hommes, qui avoient vaillamment combattu. Dioclétien les vainquit sur le Danube. On les voit ensuite dans les Gaules mettre en fuite les Bourguignons et les Vandales, et être à leur tour chassés par Constantin, avec lequel ils font alliance, et qu'ils aident à s'affermir sur le trône. Trop fiers de ce service, ils deviennent exigeants. Constantin contient ces bienfaiteurs dangereux par une victoire si visiblement miraculeuse, que beaucoup d'entre eux embrassent la religion chrétienne.

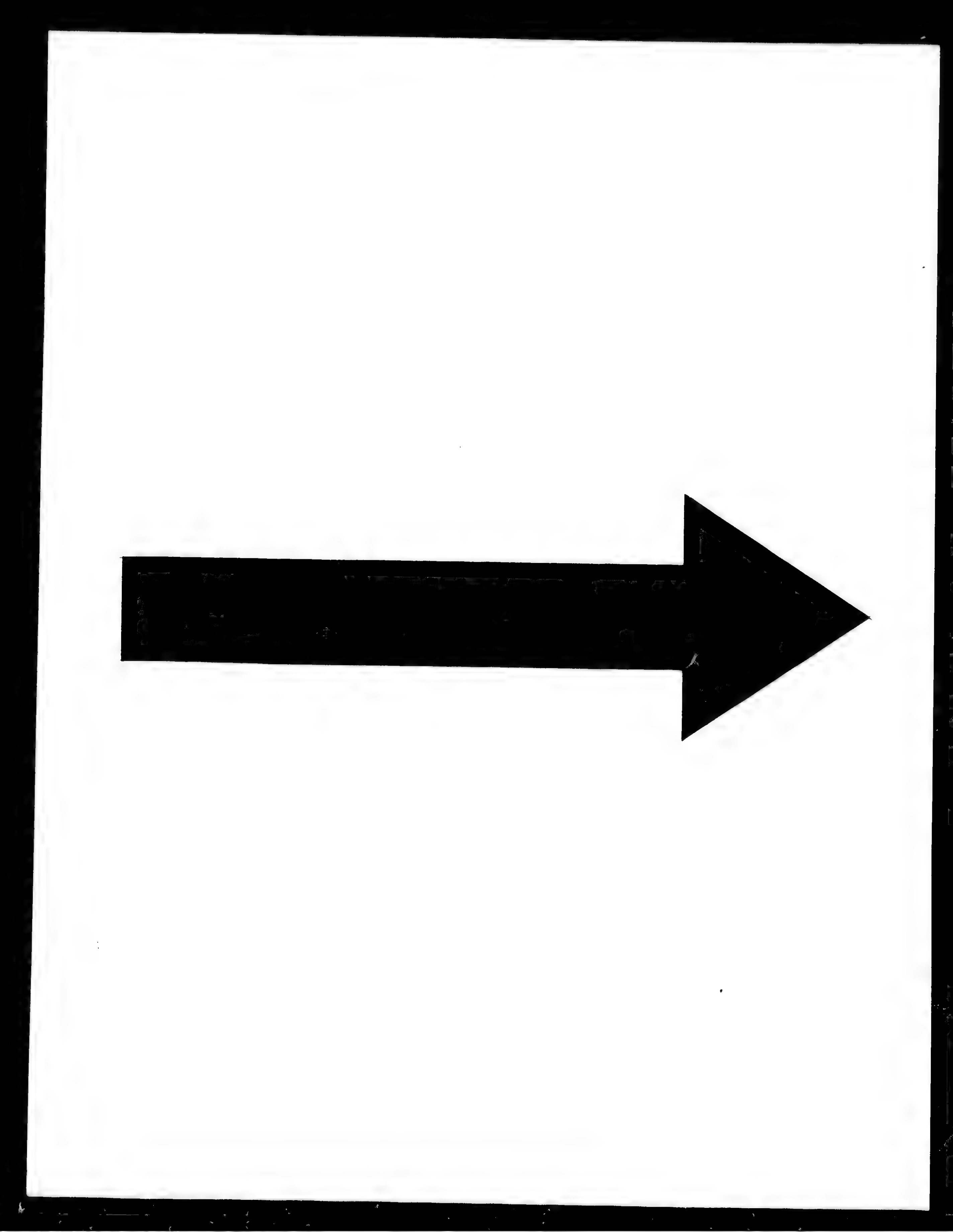
Leur nouvelle religion ne les rendit ni moins re- Alaric. 395.
muants, ni moins inquiétants. De temps en temps il s'élevoit entre eux des chefs qui devenoient de grands conquérants. Un d'eux nommé Ermenric, vainqueur

de tous les peuples septentrionaux, a été comparé à Alexandre-le-Grand. Le nom d'Alaric est encore célèbre. Les différents survenus entre Arcadius et Honorius, ou plutôt entre Rufin et Stilicon, leurs ministres, firent jouer à ce prince un rôle important dans les affaires de l'empire. Rufin l'attira dans la Gréce, qui dépendoit de l'empire d'Orient qu'il gouvernoit, afin qu'Arcadius, voyant ses états attaqués, ne pût se passer de ses services. En effet, Stilicon vola au secours de la Gréce, qui n'étoit pas de son département, dans l'espérance d'en venir aux mains avec son rival et de le perdre. Ces deux ambitieux, Gainas, Tribigilde, Radagaise, tous capitaines goths, appelés dans l'empire et chassés, d'abord à la solde des empereurs, puis combattant contre eux, périrent misérablement. Alaric seul se soutint. Fatigué d'être pour ainsi dire le jouet de la politique romaine, recherché avec empressement quand il pouvoit être utile, négligé avec dédain quand on n'avoit pas besoin de son secours, il arracha d'Honorius une promesse de quatre mille livres pesant d'or, pour s'éloigner des murs de Rome; mais l'empereur différant, sous divers prétextes, de le satisfaire, Alaric revint devant cette ville, la prit, et l'abandonna au pillage. Il mourut peu de temps après.

Ataulphe commença à transporter en Espagne le siége de la puissance des Goths et des Visigoths. Il fut massacré ainsi que Sigéric. Son successeur Vallia, sans perdre de vue l'Espagne, fixa le siége de l'empire de sa nation à Toulouse. Théodoric I et Thorismond, princes guerriers, s'y soutinrent. Ce dernier est appelé par un historien du temps *le hautain et*

intraitable roi de Gothie. Il fut assassiné par les officiers de son armée, excités, dit-on, à commettre ce forfait par Théodoric II, qui le remplaça. Il professa une amitié sincère pour les Romains. Aussi le laissèrent-ils pousser tranquillement ses conquêtes en Espagne. Théodoric y établit solidement son empire, et lorsqu'il comptoit jouir, le même crime qui lui avoit procuré le trône l'en précipita, par la main d'Eric, son frère. Celui-ci chassa les Romains de l'Espagne. Il s'empara de presque [illegible] qui leur appartenoit dans les Gaules. Ce prin[illegible]na ses peuples avec un sceptre de fer; mais [illegible]oit la justice, et il leur donna des lois que ses successeurs ont perfectionnées. Éric tenoit sa cour à Bordeaux : elle étoit brillante et nombreuse. Sidonius, qui l'avoit vue, dit que les Saxons, les Francs, les Hérules, les Bourguignons, et même les Romains, y avoient un air suppliant : Sa grande pénétration et la hardiesse de ses entreprises le faisoient redouter. Il étoit arien zélé, et persécuteur des catholiques. Sous son régne, les siéges épiscopaux qui vaquèrent ne furent point remplis. Il croyoit porter par-là une atteinte mortelle à la religion, qui cesseroit d'être pourvue de dignes ministres inférieurs, dont le choix ne pouvoit être bon que lorsqu'il étoit fait par les évêques : c'est la remarque de Sidonius. 453.

Pendant que les Goths et les Visigoths prospéroient dans les Gaules et en Espagne, les Ostrogoths se rendoient redoutables dans la Pannonie, l'Esclavonie, et dans tous les pays qu'arrose le Danube, jusqu'en Italie. Ils repoussoient les Huns, les Allemands et les Sarmates, et donnoient la main aux Visigoths dans



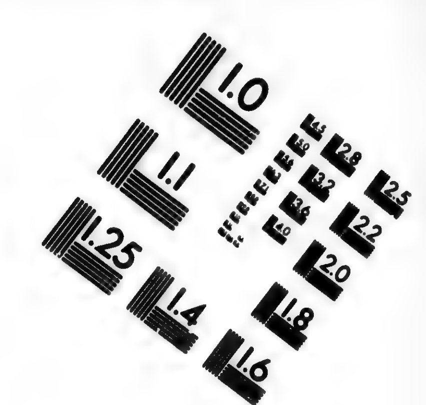
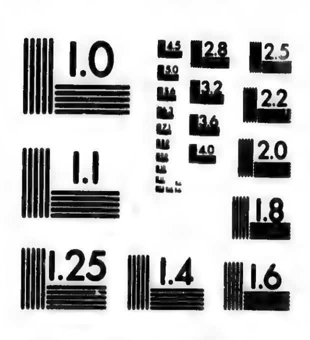


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



les Gaules. Tous ces succès étoient dus à la valeur de Théodomir ; ils furent encore plus considérables et plus brillants sous Théodoric III. Ce prince, d'abord fort attaché à l'empereur Zénon, jusqu'à commander ses armées, rompit avec lui, se réconcilia, et après des victoires qui donnèrent beaucoup d'inquiétude à l'empereur de Constantinople, le roi des Ostrogoths se laissa apaiser par de l'argent, des terres et des honneurs, que Zénon lui prodigua dans la capitale de son empire. Dans cette entrevue, il persuada à Théodoric de tourner ses armes contre Odoacre, roi des Hérules, qui, dédaignant le titre d'empereur de Rome, avoit pris celui de roi d'Italie, et établi son trône à Ravenne.

483. Théodoric part de la Mœsie, qu'il habitoit, avec un nombre infini de combattants qui conduisoient avec eux dans des chariots leurs femmes, leurs enfants et tous leurs effets. Faute de vaisseaux, il fallut tourner la mer Adriatique. Un voyage d'hiver, la peste, la famine, firent beaucoup de ravages dans cette multitude. Heureusement la victoire couronna les premiers efforts de Théodoric. Il défit dans deux batailles rangées les Hérules, prit Milan ; et, après la résistance la plus opiniâtre, s'empara de Ravenne, après trois années de siége, et fit prisonnier Odoacre, qui s'étoit enfermé dans cette ville. Cette conquête le rendit maître de toute l'Italie. Odoacre, à qui Théodoric avoit promis de conserver la vie, fut, dit-on, assassiné de la propre main de Théodoric, sous le prétexte d'une conspiration que le roi des Hérules tramoit contre lui. Le vainqueur laissa aux peuples d'Italie les lois romaines qu'ils suivoient, et les magistrats même aux-

quels depuis long-temps ils obéissoient; politique qui assura sa puissance encore plus que la force des armes.

VANDALES.

Les Vandales tirent leur nom d'un mot gothique Vandales. 215.
qui signifie errer. Ils étoient Goths d'origine, et errants par habitude. Une nation vagabonde n'a point d'annales. C'est seulement dans les fastes des peuples qu'elle a tourmentés qu'on peut trouver quelques souvenirs de ses actions. Par cette raison, c'est dans l'histoire romaine qu'il faut recueillir le peu qu'on sait des Vandales. Ils parurent déja redoutables sous Caracalla, attaquèrent avec succès l'empire sous Aurélien, qui cependant les força de se retirer. Ils allèrent porter leurs armes dans les Gaules, y furent vaincus par l'empereur Probus, se rejetèrent sur la Gréce, d'où ils coururent en Espagne; et, sous le fameux Genseric, ils passèrent en Afrique, où ils consolidèrent leur puissance.

Ce prince y fut appelé par Boniface, gouverneur Genséric. 418.
romain. Calomnié auprès de l'impératrice Placidie, et menacé de perdre son gouvernement, il invoqua le secours des Vandales. Réconcilié avec elle, il voulut se débarrasser de ces auxiliaires par des présents; mais Genseric les refusa, et continua à se fortifier par la prise des places fortes, entre autres de Carthage. Cette ancienne rivale de Rome se vit encore une fois en état de faire trembler ses ennemis. A la nouvelle des préparatifs que Genseric y faisoit, l'Italie fut effrayée. La

capitale releva ses fortifications, et s'entoura de remparts, comme si l'ennemi étoit à ses portes. Mais ces précautions devinrent inutiles par la célérité du roi vandale: il mit pied à terre en Sicile, et la conquit, débarqua en Italie, prit Rome, la livra au pillage, et emmena la famille royale captive en Afrique. Ce qui avoit pu échapper à l'avidité de ses soldats, dans l'ancien domaine des Romains, il le leur fit retrouver par une nouvelle irruption en Italie. Il les enrichit aussi des dépouilles des îles de la Grèce qu'il parcourut en vainqueur; mais il essuya des échecs, et Rome vit encore une fois ses bataillons devant Carthage; mais Genseric fit un traité qui sauva la capitale. Il répara toutes ses pertes, devint plus puissant que jamais, et força l'empereur Zénon à renoncer à toute espèce de prétention sur l'Afrique, qui étoit province romaine depuis quatre siècles.

SUÈVES.

Suèves. L'an de J. C. 8.

Les Suèves du temps de César étoient reconnus pour la plus grande et la plus belliqueuse nation de la Germanie. On les place entre l'Elbe et la Vistule. Leur nom est tiré d'un mot qui signifie *mener une vie errante*. Ils obéissoient à des rois, et avoient les mêmes mœurs que les autres Germains. On ne peut obtenir de lumières sur l'histoire de ces peuples qu'à l'époque seulement où ils eurent quelques rapports avec l'empire romain. Les Suèves se soumirent à Tibère, qui en transporta quelques milliers dans les

Gaules. Il assigna des terres à d'autres au-delà du Danube : un détachement de ces barbares s'établit en Frise. Pendant trois cents ans, ils furent pour l'empire un objet tantôt de crainte, tantôt de ressource ; menaçant les provinces romaines, et y faisant de grands ravages, ou incorporés aux armées de l'empire, et repoussant avec elles les flots de barbares qui venoient inonder les frontières.

Pendant qu'une de leurs hordes très nombreuses étoit presque exterminée par Aëtius en Germanie, une autre pénétroit en Espagne, qu'elle partageoit avec les Vandales et les Alains. Rechila, leur roi, se fait un état des pays environnants les villes de Mérida, Séville et Carthagène. Rechiarius, son fils, s'y fortifie, et devient ennemi des Romains. Inutilement prié par Théodoric, roi des Visigoths, son beau-père, de ne pas troubler la paix, il est défait et mis à mort. Sa succession excite une guerre civile entre les Suèves. Leurs princes passent rapidement sur un trône ensanglanté par la mort violente de plusieurs d'entre eux. Remismond vainquit des rivaux qui lui disputoient la couronne. Il tenoit sa cour à Lisbonne avec éclat, et fort considéré des rois visigoths, alors les plus puissants de l'Espagne. Après sa mort ils conquirent son royaume et en firent une de leurs provinces. Ainsi finit le royaume des Suèves, qui ne dura pas deux cents ans. Ils avoient embrassé la doctrine d'Arius.

FRANCS.

Francs. 254. Nous ne ferons pas descendre les Francs de Francus, fils d'Hector, qui, après la prise de Troie, lorsqu'Enée transporta en Italie une partie de ses habitants fugitifs, seroit venu avec l'autre en Germanie, où il auroit formé une nation. Il est probable que les Francs furent dans l'origine un mélange de plusieurs nations germaniques, auxquelles l'amour de la liberté fit donner le nom de Francs. On donne une autre étymologie à ce nom qu'on fait dériver du mot latin *fracti*, c'est-à-dire exercés, rompus en quelque sorte aux dangers. Ils paroissent pour la première fois dans l'histoire sous le règne d'Aurélien. Leur séjour étoit du côté de Mayence, sur les bords du Rhin, qu'ils passèrent souvent, attirés par le pillage. On les trouve divisés en plusieurs branches, dont la principale étoit celle des Saliens. Le premier historien qui en parle les représente comme un peuple perfide, tenant peu à ses serments, adonné au mensonge, fort civil envers les étrangers, très uni et très juste avec les siens, mais inquiétant pour les autres, ce qui faisoit dire à Eginard, chancelier de Charlemagne : « J'aimerois bien à « avoir un Franc pour ami, mais non pour voisin. »

283. La première expédition qui les fait connoître est celle de Probus contre eux. Ce prince les repoussa des Gaules, où ils avoient pris plusieurs villes. D'une partie des prisonniers, qui étoient en grand nombre, il forma des bataillons qu'il incorpora dans ses armées.

Il envoya le reste sur les bords du Pont-Euxin, où il leur donna des terres à cultiver. Ce peuple, accoutumé à la vie errante, ne s'accommoda pas de ce genre d'occupation sédentaire. Les Francs saisirent des vaisseaux qui se trouvèrent à leur bienséance, parcoururent les côtes de la Grèce qu'ils pillèrent, passèrent le détroit de Gibraltar, et rentrèrent dans leur patrie par l'embouchure du Rhin, chargés de butin. Dioclétien et Maximien, glorieux d'avoir battu les Francs, prirent le surnom de Francisques. Mais les exploits de ces empereurs n'empêchèrent pas ces peuples d'inquiéter toujours leurs frontières. Constantin crut les intimider en traitant avec la plus grande cruauté les prisonniers faits sur cette nation. Il en fit jeter une grande partie aux bêtes, entre autres deux de leurs rois. Cette barbarie ne les empêcha pas de recommencer leurs courses dans les Gaules, et Constantin ne s'en débarrassa qu'à force de présents.

On commençoit à connoître les rois de ces peuples. 355.
Malaric, un d'entre eux, possédoit une grande charge à la cour de l'empereur Constance; mais pendant ce temps, ses compatriotes passoient encore le Rhin, pilloient et brûloient Cologne. L'empereur envoya contre eux Julien, surnommé depuis l'Apostat. Il les repoussa de Reims, jusqu'où ils s'étoient avancés. Un autre roi, nommé Mallabandes, fut consul, comte du palais, et général des armées romaines sous Gratien, et cependant les Francs continuoient de ravager les Gaules. Ils battirent une armée romaine qui étoit venue les attaquer dans leur pays, et la battirent si complétement, que cette défaite fut comparée à celle de Varus. A la tête de ces peuples se trouvoient alors trois

rois, Génobald, Marcomir et Sunnon, qui, tantôt ensemble, tantôt séparément, firent la guerre et des traités de paix avec les Romains.

Au moyen de leurs succès militaires et de leurs négociations, les Francs s'avançoient et se fortifioient toujours dans les Gaules. Ils y eurent enfin un roi établi, nommé Pharamond. On croit qu'il tint sa cour à Reims. Cependant sa domination ne fut pas si bien affermie, qu'elle ne chancelât quelquefois. Clodion, son fils, vit aussi son trône ébranlé; mais il l'étaya par des conquêtes qu'il porta jusqu'à la Somme, en même temps qu'il s'étendoit vers Trèves et Cologne, dont il s'empara. Mérouée, qui lui succéda, s'avança jusqu'aux bords de la Seine. Il fut un des rois qui se réunirent à Aëtius, pour combattre Attila dans les champs catalauniques. De son nom, la première race de nos rois a pris celui de Mérovingiens. Il fut aimé et révéré de ses peuples comme un père.

456. Childéric, son fils et son successeur, l'imita dans ses exploits guerriers, puisqu'il fit respecter sa puissance jusqu'à la Loire; mais, au lieu de se rendre estimable comme son père par ses vertus, on lui reproche des déréglements qui révoltèrent ses sujets. Ils le chassèrent, et donnèrent le sceptre à Egidius, Gaulois de nation, général des armées romaines. Childéric se flatta de n'avoir pas perdu pour toujours l'amour de ses sujets. Il erra dans les états voisins, attendant le succès des efforts d'un ami fidèle, nommé Wiomald, qu'il avoit laissé pour tâcher de ramener les esprits. A son départ, il coupa en deux une pièce d'or, en prit une moitié, et donna l'autre à son ami, qui devoit la lui envoyer quand il pourroit revenir sans danger. Childéric reçut

ce gage chez Basin, roi de Thuringe, qui lui avoit donné asile, il partit sur-le-champ, et fut reçu dans son royaume avec acclamation. Ce prince fut bientôt suivi par Basine, épouse du roi, qui lui avoit généreusement donné l'hospitalité. Elle ne se cacha pas des motifs qui l'appeloient auprès de lui. « Je connois, lui dit-elle, « vos qualités utiles. Si je savois quelque prince qui « vous fût préférable, je passerois les mers pour m'unir « à lui. » Flatté de ce compliment, plus que galant, Childéric l'épousa. Elle devint mère de Clovis.

Quand ce prince monta sur le trône, le royaume de son père, soit par la défection de plusieurs sujets qui n'avoient pas voulu le reconnoître à son retour, soit par d'autres raisons, se trouvoit renfermé entre les villes de Langres et de Cambray, l'Escaut et l'Océan. Le premier exploit de Clovis fut de s'emparer de Soissons, sur les Romains, et de Tongre, possédé par une autre tribu de Francs. Il épousa Clotilde, nièce de Gondebaud, roi des Bourguignons. Ce prince avoit usurpé la couronne en faisant tuer Childéric, père de cette princesse; et ce ne fut qu'à regret qu'il donna sa nièce à un jeune prince capable de venger le père de son épouse. Mais Clovis s'étoit déja rendu trop redoutable pour le refuser; ce mariage entraîna sa conversion à la religion chrétienne, que Clotilde professoit. Clovis. 482.

Elle entretenoit souvent son époux de ses dogmes, et lui en inspiroit le goût. Ce goût devint conviction, et elle éclata à l'occasion d'un danger pressant. Des milices d'Allemagne fondoient sur les Gaules. Clovis va au-devant d'elles accompagné de Sigibert, roi des Francs Ripuaires. On se rencontre à Tolbiac, lieu peu éloigné de Cologne. La bataille fut sanglante. Les bar-

bares gagnoient du terrain, et le désordre, occasioné par une blessure de Sigibert, se mettoit parmi les Francs. Clovis, dans cette extrémité, se souvient du dieu de Clotilde, et fait vœu d'embrasser sa foi et de se faire baptiscr, si ce dieu lui donne la victoire. A l'instant, les vainqueurs, comme frappés par une puissance divine, prennent la fuite. Fidèle à son serment, Clovis appela auprès de lui Remi, évêque de Reims, qui l'instruisit et le baptisa avec trois mille de ses principaux sujets. Leur exemple entraîna la plus grande partie de la nation. Il est à observer que Clovis étoit alors le seul prince catholique. L'empereur d'Orient, les rois des Ostrogoths en Italie, ceux des Vandales en Espagne et en Afrique, étoient ariens, et les rois des Francs et des Bourguignons dans les Gaules, étoient tous païens.

Après la bataille de Tolbiac, Clovis vit son empire s'accroître par la réunion des Francs Armoriques qui formoient une république entre la Loire et la Seine. Ils préférèrent la royauté sous son sceptre. La profession de la foi catholique lui valut aussi la soumission du peu de Romains qui restoient dans les Gaules. Ils aimèrent mieux lui obéir qu'à des princes ariens. Beaucoup de villes firent avec lui des capitulations que ce prince observa exactement, en leur laissant leurs lois et leurs magistrats. Aussi les lois romaines se perpétuèrent en France, et le mélange des habitants civilisés adoucit peu-à-peu la férocité des Francs leurs vainqueurs.

307. Ce que Gondebaud, oncle de Clotilde, avoit craint arriva. Clovis lui fit la guerre, et s'empara d'une partie de son royaume, et notamment de Dijon. Ses victoires

le mirent aux mains avec Alaric, roi des Visigoths, qui le voyoit avec inquiétude avancer dans son voisinage. Ces deux princes eurent une conférence dans une île de la Loire, près d'Amboise. Soit crainte, soit estime réciproque, ou autres motifs, ils se jurèrent amitié ; mais elle ne dura pas. Alaric étoit arien outré. Il persécuta quelques évêques catholiques Leurs plaintes, du fond du Rouergue, parvinrent aux oreilles de Clovis. « Allons, dit-il à ses Francs, ne souffrons pas que ces « ariens possédent rien dans les Gaules. » L'armée, partageant l'enthousiasme de son roi, marche aux Visigoths. Des circonstances miraculeuses accompagnent cette expédition. Une biche, en traversant la rivière de Vienne, en présence des Francs, montre un gué à Clovis. Un globe de feu planant sur l'église de Saint-Hilaire, à Poitiers, lui indique de quel côté il doit suivre Alaric. Il le joint dans la plaine de Vouillé, le combat et le tue de sa propre main. Il s'empare de la plus grande partie de ses états, et, selon sa politique ordinaire, il laisse aux vaincus leurs usages et leur gouvernement. On ne voit même pas qu'il ait persécuté les ariens ; mais, peut-être persuadé qu'une révolution ne peut guère se consolider sans toucher à la religion, il tâcha de les gagner. Il paroît, par la prompte diminution de l'arianisme dans les parties méridionales de la France sujettes à Clovis, que le zéle des évêques catholiques n'y fut pas infructueux.

Au retour de cette expédition brillante et utile, Clovis reçut à Tours les enseignes du consulat romain, le 510.
manteau, la tunique bordée de pourpre, et les autres ornements de consul que l'empereur Anastase lui envoya. Il parut flatté de cette faveur, s'en para avec

complaisance dans l'église de Saint-Martin, et fit de cette cérémonie une fête pour le peuple, en lui distribuant de l'argent. De Tours il alla à Paris, où il fixa son séjour. Cette ville a toujours été depuis lui la capitale de la monarchie françoise. Lors même que, sous les successeurs de Clovis, il y eut plusieurs rois, ou Paris est resté commun entre eux tous, comme par indivis, ou celui qui l'occupoit étoit reconnu roi de France par préférence à tous les autres.

On est fâché que les belles qualités de Clovis, sa bravoure, sa science militaire, sa politique adroite et conciliante, son zéle non persécuteur pour sa religion, l'équité de son gouvernement qui réunit sous son sceptre jusqu'à des républicains; on est fâché que ces qualités brillantes aient été obscurcies sur la fin de sa vie par des traits de cruauté, dont on peut inférer que la religion chrétienne avoit peu contribué à adoucir sa férocité naturelle. L'ambition lui fit commettre des crimes qu'aucun motif ne peut excuser. Après avoir reculé ses frontières aux dépens des Visigoths, il ne lui restoit plus, pour se former un empire vaste et inébranlable, que de se faire reconnoître roi par les tribus des Francs dont il se trouvoit pressé, et qui avoient chacune leur prince particulier. Il commença par Sigebert, roi des Ripuaires, qui avoit partagé ses dangers à Tolbiac. Clovis excita sous main contre lui son fils Chloderic qui assassina son père. Chloderic éprouva bientôt le même sort. A cette nouvelle, Clovis accourt, assemble les Ripuaires, déclare qu'il n'a aucune part à ces meurtres, précaution qui sembleroit indiquer qu'il s'étoit élevé des soupçons contre lui. On on le croit, ou on feint de le croire; et les Ripuaires, dont la domi-

nation s'étendoit depuis Fulde jusqu'à Châlons-sur-Marne, et dont Cologne étoit la capitale, se soumettent à lui.

Un autre petit roi, nommé Chararic, possédoit un arrondissement depuis Boulogne jusqu'à Gand. Sous prétexte que ce prince ne s'étoit pas joint à lui contre les Romains, Clovis le surprend dans une embuscade, et ne l'a pas plutôt en son pouvoir, qu'il lui fait couper, ainsi qu'à son fils, leur longue chevelure, qui étoit la marque distinctive des princes chez les Francs, et fait ordonner le père prêtre, et le fils diacre, pour qu'ils soient désormais incapables d'occuper le trône. Le fils de Chararic, entendant son père déplorer son malheur, lui dit : « En nous ôtant cette dignité, et en nous privant « des marques qui y sont attachées, on n'a fait qu'ôter « les feuilles d'un arbre vert, qui bientôt en produira « de nouvelles. Que notre ennemi périsse dès que nos « cheveux seront repoussés. » Ce discours ayant été rapporté à Clovis, il fit mourir ces deux princes, et s'empara de leurs trésors et de leurs états.

Il restoit Regnacaire, roi de Cambray, trop proche voisin de ce fleuve rapide pour n'en être pas emporté. Les historiens le représentent comme un prince dissolu, qui s'étoit attiré par ses débauches la haine de ses sujets. Ils disent qu'ils appelèrent Clovis. Regnacaire et Richorius, son frère, voulurent se défendre ; mais ils étoient trahis. Les complices les environnent et les présentent à Clovis chargés de chaînes. « Comment « avez-vous pu souffrir, dit-il à Regnacaire, qu'on fît « au sang dont vous sortez l'affront de vous garrotter « comme vous l'êtes. Il falloit vous faire tuer plutôt « que d'endurer un pareil traitement. » Et sur-le-champ

il lui fendit la tête d'un coup de hache. « Et vous, ajou-« ta-t-il à Richorius, si vous eussiez défendu votre frère « comme vous le deviez, on ne l'auroit pas garrotté « comme on l'a fait ; » et d'un coup pareil il l'étend mort à ses pieds. Les traîtres reçurent en récompense des bracelets qu'ils crurent d'or. S'étant ensuite aperçus qu'ils n'étoient que de cuivre doré, ils en portèrent leurs plaintes à Clovis. Il leur répondit : « Ceux qui « vendent leurs maîtres ne doivent pas être payés en « meilleure monnoie. Ne m'importunez plus ; n'êtes-« vous pas encore trop heureux que je vous laisse vivre « après ce qui s'est passé ? »

Ces princes et beaucoup d'autres, dont Clovis se défit sur la fin de sa vie, étoient ses parents. Par ces meurtres multipliés il vint à bout de faire reconnoître son autorité dans toutes les Gaules ; mais les succès de sa barbarie ne pouvoient en étouffer les remords. On l'entendit s'écrier : « Malheureux que je suis, j'ai perdu « tous mes parents, et je me trouve en quelque sorte « étranger dans mes propres états ! » Il mourut à quarante-cinq ans. La reine Clotilde se retira à Tours, d'où elle venoit rarement à Paris. Les états de Clovis furent partagés entre ses quatre fils. Théodoric régna à Metz ; Clodomir à Orléans ; Clotaire à Soissons ; et Childebert à Paris. Ces quatre royaumes étoient quatre monarchies différentes. Les princes en étoient indépendants l'un de l'autre, comme l'avoient été avant Clovis les rois des différentes tribus. Aussi les efforts de Clovis pour former de sa monarchie un tout inaltérable n'aboutirent qu'à diviser entre ses descendants ce qui étoit auparavant divisé entre ses parents ou alliés.

BOURGUIGNONS.

Il y a différentes opinions sur l'origine des Bourguignons. On les fait descendre des soldats romains qui avoient été laissés en Germanie par Drusus et par d'autres empereurs, dans des camps, pour contenir les peuples conquis. Ceux qui adoptent ce sentiment les font peu belliqueux, aimant à vivre dans les asiles des villes et des forteresses, et allant dans les Gaules colporter les ouvrages de leur industrie. Ce ne peut guère être là le genre de vie d'un peuple entier. Ainsi, lorsqu'on voit les Bourguignons alliés et ennemis des Romains, avant d'entrer dans les Gaules; lorsqu'on leur voit des chefs dont le nom même est connu, qu'on leur trouve une demeure fixe sur les bords du Danube, il est naturel de conclure qu'ils ont de bonne heure formé une nation isolée, qui seroit venue du nord de l'Allemagne comme les autres, ou, en suivant une opinion différente, qu'ils étoient un ramas de Goths, de Vandales et autres barbares, ainsi que les appellent les historiens romains. Bourguignons.

Quoi qu'il en soit, dès le régne de Tacite ils se firent craindre par une irruption au-delà du Rhin. Sous les empereurs suivants, ils avancèrent ou reculèrent selon les obstacles qu'on leur opposa. Quand ils n'étoient pas assez forts, ils se joignoient aux Suéves, aux Alains, aux Vandales. Diverses tentatives les conduisirent en Alsace. Ils pénétrèrent dans les montagnes de Savoie et dans celles de Saint-Claude, et fixèrent 274.

enfin le siége de leur empire à Vienne en Dauphiné, d'où ils s'étendirent jusqu'à Dijon et à Mâcon, dans le pays qu'on a depuis de leur nom appelé Bourgogne. On a vu que Clovis avoit pour ainsi dire échancré leur couronne usurpée par Gondebaud, meurtrier de son frère et de ses enfants mâles, frères de Clotilde. Ce prince est célèbre par sa loi sur le duel judiciaire, c'est-à-dire, par les conditions qu'il prescrivit à ceux qui voudroient décider de leurs droits par les armes. Un établissement si barbare méritoit d'avoir un assassin pour législateur.

516. Il arriva malheureusement à Sigismond, son fils et son successeur, d'écouter les calomnies d'une seconde épouse, contre Sigéric, qu'il avoit eu d'une première. Elle l'accusa d'en vouloir à son trône et à sa vie. Le père, trop crédule, fit étrangler le malheureux prince. A peine avoit-il rendu le dernier soupir, que Sigismond se repentit. Dans son désespoir, il se jetoit sur le corps de son fils, l'embrassoit tendrement, le mouilloit de ses larmes, comme pour lui demander pardon. Un de ses vieux serviteurs le trouvant dans ce transport, lui dit : « Ne pleurez point « Sigéric, il est mort innocent : c'est sur vous-même « que vous devez pleurer. » Le chagrin de cette action empoisonna le reste de sa vie. Elle lui attira une guerre de la part de Théodoric, roi des Ostrogoths, oncle de Sigéric. A cette guerre s'en joignit une autre, provoquée par Clotilde. Cette reine engagea ses fils à venger sur Sigismond le massacre de son père et de ses frères, que Gondebaud avoit fait jeter dans un puits. Sigismond fut pris, caché sous l'habit de moine. Toute sa famille tomba entre les mains de Clodomir, roi d'Or-

léans. En représailles du traitement fait au père et aux frères de Clotilde, sa mère, il les fit aussi jeter dans un puits. Il y eut ensuite entre les Francs et les Bourguignons une paix, puis une guerre, dont les hasards mirent Gondemar, leur roi, dans les chaînes de Childebert et de Clotaire, qui le tinrent étroitement resserré. Se trouvant sans chef, les Bourguignons traitèrent avec les Francs. Ils se soumirent à un tribut, à condition qu'on les laisseroit se gouverner selon leurs lois. Ce privilége leur fut accordé et conservé pendant tout le régne de la race des rois Mérovingiens.

ALLEMANDS.

Les Allemands habitoient entre le Danube, le Haut-Rhin et le Mein. Le fond de leur nation étoient les Suéves, auxquels se joignirent beaucoup de Gaulois, et des familles de différents peuples; ce qu'exprime le mot germanique *alle-man*, d'où ils ont pris leur nom. Ils étoient passionnés pour la liberté. Ce furent des femmes allemandes qui, sous Caracalla, se pendirent pour n'être pas réduites en esclavage. Ce prince prit tant de goût pour cette nation, qu'il en composa sa garde, qu'il prenoit plaisir à s'habiller comme les Allemands, et à porter de faux cheveux de leur couleur. Maximin les traita durement, et les renferma dans leur pays. Ils en sortirent sous Valérien, et pénétrèrent d'un côté dans les Gaules, de l'autre en Italie. Aurélien les repoussa. Ils ne demandoient qu'à retourner dans leur pays; il leur en ferma les chemins. Mais il éprouva

Allemands, 214

ce que peut le désespoir. Les Allemands le surprirent et le vainquirent. Il prit sa revanche et en fit un grand massacre. Ils sembloient renaître de leurs défaites. Constance Chlore, Constantin, l'empereur Julien, en différentes batailles, en tuèrent une immense multitude. Toujours repoussés, et toujours reparoissant, ils s'insinuoient dans tous les lieux où ils pouvoient se faire ouverture. Plusieurs troupes considérables se cantonnèrent dans les montagnes de la Suisse, entre les vallées du Jura, et autour du lac de Genève; pendant que l'élite de la nation combattoit à Tolbiac, où leur dernier roi fut tué.

GÉPIDES.

Gépides. 245. Les Gépides, originairement Goths et Vandales, vinrent des Palus-Méotides dans les environs du Danube; ils eurent des démêlés avec les Bourguignons d'Italie et les Lombards. Ils furent un de ces peuples
553. qu'Attila ramassa pour ses expéditions. Assujettis par les Huns, ils recouvrèrent leur liberté, et tinrent tête aux Lombards, même dans le temps de la puissance de ce peuple; mais enfin ils succombèrent, et essuyèrent de tels échecs qu'ils se confondirent avec les vainqueurs, et disparurent.

HÉRULES.

Des Palus-Méotides, les Hérules s'élancèrent, une partie au-delà du Danube, l'autre ravagea la Grèce, mit en cendres Athènes, Sparte, Argos, et pénétra en Asie. C'étoit une nation vive et entreprenante. Les Romains recrutoient chez eux leurs troupes légères. Les Hérules prioient les vieillards et les infirmes de se donner la mort, ou ils les y forçoient. Sous peine de déshonneur, la femme étoit obligée de s'étrangler sur le corps de son mari. On leur reproche d'avoir donné dans les débauches les plus honteuses, les plus opposées à la nature, et d'avoir cherché à apaiser leurs dieux par des victimes humaines. Ils portèrent le fer et le feu dans l'Epire, la Thrace, dans toutes les îles de l'Archipel, et depuis le Nessus jusqu'au Rhin. Justinien les chassa d'Italie. Ils se perdirent parmi les peuples chez lesquels ils se dispersèrent. Cependant, comme des eaux impures, ils laissèrent long-temps des miasmes d'infection dans les canaux qui les reçurent. Hérules. 217.

MARCOMANS.

On trouve d'abord des Marcomans vers les bords du Danube. César dit qu'ils étoient Gaulois d'origine. Leur roi, Méroboduus, les introduisit dans le pays occupé par les Boyens, qu'on a depuis nommé la Marcomans. 63.

Bohême. Ils ont été un des premiers peuples de la Germanie chez lesquels la civilisation ait fait quelques progrès, puisqu'ils faisoient usage des caractères d'écriture qu'on a appelés runiques. Il paroît aussi par leurs exploits contre l'empire qu'ils connoissoient quelque discipline militaire. Domitien fut obligé d'acheter d'eux la paix. Ils avoient la politique de former des ligues avec les peuples voisins, et de les entraîner contre l'empire; ce qui les rendit très redoutables. Leurs ra-
396. vages durèrent jusqu'à ce que Fritigil, une de leurs reines, ayant embrassé la religion chrétienne, adoucit leurs mœurs. Alors ils se renfermèrent dans la Bohême, qu'ils avoient choisie pour demeure.

QUADES.

Quades. 120. Voisins des Marcomans, les Quades sont placés dans la Moravie. Leurs guerres contre l'empire furent fréquentes. Commode leur imposa la loi de se tenir à deux lieues du Danube, de n'avoir des assemblées communes qu'une fois le mois, et de livrer leurs armes. Cependant Probus et ses successeurs les trouvèrent bien armés, opiniâtres à la revanche, quoiqu'ils fussent souvent battus. Ils se fondirent dans les Gaules. Malgré le butin que faisoient toutes ces nations, il paroît qu'elles n'en étoient pas plus riches, ni plus curieuses d'ornements. Valentinien se crut insulté, parceque les Quades lui envoyèrent des ambassadeurs couverts de haillons. Ils répondirent que c'étoient les principaux de la nation. Il n'est donc pas étonnant

que les empereurs aient quelquefois traité les chefs de ces barbares, que leurs sujets appeloient rois, avec le dernier mépris, jusqu'à les faire pendre et les faire jeter aux bêtes dans les spectacles du cirque. Ils les regardoient ou comme des brigands, ou comme des gens à leur solde.

SARMATES.

Plusieurs de ces barbares forcèrent souvent les fiers Romains à concevoir d'eux des idées plus avantageuses; entre autres les Sarmates ou Sauromates, qu'on place dans le vaste pays qui contient actuellement la Pologne, une partie de la Russie et de la Tartarie. Ils étoient partagés en plusieurs tribus qui avoient chacune leur roi. On leur donne dans la débauche le même goût dépravé qu'aux Hérules, et on les fait anthropophages. Mais ces horreurs doivent être sans doute restreintes à quelques petites parties de ce peuple immense. Ils commencèrent à se faire connoître et craindre des Romains sous le règne de Néron. L'amour du butin multiplia et prolongea leurs irruptions dans l'empire; mais ils se trouvèrent en tête les Goths qui en défendoient les barrières. Il y eut entre ces deux peuples, dans la Dacie, sur les bords du Marisus, une célèbre bataille très funeste aux Sarmates. Ils y perdirent leur roi Wisimar, et la fleur de leur noblesse. Dans cette extrémité, ils armèrent leurs esclaves; mais ceux-ci se tournèrent contre leurs maîtres, et les chassèrent de leur pays. Constance les aida

Sarmates. 63.

à soumettre ces révoltés, et rétablit les maîtres dans leurs foyers; mais ce ne fut qu'après vingt-quatre ans d'exil, pendant lesquels, sans doute, il s'étoit passé de la part des femmes des choses désagréables pour
460. ceux qui revinrent. Comme il y avoit plusieurs tribus de Sarmates, il n'est pas certain que ceux qui éprouvèrent cet humiliant exil soient les ancêtres des Polonois et des Tartares d'à présent.

DACES.

Daces. La Dacie occupoit la Moldavie, la Valachie et une partie de la Transylvanie. Les habitants de ce pays, connus sous le nom de Daces, vinrent de la Scythie. Ils ne dégénéroient pas de la valeur de leurs ancêtres. Sobres, vigoureux, capables de supporter toutes les fatigues de la guerre, ils avoient de plus cet avantage, qu'ils envisageoient la mort comme le commencement d'une vie plus heureuse, ce qui les engageoit à s'exposer aux plus grands dangers avec autant de tranquillité que s'ils avoient entrepris un voyage. Ils tenoient cette doctrine d'un philosophe célèbre parmi eux, nommé Zamolxis qu'on croit avoir été leur roi. Un autre de leurs rois, nommé Orole, mécontent de ses sujets, qui n'avoient pas montré dans une bataille leur courage ordinaire, ordonna que jusqu'à ce que quelques exploits eussent réparé leur honneur, tous, en se couchant, mettroient la tête à l'endroit où devoient être les pieds; singularité qu'on rapporte, pour

faire voir qu'un fil vaut quelquefois mieux qu'un câble pour conduire les hommes.

Depuis Auguste jusqu'au treizième siècle, les Daces ont été le fléau de l'empire romain. Ils commettoient d'horribles cruautés. Leur roi se nommoit Duras. On doit remarquer, comme un trait rare dans l'histoire, que, ne se trouvant pas l'habileté nécessaire pour résister à Domitien, qui amenoit contre lui une nombreuse armée, il quitta de lui-même le trône, et y appela Décébale. Le nouveau roi répondit à l'attente de son prédécesseur. Aussi politique que guerrier, quand il se trouvoit pressé, il demandoit la paix, avant d'être assez foible pour se la faire refuser, et recommençoit la guerre dans des moments plus heureux. Par ces alternatives, il réduisit l'empire à lui payer un tribut qu'on appela pension. Trajan se délivra de cette honteuse condition. Décébale, un des dangereux ennemis qu'ait eus l'empire romain, fut vaincu, et se donna la mort, pour ne pas servir au triomphe de son vainqueur. Son royaume devint province romaine. Les Goths s'en emparèrent ensuite. On l'appela l'ancienne Dacie. En l'abandonnant, les Romains transportèrent le reste des Daces dans la Bulgarie et la Servie, qu'on a qualifiées quelquefois de nouvelle Dacie.

BULGARES.

Les Bulgares ont toujours eu, et ont encore une langue particulière, qu'on appelle esclavonne, très Bulgares.

différente de celles de toutes les nations germaniques; d'où l'on conjecture avec vraisemblance qu'ils tirent, comme les Germains, leur origine des Scythes, lesquels, dans leur première émigration, ont tourné vers l'Asie. Ils ont habité anciennement les bords du Volga, au nord de la mer Caspienne, ce qui a fait appeler leur pays *Volgaria*, et eux-mêmes *Volgari*, dont se sont formés aisément *Bulgaria*, et *Bulgari*, Bulgares.

420. On ne sait pas précisément la date de leur sortie de ce pays; c'est vers le règne de l'empereur Anastase qu'ils firent des irruptions en Thrace et en Macédoine, et qu'enfin ils se formèrent un établissement dans les lieux bornés actuellement par la mer Noire, la Romanie, la Macédoine et la Servie. C'est de ce centre qu'ils partirent pendant plus de cinq cents ans contre les points de l'empire grec qui se trouvoient à leur portée. Non contents de harceler perpétuellement dans leur voisinage cet empire défaillant, ils l'attaquèrent jusque dans la Germanie, bien au-delà du Danube, et dans l'Italie même, où ils s'emparèrent du duché de Bénévent. Le trône de Constantinople, soit qu'il fût occupé par des empereurs grecs, ou par les Latins, n'eut jamais d'ennemis plus constants et plus opiniâtres. On est étonné des ressources de ce peuple, qui, vaincu, presque détruit, poursuivi avec carnage dans son propre pays, reparoissoit peu de temps après sous les murs de Constantinople.

775. Constantin Copronyme remporta sur eux une grande victoire, qui ne lui coûta pas un seul homme. Eleric, leur roi, étonné d'une pareille singularité, se douta, par les manœuvres de l'armée ennemie, qu'il avoit été trahi. L'embarras étoit de connoître les trai-

tres. Il laissa passer quelque temps, puis il écrivit à l'empereur qu'il se proposoit de résigner sa couronne, et d'aller mener une vie privée à Constantinople. Il demanda un sauf-conduit, et les noms des Bulgares auxquels il pouvoit se fier, pour leur découvrir son dessein, et s'en faire escorter. Constantin envoya l'un et l'autre. Elerick, instruit par-là de ceux qui entretenoient correspondance avec l'empire, les fit tous mourir. Constantin voulut les venger. Ce fut la cause de nouvelles guerres.

Au reste, de part et d'autre, on n'avoit besoin ni de raisons, ni de prétextes. Un empereur étoit-il attaqué par d'autres ennemis? il étoit sûr d'avoir bientôt les Bulgares sur les bras. Ceux-ci étoient-ils assaillis de quelques fléaux, tels que la peste ou la famine, qui les affoiblissoient; ils voyoient arriver les Romains pour combler leurs maux. Quelquefois aussi ces ennemis se réunissoient, et on voyoit des bataillons bulgares dans les armées impériales destinées contre d'autres peuples. Un de leurs rois, nommé Siméon, profitant des divisions intestines de la cour de Constantinople, mit le siége devant cette ville. Ce ne fut qu'à force de prières et de supplications que l'empereur réussit à le faire lever.

Ces peuples étoient dans un état de gloire et de prospérité, lorsqu'ils se virent assaillis par une horde de Russes qui se répandit sur leur territoire. Dans cette occasion, les Romains, craignant sans doute que l'inondation ne parvînt jusqu'à eux, aidèrent les Bulgares à repousser ces flots impétueux. Il résulta de ces ravages une espèce d'anarchie, par le gouvernement de quatre frères qui étoient peu d'intelligence entre eux. Samuel,

971.

prince guerrier, réunit toute l'autorité, et s'en servit pour tourmenter de nouveau l'empire grec. Basile, qui occupoit alors le trône, se vengea de ses vexations par une atrocité inouie dans l'histoire, et qu'on répétera, quoiqu'elle ait été déja rapportée. Ayant fait quinze mille prisonniers, il leur fit crever les yeux; et après avoir assigné à chaque centaine un guide auquel on avoit laissé un œil, il les envoya en cet état à Samuel. Le prince bulgare fut si touché de ce spectacle, qu'il en mourut de douleur deux jours après.

1219. Basile poursuivit les Bulgares sans leur donner de relâche. Il les battit en plusieurs rencontres, prit leurs forteresses. Leur roi fut tué dans un assaut. Découragés par tant de pertes, les seigneurs bulgares se déterminèrent à céder à la force. Ils se soumirent à Basile, et lui remirent toutes les places. La reine elle-même se rendit auprès de lui avec trois de ses fils et six filles, et renonça à tous les droits qu'elle pouvoit avoir sur la couronne de Bulgarie. Elle avoit encore trois autres fils qui s'étoient retirés dans des endroits inaccessibles. Basile les fit si bien investir, qu'ils furent obligés de se rendre. Il les traita avec bonté, leur donna à tous des places distinguées à sa cour et dans les armées, et à la mère et à ses filles, auxquelles il marqua toujours beaucoup de respect, des pensions proportionnées à leur dignité.

1220. Il y eut depuis quelques mouvements de révolte chez les Bulgares, excités soit par des mécontents, soit par des imposteurs qui se disoient issus du sang royal, et qui séduisoient quelquefois les peuples. Au milieu de ces secousses qui durèrent plus d'un siécle, l'empire des Bulgares se raffermit au point de lutter,

même avec avantage, contre celui de Constantinople. Jean, roi bulgare, ayant défait, devant Andrinople, Baudouin, premier empereur des Latins, l'emmena prisonnier, lui fit couper les pieds et les mains. Ainsi mutilé, il le fit jeter dans une vallée, où il eût une agonie de trois jours, pendant laquelle il se vit dévorer par les oiseaux de proie et les bêtes carnacières. En 1225, la Bulgarie fut assujettie par Etienne, roi de Hongrie. Depuis ce prince, les rois de Hongrie ont pris le titre de rois de Bulgarie. Ce pays a passé, avec le royaume de Hongrie, aux princes de la maison d'Autriche; mais la puissance réelle est restée aux Turcs, qui possédent la Bulgarie depuis 1396.

OSTROGOTHS.

L'empereur Zénon ne pouvant recouvrer l'Italie, aima mieux, comme on le dit, voir sur le trône Théodoric, roi des Ostrogoths, qu'Odoacre, roi des Hérules. Il dirigea, pour ainsi dire, les conquêtes de Théodoric, et lui donna des conseils. Ce fut en les suivant que ce prince fit le bonheur de ses nouveaux sujets. Jamais révolution n'occasiona moins de changement dans le gouvernement: mêmes magistrats, mêmes impositions. En prenant la couronne, il avoit juré que sa conduite seroit telle, que les Italiens auroient regret de n'avoir pas été plus tôt soumis aux Goths, et il leur tint parole. L'administration de la justice fut remise entre les mains des hommes les plus habiles et les plus intégres. Théodoric assistoit quelquefois aux plaidoyers, et pronon-

Ostrogoths. 490.

çoit lui-même. Lui-même il revisoit les rôles des impôts, et les plaignants gagnoient toujou. quelque chose à cet examen. Il montroit le plus grand respect pour sa religion, et faisoit honneur à sa foi par la pratique de la tempérance, de la chasteté, et des autres vertus chrétiennes, dont il ne s'écarta jamais. Il entretenoit la paix dans l'église, il bannit des élections la simonie. Jamais la police ecclésiastique n'a été mieux exercée que de son temps. Tous ces éloges lui sont donnés pas des écrivains catholiques, quoiqu'il fût arien. On loue aussi son exactitude à réparer les dommages que les troupes pouvoient causer dans les marches, et à payer tout ce qui se prenoit pour le service des armées et des camps; sa charité envers les pauvres, sur-tout les veuves et les orphelins; et sa générosité à l'égard de ses sujets captifs chez les nations barbares, dont il rachetoit le plus grand nombre qu'il lui étoit possible.

On doit mettre entre les actions remarquables de Théodoric le voyage qu'il fit à Rome, réclamé par deux rivaux qui se disputoient le siége de la capitale du monde. Leurs prétentions avoient allumé une guerre civile. Il crut la calmer en portant une décision en faveur de Symmaque, le premier élu; mais les partisans de Laurentius ne s'étant pas soumis, il convoqua un concile, et profita de cette occasion pour satisfaire le desir qu'il avoit depuis long-temps de voir cette ville fameuse. Il y fut reçu avec la pompe la plus éclatante, assista aux séances du sénat, et marqua la plus grande déférence pour les membres de cet illustre corps. Sa curiosité le porta dans tous les lieux qui offroient quelque chose de remarquable. Il avoua qu'elle étoit plus

que satisfaite, et il fit connoître qu'il y auroit fixé son séjour préférablement à Ravenne, si la nécessité des affaires ne l'avoit retenu dans cette dernière ville, qui étoit plus au centre de son empire.

Théodoric fut harangué dans le sénat par Boëce, descendant de Manlius. Ce patricien avoit étudié à Athènes. Il y embrassa la secte des péripatéticiens, qu'il fit connoître en traduisant Aristote, et y ajoutant des commentaires. On lui doit aussi la traduction de plusieurs écrivains grecs, Pythagore, Euclide, Platon, et même des ouvrages théologiques contre Eutichès et Nestorius. Boëce avoit passé par toutes les charges avec un applaudissement général. Il jouissoit d'une réputation intacte, justement acquise. Théodoric l'estimoit, et l'employoit avec confiance dans les grandes affaires. Cependant il prêta l'oreille aux discours de ses envieux qui l'accusoient d'un commerce secret avec l'empereur de Constantinople, et du dessein de soustraire Rome à la domination des Ostrogoths, et de la faire retourner sous celle des Grecs. Sans éclaircir ces imputations, Théodoric fait arrêter Boëce et Symmaque, son beau-père, impliqué dans le prétendu projet, et avec la même précipitation leur fait trancher la tête. Boëce.

Cette injuste cruauté ne fut pas plutôt commise, que Théodoric en eut un repentir amer. L'image des condamnés le suivoit par-tout. Peu de temps après, la hure d'un gros poisson ayant été servie sur sa table, il crut voir la tête de Symmaque, qui le regardoit d'un air menaçant. Il quitta la table, saisi d'horreur, et ne survécut que quelques jours à ce terrible souvenir. C'est le premier et dernier sujet de plainte qu'il ait jamais donné. Il avoit eu trois filles d'une sœur de Clovis, 526.

l'une mariée à Sigismond, roi des Bourguignons, mère de Sigéric; la seconde à Alaric II, roi des Visigoths, dont elle eut Amalaric. Son grand-père, Théodoric, gouverna ses états en tuteur habile, et les lui rendit en fidèle dépositaire. Enfin, la troisième, nommée Amalasonte, n'étant pas destinée à un époux couronné, fut peut-être plus heureuse avec Eutharic, prince de son sang, jeune homme aimable et généralement estimé. Théodoric lui donna la main de sa fille avec l'espérance de sa couronne; mais le prince mourut avant son beau-père, et ne laissa qu'un fils âgé de huit ans, nommé Athalaric. Le roi des Ostrogoths l'institua, en mourant, son héritier, sous la tutèle de sa mère.

Amalasonte. La piété, la religion, la sagesse et les connoissances d'Amalasonte, ont été extrêmement vantées par tous les historiens. Elle est appelée dans une lettre au sénat romain, « la gloire des princes, la fleur et l'ornement « de sa famille, le Salomon de son sexe. » On la représente comme versée dans les connoissances des Grecs, et même instruite dans la plupart des langues. Ce goût des belles-lettres, trop marqué, et peut-être trop favorisé, déplut aux seigneurs ostrogoths, plus guerriers que littérateurs. Ils se plaignirent de ce que la reine élevât le jeune prince à la façon des Romains. Cette éducation, disoient-ils, ne convenoit pas au chef d'une nation active et belliqueuse. Théodoric n'avoit pas été ainsi instruit dans sa jeunesse; il n'en avoit pas moins été un prince plein de talents et de vertus; d'où ils concluoient que son petit-fils devoit être élevé de la même manière, si on vouloit qu'il obtînt les mêmes succès. En conséquence, ils prièrent Amalasonte de

renvoyer les pédants dont son fils étoit environné, et de lui donner des compagnons de son âge. Comme ils la sollicitoient de manière à ne pouvoir pas être refusés, elle consentit à leurs desirs. Le jeune prince, n'ayant plus de frein, se livra à la débauche, tomba dans une maladie de langueur, et mourut à la fleur de son âge, sans postérité.

Amalasonte avoit contre elle la faction des seigneurs ostrogoths, qui lui avoient enlevé l'éducation de son fils. Elle les en avoit punis, pendant qu'elle gouvernoit sous l'autorité de ce prince dissipé. Mais l'exil et la mort des trois principaux factieux n'avoient fait que redoubler la haine des autres. Elle craignit de ne pouvoir résister seule aux efforts de leur vengeance. Se flattant de trouver dans un de ses cousins, nommé Théodat, les qualités propres à la soutenir contre ses ennemis, et sur-tout de la reconnoissance, elle l'associa au trône, le déclara roi et son collégue, persuadée qu'il lui laisseroit la plus grande part de l'autorité qu'elle vouloit bien lui céder. Elle fut trompée dans ses espérances. Théodat, voulant jouir seul de l'autorité suprême, se lia avec les ennemis de cette princesse, la fit arrêter et transporter dans une île au milieu d'un lac. Elle y fut étranglée dans le bain par les amis des trois chefs exilés. Ce crime se fit du consentement et peut-être par l'ordre de l'ingrat Théodat. Cette princesse, qu'on peut dire victime des belles-lettres et des sciences, prenoit toutes sortes de soins pour les propager dans son royaume.

Justinien, qui avoit eu des relations directes avec cette princesse, entreprit de venger sa mort. Il déclara la guerre aux Ostrogoths, et envoya contre eux Bélisaire.

Théodat, assez courageux pour commettre un assassinat, mais trop lâche pour soutenir la guerre, offrit à l'empereur d'abdiquer la royauté, et de lui transmettre la couronne; mais quelques avantages remportés par ses sujets, sans qu'il y concourût, lui firent rétracter son offre. Ce qu'il ne vouloit plus faire, parcequ'il voyoit quelques lueurs d'espérance, les Ostrogoths, moins confiants que lui, l'y forcèrent. Ils le chassèrent du trône dont il étoit indigne, et y placèrent Vitigès, d'une naissance peu élevée, mais capable de l'affermir par ses talents. Il lutta perpétuellement contre Bélisaire et contre Narsès, général non moins habile, envoyé pour seconder Bélisaire. Cette réunion de talents, qui auroit dû en peu de temps ruiner Vitigès, fut souvent inutile contre lui, par la rivalité et la contrariété de ceux qui les possédoient.

537. Bélisaire se rendit d'abord maître de Rome. Vitigès en fit le siége. Le général avoit à combattre et contre les ennemis du dehors, et contre les Romains, qui étoient fâchés qu'on fît de leur ville une place de guerre, et qui auroient été charmés de pouvoir se donner au premier qui se présenteroit. Le siége dura une année, pendant laquelle les Romains, qui prenoient peu d'intérêt à cette querelle, souffrirent les horreurs de la famine et de la peste. Les Goths, forcés de s'éloigner par des secours qui arrivèrent à Bélisaire, portèrent leur fureur contre Milan, où les généraux de l'empire tenoient une forte garnison. Elle n'empêcha pas que cette malheureuse ville ne fût prise. Les vainqueurs, qui avoient à leur solde un corps considérable de Bourguignons, la ruinèrent jusqu'aux fondements, passèrent au fil de l'épée tous les habitants en état de porter

les armes, au nombre de trente mille, et donnèrent leurs femmes aux Bourguignons. Ainsi se faisoit alors la guerre.

Vitigès employoit toutes les ressources pour faire 540.
quelques diversions utiles. Il suscita contre l'empire Cosroès, roi de Perse. Il appela aussi les Francs à son secours; mais ce dernier moyen ne lui réussit pas. Ces peuples, une fois entrés en Italie, tombèrent également sur les parties belligérantes, les pillèrent l'une et l'autre, et s'en retournèrent chargés de butin. Après bien des combats, où les pertes surpassèrent toujours les succès, le malheureux Vitigès se trouva renfermé dans Ravenne, sa capitale. Il écrivit à l'empereur, et en obtint des conditions modérées; mais Bélisaire les trouva trop favorables, et ne voulut pas les signer. Les seigneurs ostrogoths, fatigués de la guerre, prirent un parti extrême; ce fut d'offrir leur couronne à Bélisaire. Vitigès consentit à cette singulière démarche. Le général entra dans la ville, s'empara des trésors, reçut le roi et sa famille sous sa garde, et, dédaignant un trône qu'il voyoit peut-être fort chancelant, il partit avec ses prisonniers pour Constantinople, où le rappeloient les ordres de l'empereur, qui avoit résolu de l'opposer aux Perses.

Il paroît que ce grand homme faisoit la principale Totila. 547.
force de son armée; car lorsqu'il entra dans Ravenne, elle parut si peu considérable, que les femmes des Goths ne purent s'empêcher de cracher au visage de leurs maris, et de les traiter de lâches. Le général grec laissa le gouvernement en confusion. Les Goths se donnèrent en un an deux rois, qui furent massacrés, et en trouvèrent enfin un troisième, nommé

Totila, neveu du premier de ces malheureux princes. Onze ans de régne furent pour lui onze ans de guerre. Loin qu'il y ait contracté la férocité de caractère que donne l'habitude du carnage, peu de monarques ont été aussi humains que lui, même à l'égard de ses ennemis. Devenu maître de la ville de Naples, après un long siege, pendant lequel les habitants avoient souffert une cruelle famine, dans la crainte que la faim qui les tourmentoit ne leur fît avaler des aliments avec trop d'avidité, il plaça des gardes aux portes, pour les empêcher d'en sortir, et eut soin en même temps de leur fournir des vivres, dont la quantité, d'abord très médiocre, alloit de jour en jour en augmentant. Lorsque, par ces sages précautions, ils eurent recouvré leurs forces, Totila leva les gardes, et permit aux Napolitains d'aller où ils voudroient.

En circonstance pareille, les Romains obtinrent de lui une diminution de peines. Un moindre mal est quelquefois un bienfait. Il tenoit Rome étroitement bloquée, et la disette y étoit si grande, qu'après avoir épuisé tous les comestibles, la nourriture des bêtes dévorées auparavant, l'herbe des rues et des remparts, les habitants supplièrent Bessas, gouverneur mis par les Grecs, de leur fournir des aliments, de les laisser sortir ou de les tuer. Bessas répondit tranquillement : « Je n'ai point de vivres, il n'y a point « de sûreté à vous laisser sortir, et il seroit impie de « vous tuer. » Bélisaire, renvoyé en Italie pour tâcher de rétablir les affaires qui dépérissoient, tenta en vain de faire lever le blocus. Il auroit duré plus long-temps, sans quatre soldats isauriens qui ouvrirent les portes au roi des Ostrogoths. Dans le premier mouvement

de sa colère, il vouloit faire passer tous les habitants au fil de l'épée, en punition de ce qu'ils avoient quitté sa bannière pour arborer celle des Grecs. Mais à la prière d'un diacre, nommé Pelagius, il accorda la vie aux Romains, et défendit à ses Goths de tuer personne; mais il leur permit de piller, ce qu'ils exécutèrent si bien, qu'il ne resta dans les maisons que les murailles, et que les dames de la première distinction furent réduites à mendier leur pain.

Totila avoit espéré que la possession de Rome lui vaudroit de Justinien des conditions avantageuses; mais, frustré dans son attente, il résolut de détruire la ville jusqu'aux fondements. Bélisaire, instruit de ce dessein, lui écrivit pour l'en détourner; il insistoit dans sa lettre sur la grandeur et la majesté de cette ancienne ville, dont la magnificence étoit l'ouvrage de tant de siècles. « Celui qui la détruiroit, disoit-il, « seroit regardé comme l'ennemi du genre humain, « puisqu'il anéantiroit les monuments de la valeur et des « vertus des plus grands hommes. » Il ajoutoit : « Si vous « demeurez victorieux dans cette guerre, jamais vous « ne pourrez vous pardonner d'avoir détruit la plus « belle ville de vos états, pour ne pas dire de toute « la terre. Si au contraire la fortune ne vous est pas fa- « vorable, le vainqueur vous aura obligation de lui « avoir conservé une place de cette importance; au « lieu qu'en la démolissant vous devez vous attendre « aux effets de son ressentiment. » Ce raisonnement fit impression sur Totila. Il prit un parti mitoyen, ce fut d'abattre à-peu-près le tiers des murailles, en faisant des brèches de distance en distance. Mais il en tira le sénat, tous les citoyens, hommes, femmes et enfants,

qu'il dispersa à vingt lieues à la ronde, et n'y laissa pas un habitant.

550. On ne conçoit pas trop dans nos mœurs comment une ville de trois ou quatre cent mille ames plus ou moins peut être vidée de manière que, quand Bélisaire y revint quelques jours après, il n'y trouva absolument personne. Il occupa son armée à nettoyer les fossés, et à remplir les bréches de pierres séches. Les habitants y revinrent en foule. Chacun reconnut sa maison, que Bélisaire lui rendit. Totila, instruit du repeuplement, accourut; mais il trouva la ville déja en état de défense et se retira. Les vicissitudes d'une guerre très variée le remirent encore en état de reparoître devant Rome, et une seconde fois elle lui fut encore livrée par des soldats isauriens. Pour lors, loin de songer à la détruire, il s'appliqua à l'embellir, rappela le sénat, rendit à ce corps auguste son ancienne dignité. Il remit les citoyens en possession des biens qu'ils purent reconnoître, donna les grands jeux du cirque, comme les anciens empereurs, et y présida lui-même. Ce changement fut l'effet d'une réponse du roi des Francs. Totila lui avoit demandé sa fille en mariage. « Ma fille, répondit-il, n'épousera « qu'un roi, et je ne puis regarder comme tel un « prince qui n'a pas été capable de conserver sa ca« pitale, puisqu'il a été obligé d'en démolir une par« tie, et d'abandonner le reste à l'ennemi. » Le reproche auroit été plus fâcheux, si Totila s'étoit mis dans l'impossibilité de ressusciter sa capitale, pour n'avoir pas voulu suivre l'avis de Bélisaire.

Ce général avoit encore été rappelé d'Italie pour tenir de nouveau tête aux Perses. Son absence donna

à Totila la facilité de s'emparer de la Sicile. Justinien, justement alarmé des succès du roi des Goths, sentant qu'il falloit ou le vaincre, ou renoncer à l'Italie, le contre lui une armée formidable, dont il donna le commandement à Narsès. Totila et le nouveau général se devinoient ; ils jugeoient réciproquement que les préparatifs d'attaque ou de retraite qu'ils se montroient, loin d'être les véritables indications de ce qu'ils méditoient, en cachoient ordinairement d'autres. A la fin Narsès conjectura le mieux ; il vit Totila ordonner à ses troupes, qui étoient en bataille, de se retirer pour aller prendre leur repas, comme si elles n'eussent pas dû combattre ce jour-là. Le rusé général conclut qu'il alloit être attaqué, et ne se trompa point. L'action fut sanglante, et soutenue des deux côtés pendant plusieurs heures avec un égal acharnement. La cavalerie des Goths, ayant été rompue, mit la confusion dans leur propre infanterie ; elle prit la fuite, et entraîna le roi, qui fut blessé grièvement ; et mourut pendant qu'on le pansoit. Les historiens contemporains, goths et romains, font le plus grand éloge de la valeur, de l'humanité, de la tempérance, de la modération, et sur-tout de l'équité de ce prince. Il vivoit avec tous ses sujets, goths et romains, comme un père avec ses enfants. Dans toutes les villes qu'il prenoit, il avoit un soin particulier de l'honneur des femmes. Sans égard pour les prières de toute l'armée, il condamna à mort un de ses plus braves officiers qui s'étoit rendu coupable du dernier outrage envers la fille d'un Romain en Calabre, et confisqua tous ses biens au profit de la personne offensée. En montant sur le trône, il trouva les affaires

des Goths dans un état déplorable. En onze ans il les rétablit à-peu-près comme Théodoric les avoit laissées.

553. La mort de Totila plongea ses états dans la confusion, quoiqu'on lui donnât pour successeur un des plus vaillants hommes de la nation, nommé Téia. Mais, s'il égala Totila en bravoure, il lui étoit bien inférieur pour la justice et l'humanité. Ayant su que Rome s'étoit rendue à Narsès, il fit égorger de dépit tous les Romains distingués qu'il put trouver, sans épargner les femmes, ni les enfants, et entre autres les enfants des sénateurs, au nombre de trois cents, que Totila avoit retenus comme otages. Ces massacres attirèrent des représailles, et rendirent la guerre entre les deux nations plus cruelle qu'elle n'avoit jamais été. Téia agissoit en désespéré. Il sembloit qu'il lui tardoit de vaincre ou de périr. Les Grecs, beaucoup plus forts que lui, l'assiégèrent pour ainsi dire sur une montagne, où ils l'avoient forcé de se retirer avec son armée ; ils y allèrent comme à un assaut, et Téia se défendit comme sur la bréche. Il se plaça au premier rang pour encourager ses soldats par son exemple. Ceux de Narsès le reconnurent : sachant que sa mort mettroit fin au combat, et probablement à la guerre, ils dirigèrent tous leurs efforts contre lui ; les uns l'attaquoient avec leurs piques ; d'autres lui lançoient des dards qu'il recevoit sur son bouclier, sans jamais reculer d'un pas. Quand son bouclier fut tellement chargé de dards, qu'il ne pouvoit plus s'en servir, il en demanda un autre ; mais au moment qu'il en changeoit pour la troisième fois, il reçut dans la poitrine, qui étoit découverte, un coup de javelot.

Il tomba à l'endroit même où il s'étoit posté au commencement de l'action, et rendit le dernier soupir sur un monceau d'ennemis tués de sa main.

Quoique extrêmement découragés par sa mort, les Ostrogoths continuèrent le combat. Ils le renouvelèrent le lendemain, et il dura jusqu'au soir. Enfin le troisième jour ils envoyèrent des députés à Narsès. Il leur accorda tout ce qu'ils demandèrent : en conséquence de la capitulation, ceux qui voulurent demeurer en Italie eurent permission d'y rester, avec la jouissance de leurs biens, et tous les priviléges des Romains. Ceux qui voulurent la quitter regagnèrent leurs demeures, y prirent leurs meubles et leurs effets, et se retirèrent où il leur plut, après avoir promis de ne jamais porter les armes contre les Romains. Ainsi finit l'empire des Ostrogoths, qui ne dura que soixante et quatre ans depuis Théodoric qui l'avoit fondé. Narsès gouverna quinze ans l'Italie, sa conquête, à la grande satisfaction de tous les habitants. Il en fut rappelé, à leur regret, par une intrigue de cour. Son rappel est l'époque de la domination des Lombards, qui succéda à celle des Ostrogoths.

LOMBARDS.

Les Lombards sont nés d'une division entre les Gépides, habitants des bords du Danube. Ces peuples eurent une querelle domestique qui les partagea. Plusieurs se distinguèrent des autres par une longue barbe, d'où leur est venu le nom de Lombards, et, sous cette dénomination, se fixèrent en Pannonie. Ils se rasoient Lombards.

le derrière de la tête, et laissoient croître leurs cheveux sur les tempes et par devant, apparemment pour accompagner leur longue barbe; ce qui ne devoit pas faire ressortir avantageusement leur visage. Ils eurent plusieurs guerres, tant avec leurs voisins qu'avec l'empire. Il paroît que les plus opiniâtres furent, comme il arrive d'ordinaire, contre les Gépides, leurs anciens
520. compatriotes. Alboin, fils de leur roi Audoin, tua de sa propre main dans une bataille Thorismond, fils de Thusirind, roi des Gépides. Après cet exploit, il demanda à être admis à la table du roi, son père; honneur qui, chez les Lombards, équivaloit à la gloire du triomphe chez les Romains. Mais il falloit que celui qui briguoit cette faveur parût revêtu de l'armure de l'ennemi qu'il avoit vaincu. « Où est l'armure de Thorismond »? dit à son fils le sévère Audoin. Il n'en fallut pas davantage au jeune héros; il part accompagné de quarante braves, arrive à la cour de Thusirind, demande les dépouilles, que les Gépides, étonnés de sa hardiesse, lui accordent, et revient prendre au banquet royal la place qu'il avoit doublement conquise.

Alboin. 555. Le même Alboin, monté sur le trône, tua encore de sa main le roi même des Gépides, nommé Cunismond. Du crâne de ce malheureux il fit faire une coupe dont il se servoit dans les festins publics; et il épousa Rosemonde, sa fille, qui étoit tombée entre ses mains avec plusieurs captifs. Ce prince s'étoit fait estimer de Narsès, qui le choisit pour venger l'injure que lui fit l'empereur Justin II, en le rappelant d'Italie où ce grand homme avoit rendu les plus signalés services à l'empire. Ses envieux, à la tête desquels étoit l'impératrice Sophie, l'accusèrent d'aspirer à la souveraineté. Comme il étoit

eunuque : « Je l'emploierai, dit imprudemment cette « princesse, à distribuer à mes femmes la quantité de « laine que chacune d'elles doit filer. — Oui, répondit « le vieil eunuque, et moi je lui ourdirai une trame que « je la défie de jamais finir. » En effet, Narsès appela les Lombards en Italie, leur facilita la conquête de cette belle contrée, et ne fut pas long-temps sans éprouver des remords d'avoir ainsi lui-même déshonoré sa vieillesse et flétri ses lauriers par cet acte de vengeance. Il fut enlevé par le désespoir que lui causa son crime. Alboin subjugua l'Italie sans éprouver beaucoup d'obstacles de la part de Longin, successeur de Narsès. Il avoit changé le gouvernement des Goths, conservé par son prédécesseur. Au lieu des magistrats romains, Longin avoit mis dans chaque ville un duc qui réunissoit la puissance civile et militaire, sans excepter même de cette loi générale Rome, dont il supprima le sénat, et qui eut aussi son duc. Pour lui, il prit le titre d'exarque, titre emprunté du gouvernement ecclésiastique, et qui répond à celui de métropolitain; c'est-à-dire, qu'il se réserva sur tous ces ducs une inspection de juridiction, puisqu'il les déplaçoit à sa volonté. Longin fixa son séjour à Ravenne ; ses successeurs l'imitèrent; d'où leur est venu le nom d'exarques de Ravenne.

En trois ans, Alboin fonda solidement le trône des Lombards, dans la partie d'Italie qui s'est nommée depuis Lombardie. Il choisit Pavie pour sa capitale, afin de contenir plus aisément et plus sûrement le grand nombre de villes qui se rendoient à lui avec leurs territoires ; il laissa dans chacune de ces places une garnison proportionnée de Lombards, sous le gouver-

nement d'un officier, qu'il honora du titre de duc. Il ne devoit le porter qu'aussi long-temps que le prince jugeroit à propos de lui conserver le gouvernement. Il y en avoit trente-six, quand Alboin descendit au tombeau par une mort tragique qu'il s'attira.

Il donnoit un grand festin à ses favoris : la reine y assistoit. Ayant fait remplir de vin la coupe de cérémonie, qui étoit le crâne du père de Rosemonde, il ordonna à cette malheureuse princesse de boire dedans. A cette horrible proposition, elle quitta la table avec précipitation, résolue de se venger. Elle s'adressa à un jeune officier d'une intrépidité reconnue, nommé Hermichild. Il refusa. Mais la princesse, instruite d'un commerce secret qu'il avoit avec une de ses dames, se mit la nuit à la place de celle-ci, et s'étant fait reconnoître le matin, elle lui fit comprendre qu'il n'y avoit plus à reculer, et que sa sûreté dépendoit de la mort du roi. Hermichild s'associa des assassins. Tous ensemble se jetèrent sur Alboin, pendant qu'il reposoit dans sa chambre après dîner. Il voulut se défendre avec son épée ; mais Rosemonde avoit eu soin qu'elle ne pût être tirée du fourreau. Un escabeau lui servit quelques moments à parer les coups ; mais accablé par le nombre, il tomba et mourut.

Rosemonde, outre sa main, avoit promis au meurtrier le trône de Lombardie ; mais l'exécution de ce dernier article rencontra des difficultés insurmontables. Les époux furent obligés de prendre la fuite pour se soustraire à la fureur des Lombards. Ils se sauvèrent à Ravenne, auprès de l'exarque Longin. Celui-ci, croyant que l'hymen de Rosemonde, joint aux trésors qu'elle avoit apportés, pourroit l'aider à se faire re-

connoître roi d'Italie, l'engagea à se défaire de son mari. Aussi ambitieuse que cruelle, elle présenta elle-même à son époux une coupe empoisonnée lorsqu'il sortoit du bain. Il en avoit à peine bu la moitié, qu'il en sentit l'effet dans ses entrailles. Aussitôt il se jette sur son épée, la porte à la gorge de sa perfide épouse, la force d'avaler le reste, et tous deux expirent dans d'affreuses douleurs.

Les Lombards élurent pour roi Cléphis, un d'entre eux, homme de grande distinction. Il étoit guerrier, et il poussa ses conquêtes jusqu'aux portes de Rome; mais sa trop grande dureté déplut autant aux Italiens soumis à son empire qu'aux Lombards, ses compatriotes. Des complices des deux nations l'assassinèrent avec sa femme Messana. Les ducs, délivrés d'une autorité supérieure à la leur, jugèrent à propos de ne plus se soumettre à un maître, et de gouverner chacun leur duché avec un pouvoir absolu.

Malgré cette division de puissance qui morceloit les 583.
forces de la nation, les Lombards s'agrandissoient aux dépens de l'empire, parceque chaque duc s'étendoit le plus qu'il pouvoit autour de lui. Ces progrès déterminèrent l'empereur Maxime à prendre de sérieuses mesures pour conserver ce qui lui restoit en Italie. Outre une grande armée qu'il leva moyennant une grosse somme d'argent, il engagea Childebert, roi des Francs, à le seconder. Les Lombards, instruits de ces préparatifs, et jugeant qu'ils ne pourroient y résister sans un chef, élurent et placèrent sur le trône Autharis, fils de Cléphis.

Après avoir signalé sa valeur par quelques exploits Autharis
militaires, ce prince fit connoître sa prudence par l'or-

dre qu'il mit dans le gouvernement. Il sentit qu'accoutumés à l'autorité comme l'étoient les ducs, il seroit difficile d'obtenir d'eux une soumission entière. C'est pourquoi il s'engagea à les maintenir dans leur gouvernement, eux et leurs enfants, à moins qu'ils ne se missent dans le cas d'être déposés pour cause de révolte ou crime de trahison, ce qu'on a appelé *félonie*. Les ducs de leur côté jurèrent de l'assister de toutes leurs forces en temps de guerre, et promirent de lui payer la moitié de leurs revenus pour soutenir la dignité royale. Le reste leur étoit abandonné pour en disposer à leur volonté. Telles sont les premières lois des fiefs, dont quelques auteurs attribuent l'origine aux Lombards; mais il paroît que ce genre de possession étoit déja connu en France, et que les Lombards n'ont fait que l'assujettir à des réglements que les autres nations ont ensuite adoptés. Autharis fit aussi publier plusieurs lois salutaires contre le vol, le meurtre, l'adultère et autres crimes. Il fut, dit-on, le premier roi de sa nation qui embrassa le christianisme. La plus grande partie de son peuple suivit son exemple, mais comme ces hommes furent instruits par des évêques ariens, ils demeurèrent long-temps infectés de cette hérésie.

Non seulement Autharis veilla à la tranquillité de ses sujets, par les bonnes lois qu'il leur donna, mais il pourvut aussi à leur sûreté, en écartant les Francs de ses frontières par de riches présents. Ce ne fut point la pusillanimité qui lui fit employer ce moyen; car ces peuples étant revenus, au mépris de leur parole, il alla à leur rencontre et les chassa. Par les conquêtes qu'il fit ensuite en Italie, les possessions des Lombards se trouvèrent mêlées avec celles de l'empire, c'est-à-dire

avec celles de l'exarchat. Rome appartint à cette dernière puissance, ou plutôt elle resta dans un état incertain, qui n'étoit ni sujétion, ni liberté, sous la protection tantôt des rois, tantôt des exarques. Il en fut de même de beaucoup de duchés, qui ne rendoient qu'une obéissance précaire à l'autorité dont ils dépendoient. De là des guerres continuelles entre les exarques et leurs ducs, entre les ducs lombards et leurs rois, entre les rois et les exarques. La domination des exarques s'étendoit sur-tout dans le Bolonois, la Romagne, la Marche, le duché d'Urbin, et dans les provinces qui composent le royaume de Naples. Autharis possédoit tout le reste. Il pénétra jusqu'à la pointe la plus reculée de la Calabre, entra à cheval dans la mer; et frappant de sa lance un pilier situé sur le rivage : « Ce seront « là, dit-il, les bornes de l'empire des Lombards. » Ce pilier a subsisté long-temps, et s'appeloit *le pilier d'Autharis*. On peut reprocher à ce prince, comme un défaut de politique, d'avoir laissé prendre à quelques uns des ducs, sur-tout à ceux de Bénévent, une puissance qui fut souvent à charge à ses successeurs. Peut-être ne put-il pas faire autrement. Il mourut empoisonné dans Pavie sa capitale, après huit ans de régne, sans qu'on ait pu connoître ni les auteurs, ni les causes de ce crime ; à moins qu'on ne suppose que la puissance de ce prince commençoit à offusquer les grands

Autharis ne laissa point d'enfants; mais il laissa une Theudelinde.
veuve nommée Theudelinde, si estimée, qu'on s'en rap- 590.
porta à elle pour le choix d'un roi. Elle ne trompa point la confiance de sa nation. Ce fut un mérite généralement reconnu qui fit obtenir la couronne et sa main à Agidulf, duc de Turin, proche parent du

défunt. Le règne du nouveau monarque fut long et heureux, quoique la paix en ait souvent été troublée par des guerres intestines, c'est-à-dire avec ses ducs; mais il sut en écarter les grandes horreurs, sur-tout celles des guerres étrangères, dont il garantit ses sujets, pendant que ceux de l'exarchat étoient tourmentés tantôt par les Francs, tantôt par les Huns. Ces derniers en massacrèrent un grand nombre, et emmenèrent les femmes et les enfants. Agidulf se laissa engager par la reine à embrasser la religion catholique. Il fit reconnoître roi de son vivant Adaluald, son fils, qui lui succéda.

Adaluald. 615. Ce prince gouvernoit avec sagesse, lorsqu'un envoyé de l'empereur Héraclius, abusant de la confiance qu'il avoit su lui inspirer, lui fit prendre un breuvage qui le plongea dans une stupide mélancolie. Sous prétexte ensuite que les nobles avoient formé une conspiration contre lui, le traître engage le malheureux prince à en faire mourir douze. Ce massacre alarme les grands. Ils s'assemblent et placent sur le trône Ariovald, duc de Turin, qui avoit épousé Gundeberge, sœur d'Adaluald. Cette élection alluma une guerre civile; mais elle dura peu, parceque Adaluald mourut bientôt après. La reine Theudelinde, placée entre son gendre et son fils, mais plus portée pour cet enfant malheureux, mourut presque avec lui, consumée de tristesse.

La couronne ne garantit point Gundeberge, sa fille, d'un chagrin d'autant plus sensible qu'il étoit moins mérité. Elle eut le malheur de plaire à un des principaux seigneurs de la cour, nommé Adaluf. Voyant ses feux méprisés, et craignant qu'elle ne découvrît

au roi sa passion criminelle, il l'accusa d'une conspiration contre la vie de son mari, dont le but étoit de donner sa main et le trône à Tato, duc d'Etrurie. Transporté de fureur et de jalousie, Ariovald, sans examen, fait renfermer l'innocente reine dans un château où elle fut traitée durement. La connoissance de ses peines arrive jusqu'à Clotaire, roi des Francs. Il fait reprocher à celui des Lombards ses soupçons injurieux et cruels à l'égard de son épouse, sur la déposition d'un seul témoin. Dans les matières obscures, on s'en rapportoit au sort des armes. Ariovald ordonna le combat entre Adaluf et un champion que la reine choisit. Heureusement celui-ci remporta la victoire, et la princesse rentra dans tous ses droits.

Gundeberge et Rotharis. 636.

Apparemment elle n'avoit pas perdu l'estime de la nation, ou la victoire de son champion la lui rendit, puisqu'à la mort de son époux, qui ne tarda pas, les Lombards lui déférèrent, comme à sa mère Theudelinde, le droit de se donner un époux qui seroit leur roi. Gundeberge se détermina pour Rotharis, homme accompli, mais arien zélé. Les Lombards n'avoient eu jusqu'à lui que des coutumes verbales; il écrivit pour eux des lois que d'habiles jurisconsultes ont quelquefois préférées aux lois romaines. On ne peut du moins disconvenir que la manière de les rédiger ne l'emportât chez les Lombards. Chez les Romains, l'empereur étoit l'unique législateur, de sorte que la volonté du prince constituoit proprement la loi. Mais les rois lombards ne s'arrogèrent pas cette puissance. Ils ne donnèrent à leur résolution force de loi qu'après que dans une assemblée solennelle, convoquée pour cet effet, elle avoit été mûrement examinée et approuvée

par les principaux seigneurs. Rotharis jugea que cette forme, qu'il introduisit, ne nuiroit pas à la puissance. Son attachement à l'arianisme causa quelques troubles dans son royaume, presque entièrement catholique. Il y en eut aussi à Rome à l'occasion de quelques prétentions des exarques. Cette ancienne capitale du monde ne s'accoutumoit pas au joug. Rotharis ne se mêla pas de ces querelles, non plus que de celles des exarques avec leurs ducs. Un des exarques avoit pris le titre de roi, croyant être soutenu par ses soldats, mais ils le massacrèrent. Les ducs, tant lombards que romains, eurent aussi entre eux des guerres qui n'altérèrent pas la tranquillité de Rotharis. Il laissa son royaume à son fils Rodoald. Ce jeune prince ne retraça point la sagesse de son père. Il avoit été associé au trône quatre ans auparavant; mais il ne régna qu'un an seul: un Lombard, dont il avoit débauché la femme, le tua. L'historien ne dit rien d'Aripert, que la nation mit à sa place, sinon qu'il fit bâtir un superbe oratoire à Pavie, et qu'il partagea son royaume entre ses deux fils. Pertharite, l'aîné, choisit Milan pour le lieu de sa résidence, et Gondebert alla fixer son séjour à Pavie.

Pertharite. 660. Par ce partage, Grimoald, duc de Bénévent, se trouva plus fort que chacun de ces deux frères. Il joignit de plus la trahison à la ruse, pour s'emparer de tout le royaume. Gondebert, mécontent de sa position, à laquelle cependant il n'auroit pas dû s'attendre comme cadet, médita de s'approcher de celle de son aîné, fit part de son dessein au duc de Bénévent, et le pria de l'aider dans l'entreprise. Grimoald vint trouver Gondebert à Pavie. Il lui avoit fait part indirec-

tement que son dessein étoit de le tuer. Le jeune monarque, en conséquence de cet avis perfide qu'on lui donna, prit une cuirasse sous sa robe. Le duc, en l'embrassant, fit semblant d'être étonné de le sentir armé. Il s'écria que certainemnt le roi vouloit se défaire de lui. En même temps il le perça de son épée, et le fit tomber mort à ses pieds. Il s'empara du palais et des trésors qui s'y trouvoient, et se fit proclamer roi. Un fils de Gondebert fut sauvé : c'étoit un enfant; Grimoald s'en mit peu en peine.

A la nouvelle de ce meurtre, Pertharite abandonne Milan, y laisse Rodolinde, sa femme, et son fils Cunibert en bas âge. Grimoald les fait transporter et garder à Bénévent. Il fait demander Pertharite au roi des Avares, chez lequel il s'étoit refugié. Près d'être livré, l'infortuné prince prend la résolution extrême de se jeter entre les bras de son rival. Grimoald, ou flatté de cette confiance, ou voulant le paroître, le reçoit avec affection; mais comme le peuple lui en marquoit beaucoup, celle de l'usurpateur diminua. Arnulf, que Pertharite avoit employé pour obtenir cet asile, s'aperçoit du changement, et conseille au prince de s'évader. Comme il étoit gardé à vue, il change d'habits avec lui. A l'aide de ce déguisement, le prisonnier se sauve, et passe dans les Gaules. Quoique piqué du stratagême, Grimoald loua la fidélité d'Arnulf, et, loin de lui en témoigner du ressentiment, il lui laissa la liberté de rester ou de suivre son maître.

Grimoald porta la couronne plus dignement qu'il ne l'avoit acquise. Il donna le duché de Bénévent à Romuald, son fils. Ce prince y fut attaqué par l'em-

pereur Constant en personne. Son père courut à son secours, voulut le faire avertir de sa prochaine arrivée par Gémald, tuteur du prince dans sa jeunesse, et le lui dépêcha. Ce messager fut pris. Il ne dissimula pas à l'empereur l'objet de sa mission. Constant exigea de lui, sous peine des plus cruels tourments, de donner aux assiégés, du pied des remparts, un avis tout contraire. Gémald avance, et, se voyant à portée d'être entendu, il crie à haute voix : « Prenez courage, « bannissez tout sentiment de crainte, votre père arrive « avec une nombreuse armée : ce soir même il gagnera les bords du Sangro. Je vous recommande ma « chère femme et mes enfants ; car je suis entre les « mains d'un ennemi perfide qui, dans le moment, « va me faire mourir. » Il ne prophétisa que trop vrai. L'empereur, qui auroit dû admirer sa grandeur d'ame, ordonna qu'on lui coupât la tête, et qu'on la jetât, à l'aide d'une machine, dans la ville. Il fut puni de sa cruauté par la défaite entière de son armée, et la perte de plusieurs villes que le roi lombard lui prit. Grimoald profita de la paix qui suivit ces événements pour réformer et augmenter le code de Rotharis. La religion catholique, qu'il embrassa, devint sous son régne et resta la religion dominante des Lombards.

672. Il voulut laisser le trône à Garibald, son fils ; mais Pertharite revint des Gaules assez à temps pour s'en emparer. Il retrouva sa femme Rodelinde, et Cunibert, son fils, qu'il s'associa. Après sa mort, Alachis, duc de Bresse et de Trente, qui s'étoit déja permis, du vivant de Pertharite, une révolte qui lui fut pardonnée, reprit le titre de roi. Il le soutint contre Cunibert, à la tête d'une armée, mais sans vouloir consentir à

un combat singulier que le roi légitime lui proposa pour épargner le sang. On en vint à une bataille. Un diacre de l'église de Pavie, nommé Zéno, ressemblant parfaitement à Cunibert de taille et de figure, vint le trouver avant le combat, et le supplia instamment de lui permettre de revêtir son armure. « Si je péris, « lui dit-il, la perte ne sera pas considérable; mais de « votre conservation dépend celle de l'état et de l'é- « glise. » Le roi eut peine à accepter cette offre généreuse; mais enfin il y consentit, à la prière de ses sujets les plus fidèles. En effet, tous les efforts des révoltés se portèrent, par ordre de leur chef, sur le simulacre du roi. Zéno fut tué, et Cunibert remporta la victoire que suivit un règne heureux.

Comme Luitbert, son fils, étoit encore jeune, il le 703.
mit, en mourant, sous la tutèle d'Asprand, homme d'une naissance et d'un mérite distingués. Ragumbert, duc de Turin, profita de la minorité pour envahir la puissance souveraine. Une victoire remportée sur Asprand le fit réussir; mais il mourut presque aussitôt, et laissa ses prétentions et ses forces à son fils Aripert, qui vainquit encore Asprand, et prit le jeune roi, qu'il fit étouffer dans un bain. De dépit de n'avoir pu saisir le tuteur, il fit crever les yeux à son fils, couper le nez et les oreilles à sa femme et à sa fille. Il épargna Luitprand, en considération de son extrême jeunesse, et le renvoya même à son père. La Providence le réservoit à de grandes choses. Cette même Providence ménagea des ressources à Asprand. Il trouva moyen de lever une armée, tant de Lombards que d'étrangers, et livra bataille à l'usurpateur, qui se noya dans le Tésin en fuyant. Ce genre de mort lui épargna peut-être le châtiment

des cruautés qu'il avoit commises sur un enfant, une femme et une fille innocentes. On remarque qu'il gouverna avec douceur et équité, et qu'il fut très libéral envers les églises, sur-tout envers celle de Rome, qu'il enrichit de beaux domaines.

711. Asprand ne régna que trois mois après sa victoire, et laissa à Luitprand, son fils, un trône environné de dangers. Le jeune prince les évita par sa prudence et sa bravoure. On pourroit dire qu'il porta trop loin cette dernière qualité dans l'occasion suivante. Il sut que deux hommes de sa cour avoient conspiré contre lui, et n'attendoient que l'occasion favorable d'exécuter leur noir complot. Il les emmène à la promenade dans un bois touffu, et, mettant l'épée à la main, il leur reproche leur perfidie. « Vous pouvez, leur dit-il, « remplir vos vœux, puisque vous me tenez seul. » Ce peu de mots, son geste, son regard, l'idée de la générosité du roi, firent sur eux une telle impression, qu'ils tombèrent à ses genoux, et furent depuis ses plus fidèles serviteurs. Il étouffa, non moins heureusement, d'autres conspirations. Luitprand fut aussi un des législateurs des Lombards. Sous son règne commença la puissance temporelle des papes. Il eut part aux circonstances qui accompagnèrent cet événement.

Puissance des papes à Rome.

Rome, autrefois la capitale du monde, délaissée par Constantin, il y avoit environ deux siècles, plusieurs fois pillée, bouleversée, incendiée, se soutenoit par sa propre grandeur. Elle contenoit un évêque et un clergé très riches, un sénat, un duc dépendant des exarques. Ceux-ci étoient soumis aux empereurs de Constantinople. Une autorité venue de si loin avoit souvent peu de force contre les deux premiers corps;

le clergé et le sénat, qui tenoient tous au peuple. Il étoit impossible aussi que ce peuple, encore fier de son ancienne majesté, ne se laissât plus volontiers conduire par les conseils de ses prêtres, et n'obéît plus volontiers aux magistrats nés dans son sein, qu'à des étrangers. Au fond, il n'auroit voulu pour maîtres, ni les empereurs grecs, ni les exarques, ni ses ducs, ni les Lombards.

L'empereur Léon l'Isaurien conçut l'extravagant projet de détruire le culte des images. Il ordonna qu'elles fussent brisées dans tout son empire. Cet ordre arrivé à Ravenne y causa beaucoup de troubles. Luitprand profita de la circonstance pour attaquer cette ville capitale de l'exarchat. Il la prit. L'exarque se sauva chez les Vénitiens, revint avec eux, et, fortifié du secours de leurs troupes, rentra dans sa ville. L'empereur, non corrigé par ce qui étoit arrivé à Ravenne, lorsque l'exarque avoit fait publier l'édit contre les images, lui ordonna de le faire exécuter à Rome. Pour y réussir, il y envoya trois officiers qui devoient se concerter avec le duc de Rome pour arrêter le pape Grégoire, le lui envoyer ou le tuer. L'exarque étoit chargé de favoriser leurs efforts. Il mit des troupes sur pied. Luitprand, quoique mécontent de Grégoire, qui n'avoit pas peu contribué à armer les Vénitiens, lorsqu'ils lui avoient arraché Ravenne, sa conquête, promit cependant de secourir le pontife. Sous prétexte de le défendre, il se mit à prendre toutes les places de l'exarchat. L'exarque fut tué dans Ravenne, qui cependant resta au pouvoir de Léon. Il envoya un autre exarque, toujours chargé de se défaire du pape; mais les assassins furent découverts.

729. Ces tentatives contre la liberté et la vie d'un homme généralement estimé, ces tentatives toujours accompagnées du projet contre les images, parurent aux Romains une véritable persécution, et leur firent prendre la résolution de secouer le joug des empereurs grecs. Luitprand ne demandoit pas mieux que de les aider; mais sans doute pour se mettre à la place de leur ancien maître. Ils rejetèrent ce secours intéressé, et se créèrent un gouvernement indépendant, composé de leurs magistrats élus par eux-mêmes, et du pape comme simple chef. Le roi des Lombards ne fut pas plus content de cet arrangement que l'exarque. Tous les deux se réunirent pour soumettre Rome, sauf à voir ensuite quelles lois ils lui donneroient. Luitprand étoit généreux. Il venoit de donner un exemple frappant de clémence, en pardonnant au duc de Spolette sa révolte, lorsqu'il le vit humilié à ses pieds. Grégoire sortit avec quelques ecclésiastiques et les principaux de Rome, alla droit à la tente du roi, sans autre précaution que la confiance en sa générosité. Le pontife lui fit un discours si touchant, que le monarque se jeta lui-même aux pieds du pape à la vue de son armée. Il entra dans l'église de Saint-Pierre, déposa sur le tombeau des apôtres son ceinturon, son épée, son gantelet, son manteau royal, sa couronne d'or, sa croix d'argent; promit au pontife son secours pour la suite, et le réconcilia avec l'exarque.

741. Grégoire, également en garde contre les exarques, qui ne pouvoient cesser d'envier la liberté des Romains, et contre les Lombards, qui ne se donnoient sans doute un air de protection que pour les asservir, imagine de

se procurer un moyen de défense contre tous les deux, dans l'intervention de Charles-Martel, roi des Francs, célèbre par ses victoires. Le pontife lui envoya une magnifique ambassade. Les Romains lui offrirent de le reconnoître pour protecteur, et de lui déférer la qualité de consul dont Clovis avoit été revêtu. Charles s'engagea à les défendre, et à venir lui-même en Italie, à la tête d'une puissante armée s'il étoit nécessaire. Les ambassadeurs revinrent comblés de marques d'amitié et chargés de présents. Le premier fruit de cette alliance fut la levée du siége que Luitprand venoit encore de remettre devant Rome. Il s'en retira cependant moins par crainte du roi des Francs, que par considération pour le pape Zacharie, successeur de Grégoire. Le roi des Lombards estimoit et respectoit infiniment ce pontife.

Au premier bienfait de laisser Rome libre, il ajouta, à la prière du pontife, la restitution des quatre villes principales du duché romain qu'il avoit prises. Luitprand mourut généralement regretté de ses sujets, avec lesquels il vivoit comme un père avec ses enfants. Il laissa le royaume à son petit-fils Hildebrand, qu'il avoit associé au trône à cause de sa jeunesse, ou pour d'autres motifs. Les Lombards le déposèrent au bout de sept mois, et élurent à la place Rachis, duc de Frioul, personnage distingué par sa piété, ainsi que par d'autres qualités éminentes. Il voulut faire valoir de nouveau les prétentions de son prédécesseur sur le duché romain. Non seulement Zacharie le détourna de ce dessein; mais ses discours firent tant d'impression sur ce prince, qu'il renonça à la royauté, prit

l'habit de Saint-Benoît, dans le monastère du Mont-Cassin, et y passa le reste de ses jours. Sa femme et sa fille suivirent son exemple.

Astolphe. 751. Les Lombards mirent à sa place son frère Astolphe. Dans le même temps Etienne II montoit sur le siége de Rome. Soit qu'il n'eût pas le talent persuasif de Zacharie, soit qu'Astolphe ne fût pas homme à se laisser gagner comme Luitprand et Rachis, il résista aux instances d'Etienne dans une occasion importante. Le roi des Lombards avoit enfin pris Ravenne. Il changea l'exarchat en duché, et prétendit se mettre en possession de tout ce qui en avoit dépendu, par conséquent de tout le duché romain, et de Rome même, qu'il somma de reconnoître son autorité. En vain le pape remontra que, depuis plusieurs années, Rome n'étoit plus soumise à l'exarchat, que l'empereur d'Orient n'y avoit ni officiers, ni juridiction. Etienne employa aussi un autre moyen qui sembloit contredire cette assertion ; mais quand on est embarrassé, tout est bon. Il écrivit à l'empereur d'envoyer promptement une armée en Italie, s'il vouloit conserver son autorité sur ce qui restoit de l'exarchat et sur Rome même. Ces démarches ne ralentissoient pas les efforts et les ruses d'Astolphe. Le pape, éconduit de tous côtés, écrit à Pepin, successeur de Charles-Martel ; et la réponse se faisant trop attendre, il part lui-même pour la France. Pepin ne se donne que le temps nécessaire pour faire des préparatifs, et quand ils sont terminés, ce prince fond en Italie à la tête d'une puissante armée, renverse tout devant lui, et réduit Astolphe à se renfermer dans Pavie, sa capitale. Le monarque françois n'en lève le siége qu'après l'engagement pris

par le roi lombard, de rendre les places du duché romain, avec l'exarchat et la marche d'Ancône, de les rendre, non à l'empereur d'Orient, mais au pape.

Astolphe le jura, mais les Francs ne furent pas plutôt partis, qu'il reprit tout ce qu'il avoit cédé, s'approcha de Rome, et la réduisit aux dernières extrémités. Il se flattoit que Pepin ne repasseroit plus les Alpes. Son espérance fut trompée. Pepin revint, renferma encore Astolphe dans sa capitale, et lui imposa les mêmes conditions comme vainqueur des Lombards, et par conséquent maître de disposer de l'exarchat et des autres possessions qui leur avoient été soumises par le droit de conquête. Cette fois, le roi de France prit des mesures certaines. Sa donation à Etienne eut son plein effet : il en fit signer l'acte par les principaux seigneurs françois, le fit placer sur le tombeau de saint Pierre, et conserva le double dans les archives de son royaume. Des commissaires de sa part, accompagnés de ceux du roi des Lombards, furent envoyés dans toutes les villes pour faire reconnoître la puissance de l'église romaine, et la cession d'Astolphe. On croit que ce prince travailloit à se relever de cette humiliation, lorsqu'il fut tué à la chasse par un sanglier.

Il ne laissa pas d'enfant. Didier, duc de Toscane, fut proclamé roi. Rachis eut quelque envie de quitter le froc pour reprendre la couronne ; à la sollicitation de Didier, le pape le détermina à renoncer à son desir. Didier eut des démêlés avec Etienne III, successeur d'Etienne II. Le pape lui envoya des ambassadeurs chargés de traiter. Le Lombard, sans égard pour le droit des gens, leur fit crever les yeux. Il ne douta pas, après une action aussi cruelle, que le pontife n'eût

recours au roi de France. Afin de lui ôter cette ressource, malgré le pape, il maria ses deux filles à Charles et à Carloman, auxquels Pepin avoit partagé son royaume.

Ces mariages, qu'il regardoit comme une assurance de félicité, furent la cause de ses malheurs. Charles, qu'on a depuis appelé Charlemagne, répudia sa femme, qui retourna chez son père. Carloman mourut et laissa deux fils à Berthe, sa femme. Cette princesse, ne se croyant pas en sûreté à la cour de son beau-frère, se retira aussi en Lombardie avec ses enfants. Didier, irrité de l'affront fait à sa première fille, et de la disgrace de la seconde, voulut engager le pape Adrien, successeur d'Etienne, à sacrer ses deux petits-fils rois de la partie de France qui avoit appartenu à Carloman, leur père. Outre les embarras qu'il vouloit, par vengeance, susciter à Charlemagne, son dessein étoit d'embrouiller tellement les affaires de ce royaume, que le pape n'en pût tirer de secours, quand lui-même revendiqueroit contre lui les anciens domaines de l'exarchat et Ravenne même, comme il y étoit décidé. Aussi habile que lui, Adrien résista à son desir et se concilia par-là les bonnes graces de Charlemagne ; de sorte que quand Didier mit ses desseins à découvert, prenant plusieurs des villes cédées au saint-siége par Pepin, et avançant même jusqu'à Rome, Adrien invoqua l'aide de Charlemagne.

Malgré tous les efforts de Didier, ce prince repassa les Alpes, et mit le siége devant Véronne, où étoient renfermés Berthe et ses enfants. Il les prit, les envoya en France, et l'on n'en a pas entendu parler depuis. Comme Pepin, son père, avoit repoussé Luit-

prand jusque dans les murs de Pavie, sa capitale, Charlemagne, après une bataille meurtrière, força Didier de s'y renfermer aussi. Pendant le siége, il se rendit à Rome, où il fit une entrée solennelle, et confirma la donation de Pepin, son père, avec toutes les formalités qui pouvoient lui imprimer l'authenticité la plus irréfragable. C'est même un problême de savoir si Charlemagne se réserva la souveraineté de Rome et la juridiction. Mais, quel qu'ait été le droit, le fait est que les empereurs, successeurs de Charlemagne, ne l'ont jamais exercé que lorsqu'ils se sont trouvés les plus forts. En quittant Rome, Charlemagne retourna devant Pavie. Une maladie contagieuse attaqua la garnison et les habitants : elle emportoit chaque jour un grand nombre de citoyens et de soldats. Le malheureux Didier, accablé de tant de maux, fut obligé à la fin de se rendre avec sa femme et ses enfants. Charlemagne les envoya tous en France, où ils finirent leurs jours.

Après cette conquête, Charlemagne se fit couronner roi de Lombardie par l'archevêque de Milan. Il retourna ensuite à Rome pour régler avec Adrien le gouvernement des états qu'il venoit d'acquérir. Il conserva en très grande partie celui des Lombards, permit à toutes les villes de vivre sous les lois romaines ou lombardes qu'elles voudroient choisir. Aux ducs il joignit des marquis, c'est-à-dire gouverneurs des Marches, nom qu'on donnoit aux frontières. Ainsi l'autorité des ducs se trouvoit restreinte. Le tribut qu'il imposa à ses nouveaux sujets fut très léger. Sous ce prince, il se trouva quatre puissances principales en Italie : la sienne, sous le nom de royaume de Lombardie, celles

des Vénitiens, des papes et des empereurs d'Orient.

A l'époque où nous entrons, l'univers changeoit de face ; de grandes nations couvroient le globe sous les noms anciens, mais ce n'étoient plus les mêmes hommes, ni les mêmes gouvernements, encore moins les mêmes religions.

ARABES.

Mahomet. 578. Mahomet parut. Sous l'étendard de ce conquérant enthousiaste, et sous les drapeaux de ses successeurs, les Arabes, dont nous avons crayonné l'enfance, s'agrandirent et étendirent leur domination en Asie, en Afrique, et jusqu'en Europe. Aucun moment ne pouvoit être plus favorable aux succès du nouveau législateur. Le luxe et la mollesse des Grecs, la foiblesse de l'empire romain, la décadence de l'empire des Persans, la corruption et la division qui régnoient parmi les chrétiens, annonçoient en Asie un ébranlement général. Des imaginations sans régle, des mœurs sans frein, étoient susceptibles, les premières de tous les écarts, les secondes de tous les excès. Mahomet, propre à profiter de ces circonstances, naquit à la Mecque, ville de l'Arabie heureuse, à la fin du sixième siècle, d'une famille dont les docteurs musulmans font remonter l'origine par une filiation directe jusqu'à Abraham.

Il ne se déclara prophéte et envoyé de Dieu qu'à l'âge de quarante ans. Ses sectateurs remplissent cet intervalle de prodiges qui commencent dès sa nais-

sance. Il sortit avec lui du sein de sa mère une lumière extraordinaire qui éclaira toute la Syrie. En lui donnant naissance, sa mère se jeta à genoux, et prononça dévotement ces paroles : « Dieu est grand ; il « n'y a qu'un seul Dieu. » Il naquit circoncis. En ce moment, tous les démons ou mauvais génies, posés en sentinelle dans les étoiles et dans les signes du zodiaque, pour tenter les habitants du ciel, en furent précipités. Dès-lors ils cessèrent d'animer les idoles, de rendre les oracles, et ils perdirent tout leur pouvoir. Le feu sacré des Persans s'éteignit. Les eaux d'un lac révéré tarirent. Un terrible tremblement de terre renversa une grande partie du palais du roi de Perse, et quatorze de ses tours. Quand le monarque voulut savoir la cause de cet événement, son devin lui annonça qu'après quatorze régnes les Perses seroient subjugués, et que leur trône seroit occupé par les descendants d'un enfant qui venoit de naître à la Mecque. Ce roi alla visiter l'enfant, et annonça à ses parents sa grandeur future, tous faits dont on ne peut douter, parceque la mère de Mahomet les a racontés.

Mahomet perdit son père à l'âge de deux mois, sa mère à six ans, et fut successivement élevé par son grand-père et par un de ses oncles. Celui-ci le mena à treize ans en Syrie, où les affaires de son commerce l'appeloient. Mahomet s'y rendit habile, fut facteur d'une veuve nommé Khadija, qu'il épousa ; il devint par-là un des plus riches habitants de la Mecque. Avant son mariage, il s'étoit distingué, sous la conduite de son oncle, dans une de ces guerres que les tribus arabes se faisoient entre elles. Dès son premier voyage de Syrie avec son oncle il avoit eu de fréquents entre-

tiens avec un moine nestorien, nommé Sergius, qui lui donna connoissance de la doctrine des Chrétiens et de celle des Juifs. Ces entretiens se renouvelèrent dans d'autres voyages, et on a des preuves que Mahomet, quoique éloigné, continua ses liaisons avec le moine syrien. Ainsi le prophète des Musulmans commença sa mission avec trois moyens fort utiles à tout fondateur de secte; savoir: de très grandes richesses; une grande renommée de bravoure et d'habileté militaire, et une réputation de savoir fort puissante sur des peuples ignorants, ou chancelants dans leurs opinions.

Tels étoient les habitants de la partie de l'Arabie où demeuroit Mahomet. Liés par la nécessité du commerce avec les Chrétiens nestoriens, eutichiens, et toutes les sectes, avec les Juifs et les idolâtres qui les environnoient, ils rapportoient, des contrées qu'ils fréquentoient, plus de dispositions au doute et à l'erreur, que de lumière. Il leur restoit cependant des lueurs de la religion primitive, mais si foibles, qu'elles différoient peu des ténèbres. L'idolâtrie la plus grossière régnoit dans leurs déserts. Ils avoient une profonde vénération pour la Cabha, ou maison d'Abraham, transportée à la Mecque par miracle. Ils la visitoient avec un grand respect, accompagné d'adulations, de prières et de prostrations. D'ailleurs, ils s'accordoient, malgré leur idolâtrie, à croire en l'existence d'un Dieu unique. Mahomet fit de ce dogme le fondement de sa religion. Il conserva aussi les pélerinages à la Cabha, et les purifications rafraîchissantes, si nécessaires dans ces climats brûlants. S'il écarta les idolâtres, en professant un seul Dieu, il les rapprocha de lui par l'appât d'une morale toute voluptueuse. Les plaisirs qu'il pro-

mit dans une autre vie firent desirer la résurrection ; et comme il les annonça principalement destinés à ceux qui périroient pour sa cause, il se fit des soldats enthousiastes, intrépides dans le danger, où ils se jetoient sans précaution, imbus qu'ils étoient des principes du fatalisme ; c'est-à-dire de l'opinion que notre heure étant marquée dans le ciel, nous devons nous précipiter, sans nous embarrasser de l'évènement, qui est indépendant de toutes les mesures humaines. Enfin, ce n'étoit pas une nouvelle religion que Mahomet prétendoit enseigner ; mais il vouloit rétablir, disoit-il, la seule véritable, l'ancienne religion professée par Adam, Noé, Abraham, Moïse, Jésus et les autres prophètes.

Après avoir conçu son systême, dont les développements n'eurent lieu que successivement, Mahomet mène Khadija, sa femme, dans une caverne du mont Hara, proche de [illegible] Mecque. Là, il lui révèle que l'ange Gabriel lui est apparu, et lui a déclaré qu'il est désigné pour être l'apôtre de Dieu. Elle le croit pieusement, et, pleine de joie, elle va faire part de cette déclaration à Waraka, son cousin, qui étoit chrétien, savoit lire et écrire, et étoit passablement versé dans la lecture de l'ancien et du nouveau Testament. Soit simplicité, soit politique, Waraka paroît ajouter foi à la révélation de son parent. Mahomet est si transporté de cette conquête, qu'il fait sept fois le tour de la Cabha en action de graces. Le secret circule dans la famille. Les uns y croient, les autres en rient. Outre sa vieille nourrice et d'autres femmes, Ali, pupille de Mahomet et son parent, âgé de douze ou quatorze ans, est, après Waraka, son premier sectateur. Il est

suivi par un homme beaucoup plus important, nommé Abu-Beker, très considéré dans la tribu des Koréishites, dont une partie se déclara ouvertement pour le nouveau prophéte. Cependant, n'étant pas encore sûr du zéle de ses partisans, Mahomet prêchoit sa doctrine en secret. Le jeune Ali l'aidoit beaucoup dans cette fonction. Pour Abu-Beker, il prêchoit la véracité de Mahomet, et se rendoit garant de toutes les visions du prophéte, de ses entrevues avec les anges, et de ses entretiens avec Dieu.

Quand le prophéte se vit un assez grand nombre de disciples, il appela les principaux à un festin, et leur tint ce discours. « Je ne connois personne qui puisse « offrir aux hommes rien de plus excellent que la loi « que je vous présente aujourd'hui. Je vous offre la fé- « licité de ce monde et de celui qui est à venir. Le Tout- « Puissant m'a commandé de vous appeler à lui. Qui « d'entre vous veut être mon aide, mon frère, mon « lieutenant? » Tous balançoient et gardoient le silence. Le jeune Ali, enflammé de l'ardeur de son âge, se léve et dit : « C'est moi, ô prophéte! qui veux être ton lieu- « tenant. Je casserai les dents, j'arracherai les yeux, « je fendrai le ventre, et je romprai les jambes à tous « ceux qui s'opposeront à toi. » Mahomet l'embrasse et s'écrie : « Voici mon lieutenant, soumettez-vous à « lui et lui obéissez. » Ainsi cette religion montroit, dès son berceau, son caractère violent, intolérant et cruel.

Quelques uns des assistants rirent de la saillie du jeune adepte; mais elle encouragea le prophéte à ne se plus renfermer dans l'instruction secréte; il se mit à prêcher publiquement. Les uns l'approuvoient, les

autres le condamnoient. De cette diversité d'opinions naquit la discorde dans la tribu de Mahomet, et même dans sa propre famille. Les Koréishites se tourmentèrent, se persécutèrent les uns les autres. Beaucoup de ses partisans furent contraints de fuir jusqu'en Ethiopie. Pour lui, il resta à la Mecque, en butte à la haine du parti contraire, assailli même par la populace, que les adorateurs des idoles soulevoient contre lui lorsqu'il prêchoit contre leur culte. L'animosité fut poussée au point qu'il crut prudent de se retirer à Tayet, petite ville éloignée de vingt lieues, où il avoit des parents; mais il n'y fut pas mieux traité, et revint à la Mecque.

Pendant douze ans écoulés depuis qu'il s'étoit déclaré prophéte dans la caverne du mont Hara, il avoit eu beaucoup de visions; mais aucune n'approche de celle dont nous allons donner l'idée. Par elle on peut juger plus ou moins de toutes les autres. Etant un jour couché à l'air entre deux collines, près de la Mecque. l'ange Gabriel, accompagné d'un autre esprit céleste, l'aborde, lui ouvre le cœur, en exprime la goutte noire, ou le principe du péché originel, lave ce cœur, le remplit de foi et de science, et le remet à sa place. Ensuite Gabriel, porté sur ses soixante et dix paires d'ailes, améne à Mahomet la jument Al-Borak, la monture ordinaire des prophétes. Cet animal, aussi blanc que du lait, ressemble également à un âne et à un mulet, plus grand que le premier, plus petit que le second. Il a une face humaine, et des mâchoires de cheval, ce qui n'est pas aisé à peindre. Ses yeux brillent comme les étoiles, et sont perçants comme le soleil. Il a deux ailes d'aigle. Il court avec une vitesse

comparable à l'éclair. Al-Borak entend, raisonne, mais elle ne parle pas. Cependant lorsque Mahomet voulut la monter, après s'être cabrée, et avoir rûé, sur ce que Gabriel lui dit : « Obéis à Mahomet »; par extraordinaire, elle parla. « Quoi! dit-elle, c'est Mahomet le médiateur, « l'ambassadeur et l'auteur de la nouvelle religion, dont « l'article fondamental est, il n'y a d'autre Dieu que « Dieu ? — Oui, répond Gabriel, c'est ici Mahomet, le « prince des enfants d'Adam, le premier entre tous les « prophétes et les apôtres. Il est le sceau. Sa religion « est l'orthodoxie. Tous les hommes espèrent entrer « dans le paradis par son intercession. Le paradis est à « sa droite, et le feu de l'enfer à sa gauche. Quiconque « l'accusera de mensonge sera précipité dans l'enfer. » « O Gabriel ! répond Al-Borak, je t'en conjure, obtiens « de Mahomet que par son intercession je puisse en- « trer au paradis au jour de la résurrection. » Le prophéte lui dit : « Sois tranquille, Al-Borak, tu seras par « mon intercession avec moi en paradis. » La bête aussitôt approche, présente son dos : le prophète monte et part.

En un clin-d'œil il arrive à Jérusalem, entre dans le temple, où il est reçu avec empressement et respect par Abraham, Moïse et Jésu. Il laisse Al-Borak, et, par une échelle de lumière, il monte avec Gabriel jusqu'au premier ciel, qui est de pur argent. Les étoiles, grosses comme des montagnes, y sont suspendues avec des chaînes d'or. Il y rencontre un vieillard décrépit qu'il reconnoît pour Adam. Adam se recommande à ses prières. Ce ciel est plein d'anges de toutes sortes de formes qui prient chacun pour les animaux qu'ils re-

présentent. Ceux qui sont sous la figure d'hommes prient pour les hommes. La curiosité la plus singulière de ce ciel est le grand coq, blanc comme la neige, si grand que sa tête touche au second ciel éloigné du premier d'un espace qu'on ne parcouroit qu'en cinq cents ans. C'est le principal ange des coqs. Son chant est si éclatant, que tous les habitants de la terre l'entendent, excepté les hommes. Quand il chante, tous les coqs qui sont sur la terre chantent avec lui, et Dieu se plaît singulièrement à cette mélodie.

Le second ciel, éloigné du premier de cinq cents années de chemin, est de fer. Mahomet y vit....., et que n'y vit-il pas, ainsi que dans les autres, jusqu'au septième, faits l'un de diamants, l'autre d'émeraudes, d'airain, d'or le plus pur, d'hyacinthes, tous éloignés au moins de cinq cents années de chemin, que Mahomet parcourt avec une vitesse qui ne l'empêche pas de remarquer ce qu'il y a de curieux et d'important dans chacun? Dans l'un, Jésus et Jean l'appellent *le plus excellent des hommes et des prophètes*. Il y trouve un ange aussi grand que le coq; mais c'est un nain auprès de celui du troisième ciel, dont la taille peut s'estimer par ce qu'entre ses deux yeux il y a un espace de soixante-dix mille journées de chemin. Il a sous ses ordres cent mille anges. Assis à une table devant un grand livre, il ne fait qu'écrire et effacer : ceux qu'il écrit naissent; ceux qu'il efface meurent. Là, David et Salomon reçoivent Mahomet très civilement. Dans un autre ciel, il est accueilli très poliment par le patriarche Joseph, et encore par deux grands anges. Le premier est dans le deuil, et gémit sans cesse sur les

péchés des hommes. Le second, environné de lumières, apprit au prophète les inclinations et prostrations commandées dans la prière.

Moïse, Aaron, Enoch, Abraham, Jean-Baptiste se relayoient, pour ainsi dire, afin de lui faire les honneurs de tous ces ciels. La plus étonnante des créatures habitoit le sixième; savoir, un ange qui avoit soixante-dix mille têtes. Chaque tête, comme on peut croire, avoit autant de bouches, chaque bouche autant de langues; chaque langue, dans un langage qui lui étoit propre, célébroit les louanges du Seigneur. Sans doute un peu étourdi de ce concert, le prophète passe promptement au septième ciel, où il trouve un arbre d'où pendent de gros fruits plus doux que le miel. Il avoit bien gagné ce rafraîchissement. Un ange lui présente aussi trois coupes, l'une de lait, l'autre de vin, la troisième de miel. Il préfère le lait. Une voix fait entendre ces mots: « Tu as fait un heureux « choix, Mahomet; si tu avois bu du vin, la nation « se seroit détournée du droit chemin, et ses entre- « prises auroient échoué. »

Enfin il arrive au trône du Tout-Puissant. A côté étoit tracée en caractères lumineux cette inscription, qui est devenue la devise des Musulmans: « Il n'y a « point d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son « prophète. » L'Éternel lui dit: « Avance et approche. » Il lui met une main sur la poitrine, et l'autre sur l'épaule. Cet attouchement répand en lui un froid aigu qui le pénètre jusqu'à la moelle des os; mais la présence de Dieu lui fait éprouver en même temps une douceur ravissante et ineffable. Le prophète s'entretient familièrement avec le Tout-Puissant, apprend

de lui tout ce qu'il faut qu'il enseigne aux hommes, repasse par les sept ciels, trouve Al-Borak à Jérusalem, où il l'avoit laissée, remonte dessus, et arrive à la Mecque; tout cela en une seule nuit. « J'appréhende, « dit Mahomet à Gabriel, que mes disciples ne veuil- « lent pas me croire, et ne m'accusent de mensonge « quand je leur raconterai toutes ces nouvelles. — Ne « crains pas, ô Mahomet, lui dit l'Ange, Abu-Beker « (qui signifie en arabe le témoin fidèle) te justifiera. »

En effet, lorsque Mahomet raconta à ses principaux prosélytes l'histoire de son voyage, ils la trouvèrent si absurde, qu'ils firent tout ce qu'ils purent pour l'empêcher d'en parler aux autres Koréishites; mais il ne les écouta pas, et en fit même part à un de ses plus implacables ennemis, qui la tourna en ridicule. Mais Abu-Beker vint encore dans cette circonstance à son secours. On ne sait quel étoit le genre de persuasion de cet homme, soit force, soit éloquence, peut-être l'une et l'autre. Il affirma que rien n'étoit plus vrai que le voyage et ses circonstances. Comme les choses les plus absurdes n'étonnent plus lorsque les esprits sont préparés, beaucoup de Koréishites crurent le témoin fidéle; d'autres au contraire apostasièrent. Il se forma entre les habitants de la Mecque un schisme dangereux. Mahomet ne fut point ébranlé de ce contretemps. « Quand mes adversaires, dit-il, poseroient le « soleil à leur droite et la lune à gauche contre moi, « je ne démordrois pas de mon entreprise. » Il fit faire à ses prosélytes un serment qu'on appela le serment des femmes, non qu'il y en eût aucune de présente, mais parceque ce fut celui qu'on exigea d'elles par la suite; il consistoit à renoncer à l'idolâtrie, à ne

point dérober, à éviter la fornication, à ne point tuer leurs enfants, selon la coutume des Arabes, lorsqu'elles n'auroient pas de quoi les nourrir, à ne point calomnier, et à obéir au prophéte en tout ce qui seroit juste. Il n'étoit pas encore question ni de se défendre, ni d'attaquer. Mahomet jusqu'alors avoit déclaré que tout son ministère consistoit à exhorter et à prêcher. « Je ne suis, disoit-il, autorisé à forcer « personne d'embrasser ma religion. Que l'on croie ou « non à ma parole, ce n'est pas mon affaire, mais « celle de Dieu. »

Mais il arriva que des missionnaires qu'il avoit envoyés à Médine, ville de l'Arabie heureuse, à près de cent lieues de la Mecque, firent d'ardents prosélytes. Ceux-ci vinrent jurer fidélité à Mahomet, et promettre de le défendre contre les noirs et les rouges; c'est-à-dire, ainsi qu'ils l'entendoient, et que le comprit le prophéte, de déclarer la guerre à toutes les nations qui entreprendroient de s'opposer à l'établissement de la nouvelle religion. Ce n'étoit pas seulement à la défense, c'étoit à des hostilités qu'ils s'engageoient. Mahomet déclara que Dieu lui avoit permis l'un et l'autre, et reçut le serment de ces zélateurs. Cette espéce de conjuration, la division qui commençoit à régner à la Mecque, et qui menaçoit d'une guerre civile, alarmèrent les habitants. Les principaux tinrent conseil sur la conduite qu'ils avoient à suivre. Le diable, dit Mahomet, y assista sous la figure d'un vieillard, et fit prendre la résolution de le tuer. Il en fut instruit, et se sauva dans une caverne, où il courut risque de la vie, et de là à Médine, où on lui fit la réception la plus honorable. A cet événement commence l'ère des Musulmans, qu'ils ap-

pellent Hégire, c'est-à-dire fuite, l'an 622 de notre ère.

Aussitôt que Mahomet se fut retiré à Médine, il se déclara comme en état de guerre avec les habitants de la Mecque; il pilla les caravanes de cette ville, et s'enrichit du butin. Les historiens musulmans donnent le nom superbe de batailles à de petites actions qui avoient lieu entre quelques centaines d'hommes. Dans la plus célèbre, il y avoit trois cents hommes d'un côté, et neuf cents de l'autre; ceux-ci étant embarrassés de tout l'attirail d'une caravane, Mahomet les attaqua avec ses trois cents guerriers. Il n'est point parlé en cette occasion de ses prouesses personnelles. On remarque seulement qu'avant le combat il prie Dieu avec ferveur, et feint une défaillance, pendant laquelle il assure que Dieu a promis la victoire. Il prend ensuite une poignée de poussière qu'il jette contre les ennemis en disant: « Que leurs faces soient confondues, et qu'ils se dissipent comme cette poussière emportée par le vent. »

Jamais l'inspiration divine ne manqua au prophéte. Il la faisoit venir tantôt dans un songe, tantôt écrite sur des feuilles, qu'il se faisoit envoyer du ciel quand il en avoit besoin. Ces feuilles ont ensuite composé l'Alcoran, qui est l'évangile des Musulmans. Les rites, les cérémonies, les ablutions, le côté vers lequel il falloit se tourner en priant, le Ramadan, ce jeûne si sévère le jour, tandis qu'il n'y avoit point de frein la nuit pour la gloutonnerie et les plaisirs, tout étoit prévu et réglé par ces feuilles. Il s'en servoit même pour autoriser la paix, la guerre, la vengeance, et pour sanctifier ce que ses propres actions pouvoient avoir de bizarre ou de répréhensi-

ble. En bon législateur, il donna sur la polygamie l'exemple et le précepte. Il épousa jusqu'à douze femmes, quoique la loi n'en permette que quatre légitimes. Ayézha, fille d'Abu-Beker, qu'il prit à huit ans, devenue plus expérimentée, lui donna quelques soupçons; mais prudemment il ne voulut pas que ses ennemis pussent s'en réjouir; il les proscrivit dans un chapitre de l'Alcoran sur la calomnie. Une autre révélation l'autorisa à épouser, au grand scandale des bons Musulmans, la femme de Zéïd, son fils adoptif, qui, par complaisance pour son père, fit divorce avec son épouse chérie. Peu d'hommes eurent des mœurs aussi dissolues: voulant sanctifier ses infames passions, il fit descendre du ciel la permission de violer les engagements pris même avec serment. On croit que ce fut le danger qu'il courut dans une rixe de jeu entre des gens ivres, qui le détermina à faire révéler la défense à ses disciples de boire des liqueurs fortes, et de jouer à des jeux de hasard. Quant à celle de manger du porc, il la dut à la loi des Juifs.

Cependant Mahomet n'étoit pas en parfaite intelligence avec cette nation. Dans une guerre qu'il eut contre les Juifs de Kaibar, non loin de Médine, il prétendit avoir été ensorcelé par un d'entre eux. L'ange Gabriel lui apprit à rompre le sort que le Juif avoit jeté sur lui et sur ses deux filles. De quelles ruses ne se servoit pas le prophète pour rendre ses ennemis odieux, et toujours en interposant la divinité qui arrivoit à son secours? Elle lui manqua néanmoins dans un combat où, ayant été renversé, il reçut deux flèches, dont une le blessa, et courut risque de la vie, preuve qu'il savoit, dans l'occasion, payer de sa personne; moyen

que tout novateur qui veut réussir ne doit pas négliger. Ses succès attirèrent sous ses drapeaux des gens de toute religion, qui devinrent ses prosélytes. Il ne manquoit pas de joindre au pillage des caravanes, aux irruptions sur ses voisins, les ressources du commerce. Il envoyoit dans les villes qui s'y distinguoient, et jusqu'à Constantinople, des agents qui lui servoient en même temps d'espions, pour l'avertir du départ des caravanes. Déja il invitoit hautement les princes étrangers à embrasser sa religion, et il faisoit des menaces souvent suivies de l'effet à ceux qui le méprisoient. Quant à ses disciples, d'un coup-d'œil il les faisoit trembler. Jamais ils ne l'abordoient qu'avec la plus profonde vénération et des marques de respect approchant de l'idolâtrie.

Les Mecquois furent long-temps avant de se prêter à ces espèces d'adorations. Leur foi au prophète étoit toujours plus que chancelante : ils le repoussèrent de leurs murs, lorsqu'il tenta de s'y introduire pour remplir autour de la Cabha les cérémonies qu'il avoit imaginées. Etant revenu mieux accompagné, ses compatriotes lui abandonnèrent la ville, et se retirèrent sur les montagnes voisines. Il trouva les maisons vides, et s'acquitta des obligations de son pélerinage sans commettre aucun désordre. Il revint une autre fois, prit de force les Mecquois, et leur fit grace. Cette générosité lui gagna les cœurs des Koréishites, la tribu la plus recommandable de l'Arabie. Les autres se soumirent à son exemple. Pour lui, il retourna à la Mecque en pompe, et enleva de la Cabha les idoles qui y étoient conservées depuis un temps immémorial. On ignore quels étoient ces dieux adorés en Arabie. Ils

ne ressembloient pas aux divinités égyptiennes, grecques ou syriennes. Il paroît que c'étoient des attributs de dieu personnifiés. Mahomet les chassa de toute l'Arabie. Il faut rendre justice à son zéle pour le dogme de l'unité de Dieu. Mahomet le fit dominer exclusivement dans tous les pays qu'il subjugua. En seize ans à-peu-près qui s'écoulèrent depuis sa fuite de la Mecque, il soumit la plus belle partie de l'Arabie heureuse, et jeta les fondements d'un des plus vastes empires qui aient existé et qui existent encore. Il mourut à Médine, âgé de soixante-un ans, d'une maladie occasionée, dit-on, par des restes de poison qui lui avoit été donné plusieurs années auparavant. Son tombeau se voit dans cette ville, où les Musulmans le visitent par simple dévotion; au lieu que le pélerinage de la Mecque est pour eux un devoir indispensable. Ils sont obligés de faire ce voyage au moins une fois en leur vie, ou de payer quelqu'un pour le faire à leur place, ou de s'en racheter par des aumônes.

Il importe peu de savoir que Mahomet étoit de moyenne taille, bien proportionné, d'un tempérament sanguin, qu'il avoit la tête grosse, la barbe épaisse, les os gros et solides, les yeux noirs et bien fendus, le teint vermeil, les traits grands et réguliers, les sourcils longs, le nez aquilin, la bouche grande, les dents belles, les cheveux bien fournis, plats selon les uns, bouclés selon d'autres. Toutes ces particularités sont assez indifférentes; mais il n'est pas indifférent de découvrir comment, avec une ambition sans bornes, une luxure effrénée, un abandon sans réserve à toutes ses passions; comment, à l'aide de visions absurdes, de miracles ridicules, tels que d'avoir fendu la lune;

comment, dénué de toutes connoissances, ne sachant même, dit-on, pas lire, il a pu persuader aux Arabes, nation à la vérité peu cultivée, mais qui ne manque ni de sagacité, ni de sens, qu'il étoit *un être privilégié, l'ami de Dieu, l'apôtre, le prophète par excellence.*

Mahomet, il est vrai, avoit beaucoup des qualités qui peuvent faire l'homme extraordinaire, la bravoure, l'éloquence, l'opiniâtreté dans ses entreprises; un air affable ou imposant, selon le besoin et les circonstances; l'art de se faire des amis, et l'art plus rare de les conserver; mais ce qui le distingue et l'a fait réussir, c'est, non la persuasion, car on ne se persuade pas à soi-même ces sortes de choses, mais l'attention constante et toujours soutenue de paroître persuadé qu'il étoit l'homme de Dieu. Le jour, la nuit, dans les affaires, dans les plaisirs, à l'armée, à table, au milieu de ses femmes, jamais il n'oublia le rôle d'inspiré qu'il s'étoit créé. Il y faisoit servir jusqu'aux événements naturels qui y paroissoient les moins propres, tels que des attaques d'épilepsie auxquelles il étoit sujet; il les faisoit passer pour des extases. Une loupe entre les deux épaules, il l'appeloit *le sceau de la prophétie.* L'habitude de ne se point perdre de vue soi-même, de ne se permettre dans les instants les plus susceptibles de distraction, ni action, ni parole qui pût détromper ceux qui l'environnoient, cette habitude ne leur laissa aucun moyen d'échapper à sa séduction. Paroissant convaincu, il convainquoit. La foi vient de l'estime. Du moindre doute il faisoit un crime punissable. Cette opinion s'est conservée avec énergie chez ses sectateurs, par l'adresse qu'il a eue de joindre dans sa profession de foi deux choses, dont la première est d'une

vérité incontestable, et sert pour ainsi dire de passe-port à l'autre: *Dieu est un, et Mahomet est son prophète.* Deux jours avant sa mort, malgré la foiblesse et l'accablement où le réduisoit une fièvre ardente, il prêcha et fit la prière publique en qualité de calife et d'iman, c'est-à-dire, de chef du gouvernement et de pontife.

Comme le trône et l'autel ennoblissent ce qui leur appartient, Mahomet, possesseur de l'un et de l'autre, a rendu pour ses disciples, digne d'observation, ce qui seroit dédaigné dans d'autres. On a conservé la mémoire de ses courtisans, de ses amis, de leurs fonctions, de leur plus ou moins d'accès auprès de lui, de ses femmes, de ses concubines, avec leur beauté et leurs défauts. Ses ânes, ses chevaux, ses chameaux, ont été comptés et désignés par leurs noms. On a décrit ses chariots, ses armes, ses ameublements; rien enfin de ce qui concerne les fonctions animales, même secrètes, les heures des repas, du lever, du coucher, son exactitude, sa ponctualité dans toutes les choses, rien n'a été omis.

Les docteurs et commentateurs ne tarissent point sur les privilèges et les prérogatives de leur prophète. Les Musulmans les plus dévots passent une partie du jour à les compter, en roulant entre leurs doigts les grains de gros chapelets qu'ils portent à leur cou. Cette litanie, qu'on abrégera beaucoup, est à-peu-près conçue en ces termes: Mahomet, le dernier des prophètes dans l'ordre de création, est le premier dans l'ordre de la mission. Son nom est écrit sur toutes les portes du paradis. Le diable en fut précipité quand il naquit. Il a parcouru tous les cieux. Mahomet est supérieur à tous les autres hommes en esprit et en intel-

ligence. Il a opéré trois mille miracles, sans compter l'Alcoran, qui en contient lui seul soixante mille, puisque chaque verset est un miracle. Il a fendu la lune. Par son ordre, des pierres et des arbres ont parlé. Des fontaines d'eau ont coulé de ses doigts; Dieu partage les bénédictions avec lui. Dieu a commandé au monde de lui obéir. Toute la terre lui appartient. Avant lui, elle étoit souillée par les chrétiens, par les idolâtres et les juifs. Il l'a purifiée par sa doctrine. Mahomet a institué la prière, la coutume de se laver les mains après les repas, de faire un creux à un des côtés du sépulcre, la mode de porter des turbans avec des bandelettes pendantes par derrière, marque de distinction parmi les anges même. Sa famille ne paiera aucune taxe. Quoique pollué par l'ardeur de son tempérament, jamais il n'a perdu sa pureté. Mahomet a joui des prérogatives refusées à tout autre, d'embrasser sa femme un jour de jeûne, d'en épouser plus de quatre, de commettre le meurtre dans tout le territoire sacré, dans la Mecque même, de juger selon sa volonté, de recevoir des présents des clients, de partager les terres même avant de s'en être rendu maître. Ce qu'il y a de meilleur parmi le butin pris sur les ennemis lui appartient. Les anges lui obéissent. Celui de la mort n'a pris son ame qu'après lui en avoir demandé permission.

Comme les Médinois ignoroient cette circonstance, ils ne pouvoient se persuader que le prophète eût subi le sort commun aux autres hommes. Omar, un de ses capitaines les plus enthousiastes, s'écrioit: « Non, « l'apôtre de Dieu n'est pas mort; il s'en est allé seu« lement pour quelque temps, de la même manière

« que fit Moïse, qui s'absenta d'Israël pendant quarante jours, et revint ensuite vers son peuple. » Il juroit d'exterminer quiconque diroit que l'envoyé de Dieu étoit mort. Mais Abu-Beker, beau-père du prophète, plus prudent, fit voir par l'Alcoran même qu'il devoit mourir; et la corruption qui commençoit à s'emparer du cadavre devint une preuve démonstrative pour le peuple, qui ne fut pas scandalisé, puisque la chose étoit prédite. Sa puissance et ses dignités, s'il y avoit un droit de succession, devoient passer à Ali, son gendre; mais les voix, après s'être balancées entre Omar et Abu-Beker, se déclarèrent pour le dernier, et Ali lui-même le reconnut. Le prophète, avec tant de femmes, n'avoit eu qu'un seul fils, qui mourut très jeune.

Abu-Beker, premier calife. 632.

Dès le temps de Mahomet, il s'étoit élevé des hommes rivaux de sa puissance. Le prophète s'en défit. Mais il en survécut un dangereux, nommé Moseilama, chef d'une tribu puissante. On prétend qu'il avoit pris part à l'imposture de Mahomet; mais ne voulant pas être son inférieur, et aspirant à partager son empire, il lui écrivit: « Moseilama, apôtre de Dieu, à Mahomet, l'apôtre de Dieu. Que la moitié de la terre soit « à toi, et l'autre moitié à moi. » Mahomet lui répondit: « Mahomet, l'apôtre de Dieu, à Moseilama, l'imposteur. La terre appartient à Dieu. Il l'a donnée en « héritage à ceux de ses serviteurs qu'il lui plaît, et « ceux qui le craignent auront une heureuse issue. » Cette heureuse issue, Moseilama tâcha de se la procurer. Il gagna plus de terrain qu'il n'en perdit dans le peu de mois qu'il survécut à Mahomet. Mais Abu-Beker envoya contre lui une armée supérieure qui l'écrasa.

Le calife assoupit aussi quelques révoltes qui s'étoient formées à l'occasion de la levée des impôts, des schismes, des querelles d'opinions, qui avoient été assez animées pour faire craindre, dans les premiers instants, la dissolution totale de l'empire. Il parut jusqu'à des prophétesses, dont la séduction auroit pu être fatale à l'islamisme, si elles n'eussent été réprimées à temps.

De ce conflit naquit une nouvelle ferveur dans les Musulmans qui étoient restés fidèles. Ils se firent un point d'honneur de propager leur religion et de l'étendre s'ils pouvoient par toute la terre. Abu-Beker étoit très propre à diriger cette entreprise. Il montroit un profond respect pour la mémoire du prophéte, paroissoit convaincu de la vérité de sa mission, et étoit très exact à observer les pratiques les plus minutieuses. Ce calife ne paroît pas avoir été guerrier lui-même; mais il a eu de grands généraux, entre autres Kaled, qui joignoit à la bravoure beaucoup d'habileté, et surtout un zéle outré, persécuteur même contre tout ce qui n'étoit pas Musulman. Il avoit un fils, nommé Saïd, doué des mêmes qualités. A la tête de ses autres capitaines, dont l'énumération seroit longue, on doit mettre Yézid, Obéidah, Derar, Rafi, Serjabil, soldats intrépides, alternativement commandants absolus et subalternes dociles. Abu-Beker sut imprimer à ses armées le caractère d'enthousiasme qui prépare les succès. Les soldats se regardoient comme autant de missionnaires, chargés d'aller établir la foi dans tous les pays qui les environnoient, de substituer le croissant à la croix, au risque de leur vie, sûrs de la couronne du martyre, et des joies du paradis, s'ils mouroient dans leur religieuse entreprise.

Les camps étoient comme de grandes mosquées, où les prières se faisoient avec recueillement aux heures prescrites, autant que les opérations de la guerre le permettoient. Nul libertinage, nul désordre dans ces armées, quoiqu'il y eût beaucoup de femmes; elles marchoient, combattoient auprès de leurs pères, de leurs frères, de leurs époux, aussi patientes qu'eux dans les fatigues, et aussi intrépides dans les dangers. Un même esprit, l'esprit de prosélytisme, animoit toutes ces troupes. Abu-Beker avoit soin de l'entretenir par des exhortations pathétiques qu'il envoyoit aux chefs, et qui étoient lues à la tête des bataillons. Une lettre, un simple billet, lui créoit des armées. Il ne fit qu'écrire à la Mecque ces mots: « Cette lettre est « pour vous faire savoir que j'ai dessein de retirer la « Syrie des mains des infidèles; et je veux que vous « sachiez qu'en combattant pour la propagation de la « vraie religion vous obéissez à Dieu. » Les Mecquois accoururent, campèrent autour de Médine, et y restèrent, malgré la disette de vivres, jusqu'à ce que l'armée musulmane fût complète, et en état de se mettre en marche.

Au moment du départ, Abu-Beker, à la vue de l'armée, pria Dieu de la remplir de courage, et de lui donner un heureux succès. Puis s'adressant au général, il lui dit: « Ayez soin, Yézid, de traiter vos troupes « avec affection et douceur. Consultez vos officiers « dans toutes les occasions importantes. Encouragez « vos soldats à combattre vaillamment et de pied ferme. « Si vous remportez la victoire, ne tuez ni les vieillards, « ni les femmes, ni les enfants. Ne détruisez point les « palmiers, ne brûlez point les blés, ne coupez point

« les arbres, ne faites point de mal au bétail, à l'excep-
« tion de ce que vous tuerez pour la nourriture de vos
« gens. Lorsque vous aurez fait quelque traité ou
« quelque accord, tenez inviolablement votre parole.
« Ne tuez point les religieux, qu'ils vivent dans les mo-
« nastères, et ne détruisez point les lieux où ils se sont
« consacrés au service de Dieu. Mais pour ces membres
« de la synagogue de Satan, qui sont tonsurés, fendez-
« leur la tête, à moins qu'ils ne se fassent Musulmans,
« ou qu'ils ne payent tribut. » Il entendoit apparemment par ces *tonsurés* les prêtres chrétiens, qui, par leurs exhortations et leur zéle, mettoient obstacle à la propagation du mahométisme. Au reste, l'alternative de se faire Musulman, de payer tribut ou de périr, n'étoit pas pour les seuls chefs de la religion. Elle atteignoit tous ceux que les armes musulmanes atteignoient. De l'Arabie, qui fut subjuguée tout entière, elles pénétrèrent en Syrie, jusque dans les fertiles plaines de Damas. A l'aide des forces que l'empereur Héraclius y envoya, cette ville soutint un long siége. Deux généraux musulmans l'attaquoient de deux côtés opposés. Pendant qu'Obéidah entroit du sien par composition, Kaled forçoit l'autre. Ils se rencontrèrent dans la ville: l'un traitoit les habitants avec douceur et humanité, l'autre mettoit tout à feu et à sang. Prêts à se charger, ils convinrent de se laisser chacun libre d'en user à sa volonté. De sorte que Damas offrit le singulier spectacle d'une ville dont une partie, livrée aux horreurs de la guerre, retentissoit des cris du désespoir, et l'autre combloit de bénédictions son vainqueur pacifique.

Le régne d'Abu-Beker ne dura pas trois ans. Il est cé- Alcoran.

lèbre, non seulement par ses conquêtes, qui sont étonnantes pour un si court espace, mais encore par le grand service qu'il rendit à la religion musulmane, en rédigeant l'Alcoran. Il est composé de ces feuilles que Mahomet faisoit venir du ciel selon ses besoins, et d'autres qu'il composoit en particulier, pour servir dans l'occasion. Comme le prophéte ne savoit pas lire, on dit que son secrétaire y inséroit quelquefois des notes de sa composition qui dénaturoient le texte, et le rendoient même ridicule. Il fallut le purger de ces interpolations, ce qui n'étoit pas une tàche aisée; rechercher et recueillir ce qui s'étoit égaré et ce qui s'étoit perdu; y suppléer à l'aide de la mémoire et du témoignage des anciens. Abu-Beker prit ce soin avec une attention portée jusqu'au scrupule. Son travail a produit cent quatorze chapitres, partagés à-peu-près selon les matières. Tel est l'Alcoran, le livre sacré des Mahométans, dont ils disent que le style est inimitable, un miracle permanent, plus grand que la résurrection d'un mort. Ils ont un autre livre, contenant les paroles et faits du prophète, et nommé *la Sonna*, moins divin, mais très respecté.

La religion mahométane, à la différence de presque toutes les autres, n'a ni oblations, ni sacrifices. Tout son rit consiste en prédications, en prières et en ablutions, auxquelles on doit ajouter la circoncision, le *ramadan*, qui est le mois de jeûne et d'obligation, et le pélerinage à la Mecque, une fois dans la vie. Mahomet, en fondant les lois de police dans le code sacré, les a rendues religieuses, et leur a assuré par-là plus de force et de permanence que si elles fussent restées purement civiles. S'il prescrit des régles sur les

contrats particuliers, le mariage, le divorce, les héritages, les punitions, les traités avec les nations étrangères, ou sur les autres objets de droit naturel ou de pure convention, c'est toujours au nom de Dieu qu'il parle. L'administration de la justice, l'aumône, le prêt sans usure, la rédemption des captifs, et les autres actions louables, il les commande de la part de Dieu, ainsi que l'exécution des lois prohibitives, telles que la défense d'user de certains mets et des liqueurs enivrantes, les jeux de hasard, et la divination.

La prédestination, ou le fatalisme, a été d'un grand secours à Mahomet. Si on lui disoit qu'un de ses disciples venoit de mourir en combattant, il répondoit : « Ses jours étoient comptés ; l'ange de la mort l'auroit « frappé à la même heure dans sa maison. » Cette opinion faisoit que, mourir pour mourir, ils aimoient autant que ce fût au champ de la gloire, et qu'ils voyoient, sans sourciller, le glaive prêt à trancher leurs jours, persuadés qu'ils alloient acquérir la couronne du martyre, et les récompenses attachées à ce titre. « Pour un seul prédestiné, soixante-douze des « plus jolies femmes, une tente d'une richesse incom- « parable, un prodigieux nombre de domestiques, une « surprenante diversité de mets servis dans des plats « d'or, plusieurs espèces de liqueurs délicieuses, pré- « sentées dans des vases de même métal, les plus ex- « cellents vins, qui n'auront pas le défaut d'enivrer, « un assortiment d'habits magnifiques, proportionné « à la somptuosité de la table, un train nombreux, « tout ce qui peut flatter la sensualité du voluptueux « le plus livré au plaisir; et, pour en jouir, une jeunesse « et des forces sans cesse renaissantes. » Tel est le pa-

radis de Mahomet. On dit que les Mahométans instruits ne donnent pas dans ces chimériques espérances ; mais le peuple ! ô peuple ! comme on t'abuse !

Omar, deuxième calife. 634.

Omar, qui avoit concouru au califat avec Abu-Beker, le remplaça. Le calife défunt ne laissoit que trois dragmes d'argent. Quand on rendit compte à Omar de ce trésor, il dit : « Dieu fasse grace à Abu-Beker ! mais il « donne à ses successeurs un exemple bien difficile à « suivre. » Une des maximes de ce pontife désintéressé étoit : « Les bonnes actions sont une sauvegarde con- « tre l'adversité. » Il disoit encore : « La mort est la « plus petite chose du monde, quand elle est arrivée, « et la plus fâcheuse de toutes avant qu'elle arrive. » Omar prit le titre d'empereur, ou de commandant des croyants, qui est resté à ses successeurs.

On croiroit qu'un prince qui a soumis la partie la plus riche de la Syrie, qui a vu la victoire constamment attachée à ses drapeaux, devenu par les armes souverain de la Mésopotamie, de toute la Judée, de l'Egypte, des plus belles villes de ce pays, Antioche, Emèse, Alexandrie ; qui est entré en conquérant dans Jérusalem ; dont les armées, après des batailles sanglantes, ont pénétré en Perse, et ont commencé à ébranler ce trône ; on croiroit qu'un pareil prince a été un grand guerrier ; mais Omar n'a même pas commandé ses troupes. De Médine, où il demeuroit, il envoyoit des ordres dans le style sentencieux de l'Alcoran ; et non seulement les généraux s'y conformoient, mais les soldats même s'y résignoient avec la soumission de religieux dévots. On en a un exemple dans ce qui arriva à l'armée commandée par Obéidah. Ce général écrivit au calife que ses soldats s'étoient accoutu-

més en Syrie à boire du vin. Omar lui mande de faire punir les coupables de quatre-vingts coups de bâton sur la plante des pieds. Le général signifie cette sentence, et exhorte ceux qui se sentent coupables à confesser volontairement leur faute et à prouver la sincérité de leur repentir, en se soumettant de bonne grace au châtiment ordonné par le calife. Un grand nombre avouèrent leur faute, et subirent volontairement la peine, sans avoir d'autre accusateur que leur propre conscience.

Cet Obéidah étoit le général favori d'Omar. Il lui donna la préférence sur Kaled, qu'il déposa. « Obéi« dah, disoit-il, est doux et modéré, et en agit toujours « avec bonté à l'égard des Musulmans, au lieu que « Kaled est d'un caractère féroce et intraitable, avide « de pillage, et coupable de plusieurs excès. Dieu lui« même conduira les entreprises d'un homme aussi ver« tueux qu'Obéidah, et l'assistera en bénissant ses me« sures douces et modérées. » La disgrace de Kaled ne l'empêcha pas de continuer de servir. Il distinguoit deux personnes dans Omar. « J'ai, disoit-il, une aver« sion naturelle pour lui ; mais je me soumets à la vo« lonté de Dieu, exprimée par le calife, légitime suc« cesseur de Mahomet. » Avec de pareils sentiments, qui n'étoient point ignorés du calife, que ne pouvoit-il pas espérer de ses soldats et de leurs chefs? Il avoit soin d'écarter d'eux toute préférence pour ce qui pouvoit les attacher dans ce monde. Il écrivoit dans ce sens à Obéidah : « Je te commande de mettre ta confiance « en Dieu, et de n'être pas un de ceux dont il dit : Si « vos pères, ou vos enfants, ou vos frères, ou vos « femmes, ou vos proches, ou les richesses que vous

« avez acquises, ou les marchandises que vous appré-
« hendez de ne pas vendre, ou les maisons dans les-
« quelles vous vous plaisez, vous sont plus chers que
« Dieu et son apôtre et que l'avancement de sa reli-
« gion, craignez qu'il n'accomplisse contre vous ce
« qu'il a résolu. »

Si on veut savoir quel droit prétendoient avoir les Arabes sur la Syrie, la plus belle partie de leurs conquêtes, on le trouvera dans l'entretien d'Amru, général d'Omar, avec Constantin, fils d'Héraclius. Ce prince disoit au premier : « Les Grecs et les Arabes, « étant proches parents, ont tort de se faire la guerre « les uns aux autres. — Quand ils seroient frères, ré- « pondit l'Arabe, dès qu'ils sont de religion différente, « cela leur suffit pour se faire la guerre. Au reste, « j'ignore la parenté entre les Koréishites et les Grecs. » Constantin répliqua : « Adam, Noé, Abraham, Isaac « et Esaü, ont été les pères des Grecs et des Arabes; ils « sont donc parents, et ne doivent pas se chercher que- « relle au sujet des terres que leurs pères leur ont don- « nées en partage. — Vous dites vrai, répondit Amru; « mais ce partage n'existe plus. Le pays que vous oc- « cupez ne vous appartient pas. Il étoit habité, avant « vous, par les Amalécites, qui descendoient de Sem « comme nous. Nous revendiquons l'héritage de nos « frères, nous prétendons seulement rétablir les choses « sur l'ancien pied, et nous mettre en possession de vos « terres fertiles, de vos riches pâturages, de vos belles « rivières, de vos maisons magnifiques, et nous vous « laisserons en partage nos rochers, nos déserts, nos « terres sèches et stériles qui avoient été données à « Cham et à Japhet, dont vous descendez. » Constantin

se retrancha sur l'ancienneté de possession, qui détruisoit tout autre titre. « Vous avez raison, dit Amru, mais « nous trouvons la Syrie si délicieuse en comparaison « de notre pays, que nous ne pourrons jamais nous « résoudre à l'abandonner, et que nous voulons absolument nous en rendre maîtres. Vous avez cependant un moyen de rester paisibles possesseurs de vos « grands biens; c'est d'embrasser la religion musulmane, ou de payer le tribut que nous exigeons des « infidèles. » Avec de pareils raisonnements, quand ils sont appuyés d'une bonne armée, que ne peut-on pas s'approprier?

L'argument des Mahométans, pour se mettre en possession de Jérusalem, est à-peu-près du même genre. C'étoit, disoient-ils, la cité sainte d'où le prophète étoit parti pour faire son voyage des sept cieux : il ne convenoit pas qu'elle restât entre les mains des infidèles. Les habitants obtinrent de ne la remettre qu'à Omar en personne. Il eut la complaisance d'en faire le voyage, et ils eurent lieu de se louer de ses égards et de sa justice. Comme, par une maxime mahométane, tous les lieux où le calife avoit prié devoient lui appartenir, il eut la délicatesse de ne pas vouloir prier dans l'église, et de donner aux chrétiens, sans en être sollicité, une sauvegarde par écrit contre les invasions de ses successeurs. La capitulation qu'il leur accorda contient beaucoup de privilèges pour les chrétiens dans cette ville, et sert de fondement à ceux dont ils jouissent encore sous le gouvernement des Turcs. On doit d'autant plus louer Omar de cette condescendance, que c'étoit un enthousiaste qui ne voyoit de science et de lumière que dans la religion mahomé-

tane, et qui ne concevoit pas qu'on pût en professer d'autre. Il n'est que trop connu pour ces sentiments par la destruction de la célèbre bibliothèque d'Alexandrie, dont la moitié avoit déja péri par accident du temps de Jules César. Consulté par Amru, son général, sur ce qu'il devoit faire du reste, Omar lui répondit : « Si les livres dont vous parlez s'accordent « avec ce qui est écrit dans le livre de Dieu, celui-ci « suffit, et les autres sont inutiles ; s'ils renferment des « doctrines contraires à celles de ce divin livre, ils « doivent être regardés comme pernicieux, et il faut « les détruire. » Amru en fit chauffer les bains d'Alexandrie, qui étoient au nombre de quatre mille. Le feu en fut alimenté pendant six mois. On a déja parlé de ce terrible effet du fanatisme ; mais on le répète comme une leçon utile, en faisant observer que le fanatisme, quel qu'il soit, de religion, de liberté ou autre, est toujours destructeur.

Les Médinois craignirent qu'Omar, épris des charmes de la Palestine, ne les abandonnât, et ne fixât à Jérusalem le siége de son empire. Les descriptions que les historiens du temps nous ont laissées des campagnes de la Judée, de leur fertilité, des villes nombreuses que le commerce enrichissoit, sont conformes aux peintures des livres sacrés, et font connoître que mal à propos on a cru que les délices de cette terre, où couloient le lait et le miel, ont été exagérées par les écrivains juifs. Que sont à présent, sous la domination turque, les campagnes qu'arrosent le Tigre et l'Euphrate ? De ce que les eaux de ces fleuves, interceptées par les ruines des ponts, et répandues dans les plaines, en ont fait des marais fangeux ; de ce

qu'on trouve à peine les vestiges des villes magnifiques qui les ornoient ; de ce que dans les lieux découverts on ne voit que quelques hordes d'Arabes, dont on redoute la rencontre, est-ce une raison de conclure que ce pays n'a pas été le plus fertile, le plus peuplé de l'univers? Il en est de même de la Judée.

Quand Omar partit pour Jérusalem, il rendit ses hommages au tombeau de Mahomet, et nomma Ali son lieutenant en son absence. Il monta sur un chameau roux, chargé de deux sacs ; l'un contenoit son *sawick*, mélange d'orge, de riz et de froment bouilli et mondé ; l'autre étoit plein de fruits. Devant lui il portoit une outre remplie d'eau, provision nécessaire dans ces pays secs ; et derrière lui un plat de bois. Il commençoit la journée par la prière, ensuite il se tournoit vers ses compagnons de voyage ; il leur adressoit une exhortation accompagnée de pieuses éjaculations, remplissoit son plat de sawick, et les en régaloit. Tous mangeoient avec lui sans distinction. Hors du voyage, sa nourriture ordinaire étoit du pain d'orge, qu'il assaisonnoit d'un peu de sel. Souvent même, par mortification, il mangeoit son pain sans sel. Sa boisson étoit de l'eau ; ses habits étoient de poil de chameau, fort en désordre, et même déchirés. Rien de si maussade que sa personne. On trouve les motifs vrais ou affectés de cette négligence du calife sur sa personne dans un entretien d'Héraclius avec Rafaa, prisonnier arabe. Puisqu'il s'agit d'Omar, on ne sera pas surpris que ces motifs soient plus dignes d'un ascétique que d'un empereur.

Héraclius le questionna en ces termes : « Pourquoi

« Omar est-il vêtu si simplement, contre l'usage des « princes, lui qui a enlevé tant de richesses aux chré« tiens? Rafaa répondit : Par la crainte de Dieu et la « considération de l'autre vie. — Quel palais habite-t-il? « — Un palais bâti de terre. — Quels sont ses domes« tiques? — Les pauvres et les mendiants. — Sur quel « tapis s'asseoit-il? — Sur la justice et l'équité. — Quel « est son trône? — La modération et la connoissance « de la vérité. — Quel est son trésor? — La confiance « en Dieu. — Ses gardes? — Les plus braves des uni« taires. » Les Musulmans s'appeloient ainsi par opposition aux chrétiens, qu'ils nommoient *Associateurs*, à cause du dogme de la trinité. Rafaa termina la conversation par ce trait de modestie cénobitique. « Sa« chez que plusieurs ont dit à Omar : Voilà que vous « possédez les trésors des Césars; les rois et les princes « vous sont assujettis; que ne portez-vous donc de « riches habits? Omar leur a répondu : Vous cherchez « les biens de ce monde, et moi je cherche la faveur « de celui qui est le maître du monde présent et du « monde à venir. »

Les historiens orientaux peignent Omar généreux, bienfaisant, observateur de la justice, qu'il rendoit avec la plus parfaite impartialité. « Sa canne, disent« ils, ou le bâton sur lequel il s'appuyoit en marchant, « inspiroit plus de crainte aux coupables que l'épée « d'un autre. » Mais cette rigide équité lui coûta la vie. Un esclave, nommé Lulua, vient se plaindre à lui de son maître. Omar ne trouve pas que la plainte soit fondée. Lulua, en se retirant, murmure insolemment, et menace. L'empereur s'écrie : « Cet esclave « me menace, si j'étois capable de faire mourir quel-

« qu'un sur un simple soupçon, je lui couperois sur-« le-champ la tête. » Lulua ne s'en tint pas à la menace. Peu de temps après, lorsque Omar récitoit la prière du matin dans la mosquée de Médine, l'esclave s'approche, et lui donne trois coups de poignard dans le ventre. Les assistants veulent le saisir : il se défend en désespéré, en blesse treize, dont sept mortellement. Un de ceux qui l'environnoient lui jette sa veste sur la tête. Se sentant pris, Lulua se poignarde lui-même et expire.

Pendant trois jours qu'Omar survécut à ses blessures, ses courtisans et ses ministres le sollicitèrent de se nommer un successeur, et lui en proposèrent plusieurs; mais il les rejeta tous : l'un n'étoit pas assez sérieux, l'autre étoit trop avare, un troisième trop féroce et trop intraitable, un quatrième trop fier et trop hautain. Selon lui, le successeur du prophète devoit être affable et plein de condescendance. On lui parle de son propre fils. « Ah ! c'est bien assez, s'é-« cria-t-il, qu'il y ait dans ma famille une personne « obligée de rendre compte d'une charge aussi pesante « que le califat. » Il nomma six électeurs qui choisiroient entre eux après sa mort. L'un d'eux offrit de renoncer à la dignité, si les cinq autres vouloient lui permettre de choisir; ils y consentirent, et, après avoir consulté secrètement le vœu du peuple, il nomma Othman, qu'Omar, qui lui reconnoissoit d'ailleurs les qualités requises, avoit rejeté, parcequ'il étoit trop porté à favoriser ses amis et ses parents.

Sous le règne d'Othman, les Musulmans s'emparèrent des plus belles provinces de la Perse, s'affermirent en Egypte, s'établirent en Chypre, et on croit Othman, troisième calife. 645.

même qu'ils mirent dès-lors le pied en Espagne. Toutes ces conquêtes se firent par les généraux, malgré la mésintelligence qui régnoit à la cour d'Othman. Omar avoit eu raison de croire que s'il étoit mis sur le trône, sa prédilection pour ses amis et ses parents dans la distribution des charges pourroit lui être funeste. En effet, il donna le gouvernement d'Egypte à son frère de lait, qui ne devoit pas être jeune, puisque Othman avoit soixante-dix ans quand il fut promu à la dignité de calife. Il donna ce gouvernement au préjudice d'Amru, qui avoit conquis ce royaume, et qui s'y étoit fait aimer par son administration douce et équitable. Sur la plainte des peuples, fortement prononcée, l'empereur fut obligé de rétablir Amru, et de revenir, à l'égard d'autres postes, sur des choix qui lui avoient attiré le mépris. Le peuple, comme il arrive d'ordinaire, rejeta sur lui les torts de ses généraux et de ses ministres, les uns incapables, les autres infidéles. Othman sentit les suites de sa conduite imprudente; il en fit publiquement l'aveu, promit de se corriger, et regagna l'affection de ses sujets; mais il y avoit contre lui des desseins sinistres, dont son repentir ne le garantit pas.

Lorsqu'Omar mourut, il s'étoit formé deux factions, l'une d'Ali, cousin de Mahomet, et de son gendre, qui avoit prétendu au califat après la mort dn prophète; l'autre d'Ayesha, sa veuve, celle de ses femmes qu'il avoit le plus aimée, et qui vouloit mettre sur le trône Telha, son parent. Il paroît que ce fut pour écarter les dangers de la concurrence qu'on ne choisit ni l'un ni l'autre, et qu'on nomma Othman. Comme il étoit vieux, les factions rivales se prêtèrent à cet arrange-

ment, persuadées qu'elles ne tarderoient pas à se trouver en état de renouveler leurs démarches. Mais en vain on causa des désagréments au vieillard, les chagrins ne le tuoient pas, et son peuple, quoiqu'on lui soufflât le mécontentement, le respectoit. Il fallut donc prendre des mesures pour retirer de ses mains l'espèce de dépôt qu'il gardoit trop long-temps. Merwan, son secrétaire, de la faction d'Ayesha, se rendit l'agent de la plus diabolique trahison qu'il fût possible de concevoir.

Othman venoit de faire grace à des révoltés d'Egypte, et les renvoyoit contents dans leur pays. Merwan écrit sous le nom de son maître au gouverneur: « Aussitôt « que tels et tels (qu'il nommoit) seront arrivés en « Egypte, ne manquez pas de leur faire couper les « pieds et les mains, et de les faire empaler. » Le scélérat fait en sorte que la lettre tombe entre les mains des personnes menacées. Les Egyptiens reviennent furieux à Médine. Ali, qui s'y trouvoit, fit, pour sauver le calife, des efforts peu actifs. Othman fut inhumainement massacré, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, après un règne de douze, glorieux à l'extérieur; mais la joie de ses succès au dehors fut perpétuellement empoisonnée par des chagrins domestiques. Il étoit brave, magnifique, généreux et libéral. Moins de confiance dans des traîtres, et de meilleurs choix, auroient plus contribué que ces belles qualités à sa tranquillité et à celle de ses peuples.

Ayesha n'étoit point à Médine lorsqu'Othman fut assassiné. Son absence força son parti de donner les mains à l'élection d'Ali. Soit feinte, soit vérité, Ali parut n'accepter qu'à regret. « J'aimerois mieux, dit-il, Ali, quatrième calife. 655.

« servir un maître en qualité de visir ou de premier « ministre, que de me charger moi-même de l'empire. » Sa résistance alla jusqu'à se laisser menacer de la mort par le peuple, s'il ne permettoit qu'on l'intronisât. Il le fut publiquement dans la grande mosquée. Telha, le protégé d'Ayesha, et Zobéir, autre prétendant, lui rendirent les premiers hommages, mais ils ne tardèrent pas à lui faire connoître leur mauvaise volonté. Ayesha, si elle n'avoit pas contribué à la mort d'Othman, l'avoit au moins desirée, afin de voir Telha à sa place. Frustrée de ses espérances, elle l'appela auprès d'elle avec Zobéir, l'autre concurrent; mais ne se trouvant pas encore assez forte contre Ali, qui avoit le suffrage public, la faction convint de lui opposer Moavie, gouverneur de Syrie. Ali avoit eu l'imprudence, en montant sur le trône, de révoquer ce gouverneur; il étoit assez puissant pour ne pas obéir, et il devint par-là un ennemi implacable et un rival très dangereux.

On avoit besoin d'un prétexte; il en faut toujours pour le peuple: celui qu'on prit fut d'insinuer qu'Ali étoit coupable de la mort d'Othman. Le peu d'empressement qu'il avoit mis à le secourir donnoit quelque couleur à la calomnie; mais il étoit bien plus vraisemblable que ce crime venoit de ceux qui avoient travaillé pendant tout le règne du calife à le priver de l'affection de ses sujets, que d'Ali qui l'avoit réconcilié avec eux. N'importe, l'imputation adroitement propagée prévalut. Ayesha leva à la Mecque l'étendard de la révolte. Les dévots musulmans accoururent sous les drapeaux de la mère des croyants. Elle se mit en marche avec Telha et Zobéir, pour joindre Moavie en Syrie. Ali lui coupa le chemin. Il y eut une bataille sanglante.

La veuve de Mahomet, montée sur son chameau, parcouroit les rangs, et exhortoit ses troupes. Elle se trouva dans le fort de la mêlée. Sa litière étoit si hérissée de flèches et de javelots, qu'elle ressembloit à un porc-épic. Son chameau eut les jarrets coupés. Restée sur le champ de bataille, elle fut présentée à Ali, qui la reçut avec honneur et distinction. Il se contenta de la confiner dans sa maison, à Médine, avec défense de se mêler désormais des affaires de l'état.

Des deux chefs, Telha f[illegible]rtellement blessé par le secrétaire Merwan, qu[illegible] moment, avoua à Ali que c'étoit ce protégé [illegible] qui avoit machiné la mort d'Othman. Zobéir, atteint en fuyant, eut la tête tranchée. Ali marcha ensuite contre Moavie, et obtint plusieurs avantages. Le rebelle auroit enfin succombé, sans un stratagême que lui suggéra Amru, un de ses capitaines, pour engager les soldats d'Ali à l'abandonner. D'après son conseil, Moavie ordonne d'attacher des Alcorans au bout de plusieurs lances, de les porter à la tête de ses troupes, et de crier: « Voilà le livre qui doit décider de tous nos différents; « voilà entre vous et nous le livre de Dieu, qui défend « absolument de répandre le sang des Musulmans. » A cette vue, les troupes d'Ali refusent de combattre, et forcent leur chef de mettre son choix en compromis, et de consentir à un arbitrage qui décideroit entre lui et Moavie. On ne lui laissa pas même le choix libre de son arbitre. Ses soldats le forcèrent de prendre Abu-Musa, homme foible, dont il avoit même déja été trahi deux fois, pendant que Moavie prit Amru, homme habile, d'un caractère ferme, le même qui avoit imaginé l'expédient des Alcorans.

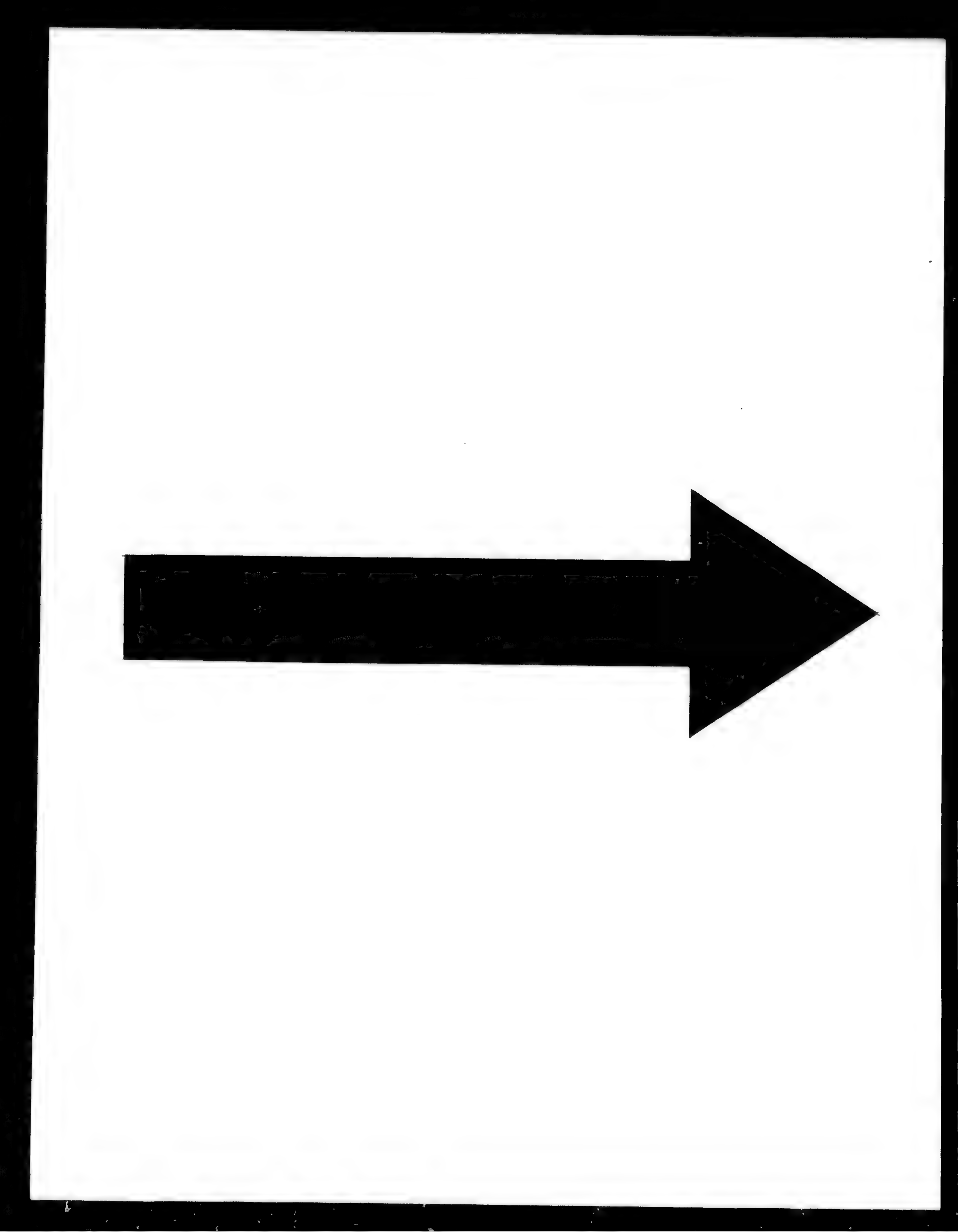
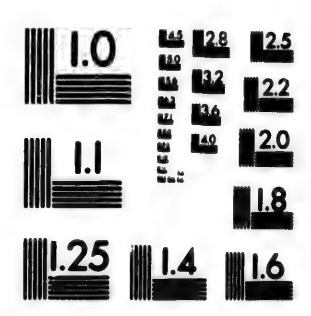
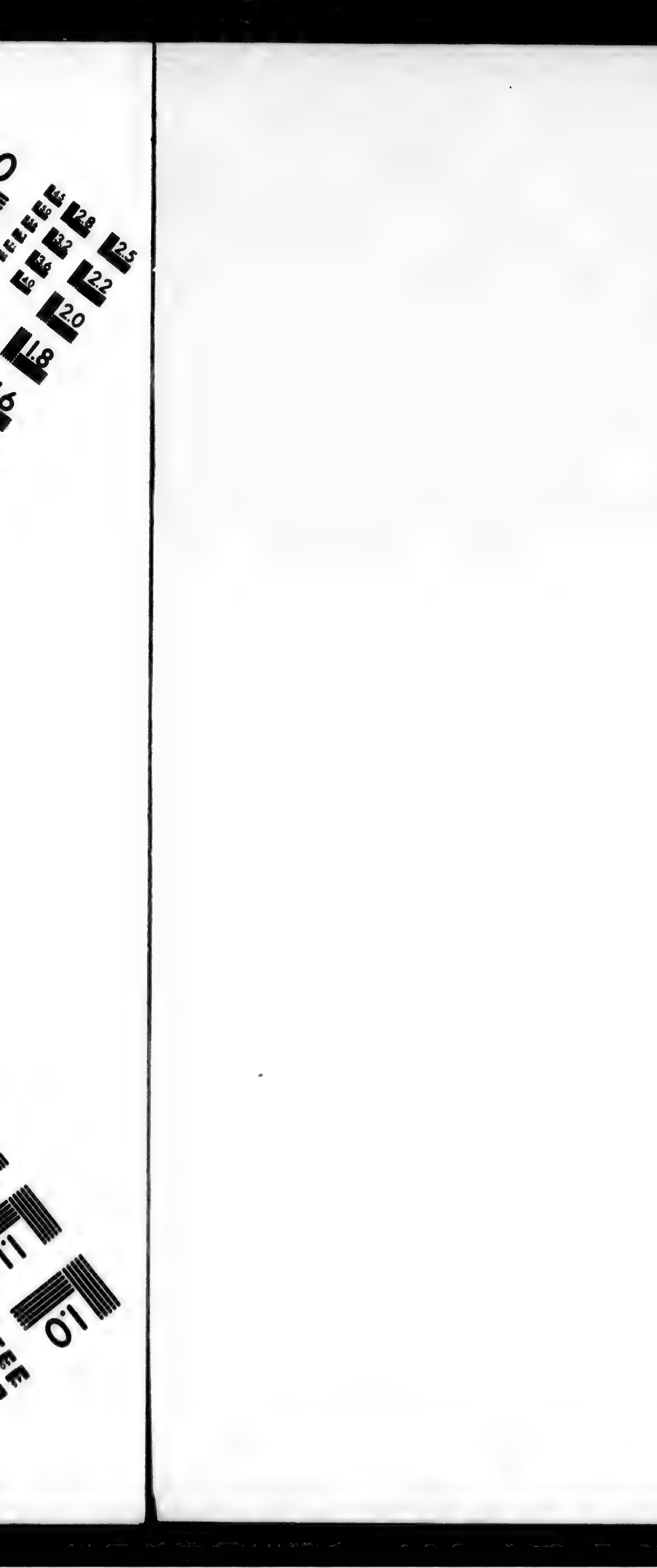


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8

Amru, connoissant parfaitement le génie de son collégue, le ménagea si adroitement, qu'il s'en rendit maître. Il lui persuade que, pour rétablir la paix entre les Musulmans, il étoit nécessaire de déposer Ali et Moavie, et d'élire un nouveau calife, qui seroit au gré de tout le monde. Cet important article arrêté, on élève entre les deux armées un tribunal, sur lequel chacun des arbitres devoit publier sa décision. Amru défère à Abu-Musa l'honneur de parler le premier. Abu monte et prononce ces paroles : « Je dépose Ali et Moavie, et je les prive du califat, ainsi que j'ôte cet anneau de mon doigt. » Amru monte à son tour, et dit : « Vous venez d'entendre qu'Abu-Musa a déposé Ali. Je le dépose aussi, et je donne le califat à Moavie, que je revêts de l'autorité suprême, de la même manière que je mets cet anneau à mon doigt. » Il ajoute quelques raisons en faveur de son candidat, et renouvelle les insinuations perfides sur la part qu'on donnoit à Ali au meurtre d'Othman. Abu-Musa se récrie contre la tromperie de son collégue. Ali proteste. Mais cette supercherie, toute visible qu'elle étoit, lui retire des partisans, et en donne à Moavie. Les gouverneurs des provinces se partagent entre les deux rivaux selon leurs intérêts, et la guerre devient plus animée qu'auparavant.

Deux espèces d'inspirés, dévots enthousiastes, touchés des malheurs qu'entraînoit cette guerre, et croyant que tout étoit permis pour empêcher de répandre le sang musulman, se proposent d'y parvenir par un moyen plus sûr que l'arbitrage. « Si Ali, se disent-ils, et Moavie, ces deux faux imans, étoient morts, les affaires des Musulmans seroient en bon

« état. Tâchons donc de nous en défaire. » Ils se séparent, dans la résolution de se dévouer pour la religion. L'un frappe Moavie; mais la blessure ne fut pas mortelle: l'autre porte à Ali un coup qui n'auroit pas été dangereux, s'il n'avoit pas eu soin d'empoisonner son épée. Ali mourut âgé de plus de soixante ans, après cinq de régne.

Le califat d'Ali est une époque remarquable dans l'histoire des Musulmans, par le schisme qui en a été une suite, et qui subsiste encore. Les partisans d'Ali regardent Abu-Beker, Omar et Othman, les trois premiers califes, comme des intrus et des usurpateurs. Le titre de *shiites*, qui veut dire *sectaires*, que leur donuent leurs adversaires, comme un terme de mépris, est au contraire un nom dont ils s'honorent; mais les adversaires d'Ali le regardent comme un faux imân. Ils se donnent le titre de *sonnites* ou *traditionnaires*, parcequ'ils se conduisent par des traditions, au lieu que les *shiites* ne connoissent que l'Alcoran; mais les *sonnites* les accusent de le corrompre. Ceux-ci s'appellent aussi *ommiades*, à cause d'Omar et Othman, qu'ils révèrent. Les deux partis se détestent et s'anathématisent, comme les plus abominables hérétiques, plus éloignés de la vérité que les juifs et les chrétiens. Aujourd'hui la Perse, une partie des princes tartares, quelques rois des Indes, sont *shiites* ou sectateurs d'Ali. Les Turcs et les autres Mahométans sont *sonnites* ou disciples d'Othman. Ces deux principales branches de l'islamisme sont divisées entre elles par une multitude de sectes qu'on auroit de la peine à compter. Ali étoit courageux, humain, sensible, toutes qualités que ses ennemis même ne lui refusent pas. Il ne lui manqua

que de la fermeté et de la vigueur dans le gouvernement : moins porté à la conciliation, il auroit pu être plus fortuné.

Hasan, cinquième calife. 606.

Hasan, l'aîné de ses enfants, qui étoient en grand nombre, lui succéda. Il étoit beaucoup plus propre à vivre en particulier qu'en souverain. Aussi, après un combat sanglant dont il ne put voir sans horreur les restes épars sur le champ de bataille, il remit la puissance à Moavie. On croit qu'il conserva la qualité d'iman. Moavie, jaloux de réunir les deux titres qui constituoient proprement le califat, le fit empoisonner. Hasan étoit très généreux. Il dépensoit en aumônes la moitié du revenu dont il jouissoit. Ce prince possédoit éminemment les vertus douces qui font le bonheur d'une vie privée. Dès l'enfance il montroit des manières caressantes qui le faisoient singulièrement aimer du prophéte, son grand-père. Bon pour tout le monde, il paroît avoir eu le défaut propre à ces sortes de caractères, celui de s'attacher peu solidement, car il répudioit souvent ses femmes. Apparemment reconnoissantes de l'affection qu'il leur avoit montrée, elles en conservoient pour lui, même après le divorce.

Moavie, sixième calife. 660.

On en étoit au cinquième succ[illegible]ur de Mahomet, et beaucoup de ses courtisans, de ses généraux, de ses ministres vivoient encore. Tous les califes avoient passé rapidement sur le trône, où un seul mourut naturellement. Le reste des contemporains de Mahomet disparut sous Moavie. Il étoit fils d'un grand général de la tribu des Koréishites, à laquelle le califat paroissoit attaché exclusivement. Il avoit donc à cette dignité une espéce de droit ; mais peu utile, s'il n'avoit su l'appuyer par l'habileté dans les conseils et la valeur

dans les armées. On voit aussi, par l'empoisonnement d'Hasan, qu'il n'étoit pas délicat sur la manière d'écarter les obstacles à ses desirs. Le fer, en pareilles circonstances, le servit quelquefois aussi avantageusement que le poison. Il se fit puissamment seconder dans ses entreprises par un frère naturel, nommé Ziyad, l'homme peut-être le plus absolu dans le commandement, et le plus exact à se faire obéir. Moavie l'envoyoit dans les pays les plus difficiles à gouverner; sa réputation de sévérité le précédoit, et préparoit à une soumission ponctuelle et sans réserve.

Chargé de purger le pays de Basra des voleurs qui l'infestoient, et que ses prédécesseurs n'avoient pu détruire, il commence par la capitale, défend sous peine de mort de se trouver dans les rues et les places publiques après la prière du soir. La première nuit, il y eut deux cents personnes tuées par la patrouille, la seconde cinq, et la troisième il n'y en eut pas une. Après cette expédition, il ordonne que chacun laisse pendant la nuit la porte de sa maison ouverte, se chargeant de payer aux particuliers le dommage qui pourroit en résulter; mais il n'en survint aucun, excepté de la part de quelques bestiaux, qui entrèrent dans les boutiques; pour lors il permit de se fermer par une claie, et défendit de se trouver dans les rues après une heure qu'il marqua. Un pauvre berger, passant par la ville avec son troupeau après l'heure fatale, fut saisi et mené à Ziyad. Il s'excusoit sur ce qu'il ignoroit la défense. « Je veux bien le croire, lui dit le gouver-« neur; mais la sûreté de cette ville dépend de ta mort; « il faut que tu sois sacrifié au bien public » ; et il lui fit couper la tête. Il avoit un lieutenant nommé Sam-

rah, tout aussi impitoyable. Suivant un jour sa cavalerie, qu'il exerçoit hors de la ville, Samrah rencontre sous ses pas un homme percé d'un coup de lance, et nageant dans son sang. Il demande la cause de ce meurtre. On lui répond que c'étoit un paysan qui, ne s'étant pas détourné assez tôt du chemin, avoit été tué. Il passe en disant froidement : « Quand nous mar-« chons, chacun doit prendre garde à soi. »

Moavie avoit fixé son séjour à Damas. Il voulut y faire transporter la chaire du prophète. C'étoit un marchepied d'où Mahomet faisoit ses prédications, assis sur la seconde marche en haut et laissant la première à Dieu. Les califes successeurs occupoient les suivantes en descendant, par humilité. Moavie croyoit apparemment donner plus d'efficacité à ses prédications en les faisant de cette espèce de tribune; mais les Médinois refusèrent de se dessaisir de ce précieux dépôt. Le calife réussit mieux dans une entreprise qui devoit éprouver plus de difficulté. Il avoit un fils nommé Yésid, qu'il voyoit avec des yeux de père. Il lui trouvoit l'air majestueux, et les qualités propres à gouverner un grand empire. Ceux qui voyoient ce fils tel qu'il étoit véritablement remarquoient en lui de la présomption, de l'arrogance, et sur-tout beaucoup d'indifférence pour la religion, défaut capital dans ces temps de ferveur. On lui reprochoit même de boire du vin, d'aimer la musique et de se vêtir de soie. Cependant Moavie entreprit de le faire reconnoître pour son successeur, et même dès son vivant pour son collègue. Malgré les obstacles qui se rencontrèrent, il vint plus aisément à bout d'un projet qui répugnoit à ses peu-

ples, et qui intéressoit leur bonheur, que de déplacer la chaire de Mahomet.

Ce calife fut très heureux dans toutes ses entreprises. Les armes des Arabes continuèrent à être redoutables sous son régne. Il fit flotter ses étendards jusque sous les murs de Constantinople. En qualité de gouverneur de Syrie, et de calife, il tint quarante ans les rênes de l'empire, et dix-neuf ans seul, depuis l'abdication de Hasan. Il étoit d'une haute stature, extrêmement replet, d'un bon tempérament, avoit la poitrine large, le regard ferme, la voix forte. Quoiqu'on puisse lui reprocher quelques cruautés, il étoit en général doux et humain, courageux, accessible, et civil dans ses manières. Moavie aimoit la poésie. Un voleur surpris en flagrant délit alloit avoir la main coupée, selon la rigueur de la loi. Il lui demanda grace en vers si pleins d'esprit, que le calife lui pardonna. On remarque que ce fut la première sentence prononcée parmi les Musulmans qui n'eut point son exécution. Jamais aucun calife n'avoit osé faire grace à ceux que la loi condamnoit.

Un autre poëte dut aussi à son talent le retour d'un bonheur qui lui avoit été arraché. Il avoit mis sa félicité dans la possession d'une belle Arabe, devenue son épouse par le sacrifice d'une grande partie de son bien aux parents de la fille. Le gouverneur Cufa l'enléve. Le jeune poëte désespéré vient se plaindre à Moavie, et dépeint son infortune en si beaux vers, que le calife en est touché. Il écrit au gouverneur de la rendre à son mari. Le ravisseur étoit si épris, qu'il répondit au calife : « Père des croyants, permettez-moi seule-

« ment de passer une année avec elle, et faites-moi « couper la tête au bout de ce terme. « Moavie n'eut point égard à cette folle proposition, il remit la belle Arabe à son mari, comme elle le desiroit, et, joignant la générosité à la justice, dédommagea le poëte par de riches présents du bien qu'il avoit dépensé pour obtenir son épouse.

Yésid premier, septième calife. 676.

Arrivé à l'âge de quatre-vingts ans, Moavie sentit qu'il n'avoit plus dans le commandement la même activité qu'autrefois. La vieillesse refroidit tout. Il disoit à ceux qui l'approchoient : « Je vous ai gouvernés si « long-temps, qu'enfin nous sommes las les uns des « autres. » Son fils n'étoit pas auprès de lui quand il mourut. Il lui fit parvenir des avis sages, dans lesquels il sembloit redouter l'avenir. Il craignoit pour lui des troubles à son installation. En effet, le vieux calife avoit contenu les compétiteurs par son habileté et sa prudence. Aussitôt qu'il fut mort, il s'éleva deux rivaux redoutables, Hosein, frère d'Hasan, fils d'Ali comme lui; et Abdallah, fils de ce Zobéir qui avoit succombé avec Telha, le protégé de la veuve de Mahomet. Le premier n'avoit jamais approuvé l'abdication d'Hasan, son frère; mais se trouvant traité avec égard par Moavie, il s'étoit contenté de vivre tranquillement à Médine, où il étoit respecté et aimé, au milieu d'une famille qui le chérissoit tendrement. Le fils de Zobéir, n'étant pas plus tourmenté, se tenoit aussi en repos, nourrissant cependant le desir secret de se saisir de la dignité qui avoit échappé à son père. La ville de Médine, réduite à un gouverneur, voyoit avec peine la splendeur du califat transportée d'Arabie en Syrie, et se plaisoit à entretenir dans son sein des familles pro-

pres à ramener chez elle les honneurs dont Damas jouissoit. La Mecque, unie d'intérêt avec Médine, adoptoit ses sentiments et ses espérances. Tout ce canton d'Arabie où l'islamisme avoit pris naissance penchoit ouvertement pour ceux qui professoient avec zèle une religion pour laquelle Yézid montroit plus que de l'indifférence.

Aussitôt que Hosein laissa pénétrer ses intentions au sujet du califat, l'Irak entière se déclara pour lui. Echappé au gouverneur de Médine, que le nouveau calife avoit chargé de le surveiller, il se retira à la Mecque pour y prendre des mesures. Abdallah l'y suivit, disposé à se conduire selon les circonstances. Les partisans d'Hosein les plus recommandables par leur prudence virent avec peine que ce prince, flatté des dispositions des Arabes, se déclaroit avec trop d'assurance. Ils lui conseilloient de ne se pas fier trop légèrement à cette faveur populaire. Abdallah au contraire, charmé de voir le fils d'Ali courir les risques de la première épreuve, l'exhortoit à ne pas laisser refroidir la chaleur des fidèles Musulmans. Hosein suit ce conseil, et s'avance assez mal accompagné vers les villes qui l'appeloient, et qu'il croyoit prêtes à embrasser sa cause. C'étoit bien leur intention ; mais les unes se trouvoient si bien tenues en bride par leurs gouverneurs, tous du choix de Moavie, qu'elles n'osèrent se déclarer. Les autres prêtèrent l'oreille aux insinuations des gens adroits qu'Yézid leur envoya. Il s'ouvrit des négociations entre les chefs des deux armées qui étoient en présence. Pendant ces conférences, les troupes d'Hosein perdirent leur zèle, et même se dissipèrent presque toutes. Il ne lui resta que cinquante chevaux

et cent fantassins, parents et amis, l'élite des braves, dévoués à la mort qu'ils savoient inévitable, mais déterminés à vendre chèrement leur vie.

Pour l'infortuné Hosein, enveloppé par une armée de cinq ou six mille hommes, étoit-ce un encouragement ou un sujet de désespoir que de voir autour de lui ses femmes, ses filles, ses sœurs, leurs enfants et les siens qu'il avoit traînés à sa suite, malgré les remontrances de ses meilleurs conseillers ? Ce combat rappelle ceux des anciens héros qui s'apostrophoient, suspendoient leurs coups, s'injurioient, et finissoient par se massacrer. On propose à Hosein de reconnoître Yézid. « Plutôt mourir, répond-il, que de céder lâche-« ment mon droit à un tyran. » Il demande qu'on lui donne le temps de faire la prière du soir. On lui accorde ce délai. La nuit se passe à se fortifier dans le camp, à lier les tentes les unes aux autres. Le matin commencent les défis et le combat.

Au moment de l'assaut s'élèvent les cris des femmes et des enfants, et les reproches aux assaillants autrefois unis à ceux qu'ils attaquent. Zéinach, sœur d'Hosein, sort de sa tente, et dit à un d'eux : « Aurez-vous « bien le cœur de massacrer votre ancien ami ? » Il est attendri : les larmes coulent le long de sa barbe. Il détourne le visage; mais les flèches pleuvent de toutes parts sur le foible escadron. Les chevaux se roulent par terre, rendus furieux par la douleur; les cavaliers se dégagent, fondent avec impétuosité sur les assaillants, et les font reculer. Un jeune enfant, neveu d'Hosein, accourt pour embrasser son oncle. Pendant qu'il tend les bras, on lui coupe la main et il meurt. Le jeune Abdallah est tué d'un coup de flèche sur les genoux de

son père ; lui-même tombe meurtri de trente-trois contusions, et percé de trente-quatre coups. Les vainqueurs lui coupent la tête, et l'élèvent en triomphe. A ce spectacle, ceux auxquels il reste encore quelque force fuient, et la famille entière est faite prisonnière.

Elle fut traitée avec assez peu d'égards par le général ennemi. Mais Yézid se comporta en cette occasion en prince magnanime. Loin d'applaudir à la mort de son rival, quand on lui présenta la tête, il s'écria : « O Hosein ! si j'avois pu te sauver, on ne t'auroit pas « ôté la vie. » Lorsqu'il vit ses femmes et ses enfants mal vêtus, et dans un état indigne de leur rang, il blâma son général, fit donner aux jeunes Ali et Amru, qu'on avoit sauvés, des habits convenables à leur qualité ; traita les veuves avec respect, leur associa, pour pleurer Hosein, les veuves de Moavie, son père. Quand elles furent remises de leurs fatigues, il les congédia avec beaucoup d'honnêteté, et leur fournit une bonne escorte pour les conduire de Damas à Médine, sous le commandement d'un homme doux, qui s'étudia, selon les ordres du calife, à diminuer leur chagrin par les attentions les plus délicates. Hosein avoit à-peu-près cinquante ans quand il fut tué.

Sa mort ne débarrassa Yézid que d'un rival. Il lui en restoit un aussi dangereux dans la personne d'Abdallah, fils de Zobéir. On a vu qu'il avoit fait sonder le terrain par Hosein. Après la funeste catastrophe de ce prince, Abdallah profita de son infortune : il se mit à plaindre publiquement son sort à Médine, qu'il habitoit. Cette compassion lui procura un grand nombre de partisans, qu'il augmenta encore par des largesses faites à propos aux dévots qui pouvoient

l'appuyer de leurs suffrages. Il eut d'autant moins de peine à les gagner, que les relations qui arrivoient de Damas, sur le compte d'Yézid, lui donnoient une assez mauvaise réputation en fait de religion, et le peignoient avec raison comme un homme qui ne se gênoit pas dans l'observance des pratiques. Le peuple étant imbu de ces préventions défavorables, un homme, ou aposté, ou enthousiaste de bonne foi, se lève au milieu de la mosquée de Médine, jette son turban par terre, en criant : « Je renonce à Yézid de la même « manière que je jette ce turban. » Un autre, ôtant son soulier, dit : Je rejette Yézid de la même manière que « j'ôte ce soulier. » En un moment, le pavé de la mosquée est couvert de turbans et de souliers. Les Médinois se révoltent ouvertement, et enferment le gouverneur et tous ceux qui pouvoient le secourir.

Instruit de cette subite insurrection, Yézid envoie des troupes. Médine est cernée, prise d'assaut et pillée. L'armée marche vers la Mecque, où Abdallah, qu'on savoit être l'auteur du trouble, s'étoit retiré. Au moment où cette ville étoit près de subir le sort de Médine, on y apprend la mort d'Yézid. Ce calife n'avoit pas quarante ans, et il n'en régna pas quatre. Il ne faut pas le juger par l'aversion que lui ont vouée les Perses, qui n'en parlent qu'avec exécration, à cause de la mort d'Hosein et du pillage de Médine. Son caractère étoit celui d'un homme de plaisir, ennemi de la contrainte, eût elle un principe religieux. Il aimoit le vin, la musique et les chiens, goûts interdits et réprouvés par les Musulmans, même non rigoristes. Il fut le premier qui se fit servir par des eunuques. Ses lieutenants éten-

dirent son empire en Perse, sans qu'il prît beaucoup de part aux événements de la guerre.

Fils d'un père si peu religieux, Moavie II poussa le scrupule jusqu'à hésiter d'abord s'il se porteroit héritier d'une dignité qu'il regardoit comme injustement possédée par son père; ensuite il l'abdiqua au bout de cinquante jours, sans même vouloir se nommer un successeur, comme on le desiroit. Il dit aux grands de son état : « Comme je n'ai pas joui des avantages du « califat, il n'est pas juste que je charge ma conscience « de ce qu'il y a de plus dangereux. J'espère donc que « vous permettrez que je vous renvoie ce fardeau. Je « vous laisse juger vous-mêmes qui d'entre vous est « le plus capable de remplir ma place. » Il mourut de la peste, ou empoisonné, un mois après. **Moavie II, huitième calife. 684.**

Abdallah, délivré par la mort d'Yézid de la crainte de l'armée syrienne qui assiégeoit la Mecque où il étoit renfermé, auroit pu tirer le plus grand avantage de cet événement. Le général lui offrit de le reconnoître pour calife, s'il consentoit d'établir son trône à Damas; mais il ne voulut pas quitter la Mecque. Instruits de son refus, les grands de Syrie élurent Merwan, l'un d'entre eux, toujours de la tribu des Koréishites. Le premier soin de Merwan fut d'interdire à ses sujets le pélerinage de la Mecque, de peur qu'ils ne se laissassent séduire par les partisans d'Abdallah, et de lui substituer le pélerinage de Jérusalem. Quoique dans un âge avancé, il épousa une veuve d'Yézid, et déclara son successeur Kaled, encore mineur, fils de ce calife, au préjudice de ses propres enfants. **Abdallah, neuvième calife, et Merwan, dixième. 684.**

La famille d'Ali restoit tranquille pendant ces mou-

vements; mais le souvenir de la mort d'Hosein n'étoit pas effacé. Entre ses partisans, ceux qui l'avoient abandonné avant sa dernière catastrophe, réfléchissant sur le triste effet de leur désertion, se la reprochoient amèrement. Le repentir qui toucha leur cœur leur fit concevoir le desir de le venger. A la tête de ces pénitents (c'est le nom qu'ils se donnoient) se mit Soliman, compagnon de Mahomet, par conséquent très avancé en âge, fort estimé pour son attachement à la religion, mais peu guerrier. Il agit comme si le zèle tenoit lieu de talents militaires. Sous ses ordres se forma une espèce de croisade de dévots musulmans, qui accoururent sous ses étendards. Leur cri étoit : *Vengeance pour Hosein!* Vrais enthousiastes, ils se dévouoient à la mort comme à un acte expiatoire. « Mon « enfant, disoit un père à sa fille qui le conjuroit de ne « la pas quitter, votre père abandonne son péché pour « retourner à Dieu. » Le général, pénétré de ces sentiments, les inspiroit à ses soldats. Il leur disoit : « C'est « pour le monde à venir que vous combattez, et non « pour le présent. Quel que soit le succès de votre ex« pédition, vous pouvez compter sur un bonheur inal« térable et éternel. »

Soliman les mena sur le tombeau d'Hosein. Ils se mirent à pleurer, jetant des cris lamentables, souhaitant d'être morts avec lui. Leur douleur étoit si vive, leur repentir d'avoir abandonné Hosein si sincère, que, quand Soliman leur commanda de décamper, pas un seul ne partit sans s'être mis auparavant sur le tombeau d'Hosein, et sans lui demander pardon de l'avoir abandonné. Tous n'étoient cependant pas aussi fervents. Il y en eut qui, remarquant l'im-

péritie du général, et la fausseté de ses mesures, se retirèrent; entre autres Mokthar, un de ces hommes dont l'intrigue est l'élément, et qui, indifférents sur la justice d'une cause, l'embrassent par l'impulsion de leur activité naturelle. Soliman, les voyant partir, dit à ses fidéles : « Le Seigneur n'a pas approuvé que « ses déserteurs se joignissent à nous. C'est pour notre « avantage qu'il les sépare : ainsi louez Dieu et le pro« phète. » Avec cet excès de confiance, il mena les malheureuses victimes de sa crédulité jusque sous le cimeterre des Syriens, qui massacrèrent tout ce qui n'eut pas assez de prudence ou d'agilité pour fuir. Ce fut une des principales expéditions du régne de Merwan, qui ne dura pas un an. Malgré la promesse faite de mettre sur le trône Kaled, fils d'Yézid, dont il avoit épousé la mère, il fit proclamer son successeur Abdalmalec, son propre fils. Sa femme irritée l'empoisonna, selon les uns; l'étouffa, selon les autres; il avoit près de soixante-dix ans. Ses généraux assujettirent l'Egypte.

Ce Mokthar dont on a parlé ramassa les débris de l'armée de l'enthousiaste Soliman, et conduisit ses soldats, rendus sages par les désastres, avec un ordre et une discipline qui lui procurèrent de grands succès. Il sut habilement mettre à profit ce qui leur restoit de penchant à la crédulité. Dans une circonstance où il avoit besoin que le fanatisme suppléât à la force, il fit faire un trône portatif auquel il attribua une grande vertu. Il le faisoit promener dans son camp, et à la suite de l'armée, sur une mule. « Ce trône, disoit-il aux sol« dats, vous sera aussi utile que l'arche d'alliance l'étoit « aux Israélites. » Comme ils eurent des avantages, ce

Abdallah, et Abdalmalec, onzième calife. 688.

simulacre, auquel ils crurent avoir obligation de leurs victoires, devint pour eux une espèce d'idole; mais sa vertu s'épuisa. Ils essuyèrent des revers ; Mokthar lui-même périt dans une bataille, 'et sa troupe se dissipa.

Dans la licence de ces guerres civiles se formèrent des troupes vagabondes, sans religion, sans mœurs, professant hautement mépris et inimitié pour tout gouvernement spirituel et temporel. Ces frénétiques commettoient toute sorte de violences, et exerçoient les plus horribles barbaries, sans distinction de partis, d'âge, ni de sexe. Le brigandage, les cruautés étoient leur religion et leur loi. L'un d'eux, ayant rencontré une dame d'une grande piété et d'une beauté extraordinaire, vouloit l'épargner. « Quoi! lui dit un de ses « compagnons, tu te laisseras prendre par ses charmes! Tu renies donc ta foi? » Il abattit à la malheureuse la tête d'un coup de sabre. Voilà ce qu'on doit attendre après les guerres civiles : elles légitiment l'anarchie, et enhardissent le crime, à moins qu'une verge de fer ne les réprime.

Abdalmalec prit insensiblement la supériorité sur ses ennemis et sur ses rivaux. Un des plus redoutables étoit Musab, frère du calife Abdallah, qu'il vainquit dans une bataille près de Cufa. On lui apporta la tête de cet ennemi au château de cette ville, à la fin de son repas. Un des convives la voyant, dit : « J'ai vu présenter dans ce même château la « tête d'Hosein à Obéidallah, celle d'Obéidallah à « Mokthar, celle de Mokthar à Musab, et voilà celle « de Musab qu'on vous présente. » Abdalmalec fit démolir le château, de peur qu'on n'y apportât la sienne. A la table du calife se trouvoit un vieillard

dont la conversation peut donner une idée des repas de ce temps. « Quel mets aimez-vous mieux, lui demanda le « prince ? » répondit : « Une tête d'âne bien assaison- « née et bien rôtie. —Ce n'est là, répondit le calife, « qu'un mets ordinaire ; mais que penseriez-vous d'un « quartier d'agneau bien rôti, avec une sauce de beurre « et de lait ? » Ainsi le goût avoit peu changé dans ces contrées où Abraham, environ dix-sept cents ans auparavant, avoit offert aux anges, comme un mets distingué, un veau rôti, avec une sauce de beurre et de lait. Mais on ne trouve pas d'exemple antérieur d'un usage pratiqué alors : c'étoit de faire manger aux courriers leurs lettres, quand ils apportoient de mauvaises nouvelles.

On a vu qu'après la mort d'Hosein, Abdallah, fils 692.
de Zobéir, s'étoit revêtu de la dignité de calife. Il auroit pu la posséder seul, s'il avoit voulu s'établir à Damas ; mais il aima mieux se confiner en Arabie. Il se trouva par-là moins de forces à opposer à Abdalmalec, son compétiteur, qui réunissoit celles de Syrie et d'autres parties de l'empire soumises à ses lois. Avec ses armées multipliées, toujours bien commandées, le Syrien poussa de poste en poste son infortuné rival, et le réduisit à la ville de la Mecque. Il s'y défendit huit mois courageusement. A la fin, presque tous ses amis, dix mille habitants, ses deux fils mêmes l'abandonnèrent. En même temps le général ennemi lui offrit tout ce qu'il pouvoit desirer, à la seule condition de renoncer au titre de calife, et de reconnoître celui de Damas. A soixante-douze ans, il avoit encore sa mère, fille du calife Abu-Beker. Il alla la consulter. Elle ne put soutenir l'idée de voir son fils réduit à une condition privée, et

l'exhorta de ne point survivre à la perte de sa dignité. Docile à son conseil, sans armes, sans troupes, sans fortifications, il se défendit encore dix jours. La dernière fois qu'il la visita, s'apercevant qu'il avoit une cotte de mailles, elle lui dit de l'ôter, afin qu'il languît moins. Sur ce qu'il lui montroit quelque crainte que son corps, après sa mort, ne fût exposé aux insultes de son ennemi, elle lui dit : « Une brebis tuée ne sent « pas qu'on l'écorche. » Après avoir dit à sa mère le dernier adieu, animé par le désespoir, Abdallah se jette au milieu des assaillants, en tue un grand nombre de sa propre main ; n'osant l'approcher, ils lui jettent des pierres, et le blessent en plusieurs endroits avant de lui porter le coup mortel. Ainsi Abdalmalec devint calife unique, et posséda seul cette dignité pendant treize ans.

Il avoit dans Hégiage, un de ses généraux, un terrible orateur. Il le donna pour gouverneur aux habitants de l'Irak, qui avoient autrefois abandonné Hosein, et qui ne s'étoient pas montrés plus fidèles à Abdallah. Quand Hégiage arriva à Cufa, leur capitale, ils se pressèrent en foule autour de lui. « Votre curiosité, leur dit-il, « sera bientôt satisfaite, vous ne tarderez pas à me « connoître. » Il monte dans la tribune de la mosquée, leur parle d'une manière très dure sur leurs anciennes révoltes, jure qu'il n'épargnera aucun de ceux qui y retomberont ; puis, faisant une pause, et promenant sur son auditoire des regards enflammés, il s'écrie : « Que de têtes je vois prêtes à être coupées ! Que de « turbans et de barbes arrosés de sang ! » Hégiage avoit avec lui douze mille bons soldats, bien capables de faire valoir ses figures oratoires.

Abdalmalec, chef des Ommiades, se proclamant toujours vengeur de la mort d'Othman, témoignoit une grande aversion aux Alides, partisans d'Ali, qu'il disoit coupables de ce meurtre. Afin d'entretenir la division entre ses sujets, il soutint le pélerinage de Jérusalem, réduisit à son antique simplicité le temple de la Mecque, qu'Hosein avoit augmenté, et commença à bâtir une superbe mosquée à Damas. Par lui-même et par ses généraux il étendit plus loin qu'aucun de ses prédécesseurs les limites de l'empire, subjugua l'Arménie, ajouta à l'Egypte et à la Perse une grande partie des Indes, et porta jusqu'en Espagne ses armes victorieuses. A en juger par ses succès, on ne peut douter qu'il n'eût de grands talents militaires et politiques. Les Grecs battirent quelquefois les Arabes; mais, à la fin des guerres, les derniers conservoient leurs conquêtes. On reproche à Abdalmalec une avarice sordide, défaut avilissant dans un prince. On pourroit aussi le taxer de cruauté féroce, si l'on vouloit décider de son caractère par un fait unique. Il avoit ordonné qu'on coupât la tête à un de ses parents. Après cette sentence, il s'en va tranquillement à la mosquée. De retour, il apprend que son frère, chargé de cette commission, touché de compassion, ne l'a pas exécutée. Il se fait amener le condamné, le fait tenir couché sur le dos, et le poignarde de sa main. Le sang qui rejaillit sur lui lui causa une révolution et un évanouissement. Heureux si cette révolte de la nature marquoit un repentir de cette atrocité! On ne voit point qu'il ait commis en personne d'autres cruautés, ni même qu'il en ait commandé. Il régna vingt-un ans, et en vécut soixante-cinq. Il fit le premier frapper des monnoies arabes.

Walid, douzième calife 705.

Walid fut proclamé le jour même de la mort de son père. Il étendit ses conquêtes du côté de la Cappadoce et de la Thrace, ce qui lui donna lieu de porter ses étendards jusque sous les murs de Constantinople; mais il ne fit que les montrer, et fut contraint de les retirer; au lieu qu'ils se fixèrent en Afrique et en Espagne : de sorte que la plus grande partie de l'Asie, les confins de l'Europe qui y étoient limitrophes, et les côtes prolongées de l'Afrique, reconnoissoient l'apostolat de Mahomet. Dans tous ces lieux les Musulmans détruisirent les idoles avec un zèle qui en laissa peu subsister. Ils prêchoient à main armée l'unité de Dieu; mais comme ils ajoutoient toujours la foi au prophète, peu de chrétiens et de juifs adoptoient leur doctrine. La moisson de ces missionnaires n'étoit abondante que parmi les païens, qui abandonnoient sans peine leur religion absurde, et devenoient la plupart aussi zélés musulmans, et propagateurs de l'islamisme que leurs maîtres. Walid, parvenu au trône à l'âge de quarante ans, en régna neuf au milieu des prospérités. Il étoit, bien différent de son père, généreux et magnifique. Outre les superbes mosquées dont il embellit plusieurs villes, il fonda le premier un hôpital pour les malades, et bâtit des caravanserails, ou hôtelleries pour les voyageurs et les étrangers.

Walid souffrit qu'Hégiage, ce terrible gouverneur de l'Irak, se composât dans un coin de la Perse une espèce de petite principauté, où il vécut en souverain, et mourut tranquillement à l'âge de cinquante-cinq ans, après avoir exterminé par le glaive cent vingt mille hommes, en avoir fait périr en prison cinquante mille et trente mille femmes, sans compter les victimes

de la guerre, pendant plus de vingt ans qu'il la fit ou qu'il gouverna avec une extrême sévérité des provinces remuantes. Il lui plut, comme il étoit harangueur, de rendre un jour aux Irakins raison de sa conduite en ces termes: « Dieu m'a donné la puissance sur vous, « et si je l'exerce avec quelque sévérité, ne croyez pas « qu'après ma mort vous serez moins châtiés; car Dieu « a beaucoup de serviteurs, et quand je serai mort, il « vous en enverra quelqu'un qui exécutera ses ordres « contre vous peut-être avec encore plus de rigueur. « Voulez-vous que le prince soit doux et modéré, suivez « les régles de la justice, et obéissez à ses ordres. C'est « votre conduite qui sera le principe et la cause du bon « et du mauvais traitement que vous recevrez de lui. « On peut justement comparer le prince ou son lieute- « nant à la glace d'un miroir: tout ce que vous voyez « dans cette glace n'est que l'image de la réflexion des « objets que vous lui présentez. » Comme l'obéissance aux princes est très recommandée dans l'Alcoran, Hégiage prétendoit qu'elle est préférable à celle que l'on doit à Dieu; parcequ'à la vérité il est dit dans ce divin livre: « Obéissez à Dieu », mais que le prophéte ajoute aussitôt: « autant que vous le pouvez »; au lieu qu'il n'y a point de restriction pour l'obéissance due aux princes.

Se promenant un jour dans la campagne, Hégiage rencontre un Arabe du désert, l'aborde, et entre autres questions, lui dit: « Quel est cet Hégiage dont on parle « tant? — C'est un méchant homme, répond l'Arabe. « — Me connois-tu, lui dit le gouverneur? — Non. — Eh « bien, je suis cet Hégiage dont tu parles si mal. » Sans la moindre émotion: « Savez-vous qui je suis, reprend

« l'Arabe? — Non. — Eh bien, je suis de la famille de « Zobéir, dont tous les descendants deviennent fous « trois jours de l'année, et ce jour-ci est un des trois. » Hégiage admira cette ingénieuse défaite, et loua la présence d'esprit de l'Arabe. Le courage obtenoit grace auprès de lui autant que l'esprit. Près de faire passer au fil de l'épée des officiers prisonniers, un d'eux demanda la vie, fondé sur ce que, dans une occasion, il avoit repris un homme qui parloit mal de lui. « As-tu « des témoins, lui dit Hégjage? — Oui, répondit le pri- « sonnier » ; et il cita un autre officier qui étoit à côté de lui, du nombre des condamnés. Celui-ci convient du fait. « Et pourquoi, reprit Hégiage en apostrophant « le dernier, n'as-tu pas, comme ton compagnon, em- « pêché qu'on ne médît de moi? — C'est, répondit fiè- « rement cet homme intrépide, parceque vous étiez « mon ennemi. » Il leur fit grace à tous deux.

Il s'égara un jour à la chasse, et se trouva pressé de la soif au milieu d'un troupeau de chameaux que leur maître menoit paître. Ces animaux s'effarouchèrent. L'Arabe, d'un naturel très brusque, dit en colère: « Quel est cet homme avec ses beaux habits, qui vient « dans ce désert effaroucher mes chameaux? Que la « malédiction de Dieu tombe sur lui! » Hégiage lui fait quelques excuses, et lui demande à boire. « Descendez « de cheval, lui dit brusquement le pasteur, et puisez- « en vous-même. » Malgré la mauvaise réception de cet homme, le gouverneur lie conversation avec lui, et après quelques questions, repoussées par des réponses assez dures, il lui demande ce qu'il pense du calife. Après avoir un peu hésité, l'Arabe ne dissimule pas qu'il le regarde comme un mauvais prince. « Et pour-

« quoi ? réplique Hégiage. — Parcequ'il nous a envoyé « pour gouverneur le plus méchant des hommes qui « soient sous le ciel. » A peine avoit-il parlé, que l'escorte du gouverneur arrive. On emméne l'Arabe. Le lendemain Hégiage l'invite à sa table. Le convié, après avoir fait sa prière, voyant un beau festin, dit : « Dieu veuille « que la fin de ce repas soit aussi heureuse que le com« mencement ! » On se met à manger et à causer. Hégiage veut rappeler l'histoire de la veille. L'Arabe l'interrompt : « Que Dieu, dit-il, vous fasse prospérer en « toutes choses ! Quant au secret d'hier, gardez-vous « bien de le divulguer aujourd'hui. — J'y consens, ré« pondit le gouverneur, mais à cette condition, ou que « tu resteras à mon service, ou que je t'enverrai au « calife, en lui faisant savoir ce que tu penses de lui. « — Il y auroit, répliqua l'Arabe, un troisième parti « beaucoup meilleur. — Quel est-il ? — C'est de me ren« voyer chez moi, et que nous ne nous voyions plus « jamais ni l'un ni l'autre. » Hégiage le congédia comme il le demandoit, avec un beau présent.

On ne doit pas omettre une autre réponse très ingénieuse d'un nommé Kumeil, auquel Hégiage reprochoit que devant telles personnes, dans tel jardin, il avoit fait contre lui ces imprécations, « Que le Seigneur « noircisse sa face, c'est-à-dire, qu'il soit accablé de « honte et de confusion ! Qu'il ait le cou coupé, et que « son sang soit répandu ! — Il est vrai, répond Kumeil, « j'ai dit tout cela dans le jardin que vous indiquez, « j'étois sous une treille, je regardois des grappes de « raisin qui n'étoient pas encore mûres, et je souhai« tois qu'elles devinssent bientôt noires, qu'on les cou« pât, et qu'on en fît du vin. » Cette explication, donnée

sur-le-champ, lui sauva la vie. Son astrologue, moins spirituel que hardi, ne se tira pas du péril aussi heureusement. Il eut l'imprudence d'annoncer la mort à Hégiage sans ménagement, et d'accompagner sa prédiction de preuves qui parurent au malade assez concluantes. « Puisque vous êtes si habile, dit-il, vous me « précéderez dans l'autre monde, afin que je puisse me « servir de vous » ; et il l'y envoya.

Soliman, treizième calife. 718.

Soliman, frère de Walid, lui succéda. C'étoit un prince doux. On lui donna le surnom de *Clef de bonté*. Il redressa les griefs dont on se plaignoit avant son avénement au trône, arrêta le cours des désordres, encouragea le commerce, et rendit la liberté aux prisonniers, excepté à ceux qui étoient détenus pour des crimes capitaux. Constantinople fut encore attaquée sous son régne. La famine y fit mourir trente mille hommes, et la peste autant, pendant le siége qui dura douze mois; mais aussi presque aucun Arabe ne retourna chez lui. Malheur à la ville qui, étant assiégée, contiendroit des hommes de l'appétit de Soliman! On dit qu'il mangeoit à son déjeûner trois agneaux rôtis, et que son appétit se distinguoit encore à dîner. Aussi croit-on qu'il mourut d'indigestion. D'autres historiens ont écrit qu'il fut empoisonné par Yézid, son frère, parcequ'à son préjudice il avoit nommé pour lui succéder Omar, son cousin. Soliman ne régna que trois ans.

Omar II, quatorzième calife 718.

Omar II, qu'il avoit choisi, ne fut pas plus longtemps assis sur le trône. Il y conserva les vertus qu'il y avoit portées: l'attention scrupuleuse à tous les devoirs religieux, même aux pratiques minutieuses, l'éloignement des plaisirs, le goût de la retraite, toutes

les qualités d'un anachorète, excepté l'intolérance, qui est trop souvent le partage des dévots. Il ne tint pas à lui que les partisans d'Omar et d'Ali ne se réunissent. Il défendit de maudire ceux-ci dans les mosquées, aux prières publiques, selon la coutume. Les zélés crièrent: « On néglige la loi. La foi est perdue. » Il n'en abrogea pas moins cet usage, qui étoit entre les Musulmans un signal de schisme, et perpétuoit l'antipathie. On soupçonne que la piété de ce prince fut cause de sa mort. Elle ne lui permit pas de voir d'un œil indifférent les maux dont la religion étoit menacée, si son cousin Yézid, qu'on lui dépeignoit comme un impie, lui succédoit. Il laissa apercevoir quelques dispositions à prendre des résolutions qui éloigneroient ce prince du trône. Les Ommiades craignirent de voir passer le sceptre dans une autre famille, et empoisonnèrent Omar. Ses amis, se doutant du crime, exhortèrent le calife à prendre quelque remède pour sa guérison. Il répondit: « Je suis si fortement persuadé du terme fatal et inévitable de la vie des hommes, que, s'il ne falloit que me frotter le bout de l'oreille avec de l'huile « pour me guérir, je ne le ferois pas. » Il étoit d'une frugalité extrême. Jamais il ne porta d'habits riches et somptueux. De l'aveu de ses femmes, il n'avoit jamais que deux chemises; et un de ses généraux allant le voir, malade au lit, le trouva dans un état de négligence que le derviche le moins délicat sur la propreté n'auroit pas désavoué.

On avoit inspiré à Omar des soupçons injustes sur les opinions religieuses d'Yézid, son cousin. A la vérité, il ne fut pas un dévot comme son prédécesseur; mais il ne dégénéra pas d'Abdalmalec, son père, quant au

Yézid II, quinzième calife.

zèle pour la propagation du mahométisme. Il fit aussi bâtir de belles mosquées, et de plus persécuta les chrétiens, ce que n'auroit pas fait un froid Musulman. Il faut que les historiens aient trouvé peu de choses à dire de lui, pour avoir remarqué qu'il ordonna d'exterminer dans son empire les chiens, les pigeons, les coqs blancs, et tous les animaux de cette couleur. Quatre ans qu'il régna auroient suffi pour cette destruction, si ses ordres avoient été bien exécutés. Il aimoit passionnément une chanteuse nommée Hababah. Dans un repas champêtre, il lui jeta un grain de raisin qu'elle voulut avaler. Elle en fut étouffée. Yézid en mourut de chagrin.

Hesham, seizième calife. 723.

On ne sait rien de plus intéressant d'Hesham, son frère. Il fut le vrai contraste d'Omar II, son anté-prédécesseur, dont on a fait observer la pénurie et le denuement volontaire. A peine Omar avoit-il une chemise, et, à la mort d'Hesham, on lui en trouva dix mille, et sept cents coffres remplis d'habits de toute espéce. La remarque de ces sortes de bizarreries ne paroîtra pas inutile à ceux qui étudient les hommes. Ils verront aussi l'amour-propre d'artiste dans ce qui arriva à un joueur de luth. Il buvoit du vin et il aimoit les chanteuses. On l'accusa de ces crimes devant le calife. « Qu'on donne à ce faquin, dit le juge, de son « tambour sur les oreilles. » En recevant le châtiment le musicien pleuroit. Le calife lui en fit reproche. « Je « ne pleure pas, répondit-il, de ce que je souffre, mais « de ce qu'on dégrade mon luth, et qu'on le traite de « tambour. » Hesham régna dix-neuf ans, et en vécut cinquante-trois.

Sous les régnes de ces princes, les Arabes continuè-

rent leurs effrayantes conquêtes. Ils se répandirent sur les provinces des empires d'Orient et d'Occident ; de l'Afrique, ils se répandirent en Espagne ; de l'Espagne, ils inondèrent les Gaules, et opposèrent une digue au torrent des Turcs, qui accouroient des bords de la mer Caspienne, et vouloient aussi entrer en partage des belles et riches contrées envahies par les Arabes. De leurs palais, séjours des délices et de la volupté, les califes envoyoient à leurs armées, éloignées quelquefois de mille lieues, des ordres qui étoient si respectés, qu'à leur vue, des généraux vainqueurs remettoient le commandement, ou étoient violemment déposés ou même assassinés, s'ils résistoient. Il n'y avoit que l'extrême vénération pour les successeurs du prophète qui pût opérer ce prodige. On doit remarquer que l'obéissance étoit toujours prompte et entière, quel que fût ce successeur de Mahomet, pieux ou impie, affermi ou chancelant sur le trône, de sorte que les secousses données dans le centre de l'autorité ne diminuoient point la force dans les extrémités.

Hesham eut pour successeur Walid II, fils d'Yézid II, son frère. Aussitôt qu'il fut maître des trésors de son oncle, il les répandit avec profusion. Hesham avoit tenu ses provisions et ses habits renfermés dans des coffres, dont il gardoit lui-même les clefs, et les cachoit si bien, qu'à sa mort on ne trouva même pas un drap pour l'ensevelir. Walid ouvrit tout, prodigua tout, distribua toutes ces épargnes aux pauvres de Damas, et fit présent aux dames de cette ville de quantité de parfums et de riches parures. On diroit des marchands, dont l'un emmagasine, et l'autre remet dans le commerce les objets emmagasinés. Les générosités de Wa-

Walid II, ou Abul-Abbas, dix-septième calife. 742.

lid lui gagnèrent le peuple pour quelque temps ; mais ses défauts le révoltèrent. On lui reprochoit d'être adonné à l'ivrognerie et à toute sorte de débauches, sur-tout de faire profession ouverte de zendicisme, qui est à-peu-près la même chose que le saducéisme chez les Juifs, et le déisme chez les peuples modernes. Le mécontentement général dégénéra en sédition. Quand il voulut rapeler aux mutins sa libéralité et son attention à ne point aggraver les impôts, ils répondirent : « Nous reconnoissons ces bonnes qualités ; mais elles « sont surpassées par vos vices » ; et ils les détaillèrent. Il fut déposé et tué à l'âge de quarante-deux ans, après quinze mois de règne. Walid laissa beaucoup d'enfants, ainsi que ses prédécesseurs et ses successeurs ; ce qui donna une foule d'oncles, de neveux, de cousins, qui se croisoient dans leurs prétentions au trône.

Yézid III, dix-huitième calife. Ibrahim, dix-neuvième calife. 743.

Les enfants de Walid ne lui succédèrent pas. Ce fut son cousin Yézid III, fils de Walid I. Il mourut de la peste au bout de six mois, à l'âge de quarante ans. Son frère Ibrahim le remplaça. Un gouverneur de Mésopotamie, nommé Merwan, se déclara vengeur de Walid II. Il gagna une grande bataille, et fit déclarer califes Hakin et Othman, les deux fils de Walid. Malheureusement ces jeunes princes étoient entre les mains d'Yézid, qui les fit tuer. Comme ils prévoyoient leur sort, ils avoient déclaré que, s'ils venoient à périr, les Musulmans eussent à reconnoître Merwan pour calife. Sur cette déclaration fut fondé son droit au califat. Il le fit valoir, poursuivit Ibrahim, et le fit déposer après trois mois de règne. Il n'attenta pas à la vie du calife, mais elle lui fut enlevée, à ce qu'on croit, par un fils de Merwan, quelques années après.

Merwan, vingtième calife, 744.

Pendant cinq ans que Merwan jouit de la dignité de calife, il ne fut occupé qu'à la défendre contre les compétiteurs qui l'attaquèrent dans plusieurs parties de l'empire. Les plus dangereux furent des descendants de la famille d'Ali. Ils reparurent dans le Khorasan, près de l'Irak, déclarèrent qu'ils ne reconnoissoient point Merwan pour calife; et comme, par la cession de Hakin et d'Othman, les deux fils de Walid, qui étoient morts, tout le droit de la maison des Ommiades sembloit reposer sur le gouverneur de la Mésopotamie, ils le poursuivirent avec acharnement, afin d'ôter le seul obstacle qui restoit à leurs prétentions. Ils étoient deux frères, l'un nommé Ibrahim, l'autre Abul-Abbas. Ils se firent précéder par des prophéties, qui annonçoient qu'ils détruiroient la maison des Ommiades. Leurs partisans portoient un étendard sur lequel étoient écrits ces mots: *Ombre et nuée*. Ils les expliquoient ainsi: « Comme les nuées ne cesseront jamais de couvrir la terre, et qu'elle ne cessera jamais d'avoir de « l'ombre, ainsi le monde ne sera plus à l'avenir sans « avoir des califes de la maison d'Abbas. » L'air de persuasion fait quelquefois plus que le droit auprès des peuples. Les habitants de l'Irak coururent en foule auprès de ceux dont ils avoient autrefois abandonné les ancêtres.

Merwan avoit commis l'imprudence de montrer de la défiance aux habitants de Damas, et de transporter les trésors du califat dans l'Arménie, dont il se croyoit plus sûr. Cette démarche aliéna les Syriens; cependant il se soutint avec le secours de ses autres troupes. Ibrahim, un de ses rivaux, tomba entre ses mains; il le renferma dans une prison. Il y mourut empoisonné, selon les

historiens les mieux instruits. Mais Merwan lui-même, après plusieurs défaites, fut contraint de fuir en Egypte. Frappé d'une lance dans une mosquée où il s'étoit réfugié, il y trouva à soixante ans la fin de ses honneurs et de sa vie. Dans une de ses expéditions il s'empara d'un monastère de filles. Une d'elles le frappa par sa beauté. Comme il lui montroit des desirs qui alarmoient sa pudeur, la vierge chrétienne lui offre un onguent qu'elle disoit rendre invulnérable la partie qu'on en frottoit, et lui propose d'en faire l'essai sur elle-même. Merwan lui en frotte le cou, tire son sabre, frappe et lui abat la tête : le sexe timide est peut-être celui chez lequel on trouve le plus d'exemples d'une intrépidité réfléchie.

Abul-Abbas, vingt-unième calife. 719

Du nom d'Abul-Abbas est venu celui d'Abbassides, la seconde dynastie des califes. Ce prince fit tous ses efforts pour détruire celle des Ommiades, qui étoit la première. Mais, malgré ses recherches, il échappa un fils, dont descendit Abdérame, qui renouvela cette famille en Espagne, et y prit le titre de calife. Abul-Abbas, à qui on donne d'ailleurs de la douceur et de l'humanité, fit un grand massacre des Ommiades. Il n'épargna pas non plus ceux de sa propre famille, descendant comme lui d'Ali, et qui, se trouvant à des degrès plus proches ou plus directs, se croyoient plus en droit que lui d'aspirer au trône. Il se débarrassa de tous ses compétiteurs ; et lorsqu'il se croyoit près de jouir tranquillement de l'autorité suprême, après quatre ans de guerres et de fatigues, il mourut de la petite-vérole à l'âge de trente ans.

Almansor, vingt-deuxième calife.

Almansor, son frère, marcha sur ses traces, n'hésita pas plus que lui à se défaire de tous ceux qui pou-

voient lui donner de l'inquiétude, Ommiades et Alides. Les événements les plus illustres de son régne sont des exploits contre les Turcs, qu'il repoussa de l'Arménie, la conquête de la Cilicie et de la Cappadoce; mais en même temps il perdit son influence sur l'Espagne, où Abdérame se rendit aussi célèbre par les édifices magnifiques ajoutés à Cordoue, qu'Almansor en Asie, par la fondation de Bagdad, où il établit le siége de son empire. Ce prince étoit habile, prudent, d'un commerce aimable et insinuant, trop inexorable pour ses ennemis, dont il fit massacrer quelques uns en sa présence, malgré leurs supplications. Devenu souverain, il vengea les injures faites au particulier. Un courtisan qui lui avoit manqué du temps de son frère paya cette imprudence de la vie. On remarque aussi qu'élevé sur le trône il éloigna avec dureté les compagnons de sa vie privée, quoique gens de mérite. Peut-être craignoit-il d'être obligé de les enrichir; car il étoit d'une avarice sordide.

Près de mourir, il fit venir Mahadi, son fils, et lui tint ce singulier discours : « Je vous exhorte à traiter « vos parents en public avec les plus grandes marques « de distinction, parcequ'il en rejaillira sur vous-même « de la gloire et de l'honneur; mais, ajouta-t-il, je « crois que vous n'en ferez rien. Augmentez le nombre « de vos affranchis, parcequ'ils peuvent vous servir « beaucoup dans quelques revers de fortune; mais, « continua-t-il, je crois que vous n'en ferez rien. Ne « faites point bâtir dans la partie occidentale de votre « capitale, parceque vous ne saurez y mettre la der- « nière main; mais je crois cependant que vous le fe- « rez. Prenez garde que vos femmes ne se mêlent ja-

« mais des affaires d'état, et ne leur donnez point d'in-
« fluence sur vos conseils ; mais je sais bien pourtant
« que vous le ferez. Voilà mes derniers ordres, ou, si
« vous voulez, mes derniers avis. Dieu vous bénisse! »
Almansor connoissoit bien l'efficacité des conseils d'un mourant. Il avoit soixante-huit ans, et il en régna vingt-deux.

Mahadi, vingt-troisième calife. 774.

Almansor avoit fait le pélerinage de la Mecque avec beaucoup de faste ; mais Mahadi le fit avec des raffinements étonnants de luxe et de délicatesse. Il fit charger sur ses chameaux une si prodigieuse quantité de neige, qu'il en eut assez pour se rafraîchir avec sa suite, au milieu des sables brûlants de l'Arabie, pour conserver dans toute leur fleur les fruits délicieux qu'il portoit avec lui, et pour boire à la glace pendant son séjour à la Mecque, dont la plupart des habitants n'avoient jamais vu de neige. Un Arabe lui offrit une pantoufle de Mahomet. Il la reçut et la paya bien. « Je crois, dit-
« il à ses courtisans, que Mahomet n'a jamais vu cette
« pantoufle ; mais si je l'avois refusée, on auroit cru
« que je la méprisois, et le peuple en auroit été scan-
« dalisé. » Il fit beaucoup de libéralités, même dans le temple. Etonné qu'un des assistants ne s'approchât pas comme les autres pour recevoir, il lui dit : « Et vous,
« ne demandez-vous rien ? » Le pieux Musulman répondit : « J'aurois honte de demander dans la maison
« de Dieu autre chose que lui-même. »

Sous son régne parut un homme nommé Makoim, qui, de soldat devenu greffier, s'érigea en prophéte. Il étoit contrefait et borgne. Pour cacher sa dernière difformité, il ne paroissoit qu'avec un voile sur le visage; mais c'étoit, disoit-il, de peur que ceux qui le regar-

doient ne fussent éblouis de sa splendeur. Le malin greffier savoit plus d'un tour d'adresse. On cite entre autres qu'il faisoit sortir la nuit du fond d'un puits un corps lumineux en forme de lune, d'où lui vint le nom de *faiseur de lune*. Sa doctrine n'avoit rien d'extraordinaire. On ne dit pas quelle étoit sa morale. Sans doute elle étoit commode, puisqu'il s'attacha un grand nombre de disciples, et que Mahadi fut contraint d'envoyer contre lui une armée. Non content d'être prophète, le greffier se prétendit possesseur de la divinité, qui de siècle en siècle s'étoit infusée dans tous les prophètes, et enfin s'étoit arrêtée sur lui. Elle auroit pu choisir une plus belle habitation. Makoim, se voyant renfermé dans une citadelle, sa dernière ressource, et serré de très près, donne du vin empoisonné à tous ses compagnons, brûle après leur mort leurs habits, les provisions, tout le bétail, et se jette dans les flammes. Mais il ne laissa pas ses autres sectateurs sans espérance; car il promit que son ame passeroit dans le corps d'un vieillard à cheveux gris, monté sur une bête de couleur grise, et qu'alors il les rendroit maîtres de toute la terre. Ils ont attendu plusieurs siècles le vieillard et la bête grise, vêtus de blanc eux-mêmes, par opposition aux Abbassides, ordinairement habillés de noir.

Mahadi poursuivit à outrance tous les sectaires et hérétiques, les zendicistes ou déistes, qui n'en sont pas restés moins communs chez les Mahométans. Le calife ne fit pas la guerre par lui-même; mais ses généraux eurent de tous côtés de grands succès. L'un d'eux força la célèbre Irène à demander la paix. Pour Mahadi, de sa résidence de Bagdad, il gouvernoit avec

justice et prudence ses vastes états. Il expédioit lui-même les affaires avec application et diligence. Ses ministres ne lui en imposoient pas : quand ils manquoient à leurs devoirs, il les reprenoit avec douceur. « Jusqu'à quand ferez-vous des fautes? dit-il à l'un « d'entre eux. » Celui-ci répondit : « Tant que Dieu vous « conservera la vie pour notre bien, ce sera à nous de « faire des fautes et à vous de nous les pardonner. »

Pendant le régne de Mahadi, un apothicaire un peu charlatan devint médecin ; il se nommoit Isa. Une des femmes du calife, étant tombée malade, chargea une esclave d'aller le consulter, sans faire connoître de quelle part elle venoit. La commissionnaire présente l'urine de sa maîtresse, en disant que c'est celle d'une pauvre femme. L'apothicaire considère la fiole avec l'air d'un connoisseur, et dit : « D'une pauvre femme! « c'est bien celle d'une grande princesse qui est en-« ceinte d'un roi. » Il parloit ainsi par plaisanterie. L'esclave rapporte ce propos à la sultane. Enchantée de l'augure, elle fait un riche présent à Isa, et lui promet bien davantage si la prophétie se réalise. Elle accoucha en effet d'un prince. L'apothicaire alors se laissa combler de biens, et appeler à la cour comme médecin. Mais en quoi il n'étoit ni médecin, ni charlatan, c'est qu'il avouoit de bonne foi que c'étoit par hasard qu'il avoit si bien rencontré.

On raconte de Mahadi que, s'étant égaré à la chasse, il entra dans la cabane d'un Arabe pour se rafraîchir. Celui-ci lui présente du pain bis et du lait. Le calife demande s'il n'a pas quelque chose de meilleur. L'hôte lui apporte une cruche de vin. Le prince en boit un coup, et lui demande s'il le connoît. « Non, dit l'Arabe.

« — Je suis, dit le prince, un des principaux seigneurs « de la cour du calife. » Là-dessus il boit un second coup, et répète la question. « Me connoissez-vous? — « Vous venez de me le dire, répond l'Arabe. — Ce n'est « pas cela, répond le buveur, je suis encore plus grand « que je ne vous ai dit. » Il boit une troisième fois, et renouvelle sa question. « Je m'en tiens, continue l'A- « rabe, à ce que vous venez de m'apprendre. » Mais le questionneur dit alors : « Je suis le calife, devant le- « quel tout le monde se prosterne. » Aussitôt l'Arabe saute sur la cruche : il l'emportoit. Mahadi lui demande pourquoi il emporte son vin. « C'est, dit-il, que j'ai « peur, si vous buviez un quatrième coup, que vous ne « disiez que vous êtes le prophète, et à un cinquième, « Dieu lui-même. » Le calife, réjoui de la saillie de notre hôte, lui fit donner une somme d'argent. « Dites tout ce « que vous voudrez, reprit l'Arabe, je vous tiendrai tou- « jours pour homme véridique, quand même vous aug- « menteriez vos qualités jusqu'au quatrième et même « au cinquième coup. » Mahadi mourut par une méprise. Une de ses femmes, jalouse de Hasana, sa favorite, lui donna une poire empoisonnée, pour se défaire d'elle. Le fruit étoit si beau qu'Hasana le crut digne du calife, et lui en fit présent, ignorant sa mauvaise qualité. Aussitôt que l'empereur l'eut mangée, il ressentit de violentes douleurs, et il expira quelque temps après, âgé de quarante-trois ans, après dix de règne.

Musa-Al-Hadi, vingt-quatrième calife. 784.

Son fils Musa lui succéda. Un des soins les plus importants de ce calife et de ses successeurs fut de réprimer le zendicisme qui se répandoit parmi les Arabes, sur-tout parmi les grands. Cette doctrine ne tendoit pas à moins qu'à détruire la foi en Mahomet, et

par conséquent la soumission de cœur comme de fait aux califes ses successeurs, article très important pour ces princes. Musa, à l'exemple de son père, poursuivit les sectateurs de cette hérésie, et n'épargna pas ceux même de ses parents qui s'en étoient rendus coupables. Ils tournoient en ridicule le pélerinage de la Mecque, les ablutions, les prostrations. Ce fut une raison pour les califes de s'y assujettir davantage. On peut attribuer aux maximes hardies et anti-mahométanes que répandoient ces déistes les révoltes fréquentes qu'éprouvèrent les Abbassides. Presque toujours la religion y fut mêlée.

A l'âge de vingt-quatre ans, il est étonnant que Musa songeât à se choisir un successeur. Quel qu'ait été le motif de cette intention, elle fut assez marquée pour exciter du trouble dans sa cour. Khizaran, sa mère, vouloit faire passer la couronne à Haroun-Al-Raschild, son fils cadet. Musa vouloit la mettre sur la tête de son propre fils adolescent. On dit que, pour effectuer ce dessein, il se proposa d'empoisonner sa mère, et de faire assassiner son visir. L'assassin, nommé Harfamah, étoit caché dans le palais, afin d'épier l'occasion de faire son coup, disent les uns; d'autres insinuent qu'il étoit secrétement confident de la mère, et qu'il trahissoit le fils. Quoi qu'il en soit, au milieu de la nuit Harfamah s'entend appeler par Khizaran. Il court, elle lui montre son fils étendu mort sur son lit. Une forte toux, suivie d'un éternuement, l'avoit, dit-elle, subitement réduit en cet état; mais il est à présumer que ces symptômes avoient été aidés. Musa aimoit la poésie. Charmé des vers qu'un poëte, nommé Merwan, lui présenta, il lui dit, « Choisissez, pour récompense de

« votre travail, de toucher trente mille drachmes comp-« tant, ou d'en recevoir cent mille après que vous « aurez passé par toutes les longueurs et les formalités « des finances. » Le poëte répondit : « Trente mille « comptant, et cent mille avec le temps. »

Haroun-Al-Raschild, vingt-cinquième calife. 786.

On comptoit sur la toux et l'éternuement, puisqu'au moment de la mort de Musa il se trouva des grands de la cour qui allèrent dans la chambre de son propre fils, le tirèrent de son lit, et l'obligèrent de reconnoître son oncle calife, formalité apparemment essentielle pour la légitimité de l'élection d'Haroun-Al-Raschild, qui monta tranquillement sur le trône. Soit conviction, soit persuasion de la nécessité de paroître convaincu, il se montra très scrupuleux dans la pratique des observations mahométanes, fit huit ou neuf fois le voyage de Bagdad à la Mecque, dont un à pied ; et faisoit faire le pélerinage par trois cents personnes auxquelles il fournissoit tout ce qui étoit nécessaire, quand il ne pouvoit le faire lui-même. Ce prince commandoit en personne ses troupes, sur-tout dans ses expéditions contre l'empire grec. Il essuya des revers ; mais le plus souvent il fut victorieux. Ces guerres se faisoient comme toutes les autres, avec des ravages qui dépeuploient les campagnes, bouleversoient les villes, jetoient une multitude de malheureux dans les chaînes de l'esclavage, et finissoient par des traités équivoques ; espèce de pierre d'attente pour de nouvelles horreurs.

Haroun eut trois fils, qu'il fit élever avec le plus grand soin. Il auroit desiré qu'un docteur célèbre, qui donnoit ses leçons dans la ville, fût venu au palais instruire les jeunes princes. Mais le docteur répondit : « La science ne doit faire la cour à personne, on doit

« la lui faire.—Vous avez raison, lui dit Haroun : mes fils « se trouveront dans le lieu où les jeunes gens vont « recevoir vos instructions. » Le calife les y envoyoit exactement. Quoique la réponse du docteur marquât un peu de suffisance, on doit estimer cet homme, parceque de quarante-huit questions qu'on lui proposa un jour, il y en eut trente-quatre sur lesquelles il eut le courage d'avouer son ignorance. L'éducation que les princes reçurent dans son école les rendit dignes de se voir partager par leur père, de son vivant, le gouvernement de ses vastes états. On voit, par cette distribution, quelle étoit alors l'étendue de l'empire mahométan. Haroun avoit trois fils ; il donna à Amin la Syrie, l'Irak, les trois Arabies, la Mésopotamie, l'Assyrie, la Médie, la Palestine, l'Egypte, tout ce que ses prédécesseurs avoient conquis en Afrique, depuis les frontières d'Egypte et d'Ethiopie, jusqu'au détroit de Gibraltar, avec la dignité de calife. Mamûn, le second fils, eut la Perse, le Kerman, la Judée, le Khorasan, et de vastes provinces adjacentes. Kasen, son troisième fils, qu'il nomma Almotassen, eut l'Arménie, la Natolie, la Géorgie, la Circassie, et toutes les possessions musulmanes vers le Pont-Euxin. Il n'est point parlé dans cette énumération de l'Espagne, qui étoit entre les mains d'une autre famille. Les trois fils devoient se succéder l'un à l'autre.

Barmecides. Sous Haroun arriva la disgrace des Barmecides, que des historiens peignent comme d'illustres malheureux, et d'autres comme des conspirateurs criminels. Ils étoient d'une des plus illustres familles de l'Orient, tirant leur nom d'une superbe mosquée nommée Neu Bahar, qu'ils avoient fait bâtir à Balk, et dont, par

droit d'hérédité, ils étoient surintendants. Musa donna pour gouverneur à Haroun, son fils, Yahia, chef de cette famille, dont la femme avoit nourri le jeune prince. Ils avoient quatre fils; le second, nommé Giafar, paroît avoir été la cause coupable ou innocente des malheurs de sa famille. Haroun l'aimoit comme son frère, ne pouvoit s'en passer, et avoit la plus grande confiance en lui. On prétend qu'afin de le retenir toujours auprès de lui il lui fit épouser Abbassa, sa sœur, mais à condition, ajoute-t-on, qu'il n'auroit aucun commerce marital avec elle. Les époux le promirent, et s'oublièrent. De ce commerce naquirent deux fils. Haroun, furieux, fit tuer le père, et précipiter la mère et les enfants dans un puits qu'il fit combler. On dit cependant qu'en prononçant cette cruelle sentence il répandit quelques larmes; mais ce mariage, ces conditions, leur résultat, paroissent devoir être mis au rang des fables, par la circonstance éclatante qui suivit la mort de Giafar. Il est dit que le calife fit couper son corps en pièces, que l'on mit au-dessus des portes de Bagdad, et que sa tête fut exposée sur le pont du Tigre. Haroun, prince très sage, auroit-il eu l'imprudence de donner une pareille publicité à un châtiment provoqué par une pareille cause?

Il est plus probable que Giafar et deux de ses frères abusèrent de la confiance du calife; qu'ils se rendirent dangereux, et qu'ils payèrent de leur vie, ainsi que leur père, la crainte qu'ils inspirèrent. Haroun fit grace à Mahomet, l'un des quatre, qui apparemment n'avoit pas trempé dans les desseins ambitieux de cette famille. Le calife écrivit dans les provinces aux gouverneurs de se tenir en garde contre leurs partisans, parents et

amis, et de s'en défaire ; nouvelle preuve d'une conspiration étendue et redoutable. Il proscrivit jusqu'à leur nom, et défendit, sous peine de mort, de le prononcer; mais comme les Barmecides avoient montré, pendant leur faveur, de grandes qualités, qu'ils s'étoient attaché beaucoup de personnes par leur générosité et par des services essentiels, leur mémoire resta en vénération, malgré les défenses d'Haroun. Un homme qu'ils avoient comblé de bienfaits, vieillard, nommé Mondir, eut la hardiesse de faire publiquement le panégyrique de ses bienfaiteurs. L'empereur le condamna à mort. Avant d'être conduit au supplice, Mondir demanda la permission de dire deux mots au prince. Au lieu de deux mots, le généreux vieillard s'étend, dans un long discours, sur les services rendus par les Barmecides à Haroun lui-même. Le prince, touché, lui fait grace, et lui donne même une assiette d'or qui étoit devant lui. Mondir se prosterne, selon la coutume d'Orient, pour le remercier, et dit en se relevant : « Voici encore une « nouvelle grace que je reçois des Barmecides. » Le calife ne se fâcha point de cette nouvelle hardiesse.

Non seulement il fut indulgent, mais juste encore à l'égard d'une femme qui se permit une repartie bien vive. Elle vint se plaindre que des soldats avoient pillé sa maison. L'empereur lui dit : « N'as-tu pas lu dans « l'Alcoran que, quand les princes passent en armes « par un lieu, ils le détruisent? » Elle répondit : « J'ai « lu aussi dans le même livre que les maisons de ces « princes seront démolies, à cause des injustices qu'ils « ont commises. » Il donna ordre de réparer tout le dommage. On ne sait si ce fut la justice, mais du moins ce fut une justice bien rigoureuse, que celle

qui accompagna la dernière action de sa vie. Il se mouroit; on lui amène le fils d'un rebelle enchaîné. Il le regarde et laisse tomber de sa bouche ces paroles : « Si « j'avois seulement le temps de dire deux mots, je di- « rois, tuez-le. » On massacre le malheureux, et le calife expire, âgé à peu-près de cinquante ans, après vingt-trois de régne. On voit, par cet acte de barbarie, ainsi que par d'autres déja cités, combien nous devons nous défier des éloges prodigués follement à Haroun-Al-Raschild, contemporain de notre Charlemagne, auquel il envoya des ambassadeurs.

Le calife avoit à sa cour des médecins, des astrologues, des philosophes, des poetes, jusqu'à un fou grave; il en est de toute espéce. Le calife étonné des propos de celui-ci, qui, se qualifiant de Dieu, étoit raisonnable sur tout le reste, lui dit un jour pour l'éprouver : « On « m'a présenté un homme qui fait le fou, et qui veut se « faire passer pour un prophéte envoyé de Dieu. Je l'ai « fait mettre en prison. On lui a fait son procès, et il a « été condamné à perdre la tête. » Le fou, qui l'avoit écouté attentivement, lui répond : « Vous avez agi en « cette occasion comme un de mes fidéles serviteurs; « je n'ai point accordé le don de prophétie à ce misé- « rable, et il n'a reçu aucun ordre ni mission de ma « part. » Un de ses médecins, nommé Gabriel, guérit sa favorite d'une manière singulière.

Revenue d'une extase de plaisir, elle trouva sa main droite sans mouvement. Tous les remédes avoient échoué contre cette infirmité. Gabriel, déja célébre par d'autres cures, est appelé. Il prie le calife d'ordonner à la dame de se présenter à son lever; là, devant tout le public, il fait un geste comme pour la déshabiller. La

sultane, confuse, saisit brusquement de sa main malade le vêtement qu'on lui arrachoit. Le médecin se tourne vers le calife et lui dit : « Commandeur des « croyants, la voilà guérie. » Le médecin donna à son procédé une explication qui marque qu'il connoissoit le jeu des passions et leur effet.

La leçon qu'Haroun fit à un sage qu'il avoit pris pour conseiller secret devroit être méditée par tous ceux que les princes chargent du fardeau de leur confiance. Dans sa première conférence, que le docteur vouloit rendre digne de sa propre réputation, de la grandeur des objets, et de la majesté de son disciple, le calife l'arrêta, et lui dit : « Ecoutez les conditions qui doivent être la « base de notre bonne intelligence. Ne prétendez jamais « m'enseigner en public. Ne vous empressez pas de me « donner des avis en particulier. Attendez que je vous « interroge. Répondez-moi d'une manière précise, sans « superflu. Gardez-vous de vouloir me préoccuper en « faveur de vos sentiments, ou d'exiger que je défère « trop à votre capacité. Ne soyez pas long dans vos his« toires, ou dans les traditions que vous jugerez à pro« pos de me raconter. Si vous me voyez m'écarter de la « justice, ramenez-moi avec douceur, sans vous servir « d'expressions dures. Aidez-moi pour les discours que « je dois faire en public, dans la mosquée ou ailleurs. « Enfin, ne me parlez jamais en termes mystérieux. » C'est-à-dire qu'Haroun vouloit la vérité couverte avec décence, mais non déguisée. On est étonné qu'un souverain se soit si bien étudié lui-même.

Musa-Amin, vingt-sixième calife. 808.

Le partage qu'avoit fait Haroun du gouvernement de ses états entre ses trois fils lui avoit sans doute donné lieu de reconnoître leurs qualités. En conséquence de

cette observation, il devoit laisser le premier trône, celui de Bagdad, au second nommé Mamûm, plutôt qu'au premier, appelé Amin ; mais Mamûm, qui étoit tranquille dans son gouvernement de Perse, peu empressé pour la puissance suprême, se laissa prévenir par son aîné. Il seroit volontiers resté au second rang, si son frère, mal conseillé, n'eût formé l'entreprise de l'en chasser. Amin étoit peu propre à réussir dans ce projet. Uniquement occupé de plaisirs, adonné au vin, passionné pour le jeu, la danse, la musique, il ne vivoit qu'avec ses femmes et ses eunuques, auxquels il prodigua follement les trésors de son père, sans épargner la part qui étoit destinée à ses deux frères. Il se livroit si scandaleusement à la débauche, que le peuple et les grands le déposèrent. Cependant, touchés de son repentir, ils le rappelèrent sur le trône ; mais cette leçon lui fut inutile : Amin continua à vivre dans ses désordres.

Il y ajouta l'imprudence de se brouiller ouvertement avec Mamûm, qu'il regardoit comme le fauteur de sa disgrace, parcequ'en le déposant on avoit été près d'appeler son frère. La guerre s'alluma entre eux. Mamûm la fit avec le plus grand succès, par l'habileté d'un général nommé Taher, qui repoussa le calife jusque dans sa capitale. La présence d'un danger si pressant ne put tirer Amin de son indolence ordinaire. Pendant que les ennemis prenoient Bagdad ; que les machines lançoient des dards, des pierres et des feux sur cette malheureuse ville ; qu'elle étoit sur le point d'être emportée d'assaut, il jouoit tranquillement aux échecs avec Kuthar, son affranchi. Quand il étoit avec cet homme, tout le reste lui devenoit indifférent. Un courrier vint lui annoncer la défaite de son armée, et la mort

du général; il s'amusoit alors à la pêche. « Ne troublez « point, dit-il, mon divertissement; car Kuthar a déja « pris deux gros poissons, et moi, je n'ai rien pris. » Les principaux habitants de Bagdad ne jugèrent pas à propos de s'exposer aux dernières extrémités pour un pareil souverain. Amin apprit bientôt qu'ils étoient en pourparler avec le général ennemi. Il résolut de les prévenir, et se rendit, sur quelques espérances d'avoir la vie sauve; mais Taher lui fit trancher la tête. Il avoit trente ans, et il en régna près de cinq.

Mamûm, vingt-septième calife. 813.

Quand les premiers succès de Mamûm, dans la guerre que son frère le força de soutenir, lui eurent donné des espérances, il prit le titre de calife. Les habitants de Bagdad, après le siége, le reconnurent, non cependant sans quelques difficultés. Quatre révoltes s'élevèrent même en différentes parties de son empire; mais il triompha de toutes par son général Taher, auquel il donna pour récompense le gouvernement d'Ispahan pour lui et sa postérité. Sans être fondateur de cette ville, qui depuis est devenue capitale de la Perse, Mamûm doit passer pour son bienfaiteur, parcequ'il l'a considérablement augmentée ou embellie. Il y auroit volontiers fixé son séjour, si le préjugé du peuple, accoutumé à reconnoître pour premier calife celui de Bagdad, ne l'eût déterminé à s'y transporter.

Un de ses desirs étoit d'abolir parmi ses sujets tout prétexte de schisme, et même d'en faire disparoître les couleurs. Celle des Abbassides étoit la noire. Mamûm tenta d'introduire dans Bagdad la verte, qui étoit celle des Alides. Il y eut à ce sujet des disputes qui pensèrent dégénérer en sédition. Le calife fut contraint de faire reprendre la couleur noire à ses Persans, qui

l'ont toujours conservée. Ce desir de concilier les sectes a nui à sa réputation chez les rigides Musulmans. Ils l'ont soupçonné d'être peu orthodoxe, et blâmé d'avoir introduit ou du moins favorisé la philosophie et les autres sciences spéculatives chez les fidèles croyants, auxquels l'Alcoran doit suffire. On ne sait si c'est afin d'en diminuer l'autorité qu'il ordonna au gouverneur de Bagdad d'obliger les juges et les maîtres des traditions de soutenir que ce livre est créé, et de punir rigoureusement ceux qui soutiendroient l'opinion contraire. L'astronomie, la médecine, et toutes les autres sciences furent en honneur sous son régne. Il appeloit à sa cour ceux qui les cultivoient, de quelque religion qu'ils fussent, Indiens, juifs, chrétiens. Il les combloit de biens, et faisoit traduire leurs livres. Mamûm s'illustra non seulement par le goût des lettres, mais aussi par sa bonté. Il disoit de lui-même : « Si mes sujets savoient quel fonds de clémence je possède, les « plus coupables s'empresseroient autour de moi. » Sans doute, un prince qui se rendoit publiquement un pareil témoignage ne craignoit point d'être contredit. Il avoit quarante-neuf ans quand il mourut, et il en régna vingt.

Al-Motasen, vingt-huitième calife. 832.

Suivant la disposition testamentaire d'Haroun, leur père, Mamûm, quoiqu'il eût un fils, nomma Motasen son successeur. Ce prince est reconnu par son neveu, bat quelques concurrents par ses généraux, ne veut pas, non plus que son prédécesseur, que l'Alcoran soit incréé, et déploie sur le trône une magnificence étonnante. Il avoit, dit-on, cent trente mille chevaux pies dans ses écuries. C'est peut-être plus qu'il n'en est jamais né. En leur faisant pendre à chacun un sac de terre

au cou, il élève une montagne au milieu de Samarra, ville qu'il avoit fait bâtir dans l'Irak arabique, parcequ'il se déplaisoit à Bagdad. Il eut huit fils, huit filles, régna huit ans, huit mois, huit jours, naquit le huitième mois de l'année, étoit le huitième calife abbasside, donna huit batailles, avoit huit mille esclaves, laissa huit millions d'or, mourut à quarante-huit ans. C'est ce qui lui a fait donner le nom de calife Huitainier. Il a eu le premier des Turcs dans ses armées.

Wathek, vingt-neuvième calife. 841.

Wathek, son fils, fut aussi exposé à des conspirations. On croiroit qu'elles avoient pour cause la persévérance avec laquelle il poursuivoit ceux qui professoient l'éternité de l'Alcoran. Il paroît que ce dogme étoit comme un point de ralliement. Quand le calife obtenoit leur renonciation à l'erreur, il leur faisoit grace. A sa mort, les prisons se trouvèrent pleines des personnes les plus distinguées de l'empire. Leur captivité n'étoit pas rigoureuse. Wathek se piquoit d'imiter la douceur de son oncle Mamûm. Il ressembloit aussi à Haroun, son grand-père, par son amour pour les sciences. Il mourut à trente-deux ans, d'hydropisie. On dit qu'elle avoit pour cause l'usage d'une boisson irritante, par laquelle ce prince, très adonné aux femmes, se proposoit de ranimer sa passion. Il régna près de six ans.

Motawakhel, trentième calife. 846.

Les grands, à la mort de Wathek, hésitèrent entre Mothadi, son fils, et Motawakhel, son frère. Ils se décidèrent pour celui-ci, parceque l'autre étoit trop jeune pour faire, en qualité d'iman, la prière dans la mosquée, fonction attributive du califat. Ce défaut a souvent interverti l'ordre de la succession, et empêché que les fils n'aient remplacé leurs pères. On croit aussi

que Motawakhel dut en grande partie sa dignité à la protection d'un corps de Turcs, dont les califes s'entouroient depuis quelque temps, comme de gardes. Ce prince partagea ses états, comme le calife Haroun, entre ses trois fils, qu'il fit reconnoître pour ses successeurs. Il paroît, par la distribution, que l'empire étoit alors peu différent de ce qu'on l'a vu, quoiqu'il y eût eu avec les nations limitrophes, sur-tout avec les Grecs, des guerres sanglantes, qui auroient dû en éloigner ou rapprocher les bornes. Celles qui eurent lieu sous Motawakhel, toutes aussi meurtrières, aussi ruineuses, n'opérèrent pas plus de changement.

Ce prince, auquel on attribue du goût pour les sciences, doit être flétri dans la mémoire des Arabes; parceque, le premier entre leurs empereurs, il ajouta au supplice de la mort le raffinement des tourments. On dit qu'il lui est arrivé de faire mettre des malheureux dans un coffre de fer garni de pointes, qu'on échauffoit à volonté, et d'avoir répondu à l'un d'eux qui lui demandoit grace : « La pitié est une bassesse d'ame. » Ses divertissements étoient accompagnés d'une bizarrerie cruelle. Quelquefois, quand il étoit à table avec ses amis, il faisoit lâcher un lion au milieu de la salle, et jetoit ainsi l'épouvante parmi eux. D'autres fois, il faisoit glisser des serpents sous la table, et casser des pots pleins de scorpions, sans qu'il fût permis de se lever et de changer de place. Il guérissoit avec sa thériaque ceux qui en avoient été mordus ou piqués. Ce fut sans doute la crainte de ces dangereux amusements qui empêcha plusieurs savants de venir s'établir à sa cour, quoiqu'il les invitât par les promesses les plus avantageuses.

En effet, ce qui arriva à un médecin chrétien, nommé Honain, étoit bien capable de les empêcher de se rendre aux instances du calife. Pour voir s'il pourroit se fier à cet homme, Motawakhel lui ordonne de préparer un poison subtil destiné à faire périr un de ses ennemis; mais périr si naturellement en apparence, qu'on ne puisse le soupçonner de sa mort. Honain rejette avec horreur sa proposition. L'empereur insiste, prie, menace, et le fait enfermer dans une prison, où il le garde un an. Il le fait ensuite paroître devant lui, et renouvelle ses instances. Le médecin demeure ferme. « Qui vous donne donc cette fermeté, lui dit l'empe« reur, pendant que vous avez la mort sous les yeux? « —Deux choses, répond Honain, ma religion et ma « profession. La première m'ordonne de faire du bien « à mes ennemis, et de ne pas faire du mal à mes amis. « La seconde n'a été établie que pour l'avantage du « genre humain, et quand je l'ai embrassée, j'ai fait « solennellement serment de n'avoir jamais part à au« cune préparation nuisible ou mortelle. » Le calife content lui donna toute sa confiance. Mais une faveur achetée par un an de prison ne devoit pas tenter les savants qu'il cherchoit à s'attacher par sa munificence.

Sa conduite à l'égard de ceux qui l'approchoient rend croyable celle qu'on lui attribue à l'égard de Montaser, son fils. On dit qu'il l'accabloit de mauvais traitements, qu'il le railloit, le frappoit même, lui imposoit des peines rigoureuses pour des fautes légères, et le forçoit de boire du vin avec excès, pour le rendre méprisable aux Mahométans, témoins de son ivresse. C'est, ajoute-t-on, ce qui contraignit le fils à conspirer contre la vie de son père: mais le père mort n'a pas

eu de défenseur contre le fils vivant et régnant ; ainsi il peut se faire que les torts de Motawakhel aient été exagérés dans le principe et les effets ; au lieu qu'il n'y a point d'excuse pour le fils qui tue son père, fût-il prouvé que le père a attenté à la vie de son fils. Montaser reprochoit ce crime à son père. Motawakhel au contraire accusoit Montaser de noirs complots contre ses jours. Il le menaça lui et sa mère de les mettre en justice. La crainte de cet éclat fit prendre au fils le parti de prévenir son père. Il gagna sa garde turque, dont le calife avoit imprudemment mécontenté le capitaine. Des soldats apostés se jetèrent sur lui pendant qu'il étoit à table, et le poignardèrent. Pendant qu'il se débattoit, Fatak, un de ses favoris, tâchoit de le défendre, et crioit de toutes ses forces : *O Motawakhel, je ne veux pas te survivre !* D'un autre côté, son bouffon ne crioit pas moins haut : *O Motawakhel, je suis bien aise de vivre après vous !* Ils eurent chacun ce qu'ils desiroient.

A ces intrigues sanglantes se mêloient des querelles de religion. L'éternité de l'Alcoran étoit toujours un sujet de discorde. La rivalité des Ommiades et des Alides se réveilloit de temps en temps. Tel calife qui avoit été favorable à une secte étoit remplacé par un prince protecteur de l'autre. Ainsi les persécutions devenoient pour ainsi dire alternatives. On peut dire que c'étoit un vice de ce siécle ; car, dans ce même temps, les empereurs grecs brisoient successivement et adoroient les images, et, par des édits persécuteurs, imposoient à leurs peuples la foi et le culte qu'ils jugeoient à propos de professer. Motawakhel proscrivit les sectateurs d'Ali, que ses trois derniers prédécesseurs proté-

geoient. Il voulut interdire le pélerinage de ses sujets au tombeau d'Hosein. Pour y réussir, il tâcha d'effacer jusqu'aux traces de ce monument. Non seulement il le détruisit, mais il entreprit de faire passer une rivière sur la place. Vains efforts ! Les Alides disent et croient que l'eau s'arrêta par respect, et qu'elle retourna sur elle-même. Le régne de Motawakhel, qui dura quatorze ans, est remarquable par des fléaux de toute espéce, des guerres, des rebellions, la famine, des persécutions, des ouragans terribles, d'affreux tremblements de terre, de sorte qu'il fut appelé *le règne des prodiges*. Ce prince vécut quarante ans.

Montaser, trente-unième calife. 861.

Montaser déclara dans une assemblée publique qu'il étoit innocent de la mort de son père. Il en accusa Fatak, ce favori qui n'avoit pas voulu survivre à son maître, et dit que c'étoit pour punir sa scélératesse qu'il l'avoit fait tailler en piéces. Mais les remords du parricide attestèrent son crime. Il ne traîna qu'une courte vie, toujours bourrelé et comme déchiré par des furies vengeresses. Il auroit voulu pouvoir anéantir tout ce qui lui rappeloit son exécrable forfait. Il détruisit le palais de son père, et quitta la ville où il avoit été tué ; mais il sembloit que la Providence se plût à lui mettre sous les yeux ce qu'il tâchoit d'en écarter. Moutaser regardoit un jour une riche tapisserie. On y voyoit un homme à cheval, orné d'un diadême, avec une légende persane. Il se la fit expliquer. Le sens étoit : *Je suis Shirûyeh, fils de Khosru-Parviz; j'ai tué mon père, et n'ai régné que six mois.* Il pâlit comme à la lecture d'une sentence de mort. Elle lui fut confirmée par des songes effrayants, qui lui montrèrent son père sanglant, l'appelant au tombeau. Il

y descendit au bout de six mois, âgé de vingt-cinq ans. On croit que les complices et les instigateurs de son crime craignirent son repentir et l'empoisonnèrent.

Mostain, trente-deuxième calife. 862.

Le malheureux jeune homme outre ses remords, éprouva tout ce que peut causer de chagrin la complicité avec des scélérats. Le moindre est de n'être pas maître de sa volonté. Les deux capitaines, officiers de la garde turque, principaux auteurs du crime, le forcèrent de déclarer exclus du califat Motaz et Mowiad, ses deux frères, dans la crainte qu'ils ne vengeassent leur père. Se voyant par-là maîtres du choix, ils déférèrent la couronne à Mostain, cousin-germain du défunt. Ces officiers se brouillèrent ensuite, et tâchèrent chacun de s'emparer du calife. Celui auquel le prince s'abandonna fut battu et s'enfuit à Bagdad avec son calife. Le gouverneur de cette ville le reçut bien, charmé d'avoir en sa possession le chef de l'empire. L'autre capitaine turc, aussitôt qu'il eut expulsé son rival, tira des prisons Motaz et Mowiad, que Mostain y avoit fait renfermer. Sous les drapeaux de Motaz, il alla assiéger Bagdad. Le gouverneur, assez indifférent sur le choix de ses maîtres, pourvu que celui qui seroit pourvu de l'autorité lui la laissât, conseilla à Mostain d'abdiquer, à condition qu'il auroit la vie sauve, et des biens assortis à la fortune qu'il quittoit. Motaz prit la place, et continua de gouverner dans son poste. Ces intrigues, ces guerres, ces négociations, remplirent près de quatre années, qui furent la durée du régne de Mostain. Il étoit doux, indolent, timide. Ces qualités auroient dû mettre sa vie à l'abri des entreprises d'un rival; mais il se laissoit aisément entraîner à toutes sortes de conseils. C'en étoit assez pour qu'on dût le

craindre : il fut assassiné ; on ne sait dans quelle année ni à quel âge. Par l'effet de ces troubles, l'obéissance des gouverneurs et généraux éloignés n'étoit plus que de déférence. Ils reconnoissoient le calife, s'autorisoient de son nom, mais n'exécutoient guère ses ordres que quand ils leur étoient utiles à eux-mêmes.

Motaz, trente-troisième calife, 865.

Motaz, en montant sur le trône, fit mourir Mowiad et Mouaffec, deux de ses frères, qu'on lui rendit suspects, parcequ'ils étoient fort aimés, et permit, comme une grace, à Ahmed, son troisième frère, de vivre obscurément à Bagdad. Sans doute il avoit un conseil qu'on doit en grande partie charger de ces violences; mais en rejetant sur ses conseillers les actions blâmables, il est juste de leur faire honneur de l'adresse qu'eut un prince de dix-huit ans, de se soutenir pendant quatre ans contre la garde turque, qui étoit devenue redoutable. Motaz sema la division parmi les chefs, les fit punir les uns par les autres des entreprises formées contre l'autorité du califat, qu'ils auroient dû défendre. La plupart des capitaines périrent dans des querelles habilement suscitées. L'empereur croyoit ensuite avoir bon marché du reste par le moyen d'une garde de Maugrébiens, Musulmans d'Afrique, dont il l'environna; mais ils furent taillés en pièces par les Turcs, qui prirent le calife, l'obligèrent d'abdiquer, et le firent mourir de faim à l'âge de vingt-deux ans.

On prétend qu'il auroit pu se tirer de leurs mains, à l'aide d'une somme de cinquante mille écus qu'ils lui demandoient en forme de solde. Ses finances étoient si mal administrées, qu'il ne la trouva pas dans ses coffres. Il s'adressa à Cubiah, sa mère, qui avoit des trésors immenses. Elle le refusa. On trouva à cette ma-

râtre, lorsque le successeur de son fils l'eut chassée du palais, un million d'écus d'or, un boisseau d'émeraudes, un boisseau de perles, et onze livres pesant de très beaux rubis.

Mothadi, trente-quatrième calife. 855.

La garde turque, devenue maîtresse, accorda la faveur du trône à Mothadi, fils de Wateck, âgé de trente-huit ans. Dans l'espace d'un an qu'il régna il purgea le palais des musiciens, baladins et bouffons, se défit des lions, des chiens et des autres animaux que ses prédécesseurs nourrissoient, proscrivit les jeux, l'usage du vin, et ordonna la pratique des lois de l'Alcoran, dont il donnoit lui-même l'exemple; il diminua les impôts, régla les finances, et rendit la justice en personne, avec la plus grande impartialité. Les peuples voyoient un avenir heureux sous un tel chef, lorsque la garde turque, dont il vouloit réprimer la licence, conspira contre lui. Elle lui fit insolemment des demandes injustes, auxquelles il ne voulut pas se prêter. On le menaça; il tint ferme à la tête des Maugrébiens, qui malheureusement furent encore vaincus. Des historiens disent que Mothadi fut tué dans le combat. D'autres, qu'ayant été pris, il mourut dans les tourments que les Turcs lui firent souffrir, parcequ'il ne vouloit pas abdiquer le califat.

Motamed, trente-cinquième calife. 805.

L'ancien calife, Motawakhel, avoit laissé deux fils: Motamed, l'aîné, indolent, sans goût pour les affaires, uniquement ami du repos et des plaisirs; le second, appelé Monaffec, actif, vigilant, courageux, aussi propre au gouvernement qu'à la guerre. Ce ne fut pas ce dernier que les Turcs choisirent pour successeur de Mothadi: peut-être le craignoient-ils. Mais Motamed eut le bon esprit de donner une confiance sans borne

à son frère, et de lui abandonner la disposition du civil et du militaire; de manière que tout ce qui s'est passé sous le califat de Motamed doit être regardé comme l'ouvrage de Monaffec. Il eut les armes à la main presque tout le temps qu'il gouverna, tantôt contre des rebelles, tantôt contre les Grecs. Il s'apprêtoit à délivrer son frère de la tyrannie des Turcs, lorsqu'une irruption des peuples nommés Zinghiens, sous Habid, leur roi, les força d'avoir recours à cette phalange toujours menaçante qu'il vouloit détruire. Ce prince repoussa les Zinghiens des terres de son frère, et tua leur roi; mais il survécut peu à son triomphe. Une maladie l'emporta dans la force de l'âge. Il laissa un fils nommé Motadhed, qui le remplaça auprès du calife. Ce prince ne retrancha rien au fils de la confiance qu'il avoit eue dans le père, et il put, sous la surveillance de son neveu, continuer à sommeiller au sein de la volupté, son souverain bien. Il mourut âgé de cinquante-trois ans, après en avoir régné vingt-trois. L'inscription de son sceau étoit. « *Heureux celui qui s'instruit par l'exemple d'autrui!* » Ce mode d'instruction n'est pas pénible; il convenoit à son caractère.

Motadhed, trente sixième calife. 892.

Quoique Motamed eût un fils appelé Giafar, il nomma calife son neveu Motadhed, et le fit reconnoître de son vivant. La dignité n'ajouta rien à sa puissance. Il la possédoit auparavant tout entière. L'abondance enrichit les provinces pendant son régne, et la paix ne fut troublée que par les Karmates, fanatiques dont l'origine n'est pas très connue. Sous Motadhed, un pauvre misérable, nommé Kormalk, vint de la Perse dans l'Arabie. Il paroissoit mener une vie très austère, se disoit inspiré de Dieu, qui lui avoit ordonné

de faire cinquante prières par jour. Quand il se fut fait un parti assez puissant, il choisit parmi ses sectateurs douze hommes auxquels il donna le titre d'apôtres, pour diriger les autres, et propager sa doctrine. Le gouverneur de la province, voyant que les gens de la campagne négligeoient leur travail pour vaquer à leurs cinquante prières, fit saisir le prétendu saint, et jura de le faire mourir.

Une jeune fille, esclave du gouverneur, entendit ce serment. Touchée de compassion, elle prend la nuit les clefs de la prison, sous le chevet de son maître, met le prophète en liberté, et replace la clef où elle l'avoit prise. Quand le lendemain on ne le trouva plus, on ne douta point que ce ne fût une puissance divine qui l'avoit délivré. Il reparut au loin pour confirmer la chose, et déclara à ses disciples qu'il n'étoit au pouvoir de personne de lui nuire; cependant il eut la prudence de ne pas s'exposer, et on n'entendit plus parler de lui. Sa doctrine n'étoit pas fort différente de celle de Mahomet. Ses sectateurs croyoient aux anges, accompagnoient leurs prières de génuflexions, s'astreignoient à des jeûnes, et professoient néanmoins une haine ouverte pour les Mahométans, auxquels ils ne faisoient aucun quartier.

Les Karmates se multiplièrent prodigieusement en peu de temps. Motadhed eut besoin de toutes ses forces pour les repousser du centre de ses états, qu'ils menaçoient. Sous une apparence de dévotion, le libertinage le plus grand régnoit entre eux: ce qui leur attiroit beaucoup de soldats. Ils formèrent dans la suite des armées nombreuses, et ravagèrent avec une extrême fureur les plus belles provinces de l'Asie. Mo-

tadhed étoit juste, mais très sévère. Son règne fut tranquille. Il dura dix ans. Ce calife avoit près de cinquante ans quand il mourut, empoisonné, ou épuisé par les plaisirs. Il fit fleurir les sciences par la protection qu'il accordoit à ceux qui les cultivoient.

Moctafi, trente-septième calife. 901.

Le jour même de la mort de son père, Moctafi fut déclaré calife à Bagdad, d'où il étoit éloigné par les expéditions militaires qu'il commandoit. Les Karmates se montrèrent en plusieurs parties de ses états avec des armées de cent mille hommes. Une d'elles se trouva commandée par un jeune général de vingt-deux ans, nommé Hosein, qui joignoit la ruse à la bravoure. Il se prétendoit descendant immédiat de Mahomet, et il apportoit en preuve un poireau qu'il avoit au visage, comme le prophète en avoit un. Ainsi ces Karmates, si ennemis des Musulmans, s'identifioient, pour ainsi dire, avec eux, quand leur intérêt les y engageoit. Il n'y a pas de moyens, même contradictoires, que n'adoptent l'ambition et la cupidité. Si les Karmates étoient cruels et sanguinaires, on ne leur épargnoit pas non plus les supplices. Moctafi fit expirer dans les tourments les chefs qui tombèrent entre ses mains. Hosein fut du nombre. Le calife avoit sur pied de nombreuses armées bien commandées. Elles réunirent sous son empire l'Egypte et la Syrie, qui s'en étoient détachées sous ses prédécesseurs. Malgré ses attentions, la caravane de la Mecque fut, pour la première fois, pillée sous son règne, toujours par les redoutables Karmates, qui emportèrent un butin immense; mais ayant été surpris lorsqu'ils le partageoient, ils le perdirent. Moctafi, soit en personne, soit par ses généraux, combattit aussi contre les Grecs et contre les Turcs. Outre ses

armées de terre, il eut des flottes. Il ne régna que six ans, et mourut à trente. Rarement il dormoit plus de quatre heures, et il employoit le reste de la nuit à l'étude et au travail du gouvernement. Il laissa ses finances en bon état, et de grandes armées sur pied. On lui donne un caractère doux et humain, et, malgré ses guerres, de l'aversion pour l'effusion du sang, qu'il ne répandit que contraint par la nécessité. Quel prince eût été Moctafi, s'il avoit poussé plus loin sa carrière!

Moktader, trente-huitième calife. 907

Tout ce qui dominoit dans l'empire avoit intérêt de voir un adolescent sur le trône; les ministres, pour gouverner à leur volonté; les commandants des provinces, pour exercer sans crainte leur autorité; la milice, pour vivre avec licence; les habitants de Bagdad, pour obtenir des graces et des priviléges. Aussi Moktader, fils de Moctafi, fut-il porté à l'âge de quatorze ans sur le trône, d'un consentement unanime. On ne doit pas oublier une dernière classe de suffrages que sa jeunesse lui mérita, et qui n'étoit pas la moins puissante; savoir, ceux des femmes et des eunuques, qui se flattèrent de s'emparer facilement de l'esprit d'un jeune homme. Leurs espérances ne furent point frustrées. Les historiens ne marquent pas quel étoit le nombre des femmes dans le palais; mais ils portent celui des eunuques noirs à trente mille, et celui des blancs à quarante mille. Cette énumération se trouve dans la description de la réception d'un ambassadeur grec, qui donnera une idée de la magnificence de la cour des califes dans ce période.

Le palais impérial fut paré des plus beaux meubles, et de toutes sortes d'armes. Les soldats de la garde, au nombre de seize mille, étoient rangés en ordre de ba-

taille. On leur paya leur solde dans des bourses d'or. Sept cents huissiers et portiers occupoient les avenues et les portes. Le fleuve du Tigre étoit chargé d'une infinité de bâtiments superbement ornés, qui formoient un spectacle brillant. On tendit au-dedans et au-dehors du palais seize mille pièces de soie, cinq cents de brocart, douze mille cinq cents tapis d'un ouvrage exquis, et d'un prix inestimable. Au milieu de la salle d'audience, on fit paroître un arbre d'or massif, qui avoit dix-huit branches principales, sur lesquelles un grand nombre de diverses espèces d'oiseaux d'or et d'argent voltigeoient et chantoient harmonieusement.

Cet étalage pompeux avoit pour but de donner aux Grecs une opinion avantageuse de la puissance du calife, et de les détourner de tout dessein de lui faire la guerre. Il étoit assez occupé de celle des Karmates, qui le tourmentèrent pendant la plus grande partie de son régne, et obtinrent des succès effrayants. Dans leurs principales expéditions, ils étoient commandés par un jeune homme de dix-neuf ans, nommé Taher. Moktader, à-peu-près du même âge, ne jugea pas à propos de se mesurer avec lui. Il envoya des généraux qui n'empêchèrent pas le jeune Karmate d'arrêter une caravane, dont il abandonna le pillage à ses soldats (amorce encourageante pour les troupes), et de pénétrer jusqu'à la Mecque. Il y entra, massacra dans le temple un grand nombre de pélerins, remplit de cadavres le puits sacré, démolit une partie des bâtiments, dépouilla la Cabha de tous ses ornements, et entre autres profanations enleva la fameuse pierre noire, pour laquelle les Musulmans avoient autant de vénération que les Israélites pour l'arche d'alliance. Les

Mecquois en offrirent une grosse somme que les Karmates ne voulurent pas accepter. Pour ôter à cette pierre son crédit, ils publièrent qu'elle n'avoit aucune vertu. Les dévots, par une espèce de défi, engagèrent les possesseurs à la plonger dans l'eau. Au grand étonnement des incrédules, elle surnagea. Les Karmates la rendirent. Lorsqu'ils pillèrent la ville sainte, il y avoit un prince de la Mecque qui fut tué. Tous les ornements du temple et toutes les richesses de la ville devinrent la proie du vainqueur.

Ces malheurs, qui attaquoient la religion, étoient par les zélés rejetés sur le chef. L'augmentation des impôts, la mauvaise administration de la police, mécontentèrent les habitants de Bagdad. On se plaignoit que le calife ne faisoit rien par lui-même ; qu'il se laissoit gouverner par ses femmes et ses eunuques. Les troupes, battues en plusieurs rencontres et mal payées, murmurèrent, tant de leurs défaites, qu'elles attribuoient à l'inertie de l'empereur, que du défaut de solde. Du murmure, elles passèrent à la révolte. Munès leur général fut obligé de se prêter à leur volonté, et de déposer le calife. On mit à sa place Kaher, son frère ; mais, au bout de trois jours, les soldats, revenus à résipiscence, souffrirent que Moktader remontât sur son trône. Il parut ne point garder de ressentiment contre son frère. Cependant, soit en punition de la révolte, qu'on croit qu'il avoit provoquée, ou pour quelque nouvel attentat, Kaher fut mis en prison. De son cachot il trama la mort de son frère dont les circonstances sont singulières.

Moktader se plaisoit beaucoup à voir les courses de chevaux. Kaher gagne un Africain, excellent cavalier, Kaher, trente-neuvième calife. 932.

et l'engage à se présenter à son frère pour courir. Il s'en acquitta avec tant d'adresse et de bonne grace, que le calife le fit recommencer plusieurs fois, et fit écarter sa garde pour le mieux voir. Dans ce moment l'Africain pousse son cheval sur le calife, et lui lance sa javeline au milieu de la poitrine avec tant de force qu'il tombe mort de son siége. L'Africain court à toute bride vers la prison pour délivrer Kaher. En passant sur le marché, il rencontre un âne chargé d'épines. Son cheval a peur, se cabre, et jette son cavalier sur un étal de boucher, où il resta suspendu par le menton à un crochet. Pendant que le cheval se déroboit de dessous lui, ceux qui le poursuivoient, le trouvant en cet état, prennent les épines dont l'âne étoit chargé, y mettent le feu, et brûlent l'assassin. Ainsi le meurtre de Moktader fut puni presque aussitôt que commis. Il avoit trente-huit ans et il en régna vingt-cinq. Sans mettre en question l'aptitude des femmes à toutes les sciences, on peut trouver étonnant qu'une jeune personne de sa cour fût, pour ainsi dire, l'oracle de la justice. Elle se nommoit Yamek, et possédoit si à fond tout ce qu'il y avoit de plus important dans le droit mahométan, que dans les causes civiles et criminelles les juges avoient recours à ses lumières.

Munès desiroit élever au califat son éléve Abul-Abbas-Mottaki, fils de Moktader; mais les partisans de Kaher l'emportèrent. Il passa de la prison sur le trône; du trône, un an après, il retourna dans la prison. Il vécut ensuite libre, plus malheureux que dans les fers. Il mérita ces douloureuses vicissitudes. Sitôt qu'il se vit le maître, il fit amener devant lui les enfants, les concubines et les domestiques de Moktader, et les fit

mettre à la torture, pour tirer d'eux l'aveu des sommes que son prédécesseur avoit pu leur distribuer. Il n'épargna pas même la mère de son frère, qui lui avoit sauvé la vie, en détournant le calife du dessein qu'il avoit de le faire mourir. Sur le soupçon qu'Ahmed, fils de Moktafi, vouloit usurper sa dignité, le barbare l'appelle au fond de son palais, et le fait clouer par les quatre membres à la muraille; ensuite, toujours pressé d'argent, il mande Abu-Yahya, homme de loi fort riche, et lui ordonne de lui compter une grosse somme. L'homme de loi se défend sur l'impossibilité de le faire. « Ahmed, lui répond le tyran, qui est dans la chambre voisine, m'a dit que vous pouviez le faire, et il « est d'avis que vous le fassiez. » Abu-Yahya va pour s'expliquer : en entrant dans la chambre, l'affreux spectacle qui s'offre à ses yeux le glace d'horreur et de crainte. Il promet et donne tout ce que le barbare exige.

La milice turque, injuste dans la déposition de quelques uns des prédécesseurs de Taher, exerça un acte d'équité en le précipitant du trône. On lui creva les yeux, et on le remit dans sa prison, où il resta douze ans. Un de ses successeurs l'en retira; mais sans lui donner, on ne dit pas du bien pour soutenir quelque état, mais même de quoi subsister. Un historien contemporain a écrit l'avoir vu à la porte de la grande mosquée de Bagdad, couvert de haillons, et l'avoir entendu prononcer ces mots en tendant la main: « Souvenez-vous de celui qui étoit autrefois votre calife, et « qui est réduit à vous demander l'aumône. » Il mourut, non de dépit ou de chagrin, mais de maladie, à l'âge de cinquante-cinq ans.

Râdi, quarantième calife. 933.

Aussitôt qu'il eut été déposé, on proclama calife Râdi, son neveu, fils de Moktader. Mais que cette dignité étoit dégradée! Combien le cercle de sa puissance étoit rétréci! Il faut en retrancher l'Irak arabique, l'Irak persienne, le Fars, ou Perse proprement dite, les villes de Basra, de Cusa et de Mosul, ces anciens domaines importants, l'Egypte, la Syrie, l'Espagne, les provinces musulmanes de Sicile et de Créte, la Géorgie, le Kirman, toutes ces vastes contrées possédées par des souverains qui, à la vérité, respectoient le calife de Bagdad, mais ne lui laissoient chez eux qu'une espéce de prééminence de dignité, qui regardoit plus la religion que le gouvernement politique. On peut dire qu'il ne restoit proprement au calife que Bagdad et les environs de cette ville. Cependant, comme si cette portion eût été encore trop difficile à gouverner, Râdi créa une place au-dessus du visir, qu'il nomma Emir-al-Omra, c'est-à-dire *commandant des commandants*. Dès son vivant les ambitieux se disputèrent cette place à main armée; et il ne resta bientôt plus aux califes que le droit d'avoir leur nom inscrit sur les monnoies, de faire la prière publique et les discours dans la grande mosquée, de s'entendre proclamer dans les prières, et de décider les points de droit quand on avoit recours à eux.

Cette décadence fut l'effet de la mauvaise conduite des empereurs, de la briéveté de leurs régnes, du désordre dans la succession, de la puissance de la milice, et de l'indocilité des peuples, sur-tout des habitants de Bagdad, qui se croyoient en droit d'imprimer seuls le mouvement à l'empire. Comme si ce n'étoit pas assez de ces causes de destruction, il s'y joignit une multi-

tude de sectes, toutes appliquées à affoiblir la loi mahométane, et le respect, pour ainsi dire, l'adoration rendue jusqu'alors au calife. On a vu combien, à l'aide de ses opinions sacriléges, Karmate, un homme simple dont on ignore la naissance et la fin, se fit de sectateurs qui portèrent des coups funestes à l'islamisme, jusque dans son sanctuaire. Sous Râdi, Shalmagéni, ainsi appelé du nom de sa patrie, prêcha que la divinité résidoit dans toutes les créatures, et que les ames passoient d'un corps dans un autre pendant une suite indéterminée de siécles. Il ne reconnoissoit pas la mission de Mahomet. Appelé devant le juge, il ne soutint pas ce qu'il enseignoit; ce qui marque qu'il étoit plus jaloux d'établir une nouvelle religion que persuadé. Il fut condamné à mort, et exécuté avec appareil, pour épouvanter ses semblables. On voit par ses opinions que le système de Spinosa n'est pas neuf; tout au plus on peut accorder au philosophe juif l'honneur d'avoir essayé de démontrer cet absurde système. Quant à celui de la métempsycose, si ce n'étoit pas une extravagance de vouloir approfondir la cause du bonheur ou du malheur des créatures, ce seroit le plus ingénieux et le moins déraisonnable des systêmes hétérodoxes.

Râdi vécut dans la dépendance des émirs Al-Omra, tant de ceux qu'il créa lui-même, que de ceux qui lui arrachèrent l'autorité à main armée. Il en garda l'ombre pendant près de sept ans qu'il régna, et en vécut trente. Les historiens lui reconnoissent de la douceur, de l'humanité, du goût pour les lettres, sur-tout pour la poésie, qu'il cultiva avec succès, et même des talents pour le gouvernement, que la fatalité des circonstances l'empêcha d'exercer.

Désormais les califes de Bagdad ne doivent plus faire dans l'histoire d'autre personnage que celui qu'ils faisoient sur le théâtre de leur grandeur, réduits aux fonctions d'Imans ou pontifes de la loi ; c'est-à-dire que leurs promotions serviront de dates, sous lesquelles se rangeront les événements curieux ou intéressants que pourra nous offrir cet empire dégénéré.

Mottaki, quarante-unième calife. 940.

Dans les révolutions, s'il y a des craintes, il y a aussi des espérances. Mottaki, fils de Moktader, privé du trône que Munès vouloit lui procurer après la mort violente de son père, vit son tour arriver après deux successeurs. Mais quel trône occupoit-il? Râdi fut le dernier des empereurs musulmans qui ait commandé les armées, disposé des fonds de l'état, et qui ait eu une autorité réelle sur les Arabes. Ceux qui le suivirent eurent l'imprudence de ne se pas conserver le privilége exclusif d'officier dans la mosquée. Le partage de cette fonction, abandonnée quelquefois à d'autres, diminua la vénération du peuple, dans un temps où ils avoient commis l'imprudence encore plus grande de laisser aux émirs toute la force militaire. Les califes s'abusèrent étrangement en se persuadant, parcequ'ils donnoient cette dignité, qu'ils en seroient les maîtres. A la vérité, ils destituèrent quelques émirs, mais plus souvent ils furent destitués eux-mêmes.

Mottaki éprouva cette triste vicissitude. Il congédia l'émir de son prédécesseur. Celui qu'il nomma le chassa lui-même de sa capitale. Un autre, pour l'avoir entre ses mains, le flatta de le rétablir à Bagdad, à la tête d'un corps de troupes qu'il commandoit. Le calife se fie à la parole de Tuzun, son émir, et va le trouver dans son camp. Aussitôt que l'émir l'aperçoit, il met

pied à terre, marche à côté de son étrier, se prosterne devant lui, le traite lui et sa famille avec les marques du plus profond respect. Pendant ce temps, il écrit à Bagdad de lui envoyer Mostacfi, fils de Motaffi. Alors la scène change : l'infortuné Mottaki est arraché de son trône, et l'émir ajoute à cette injustice la cruauté de lui faire crever les yeux. On le laissa ensuite errer comme le dernier des malheureux, couvert de mauvais habits, ayant des sabots pour toute chaussure. Il vécut dans cet état jusqu'à l'âge de soixante ans; il en avoit régné quatre.

Pendant son court pontificat, parurent deux sectes très acharnées l'une contre l'autre. Elles se disputoient sur un sujet incompréhensible, qui a souvent fourni la matière de querelles très animées. Il s'agissoit de savoir si Dieu gouverne tout par une providence générale, ou par des volontés particulières; s'il fait toujours ce qui est le meilleur et le plus expédient, ou s'il jette, pour ainsi dire, pêle-mêle le bien et le mal qui arrive à chacun, non selon son mérite, mais selon les lois universelles; par conséquent, si la prédestination est absolue ou relative. Al-Ashari soutenoit le premier système contre Jobbai, qui avoit été son maître; et pour lui faire voir que Dieu gouvernoit par une providence générale, il s'attachoit à prouver qu'il y auroit de l'injustice dans une providence particulière.

Mostacfi, quarante-deuxième calife. 945.

A Mottaki succéda Mostacfi, fils de Motaffi. Une de ses femmes, nommée Alam, favorisa par ses intrigues son élévation sur le trône; et la même intrigante, ou par mécontentement, ou par maladresse, contribua à l'en précipiter. Tous les deux furent punis par l'émir, leur complice, de l'injustice faite à Mot-

taki. Au bout d'un an, Mostacfi eut les yeux crevés, à l'âge de quarante-un ans. Les conjurés se saisirent aussi d'Alam, et lui coupèrent la langue.

Moti, quarante-troisième calife. 945.

La race de Moktader, après deux interruptions, reparut encore sur le siége des califes, en la personne de Moti, son fils. Le père possédoit Bagdad et les environs. Moti fut confiné dans une partie de la ville, et tout son corps administratif et diplomatique consistoit en un secrétaire. La paix et la guerre se faisoient cependant sous son nom, près et loin, avec les Grecs, les Karmates; mais sans qu'il y prît aucune part. Comme l'existence de cette cour tenoit au respect religieux du peuple, elle s'appliquoit à se distinguer par l'assiduité et l'exactitude aux pratiques du mahométisme. C'étoit aussi le centre des controverses. Mais les véritables sciences, mal récompensées par le calife peu opulent, passèrent, sous Moti, de Bagdad à Alep, où elles trouvèrent un prince riche et généreux, nommé Abul-Azan. Il étoit distingué par sa grandeur d'ame, sa valeur, ses connoissances, son amour pour la justice, et sa régularité à s'acquitter des devoirs de sa religion. Son palais fut le séjour des poëtes et des savants; jamais il n'en sortit un seul de sa cour sans éprouver les effets de sa bonté et de sa générosité.

Il régnoit en grand prince sur cette partie de l'ancien empire, dont il s'étoit fait un état florissant, pendant que le malheureux calife étoit privé même du nécessaire, par les vexations de son émir. Celui-ci, livré au plaisir, et incapable de faire aucune épargne pour les dépenses même les plus nécessaires, comptoit insolemment sur l'économie de Moti. Dans une circonstance où la paye manqua à la milice il demanda

de l'argent au pontife, qui se rejeta sur l'impossibilité de le satisfaire. « Vous feriez bien mieux, lui dit l'émir, « d'acquiescer de bonne grace au desir de la milice, « que d'attendre qu'elle vous y force. » Cette menace épouvanta tellement le calife, qu'il vendit jusqu'aux meubles de son palais, et en remit le prix à l'émir, qui le dissipa follement. Moti occupa le siége vingt-neuf ans dans cette honteuse sujétion. Il se démit à l'âge de soixante-trois ans, deux mois avant de mourir.

Tay, quarante-quatrième calife. 975.

Moti n'avoit que les vertus d'un particulier, et il n'en laissa pas d'autres à Tay, son fils. Il lui transmit aussi l'esprit d'économie, mais qui ne lui fut pas plus utile qu'à son père. Il semble que les califes amassoient pour les émirs. Après dix-huit ans de régne, l'émir, soupçonnant que les coffres du calife pouvoient être remplis, et devenir une proie assez convenable, demande au prince permission de lui rendre visite dans son palais. Tay, sans défiance, fait même préparer une fête pour le recevoir. L'émir arrive, se prosterne devant le commandeur des croyants, et prend un siége qu'on lui avoit préparé. Pendant la cérémonie, il entre une foule de soldats, sous prétexte d'accompagner l'émir. S'étant rendus les plus forts, ils arrachent le calife de son trône, le roulent et l'enveloppent dans un tapis, le portent hors du palais, dans un endroit où ils le forcent d'abdiquer. Il vécut encore douze ans après, et mourut âgé de soixante-treize ans.

Kader, quarante-cinquième calife. 991.

Quelque dégradé que fût ce trône, il occupoit encore l'esprit de ceux qui pouvoient y avoir quelque droit, et sans doute il excitoit des desirs. Le courrier qui apporta au successeur de Tay la nouvelle de son élection le trouva racontant à ses amis un songe de la nuit pré-

cédente, qui lui présageoit sa grandeur future. Il se nommoit Kader. Par lui, le califat revint à la famille de Moktader, dont il étoit petit-fils. Est-ce la flexibilité de caractère, l'habitude de se plier aux circonstances, de n'être ni trop exalté par les événements heureux, ni trop sensible aux malheurs, qui lui a fait pousser sa carrière politique jusqu'à quarante-trois ans, et prolonger sa vie jusqu'à quatre-vingt-six? L'histoire de son régne est remplie par les actions des autres. Il faut la trier avec discernement; car un historien de ce temps, qui feuilletoit les annales, interrogé sur ce qu'il faisoit, disoit de bonne foi: *Je compile des faussetés et des bagatelles.*

Un auteur a ennobli le mot *bagatelle*, en y joignant l'épithéte *morale*. On peut mettre dans ce rang la courte réflexion d'Aziz, calife d'Egypte. Un poëte satirique avoit composé des vers injurieux contre son visir, et dans lesquels le prince même n'étoit pas épargné. Le ministre en porta ses plaintes, et pria le calife de punir l'auteur. Aziz répondit: « Comme j'ai part à l'injure, « je desire que vous preniez part avec moi au mérite du « pardon que je lui accorde. » Le contraste de ce langage de clémence se trouve dans une proclamation, espéce de mandement de notre Kader contre les califes d'Egypte. On y voit tout le fiel théologique. Il dit que celui qui régnoit alors « est un homme du néant, sorti de la bas« sesse, venu comme un champignon, sur lequel puis« sent tomber toutes les plaies et les malédictions de « Dieu! fils de Saïd, à qui Dieu ne donne jamais de « propriété; issu d'ancêtres qui étoient l'écume du « genre humain, l'opprobre de l'humanité, la peste de « la société, des infames, des imposteurs. Dieu veuille

« damner éternellement ces réprouvés et ces rebelles !
« Puissent-ils être à jamais maudits de ceux qui aiment
« la vérité et la vertu ! »

Pendant le régne de Kader, Kabus, roi du Mazanderan, fut détrôné par ses sujets, parcequ'il étoit trop sévère. « C'est un faux prétexte, leur dit-il, je ne me « trouve dans la triste situation où je suis que pour « avoir épargné le sang, et avoir conservé cinq ou six « d'entre vous. » Son fils, que les révoltés appelèrent et forcèrent de prendre le sceptre, en le menaçant, s'il refusoit, de le donner à un autre, quand il fut installé, alla trouver son père, se prosterna à ses pieds, et lui offrit de lui rendre l'autorité, et de marcher contre les rebelles. Kabus, qui étoit alors dans un château écarté, content de ces dispositions filiales, lui dit : « J'ai fixé « ici le terme de mes actions et de ma vie ; jouissez de « ma puissance, je vous l'abandonne. » Il goûtoit dans sa retraite le plaisir tranquille que procurent les sciences à ceux qui savent les cultiver, et y couloit des jours sereins. Ceux qui l'avoient offensé ne purent croire qu'il leur pardonnoit, et l'empoisonnèrent.

On ne sait ce qu'avoient fait les femmes à Haken, calife d'Egypte. Il les tourmenta de toutes les manières qu'il put imaginer, leur défendit de sortir de leurs maisons, et même de se promener sur leurs terrasses. Afin qu'elles n'eussent pas moyen de désobéir, qu'elles ne pussent paroître ni dans les rues, ni dans les places publiques, il défendit de faire des chaussures à leur usage, et interdit les marchés, de peur qu'elles ne fussent obligées d'y aller. Les hommes promenoient les denrées par les rues, et les femmes les achetoient sans passer leur porte. La punition de mort suivoit cette

transgression. Il étoit juste qu'une pareille tyrannie fût détruite par une femme. La propre sœur d'Haken le fit assassiner; et, afin qu'on ne crût pas qu'elle avoit eu part au meurtre, de sa propre main elle poignarda les assassins.

Mahmud-Gavis, de simple gouverneur du Khorasan devint, sous le califat de Kader, un grand prince et un illustre conquérant. Il assujettit une partie de l'Inde, et trouva dans une de ces contrées un temple dont l'idole, d'une seule pierre, avoit cinquante coudées de haut. Il la brisa, lui immola cinquante mille de ses adorateurs, et enleva de ce temple douze colonnes d'or massif, toutes couvertes de rubis et d'autres pierres précieuses. Ce qu'on trouve encore dans l'Inde de monuments gigantesques prouve qu'en ce genre de travaux l'Inde ne le cédoit en rien à l'Egypte. Les richesses que Mahmud tira du trésor d'un seul roi indien, rendent croyable ce qu'on lit au sujet de ces colonnes d'or. Des millions en or, en argent, en pierreries, dont le nombre étonne; des ameublements magnifiques, des étoffes d'un prix inestimable; tout cela tomba entre les mains du Persan, sans coup férir, ainsi que la couronne de l'Indien, qui se persuada devoir être traité avec indulgence, et même que son royaume lui seroit rendu, en récompense de ce qu'il ne s'étoit pas défendu. Mais Mahmud le détrompa cruellement, et lui donna une leçon qui doit servir à tous les princes qui, abusés par une pareille espérance, seroient tentés de se mettre à la discrétion de leurs ennemis. Il dit à ce foible monarque : « Avez-vous lu l'histoire? savez-vous les « échecs? — Oui, répondit-il. — Eh bien, reprit Mah« mud, y avez-vous vu que deux rois aient régné dans

« le même royaume ; ou aux échecs, que deux rois se « soient trouvés sur la même case ? Comment donc, « vous qui pouviez vous défendre, avez-vous eu l'im« prudence de me rendre maître de votre personne et « de vos états ? » Il l'envoya en Perse, dans Cazna, sa capitale, où il le laissa vivre, peut-être parceque sa mort étoit inutile. C'est ce que doivent peser ceux que le sort réduit à cette fâcheuse alternative de risquer la mort en se défendant, ou de la subir moins glorieuse en se rendant.

Un pauvre homme vint se plaindre à Mahmud qu'un soldat de ses troupes étoit entré la nuit dans sa maison, l'avoit maltraité et contraint de quitter son logis, sa femme et ses enfants. S'il y revient, répond le prince, avertissez-moi. Le soldat reparoît. Le pauvre court au sultan. Celui-ci arrive, fait éteindre la lumière, et taille l'insolent en pièces. L'exécution faite, il fait rallumer le flambeau, regarde le visage de celui qu'il avoit tué, se prosterne, rend graces à Dieu, et demande à manger. Il n'y avoit que du pain d'orge et du vin tourné. Le prince boit, mange avec appétit, d'un air gai et content. Son hôte le prie de lui dire pourquoi il a fait éteindre la lumière, et comment il est satisfait d'un si mauvais repas. Mahmud lui répond : « Depuis que vous « m'avez porté vos plaintes, j'ai toujours eu dans l'es« prit que ce ne pouvoit être qu'un de mes enfants qui « fût assez hardi pour commettre une telle insolence. « Ayant résolu de ne le point épargner, j'ai fait éteindre « la lumière, afin de n'être pas attendri par sa vue ; mais « ayant reconnu que ce n'étoit aucun de mes enfants, « j'ai loué Dieu comme vous avez vu. Enfin, il n'est pas « étonnant que j'aie été content de ce que vous m'avez

« présenté, parceque le chagrin que j'avois de l'outrage « qui vous a été fait m'a ôté le repos et l'appétit de« puis trois jours. » Ce prince étoit fort laid, et s'en affligeoit, parcequ'il craignoit que ce défaut ne lui fit perdre l'estime et l'affection de ses sujets. Un poëte lui dit: « Quand vos mœurs n'auront pas plus de difformité que « votre visage, personne ne s'en plaindra. » De ce vice physique il tiroit une réflexion morale, qu'on peut proposer même aux personnes qui ne se croient pas laides : en se regardant dans leur miroir, qu'elles disent comme Mahmud : « Je remarque en moi tant de dé« fauts, que j'oublie aisément ceux des autres. » Avant sa mort, il avoit fixé son séjour dans l'Inde, où il répandit avec zéle la religion mahométane.

Kayem, quarante-sixième calife. 1030.

A Kader succéda pacifiquement Kayem, son fils. Quarante-quatre ans de régne ne servent que de cadre à des faits d'armes, des conquêtes, des rebellions, qui à peine le regardent. On peut seulement remarquer qu'une de celles-ci le chassa de sa capitale, et que le repentir de ses sujets l'y rappela. On aime à croire qu'il dut ce retour à ses vertus. Il étoit savant, doux, patient, populaire, juste, craignant Dieu, habile dans les affaires, et capable de donner d'excellents conseils. Ses ennemis l'écoutoient, et par son influence la paix se maintint dans ses petits états. Sous lui commencèrent à paroître les Turcs Seldjucides, qui ont joué dans la suite un très grand rôle. On doit mettre entre les événements heureux ou malheureux de ce temps la composition de beaucoup de livres de médecine, et la considération accordée dans les cours mahométanes à ceux qui faisoient profession de cette science. Le fameux Avicène, qui fleurit alors, étoit médecin et poëte.

Il ne lui manquoit que d'être astrologue pour avoir tous les talents propres à se faire aimer des grands. Ce médecin a été sujet à de grandes maladies, et n'étoit pas sain non plus, dit-on, du côté des mœurs; mais il écrivoit pour garantir des premières et régler les secondes. Son épitaphe, faite par un poëte satirique, porte : que ses ouvrages de sagesse et de philosophie ne lui avoient pas enseigné les bonnes mœurs, ni ses ouvrages de médecine, l'art de conserver sa santé.

Kayem mourut à soixante-seize ans, et fut remplacé par son petit-fils Moktadi, qui n'en avoit que dix-huit. Moktadi, quarante-septième calife. 1077.
Il a passé pour un prince brave, magnanime, respecté de ses sujets. Il étoit très versé dans tous les rites et dans toutes les pratiques du mahométisme. Ce calife, au lieu d'un émir, fut obligé de souffrir à Bagdad un roi ou sultan, auquel il donna l'investiture. Ce n'étoit que changer le nom de celui qui le dominoit. Moktadi étoit très charitable, et aimoit les gens de bien et les savants. La connoissance qu'il avoit des lois lui servit à réformer plusieurs abus pendant un règne de dix-neuf ans. La cour de ce calife n'étoit pas réduite, comme celle de ses prédécesseurs, à une stricte économie. On parle des fêtes données à l'occasion de son mariage, qui surpassèrent en magnificence tout ce qu'on avoit pu voir en ce genre. On employa, dit-on, au dessert seul quatre-vingt mille livres de sucre. Tout le reste fut servi avec la même profusion. Moktadi mourut subitement, âgé de trente-neuf ans.

Son fils, Mostadher, fut aussitôt reconnu calife; Mostadher, quarante-huitième calife. 1094.
mais il n'en reçut tous les droits que par le consentement de Barkiarok, l'émir, roi ou sultan de Bagdad, car il avoit tous ces noms. Il installa le calife, qui ré-

ciproquement l'investit de la puissance, lui donna le titre de colonne et appui de la religion, et ordonna qu'on priât pour lui dans les mosquées. Il paroît que ces prières nominales étoient une espèce de consécration qui rendoit légitime auprès du peuple le pouvoir des chefs de la police et des armées. Le calife de Bagdad étoit le dispensateur de cette grace, que les souverains de Damas, d'Alep, d'Antioche, et même d'Egypte et de Perse, sollicitoient auprès de lui, quoiqu'ils prissent aussi le nom de califes; mais ils reconnoissoient en celui de Bagdad une prééminence. On voit qu'il étoit appelé comme arbitre dans les traités de ces princes rivaux. Leurs accords se passoient devant lui, et il y donnoit la sanction. Sans doute on reconnoissoit ses services; et c'étoit peut-être là une des branches les plus importantes de son revenu. Aussi paroît-il que la qualité qu'on desiroit davantage en lui étoit celle de conciliateur, d'homme habile dans la connoissance des lois, d'ami de la paix. Il étoit aussi à desirer qu'il fût doux, insinuant, qu'il se rendît respectable par ses mœurs, afin que l'estime donnât du poids à ses décisions. Ce sont les vertus qu'on reconnoît dans Mostadher. Il les fit briller sur le siége de calife pendant vingt-cinq ans, et mourut à quarante-deux.

Mostarshed, quarante-neuvième calife. 1113.

Son fils Mostarshed redonna quelque éclat au trône du calife. Il ne se laissa pas maîtriser comme ses prédécesseurs, et agit par lui-même. Il n'eut point recours à d'autres pour soumettre Hasan, son frère, qui ambitionnoit sa dignité. Il battit ses troupes, le fit prisonnier, et lui pardonna. Chose étonnante! On vit le calife de Bagdad à la tête d'une armée, non seulement exercer dans sa ville une autorité indépendante, mais

prétendre encore l'étendre sur des princes qui croyoient ne lui devoir que de la déférence. Il eut la hardiesse de priver Masûd, prince seljucide, des prières publiques, ce qui étoit une espèce de déposition, et de soutenir sa sentence par les armes. Il est vrai qu'il succomba; mais ce fut après plusieurs victoires qui lui ont fait la réputation de prince guerrier. Dans sa disgrace même, et tombé entre les mains de son ennemi, il se fit respecter. Masûd en vint à un traité; mais ce n'étoit qu'un moyen de couvrir l'attentat qu'il méditoit. Mostarshed se trouva assassiné dans sa tente, où il étoit sous la sauvegarde de Masûd, sans que celui-ci paroisse avoir pris aucune mesure pour punir un tel crime. Le calife étoit âgé de quarante-quatre ans, et en avoit régné dix-sept. On lui donne le talent rare de savoir dire beaucoup de choses en peu de mots.

Rashed, cinquantième calife. 1134.

Masûd permit que Mostarshed fût remplacé par Rashed, son fils; mais, comme il craignoit que ce jeune prince ne vengeât la mort de son père, il lui fit signer un écrit conçu en ces termes : « Si j'assemble « jamais des troupes, si je sors de Bagdad, si je fais ja-« mais périr quelques uns de ceux qui sont attachés au « sultan Masûd, je me dépose moi-même. » Le cas prévu ne tarda pas à arriver. Masûd demanda au calife une somme qu'il prétendoit lui avoir été promise. Celui-ci refusa, et appela à son secours des troupes des provinces voisines. Masûd l'assiégea dans sa capitale. La mésintelligence se mit entre les auxiliaires; et le pontife, étant fort pressé, se trouva très heureux de pouvoir échapper par la fuite à son ennemi. Masûd entra dans Bagdad, assembla les juges et les docteurs de la loi, et leur remit l'engagement de Rashed. Il ne fut

pas question d'examiner qui étoit l'agresseur, et si Masûd n'avoit pas provoqué le pontife : Masûd étoit le plus fort ; Rashed fut déposé tout d'une voix, n'ayant siégé qu'un an.

Moktasi, cinquante-unième calife. 1315.

La même assemblée proclama Moktasi, oncle du calife déposé. Comme il avoit obligation de son élection à Masûd, il le laissa le maître, et ne se mêla point du gouvernement tant que ce sultan vécut ; mais après sa mort il s'empara de l'autorité, non seulement dans Bagdad, mais dans une grande partie de la Perse et de l'Arabie, que Masûd avoit gouvernée. Son régne, qui dura vingt-quatre ans, fut heureux et glorieux. Il mourut à soixante et six ans, estimé et regretté des peuples.

Mostaujed, cinquante-deuxième calife. 1160.

Plusieurs années avant sa mort, Moktasi avoit déclaré calife son fils Mostaujed, qui fut reconnu sans obstacle, et gouverna onze ans paisiblement. Avec lui régna la justice. Le trait suivant en est une preuve. Il avoit fait mettre en prison un homme convaincu d'être calomniateur. Un grand de sa cour lui offrit deux mille piéces d'or pour la délivrance de ce prisonnier. Le calife répondit : « Remettez entre mes mains un autre « homme qui ait les mauvaises qualités de celui-là, et « moi je vous en compterai dix mille ; car je souhaite « extrêmement purger mes états de cette peste. » Il mourut à l'âge de cinquante-six ans, assassiné, à ce qu'on croit, par son chambellan, qui craignoit sa justice.

Mostadi, cinquante-troisième calife. 1170.

Le lendemain, les officiers du palais et les principaux de la cour reconnurent Mostadi, fils de Mostaujed, et le proclamèrent, au grand contentement du peuple, qui connoissoit ses bonnes qualités. Ses sujets ne fu-

rent pas trompés dans leurs espérances. Il se distingua comme son père par sa justice, et plus que lui par une extrême charité. L'autorité légitime des souverains pontifes musulmans fut réunie en sa personne, par l'abolition des califes fatimites en Egypte. Il n'eut aucune part à cette révolution. Elle arriva par le conflit entre les grands du pays, qui aspiroient à la souveraineté. Ils cherchoient à s'acquérir un droit aux yeux du peuple. En recevant l'investiture du calife de Bagdad, ils cessoient d'être califes eux-mêmes. Tel fut le célèbre Saladin, qui vécut du temps de Mostadi. On compte encore beaucoup d'autres chefs de tribus, généraux d'armées, guerriers et conquérants, qui s'illustrèrent sous son régne.

Il se débarrassa fort adroitement d'une émeute dangereuse, excitée par Kimar, son général, qui haïssoit le visir, et qui entreprit de le faire périr. Il le manqua dans sa maison, qu'il avoit fait investir par les troupes qu'il commandoit. Le visir gagna le palais du calife. Kimar, persistant dans son dessein, fait avancer ses soldats vers le palais impérial. Ils étoient suivis d'une foule de peuple. Mostadi paroît sur son balcon, et s'adressant à la multitude, lui dit : « Vous voyez l'insolence de Kimar, qui vient me défier jusque dans « mon palais ; pour le punir, je vous abandonne tous « ses biens. » Le peuple, entendant que le pillage lui étoit permis, se précipite vers la maison de Kimar. Les soldats le suivent pour la garantir. L'émeute finit, et le visir est sauvé. Mostadi mourut à trente ans, après en avoir régné dix.

Nazer, fils de Mostadi, fut élu à la place de son père par les soins du visir, qui engagea les grands de la cour Nazer, cinquante-quatrième calife. 1180.

et les principaux de Bagdad à lui prêter serment de fidélité; mais le crédit de ce ministre ne s'étendit pas jusque sur le petit peuple. Le visir gouvernoit très sagement, et étoit distingué par sa probité, sa tempérance et sa vertu. Jamais il n'avoit fait tort à personne dans ses biens ni dans sa réputation; cependant, sans qu'on en sache le motif, il fut victime de la fureur de la populace, qui le massacra, et traîna ignominieusement son cadavre dans les rues. Le jeune calife n'avoit ni la fermeté, ni la force de son père pour s'opposer à cette violence; d'ailleurs il paroît avoir été d'un caractère à tout sacrifier à son repos. Son régne est la date des exploits de Saladin, de la guerre la plus animée du temps des croisades, de l'irruption des Mogols dans la domination musulmane, qui prépara les conquêtes du fameux Gengis-Kan, sans que Nazer en ait perdu un moment de sa tranquillité chérie. Il amassoit des trésors immenses, qu'il dépensoit pour ses plaisirs, et aussi pour quelques établissements utiles. Mais les savants, qu'il considéroit peu, n'y eurent aucune part. Il vécut dans cette apathie soixante et dix ans, dont il régna quarante-sept. Cet état d'indolence n'est pas favorable à la gloire d'un prince; mais sans doute il est préférable aux succès fastueux de l'ambition, souvent trop chèrement payés par les peuples.

D'Haher, cinquante-cinquième calife. 1225.

Le vieux calife, très jaloux de sa puissance, après l'avoir partagée avec D'Haher, son fils, le trouvant trop hardi, et le jugeant entreprenant, le fit mettre en prison. Il y étoit encore lorsque son père mourut. On délivra ses mains des fers, pour y mettre le sceptre. Il avoit cinquante ans. « Hélas, dit-il, il n'est guère à « propos d'ouvrir la boutique sur le soir. » Mais sa gé-

nérosité, ses actes de justice, les bienfaits qu'il répandit, causèrent beaucoup de regrets de ce qu'il n'avoit pas pu l'ouvrir plus tôt, et de ce qu'une mort prompte la ferma au bout de neuf mois.

Mostanser, cinquante-sixième calife. 1226.

Bien différent de Nazer, son grand-père, Mostanser, fils D'Haher, marqua beaucoup d'estime et de considération pour les savants. Il fit bâtir un collége, le plus magnifique qui ait jamais été construit dans les états musulmans, soit par l'étendue et la beauté de l'édifice, soit par les revenus. Il y établit quatre professeurs, un pour chaque secte orthodoxe de Musulmans. Trois cents éléves y étoient instruits, nourris et entretenus. Il y avoit un apothicaire et un médecin gagés. Par une galerie qui touchoit à son palais, Mostanser alloit souvent examiner ce qui se passoit, et écouter derrière des jalousies les leçons des docteurs.

Si les libéralités faites au hasard sont ordinairement mal appliquées et blâmables, on ne peut louer une générosité de Mostanser, exercée bizarrement à l'égard des habitants de Bagdad. Voyant du haut de son palais sécher des vêtements qu'ils avoient fait blanchir pour assister à une fête qu'il devoit donner, il se formalisa de ce qu'ils n'en préparoient pas de neufs. On lui répondit qu'ils n'avoient pas le moyen de s'en procurer. L'empereur fait faire des balles d'or qu'il distribue à ses courtisans, et de la galerie du palais, les tire avec eux sur les terrasses où il voyoit des habits exposés. Visitant un jour son trésor, il trouva une citerne pleine d'or et d'argent. « Plût à Dieu, s'écria-t-il, « que je vécusse assez long-temps pour employer tout « cet or et cet argent! — J'ai entendu, lui dit un cour- « tisan qui l'accompagnoit, votre aïeul, le calife Nazer,

« dire à l'occasion de cette citerne, à laquelle il s'en « manquoit de deux brasses qu'elle ne fût pleine: Plût « à Dieu que je pusse assez vivre pour la remplir! » On ne sait si Nazer eut un but utile en accumulant; mais si Mostanser prodigua, ce fut en grand prince, en distribuant des sommes considérables aux pauvres, en faisant réparer les écoles, les mosquées, les chemins et les hôpitaux, pendant un régne d'environ dix-sept ans.

Mostasem, cinquante-septième calife. 1242.

Rarement les révolutions arrivent sans avoir été précédées par des régnes indolents. On a vu que les derniers califes ne songeoient qu'à jouir du repos dans les bras de la mollesse. Ils se déchargeoient des soins du gouvernement sur des visirs et des généraux, qui, à peine surveillés, devenoient les maîtres. Tranquilles dans leurs palais, ces califes entendoient gronder au loin le tonnerre lancé sur leurs frontières par les ennemis du dehors, sur-tout les Tartares, persuadés que l'orage ne viendroit jamais jusqu'à eux. Cependant Mostanser, père de Mostasem, qui lui succéda, prit quelques précautions contre les hordes qui le menaçoient. Il garnit de machines les murs de Bagdad, et fit montre de quelque résistance; mais Mostasem, quand on lui proposa de se mettre à la tête de son armée, et d'aller jusque dans le Khorasan au-devant des Tartares, répondit: « Bagdad me suffit; les Tartares ne « m'envieront point cette ville et son territoire. Je leur « abandonne toutes les autres provinces. Ils ne m'atta« queront pas ici, et respecteront du moins le lieu de « ma résidence. » Mais l'ennemi ne se contente pas toujours de la part qu'on lui fait.

Bagdad étoit alors la plus riche ville de l'univers.

Hûlacû, général d'une armée de Tartares, après avoir promené ses troupes sur tous les lieux de la Perse et de la Babylonie qui lui offroient quelque butin, rôdoit autour de cette ville, comme un chasseur autour de sa proie. Il paroît qu'il y avoit des intelligences. Mostasem étoit trahi par son propre visir, en qui il avoit une confiance aveugle; ce ministre avoit juré la perte de son maître, parceque ce prince se montroit contraire à la secte que le visir protégeoit. Le calife étoit avare et vain. Le traître, qui connoissoit son foible, lui conseilla de licencier ses troupes, par la raison qu'elles lui devenoient inutiles dans un temps où il étoit craint et respecté par tous les rois et tous les princes qui faisoient profession de l'islamisme. Ces espérances dont Mostasem se laissoit bercer n'empêchoient pas Hûlacû d'avancer. Les principaux seigneurs de la cour allèrent alors trouver le calife, l'exhortèrent vivement à quitter ses femmes, ses eunuques, ses oiseaux pour lesquels il étoit passionné, sa chère indolence enfin, et de penser sérieusement à ses affaires. Lorsqu'en conséquence de ces avertissements il montra au visir l'envie de rassembler son armée, le perfide l'en détourna: « Quand « même, lui dit-il, les Tartares et les Mogols entre« roient dans la ville, les femmes et les enfants seuls « seroient en état de les assommer à coups de pierres « de dessus les terrasses de leurs maisons. »

Cependant il fallut en venir à une défense régulière. L'empereur leva des troupes, et les mit sous la conduite de ce même visir qui le trahissoit. Elles furent battues, et presque toutes noyées dans l'Euphrate, qu'Hûlacû avoit détourné sur leur camp. Le général se sauva presque seul. Quand la nouvelle en fut portée au

calife, il dit: « Dieu soit loué! le visir est sauvé. » Le malheureux ne perdit ses espérances que lorsque, après plusieurs assauts, le Tartare se fut rendu maître de la ville. Lorsqu'il y entroit, le calife se présenta avec des vases où étoient les pierreries et les joyaux d'un prix inestimable, que ses ancêtres avoient accumulés pendant une longue suite d'années. Hûlacû les distribua aussitôt aux principaux officiers de son armée.

Jamais calife n'avoit été si fastueux que Mostasem. Son orgueil étoit excessif. Les plus grands princes musulmans avoient de la peine à obtenir accès auprès de lui; et dans ces occasions il affectoit un luxe et une magnificence qu'aucun de ses prédécesseurs n'avoit montrés. Lorsqu'il sortoit il portoit ordinairement un voile, pour s'attirer plus de respect de la part des peuples, qu'il n'estimoit pas dignes de le regarder. La foule étoit si grande, que les rues et les places étoient trop étroites, et qu'on louoit chèrement les fenêtres et les balcons pour le voir passer. Ce fut par ces mêmes rues, sous les yeux de ce même peuple, qui sans doute accourut à ce spectacle, que le cruel Tartare fit traîner l'infortuné calife, enfermé dans un sac de cuir, où il périt. Il lui infligea, dit-on, ce supplice aussi humiliant que barbare, en punition de son orgueil. Plusieurs de ses fils avoient été tués dans les assauts, où il ne parut jamais lui-même. Les autres furent présentés au vainqueur, avec toutes ses femmes, au nombre de sept cents, et trois cents de ses eunuques à leur service. On ne sait ce qu'il en décida. Il permit à ses troupes de piller Bagdad pendant sept jours. Elles en tirèrent des richesses immenses. Ainsi périt le dernier des califes, à

l'âge de quarante-six ans, après en avoir régné seize. Il étoit reconnu pour seul et légitime calife, et souverain pontife des Musulmans. Quoiqu'il y eût en Afrique et en Espagne des princes qui prenoient ce titre, ce n'étoit qu'à l'égard de leurs sujets immédiats, et non des autres Musulmans, qui ne reconnoissoient que le calife de Bagdad pour légitime successeur de Mahomet. Cette dignité resta dans la branche des Abbassides environ cinq cent vingt-trois ans.

TURCS.

Si les Arabes, par leurs conquêtes militaires et religieuses, se sont étendus dans les trois parties du monde connu, les Turcs, non moins actifs et aussi enthousiastes, ont fondé un empire presque aussi grand, et se sont mis quelquefois à la place des Arabes. Nous avons déja parlé de leur origine selon les Persans, qui les font venir des environs de la mer Caspienne. Les Chinois les font partir d'un grand désert près de la Corée; ce qui mettroit leur berceau dans des pays bien éloignés l'un de l'autre. Les uns les font Scythes d'origine, les autres Huns et Tartares; mais ils ne sont un peu connus que depuis qu'ils ont habité le Turkestan, grande contrée de la Tartarie, dont les bornes ont extrêmement varié. Lorsque les Turcs ont commencé leurs incursions, elle se resserroit entre le pays des Kalmouks, la grande Bucharie, et la mer Caspienne. C'est un pays plat, fertile, bien arrosé, qui

Turcs, entre les Kalmouks, la grande Bucharie et la mer Caspienne.

a été couvert de très belles villes. On découvre encore dans quelques unes des restes imposants de leur grandeur et de leur magnificence.

Les auteurs divisent les anciens Turcs en deux classes, selon leur genre de vie. Les uns habitoient dans des villes, et avoient des demeures fixes. Les autres demeuroient sous des tentes, à la manière des Arabes. C'est de ceux-ci que sont descendus les Turkomans, pères des Ottomans actuels. Ils ne reconnoissoient qu'un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre, auquel ils sacrifioient des chevaux, des bœufs et des moutons. Ils respectoient l'air, l'eau et le feu, et chantoient des hymnes en l'honneur de la terre. Leurs prêtres passoient auprès d'eux pour avoir quelque connoissance de l'avenir. Les écrivains arabes et persans donnent une mauvaise idée de leur caractère, qu'ils font brutal et grossier. Ils ont à ce sujet des proverbes peu honorables aux Turcs. On trouve dans leurs anciens livres un distique dont le sens est : « Quand même un Turc « ou un Tartare excelleroit en toute sorte de sciences, « la barbarie forme toujours le fond de son caractère. » Ils ont encore assez souvent à la bouche cet autre proverbe : « Quand un Turc seroit docteur de la loi musul- « mane, on peut le tuer sans scrupule. » Cette espèce d'arrêt de mort vient des mauvais traitements que les Persans ont souvent essuyés de cette nation dans les guerres. Les Arabes n'en ont pas été non plus exempts : et on peut dire que ce caractère primitif domine dans la populace, qui est jusqu'à nos jours séditieuse et insolente. Ce peuple s'est toujours distingué par sa bravoure. En général, les Turcs qui ont conservé la pureté

de leur origine ont l'air altier, et paroissent faits pour la guerre.

Outre les empires que les Turcs ont fondés en Tartarie, ils ont établi quatre grandes monarchies dans le midi de l'Asie: les trois premières possédées par des princes d'une même famille, nommée les Seljucides; la quatrième soumise aux princes de la famille d'Othoman, ou Osman, et à leurs successeurs. Les Seljucides tirent leur origine de Seljusk, fils de Dekak, principal officier d'un prince des tribus turques qui habitoient les bords de la mer Caspienne. Seljusk eut plusieurs enfants qui devinrent très puissants en amis, et très riches en terres et en troupeaux. Il avoit embrassé le mahométisme. Ses descendants l'imitèrent. Cette religion les rendit suspects à leurs compatriotes du Turkestan; mais aussi elle leur mérita la confiance des califes de Bagdad, qui en firent leur garde ordinaire, et en entretinrent des corps nombreux dans leurs armées. Turcs Seljucides.

Le calife Kayen les opposa, comme nous avons vu, au sultan Kasud, qui envahissoit ses états, et leur recommanda la défense des terres des Musulmans. Ce fut à cette occasion que les Turcs entrèrent dans le Korasan, en firent la conquête, et s'y établirent sous le commandement de Togrol-Bek, qui a été le premier sultan seljucide de l'Iran ou de la Perse. Pendant son règne, qui dura vingt-six ans, il essuya peu de traverses, et eut toutes sortes de prospérités: victoires sur les ennemis du dehors, paix intérieure, union dans sa famille, considération et respect de la part de ses voisins. Il étoit d'un bon naturel, sage, prudent, grand politique, et malgré les occupations militaires et civiles, qui Togrol-Bek, premier sultan. 1037.

reposoient toutes sur lui, très exact aux pratiques de sa religion et aux jeûnes. Il a vécu soixante-dix ans.

Alp-Arslan, deuxième sultan. 1063.

Alp-Arslan, son neveu, qui lui succéda parcequ'il n'avoit pas d'enfants, eut ses vertus et tout son bonheur, plus éclatant encore; car, outre beaucoup d'autres victoires, il donna des chaînes à Romain, empereur de Constantinople, et les lui ôta. Quand on lui présenta le prisonnier, il lui dit: « Qu'auriez-vous fait de moi, « si j'étois tombé entre vos mains? » Romain, avec une franchise qui tenoit plus de la morgue que de la vraie grandeur, lui répondit : « Je vous aurois fait subir « quelque châtiment honteux. — Et moi, reprit le « Turc, je vous donne la liberté. » Cette générosité fut accompagnée de manières honnêtes. Il le renvoya sans même garder d'otages pour sa rançon. Avant la bataille, il avoit offert la paix à des conditions raisonnables. Se voyant refusé, il fit en présence de son armée de ferventes prières à Dieu, se parfuma, s'habilla en blanc, et dit: « Si je suis tué, cet habillement me servira « de drap mortuaire. » Il jeta son arc et ses flèches, prit son sabre et un sceptre de fer, et, empoignant la queue de son cheval, sauta dessus; ce que firent tous ses gens à son exemple. On remarque cette action, qui est peut-être l'origine de la coutume des Musulmans de prendre une queue de cheval pour enseigne.

Ce prince si sage mourut par sa faute, et le reconnut. Irrité de la résistance d'un brave homme, nommé Kothual, qui s'étoit défendu pendant plusieurs jours dans une forteresse, qu'Alp-Arslan comptoit prendre d'emblée; quand il l'eut forcé de se rendre, il fit au prisonnier des reproches sur la témérité qu'il avoit eue de résister à une armée comme la sienne, et le maltraita

de paroles. Kothual, qui s'attendoit au contraire à des louanges, lui répond fièrement. Le sultan ordonne qu'on l'attache à quatre pieux, par les pieds et les mains, pour le faire mourir cruellement: « Homme « indigne, s'écrie Kothual, est-ce là le traitement que « mérite ma conduite? » Il tire en même temps un long couteau de sa bottine, et veut se jeter sur le sultan. « Qu'on le laisse », ordonne Alp-Arslan, qui étoit un excellent archer. Il lui décoche une flèche, et le manque. Kothual parvient à lui, le blesse mortellement, et est sur-le-champ massacré.

Se trouvant près de sa fin, Arslan dit à ceux qui étoient présents: « Je me souviens aujourd'hui de deux avis « que m'a donnés autrefois un sage vieillard, mon « maître. Le premier, de ne jamais mépriser personne; « le second, de ne pas s'estimer trop soi-même. J'ai « péché contre ces deux avis les deux derniers jours de « ma vie, et j'en suis justement puni. Hier, regardant « mes troupes, je crus qu'il n'y avoit dans le monde « aucune force capable de me résister, ni aucun homme « sur la terre qui osât m'attaquer. Aujourd'hui, défen- « dant à mes gardes d'arrêter cet homme qui venoit à « moi le couteau à la main, je me suis persuadé que « j'aurois assez de force et d'adresse pour m'en défendre « moi seul; mais je m'aperçois à présent qu'il n'y a ni « force, ni adresse contre le destin. » Il fut enterré dans une ville nommée Merve. On mit sur son tombeau cette épitaphe simple: « Vous tous qui avez vu la grandeur « d'Alp-Arslan élevée jusqu'aux cieux, venez à Merve, « et vous la verrez ensevelie sous la poussière. » Il régna neuf ans, et en vécut quarante-quatre.

En montant sur le trône à la place de son père, Malek-Shah, troisième sultan. 1072.

Malek-Shah eut à apaiser les révoltes de ses oncles. Elles ne l'empêchèrent pas d'étendre ses états. Il revint dans le Turkestan, d'où étoient partis ses ancêtres, et le réunit à son empire comme une propriété qui n'auroit pas dû en être séparée; mais un petit peuple, confiné dans un coin de l'Irak persienne, éluda ses efforts. On ne sait quel étoit le principe du fanatisme des Balhaniens, plus connus sous le nom d'Assassins. La vie n'étoit rien pour eux: ils s'exposoient avec une espéce d'empressement, non seulement par l'ordre de leur chef, mais à l'invitation de quiconque vouloit se défaire de ses ennemis. C'étoient des assassins tous prêts et déterminés. Malek-Shah, voyant qu'ils s'agrandissoient, leur envoya un message menaçant. Le chef fit appeler quelques uns de ses gens en présence de l'ambassadeur, et commanda à l'un d'eux, qui étoit un jeune homme, de se poignarder; il le fit sans balancer: à un autre, de se précipiter du château, ce qu'il exécuta sur-le-champ. « Allez rapporter à votre « maître, dit-il à l'envoyé, que j'ai soixante-dix mille « hommes prêts à m'obéir comme ceux que vous venez « de voir. » Cet avertissement suffit au sultan; il les laissa tranquilles.

Ce prince étoit bien fait, régulier dans ses mœurs, sage, libéral, vaillant, distingué par les belles qualités de son esprit, sa droiture et sa piété. Il diminua les impôts, réprima les vexations, répara les ponts, les grands chemins et les canaux, fit bâtir un temple superbe à Bagdad, parceque c'étoit le séjour du calife, dont les princes seljucides se disoient les lieutenants, quoiqu'ils y fussent plus maîtres que lui. Sa capitale étoit Ispahan. Il y mourut à l'âge de trente-sept ans,

après un régne de vingt, laissant la réputation d'un prince généreux, magnifique, la terreur des méchants, et le protecteur des innocents. Il aimoit les sciences; il présida à la réforme du calendrier, et inventa les intercallations de l'année bissextile.

Malek-Shah laissa quatre fils, et déclara son successeur Mohammed, le dernier, qui n'avoit pas vingt-deux ans, au préjudice de Barkiarok, l'aîné : préférence accordée sans doute aux instances de Turkan-Khatûn, mère de Mohammed, et aux conseils du visir, qui aimoit mieux voir régner un jeune homme. On ne sera pas surpris que la guerre civile s'éleva entre les frères. Les oncles, frères du défunt, soutinrent à main armée leurs prétentions à l'empire; mais Barkiarok l'emporta, étant reconnu par le calife de Bagdad, dont le suffrage mettoit le sceau de légitimité entre les concurrents. En donnant ce droit il ne donnoit pas la paix. Barkiarok même fut forcé de se prêter à un partage avec Mohammed, son frère, et mourut à l'âge de trente-cinq ans, après un régne de treize ans, fort agité.

Barkiarok, quatrième sultan. 1092.

En présence des grands qu'il fit assembler, il nomma pour son successeur Malek Shah, son fils, âgé de quatre ans; mais Mohammed, qui avoit déja une partie du royaume, se disposa à envahir le reste. Il se présenta encore d'autres oncles et des cousins, qui alternativement eurent des succès et des revers, de sorte qu'un jour on prioit dans la mosquée de Bagdad pour l'un, et le lendemain pour l'autre. Mohammed cependant avoit la meilleure part; mais il mourut à trente-six ans, après en avoir régné douze; prince grave, juste, clément, éloquent, qui laissa, avec d'immenses trésors, le royaume entier à Mahmud. Ce jeune prince

Mohammed et Sanjar, cinquième et sixième sultans. 1104.

fut dépouillé par un de ses oncles, nommé Sanjar. Il laissa cependant à son neveu les deux Iraks, persienne et arabique; on ne sait si ce fut à titre de possession, ou de gouvernement.

Mahmud, septième, 1117; Togrol, huitième, 1130; Massûd, neuvième, 1134, sultans de l'Iran ou Perse.

Mais après la mort de Sanjar, Mahmud s'empara de tous ses états, qui lui furent disputés par Massûd, son frère. Au contraire, Togrol, son autre frère, lui resta fidèle; et en récompense, Mahmud, mourant jeune, lui laissa sa couronne. Massûd se représenta encore en concurrence, et eut le bonheur que son frère Togrol mourût. Il réunit ainsi tous les états, régna dix-neuf ans, et mourut à quarante-cinq. Massûd, toujours victorieux, traitoit assez mal les califes, quoiqu'on lui donne de la piété. Il étoit juste, généreux, méprisoit les richesses, qu'il distribuoit libéralement. Son choc étoit terrible dans une bataille. Il attendoit un lion, et le tuoit d'un seul coup.

Pendant cinquante-cinq ans qui s'écoulèrent depuis Massûd, neuvième sultan, jusqu'à Togrol II, quatorzième sultan de l'Irak persienne, et le dernier des Seljucides, ce royaume ressentit des secousses perpétuelles qui annonçoient une chute entière. Non seulement les parents, frères, oncles, cousins, se disputoient la couronne, mais les califes de Bagdad, qui avoient repris l'autorité, donnoient le sceptre, le reprenoient, et augmentèrent la confusion. Les grands ne s'oublièrent pas dans ces désordres. Attachés tantôt à un prince, tantôt à l'autre, selon leurs intérêts, ils les déposoient, et les remettoient en place, souvent victimes eux-mêmes des intrigues formées contre leurs souverains. La plupart de ces princes moururent de mort violente. Avec Togrol, assassiné lâchement par un

homme qu'il avoit obligé, finit, en 1193, le régne des Seljucides, dans l'Iran ou la Perse. Ces sultans furent distingués en général par la bonté de leur caractère, leur libéralité et leur justice. Trop d'indulgence pour leurs favoris fut la principale cause de leur ruine, ainsi que la trop grande autorité qu'ils donnèrent sur la fin à leurs généraux, à leurs visirs, et aux principaux seigneurs de leur cour. Le hasard seul ne cause pas la chute des empires.

Deuxième branche ; Seljucides du Kerman.

La branche des Seljucides, dite du Kerman, commencée vers 1063, et finie en 1187, dura environ cent trente ans, et produisit onze sultans, dont on sait les noms. Ils régnèrent sur cette petite province qu'on place entre la Perse, le Sejestan, le Mekran et Ormus. Elle avoit aussi des ports sur la mer Persique, et des îles. La succession entre ces princes a presque toujours été régulière du père au fils, ou, quand ceux-ci ont manqué, elle passoit aux frères et aux neveux; ce qui peut faire croire que ce petit état a toujours été assez tranquille.

Troisième branche ; Seljucides. Roum; 1072.

L'Asie mineure, comprenant le royaume de Pont, la Bithynie, la Médie, la Phrygie, la Galatie, l'Arménie mineure, la Cappadoce et d'autres pays formant une grande péninsule entre le Pont-Euxin et la Propontide, l'Archipel, la Méditerranée, la Syrie jusqu'à l'Euphrate, faisoit partie de l'empire grec, que les Asiatiques ne connoissoient que sous le nom d'empire romain. Ils appeloient donc ces contrées pays de Roum. Les Arabes y avoient pénétré par la Syrie; les Turcs, dans les guerres qu'ils eurent avec eux en les poursuivant, y entrèrent aussi, s'avancèrent beaucoup plus loin, en chassèrent les Grecs, et s'intitulèrent possesseurs du

pays de Roum, qu'ils ont depuis nommé Anatolie. Cette conquête fut commencée en 1072 par Malek-Shah, sultan seljucide de la Perse. Il céda les villes qu'il y avoit prises, avec des forces pour continuer la conquête, à un de ses cousins nommé Soliman, qui fonda cette dynastie des Turcs Seljucides Roum.

Soliman, premier sultan. 1074.

Les divisions qui régnoient à Constantinople furent d'un grand secours à Soliman. Il étoit réclamé alternativement par les compétiteurs à l'empire. Après les accords qui se faisoient, et dans lesquels il entroit comme auxiliaire, il lui restoit toujours quelques débris dont il augmentoit ses états. Ce sultan se fortifia ainsi dans plusieurs provinces, et y prit des postes qui lui servirent à agrandir ses états; il s'empara de cette manière d'Antioche, et fit de Nicée en Bithynie sa capitale. Soliman fut tué dans une bataille, ou se tua lui-même après l'avoir perdue. Il possédoit alors tout ce qui est entre la mer Egée, la mer de Syrie, le Pont-Euxin, l'Archipel, et les côtes de la Pamphylie et de la Cilicie. Après sa mort, les gouverneurs des places de l'Asie mineure s'en rendirent maitres. L'empereur de Constantinople rentra aussi dans quelques unes par ruse; mais Nicée la capitale, quoique attaquée vivement par les Grecs, resta entre les mains de Pucase, son gouverneur, qui la remit au fils aîné de Soliman, Kili-Arslan.

Kili-Arslan, deuxième sultan. 1093.

Sultan d'Iconium.

Il paroît que ce jeune prince, après la mort de son père, s'étoit sauvé en Perse avec ses frères. Le sultan qui étoit sur le trône les retint comme prisonniers, ce qui causa dans les états de Soliman un interrègne de huit ans. Les princes s'échappèrent de Perse, et l'aîné prit la couronne par droit de naissance. Ses principaux

exploits furent contre les Grecs ; mais il obtint aussi des avantages importants contre ceux de sa nation qui avoient usurpé des villes, et contre les croisés, qui lui enlevèrent Nicée, sa capitale. Il s'en fit une autre à Iconium, d'où ses successeurs ont pris le nom de sultans d'Iconie. Kili-Arslan, poursuivi après une défaite, se noya dans une rivière, où son cheval perdit pied. Il avoit régné quatorze ans.

L'histoire des sultans d'Iconium se tire presque toute des écrivains grecs, qui, ne les connoissant point personnellement, ne nous ont presque rien conservé des aventures particulières de ces princes, de leurs mœurs, de leur caractère, des intrigues de leurs cours; toutes choses qui pourroient rompre la monotonie des faits guerriers qui sont toujours les mêmes, meurtres, ravages, incendies. Nous sommes donc réduits à recueillir de ces narrations fastidieuses quelques traits plus ou moins importants, sous le nom et la date de ces princes.

Saysan, troisième sultan, 1106; Massûd, quatrième sultan, 1116; Kili-Arslan II, cinquième sultan, 1152.

A Kili-Arslan premier succéde son frère Saysan. Il fut détrôné par son autre frère Massûd, qui lui fit passer un fer rouge sur les yeux. Il eut l'indiscrétion de dire au mari de sa nourrice qu'il voyoit un peu. Le mari le dit sous le secret à sa femme ; elle le garda si religieusement, qu'il devint public en peu de temps. Massûd, qui en fut instruit, fit étrangler le malheureux Saysan. Massûd ne jouit que dix ans de son forfait, et fut remplacé par Kili-Arslan II, son fils. Ce prince eut l'imprudence de partager ses états entre cinq fils, qui non seulement se firent la guerre entre eux, mais chassèrent leur père de la capitale. Un seul lui fut fidèle et le rétablit. Il se nommoit Kosrou, et

lui succéda dans la partie principale. Les autres conservèrent celles que le père leur avoit abandonnées.

Kosrou, sixième sultan, 1192; Soliman II, septième sultan, 1198; Kili-Arslan III, huitième sultan, 1204; Kaykaws, neuvième sultan, 1211; Kaikobad, dixième sultan, 1215.

Un d'eux, nommé Rocnoddin Soliman, ne laissa pas son frère Kosrou tranquille dans la capitale; il l'en chassa. Celui-ci eut recours à l'empereur grec, qui le rétablit sur le trône. Les deux frères régnèrent chacun dans leur partie assez paisiblement. Kosrou réunit sous son sceptre toute l'Iconie, après la mort de Soliman, son frère. Devenu un puissant monarque, il fit la guerre aux Grecs, qui n'étoient plus gouvernés par le même empereur qui lui avoit remis la couronne sur la tête, mais par un autre nommé Lascaris. Ces deux princes se rencontrèrent dans une bataille. Kosrou, dont la force étoit extraordinaire, fondit sur Lascaris, l'étourdit d'un coup de masse, et le jeta à bas de son cheval. L'émpereur grec en tombant tire son épée; le Turc, le regardant avec mépris, ordonne qu'on l'emporte; mais, pendant que le sultan tourne le dos, Lascaris, revenu à lui, coupe les genoux au cheval de Kosrou. L'animal se cabre, Kosrou tombe. Lascaris le perce de son épée, lui coupe la tête et la fait mettre au bout d'une pique. Ce spectacle effraie les Turcs, qui fuient et abandonnent la victoire. Il fut remplacé successivement par ses deux fils Kaykaws et Kaykobad. Ce dernier est représenté comme un prince prudent, sobre, qui contint toujours dans le respect les grands de son royaume et ses vassaux. Il avoit l'ame ferme, et étoit fort grave. Sous son régne commença à se faire connoître Ortogrot ou Ottman, fondateur de la famille et de l'empire des Ottomans d'aujourd'hui.

Kosrou II, onzième sultan, 1236; Ar-

Comme la sultanie d'Iconium s'étoit formée des débris de l'empire de Constantinople, et par l'impuis-

sance où se trouvoient les princes grecs, agités par des querelles domestiques, de secourir leurs sujets de l'Asie mineure, de même la ruine de ce royaume s'opéra par la discorde entre parents, pères, enfants, oncles, cousins, qui se disputoient la couronne, d'où il résulta que les ennemis étrangers trouvèrent une extrême facilité à l'envahir. On vient de voir que la dynastie turque des Ottomans s'y étoit déja introduite sous Kaikobad. Sous Kosrou II, son fi[illegible]rurent les Tartares Mogols, qui en peu de temps [illegible]t assez de puissance pour mander à la cour le[illegible] d'Iconium, et leur donner des ordres auxquels ils n'osoient désobéir. Ces malheureux princes s'adressoient quelquefois aux empereurs grecs, dont ils n'obtenoient que des secours intéressés, plus propres à les affoiblir qu'à les soutenir. Chacun se fit un partage dans cet état déchiré, Grecs, Turcs, aventuriers de toutes nations, et princes de la dynastie seljucide, qui donnoient toujours le titre au royaume, mais sans y avoir quelquefois beaucoup de pouvoir; d'où il arrive qu'on trouve des interrégnes, entre autres, un de dix-neuf ans. Les choses en vinrent au point que ces princes seljucides ne régnèrent plus que sous l'autorité des kans mogols. Le dernier, nommé Kaikobad, reçut de l'un d'entre eux l'investiture de ses ancêtres; mais les Mogols s'ennuyèrent de n'être que protecteurs. Ils envahirent son royaume, lui ôtèrent la vie, et par-là mirent fin à la dynastie des Seljucides, mais non à celle des Turcs, qui subsista dans celle des Ottomans.

soddin, douzième sultan, 1244; Kosrou III, treizième sultan, 1265. Interrègne de 19 ans. Massûd II, quatorzième sultan, 1285; Kaikobad II, quinzième sultan, 1300.

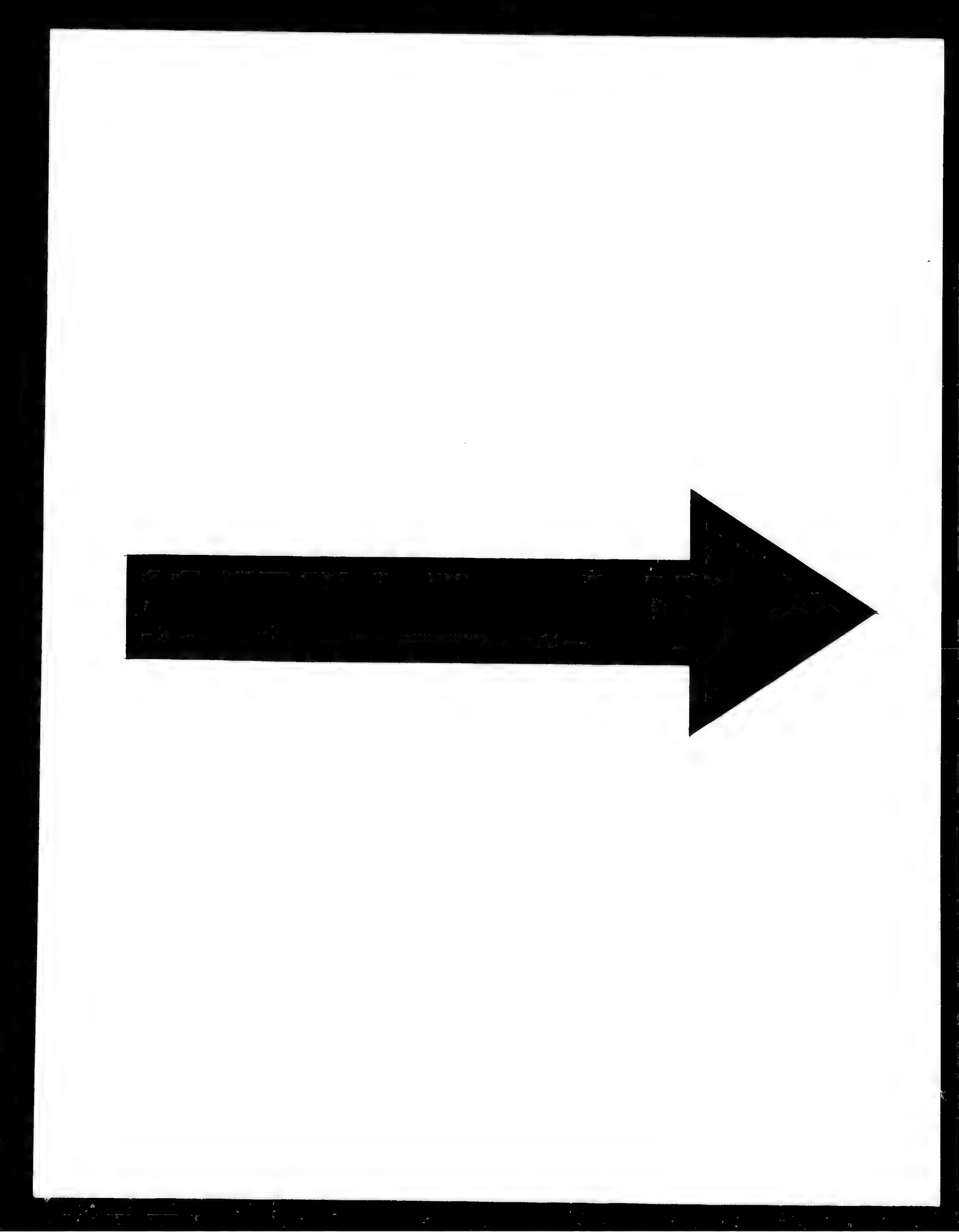
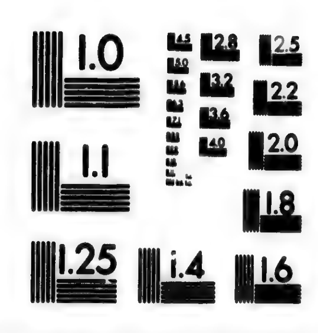


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8
1.0

TARTARES.

Tartarie, entre l'Inde, la Perse, la mer Caspienne, la mer du Japon et la Chine.

Le territoire des Tartares se divise en oriental et occidental : le premier est habité par les Tartares Mantcheous, le second par les Mogols. Ce vaste pays est partagé par des montagnes abondantes en gibier et en bêtes féroces, lions, tigres, et autres particulières à ces contrées ; par des plaines très fertiles, par de grandes et de petites rivières qui fournissent du poisson en abondance. On y trouve de gras pâturages très étendus. Les déserts même ne portent ce nom que parcequ'ils sont dénués d'hommes ; car, à quelques contrées près, ils sont couverts d'herbes hautes et touffues. Le bois y est assez rare. Les Tartares sont en partie sédentaires, et en partie errants. Les camps de ceux-ci offrent un spectacle agréable. Ils les distribuent en quartiers comme une ville. Les tentes sont d'une toile forte, très serrées, et variées par des couleurs vives. L'hiver on les couvre de feutre, ce qui les rend impénétrables à la rigueur de la saison. Les femmes sont logées dans de petites maisons de bois qu'on peut démonter en un moment, et charger sur un chariot, quand on veut décamper.

La Tartarie est la partie la plus élevée du monde. Les mathématiciens jésuites l'ont trouvée, dans les contrées qu'ils ont parcourues, deux lieues au-dessus du niveau de la mer. Cette grande élévation fait que la Tartarie est très froide, en comparaison des autres pays situés sous la même latitude. Au milieu de l'été, il gèle

souvent assez fort pour qu'on voie de la glace de l'épaisseur d'un écu, ce qui vient tant du vent du nord-est, qui souffle assez constamment sur ce vaste plateau peu abrité, que de l'abondance de salpêtre dont la terre est imprégnée à quatre et cinq pieds de profondeur. Il n'est pas rare de trouver en fouillant des mottes gelées et des tas de glaçons. Aussi les arbres n'y sont-ils ni en grande quantité, ni d'une belle venue; cependant il y a quelques forêts.

C'est dans ce pays qu'ont été fondés de grands empires. De cette contrée sont sortis les conquérants de l'Inde et d'une partie de l'Asie, et les maîtres actuels de la Chine. Là, pendant plusieurs siècles, on a vu des guerres sanglantes; là, se sont livrées quantité de batailles qui ont décidé du sort des nations: toutes les richesses de l'Asie méridionale y ont été plusieurs fois réunies et dissipées. Enfin, dans ces lieux devenus presque déserts, ont été long-temps cultivés les arts et les sciences, et on y a vu fleurir un grand nombre de villes puissantes, à présent ensevelies sous leurs ruines. On divise les Tartares en trois branches principales, Mogols, Kalks et Eluths. Ceux-ci sont plus connus sous le nom de Kalmoucs. L'origine de ces dénominations est incertaine.

La physionomie tartare a un caractère national qui la distingue de toutes les autres. Une taille médiocre, mais bien prise et très robuste; la tête fort grosse et fort large; le visage plat, le teint olivâtre et cuivré, les yeux noirs et brillants, mais trop éloignés l'un de l'autre, peu ouverts, quoique très fendus, une jolie bouche, de petites dents blanches comme de l'ivoire, le nez écrasé et presque de niveau avec le reste du vi-

sage, de sorte qu'on n'en distingue guère que le bout, qui s'ouvre par deux grandes narines, les oreilles grandes sans bords, les cheveux noirs, durs comme du crin. Ils les rasent entièrement, à l'exception d'une touffe au sommet de la tête, qu'ils laissent croître à volonté. Ces traits, plus adoucis dans les femmes, constituent un beau couple tartare.

Parmi les Tartares, les uns sont civils et honnêtes, les autres durs et grossiers, selon leur condition et leur genre de vie. En général, ils ont un beau naturel, de la gaieté; sans humeur, ni mélancolie, ils paroissent toujours contents, n'estiment les choses que par leur utilité, sans égard pour la rareté ou la beauté. Ils conservent avec soin leur généalogie, et attachent un grand prix à cette science; mais ils ne sont point ineptes aux autres; insouciants d'ailleurs, ennemis de toute gêne et de toute contrainte; bons cavaliers, habiles chasseurs, adroits à tirer de l'arc, à pied et à cheval. Tel est le caractère primitif, que la société efface dans les villes, comme elle change l'habillement, originairement tout de peaux; mais la forme s'est conservée; des caleçons, de grandes chemises recouvertes d'une robe longue, serrée sur les reins par une large ceinture, des bottines larges, des bonnets petits et ronds. Il y a peu de différence entre l'habit des deux sexes. L'un et l'autre estiment infiniment la couleur rouge.

Leurs armes sont l'arc et la flèche, la pique et le sabre. Ils ne vont à la guerre qu'à cheval. Leurs chevaux sont bons et vigoureux. Ils estiment plus ces qualités que la beauté; ils ont des chameaux, des moutons à large queue, et les plus grands bœufs du monde. Ils ne mangent guère que la chair de cheval et de mou-

ton, qu'ils préfèrent à celle du bœuf, ainsi qu'ils préfèrent le lait de jument à celui de vache. Avec du lait de cavale, de vache, de brebis, de chèvre, de chamelle, indifféremment mêlés, ils savent faire des liqueurs fermentées, dont ils boivent dans leurs festins jusqu'à s'enivrer. Ils aiment aussi beaucoup à fumer, et ne connoissent le tabac que pour cet usage.

Le commerce ne se fait que de proche en proche, et la plus grande partie par échange. Il est difficile qu'il se fasse en grand dans cette vaste région, partagée entre une infinité de petits princes, qui traversent les desseins les uns des autres. Plusieurs d'entre eux vont, pour ainsi dire, à la chasse des hommes, afin de faire des esclaves, qu'ils vendent aux Turcs et aux Persans, et dont ils font leur principale richesse. Au défaut d'étrangers, ils volent les enfants de leurs sujets. D'autres chefs, quand il leur arrive de faire des esclaves dans la guerre, les répartissent entre leurs sujets, pour en augmenter le nombre. Ce sont sur-tout les Tartares pasteurs qui donnent cet exemple d'humanité. La polygamie est générale. Il y a des tribus qui ne s'arrêtent qu'à leurs mères. A quarante ans, une femme ne leur paroît propre qu'à surveiller les plus jeunes, et à être employée aux travaux pénibles du ménage. Ils ne l'approchent plus. Les enfants sont élevés dans la profession de leur père, et dans un respect religieux pour lui; respect qui s'étend même au-delà de la mort. Ils lui font les funérailles les plus magnifiques qu'ils peuvent, et vont une fois par an visiter le tombeau paternel, qu'ils chargent d'offrandes. Les mères sont oubliées. Les uns brûlent, les autres enterrent les morts. On a trouvé jusque dans les déserts des monu-

ments funèbres, qui prouvent qu'avec les morts ils enterroient des chevaux, des armes, des bijoux, et sans doute des esclaves, dont les cadavres sont couchés autour du principal corps. On a trouvé aussi des villes entières avec leurs maisons, sans dommage, la plupart meublées, et des manuscrits en langue et écriture du Thibet, qui sont la langue et l'écriture savantes. La langue courante est fort ancienne, et divisée en plusieurs dialectes, que l'on entend tous assez facilement.

Il paroît que les Tartares ont été d'abord purs déistes. Ils sont partagés actuellement entre le mahométisme et la religion des lamas, qui reconnoissent Fô pour son instituteur; le grand-lama a son siége principal dans le Thibet. A la métempsycose près, qu'adoptent ses sectateurs, on croiroit qu'elle a été presque toute calquée sur le christianisme, et principalement sur le catholicisme. Cette religion enseigne l'existence d'une autre vie, un purgatoire, l'invocation des saints, le culte des images, la confession, l'absolution, l'usage des chapelets, et l'aspersion de l'eau; enfin, presque toutes les cérémonies extérieures. Les lamas, ou prêtres, ont des espèces de prébendes qui consistent en terres, en troupeaux, qu'ils se transmettent. Ils croient que Fô, qu'ils appellent *Dieu en chair*, prend une forme humaine, et préside dans le Thibet, où on l'adore comme Dieu, sous le nom de grand-lama. Les représentants qu'il a en différents endroits de la Tartarie s'appellent Khûtûktu. Ils vivent avec beaucoup de splendeur, reçoivent les adorations des Tartares, étant entourés de leurs lamas ou prêtres, qui ont auprès d'eux des degrés de dignité qui forment une hiérarchie.

Ils disent que le grand-lama ne meurt jamais, mais qu'il disparoît quelquefois. Auprès de celui qui règne s'en élève un jeune, qu'on accoutume dès l'enfance aux honneurs divins. La science des lamas consiste à lire des livres sacrés en langue du Thibet. Ils récitent les prières d'un ton grave et assez harmonieux. C'est presque tout leur culte religieux. Ils n'ont ni victimes, ni sacrifices. Ils ont quelques connoissances en médecine, et se donnent pour habiles dans la science de l'avenir.

Le gouvernement des Tartares est, pour ainsi dire, patriarcal. L'autorité dans chaque famille réside dans le père. Plusieurs familles réunies forment une horde ou tribu, les tribus un royaume, dont le chef, nommé Kan ou Han, est élu par les autres chefs, ordinairement dans la tribu de celui qu'il remplace. On choisit le plus âgé des princes du sang, nommé Tayki, à moins que quelque défaut en sa personne n'y mette obstacle. On les dépose aussi quelquefois pour crimes ou mauvais gouvernement. Ils ont dans leurs cours et leurs armées des gradations de dignité et d'emploi, qui répondent à nos titres de princes, ducs, comtes. Ces dignitaires peuvent aussi être privés de leur rang par le kan dont ils sont vassaux. Ils marchent à la guerre, chaque tribu sous un étendard qui porte son nom, surmonté de la figure d'un animal favori, cheval, chameau ou autre. Beaucoup d'entre eux ont actuellement des arquebuses à fourche, qui atteignent à six cents pas avec une extrême justesse. On leur voit des cottes de maille et des calottes de fer dans les combats. Ils ne connoissent point la méthode des lignes et des rangs. Ils vont à la charge par troupes, avec leur comman-

dant à la tête. Lorsqu'on les croit en déroute, ils reviennent avec une nouvelle vigueur. Malheur aux ennemis s'ils ont rompu leurs rangs dans la poursuite, c'est alors qu'ils sont le plus à craindre. Les Tartares payent par an deux dîmes de leurs récoltes, de leurs troupeaux et de leur revenu quelconque; l'une à leur kan, l'autre au chef de leur tribu. Ils sont obligés d'aller tous à la guerre quand on les y appelle, et n'ont pas d'autre paye que le butin.

MOGOLS.

Mogols. Gengis-kan. 1165. Les Mogols, tribu de Tartares, existoient vers le milieu de la Tartarie, confondus avec les autres, lorsque Gengis-Kan les a rendus à jamais célèbres par ses conquêtes, étendues dans un espace de plus de huit cents lieues d'un côté, de plus de mille de l'autre; plus loin que les Arabes, plus promptement qu'aucun prince, et avec un éclat qui l'a fait nommer le roi des rois, le maître des trônes et des couronnes.

On connoît le nom de sept de ses ancêtres: on sait qu'ils se sont distingués par leur valeur autour d'eux, et qu'ils ont augmenté insensiblement le cercle de leur district. Pisouka, son père, ayant vaincu et tué le chef de plusieurs hordes, en mémoire de sa victoire, donna à un fils qui lui naquit le nom de Témujin, qui étoit celui du prince vaincu. Témujin fut élevé avec soin, et resta en bas âge sous la tutèle d'un habile ministre. Alors la Tartarie étoit partagée en une infinité de tribus dont la plus puissante étoit celle des Kéraïtes,

située entre le mont Altaï et la Tartarie orientale. Son chef s'appeloit grand-kan. La Chine, divisée en deux parties, se nommoit *Kitay* ou *Katay*. La partie septentrionale étoit soumise aux Kins, Tartares orientaux, dont descendent les Mantcheous, aujourd'hui maîtres de la Chine, et prenoit le nom de *Karakitay*. Dans ces environs subsistoient plusieurs petits royaumes. A l'ouest du mont Altaï, jusqu'à la mer Caspienne, contrée qui portoit le nom général de *Turkestan*, régnoient aussi beaucoup de petits princes, les uns indépendants, les autres tributaires des Perses et des Russes.

A la mort de Pisouka, la plupart des hordes qu'il avoit soumises, ne voyant à leur tête qu'un enfant de treize ans, travaillèrent à se soustraire à son autorité. Secondé ou guidé par Ulun, sa mère, femme très courageuse, Témujin se mit à la tête de ses troupes, livra bataille aux rebelles, et les fit rentrer dans le devoir. Cette action lui donna une grande réputation dans toute la Tartarie. Il essuya cependant des échecs qui le forcèrent de se réfugier chez le grand-kan, qui avoit reçu des services de Pisouka, son père. Tant pour s'acquitter envers le père, que par estime pour le jeune Témujin, le grand-kan le rétablit dans ses états, et lui donna sa fille en mariage. La faveur dont il jouissoit à la cour de son beau-père, faveur méritée par beaucoup d'exploits guerriers à l'avantage du grand-kan, excita contre lui une jalousie universelle, tant à la cour, de la part de ses beaux-frères, que dans les provinces, de la part des vassaux, qui ne pouvoient souffrir l'autorité absolue qu'il faisoit prendre à son beau-père.

Ces princes vassaux, entre lesquels il y avoit des

rois, commencèrent la guerre. Le grand-kan alla à leur rencontre et fut battu, pendant que Témujin étoit occupé ailleurs. Le gendre reçoit dans son camp son beau-père, qui s'étoit trouvé réduit à abdiquer la couronne, et le rétablit sur son trône par une victoire éclatante, suivie d'une terrible punition. Il fit emplir d'eau soixante-dix grands chaudrons qu'on mit sur le feu, et, tandis que l'eau bouilloit, il y fit précipiter les principaux rebelles, la tête la première. Après ces avantages, dont tout le mérite rejaillissoit sur Témujin, la jalousie devint plus active à la cour du grand-kan. Le beau-père lui-même se laissa aller à des soupçons contre son gendre. Les vassaux réunis sous le joug formèrent une ligue pour le secouer, et eurent l'adresse de persuader au grand-kan qu'ils ne s'unissoient que contre l'ambition de son gendre. Témujin, instruit de ces intrigues, fit toutes les démarches pacifiques que la prudence lui suggéroit pour détromper son beau-père. Voyant qu'elles étoient inutiles, il forme de son côté une ligue de plusieurs princes admirateurs de ses talents guerriers, gagnés par ses manières affables et par les présents qu'il prodiguoit à ses amis. Il y eut une bataille décisive; le grand-kan fut tué, et Témujin s'empara de son royaume; ce ne fut pas sans éprouver beaucoup de résistance de la part de ses anciens envieux, qu'il fallut soumettre les uns après les autres.

1205. Témujin avoit alors quarante ans. Se trouvant maître de vastes états, il prend la résolution de légitimer en quelque sorte sa puissance par l'hommage public de tous les princes soumis à son empire. Il les convoque dans Karakorom, sa capitale. Ils s'y rendent au jour marqué, tous habillés de blanc, ainsi que les prin-

ces du sang, vêtus comme les autres. L'empereur s'avance au milieu de cette auguste assemblée, la couronne en tête, s'assied sur son trône, et reçoit les compliments de tous les kans et autres seigneurs, qui font des vœux pour sa santé et sa prospérité. On lui confirme, ainsi qu'à ses successeurs, l'empire des Mogols, celui de toutes les nations qu'il a subjuguées, et on déclare les descendants de leurs princes déchus de tous leurs droits.

Après d'autres victoires, Témujin renouvela la même inauguration à la tête de son armée avec des cérémonies moins pompeuses, mais plus touchantes dans leur simplicité. Il s'assit sur un siége sans ornements, posé sur une éminence de gazon, d'où il harangua l'assemblée avec une éloquence qui lui étoit naturelle. Son discours fini, il se mit sur un feutre noir étendu à terre, et l'orateur chargé de porter la parole, lui tint ce discours : « Quelque pouvoir que vous ayez, ô prince, « vous le tenez du ciel. Dieu bénira vos desseins, si « vous gouvernez vos sujets avec justice. Au contraire, « si vous abusez de votre puissance, vous deviendrez « noir comme le feutre sur lequel vous êtes assis », c'est-à-dire, misérable et réprouvé. Après cet avis, sept kans le relevèrent avec respect, le placèrent sur son trône, et le déclarèrent chef de tout l'empire mogol. Il se trouva à propos un de ses parents, nommé Kokja, qui, moyennant la pratique rigoureuse des devoirs de la religion, jouissoit de la réputation d'inspiré. Il aborde le prince, et lui dit : « Je viens de la part de Dieu vous « dire que vous ayez à vous nommer désormais Gengis-« Kan, et à faire publier qu'à l'avenir vos sujets vous « appellent ainsi. » Ce mot signifie *le plus grand des*

kans. La dénomination fut ratifiée avec les plus grands transports de joie. Les Mogols, persuadés de la révélation, ne regardèrent plus le reste du monde que comme un bien qui appartenoit de droit divin à leur grand-kan. Ils ne respirèrent plus que la guerre, et la résistance des princes qui entreprirent de défendre leurs états leur parut un crime contre le ciel.

1211. Avec une armée très nombreuse, bien disciplinée, et fortifiée par l'enthousiasme religieux, il n'y avoit rien que Gengis-Kan ne se crût en état d'entreprendre. Peut-être, cependant, se seroit-il borné à la Tartarie, qu'il subjugua presque entière, pays uni, sans forteresses, si le roi des Kins, ou de la partie septentrionale de la Chine, n'eût commis l'imprudence de lui demander le tribut que lui payoient les princes qu'il avoit détrônés, et dont il tenoit la place. Cette prétention irrita le fier conquérant. La grande muraille pour garantir la Chine de l'invasion des Tartares, les fortifications des villes ne l'étonnèrent pas, quoiqu'il ignorât l'art des siéges, et que les Tartares y fussent peu propres. Ils se répandirent comme un torrent dans la Chine, mirent en fuite les armées, ravagèrent les campagnes, et y firent un butin immense. Les villes, la capitale même, tombèrent entre les mains de Gengis-Kan par des événements qu'il n'avoit pas dû prévoir, ni espérer, et que nous rapporterons en leur lieu. La discorde se mit entre les grands. Les uns trahirent, les autres défendirent mal leur empereur. Il fut tué. En cinq ans le Mogol se trouva maître de ce beau et vaste pays. Il y établit gouverneur et généralissime de ses troupes, et son lieutenant, Muhuli, son meilleur ca-

pitaine, sous le titre de roi, avec le privilége que cette dignité seroit héréditaire dans sa famille.

Pour lui, il vola à de nouvelles conquêtes du côté de la Bukharie et de la Perse, où il subjugua les tribus de la nation turque. Mais comme il faut des bornes à tout, Gengis-Kan résolut de donner pour barrière à son empire les états de Mohammed, sultan de Korasan, son voisin le plus puissant. Dans cette intention, il se proposa de faire alliance avec ce prince, et lui envoya des ambassadeurs chargés d'exposer au sultan que, s'étant rendu maître de tous les états depuis le fond de l'Orient jusqu'aux frontières de son empire, il desiroit fort, pour leur avantage réciproque, de vivre en bonne intelligence avec lui. Mohammed ne répondit pas de fort bonne grace à ces avances; cependant il y acquiesça. Ce prince s'étoit fait un ennemi dangereux de Nazer, calife de Bagdad, qu'il avoit traité en quelques occasions avec hauteur : tant pour se venger que pour se mettre à l'abri des entreprises dont le sultan le menaçoit, le calife conçut le dessein de faire alliance avec Gengis-Kan, et d'attirer ses armes contre le Korasan. Le conseil du calife, où la chose fut agitée, se trouva partagé. Les zélés lui représentèrent qu'il étoit contraire à la loi musulmane d'introduire des ennemis de Dieu dans le pays des fidèles. Nazer répondit : « Un « tyran mahométan est pire qu'un infidèle. Dès qu'on « se voit menacé de périr, il faut tout tenter pour éviter « ce malheur. »

1217.

L'avis du calife prévalut. On dépêcha un exprès en Tartarie. De peur de surprise, on grava sur sa tête sa lettre de créance, à l'aide d'une aiguille et de quelque

drogue colorante. On laissa croître ses cheveux. Il partit. Quand il arriva, il se fit raser. Les caractères parurent. Gengis-Kan accueillit la proposition de rompre avec Mohammed. « Je viens, répondit-il à l'envoyé, de « conclure la paix avec lui. Il ne conviendroit pas de « lui déclarer la guerre dans ce moment, mais je n'y « manquerai pas à la première occasion que j'aurai de « me plaindre, et cette occasion ne peut tarder entre « deux grands empires limitrophes. » Ce qu'il avoit prévu arriva. Des marchands tartares furent maltraités et pillés par les sujets de Mohammed, qui négligea de leur rendre justice, malgré les remontrances de Gengis-Kan. La querelle des particuliers devint celle des souverains, qui s'aigrirent réciproquement, et se préparèrent l'un et l'autre à une guerre à outrance.

1213. Le grand-kan envoya un manifeste chez tous les princes, tant ses alliés que ceux qui lui payoient tribut. Il les instruisoit des motifs qui l'engageoient à attaquer le sultan de Korasan, et les invitoit à venir le joindre avec leurs troupes. Il rassembla ainsi jusqu'à sept cent mille hommes. Avant son départ, il ordonna qu'on ne cessât pas de faire des recrues dans ses états, de les lui envoyer, et il dicta à son armée ces lois impérieuses : « Quiconque prendra la fuite sans avoir combattu, « quel que soit le danger de la résistance, sera puni de « mort. Si de dix combattants qui feront ensemble un « seul corps, quelques uns viennent à se séparer par la « fuite ou autres moyens, ils seront tous tués sans ré« mission ; ceux d'une dixaine qui, voyant leurs com« pagnons engagés au combat, n'iront pas à leur se« cours, ou qui, se trouvant à la prise de quelqu'un de « leurs camarades, ne tâcheront pas de les délivrer,

« seront aussi punis de mort. » Après ces réglements sévères, il en fit d'autres sur la discipline, la subordination, et tout ce qui pouvoit mettre l'ordre dans cette grande multitude. Il porta la prévoyance jusqu'à pourvoir, par des dispositions testamentaires, à la tranquillité de ses états, s'il venoit à mourir pendant son expédition.

Le moment ne pouvoit être mieux choisi pour espérer un plein succès. La Chine méridionale, gouvernée par des empereurs pacifiques, ne pouvoit l'inquiéter. Sa domination étoit établie sur la partie septentrionale. Toute la Tartarie, avec une grande partie du Turkestan, reconnoissoient ses lois. Mohammed possédoit le reste, étoit aussi maître de la grande Bukharie, et du Korasan, d'où sa monarchie prenoit son nom, et tenoit sous sa puissance toute la Perse, l'Irak persienne, et les frontières des Indes; aussi leva-t-il une armée de cinq cent mille hommes; mais c'étoit son dernier effort; et il n'avoit aucun secours à attendre ni de la Géorgie, ni de l'Arménie, dont les rois au contraire ne demandoient pas mieux que de secouer le joug d'un tribut qu'ils lui payoient; ni des possesseurs de l'Egypte et des pays adjacents, tourmentés par les croisés; encore moins du calife de Bagdad, maître de l'Irak arabique, de la Chaldée, des trois Arabies, et son ennemi secret; ni enfin des Seljucides de l'Anatolie, ni des empereurs grecs, aux mains les uns avec les autres. Tous ces moyens de diversion manquèrent à Mohammed, qui se voyoit seul exposé au torrent, qu'il n'avoit pas eu la prudence de détourner.

Mais ce n'étoit pas seulement un torrent qui ravage, c'étoit la foudre qui tombe en éclats sur plusieurs con-

trées à-la-fois, qu'elle met en feu et consume. On ne peut mieux peindre la célérité et l'étendue des exploits de Gengis-Kan. Jamais conquérant n'a été plus destructeur. Ses lieutenants se portèrent sur tous les points de l'empire du Korasan à-la-fois. Ils l'embrasèrent tels qu'un incendie dévorant. Les plus belles villes, les plus florissantes par le commerce et les sciences, quand ils les quittoient, n'étoient plus que des monceaux de cendres. Ce n'est pas que le sultan ne fît tous ses efforts pour secourir son malheureux royaume; mais ses armées furent toujours battues dans les grandes actions, et s'il obtint des avantages partiels, ils ne firent que reculer la ruine de quelques villes et de quelques contrées, et illustrer quelques uns de ses capitaines. On cite entre autres Kan-Malek, tributaire du sultan de Korasan, et lui-même sultan de Kajéad, qui, après des prodiges de valeur pendant le siége de cette place, en sortit par stratagême; et tantôt sur terre, tantôt sur des barques, en suivant le cours du fleuve de Sir, éluda les efforts d'une armée nombreuse, et se mit en sûreté.

Pour Mohammed, poursuivi sans relâche, et avec un acharnement qui ne lui laissoit pas de repos, il arriva jusque dans un petit bourg, sur les bords de la mer Caspienne. Pendant que, livré à des réflexions amères, il cherchoit des consolations dans sa religion, dont il pratiquoit les exercices avec ferveur, on vient l'avertir que l'ennemi approche. L'infortuné monarque n'a que le temps de se jeter dans un petit bâtiment qu'on tenoit prêt. Il étoit temps. Les flèches des soldats accourus sur le rivage tomboient autour de lui. Son vaisseau le porta dans une petite île, où une maladie

aiguë, jointe au chagrin termina promptement ses jours. On l'ensevelit dans sa chemise, faute d'autre linge, et on lui fit des funérailles très simples. Avant de mourir, il avoit eu la consolation de voir plusieurs de ses enfants qui venoient le visiter dans cette petite île. Il nomma l'aîné, Jolalo-ddin, son successeur, ordonna aux autres de lui obéir, et lui donna son épée, en lui recommandant de le venger des Mogols.

Il ne tint pas au prince de remplir les intentions de son père. On trouveroit peu d'exemples d'un courage aussi soutenu que celui de Jolalo-ddin, d'une aussi grande constance dans les revers. Malgré ses efforts, toujours renouvelés, et toujours impuissants, il eut la douleur de voir ses villes prises les unes après les autres, toutes détruites, et la plupart rasées jusqu'aux fondements. Le nombre d'hommes qui périrent par le fer, celui des femmes et des enfants arrachés à leurs foyers, et traînés en esclavage, est inconcevable. Ces belles parties de l'Asie, si fertiles, si riches, devinrent des déserts, et leurs villes des amas de décombres, repaires des bêtes sauvages, moins féroces que leurs farouches vainqueurs. 1221.

Grande chasse.

Les Mogols faisoient à l'égard des hommes ce que Gengis-Kan leur apprit à faire à l'égard des animaux, dans les chasses célèbres dont l'exercice s'est perpétué chez les Tartares. Voici comme elles se font. C'est l'exercice des troupes en hiver. L'empereur fait tracer par les veneurs dans ces vastes contrées un cercle de plusieurs lieues d'étendue. Les officiers y placent des troupes. Les instruments de guerre s'étant fait entendre, les soldats s'avancent à-la-fois, toujours vers le centre, en poussant devant eux les bêtes qui se trou-

vent dans l'intérieur du cercle; mais il leur est défendu de tuer ou de blesser aucun animal, quelque violence qu'il veuille faire. On campe toutes les nuits, et tout ce qui se pratique à la guerre est ponctuellement exécuté. La marche continue plusieurs semaines. Le cercle commençant à se rétrécir, les bêtes, qui se sentent pressées, se jettent dans les montagnes et dans les bois, d'où elles sont bientôt délogées, parceque les chasseurs ouvrent les tanières et les terriers avec des bêches et des hoyaux. On se sert même de furets pour les faire sortir de leurs retraites.

Le terrain ordinaire leur manquant peu-à-peu, les diverses espèces se mêlent. Il y a des animaux qui deviennent furieux, qui s'élancent sur les plus foibles et les dévorent; ce n'est même qu'avec beaucoup de peine que les soldats les chassent en avant à force de cris. Enfin, quand le cercle se rétrécit au point de ne plus renfermer qu'un petit espace, où l'on peut voir tous les animaux ensemble, on fait battre les tambours, les timbales, et jouer de toutes sortes d'instruments. Ces sons, joints aux cris et aux huées des chasseurs et des soldats, causent une si grande frayeur aux animaux, qu'ils en perdent toute leur férocité. Les lions et les tigres s'adoucissent; les ours et les sangliers, semblables aux bêtes les plus timides, paroissent abattus et consternés.

Le grand-kan, accompagné de ses fils et des principaux officiers, entre le premier dans le cercle, tenant son épée nue et son arc, et commence le massacre en frappant les bêtes les plus féroces, dont quelques unes entrent quelquefois en fureur, et veulent défendre leur vie. L'empereur se retire ensuite sur une éminence

où l'on a placé un trône. De là il observe l'attaque, dans laquelle personne ne s'épargne, quelque risque qu'il y ait à courir. Quand les princes et les seigneurs ont donné assez de preuves de leur courage et de leur adresse, les jeunes gens de l'armée entrent dans le cercle, et font un grand carnage. Telle fut la chasse dont Gengis-Kan donna le modèle à ses successeurs. Pour la terminer, les fils de l'empereur, encore enfants, se présentèrent, suppliant de donner la vie et la liberté aux bêtes qui restoient. L'une et l'autre furent accordées, et la chasse finit après avoir duré quatre mois.

Gengis-Kan employa la même manœuvre contre Jolalo-ddin, prenant toutes ses forteresses et ses villes, avançant toujours, l'enveloppant de tous côtés. Il le resserra dans un cercle étroit sur le bord de l'Indus. Réduit à cette extrémité, le sultan se détermine à risquer un dernier combat décisif. Il brûle ses bateaux afin d'ôter toute ressource à son armée, et n'en réserve qu'un pour sauver sa famille. Il attend ensuite l'ennemi de pied ferme. Ses soldats, environnés comme dans une chasse, se défendirent comme les lions et les tigres revenus de leur premier étourdissement. Ils firent mordre la poussière à une multitude de Mogols ; mais le nombre l'emporta. Pressés de tous côtés, les Korasaniens se réfugièrent dans des rochers, où la cavalerie tartare ne pouvoit pénétrer. Mais, réduit à une troupe de sept cents hommes, Jolalo-ddin se trouve dans l'impossibilité de soutenir une seconde attaque. La barque qui devoit transporter sa famille s'étoit entr'ouverte en quittant le bord, et ces infortunés se trouvoient encore à terre. Le prince va embrasser sa mère, sa femme et

ses enfants. Il s'arrache de leurs bras, fondant en larmes, ôte sa cuirasse, quitte toutes ses armes, à la réserve de son épée, son arc et son carquois, monte sur un cheval frais, et se jette dans le fleuve.

Gengis-Kan accourt sur la rive. Le sultan, du milieu du fleuve, comme pour le braver, vida son carquois contre lui. Le Tartare admire son courage, retient quelques capitaines mogols qui vouloient le poursuivre, et s'adressant à ses enfants, qui l'entouroient, il leur dit : « Heureux le père qui auroit un tel fils ! qui peut « affronter le péril dont ce prince vient d'échapper, « peut s'exposer à mille autres, et l'homme sage qui « l'aura pour ennemi sera toujours sur ses gardes. » Cette admiration, qu'on croyoit compatissante, ne se soutint pas au-delà du moment. Le vainqueur se fit amener la famille, que l'on massacra par son ordre. Jelalo-ddin, arrivé heureusement à l'autre bord, passa la nuit sur un arbre, dans la crainte des bêtes féroces. Le lendemain, errant tristement sur la rive, il fut rejoint par une petite troupe de soldats, avec trois officiers de ses confidents, qui avoient trouvé un bateau pour le suivre. Ils lui annoncèrent deux mille soldats sauvés de la première défaite. En même temps un officier de sa maison lui amena un bateau chargé d'armes, de vivres, d'argent et d'étoffes pour ses soldats. Avec ces secours, il se forma dans l'Inde un établissement, mais qui ne lui fit pas oublier son premier royaume. Il y revint. Son courage l'y soutint quelque temps contre sa mauvaise fortune. Enfin il succomba, et mourut dans un état obscur, peu après Gengis-Kan.

Pendant que ce prince donnoit d'un côté l'Indus pour borne à son empire, ses lieutenants, de l'autre,

subjuguoient la Perse, enclavoient la mer Caspienne dans sa domination, qu'ils étendoient jusque chez les sultans d'Iconie, et d'autres souverains turcs, qu'ils rendoient tributaires. Lorsque les princes et les généraux furent revenus de leurs expéditions, il les assembla tous dans une plaine de sept lieues de tour, qui, malgré sa grandeur, pouvoit à peine contenir les tentes et les équipages de ceux qui étoient convoqués. Le quartier du kan avoit près de deux lieues de circuit. La tente destinée à l'assemblée pouvoit contenir deux mille personnes; elle étoit couverte en blanc, pour la distinguer des autres. On y éleva un trône magnifique, sans oublier le feutre noir sur lequel s'étoit placé le monarque, quand il avoit été nommé Gengis-Kan: symbole de la première pauvreté des Mogols, qui a toujours été en vénération parmi eux; mais ils s'étoient déja beaucoup écartés de cette simplicité primitive. Tout le luxe de l'Asie brilloit sur leurs habits, sur les harnois de leurs chevaux, sur leurs armes, et dans leurs ameublements. L'empereur reçut avec majesté l'hommage respectueux de ses grands vassaux, et avec tendresse celui de ses enfants et petits-enfants, qui tous furent admis à lui baiser la main. Il accepta gracieusement leurs présents, et leur en fit de plus magnifiques. Les soldats eurent aussi part à ses libéralités.

Quoique les affaires qu'on devoit régler dans un si vaste empire fussent nombreuses, Jagatai, son ministre, avoit mis les lois en si bel ordre, qu'elles servirent à régler tout sans la moindre difficulté. Comme le kan aimoit à parler en public, il prit cette occasion de faire l'éloge de ces lois, auxquelles il attribua toutes ses victoires et ses conquêtes, dont il fit exactement

le détail. Il ordonna ensuite qu'on introduisît les ambassadeurs et les députés des pays rangés sous son obéissance, les écouta, et renvoya chacun satisfait. La cérémonie fut terminée par une grande fête qui dura plusieurs jours, accompagnée de festins dans lesquels on servit tout ce qui se trouvoit de plus exquis, en boissons, fruits et gibier, dans la vaste étendue de sa domination.

1224. Cette espéce de triomphe fut encore suivie d'entreprises toujours heureusement terminées. La prospérité lui fut fidèle et l'accompagna jusqu'au tombeau. Il mourut à soixante et six ans, après un régne de vingt-deux. Jusqu'à la fin il conserva son autorité sur tout ce qui l'environnoit. Il ordonna qu'Octay, son fils, seroit son successeur, et que Toley, un autre de ses enfants, seroit régent du royaume, en attendant l'arrivée de son frère qui étoit éloigné. Les grands, les généraux, les ministres, les princes, ses parents, se prosternèrent, et promirent de faire exécuter sa volonté. Ses funérailles furent faites avec la plus grande magnificence, sans les sacrifices humains qui ont ensanglanté le tombeau de ses successeurs. Le sien, élevé simplement sous un bel arbre où il aimoit à se reposer, devint l'objet de la vénération des peuples, qui se plurent à l'embellir.

Gengis-Kan méritoit ce respect d'estime, si l'on considère ses grandes qualités. Il eut toutes celles qui peuvent former un conquérant: un génie propre à imaginer de belles entreprises, et une prudence consommée pour les conduire, une éloquence naturelle et persuasive, une patience à l'épreuve des fatigues et des obstacles, une tempérance admirable, un grand sens,

une pénétration vive qui lui faisoit prendre sur-le-champ le meilleur parti. Son talent militaire éclate dans son succès à faire adopter une discipline exacte et une police sévère à ses Tartares, jusqu'alors incapables de frein et de joug. Tout étoit réglé, service, récompenses et punitions. Le vin n'étoit pas une excuse, ni la naissance et le pouvoir un droit de mal faire. Il professoit le déisme, et permettoit à chacun d'embrasser telle religion qui lui convenoit, pourvu qu'on crût qu'il n'y avoit qu'un seul Dieu. Il ne souffroit pas que personne fût persécuté pour sa foi. Quelques uns de ses enfants et des princes de son sang étoient chrétiens, juifs ou mahométans, sans qu'il leur en sût mauvais gré.

Ses lois sont simples, telles qu'il convient à un peuple neuf qui a peu de conventions sociales. Il est ordonné de croire à un seul Dieu. Les chefs de secte et officiers du culte, quel qu'il soit, ainsi que les médecins, seront exempts d'impôts. Sous peine de la vie, personne ne se fera proclamer grand-kan, sans avoir été élu à une diète générale. Jamais vous ne ferez de paix avec aucun roi, prince ou peuple, qu'il ne soit soumis. Chaque sujet est obligé de servir le public, en quelque genre que ce soit. Un Mogol ne prendra jamais pour domestique un Mogol, sous peine de la vie. Un Tartare ne donnera à boire ni à manger à un esclave qui ne lui appartient pas, sans la permission de son maître. Ainsi la désertion d'un esclave devenoit bien difficile. La proportion des châtiments aux délits est fixée. Les adultères sont condamnés à mort. Les habitants d'une province accoutumés à offrir leurs femmes à leurs hôtes et à leurs amis, murmurèrent de cette loi. Gengis-Kan leur laissa leur coutume, mais les déclara infames.

La polygamie la plus étendue est permise ; mais on ne se marièra pas dans le premier et le second dégré de parenté.

Afin de multiplier les alliances des familles, on pourra les faire même entre les morts, de cette manière : on écrira un contrat de mariage, et on fera les cérémonies entre un garçon et une fille défunte. Par là les morts sont réputés mariés, et les familles véritablement alliées. Cet usage dure encore chez les Tartares. Ils jettent le contrat au feu, et se persuadent que la fumée le porte aux futurs conjoints qui se marient dans l'autre monde. Il est défendu, sous peine de la vie, de piller l'ennemi avant que le général en ait accordé la permission. Malheureusement cette permission ne fut jamais refusée sous ce régne. A l'exemple de leur monarque, les capitaines de Gengis-Kan ont tous été sanguinaires et inexorables ; on pourroit, selon le calcul le moins exagéré, compter plus de deux millions d'hommes passés au fil de l'épée, sans compter ceux que le chagrin et les horreurs de l'esclavage ont fait périr ; et on pourroit aussi compter peut-être cinquante mille villes détruites, plusieurs de fond en comble, dont on trouve à peine les traces. Gengis-Kan avoit fait captive une reine très aimée de ses peuples ; il la promena, enchaînée avec ses femmes, sur un char élevé, dans les états où elle avoit régné. Etoit-ce vanité barbare du vainqueur, ou avertissement aux sujets qu'ils avoient passé irrévocablement sous une autre domination? De quelque manière qu'on interpréte cette action, elle ne donnera pas une idée avantageuse de la galanterie tartare.

Octay. 1226. Quoique Octay eût été déclaré empereur par Gengis-

Kan, son père, il ne voulut accepter la couronne qu'après qu'elle lui auroit été accordée par les états. Entre la mort du grand-kan et l'époque de la tenue de l'assemblée il s'écoula deux ans, pendant lesquels Toley gouverna avec l'applaudissement général. Il fallut faire violence à Octay pour l'engager à se charger du fardeau de la souveraineté. Son père avoit si bien choisi ses ministres et ses généraux, qu'il ne fut question d'en changer aucun. Le nouvel empereur donna sa principale confiance à Yelu, qui avoit eu celle du défunt; homme intègre, savant dans les lois, d'une prudence consommée, uniquement occupé du bien de l'empire. Octay mit à la tête de ses armées Toley, son frère, qu'il aimoit tendrement, et qui ne trompa point son choix.

Ses talents furent utiles au kan dans la guerre que son père lui avoit laissée contre les Chinois méridionaux, que Gengis-Kan vouloit soumettre. On doit remarquer dans cette guerre plusieurs traits de fermeté héroïque. Le gouverneur d'une ville importante, nommé Chin-in, dont la bravoure retardoit depuis longtemps la prise, se voyant près d'être forcé, avertit sa femme de pourvoir à sa sûreté. Cette dame répondit : « Puisque j'ai partagé avec vous les honneurs de la vie, « je partagerai aussi votre tombeau. » Sur-le-champ elle prit du poison avec ses enfants. Chin-in, après avoir présidé à leurs obsèques, se tua lui-même, et la ville fut prise.

Ilapua, excellent officier, généralement aimé et estimé, pris dans une bataille, refusa constamment la vie à condition de changer de service. « Je suis, dit« il, un des premiers généraux des Kins; je souhaite de

« mourir sur les terres de mon maître. » On lui accorda à regret ce qu'il demandoit, et il fut tué. Hos-Hang, prince de la famille impériale, que le courage, la grandeur d'ame, et nombre de belles actions avoient rendu fameux, se cacha pendant une déroute, reparut ensuite, et demanda à être présenté à Toley. Il lui tint ce propos : « Je suis de la famille impériale. Je me « nomme Hos-Hang. Je commande les troupes qu'on « appelle fidèles. J'ai battu trois fois vos armées. Je n'ai « pas voulu mourir avec une troupe obscure de soldats. « Je veux que ma fidélité soit connue de tout le monde ; « la postérité me rendra justice. » On desireroit que le prince tartare eût sauvé un homme si brave ; mais il l'abandonna aux soldats, qui le firent souffrir et le massacrèrent. D'autres plus généreux versèrent à terre du lait de cavale en l'honneur de ce prince, et le prièrent, s'il ressuscitoit, de revenir parmi les Mogols.

Au siége de la capitale, appelée Pékin, les Tartares employèrent des machines qui lançoient des meules entières. Les Chinois avoient des inventions de différentes formes qui jetoient du feu, et qu'ils nommoient *Pao*, mot imitatif, pour exprimer le bruit de l'explosion. Avec cela, ils envoyoient des globes de fer remplis de poudre, qui éclatoient quand on y mettoit le feu, et faisoient un bruit semblable à celui du tonnerre. Ce feu perçoit les cuirasses, brûloit tout à deux mille pieds à la ronde. Pour déloger les assiégeants des mines qu'ils creusoient sous leurs pieds, les assiégés descendoient de dessus leurs murailles de ces globes attachés à des chaînes de fer : ils prenoient feu à l'entrée des souterrains, par le moyen d'une mèche, et faisoient fracas parmi les ennemis, qui redoutoient

singulièrement ces armes, ainsi que des hallebardes à feu que les Chinois employoient. Ces effets meurtriers, semblables à ceux de la poudre à canon, font croire, contre l'opinion commune, que, dès le commencement du treizième siècle, les Chinois savoient la faire servir à d'autres usages qu'aux feux d'artifice de leurs fêtes. En seize jours et seize nuits d'attaque il périt de part et d'autre un million d'hommes.

L'empereur chinois se nommoit Sheu. A le juger par ses actions, il ne manquoit pas de bravoure; mais il étoit irrésolu, dépourvu de la science du gouvernement, et sans connoissance des hommes. Il affrontoit l'ennemi, fuyoit, revenoit sur ses pas, tenoit ferme dans une ville, et l'abandonnoit. Ces variations réduisirent ses affaires dans le plus triste état. Il perdit l'estime de ses peuples, mais non leur amour. Sheu se faisoit justice lui-même, quant à l'estime. Se trouvant dans une ville où il passoit en fuyant avec toute sa famille, ses sujets versoient des larmes. Il leur dit : « Je ne demande pas que vous fassiez aucun cas de moi; « mais souvenez-vous des obligations que vous avez à « mes ancêtres. » A ces paroles, ils éclatèrent tous en sanglots. Ce prince, devenu le jouet de la fortune, au lieu du cortége brillant de la prospérité, ne vit plus autour de sa personne que celui du malheur, l'ingratitude, l'insolence, la tyrannie de ceux qu'il avoit rendus puissants. Un de ces derniers, sous prétexte de pourvoir à la sûreté de l'empereur, le tint captif dans son palais, dans le dessein d'en tirer récompense des ennemis. L'infortuné, sous les verrous de la perfidie, s'écrioit : « Que j'ai de regret de n'avoir pas su choisir « mes officiers ! Quelle douleur de me voir renfermé

« par un esclave que j'ai comblé de bienfaits ! » De fidèles sujets le délivrèrent en tuant le traître.

L'empereur étoit alors renfermé dans sa dernière ville, dont les Tartares poursuivoient toujours le siége avec acharnement. On y souffroit une famine horrible. Après s'être nourri des animaux, on faisoit bouillir le cuir des selles, des bottes et des tambours; on avoit tué les vieillards, les infirmes, beaucoup de prisonniers et de blessés, pour les manger, et les soldats qui restoient piloient les os des hommes et des animaux morts, pour les mêler avec les herbes sèches, et ils en faisoient une affreuse bouillie. Ces terribles extrémités déterminèrent Sheu à faire un dernier effort pour écarter les ennemis. Il sortit à la tête de ce qu'il avoit de plus brave; mais il fut encore repoussé. Les Tartares se rendirent maîtres d'une brèche, d'où ils étoient prêts à se répandre dans la ville.

L'empereur fait appeler Chang-Ling, un de ses parents, et le conjure, en présence de tous les grands, d'accepter l'empire. « Si vous pouvez échapper, lui dit-« il, vous continuerez votre race, et relèverez ce trône « abattu. Pour moi, ajoute-t-il, depuis dix ans que je « suis sur le trône; je n'ai point à me reprocher de « grandes fautes. Je ne crains point la mort. Je vois « que la plupart des dynastie sont fini sous des princes « brutaux, ou ivrognes, ou avares, ou débauchés. « Vous savez que je ne suis pas tel; et cependant la « dynastie des Kins finit en moi. Je vois avec douleur « que les princes sous qui ont fini les dynasties ont « été ordinairement exposés aux insultes, aux outra-« ges, à la prison, et traités avec indignité. Je vous « déclare aujourd'hui que cela ne m'arrivera pas. » Il

prend alors un habit ordinaire, et tombe en furieux sur les Tartares qui avançoient. La mort qu'il alloit chercher au milieu des ennemis le respecte encore. Prêt à être pris, il se retire dans une maison qu'il avoit fait entourer de paille et de fagots, ordonne qu'on y mette le feu quand il se sera tué, se frappe, meurt, et la maison est consumée.

Lorsque Gengis-Kan s'étoit trouvé maître d'une partie du pays des Kins, des courtisans avides avoient voulu lui prouver que ce pays ne lui deviendroit utile qu'en tuant tous les habitants ; qu'alors on pourroit en faire de beaux pâturages d'un grand rapport. Sans doute ces spéculateurs avides et cruels auroient mis des pasteurs mercenaires, qui leur en auroient fait passer le produit, dont les richesses se seroient immensément accrues. Le ministre Yélu arrêta l'exécution de ce barbare projet. Il dit à l'empereur : « Vous n'avez qu'une « petite partie de la Chine. Cependant, en y établis- « sant un bon ordre, les terres labourables, le sel, le « fer, le profit des rivières et autres marchandises, « peuvent vous produire par an des revenus immenses « en argent, denrées et marchandises, sans fouler les « peuples. » Il ajouta : « Un conquérant doit songer à « se rendre fameux autrement que par des massacres. « Il faut à la vérité des soldats et des capitaines pour « combattre, mais il faut aussi des magistrats pour « gouverner, des paysans pour labourer, des mar- « chands pour trafiquer, des mandarins pour avoir « soin des revenus de l'empire, et même des gens de « lettres pour éclairer les peuples et conquérir les « esprits. » Ces sages avis frappèrent l'esprit juste de Gengis-Kan, et produisirent d'heureux effets ; mais

ils furent encore plus utiles sous Octay, qui en sentit aussi toute l'importance. Il abandonna au ministre le soin de l'exécution. Yélu fit des réglements pleins de prudence et d'équité, qui rendirent florissants le commerce et l'agriculture. Il établit des douanes, et fixa les impôts. On prenoit un dixième pour l'empereur sur le vin, le riz et le blé, et un trentième sur les autres denrées. Il paroît que le sel étoit en partie en ferme ou régie. Ce ministre s'opposa ensuite à une augmentation que des traitants proposoient sur les douanes. Il remontra qu'elle ruineroit le peuple; mais ses raisons ne prévalurent pas. Il jeta un profond soupir, et dit hautement que la misère où on alloit réduire les Chinois seroit bientôt suivie des plus grands malheurs.

Octay, en montant sur le trône, avoit partagé ses provinces entre ses frères, ses parents et les grands seigneurs, qui les gouvernoient avec une parfaite modération, sous l'inspection sévère de l'empereur. Par ce moyen, il se procura un régne tranquille, mais qui ne fut que de treize ans. Il en vécut cinquante-six, et mourut à la suite d'un grand repas, où il ne se ménagea pas assez. Il paroît que ce prince étoit ennemi de la délation et de la bassesse. Il y avoit une loi qui défendoit, sous peine de mort, d'égorger les animaux, et qui ordonnoit de leur fendre le ventre, et de leur arracher le cœur. Cette loi, comme toutes les autres de cette espèce, avoit un principe politique, savoir : de familiariser les Mogols avec l'usage de manger les entrailles des bêtes, qu'ils n'osoient toucher auparavant. Un Mahométan acheta un mouton et lui coupa la tête. Un Mogol, lui ayant vu fermer

soigneusement sa maison, soupçonna son dessein, monta sur le toit, vit tout, suivit le coupable, et le mena devant l'empereur. Octay réfléchit quelques moments, renvoie le Mahométan absous, parceque les précautions qu'il avoit prises pour se cacher marquoient qu'il respectoit la loi, et il condamne le Mogol à la mort, parcequ'il avoit contrevenu aux ordonnances de sûreté publique, en montant sur le toit de son voisin à son insu.

Kayük, troisième kan. 1242.

Après la mort d'Octay, l'impératrice Tolyekona se fit reconnoître régente, malgré les remontrances du ministre Yélu, qui prétendoit que, selon l'intention de l'empereur défunt, on devoit proclamer Shelyemen, son petit-fils. L'adroite veuve, sans exclure ce prétendant, suspendit deux ans la nomination ; et, quand elle se fut assuré les suffrages, elle fit nommer Kayük, son fils. Insensiblement aussi elle retira au ministre sa puissance. On prétend qu'il en mourut de chagrin ; ce qui doit surprendre ; car nul homme n'eut jamais autant de ressource pour se consoler d'une disgrace. Yélu étoit très habile dans les sciences chinoises. Après sa mort, ses ennemis proposèrent de faire examiner ses biens, mais cette recherche les couvrit de honte. On trouva peu d'argent, beaucoup de livres écrits de sa main sur l'histoire, l'astronomie, l'agriculture, le gouvernement, le commerce, des médailles, des instruments de musique, d'anciens livres, des inscriptions antiques gravées sur des pierres, et sur du marbre et des métaux. Dans ses voyages il avoit eu grand soin de ramasser ces curiosités, au lieu des richesses qu'il auroit pu acquérir. Il possédoit à un degré éminent les qualités d'un grand

ministre, une fermeté inébranlable, une présence d'esprit extraordinaire, une exacte connoissance des pays soumis à son maître, le discernement dans le choix de ses sujets, des ressources assurées pour avoir dans le besoin de grandes sommes d'argent et des provisions. Il fit de grandes dépenses pour attirer chez les Mogols des ouvriers, des officiers, des ingénieurs, des savants de tous les pays. Sans cesse il s'appliquoit à inspirer aux princes l'amour pour les peuples et pour la police, et aux peuples l'aversion pour le carnage et la rapine. A la prise de la capitale de la Chine et des palais du roi, pendant que les autres se gorgeoient, pour ainsi dire, de butin, il ne prit pour lui que des cartes géographiques, des livres, des peintures, et quelques ballots de rhubarbe, dont il se servit dans la suite pour guérir les soldats d'une fièvre maligne épidémique.

On ne sauroit assez louer les efforts que fit Yélu pour réformer les mœurs et le caractère des Mogols. Il fut leur premier maître, et, comme leur législateur, il dressa pour eux un calendrier, fit des réglements sages pour le commerce, les finances, les douanes, les greniers publics, la subordination des officiers civils et militaires. La férocité naturelle des Mogols, leur ignorance, leur première éducation, apportèrent de grands obstacles à ses desseins; mais il sut les surmonter. Sous son ministère fut abolie la coutume de choisir, en certain temps, les plus belles filles pour le palais de l'empereur. Enfin, on peut dire que la puissance dont ce grand homme a joui sous Gengis-Kan et Octay honore leur mémoire. Les annales de la Chine portent que vers ce temps les Tartares pénétrèrent

dans des pays dont les habitants avoient les yeux bleus et les cheveux longs, et où les jours étoient si longs au solstice d'été, qu'à peine y avoit-il de nuit. A ces traits on reconnoît les irruptions qu'ils firent dans la Russie, la Pologne, la Moravie, et jusque dans la Bohême, l'Autriche et la Hongrie.

L'impératrice Tolyekona jouit d'une grande puissance sous Kayük. On blâme ce prince de n'avoir pas gouverné par lui-même, d'avoir donné trop de pouvoir à sa mère et aux grands, et d'avoir trop favorisé les bonzes et les lamas. L'histoire le loue de sa bonté et du courage qu'il fit paroître à la guerre. Il commanda lui-même ses armées pour la conquête de la Corée et des pays voisins de la mer Caspienne qu'il soumit. On lui reproche ses libéralités excessives. Les peuples murmuroient hautement, et se plaignoient de ce qu'ils étoient obligés de fournir des chevaux aux seigneurs, qui jour et nuit couroient la poste, et de ce que la cour faisoit trop de dépense en bijoux et pierreries, qu'elle achetoit à grand prix aux marchands mahométans, pendant qu'à peine se trouvoit-il dans le trésor de quoi payer les grandes armées qu'on étoit obligé de tenir sur pied. Kayük mourut à quarante-trois ans, après huit ans de régne. Quoiqu'il laissât des fils, la douairière Tolyekona, jointe à la veuve favorite, Woulianish, entreprirent de faire nommer Shelyemen, que la première avoit fait rejeter pour élever Kayük. Dans l'espérance d'obtenir cette dignité, Shelyemen vécut en empereur pendant les deux ans que dura la régence des deux princesses, en attendant que les états fussent assemblés; mais, au grand étonnement du prince et de ses protectrices, le choix tomba sur Mengko, aussi

petit-fils de Gengis-Kan, mais non de la branche régnante.

Mengko, quatrième kan. 1250.

Après ces événements, on ne sera pas surpris qu'il y ait eu des mouvements en faveur de celui qui avoit vu le trône de si près. Ils s'étendirent dans plusieurs provinces de l'empire. Mengko les calma par sa fermeté, la célérité de ses mesures, et la précaution qu'il prit de faire camper une bonne armée auprès de Korakorom, la capitale. On l'accuse de cruauté, parce-qu'il fit mourir les deux impératrices, dont vraisemblablement la rebellion ne fut pas bien prouvée, puisqu'on les exécuta comme coupables de sortilége, le crime des personnes qui n'en ont pas. Le prince Shelyemen fut enfermé dans une forteresse, et on n'en parla plus. L'empereur, pour gagner ses sujets les plus instruits, offrit un sacrifice solennel au ciel sur une montagne, selon le ritê de la Chine, cérémonie qu'il renouvela plusieurs fois. Il reconnut une religion dominante dans l'empire ; ce fut celle des lamas, à laquelle il donna un chef, sous le nom de *docteur et maître de l'empereur*. Il se soulagea aussi des soins du gouvernement de la Chine, en érigeant des fiefs pour les princes de sa maison, leur abandonnant l'utile, sous la charge de redevances, et se réservant la souveraineté.

Le mieux partagé en ce genre fut son frère Kublay, dont l'histoire fait un grand éloge. Il choisit pour ministre un Chinois nommé Yaohsu, d'une intégrité généralement reconnue, et d'une prudence au-dessus du commun. Le prince prit une ferme résolution de se conduire par ses conseils, et s'en trouva bien. Il y avoit, comme il arrive après des guerres de conquêtes,

des bourgs et des villes sans habitants, de grandes et belles campagnes désertes. Yaohsu rassembla le plus qu'il put de paysans et de laboureurs, leur distribua des terres, les pourvut de tout ce qui étoit nécessaire pour les faire valoir. On régla ce qui seroit donné tous les ans, tant pour les redevances de l'empereur, que pour les magasins et greniers publics. Ces arrangements plurent beaucoup aux Chinois, charmés de ce que le prince cultivoit les sciences, et estimoit leurs coutumes. D'autre part, les Tartares, bien payés, étoient fort contents. Kublay distinguoit les officiers de mérite, et consultoit ceux qui avoient de l'expérience; il s'exerçoit à tirer de l'arc avec ceux qui alloient à la chasse, et faisoit tout ce qui étoit de leur goût.

Ce gouvernement doux et modéré fut représenté à l'empereur, par les envieux du prince, comme un projet formé de se rendre indépendant. Mengko, trop facile à prendre des soupçons, commença par priver son frère de son gouvernement, et par casser les généraux qui paroissoient lui être trop attachés. Il nomma des officiers à leur place, et des mandarins pour faire le procès à ceux qu'on trouveroit criminels. Kublay, déconcerté par une disgrace si peu méritée, se sentit d'abord porté à prendre les armes; mais comme il ne faisoit rien sans l'avis d'Yaohsu, par son conseil, il partit sans gardes ni troupes, et alla se mettre entre les mains de l'empereur. A la vue de l'humiliation de son frère, et de sa confiance, la tendresse de Mengko se réveilla: il embrassa plusieurs fois Kublay en pleurant, révoqua tous ses ordres, et lui donna plein pouvoir pendant la guerre qu'il alloit faire aux Songs,

peuple chinois qu'il desiroit soumettre. Mais des mesures mal prises, un siége fait à contre-temps, lui coûtèrent la vie. Il périt percé de coups sur la bréche d'une ville qu'il vouloit forcer. Il avoit cinquante-deux ans, et il en régna neuf.

Kublay, cinquième kan. 1259.

Pendant qu'il expiroit sur les remparts des Songs, son frère les attaquoit d'un autre côté. Instruit de la mort de l'empereur, il accourt à l'armée qui venoit de perdre son chef, et refuse d'abord des conditions très avantageuses offertes par Kya-tse-tao, ministre de Lit-song, empereur des Songs; mais il les accepte ensuite, parcequ'il apprend qu'Alipuko, son frère, aspire à la couronne, et est déja à la tête d'une armée auprès de Korakorom, l'ancienne capitale. Mengko s'en étoit fait une nouvelle, nommée Chan-tu. Le traité entre les Tartares et les Songs plut aux deux empereurs: au Tartare, parcequ'il obtenoit un tribut; au Song, parceque son ministre lui cacha cette honteuse condition, et lui persuada que la paix, toute glorieuse pour lui, étoit le fruit du courage de ses troupes et de ses victoires. Tranquille de ce côté, Kublay marche contre son frère, qui avoit un parti puissant, le combat et le met en fuite.

Alors Kublay s'entoura de sages ministres, dont les conseils produisirent les beaux réglements qui ont rendu célèbre le régne de ce prince. Il s'en trouva cependant un entre eux, nommé Ahama, qui croisoit les bonnes intentions des autres. Il avoit deviné et trouvé le foible de son maître, qui aimoit l'argent, et il savoit lui en procurer. Ce talent rendoit l'empereur sourd aux remontrances qu'on lui faisoit sur le pouvoir qu'il accordoit à un ministre qui le déshonoroit par ses

exactions. Le prince ne se fâchoit pas de la liberté des honnêtes gens ; mais il employoit toujours le fiscal utile; semblable en cela à beaucoup de personnes qui voient et approuvent le mieux, et font le pire. Dans tout le reste, Kublay peut être regardé comme le modèle des monarques. Il se piquoit de connoître par lui-même ceux de ses sujets qui pouvoient contribuer à rendre son règne illustre par les armes, les sciences et le commerce. Il se fit une loi de se servir des gens de mérite, de quelque nation et de quelque religion qu'ils fussent. Jusque-là les Tartares n'avoient guère estimé que le mérite militaire. Kublay donna de la considération aux mandarins lettrés, chargés de gouverner les peuples, et de rendre justice aux particuliers. Il régla leur nombre, leur rang, leur autorité, leur compétence, leurs appointements, établit des tribunaux de guerre, de commerce, de manufactures, d'ouvrages publics. Il fit bâtir un palais en l'honneur de ses ancêtres. Il fut le premier prince mogol qui alla en personne y rendre ses respects. L'observation des cérémonies qui eurent lieu pour lors est devenue à la Chine une affaire d'état, un devoir strict, dont ses successeurs ne se sont jamais dispensés. On doit à Kublay la première collection d'instruments de mathématiques, qu'il rassembla de tout côté, de livres originaux et traduits, un collége d'astronomes, chargés de faire le calendrier, de fixer le retour des fêtes, et tout ce qui a rapport à la religion; une académie de gens de lettres, occupés principalement de l'histoire du pays. Les membres s'appellent Hanlin, et sont en grande considération. Enfin, il créa des censeurs de l'empire, le plus utile des établissements, si l'intrépidité accompagnoit toujours la

surveillance. Kublay chargea le chef des lamas, nommé Pasopa, d'inventer des caractères propres aux Mogols, qui jusqu'alors s'étoient servis indifféremment de ceux des peuples conquis. Il les fit représentant la parole, à la différence des caractères chinois, qui peignent les choses. Le bon empereur ne dédaignoit pas d'interroger lui-même les Mogols sur leurs progrès dans les sciences; et, afin d'inspirer l'émulation par l'exemple, il faisoit donner à ses enfants une éducation conforme à ses principes.

1274. Ces soins ne l'empêchoient pas de songer à se faire rendre l'argent qui lui étoit dû par le Song. Il envoya chercher le tribut. Le ministre Kya-tse-tao, embarrassé d'une demande qui alloit révéler à son maître sa turpitude, fit assassiner les ambassadeurs avant qu'ils arrivassent à la cour. Cette barbarie, dont l'horreur ne pouvoit manquer d'être attribuée au monarque, lui attira une guerre très funeste. Le commandement de l'armée mogole étoit fort brigué. Chaque ministre présentoit ordinairement un général de son choix. Kublay ne s'en rapporta qu'à lui-même, et choisit un capitaine nommé Peyen, déja connu par plusieurs exploits. Il y a peu d'exemples d'une guerre dans laquelle les sujets aient montré plus d'énergie, d'amour pour leur souverain, et de zéle patriotique, et où ils aient été moins secondés par le gouvernement. Il étoit entre les mains d'une femme, grand'mère d'un prince de douze ans, dirigé par le traître Kya-tse-tao. Il est vrai que les Songs ayant éprouvé de grands revers, l'impératrice le congédia. Il fut tué par les Mogols, dans une retraite qu'il s'étoit choisie.

Il falloit à Peyen toute son habileté, toute la valeur,

l'intrépidité, l'obstination de ses troupes, pour vaincre les Songs, qui se défendirent en désespérés. Quand ils ne pouvoient plus résister, ils aimoient mieux s'entre-tuer, tendre la gorge aux ennemis, ou se précipiter dans les puits et les rivières, que de se rendre. L'histoire offre plusieurs exemples, non seulement de familles, mais de villes entières, qui se dévouèrent ainsi, ou se détruisirent par les flammes; de sorte que les vainqueurs, en y entrant, ne trouvoient que des cadavres et des cendres. L'impératrice fit des tentatives pour obtenir la paix, à la condition même de rendre son fils sujet des Mogols. Son ambassadeur tâchoit d'émouvoir la pitié du général, en lui représentant l'injustice qu'il y auroit à dépouiller un enfant. Peyen répondit : « Quant à la jeunesse du prince, vous devez réfléchir « qu'autrefois votre dynastie ôta l'empire à un prince « qui étoit à-peu-près de l'âge du vôtre. Aujourd'hui le « ciel ôte l'empire à un enfant pour le donner à mon « maître. C'est le sort, il faut s'y soumettre. »

Cette réponse annonçoit une disposition irrévocable. La régente consentit à se remettre avec son fils Kongtsong, entre les mains du général. Il la fit traiter avec les plus grands égards. Mais cependant après lui avoir retiré insensiblement, ainsi qu'au jeune roi, toutes les marques de leur dignité, il les fit partir pour la cour du kan; lorsque Kublay fut averti de leur approche, il envoya à leur rencontre l'impératrice Hongkila, sa première femme, princesse recommandable par sa vertu et sa modération. Elle fit tout ce qui étoit en son pouvoir pour consoler ces illustres captifs; et lorsque l'empereur étala aux yeux des princes et princesses de sa cour les bijoux et les trésors trouvés dans le palais

des Songs, richesses que tout le monde contemploit avec joie, Hongkila ne put retenir ses larmes, et dit à son époux : « Seigneur, les dynasties ne sont pas éter-« nelles ; jugez par ce que vous voyez arriver à celle des « Songs de ce qui arrivera à la nôtre. »

Au milieu du trouble de la prise de la capitale, les fidèles Chinois sauvèrent deux jeunes princes, enfants de leur dernier empereur, d'une autre femme, et relevèrent leurs étendards sous le nom de l'aîné. Il mourut de maladie. Ils placèrent Tiping, le cadet, sur le trône. Sans la désunion qui se mit entre eux, sans les trahisons qu'opérèrent la séduction des vainqueurs et la terreur des vaincus, ils étoient encore en état de se défendre, avec des provinces entières, des soldats déterminés, de bonnes villes, des vaisseaux, et les débris d'un vaste empire. Il convenoit de faire une guerre de chicane qui auroit fort embarrassé les Mogols; mais les généraux chinois, voulant terminer la guerre par une seule action, réunirent leurs troupes, et, tant étoient grandes la confusion et l'indiscipline, ils se laissèrent surprendre. Battus sur terre, ils se réfugièrent sur des vaisseaux qui ne firent pas une plus grande résistance. Lusyeufu, un des chefs, voyant tout perdu, vogue au vaisseau de l'empereur, où étoient sa propre femme et ses enfants, et les fait jeter dans la mer. S'approchant ensuite du jeune prince, il lui dit d'un ton ferme : « Seigneur, ne déshonorez pas « votre illustre famille, en suivant l'exemple de Kongt-« song, votre frère ; mourez, prince souverain, plutôt « que de vivre esclave d'une nation étrangère. » Après ces mots, il l'embrasse en pleurant, le met sur ses épaules, et se précipite avec lui dans la mer. La plu-

part des mandarins suivirent cet exemple. La princesse mère, un peu éloignée des autres vaisseaux, attendoit avec impatience des nouvelles de son fils. Celui qui les lui porta vouloit la consoler. Sans dire un mot, sans verser une larme, elle se jette dans la mer. Les dames attachées à sa suite l'imitent aussitôt. Les historiens chinois disent que cent mille hommes se noyèrent. Ainsi finit la dynastie des Songs, dont la famille s'appeloit Chao.

Le desir des conquêtes, qui ne coûtoient à Kublay que des ordres, lui donna envie de subjuguer les Chinois méridionaux et les Japonois. Ceux-ci méprisèrent ses menaces et maltraitèrent ses ambassadeurs. La tempête dispersa les vaisseaux qu'il envoya contre eux. Plus de soixante mille Chinois et Tartares périrent dans cette expédition qui déplaisoit fort aux grands et aux ministres. On murmura aussi beaucoup de la confiance que l'empereur continuoit d'accorder à Ahama, et de ce qu'après avoir fait punir cet exacteur, dont les vols furent prouvés, il en mit à la tête de ses finances un autre qui ne valoit pas mieux. Des mandarins fidèles voulurent encore ouvrir les yeux à Kublay. « Si nous « ne le faisons pas, disoient-ils, la postérité nous ren« dra justice, et nous passerons pour des gens sans « honneur. Le bien de l'empire demande que nous fas« sions connoître celui qui en est la ruine. » Un d'entre eux, nommé Chéli, se dévoua. L'empereur irrité lui fit donner la bastonnade si cruellement, que le sang lui sortoit par le nez et par la bouche. Kublay crut que dans cet état l'accusateur conviendroit qu'il avoit eu tort, et le fit interroger de nouveau ; mais il répondit : « C'est uniquement le bien de l'état et l'honneur du

« prince qui m'ont fait parler; que je meure, si je ne « prouve pas mon accusation. » Frappé de cette fermeté, le kan examina, découvrit la vérité, et punit le coupable. Il se repentit d'avoir fait maltraiter Chéli, et se plaignoit de ce qu'on ne l'avoit pas éclairé plus tôt. Les censeurs de l'empire répondirent : « Il a été jus-« qu'ici trop dangereux de vous avertir des intrigues « des mauvais ministres. » En effet, quand les princes ne sont pas instruits, c'est qu'ils ne l'ont pas voulu.

Kublay passa sa dernière année à perfectionner les établissements utiles qu'il avoit créés; afin que tous ses peuples se sentissent de son influence, il partageoit son séjour entre la Tartarie et la Chine, comme ont fait ses successeurs. Entre les grands biens qu'il fit à sa conquête, on doit compter les canaux de communication entre les rivières, et les travaux immenses entrepris pour rendre celles-ci navigables. Il surveilloit toutes les parties de l'administration avec une attention qui répandoit une grande activité dans le gouvernement. Chengken, son fils aîné, intitulé prince héritier, le secondoit admirablement. Il mourut à quarante-trois ans, ayant montré dès l'enfance une tendre inclination pour la vertu et les bonnes mœurs. Quand il alla remplacer le célèbre Peyen, que l'empereur rappeloit auprès de lui après ses exploits à la Chine, le prince demanda au général des conseils sur la conduite qu'il devoit tenir. Celui-ci repartit : « Prince, n'aimez ni le vin, ni les « femmes, et tout vous réussira. » On ne sait si cet avis n'étoit pas une censure indirecte de l'empereur Kublay, qu'on croit avoir été trop adonné à ces deux passions. On lui reproche aussi d'avoir trop favorisé les sectateurs de Fô. D'ailleurs il est reconnu pour un des plus grands

princes mogols. Il vécut quatre-vingts ans, et en régna cinquante-deux. On le regarde comme le premier empereur tartare de la Chine. Sa famille substituée aux Songs s'appeloit la dynastie des Yvens.

Timûr, sixième kan. 1294

Le prince Chengken avoit laissé trois fils. On ne sait pourquoi Kublay, en mourant, destina sa couronne à Timûr, le dernier. Kanmala l'aîné ne murmura pas de ce choix. Il donna aux autres l'exemple de l'obéissance aux ordres de son grand-père, prêta serment à son cadet, et lui fut toujours soumis. Timûr, assuré de sa fidélité, n'hésita pas à lui confier le gouvernement de la Tartarie. Il s'y fit singulièrement estimer par ses belles qualités ; et la mort qui l'emporta encore jeune causa un deuil général. De son côté, Timûr captivoit le cœur des Chinois. Par sa douceur, il les réunit tous sous son empire, ce que n'avoient pu faire ses prédécesseurs par leurs exploits. Il passe dans leur histoire pour un prince parfait. Sa vertu dominante étoit l'amour de ses peuples. Il ne négligeoit rien pour les soulager. Outre les hommes de confiance qu'il envoyoit dans les provinces, chargés de découvrir les besoins de ses sujets et d'y pourvoir, il y alloit quelquefois lui-même. Nul prince n'a fait un meilleur choix de ses ministres et de ses généraux, et n'a montré un éloignement plus constant pour l'adulation et le luxe ; vices qui ne sont que trop communs dans les cours. Il mourut à quarante ans, dans la quatorzième année de son règne, sans laisser d'enfants, ni désigner de successeur.

Hayshan, septième kan. 1308.

Quand il ferma les yeux, Hayshan, son frère, se trouvoit à la tête d'une puissante armée, non éloignée de la capitale. L'impératrice veuve desiroit mettre sur le trône un prince, fils de Kanmala, cet aîné qui avoit

si généreusement cédé la couronne à Timûr, son frère cadet. Quoique les vœux des Mogols et des Chinois fussent pour Hayshan, son absence lui faisoit tort. Un de ses frères, nommé Ayyulipalipata, s'opposa à la faction, laissant croire qu'il travailloit pour lui-même. Il réussit. Hayshan y fut trompé. Il accourut, persuadé qu'il alloit avoir un rival de plus à combattre, et fut agréablement surpris quand son frère lui remit le sceptre, dont il s'étoit rendu dépositaire uniquement pour le lui assurer. Hayshan montra un penchant décidé pour la doctrine de Confucius. Il en fit traduire les livres dans la langue des Mogols, et en recommanda la lecture à ce peuple. Au contraire, les sectateurs de Fô perdirent de leur crédit, qui avoit été grand sous les derniers empereurs. Les biens des bonzes avoient été exempts d'impôts, il les y assujettit. Ce prince étoit bon guerrier, équitable, généreux, protecteur des gens de lettres; mais il se livra trop au vin et aux femmes. Ces deux passions abrégèrent ses jours. Il ne régna que trois ans, et mourut à trente-un ans.

Ayyulipalipata, huitième kan. 1311.

Il convenoit qu'Ayyulipalipata, qui avoit si bien conservé le trône à son frère, le remplaçât après sa mort. Il y monta sans difficulté. Sous son règne l'empire fut affligé de sécheresses, de famines, d'inondations, de tremblements de terre, d'épidémies, et surtout d'éclipses de soleil, espèce de fléaux que les Chinois redoutoient singulièrement, quoiqu'ils en connussent le principe, puisqu'ils les calculoient. Il paroît qu'il y avoit des divisions religieuses. Les disciples de Confucius imputèrent tous ces malheurs aux bonzes, qui s'en défendoient vivement. Le bon empereur prit le parti de s'en accuser lui-même dans des écrits qu'il

rendit publics. Il avançoit que les calamités qu'éprouvoient ses peuples étoient une punition des fautes qu'il avoit commises dans le gouvernement, et promettoit de se corriger. Si de pareils aveux font honneur à un particulier, rarement ils sont utiles à un prince. Ayyulipalipata s'appliqua beaucoup plus au gouvernement intérieur qu'à la guerre. Il mit en vigueur l'examen annuel des mandarins, qui étoit prescrit, mais négligé. Il y présidoit lui-même. Le but de cet examen étoit d'élever à un grade supérieur ceux qui avoient bien rempli leurs fonctions, et de faire descendre ceux qu'on trouveroit coupables de prévarication ou de négligence. Il associa des mandarins tartares aux chinois. On pourroit croire que ce fut pour se faire justice à lui-même, comme il la faisoit aux autres, qu'il voulut abdiquer l'autorité souveraine dont un prince si humble se jugeoit peut-être incapable; mais son fils refusa de remplir le trône que son père lui cédoit. Ayyulipalipata se désista de son projet; mais il déclara le prince héréditaire son lieutenant-général, et le chargea de toutes les affaires. Il ne régna que neuf ans, et mourut à cinquante-six; prince plus louable par l'absence des vices que par la présence des vertus.

Chotepala, neuvième kan, 1326.

A l'âge de dix-neuf ans, Chotepala, saisi des rênes de l'empire, le gouverna en prince consommé. Il réforma dans sa cour le luxe, les débauches, l'avarice, que la foiblesse de son père y avoit laissé subsister. Sa profonde vénération pour les ancêtres, et les rites religieux qui accompagnent ce culte, lui gagnèrent l'estime et l'amitié des Chinois. Ces sentiments furent augmentés par la diminution des impôts, et de grandes largesses faites avec discernement, d'après les conseils

de son ministre Paychu, homme excellent dans tous les genres. On accusa les censeurs de l'empire de s'occuper plutôt à parler mal de l'empereur, qu'à l'avertir de ce qui se passoit. Quelques uns furent punis. En général, de pareilles compagnies, quand elles rendent leurs observations publiques, sont fort à craindre pour le souverain. Trop de confiance perdit le jeune empereur. Il n'imagina pas que les parents d'un ministre qu'il avoit fait mourir justement songeroient à le venger s'ils le pouvoient; mais ils formèrent une conspiration de plusieurs grands mécontents des réformes, lesquels entrèrent à l'improviste dans le palais, tuèrent le prince et Paychu, son ministre. Chotepala n'avoit que vingt-trois ans. Il en avoit régné quatre. Paychu avoit peut-être montré trop d'aversion pour les lamas, qu'il traitoit de gens uniquement occupés du soin d'amasser de l'argent, et qui protégeoient des scélérats; mais pour l'empereur, il étoit généralement aimé. Il faisoit concevoir les plus grandes espérances, et sa mort causa une affliction générale.

Yésun Temûr, dixième kan. 1325. Les conspirateurs avoient dessein de mettre sur le trône un fils du prince Kanmala, qui commandoit alors sur les frontières de la Tartarie. Ils l'instruisirent de leur projet; mais, loin d'y consentir, il envoya des courriers pour avertir l'empereur. Ils arrivèrent trop tard : le crime étoit consommé. Yésun crut devoir user de prudence pour ne point aigrir les coupables. Il accorda d'abord une amnistie générale, et promut à des dignités quelques uns des plus distingués; mais, après ce premier effort de politique, il les punit presque tous par la mort, la prison, l'exil, et la confiscation des biens. On trouva mauvais qu'il en eût épargné quel-

ques uns. Il y eut à ce sujet des plaintes graves contenues dans un mémoire que l'empereur permit qu'on lui présentât publiquement, peut-être parcequ'il ne put l'empêcher. On l'exhortoit à sévir contre les ministres coupables d'injustices et de vexations, parceque l'impunité de pareils crimes fait craindre, avec juste raison, la ruine prochaine des empires. En conséquence, l'empereur étoit prié de visiter les prisons, pour découvrir s'il n'y avoit pas des personnes qui gémissoient dans l'oppression; d'envoyer par-tout des commissaires chargés d'examiner l'état des villes et des campagnes, celui des troupes, de distribuer des secours et même des remédes aux pauvres malades. On condamnoit la pêche des perles, comme faisant périr trop de monde; on mettoit des bornes à la valeur des pierreries que les gouverneurs achetoient à tout prix pour faire des présents à la cour, ne comptant pour rien la ruine des provinces, pourvu qu'ils soutinssent leur crédit par ce moyen.

Un prince, disoit-on, ne doit penser qu'à gouverner l'empire en père de ses sujets, et ne doit pas se reposer du soin de sa puissance sur les bonzes et les lamas auxquels il laisse trop d'autorité. Depuis qu'on s'occupe tant de sacrifices et de prières à Fô, le ciel a donné des marques continuelles de sa colère; et jusqu'à ce qu'on voie le culte de Fô aboli, et tous les bonzes chassés, on doit s'attendre à être malheureux. Il paroît qu'il y avoit un déchaînement contre les ministres de la religion de Fô, sur-tout contre les principaux, qui habitoient la cour, où ils étaloient un luxe scandaleux, et où la faveur des princesses leur donnoit un pouvoir dont ils abusoient au détriment des peuples. Le mé-

moire exhortoit aussi l'empereur à chasser de son palais les eunuques, les astrologues, les médecins, les femmes, et autres oisifs, dont l'entretien montoit à des sommes exorbitantes. L'empire, ajoutoit-on, est une famille dont l'empereur est le père. Il ne convient pas que parmi ses enfants il y en ait qui meurent faute de secours et de soins, pendant que d'autres regorgent de richesses. Encore moins convient-il qu'un prince croie indigne de sa grandeur d'écouter les cris des malheureux. Yésun ne fut pas tout-à-fait insensible à ces plaintes, mais il remédia peu aux désordres, et mourut dans son indolence, à l'âge de trente-six ans, après cinq ans de régne.

Hoshila, onzième kan. 1328.

Il laissoit un fils nommé Asukipa, qui avoit été nommé prince héréditaire, ce qui donnoit un droit incontestable à l'empire. Cependant une faction entreprit de mettre sur le trône deux fils d'Hayshan, nommés Hoshila et Tutemûr. Plusieurs grands furent massacrés. Ces crimes furent appelés punitions par le parti vainqueur. Aussitôt qu'Hoshila se vit sur le trône, il nomma son frère prince héréditaire. Il mourut subitement après un an de régne. On a soupçonné son frère d'avoir contribué à sa mort.

Tutemûr, douzième kan. 1329.

Si Tutemûr commit ce crime, il n'en jouit pas longtemps. Son régne, troublé par des conspirations, ne dura que trois ans. On remarqua qu'il fut le premier monarque tartare qui alla au temple du Ciel, et y sacrifia en personne. Il régla que, parmi les femmes de l'empereur, une seule porteroit le titre d'impératrice: sous Gengis-Kan, il y en avoit eu vingt-une, et cinq ou sept sous d'autres empereurs. Il mourut à l'âge de

vingt-neuf ans, et ordonna qu'on proclamât un des fils de son frère Hoshila.

Le premier qui fut placé sur le trône, nommé Ilinchipin, mourut au bout de quelques mois. Il avoit été reconnu par les soins de l'impératrice Pûtasheli. Quoiqu'elle eût un fils nommé Yentyekûtse, elle exigea qu'on exécutât les dispositions du feu empereur son époux. Quand Ilinchipin mourut, elle fit mettre sur le trône Touhan-Temûr, l'autre fils d'Hoshila, malgré les instances qu'on lui fit encore pour son propre fils. On ne pouvoit pas faire un plus mauvais choix. Touhan n'avoit de goût que pour le luxe, la mollesse et les plaisirs. Il étoit timide et cruel, qualités qui s'allient assez souvent. Il trembla, en montant sur le trône, à la vue de la grande puissance du ministre qui l'y avoit placé. Si celui-ci n'étoit mort à propos, peut-être Touhan s'en seroit-il défait, comme il se débarrassa de l'impératrice Pûtasheli, à laquelle il devoit la couronne, mais dont la grande puissance, fondée sur l'estime du peuple, l'effraya.

Touhan-Temûr, treizième kan. 1332.

L'éloignement qu'il avoit pour les affaires fut augmenté par la ruse d'un ministre, nommé Oga-Tay. Connoissant le caractère irrésolu et indolent de son maître, il lui traça le tableau de ses occupations comme un ouvrage impossible ; l'épouvanta par l'idée que s'il vouloit gouverner par lui-même, il tomberoit de faute en faute ; qu'il valoit par conséquent beaucoup mieux abandonner tous les soins de l'administration aux ministres, ce que fit le monarque ; mais comme il n'avoit ni solidité, ni constance dans le caractère, il changeoit perpétuellement de ministres,

changement qui fit naître des factions dans sa cour et des révoltes dans les provinces. Outre les capitaines et les chefs, qui profitoient du mécontentement des troupes et des peuples pour s'emparer de l'autorité dans les districts, il y en eut jusqu'à cinq qui se firent proclamer empereurs.

L'impératrice Ki, née en Corée, dominoit à la cour. Elle avoit un fils nommé Ayyeushilitata, dont le caractère indépendant se refusa à recevoir l'éducation des princes chinois. Elle consistoit à assister tous les jours aux leçons que des mandarins donnoient dans le palais. Les enfants de l'empereur y étoient mêlés avec les autres. Le prince héréditaire ne goûta pas les principes sévères des lettrés sur les causes de la ruine des dynasties. Il traitoit ce qu'on lui montroit de verbiage inutile et obscur : propos imprudents qui scandalisèrent les docteurs. L'impératrice, de son côté, peu scrupuleuse sur l'étiquette, se mettoit au-dessus des bienséances. Deux courtisans, quoique fort décriés par le déréglement de leurs mœurs, avoient les entrées libres dans le palais. On les y voyoit continuellement. Les censeurs de l'empire osèrent en porter des plaintes à l'empereur. L'impératrice les en fit punir par son foible époux. Vaine et entreprenante, elle voulut mettre ses parents sur le trône de Corée, fit assassiner le roi, et engagea son époux trop complaisant à seconder les usurpateurs. Il envoya, à sa sollicitation, une armée qui fut taillée en pièces, et ce malheur mit le comble aux désastres de l'empire.

1336. Pendant qu'il étoit attaqué de tous côtés, qu'il n'y avoit aucune subordination parmi les troupes, que

les peuples, épuisés par les mauvaises années, gémissoient sous le fardeau des impôts, parut sur les frontières du midi un homme d'une naissance obscure, nommé Chû. On croit qu'il avoit été élevé comme domestique dans un monastère de bonzes. Il prit parti dans les troupes lorsque les troubles commencèrent, devint chef de bande, s'associa plusieurs capitaines, dont les soldats réunis formèrent une armée. Il en eut le commandement, et fit à leur tête des exploits suivis de succès rapides. Chû se disoit destiné à donner la paix au monde, et à rendre les peuples heureux. Il eut l'adresse d'obtenir de ses généraux, d'abord espèce de brigands comme lui, qu'on ne pilleroit ni ne massacreroit. Cette manière généreuse de faire la guerre lui gagna le cœur des Chinois. Il mérita aussi leur estime, en les estimant lui-même, s'appliquant à connoître leurs lois, et à leur montrer de la confiance; pendant que l'empereur, à l'instigation de ses ministres, les traitoit en sujets suspects, et les faisoit désarmer. Comment ces peuples, vexés et méprisés par les Mogols, ne se seroient-ils pas attachés à un vainqueur qui disoit : « C'est aux « Chinois à gouverner les Tartares, et non pas aux « Tartares à gouverner les Chinois. »

Aussi la joie éclata dans toute la nation, quand Chû. 1364.
elle vit Chû recevoir le sceptre et le titre d'empereur, que ses compagnons de fortune le pressèrent de prendre. En s'asseyant sur le trône, il leur dit : « Je n'accepte la royauté que pour rendre les Chinois heu« reux. Il faut, au commencement de mon règne, « établir de bonnes lois : c'est par-là que les Mogols « ont manqué. A l'égard des rites et des cérémonies

« de la religion, je suis d'avis qu'avant toutes choses « chacun de nous pense sérieusement à réformer son « cœur. Jusqu'ici, ajouta-t-il, vous avez été mes chers « compagnons : continuez à m'aider, et n'ayons que « le bien en vue. » Ce que Chû proposoit, il l'exécuta. Il prit pour base de son gouvernement les lois pratiquées sous les dynasties les plus estimées. Les examens des gens de lettres, des officiers et de tous les hommes chargés de quelques fonctions publiques, recommencèrent. Il fit faire une recherche de tous les gens de mérite; il les employa selon leurs talents, à la guerre, à la navigation, aux arts, aux sciences, aux mathématiques, et les récompensa en prince généreux. Jamais aucune folle dépense ne put lui être reprochée. Il éloigna toujours de lui ce qui pouvoit amollir le cœur. Dans le palais qu'il fit bâtir à Nankin, sa capitale, il défendit de faire de trop grandes dépenses en meubles précieux, en raretés des pays étrangers, et en bannit sévèrement les statues et les peintures indécentes. Il gagna les cœurs des paysans, des artisans et du peuple, s'entretenant avec eux de ce qui les regardoit. Il avoit aussi grand soin de les indemniser de leurs pertes, et de leur donner des secours. Une conduite si louable ne suppose pas seulement, mais prouve un génie supérieur. Bravoure, science militaire, grandeur d'ame, équité dans la distribution des graces et des emplois; telles sont les qualités que l'histoire reconnoît dans la personne de Chû, le premier empereur de la dynastie des Mings.

Celle des Yvens s'éteignit dans la Chine, par les vices tout contraires de Touhan-Temûr. On fit courir sur cette race qui se perdoit tous les bruits qui pou-

voient l'avilir et la déshonorer. On disoit que les frères avoient empoisonné les frères, qu'un fils avoit pris les femmes de son père, qu'il n'y avoit plus dans cette famille ni religion, ni mœurs, qu'on avoit troublé l'ordre de la succession. Ceci regardoit particulièrement Touhan-Temûr, qu'on vouloit faire passer pour fils du dernier empereur Song, qui s'étoit fait lama en Tartarie. Kublay, disoit-on, étant devenu amoureux de la femme du lama, pour l'obtenir, avoit adopté son fils qui étoit Touhan-Temûr. Cette fable et beaucoup d'autres pareilles, qu'on hasarde dans les révolutions, étoient reçues avidement par le peuple. Chû les appuyoit par des victoires continuelles, le moyen le plus sûr de faire croire même les absurdités. Toute considération pour la race régnante se perdoit, en même temps que les moyens de résistance s'évanouissoient par les défaites.

Touhan-Temûr, voyant son rival près de sa capitale, 1368. ordonne qu'on emballe ses effets, fait préparer des voitures pour sa famille, reçoit les adieux de ses sujets, comme lorsqu'on part pour un voyage, gagne la Tartarie, va s'établir dans une ville, dont il se fait une nouvelle capitale. Chû ne le poursuivit pas. Aucun regret des Chinois ne troubla sa sérénité dans sa fuite. Il vécut encore deux ans, et mourut âgé de cinquante-un ans, après en avoir été trente-cinq empereur de la Chine et de la Tartarie, et avoir survécu deux ans à la perte de la première. Au défaut de quelque belle action de ce prince, nous finirons par une réponse très sensée de Tayping, un de ses ministres. Il avoit été disgracié. Un de ses amis lui conseilloit de se tuer, parceque apparemment il regardoit la disgrace comme

une ignominie ou comme un mal insupportable. Tay-ping répondit : « Je n'ai point commis de faute ; me « tuer, ce seroit m'avouer coupable. Laissons faire le « Ciel. »

1370. Ayyeushilitata, fils de Touhan-Temûr, qui ne s'étoit pas fait chez les Chinois plus d'honneur que son père, lui succéda en Tartarie. Lui et ses successeurs eurent de grandes guerres à soutenir contre les Chinois, qui, malgré la grande muraille qui les séparoit, trouvoient encore les Tartares trop voisins d'eux. Les Tartares de leur côté ne voyoient pas sans regret ce bel empire, dont ils avoient été chassés : motifs perpétuels de querelles entre ces deux peuples, qui n'ont pas cessé de se harceler et de se tourmenter ; mais on n'a, pendant près de trois cents ans, aucun détail sur ces hostilités réciproques, qui causèrent beaucoup de mal aux deux nations. Quant au sort des Mogols eux-mêmes dans la Tartarie, on sait qu'il a beaucoup varié. Ils sont devenus vassaux des Tartares Mantcheoux, qui ont à leur tour envahi la Chine. Inutilement les Mogols ont-ils voulu secouer le joug, ils sont assujettis.

KALKAS OU KALMOUKS.

Kalkas ou Kalmouks.

La troisième horde de Tartares, nommés Kalkas, et par corruption Kalmouks, est restée indépendante. Long-temps elle a formé un empire ; mais l'ambition d'un homme qui sut appeler la religion à l'appui de ses prétentions en a causé la dissolution. Les Kalkas

obéissoient pour le spirituel au grand-lama, qui du Thibet, où sa divinité repose dans un palais de délices, voit avec une sainte satisfaction ses lois respectées dans de vastes empires. Celui de Kalkas étoit un des plus beaux fleurons de cette couronne. Il avoit chez eux un représentant ou Khutuktu, qui s'ennuya de n'être dieu qu'en second, et de ne pas joindre à sa dignité l'autorité temporelle. Il excita et soutint un de ses frères contre le kan, chef temporel. Celui-ci réclama la suprématie du grand-lama. Le pontife envoya des espèces de légats, auxquels Khutuktu disputa la prééminence. Ce schisme causa des désordres. Les Chinois furent appelés par les partisans de Khutuktu. Les Cluts, autre branche de Tartares, soutinrent la supériorité du grand-lama. En 1696, Kang-hi, empereur de la Chine, avoit en Tartarie trois armées. Elles dispersèrent les Kalkas, qui s'étoient révoltés contre leurs défenseurs, et les réduisirent à ne plus faire corps de nation.

ÉLUTHS.

Les Eluths, sans qu'on sache comment ils se sont séparés de l'empire mogol, dont ils faisoient partie, se trouvent au commencement du quinzième siècle avoir un kan ou souverain de leur nation, qui ne descendoit pas de Gengis-Kan, dont la famille dominoit sur toutes les autres tribus tartares. Un de leurs kans, nommé Onchon, étant en guerre avec les Taikis, voisins de la Sibérie, fut attaqué de la petite-vérole Eluths.

dans son camp. Selon la coutume des Tartares, quand ils voient les signes de cette maladie, toute l'armée décampa, et laissa le kan seul dans sa tente. Les ennemis le trouvèrent ainsi abandonné, et en prirent tant de soin, qu'il se rétablit. Il vécut trois ans avec eux, sans se faire connoître, et, s'étant échappé de leurs mains, il arriva sur la frontière de ses états, d'où il fit savoir son aventure à son frère Sengha, qui non seulement s'étoit emparé du trône, mais avoit épousé sa femme. Sengha fut fort étonné d'une nouvelle qui lui enlevoit en même temps une couronne et une épouse qu'il aimoit. Il la consulta sur la conduite qu'il devoit tenir dans cette occasion délicate. Elle répondit que, puisque son mari vivoit, elle ne pouvoit se dispenser de retourner avec lui. Ce fut l'arrêt de mort du malheureux Onchon; au lieu d'ambassadeurs pour l'introduire dans son royaume, Sengha lui envoya des assassins qui l'en délivrèrent.

Ce crime ne resta pas impuni. Un frère d'Onchon, nommé Kaldan, vengea sa mort, et se fit élire kan des Eluths. Il se joignit aux Mogols, mais il succomba avec eux dans cette guerre, où les Chinois, sous Kang-hi, triomphèrent si complétement des Mogols. La destruction des Eluths fut si grande, qu'il ne resta dans ces vastes contrées que dix ou douze familles. Par-là Kang-hi établit sa domination jusqu'aux grands déserts et aux forêts qui sont les frontières de la Russie. Les uns disent que Kaldan fut tué dans une bataille; les autres, que, croyant ses affaires désespérées, il s'empoisonna. Cependant il eut un neveu, nommé Raptan, qui ne dédaigna pas les restes de ce vaste empire. Il sut même, par les encouragements qu'il donna à

l'agriculture, faire refleurir sa nation, et respecter ses armes dans le Thibet, où il fit une invasion heureuse. Les Eluths depuis ce temps se sont dispersés. Quelques hordes, poursuivies par les Chinois, ont réclamé la protection de la Russie. On voit qu'en 1720 quelques unes se rangèrent sous la domination de cette dernière puissance. On ne sait pas plus actuellement ce qui se passe dans ces vastes pays, qu'on ne connoît le cours de quelques grands fleuves, lorsque, avant de se perdre dans l'Océan, ils deviennent de petits ruisseaux.

KIPJAKS.

Les sultans des Kipjaks ont régné dans de vastes Kipjaks. 1210.
pays, et leur souche pousse encore des rameaux qui verdoient quelquefois. Gengis-Kan, satisfait de la conduite de Tushi, son fils, dans la guerre du Korasan, lui donna les grandes plaines qui s'étendent en largeur depuis la mer Caspienne jusqu'aux frontières de Russie. Outre les royaumes d'Astracan et de Casan, Tushi enclava dans ses possessions la petite Tartarie, et quelques provinces de l'Europe, dont il se composa un très grand empire, que ses successeurs étendirent ou virent resserrer, selon que le sort des armes leur fut favorable ou contraire. On compte, les uns dix-sept, les autres quarante-un de ces princes, dont l'histoire présente assez d'exploits pour conclure qu'en général ils ont été belliqueux. Batu, le second, vers le milieu du treizième siécle, soumit les Moscovites, les Bulgares, traversa la Russie, ravagea la Pologne, la Moravie, la

Dalmatie, et marchoit vers la Hongrie pour assiéger de là Constantinople, lorsque la mort mit fin à ses vastes projets. Burgha, le troisième, embrassa la religion mahométane, et la propagea dans ses états, à la fin du treizième siècle, à la place de celle de Gengis-Kan, qui étoit le pur déisme.

USBEKS.

Usbeks. 1318. Usbek, septième sultan, se concilia tellement l'affection de ses sujets, que, pour lui en donner une marque publique, ils prirent son nom. Le huitième sultan, nommé Jani-Bek, pénétra en Perse, et en rapporta en or et en bijoux quatre cents charges de chameaux, sans compter les autres effets de prix qu'il distribua à ses soldats. Le dixième sultan usbek eut à la fin du quatorzième siècle des alliances, puis des guerres, et encore des alliances avec ses voisins; c'est-à-dire des brouilleries et des raccommodements. Ces Usbeks sont différents de ceux qui avoisinent la Russie.

CRIMÉE.

Crimée. 1553. Les guerres sont les procès des souverains. Comme les particuliers se ruinent même en gagnant, les princes s'épuisent par leurs propres victoires. Les sultans kipjaks et usbeks, toujours en guerre avec les nations

environnantes, se trouvèrent insensiblement chassés par les Russes de leurs anciennes possessions vers la mer Caspienne, et resserrés dans la péninsule de la Crimée, qu'on appelle aussi petite Tartarie. La branche qui s'y est établie et perpétuée avoit le surnom de Keray, qu'elle porte encore. Depuis 1553 jusqu'à 1708 on compte en Crimée quarante sultans de ce nom, tantôt souverains, tantôt vassaux des Turcs, des Génois, qui ont possédé cette péninsule, et tout récemment même des Russes. Ceux qui les assujettissoient prenoient à leur égard le titre de protecteurs. Il y a à Jambal, port de Crimée, une espéce de dépôt de ces princes, où la Porte ottomane, lorsqu'elle étoit maîtresse du pays, prenoit les kans qu'elle vouloit mettre à la place de ceux qui lui causoient de l'ombrage. La Russie en trouve a[illegible] au besoin pour remplacer ceux qu'elle destitue. Ainsi ces princes, souverains précaires, sont devenus et continuent à être de nos jours les jouets de la politique de ces deux grandes puissances.

Nous avons vu les Tartares, sous différents noms, descendre de leur grand plateau vers la Chine et vers les parties méridionales de la Moscovie, d'où ils ont atteint la Crimée par derrière la mer Caspienne; nous allons les voir s'étendre autour de cette mer dans l'ancienne Perse; subjuguer les Bukharies, les Iraks; former la nouvelle Perse, et faire flotter leurs drapeaux dans les pays qu'arrosent le Gange et l'Indus.

BUKHARIE.

Bukharie, entre les Kalmouks, la Russie, le grand désert, les états du Mogol et la Perse.

La Bukharie est la Bactriane et la Sogdiane des anciens, avec leurs dépendances. La nature n'a rien refusé à ce pays pour en rendre le séjour agréable; les montagnes abondent en bois et en mines, les vallées en fruits et en légumes; l'herbe y croît de la hauteur d'un homme; les rivières fourmillent de poissons; c'est le plus riche terroir de toute l'Asie septentrionale. Elle se divise en deux parties, la grande et la petite; la grande se partage en trois: la Bukharie, proprement dite, la province de Samarcande et celle de Balk. Chacune a son kan particulier; mais un seul en possède quelquefois deux, presque jamais les trois. Bukhar, en mogol, signifie *savant*, et la Bukharie, *pays des savants*, parcequ'il a été un temps où les sciences y étoient fort cultivées, et où les Mogols y alloient, et y envoyoient leurs enfants pour s'instruire.

La Bukharie, proprement dite, possède un plus grand nombre de villes que les autres provinces. Il est étonnant qu'on ait bâti et conservé Bukhara, sa capitale, sur une rivière dont l'eau est si malsaine, qu'elle engendre dans les jambes des vers qu'il faut rouler tous les jours sur un petit bâton, jusqu'à ce qu'on en ait fait l'extraction entière; si on le casse, et s'il en reste une partie dans la jambe, on meurt immanquablement. Cependant il est défendu de boire d'autre liqueur que de l'eau et du lait de jument; quiconque seroit surpris avec du vin et de l'eau-de-vie dans sa

maison, ou même reconnu par son haleine en avoir bu, essuieroit une bastonnade. Cette rigueur vient du chef de la religion, qui est plus respecté à Bukhara que le kan même, qu'il dépose à son gré.

La langue des Bukhariens est celle des Persans, auxquels ils ont été long-temps soumis, mais dont ils sont à présent ennemis irréconciliables, parceque ces abominables hérétiques ne se font pas raser, comme eux et comme tous les Tartares, le poil de la lèvre supérieure. Ils ont quelques monnoies de cuivre et d'argent pour le courant; mais les gros paiements se font en or et argent qu'on coupe et qu'on pèse. Le commerce devroit être immense et florissant dans ce beau pays, qui est naturellement l'entrepôt entre la Chine, l'Inde, la Perse et la Russie; mais dans les villes il est entravé par la tyrannie des kans et de leurs officiers. Ils ne se font pas de scrupule, quand ils doivent d'un côté, d'aller acheter à crédit de l'autre; et par cette circulation d'emprunts, les marchands à la fin se trouvent presque ruinés. Les brigandages exercés dans le plat pays par les Tartares errants font encore plus de tort au négoce, qui, malgré ces inconvénients, se soutient par l'heureuse position et la fertilité du pays. Bukhara pourvoit les états du grand-mogol et la Perse de toutes sortes de fruits séchés d'un goût exquis.

Presque toutes les villes de la province de Samarcande, autrefois si florissante, sont ruinées, ou dans une grande décadence. La capitale, bien déchue de son ancienne splendeur, est cependant encore célèbre par une académie, la plus renommée de tous les pays mahométans, et très fréquentée. La province de Balk, mieux cultivée que les autres, produit au kan un ex-

cellent revenu. Il veille attentivement sur la liberté et la prospérité du commerce. Ses sujets trouvent dans leur pays des mines de rubis, d'or et d'argent qu'ils exploitent; quelquefois ils n'ont que la peine de ramasser ces deux riches métaux dans les rivières qui les charrient en paillettes.

On distingue trois nations différentes dans la grande Bukharie; les Bukhares qui sont les anciens habitants, les Jagatays ou Mogols qui s'y établirent sous Jagatay, second fils de Gengis-Kan, et les Tartares Usbeks qui en sont aujourd'hui en possession. Les Bukhares habitent les villes. Pour cela les Tartares les appellent *tajiks*, c'est-à-dire *bourgeois* ou *citoyens*. Leur taille est bien prise; ils sont assez blancs pour le climat. La plupart ont les yeux grands, noirs et vifs, le nez aquilin, le tour du visage bien formé, les cheveux noirs et très beaux, la barbe épaisse; en un mot ils n'ont rien de la difformité des Tartares parmi lesquels ils habitent. Leurs femmes, généralement grandes et bien faites, ont le teint et les traits admirables. Il y a peu de différence entre l'habit des deux sexes; il est long pour l'un et pour l'autre: celui des femmes est toujours plus orné. Leur religion est la mahométane. Ils subsistent du commerce et de leurs métiers. Jamais ils ne se mêlent de guerre ni de gouvernement. Ils laissent ce soin aux Usbeks et aux Kalmouks, et se contentent de payer exactement les impôts. Pour cette raison, les Tartares les méprisent et les traitent de gens lâches et simples. On ignore leur origine. Ils se disent venus d'un pays très éloigné. Des voyageurs conjecturent qu'ils descendent des dix tribus que Salmanasar, roi d'Assyrie, fit transporter dans le pays des Médes. On croit leur trou-

ver quelque ressemblance avec la physionomie juive, et quelque rapport avec ce peuple dans leur cérémonial de société.

Les Tartares Jagatays et les Usbeks sont le même peuple, sous deux dénominations. Ces Tartares Bukhariens passent généralement pour les plus civilisés des Tartares mahométans, quoiqu'ils soient aussi grands voleurs que les autres. Leur habillement est court, et propre à l'exercice, celui des femmes comme celui des hommes. Le riz bouilli et la chair de cheval sont leurs mets les plus exquis, et deux liqueurs tirées du lait de jument, leur boisson ordinaire. Leur langue est un mélange du turc, du mogol et du persan, mais qui approche le plus du dernier. Il n'y a pas long-temps qu'ils ont commencé à se servir d'armes à feu. Le dard, la flèche, sur-tout la lance, sont redoutables entre leurs mains. Ils ont aussi des cottes de maille, et un bouclier destiné à parer les coups de sabre. Les Tartares de la Bukharie sont les plus robustes et les plus vaillants des Tartares. Leurs femmes les accompagnent à la guerre, et ne craignent pas de se mêler aux combattants; il s'en trouve de très bien faites, d'assez jolies, et même d'assez belles.

Les chevaux des Usbeks n'ont ni poitrail ni croupe; ils ont le cou long et droit comme un bâton, des jambes fort hautes, et point de ventre: presque tous sont d'une maigreur affreuse, mais extrêmement vifs et presque infatigables. L'herbe la plus commune, et même un peu de mousse leur suffisent dans les occasions pressantes. Ces peuples sont presque toujours en guerre avec les Persans, qu'ils avoisinent par de grandes plaines qui favorisent leurs excursions; mais il ne leur

est pas si facile de pénétrer dans les états du grand-mogol, dont ils sont séparés par de hautes montagnes. Ceux d'entre eux qui tirent leur subsistance des bestiaux habitent sous des tentes comme les Kalmouks, et campent de côté et d'autre, suivant les commodités qu'ils trouvent. Ceux qui cultivent des terres forment des villages et des hameaux.

La petite Bukharie est appelée ainsi, non qu'elle soit moins grande que l'autre, mais parcequ'elle est moins fertile et moins peuplée; elle est composée d'une très longue chaîne de montagnes, qui s'élèvent sur des déserts sablonneux, depuis les Kalmouks jusqu'au nord-ouest de la Chine, le long des Mogols et du Thibet; elle ressemble à une mer parsemée d'îles et de rochers. On conçoit que pour aller d'un lieu habité à l'autre on éprouve des difficultés, et on court des risques, étant sans cesse épié par les Tartares qui infestent ces plaines, comme les pirates infestent les côtes. Ce pays donne du musc, beaucoup de poudre d'or, des pierres précieuses, sans en excepter les diamants; mais les habitants ne savent ni les tailler, ni les polir. Les rivières qui charrient l'or et l'argent se perdent dans les sables. Il y a des parties de ce désert qui n'ont ni herbes, ni eau. D'autres sont partagées par des langues d'assez bonnes terres, que les voyageurs du pays connoissent, moins bien cependant que leurs chameaux, qui les sentent de loin, et se hâtent d'y arriver pour se rafraîchir.

Quoique les habitants de la petite Bukharie ressemblent à ceux de la grande, il y a cependant entre eux des nuances qu'il est bon de remarquer. Ils sont plus basanés, apparemment à cause de la réflexion

des sables du désert. Ils aiment mieux le commerce, et ils y sont plus habiles. Ils diffèrent aussi par les habillements, qu'ils portent plus longs. Les femmes y sont plus parées et se teignent les ongles de rouge. Leur ameublement n'est rien moins que fastueux. Ils ont des coffres garnis de fer, rangés le long des murailles, sur lesquels on met pendant le jour des matelas, dont on se sert pendant la nuit. Ils couchent nus, ne se servent ni de tables, ni de chaises, ni de couteaux, ni de fourchettes. Ils posent leurs mets sur une nappe qui leur sert aussi de serviette. Ils ont, avant nous, inventé une espéce de tablettes composées de viandes hachées, qui se gardent, et dont ils font de bonnes soupes dans les voyages. Leur thé se prépare avec du lait, du beurre et du sel. Ils connoissent aussi le pain.

Comme les Bukhariens achétent leurs femmes, les filles forment chez eux une vraie richesse. La loi défend aux futurs de se parler et de se voir depuis le contrat jusqu'à la célébration. On ne dit pas si l'intervalle est long. Voici une autre loi au moins aussi bizarre; les époux ne se voient point pendant la cérémonie qui se fait devant le prêtre. Le marié ne peut parler à sa femme qu'après le dîner, et fort briévement. Il la quitte, revient le soir, la trouve au lit, se couche auprès d'elle tout habillé, en présence d'autres femmes. Cette farce se renouvelle pendant trois jours; le mari n'use de ses droits que le quatrième. La femme, après son accouchement, est, pendant quarante jours, regardée comme si impure qu'elle n'a pas même le droit de faire des prières. La polygamie passe pour un péché; mais la plupart veulent bien le commettre. Il y a des hommes qui ont jusqu'à six femmes et plus.

Un médecin dans ce pays est un homme qui lit au malade un passage de quelques livres, souffle sur lui plusieurs fois, lui fait voltiger un couteau fort tranchant autour des joues, pour couper la racine du mal. Si le malade meurt, on lui met l'Alcoran sur la poitrine. Cette pratique marque que le mahométisme est la religion dominante. Cependant les Kalmouks, plongés, disent les auteurs, dans une grossière idolâtrie, ne croient pas qu'il soit permis de faire violence à personne pour cause de religion. Les Bukhariens disent que Dieu communiqua l'Alcoran aux hommes, d'abord par le ministère de Moïse et des prophètes; qu'ensuite Mahomet en donna l'explication. Ils ont beaucoup de vénération pour Jésus-Christ, qu'ils regardent comme un grand prophète. Ils le font naître de la vierge Marie, sans commerce avec aucun homme; mais ils accompagnent la naissance de la mère et de l'enfant d'une infinité de fables. Quand elle porta le nouveau-né à ses parents, ils accablèrent la Vierge de reproches. Elle pria l'enfant de la justifier, et il plaida victorieusement la cause de sa mère. Jésus, selon eux, fut exposé à la persécution, et poursuivi par des assassins. Dieu le fit disparoître, et punit ces scélérats, en leur donnant successivement la figure du prophète. Les ennemis qui le poursuivoient, trompés par la ressemblance, se jetèrent sur eux et les tuèrent.

Les Bukhariens croient à la résurrection et à une autre vie; mais ils ne peuvent se persuader qu'aucun homme soit condamné à des peines éternelles. Au contraire, ils prétendent que le démon étant auteur du péché, c'est sur lui seul que tombera le châtiment. Raisonnablement, les coupables devroient avoir aussi

leur part, ne fût-ce que pour les intimider dans ce monde. Ils mettent différents degrés dans le paradis et l'enfer, et précipitent dans le plus profond du gouffre les menteurs, les trompeurs, et les boute-feux ou semeurs de discorde. Il y a un élu sur cent hommes et un sur mille femmes. C'est un péché de dire que Dieu est au ciel : il est par-tout. C'est déshonorer son immensité que de borner sa présence à quelque lieu. Ils ont cinq heures marquées pour la prière, et un jeûne d'un mois, très rigoureux pendant le jour, mais dont il est permis de se dédommager pendant la nuit.

Dans la grande Bukharie ont régné vingt-cinq princes descendants de Gengis-kan par Jagatay, son fils aîné. Leur empire a subsisté cent soixante-dix ans, et a fini la seconde année du quinzième siécle par la discorde entre parents qui s'expulsoient du trône les uns les autres. Le dernier n'étoit plus qu'un prince titulaire à la suite de Tamerlan, dont il commandoit quelques corps d'armée. Les kans de la petite Bukharie descendoient aussi de Gengis-Kan par le même Jagatay; mais la ligne directe a été moins continuée chez eux; elle a été interrompue : on la trouve presque effacée au commencement du quatorzième siécle; elle reparoît par intervalle jusqu'à la cinquième année du dix-septième. Peut-être existe-t-elle encore, mais on l'a perdue de vue.

La vocation de Togalak, le premier de ces princes qui a embrassé le mahométisme, est accompagnée de circonstances singulières. Il rencontre en chassant un marchand mahométan, qu'il traite brutalement. La patience du bon musulman touche le prince. Il promet d'embrasser une religion qui inspire tant de vertu, mais

il oublie sa résolution. En vain l'apôtre musulman veut le faire souvenir de sa parole, il ne peut obtenir d'accès auprès du prince, non plus que son fils qu'il charge en mourant de cette bonne œuvre. Celui-ci, toujours repoussé du château du kan, s'avise d'aller un matin faire sa prière sur une colline peu éloignée, et la fait à si haute voix, qu'il réveille Togalak. Faire venir le dévot, lui demander pourquoi il crie ainsi, se rappeler sa promesse, se convertir, furent l'affaire d'un moment. Ses courtisans l'imitent, à un près, qui cependant promet de se rendre à une condition. « Il y a ici, dit-il, un Mogol « d'une force extraordinaire ; si le Mahométan veut lutter avec lui et qu'il le mette à terre, j'embrasserai sa « religion, mais pas autrement. » Le missionnaire accepte, et, aussi bien partagé apparemment de la main que de la voix, d'un revers il étend le Mogol à terre, où il demeure quelque temps sans connoissance. L'efficacité de cette instruction convertit sur-le-champ le Tartare et son champion.

IRAN.

L'Iran, entre le Ghilan et le Turkestan.

Ce que nous allons dire des princes qui ont régné dans l'Iran est commun à ceux qui ont régné dans la Bukharie. Ces deux pays ont été le théâtre où les célèbres Tartares Gengis-Kan, Tamerlan et leur postérité ont signalé leur valeur et leur puissance. Les Orientaux appellent Iran les deux Irak, l'Arabique ou Babylonienne, et la Persienne. Nous les intitulerons aussi de ce nom. Il est ici principalement question de la se-

conde, qui a mantenant Ispahan pour capitale. La Perse moderne ou la Perse des Sophis nous occupera ensuite. Et pour ne rien laisser en arrière de ce qui regarde les Tartares et leurs voisins, nous jetterons un coup-d'œil sur l'empire du golfe Persique, les Turkomans et les grands Usbeks, avant d'entrer dans l'Inde.

Depuis la mort de Gengis-Kan, en 1227, l'Iran fut Hulagu. gouvernée par des capitaines que ses successeurs y envoyèrent jusqu'à l'année 1251, que Mengko, quatrième kan des Mogols, confia cette province à Hulagu, son frère. Il la purgea des Ismachiens, ce peuple d'assassins qui faisoient trembler les rois, s'étendit dans l'Iconie, prit Bagdad et le calife, s'empara d'Alep, de Mosul., de Damas et d'une partie de la Syrie. Il fit toutes ces conquêtes en six ans, et il est reconnu pour chef de la dynastie des princes mogols en Perse. Elle doit cependant remonter à Gengis-Kan, de qui celle-ci descendoit.

Abaka, son fils, fut attaqué par Barka, kan de Bukha- Abaka. 1265. rie, descendant de Gengis-Kan comme lui, et par un autre aussi de la postérité de Jugutar. Ainsi ces princes ne respectoient déja plus les liens de la parenté. Abaka repoussa les mamelucs d'Egypte, et pénétra aussi en Syrie. Il mourut empoisonné par son visir qu'il vouloit disgracier.

Son fils Ahmed lui succéda par le choix des grands Ahmed. 1282. de la nation; mais il perdit leur estime en embrassant le mahométisme, que les Mogols avoient alors en aversion. Son neveu, nommé Argun, crut l'occasion favorable pour se placer sur le trône; l'oncle le fit prisonnier, ordonna qu'on le fît mourir, et s'éloigna laissant l'exécution à faire; mais les mécontents délivrèrent son

neveu, le mirent à leur tête, coururent après Ahmed qui ne se doutoit de rien, l'atteignirent et le tuèrent.

Argun. 1284. Porté sur le trône en haine du mahométisme, Argun se déclara assez ouvertement contre cette religion pour faire craindre à ses zélateurs qu'il ne la détruisît. Il écarta en effet un visir habile qui la protégeoit, et donna toute sa confiance à un médecin juif; mais lorsque aidé par son ministre il méditoit l'anéantissement de l'islamisme, la Providence, qui, disent les musulmans, veille toujours à sa conservation, et les prières des fidèles, empêchèrent cette révolution. Argun tomba malade, et avant qu'il mourût son juif fut tué.

Ganjatu. 1291. On prit pour lui succéder Ganjatu, fils d'Abaka. Son nom en mogol signifie excellemment beau. Il faisoit bien administrer la justice; mais il se déshonora par ses débauches. Plusieurs seigneurs dont il avoit enlevé les filles conspirèrent contre lui et le tuèrent. D'autres disent qu'on s'en défit, parcequ'il vouloit introduire en Perse la monnoie de papier.

Baydu. 1293. Baydu, son oncle, ne régna que huit mois. Il étoit accusé d'avoir participé au meurtre de Ganjatu. Un fils d'Argun, nommé Gazan, crut de son devoir de venger Ganjatu, ou plutôt trouva que c'étoit un bon prétexte pour envahir le trône. Les deux compétiteurs écoutèrent tous deux des propositions de paix que leur firent les seigneurs. Ils se virent, conçurent des soupçons, se tendirent des piéges. Baydu, le moins habile, y succomba.

Gazan. 1294. Gazan sorti du Korasan, où il régnoit tranquillement, pour prendre la couronne de l'Iran, fut inquiété par quelques uns de ses parents, qui auroient aimé le sceptre de Perse autant que lui. Neuruz, son émir, réprima

leur desir. En récompense, sur des soupçons mal fondés, Gazan le fit tuer. Ce prince attaqua la Syrie avec succès ; mais aussitôt qu'il l'eut quittée, les garnisons mogoles furent égorgées. Il gouverna avec assez de sagesse et d'équité, et n'en fut pas moins assassiné après onze ans de règne.

On ne sait s'il avoit des fils ; mais Algiaptu, son Algiaptu.
successeur, ne l'étoit pas. Il posséda aussi le Korasan, 1303,
tâcha de reprendre la Syrie, mais y fit d'inutiles efforts. Les Turcs l'attaquèrent ; il les repoussa. La ville de Sultanie lui doit son origine. Algiaptu en fit sa capitale. Plus qu'aucun des descendants de Gengis-Kan, il fit fleurir la justice et la religion dans ses états, quoiqu'il n'eût que vingt-quatre ans quand il monta sur le trône. Il en régna douze.

L'amour et d'autres intrigues troublèrent le règne Abusaïd. 1318.
d'Abusaïd son fils. Le père avoit deux visirs ou ministres, tous deux fort intelligents. Le fils les conserva ; mais n'eut pas l'autorité ou l'adresse d'entretenir la bonne intelligence entre eux. L'un supplanta l'autre, par le secours de Juban, généralissime, qu'il avoit gagné ; de manière que ces deux hommes devinrent les maîtres ; mais, par la mort du visir, toute l'autorité se réunit bientôt entre les mains de Juban, grand homme de guerre. Pour se l'attacher de plus en plus, le sultan lui donna sa propre sœur en mariage.

Juban avoit une fille d'une rare beauté, nommée Khatun. Soit que le prince ne la connût pas d'abord, soit bizarrerie, il n'en devint amoureux qu'après qu'elle se fut mariée à un seigneur, nommé Hassan. Le sultan, entraîné par sa passion, la demande d'autorité à son père, se fondant sur la loi des Mogols, que tout parti-

culier est obligé de répudier sa femme, lorsque le sultan la veut épouser. Le père ne veut pas consentir à ce divorce, et éloigne sa fille et son gendre de la cour. Le prince, piqué, laisse éclater des sentiments qui donnent de l'inquiétude au général. Celui-ci se retire dans le Korasan, où il étoit fort aimé, et y lève une armée. Malgré son habileté, la guerre ne lui fut pas favorable. Après quelques succès, la plus grande partie de ses troupes, gagnée par les émissaires du souverain, l'abandonna. Il se réfugia chez un homme autrefois son pupille, et qui lui avoit de grandes obligations; mais le pupille ne résista pas aux offres éblouissantes d'Abusaïd : il fit tuer son tuteur, et envoya sa tête au prince.

Lorsqu'il alloit pour recevoir la récompense promise, il fut fort étonné d'apprendre que Hassan avoit cédé sa femme au sultan, et que celle dont il venoit de faire mourir le père jouissoit du plus grand crédit auprès de son nouvel époux. Il avança cependant; mais il fut reçu froidement, et dut s'estimer heureux de ce qu'on le laissa repartir frustré de toutes les promesses. L'autorité de Khatun lui fit des envieux. Ils troublèrent l'esprit du prince par la jalousie, en lui persuadant que sa femme voyoit en secret son premier époux. Si elle ne le détrompa point, elle l'apaisa, comme sait faire en pareilles occasions toute femme habile; mais les soupçons revinrent, et, de peur d'en être à la fin victime, elle lui fit donner du poison. Il mourut âgé de trente-deux ans, après en avoir régné dix-neuf.

1337. Abusaïd, trop jeune pour gouverner, d'ailleurs jouet de ses passions et de celles des grands, des ministres et des généraux, laissa un royaume plein de troubles.

Les Mogols ne reconnurent plus la race de Gengis-Kan. Les seigneurs se cantonnèrent dans les provinces, qu'ils mirent au pillage, s'attaquant réciproquement. Deux tribus se distinguèrent entre les autres; l'Ikanienne, descendue d'Hulaku, ancien sultan, et la Jubanienne, de l'infortuné généralissime Juban. La première régna soixante-six ans dans l'Irak arabique, et la seconde seulement vingt ans dans l'autre partie, et dans l'Irak persique. Toutes ces petites puissances se confondirent enfin dans celle de Tamerlan.

Timûr-Bek, que nous connoissons sous le nom de Tamerlan, naquit au milieu des troubles de l'Iran. Il avoit vingt-cinq ans lorsqu'il perdit Tragai, son père, un des généraux qui, après la mort d'Abusaïd, s'étoient emparés d'une partie de ce pays. Pour sauver ses possessions, il fut obligé de s'allier à ses voisins, dont le principal étoit l'émir Hussayn. Ils coururent l'un et l'autre de grands hasards dans les guerres qu'ils eurent à soutenir. Timûr paya vaillamment de sa personne dans toutes les circonstances dangereuses. Il savoit commander aussi bien que combattre. Il éprouva tout ce qu'on appelle fortune de guerre: vainqueur, défait, prisonnier, relâché, blessé, fuyant presque seul dans les déserts, reparoissant avec quelques vagabonds ramassés, grossissant sa troupe, reçu dans les grandes villes, tantôt en bonne intelligence avec Hussayn, tantôt séparé de lui, mais à la fin plus puissant dans son parti que ce collègue, dont la jalousie, l'avarice et les mauvaises qualités perçoient et séparoient de lui troupes et généraux, pendant que la bravoure de Timûr, son affabilité, sa droiture, lui gagnoient tous les cœurs.

Tamerlan. 1359.

Leur empire s'étoit cependant étendu, malgré l'antipathie de leurs caractères; mais Timûr avoit la modestie de paroître n'y prendre que le second rang dans ce qui leur étoit commun relativement au gouvernement général des états qu'ils avoient ajoutés à leurs premières possessions. Hussayn ne fut pas encore content des droits que Timûr lui laissoit; il lui dressa des embûches, chercha à le surprendre, et poussa si loin ses fureurs, que Timûr, forcé de se défendre, lui déclara la guerre. Elle ne fut pas avantageuse à Hussayn. Tous les princes, tributaires ou vassaux, embrassèrent le parti de Timûr. Il assiégea son rival dans Balk, où il s'étoit retiré, et le fit prisonnier. Quand on le lui présenta, le souvenir de leur ancienne alliance lui arracha des larmes. On demandoit qu'il prononçât sur son sort. Il répondit simplement: « Je renonce au « droit que j'ai de lui ôter la vie. » Les émirs ou grands de l'empire, voyant l'attendrissement de Timûr, et craignant le ressentiment d'Hussayn, s'il restoit en vie, ne jugèrent pas à propos de prendre la renonciation de l'empereur comme une parole de grace. Ils suivirent le prisonnier, lorsqu'on l'eut retiré de sa présence, et le tuèrent. Ainsi Timûr se trouva seul à la tête d'un grand empire. Il l'augmenta encore par des victoires qui lui ont assigné une place entre les plus illustres conquérants, sous le nom de Tamerlan.

1369. Il est difficile de décider si les guerres que Tamerlan eut à soutenir, en montant sur le trône, contre beaucoup de princes qui refusèrent de secouer le joug ou le secouèrent à regret, doivent être appelées révoltes. On jugeroit par sa conduite à leur égard qu'il ne les regardoit pas ainsi. Il traitoit ces petits souverains, non

pas en rebelles, mais en princes qui succomboient dans une défense légitime. Il y a des exemples qu'il leur pardonnoit des deux et trois fois, les appeloit à sa cour, les y retenoit par les présents, les charges et les honneurs. Au contraire, il usoit d'une sévérité approchant souvent de la barbarie envers les sujets, qui n'avoient pris les armes, et n'avoient résisté opiniâtrément qu'à l'instigation de leurs émirs. On ne voit pas trop le motif de cette injuste conduite; à moins qu'elle ne tendît à inspirer aux peuples de la haine et du mépris pour les princes qui, les ayant entraînés dans le danger, non seulement ne les en délivroient pas, mais encore tiroient avantage de leur malheur. Comment les peuples ne se liguent-ils pas pour ne point se battre?

Que de flots de sang a fait couler l'ambition de Tamerlan, qui disoit, « qu'il n'étoit ni concevable ni convenable que la terre fût gouvernée par deux rois. » Sa première expédition, quand il eut été reconnu empereur, fut contre la Gétie; la seconde contre le Korasan. Les peuples de ces pays, tous belliqueux, ne furent point domptés sans opposer une vigoureuse résistance. Il revint plusieurs fois à la charge contre eux; mais enfin il les soumit, et les difficultés augmentèrent sa gloire et sa puissance. Sa cour devint celle d'un monarque supérieur à tous les autres. Ses officiers portoient le nom de kans, sultans, ce qui équivaut au nom de roi, et de nos dignités les plus éminentes. Il étoit environné d'émirs, grands officiers civils et militaires, de scheiks descendus de Mahomet, hommes fort respectés, qui s'appliquoient aux sciences, et professoient toute la sévérité de la religion.

Tamerlan avoit fixé son séjour à Samarcande; mais 1381.

il fit agrandir, et rendit superbe une autre ville, nommée Kesh, qui avoit été aussi un séminaire de sciences, et l'enrichit des ornements qu'il trouva dans la capitale des rois des Guris; il enleva même les portes, artistement travaillées, et chargées d'inscriptions curieuses, qu'il fit transporter dans sa nouvelle ville. Il y réunit les trésors des rois Guris, qui consistoient en argent monnoyé, pierreries brutes et ouvragées, trônes très riches, couronnes d'or, vaisselle, brocarts d'or et d'argent, et autres choses précieuses, amassées pendant des siécles. On leva aussi, en forme de rançon, une taxe sur les habitants, plus heureux que ceux de la Gétie, qui osèrent résister aux armes du conquérant. Il fit dans cette dernière province près de deux mille esclaves. Par son ordre, on les entassa tout vivants les uns sur les autres, avec du mortier et des briques, afin d'en construire des tours. Cette horrible cruauté a plus d'une fois été employée par Tamerlan.

Ces atrocités sont étonnantes dans un homme qui ne manquoit pas de sensibilité; mais il n'en avoit apparemment, comme bien d'autres qui ne sont pas princes, que pour ce qui le touchoit de fort près. Par exemple, à la mort de son fils Géanghir et de deux de ses femmes, il éprouva une douleur qui le réduisit à une espéce de stupeur. Il resta renfermé dans le palais, s'abandonnant aux larmes, aux regrets, négligeant toutes les affaires, s'occupant uniquement de prières. A la fin, sur les représentations de ses ministres, il revint à ses travaux ordinaires, « convaincu, disoit-« il, qu'une heure employée par le souverain à admi-« nistrer la justice est plus utile et plus importante

« que le culte qu'il rendroit à Dieu, et les prières qu'il « lui adresseroit pendant toute sa vie. »

Il seroit fatigant de le suivre dans toutes ses con- 1387.
quêtes en Perse, en Arménie, en Géorgie, dans le Turkestan, le Korasan, chez les Kipjaks, les Turcomans, devant Astarabad, Tauris, et mille autres villes qu'il prit par capitulation ou d'assaut. Les dernières obtenoient rarement grace. A la honte des féroces vainqueurs, pour prévenir de pareilles horreurs, s'il étoit possible, on doit rapporter la terrible exécution d'Ispahan, capitale de la Perse, qui s'étoit révoltée. Tamerlan ordonna qu'on fît main-basse sur tous les habitants, à l'exception de ceux qui avoient sauvé la vie à quelques uns de ses soldats. Afin de s'assurer de l'exécution de ses ordres, chaque compagnie fut obligée de fournir un certain nombre de têtes. On se les achetoit, pour compléter son contingent. On les épargna si peu, qu'à la fin elles furent vendues au plus vil prix. D'après les registres du divan, leur nombre se monta à soixante-dix mille, dont on construisit des tours en plusieurs endroits de la ville.

D'Ispahan, Tamerlan porta ses armes toujours victorieuses dans la Russie, traversa les grands fleuves du Volga, du Jaik, de l'Obi, pénétra jusqu'aux parties septentrionales de la Moscovie, vit la mer Glaciale, conduisit ses troupes dans des lieux où, pendant des mois entiers, elles ne virent pas de trace d'hommes. Il prit les places les plus importantes de ces contrées, telles qu'Astracan, Tobolsk, Moscou, et traita celles qui se défendirent trop à son gré à-peu-près comme il avoit traité Ispahan. Ce prince envoya des

armées contre les Kurdes, nation errante, qui vivoit de brigandages ; mais qu'avoit-il à leur reprocher, lui qui pilloit l'Asie, et venoit les troubler jusque dans leurs déserts ? Il faut avouer que, s'il cueillit des lauriers dans ces expéditions, il les mérita par son habileté, ses soins, sa vie laborieuse, son courage. Aussi ne souffroit-il pas l'ombre même de la lâcheté. Pour un léger avantage qu'un de ses capitaines avoit laissé remporter, il lui fit raser la barbe, après l'avoir sévèrement réprimandé; on lui peignit le visage avec de la céruse et du vermillon; on lui mit une coiffe, comme à une femme. En cet état, on le fit courir nu-pieds par la ville.

Au contraire, il récompensoit magnifiquement les braves qui le secondoient. Après ses victoires, il aimoit à voir ses armées se délasser de leurs travaux dans des jeux et des festins qu'il faisoit durer plusieurs jours. Alors il donnoit à ses généraux des vestes d'honneur et des pierreries, s'intéressoit à leur bonheur, assistoit à leurs noces, et, dans les prospérités qui lui arrivoient, recevoit leurs félicitations avec les témoignages d'une véritable sensibilité. A l'occasion des compliments que lui fit sa sœur pour son petit-fils qui lui étoit né, il donna un festin magnifique. Les tentes tenoient un espace de deux lieues. Son pavillon, placé sous un dais, soutenu de quarante colonnes, étoit aussi spacieux qu'un palais. Quand tout fut prêt, l'empereur s'avança, la couronne sur la tête et le sceptre à la main, s'assit sur un trône dressé au milieu de sa tente, et orné de pierreries. Un grand nombre des plus belles femmes de l'Asie occupoient les deux côtés du trône, couvertes de voiles de bro-

carts d'or et chargées de pierreries. La musique étoit placée sur deux lignes. Neuf maîtres d'hôtel, avec des masses d'or, précédoient le service, et étoient suivis d'échansons, qui tenoient des bouteilles de cristal remplies de vin rouge de Schiras, de vin blanc de Mazandéran, de vin gris de Kostronon, et d'eau-de-vie aussi claire que l'eau de roche. La multitude des belles femmes, dont les cheveux tressés pendoient jusqu'à terre, donnoit un grand éclat à cette assemblée. La fête finit par des spectacles et des danses. Elle peut donner une idée de la magnificence et de la galanterie asiatiques.

On a aussi la description de deux palais bâtis par Tamerlan; l'un près de Samarcande, ouvrage des plus habiles architectes de Perse et de Bagdad. Il y avoit un pavillon à chacun des quatre coins. Les murailles furent peintes à fresque, et ces peintures égaloient les tableaux des plus grands maîtres. On pava la cour de marbre. Le bas des murs, tant en dedans qu'en dehors, fut revêtu de porcelaine. Son autre palais plus éloigné de la capitale, étoit dans une belle plaine. Il le nomma le *Jardin qui réjouit le cœur*, et ajouta également à ce nom celui d'une sultane favorite. C'étoit un carré régulier; au milieu de chaque côté s'ouvroit une porte. L'édifice avoit trois étages tous voûtés. Les plafonds étoient ornés de fleurs à la mosaïque, et les murailles revêtues de porcelaine. On le décora de tout ce qui peut charmer les yeux : ce palais joignoit l'agrément à la solidité. Une enceinte de colonnes de marbre lui donnoit un air de grandeur. Le jardin fut symétriquement partagé en carrés pour des légumes, et en vergers. Les allées étoient bordées,

les unes de sycomores, les autres d'arbres fruitiers, et chacun des quatre coins étoit orné d'un pavillon, incrusté des plus belles porcelaines, rangées avec un art admirable.

1397. Pour que Tamerlan ne se fixât pas dans ces beaux lieux, il falloit que le mouvement des marches, le fracas des armes, fussent devenus pour lui un besoin bien impérieux. Des contrées septentrionales de l'Asie, son ardeur infatigable de conquêtes le ramena au midi, dans les pays fortunés qu'arrosent l'Indus et le Gange. Il fut encore excité à cette entreprise par un zéle fanatique pour le mahométisme. Ce prince étoit très dévot. Ses historiens remarquent que dans ses voyages, s'il y avoit, même à une grande distance, un tombeau de quelque saint révéré, il ne manquoit pas de se détourner pour aller le visiter. Mais il ne montra, dans aucune occasion, autant de ce prosélytisme qui rend cruel, que dans la guerre de l'Indostan, et dans celle de Géorgie qui la suivit.

Il s'étoit déja promis de porter ses armes dans la Chine, pour exterminer les infidéles. Malheureusement pour les Indiens, quelques uns de ses généraux, par une suite d'hostilités, pénétrèrent chez eux. Aussitôt que Tamerlan en reçut la nouvelle, son zéle s'enflamma. Il résolut d'avoir part à la gloire de la Gazi, c'est-à-dire de la guerre sainte, et se détermina à marcher en personne; car, quoiqu'on professât le mahométisme à Delhi, ainsi que dans plusieurs villes de cet empire, la plus grande partie étoit habitée par les Guèbres, adorateurs du feu, traités d'idolâtres par les Mahométans. Quand ceux-ci se sentirent appuyés par un si puissant protecteur, ils se plaignirent des

vexations des Guèbres, le peuple le plus doux et le moins intolérant de la terre. Sans autre examen, Tamerlan tombe sur ces prétendus persécuteurs, en fait un grand massacre, les poursuit, les uns dans les murailles de leurs villes, les autres dans les cavernes des montagnes. Ceux des villes éprouvèrent par-tout un sort barbare, arrachés de leurs maisons, livrés à des soldats brutaux, et vendus comme esclaves. Une de ces villes offrit de racheter, par argent, la vie de ses habitants; mais, pendant qu'on disputoit sur le prix, les troupes de Tamerlan entrent par la brèche, le sabre à la main. Les Guèbres dispersés mettent eux-mêmes le feu à leurs maisons, jettent dans les flammes leurs biens, leurs femmes, leurs enfants, et périssent jusqu'au dernier, en se défendant bravement sur ces ruines fumantes. Les habitants de ces cavernes, qui se croyoient inaccessibles, sont étonnés de voir des coffres de bois, suspendus à des chaînes, vomir, a l'entrée de leurs repaires, des soldats féroces, qui les suivent dans l'obscurité et les sinuosités de ces antres, et les poignardent.

Ainsi ce fut plutôt une chasse qu'une guerre, jusqu'à ce que les grandes armées se trouvassent en présence; celle des Indiens étoit commandée par sultan Mhamûd-Kan, empereur des Indes, accompagné de plusieurs rois, ses alliés et ses vassaux, qui lui avoient amené l'élite de leurs troupes. Avant la bataille, on représente à Tamerlan que son camp regorgeoit de prisonniers, presque tous Guèbres et idolâtres, qui pendant le combat pourroient bien se joindre aux ennemis. «Qu'on les tue», s'écrie-t-il, et enmoins d'une heure on en massacra plus de cent mille. Après cet

affreux préliminaire, on en vint aux mains avec une fureur digne de gens qui combattoient, les uns pour la défense de leurs foyers, de leurs femmes, de leurs enfants; les autres pour la gloire d'une religion qui promettoit des récompenses magnifiques aux martyrs tués dans les combats. Les fanatiques l'emportèrent, non sans une vigoureuse résistance, qui causa une grande perte aux vainqueurs. Mhamûd et ses généraux s'enfuirent, et abandonnèrent le pays à ces hordes effrénées, comme on laisse répandre les eaux d'un torrent qu'on n'a pu détourner.

Delhi, la capitale, fut prise et détruite. Beaucoup d'autres villes très importantes éprouvèrent le même sort. Il n'étoit accordé aucune grace aux Guèbres. Par-tout ils furent passés au fil de l'épée. Ce n'est pas exagérer que de dire qu'il en périt des millions. Les Indiens mahométans n'eurent d'autre privilége que celui d'être réduits en esclavage. Le butin que les troupes de Tamerlan firent dans cette expédition, qui ne fut qu'un pillage et une dévastation, le butin fut énorme, et surpasse toute imagination. Chaque soldat étoit chargé de bijoux et de joyaux, riches dépouilles du pays le plus riche du monde. Chaque soldat traînoit à sa suite des multitudes d'esclaves, et le moindre goujat en avoit des vingtaines : faits incroyables, s'ils n'étoient attestés par des auteurs contemporains qui les avoient vus eux-mêmes, ou tenoient ces faits de témoins oculaires. Ils remarquent qu'avant la bataille, qui décida du sort des Indes, Tamerlan se plaça sur une montagne, et, levant ses mains au ciel, pria avec ferveur Dieu et son prophète de lui donner la victoire. Les astrologues n'étoient point d'accord sur

le moment propice au combat; quelques uns vouloient le faire retarder. Il leur dit : « Le bonheur ou le mal-« heur ne dépendent point des astres, mais de la volonté « du créateur de l'univers. Pour moi, quand j'ai une « fois pris mes mesures et les précautions nécessaires, « je ne retarderois pas d'un moment l'exécution de « mes projets, pour en attendre un qui soit heureux. » Cependant, ou pour satisfaire sa dévotion particulière, ou pour animer sa troupe, il ouvrit l'Alcoran, tomba exprès ou par hasard sur un verset qui lui promettoit un succès complet, et il eut grand soin de répandre ses espérances dans son armée.

On ne sait quel parti Tamerlan auroit tiré d'une si belle conquéte, s'il y auroit mis des gouverneurs en son nom, ou s'il se seroit contenté de faire reconnoître sa suprématie par l'empereur, devenu son vassal, ou si enfin sa Gazi, ou guerre sainte, étant terminée et ses religieux massacres finis, il n'auroit pas jugé à propos, chargé de richesses, d'abandonner un pays qui, revenu de sa première frayeur, pouvoit lui causer de grands embarras; mais toutes ces suppositions et tous ces doutes sont terminés, quand on sait que des troubles qui s'élevèrent dans la Perse l'obligèrent d'y retourner. Sa présence suffit pour les apaiser. Ils étoient causés par la démence d'un de ses fils, auquel il avoit confié le gouvernement de l'Iran. Ce prince eut un accident qui affecta son esprit; mais sa folie fut augmentée par la société de courtisans libertins, de musiciens, danseurs et gens de mauvaise vie, qui profitèrent de son aliénation pour le plonger dans la débauche, et aggravèrent son mal. Tamerlan les fit tous pendre, sans excepter les gens de distinction,

ni même un poëte, estimé non seulement pour sa science, mais encore pour les agréments de sa conversation ; leçon pour ceux qui abusent de leurs talents auprès des princes.

1393. Après la Gazi de l'Inde, il s'en présenta une non moins méritoire en Géorgie. Il n'y avoit point là de distinction à faire, comme dans les pays des Guèbres ; tous étoient chrétiens, par conséquent tous bons à immoler à la loi musulmane. Tamerlan les assaillit avec son impétuosité ordinaire. Ses soldats allèrent, dans les rochers et les cavernes de la Géorgie, à la chasse des chrétiens, comme ils avoient été dans l'Inde à la chasse des Guèbres, et avec le même succès. Dans tous les lieux où ces cruels fanatiques pénétrèrent, les églises furent détruites, les prêtres et les chrétiens inébranlables dans leur foi, massacrés. Toute la Géorgie auroit subi le joug, si une querelle particulière où l'orgueil entroit plus que l'intérêt n'eût fait tourner les armes de Tamerlan contre Bajazet, sultan des Turcs.

1402. Ces deux princes, rivaux de gloire, brûloient de se mesurer. Bajazet jeta le gant ; Tamerlan le ramassa avec plaisir ; mais, avant de commencer cette guerre, il entra dans la Syrie, qu'il soumit tout entière, détruisit la ville de Damas, avança jusqu'à Bagdad, dont il se rendit aussi maître. Les soldats avoient ordre d'apporter chacun une tête, et ils n'obéirent que trop ponctuellement. On bâtit là, comme on l'avoit déja fait dans d'autres endroits, des tours composées de têtes. En une seule fois le vainqueur fit précipiter dans les fossés d'une ville qu'il avoit prise quatre mille cavaliers et leurs chevaux, qu'on enterra tout

vifs. Les peuples de l'Anatolie, alarmés avec raison de ces atrocités, conjurèrent Bajazet de ne point attirer sur eux ce fléau. Il se laissa fléchir par leur prière, et écrivit une lettre d'excuse, mais qui ne satisfit pas le fier Tartare. Les propositions faites par Tamerlan ne plurent point non plus au sultan des Turcs. Les deux peuples en vinrent aux mains. Bajazet fut fait prisonnier et traité avec beaucoup d'égards. Il mourut dans les chaînes de Tamerlan, qui enrichit ses troupes du pillage de l'Anatolie, comme les habitants l'avoient craint. Il menaça de là le bey-mameluck de l'Egypte, qui lui envoya faire des soumissions, dont il se contenta, et revint sur la Géorgie.

Le roi, nommé Malek, avoit fait des promesses, dont le départ de Tamerlan lui fit différer l'exécution. Peut-être même se croyoit-il désormais à l'abri de tout danger, lorsqu'il apprit que le Tartare étoit rentré dans ses états, et y mettoit tout à feu et à sang. Malek l'envoya supplier de suspendre les hostilités, lui fit dire que la crainte seule l'empêchoit de se présenter lui-même, et qu'aussitôt qu'il pourroit le faire en sûreté, il viendroit, comme un prince et des seigneurs qu'il lui cita, se prosterner devant son trône, et lui jurer foi et obéissance. Tamerlan répondit : « Le cas « de votre maître, qui est chrétien, n'a rien de com- « mun avec celui des princes qu'il me cite, et qui sont « mahométans, parceque leur religion plaide pour eux. « Pour lui, s'il veut vivre, il faut qu'il se rende inces- « samment à ma cour. Si Dieu ne lui fait pas la grace « d'embrasser la religion mahométane, je lui imposerai un tribut, lui laisserai le gouvernement de son « pays, et ne troublerai point le repos des habitants.

« L'empereur de Constantinople, comme chrétien, est « sur le même pied avec moi. » Malek ne se pressoit pas de remplir ces dures conditions. Le zélé Tartare commença sa Gazi avec toute la barbarie qui lui étoit ordinaire. Alors le roi envoya offrir d'abandonner toutes ses richesses, de payer un tribut annuel, et de fournir des troupes. Les émirs supplièrent à genoux l'empereur d'accepter ces soumissions. Comme il ne paroissoit pas modérer son ardeur pour la continuation de la Gazi, ils l'engagèrent à s'en rapporter aux docteurs de la loi et aux muphtis. Ceux-ci déclarèrent que, puisque les Géorgiens consentoient à payer tribut, et promettoient de ne jamais faire tort aux Musulmans, on étoit obligé par la loi de leur donner quartier, sans les détruire davantage par des massacres et des pillages. Sur cette décision, Tamerlan fit un signe de tête favorable, et la paix fut conclue.

Sans son zèle outré pour sa religion, et la persuasion qui a fait illusion à d'autres princes, que tout ce qu'il entreprenoit pour sa gloire, même les guerres accompagnées de pillages et de massacres, lui feroient obtenir le pardon de ses péchés, Tamerlan auroit pu être un prince très estimable, sur-tout lorsqu'il eut renoncé aux prestiges de l'ambition. On reconnoît ses louables dispositions dans un discours qu'il fit à son conseil. « Jusqu'à présent, dit-il, je n'ai eu d'autre ambition « que de faire des conquêtes, et d'étendre les limites « de mon vaste empire; mais aujourd'hui je prends « la résolution de m'appliquer uniquement à procurer « le repos et le bonheur de mes sujets, et à rendre « mes royaumes florissants. Je veux que les particuliers « adressent immédiatement à moi-même leurs requêtes

« et leurs plaintes ; qu'ils me donnent leurs avis pour « le bien des Musulmans, pour la gloire de la foi, et « pour l'extirpation des méchants et des perturbateurs « du repos public. Je ne veux pas qu'au jour du juge- « ment les opprimés viennent crier vengeance contre « moi. Je ne veux pas non plus qu'aucun de mes bra- « ves soldats, qui ont tant de fois exposé leur vie pour « mon service, puisse se plaindre de moi ou de la for- « tune. Leur peine me touche plus qu'eux-mêmes ; il « ne faut pas qu'aucun de mes sujets appréhende de « s'adresser à moi pour porter ses plaintes, car mon « intention est que le monde devienne un paradis sous « mon régne, et je sais que quand un roi est juste et « bienfaisant, son royaume est couronné de bénédic- « tion et de gloire. Enfin, je veux amasser un trésor « de justice, afin que mon ame soit heureuse après ma « mort. »

On a cru ne devoir rien retrancher de ce discours qui peint une belle ame. Ce prince s'entretenoit volontiers de ses devoirs, preuve qu'il aimoit à les remplir. Il y étoit même scrupuleux ; ce qui lui faisoit desirer de connoître la différence entre les préceptes d'obligation, et ceux qui n'étoient que de simple conseil. Dans une discussion de cette espèce, il tomba un jour sur ces paroles de Mahomet : *Dieu prescrit aux rois la justice et la bienfaisance.* « Pourquoi donc, dit-il à ses doc- « teurs, ne me dites-vous pas ce que je dois éviter ? » Ils lui répondirent : « Votre hautesse n'a pas besoin de « nos conseils. Au contraire, nous ne pouvons que « profiter en imitant vos exemples. — Je ne goûte pas, « répliqua l'empereur, de pareils compliments. Ils sen- « tent trop la flatterie. Mon dessein, en vous interro-

« geant, est de m'instruire, et j'attends de vous que « vous m'avertissiez des abus, afin que je puisse les « réformer. »

Un de ces docteurs qu'il envoyoit dans les provinces pour examiner ce qui s'y passoit et lui en rendre compte, s'avisa de taxer les habitants d'une ville à une grosse somme, sous prétexte d'un présent pour l'empereur. Il en fut averti. Quoique ce docteur fût un de ses familiers, et un des plus grands seigneurs du royaume, il ordonna qu'on lui mît les fers aux mains, et le cou dans une fourche; en cet état, il l'envoya dans cette ville avec l'argent qu'il avoit volé. Le vendredi, jour de prière, le coupable parut dans la grande mosquée, attaché à la chaire du prédicateur, et celui qui l'avoit amené restitua aux habitants, de la part de l'empereur, la somme qui leur avoit été extorquée. Le docteur fut ensuite reconduit à Samarcande, où son intendant, complice et peut-être instigateur de ses extorsions, fut pendu à ses yeux.

On ne peut s'empêcher de regretter que le fanatisme religieux ait entraîné dans l'erreur un homme fait pour corriger celles des autres. C'est certainement de bonne foi, et comme acte méritoire, qu'il se proposa d'entreprendre une nouvelle guerre. Il l'annonça à son conseil en ces termes : « Mes chers compagnons, comme « mes grandes conquêtes ne se sont pas faites sans beaucoup de violence, ce qui a causé la destruction d'un « grand nombre de créatures de Dieu, je suis résolu, « pour expier mes crimes passés, de faire quelque bonne « œuvre ; savoir, de faire la guerre aux infidèles, et « d'exterminer les idolâtres de la Chine. Il convient « que ces mêmes troupes qui m'ont aidé à commettre

« les fautes soient aussi les instruments de ma péni-« tence. J'ordonne donc qu'elles se mettent en marche « pour la Chine, afin d'acquérir le mérite de cette « guerre sainte, en abattant les temples des idoles, et « en bâtissant des mosquées à leur place. » Singulière manière d'expier des cruautés.

Avant de partir pour la conquête de la Chine, Tamerlan résolut de marier ses petits-enfants, et donna à cette occasion une fête dont la magnificence ne peut se décrire. Tous les grands y furent invités. Les peuples de l'Asie y accoururent en foule. On y vit des plaisirs et des spectacles de toute espèce : riches boutiques remplies de tout ce qu'il y avoit de plus rare, amphithéâtres couverts de brocarts et de tapis de Perse, chargés de baladins et de musiciens; tous les métiers y paroissoient avec les attributs de leurs professions, et des déguisements analogues; les bouchers couverts de peaux de bêtes, et dans un accoutrement comique; les fourreurs en léopards, en lions, tigres, renards et autres animaux, chacun faisant voir des chefs-d'œuvre de sa façon : les tapissiers, des toiles peintes; les ouvriers en coton, un minaret très haut qu'on auroit cru de brique; les selliers, des litières; les vendeurs de fruits, des jardins portatifs remplis de pistaches, d'amandes, de grenades. Il n'y avoit point d'animal, jusqu'aux éléphants, qui ne fût imité en machines qui marchoient par ressort.

Tout le peuple fut admis avec ordre au festin nuptial, où régnoit la plus belle police. On rapporte que le bois de plusieurs forêts fut consumé pour en faire cuire les viandes. Il y avoit dans l'étendue d'une grande plaine des tables couvertes de mets diversement ap-

prêtés, de flacons de vin, et d'une infinité de corbeilles remplies de fruits. Afin que la joie fût parfaite, Tamerlan fit faire une proclamation en ces termes : « C'est « ici le temps de fête, de plaisir et de réjouissance. Il « n'est permis à personne de quereller ni de réprimander. Que le riche n'empiéte pas sur le pauvre, ni le « puissant sur le foible. Qu'on ne demande à personne : « Comment et pourquoi as-tu fait cela? » On ne parle ni des immenses présents faits aux mariés, et qu'on chargeoit avec symétrie sur le dos des chameaux et des éléphants, ni des illuminations, des joutes et des feux d'artifices. Les fêtes durèrent deux mois, après lesquels l'assemblée fut congédiée, et la liberté accordée pendant ce temps, révoquée. Il fut alors défendu de boire du vin, et de faire rien d'illicite. L'empereur se renferma dans son cabinet, et on lui entendit prononcer ces paroles : « Je vous rends graces, ô Dieu, de vos « faveurs, de ce que de petit prince vous m'avez rendu « le plus puissant empereur du monde, en m'accordant « tant de victoires et de conquêtes, et faisant de moi « votre serviteur élu. »

1405. Les préparatifs de l'expédition de la Chine furent immenses. Il falloit mener une armée de plus de deux cent mille hommes à travers des déserts, ou des pays dévastés. On partit par un froid si âpre, que les troupes passèrent les plus grands fleuves sur la glace. Il falloit creuser de deux ou trois coudées pour avoir de l'eau. Quantité d'hommes eurent les pieds, le nez et les oreilles gelés, ou périrent sur les chemins avec leurs chevaux. Tamerlan, qu'aucun obstacle ne rebuta jamais, encourageoit et animoit tout par sa présence. La fatigue l'arrêta dans une ville peu considérable, non

loin des frontières de la Chine. Il y tomba malade. La fièvre ardente qui se déclara fit craindre aussitôt pour sa vie. Lui-même eut un pressentiment que sa mort approchoit. Toujours plein d'espérances que sa religion lui donnoit, il croyoit entendre les houris célestes qui l'appeloient en paradis. Le monarque mourant appela près de son lit tous les grands, et tous ceux de sa famille qu'il avoit autour de lui. Comme il les voyoit fondre en larmes, il leur dit: « Ne pleurez « point, mais priez pour moi. J'espère que Dieu me « pardonnera mes péchés, quoiqu'en grand nombre. « J'ai la consolation de n'avoir jamais souffert que les « puissants opprimassent les foibles. Travaillez tous « au bonheur et à la sûreté des peuples; car, au jour « du jugement, ceux qui ont de l'autorité en rendront « un compte sévère. » Il nomma son héritier universel et son successeur à l'empire Pir Méhémet Jehanghir, son petit-fils, recommanda aux assistants de lui obéir, et mourut tranquillement en prononçant la formule distinctive des Musulmans: *Il n'y a point de Dieu que Dieu*. Il avoit 71 ans, dont il régna trente-six.

Il seroit inutile d'entrer dans le détail des grandes qualités de ce prince. Ses actions le peignent assez. On a dû remarquer qu'il étoit doué d'un jugement excellent, qui le distinguoit dans les conseils, comme son intrépidité et sa valeur le distinguoient dans les combats. Dans tous les royaumes où il porta la guerre, il ne se contentoit pas, comme les anciens conquérants, de quelques marques de soumission, il en exigeoit une entière des princes comme des peuples. Quant au gouvernement de ses états, il assembloit des diètes à l'exemple de ses prédécesseurs, mais il ne s'en rappor-

toit pas aveuglément à leurs décisions, et suivoit toujours ce que sa prudence lui dictoit. Inébranlable dans ses résolutions, sa politique étoit de présider à l'exécution de ses desseins, d'être par-tout, et d'expédier tout lui-même. Ses édifices, palais, mosquées, colléges, monastères, hôpitaux, villes entières, ponts, canaux, chemins superbes, fondations pieuses pour les malades et les voyageurs, seroient capables d'illustrer les règnes de plusieurs monarques.

Quoiqu'il importe peu de connoître l'extérieur des princes, celui-ci est si intéressant qu'on desire peut-être avoir une idée de sa personne. Tamerlan étoit gros et replet, d'une taille avantageuse et bien prise. Il avoit le front grand, la tête grosse, le teint blanc, mêlé de rouge sans être brun, la barbe longue. Il étoit robuste et nerveux, avoit les épaules larges, les doigts gros et les jambes longues. Il étoit manchot, et boiteux du côté droit, par suite de ses blessures. Ses yeux étoient pleins de feu, sans être fort brillants. Il avoit la voix haute et perçante. Jusque dans sa vieillesse il eut l'esprit sain, le corps vigoureux, beaucoup de fermeté et une constance inébranlable. Il ne falloit ni plaisanter, ni rien déguiser en sa présence. Il aimoit la vérité toute nue, fût-ce à son désavantage. La devise de son sceau étoit: « Je suis simple et sincère. » Son égalité d'ame ne s'est jamais démentie, ni dans les succès, ni dans les malheurs.

Actif et vigilant, il pénétroit les intrigues les plus cachées, démêloit les artifices les plus raffinés, et par la force de sa raison il apercevoit les événements dans leurs causes: sagacité dont il s'est quelquefois servi pour se donner un air de prophète. Il aimoit la lecture,

sur-tout celle de l'histoire. Tous les soirs, avant de se coucher, il s'entretenoit avec les savants, qu'il questionnoit pour s'instruire. Sa mémoire le servoit admirablement. Quand il arrivoit dans quelque endroit où il avoit déja été, il se plaisoit à demander des nouvelles de telle ou de telle personne, comment s'étoit terminé telle affaire ou tel différent; de sorte qu'on auroit cru qu'il n'avoit que ces objets en tête. Son secret étoit à lui seul. Il concertoit souvent des mesures en plein conseil; tous les généraux en étoient avertis, l'armée s'ébranloit, et au moment du départ arrivoient des contre-ordres qui changeoient tous les plans.

Une chose des plus remarquables dans cet homme extraordinaire, c'est son intime conviction de sa foiblesse, et la persuasion si rare dans les gens heureux de ne pouvoir rien par lui-même, et de devoir tout à la Providence. Il en fit un jour un aveu qui toucha jusqu'aux larmes ceux qui l'entendirent. Ses troupes assiégeoient un château pendant qu'il avoit la fièvre; ne pouvant se tranquilliser sans voir l'état des choses, il se fit porter à l'entrée de sa tente, qui étoit sur une hauteur. Deux personnes le tenoient sous les bras; mais comme il étoit très foible, il se fit coucher par terre. Dans cet état, il dit à un de ceux qui l'assistoient : « Considère ma foiblesse et combien je suis « dénué de force. Je n'ai ni mains pour agir, ni pieds « pour marcher. Si on m'attaque, je suis hors d'état de « me défendre. Si j'étois abandonné dans la situation « où je me trouve, je serois pris comme dans un piége, « sans être capable de m'aider ou de détourner les « maux qui viendroient tomber sur moi. Cependant tu « vois que le Tout-Puissant a soumis les nations à mon

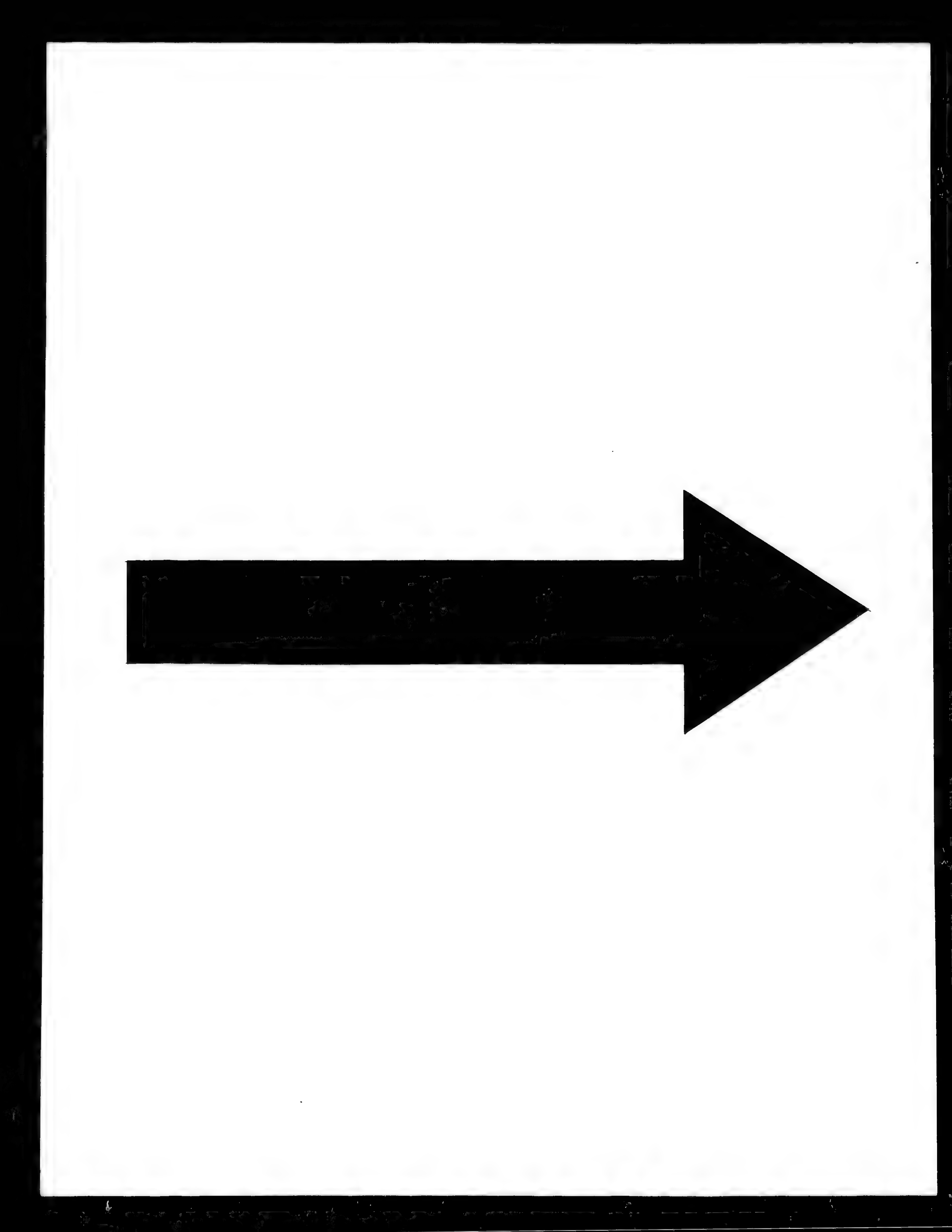
« obéissance, qu'il m'ouvre l'entrée des places les plus « inaccessibles, remplit la terre de la terreur de mon « nom, et fait tomber les princes et les rois devant moi. « De pareils succès peuvent-ils venir d'un autre que de « Dieu? Que suis-je, qu'un pauvre misérable, qui n'ai « ni la puissance, ni les talents proportionnés à mes « exploits? »

Tamerlan étoit de la même tribu que Gengis-Kan. Il montra toujours une grande vénération pour la mémoire de cet empereur. Dans les jugements on employoit sous son régne cette formule: « En vertu des « lois de Gengis-Kan. » On ne voit pas que Tamerlan en ait laissé pour ses vastes états. Religieux comme il étoit, il crut sans doute que l'Alcoran suffisoit à tout. En effet, il est prouvé par l'histoire que ce n'est pas la multiplicité des lois qui rend les peuples heureux, mais l'exactitude à faire observer celles qui existent. En cela, ce prince peut servir de modéle, excepté les occasions où son fanatisme religieux lui a fait transgresser même les lois naturelles. Il faut convenir que sa cruauté doit bien diminuer à nos yeux l'estime et l'admiration qui s'attachent à la gloire des conquérants.

Kalil. 1405. Il laissa trente-six fils et dix-sept filles. On ne sera pas étonné que la discorde se soit mise entre tant d'enfants; et qu'elle ait causé en moins d'un siécle l'extinction presque entière de cette postérité. Pir-Méhémed, nommé par Tamerlan pour lui succéder, étoit fort éloigné quand son grand-père mourut. Hussayn, fils d'une des filles, se trouvant plus à portée de la couronne, n'hésita pas à y porter la main et à la mettre sur sa tête. Il s'empara de Samarcande et de tous les trésors du défunt. Un fils de Tamerlan, nommé Kalil,

se fit aussi déclarer grand-kan. Tous deux publièrent qu'ils ne prenoient le trône que pour le garder à celui que Tamerlan avoit nommé. Par cette ruse, ils gagnèrent des capitaines et des généraux, qui, après leur avoir fait payer cher leurs services, les trahissoient, les obligeoient de renoncer à l'empire, les y rétablissoient ensuite. Kalil éprouva toutes les vicissitudes de la fortune. Ayant cependant des qual[illegible]mables, étant doux et généreux, bien fait, va[illegible] tête des meilleures troupes tartares et persan[illegible]outes les apparences, il auroit fixé la fortune, s'il n'avoit dissipé en folles prodigalités les immenses trésors de son père, et sur-tout s'il ne s'étoit laissé dominer par Shadi-Mulk, femme d'une basse naissance, dont il étoit éperdument épris, et qui lui fit faire une multitude de fautes.

Comme elle étoit d'un rang inférieur aux femmes du grand-kan défunt, celles-ci virent d'un œil jaloux son élévation. Shadi-Mulk de son côté conçut de la haine pour elles. A son instigation, Kalil disposa de ces princesses d'une manière qui fut condamnée de tous les gens de bien. Il les força d'épouser des hommes qui n'auroient pas été dignes d'être leurs valets. Cette conduite indécente lui attira le mépris de toute la nation. Pendant qu'il perdoit l'estime générale, l'arme peut-être la plus nécessaire au moment d'une révolution, Méhémed approchoit et lui écrivit pour revendiquer ses droits. Kalil répondit nettement que le droit étoit la possession. Ses docteurs appuyèrent cet argument par le raisonnement suivant: Ils écrivirent à Méhémed: « Tamerlan à la vérité vous a nommé son successeur, mais le ciel n'a pas ratifié sa volonté; car



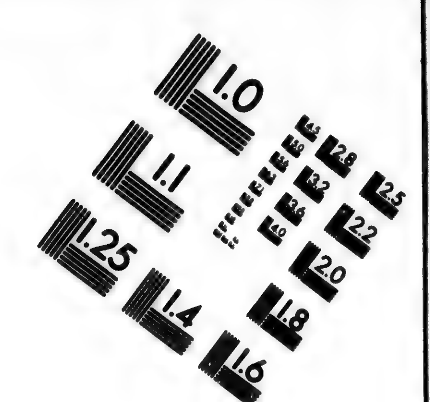
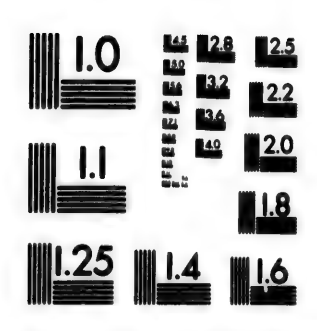


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8
1.0

« s'il vous avoit destiné à l'empire, vous vous seriez « trouvé près de la capitale à la mort de l'empereur. « Le meilleur parti donc que vous ayez à prendre, c'est « d'être content de ce que Dieu vous a donné, et de ne « pas mettre au hasard les provinces que vous possé- « dez, en voulant vous emparer de celles d'autrui, de « peur que vous ne perdiez le corps en courant après « l'ombre. » Méhémed, peu content de ces raisons, avance toujours. Il livra bataille; mais il fut vaincu. Par un traité, il renonça à ses droits sur tout l'empire, se contenta de ce qu'il avoit, et laissa à Kalil ses possessions.

Méhémed, retourné dans le Kandahar, son apanage, donna par sa foiblesse occasion à Pir-Alitazar, son ministre, de se révolter, et de porter la main à sa couronne. Alitazar fit son maître prisonnier; mais il étoit difficile d'être mis sur le trône à sa place, sans le consentement des principaux de l'état. Il eut l'audace de se proposer en ces termes : « Le monde est « dans une grande confusion. Il y a des signes évidents « de l'approche du grand et dernier jour. C'est le temps « des fourbes, les imposteurs sont les maîtres. Tamer- « lan, qui étoit l'imposteur boiteux, est mort; c'est à « présent le tour de l'imposteur chauve, après lui vien- « dra l'imposteur aveugle. Si le chauve doit régner, « c'est moi qui le suis. » Mais l'imposteur chauve n'eut pas le talent de persuader. On le chassa. Il se réfugia auprès de Shah-Rukh, qui le punit de sa trahison.

Ce prince, quatrième fils de Tamerlan, avoit recueilli Hussayn, le premier qui s'étoit emparé du trône, et que Kalil déposséda et contraignit de fuir. Ainsi il se trouvoit entre les mains les deux compéti-

teurs de Kalil, Hussayn et Méhémed. Il ne lui manquoit plus que Kalil lui-même, et il ne tarda pas à l'avoir. Il avoit laissé ruiner, les uns par les autres, les prétendants au trône de Tamerlan, et pendant qu'ils se battoient il avoit conservé ses forces. Kalil, toujours esclave de sa passion, vivoit à Samarcande, dans l'indolence, sous l'empire de Shadi-Mulk. Elle avoit un ancien domestique, nommé Baba-Kermes, homme de basse naissance, d'une figure ignoble, grossier et sans éducation. Au moment de l'élévation de sa maîtresse, du gouvernement de ses affaires, elle fit passer Baba aux premières charges de l'état. Il disposa de tout comme il lui plut, sans aucun égard même pour le visir Allahdad.

Indigné de l'insolence du valet devenu ministre, le visir excita des troubles dans Samarcande. Ils lui fournirent le prétexte de lever des troupes, à l'aide desquelles il fit son maître prisonnier, ainsi que sa favorite et son protégé. Shah-Rûkh, instruit de cet événement, accourut au secours de son neveu. Allahdad, ne se trouvant pas le plus fort, abandonna la ville, mais emmena Kalil avec lui, comme une espèce d'otage. Il y laissa la favorite. Les officiers du vainqueur, sans doute sur son consentement tacite, lui firent toute sorte d'outrages, la mirent à la question, pour lui faire découvrir ses richesses, et, quand ils l'eurent dépouillée de tout, ils la traînèrent par la ville, en l'accablant d'injures, comme la plus infame des créatures. On réservoit Baba pour des tortures plus cruelles; mais il échappa à ses gardes, et, passant auprès d'un étang, s'y précipita et s'y noya. Allahdad fut pris et puni. Kalil, ayant recouvré la liberté

par la mort de son perfide visir, se retira sur les frontières du Turkestan, où il passoit son temps à faire des élégies en persan, sur l'absence de sa chère Shadi-Mulki. Enfin, ne pouvant supporter la séparation, il revint à Samarcande, et se remit entre les mains de son oncle. Shah-Rûkh le reçut fort bien, et, sans rappeler ce qui s'étoit passé, lui remit l'objet de sa tendresse, et lui donna un gouvernement dont il ne jouit pas long-temps. Son oncle le fit empoisonner. Shadi-Mulk ne put soutenir ce nouveau malheur : elle se coupa la gorge, et fut enterrée dans le même tombeau avec son infortuné mari.

Shah-Rûkh. 1418. Ainsi Shah-Rûkh, quatrième fils de Tamerlan, par la mort ou violente ou naturelle d'Hussayn, de Méhémed, de Kalil, ses neveux, qu'il tint prisonniers les uns après les autres, se trouva possesseur de presque tous les états intérieurs de Tamerlan, son père. Trop occupé des factions des grands, et de ce qui se passoit autour de lui, il ne put conserver en son entier ce vaste empire, dont les frontières se rapprochèrent par les invasions des nations limitrophes. Ce fut cependant un grand prince, qui régna quarante-trois ans avec gloire. Il laissa, comme son père, une très nombreuse postérité, germe de nouveaux troubles. Ses enfants morcelèrent son royaume, et leurs descendants furent secondés dans ce démembrement par ceux qu'avoient laissés tous les autres fils et petits-fils de Tamerlan ; de sorte que dans la Tartarie, l'Indoustan et la Perse, depuis le Pont-Euxin jusqu'à la mer Glaciale, et depuis le fleuve Oby jusqu'à l'Indus, il y a peu de cantons qui n'aient eu pendant le quinzième siècle des princes issus de ce conquérant, ré-

gnant sous les noms de sultans, de kans, d'émirs, de shahs même, ce qui veut dire empereur. Des ruines de cet empire immense se formèrent des royaumes et de petites principautés. Ainsi les pierres des palais renversés servent à construire d'autres palais ou à bâtir des chaumières.

PERSE.

On fait venir la famille des Sophis de Perse de la ligne droite et masculine d'Ali, gendre de Mahomet. La manière dont elle s'est illustrée lui a mérité une vénération, source de la grandeur où elle est parvenue. Tamerlan, revenant d'Anatolie après avoir vaincu Bajazet, traînoit après lui une multitude de captifs, qu'il destinoit à la mort dans quelque occasion importante. En traversant Ardebil, capitale de l'Azenberjan, il apprit qu'il y avoit dans le voisinage un Sheikh, ou descendant de Mahomet, fort estimé pour sa piété. Celle de l'empereur ne lui permit point de passer sans voir le saint personnage. Il en fut si content, qu'il lui dit de demander tout ce qu'il voudroit, promettant qu'il le lui accorderoit. Le Sheikh lui demanda la vie de ces captifs, et l'obtint. Tamerlan les remit entre ses mains, pour en disposer à sa volonté. Quand le Sheikh en fut le maître, il fit provision d'habits et d'autres effets nécessaires qu'il leur distribua, et les renvoya chacun dans leur pays. Cette générosité gagna tellement les cœurs de ces infortunés et de leurs compatriotes, qu'ils en instruisirent, que

Les Sophis de Perse

tous les jours il en vint pour visiter leur bienfaiteur, et lui apporter des présents.

Ces marques de reconnoissance continuèrent pendant trois générations, jusqu'à Juneïd, petit-fils du Sheikh, qui vivoit sous un prince jaloux, auquel ces assiduités portèrent ombrage. Il les défendit. Juneïd, craignant un plus grand péril, se retira dans le Diarbekir, où il fut bien reçu par le roi, qui lui donna sa fille en mariage. Il servit utilement son beau-père, principalement contre les Géorgiens, sur lesquels il faisoit de fréquentes courses, sous prétexte de religion, forçant les prisonniers d'embrasser la sienne. Il pénétra même dans le royaume de Trébisonde, tua le roi, et mit son propre fils Haydar sur le trône. Pour lui, il alla s'établir dans la province de Shirvan, où le roi, envieux de ses richesses, lui ôta la vie; son fils périt en voulant le venger, et laissa deux enfants fort jeunes, nommés Ali et Ismaël, exposés à la haine des descendants du roi de Trésibonde, que son père avoit détrôné. Le premier succomba sous leurs efforts. Ismaël, le second, échappa, et fut élevé avec soin dans le Khilan, par un Sheikh, ami de son père.

Shah Ismaël-Sophi, premier shah. 1500.

Il y avoit alors parmi les Mahométans d'Asie beaucoup de sectateurs d'Ali. Haydar avoit professé hautement leurs dogmes. Ismaël, son fils, sachant qu'il y en avoit un grand nombre répandus en Caramanie, où ils avoient même pris le nom de Haydariens, y passa et rassembla sept mille hommes dévoués à sa famille. Avec cette petite armée, n'étant âgé que de quatorze ans, il alla attaquer le meurtrier de son père, le tua dans une bataille, et se rendit maître de ses états. De ce

moment, sa vie ne fut plus qu'une suite de prospérités, qui ne fut interrompue que par sa mort. « Un seul Dieu « au ciel, disoit-il, un seul roi sur la terre. » Avec cette maxime, qui avoit été celle de Tamerlan, il regardoit comme criminels ceux qui s'opposoient à ses armes. Terrible pour ses ennemis, il allumoit des bûchers, et les y faisoit jeter vifs. Il ordonna dans une expédition qu'on tuât tous ceux qui avoient porté les armes contre Haydar, son père. Il en périt quarante mille. On remarqua que le trône du premier Sophi de Perse fut teint de sang, et que le chef de cette dynastie fut un vainqueur cruel. Sous son règne commença la lutte entre les Perses et les Turcs. Le bonheur d'Ismaël échoua contre celui de Sélim, qui le chassa de Tauris. Ismaël se retira à Kasbin, et mourut quelque temps après, sans être vengé. Ce fut lui qui prit le nom de Sophi. Dans la vraie signification, il veut dire un homme habillé de laine; mais on entendoit par-là un religieux. Ce nom le fit extrêmement respecter de ses sujets, qu'il entretint avec soin dans leur fanatisme. Ismaël n'avoit que trente-huit ans quand il mourut. Il en régna vingt-trois.

Thamasp, son fils, lui succéda. Ce fut un prince indolent qui laissoit les embarras de l'administration à ses ministres, et se concentroit dans les plaisirs de son sérail. Les Turcs profitèrent de cette indifférence, et firent des progrès. Au lieu d'envoyer contre eux son fils Ismaël, jeune homme vif et ardent, il enchaîna son courage dans un château fort où il le tint prisonnier, parcequ'il montroit de l'ambition. Il se défia moins d'un autre fils, nommé Baydar, qui, de concert avec sa mère, l'empoisonna, parcequ'il tardoit trop à laisser le trône vacant; Thamasp, deuxième shah. 1523.

mais à peine y fut-il assis, qu'une de ses sœurs, nommée Périakonkonna, la plus âgée de tous les enfants de Thamasp, et souveraine du sérail, fit assassiner le parricide, pour rappeler Ismaël. Thamasp régna cinquante-trois ans. Il donna le premier exemple de ravager son propre pays, pour que l'ennemi vainqueur n'y trouvât point de subsistances; mesure qui a fait un désert des frontières de la Turquie et de la Perse, un des plus beaux pays du monde.

Ismaë III, troisième shah. 1575.

Ismaël s'élança de sa prison, où il avoit resté vingt-cinq ans, comme une bête féroce échappée de sa cage, qui déchire à droite et à gauche tout ce qu'elle rencontre; il fit mourir tous les amis de Haydar, tous ses autres frères, enfin tous ceux qu'il soupçonna d'avoir conseillé à son père de l'enfermer, ou qui l'avoient approuvé; de sorte qu'il vérifia à la lettre le proverbe, que le règne d'un prince qui revient de l'exil est toujours cruel et sanglant. L'équitable Périakonkonna, révoltée de toutes ces violences, le fit assassiner lui-même au bout de deux ans.

Mohammed-Kodabendé, quatrième shah. 1577.

Mohammed, frère d'Ismaël, et son successeur, ne se trouva pas d'humeur à souffrir la police que sa sœur mettoit dans le sérail. Il exigea avant d'accepter la couronne qu'on le défît de cette dangereuse surintendance : ce qu'on exécuta. Ce fut véritablement à contre-cœur et forcément que ce prince prit le sceptre en main. Il vivoit tranquille dans le gouvernement du Korasan, vaquant dévotement aux devoirs de sa religion, ce qui lui avoit fait donner le surnom de Kodabendé, qui veut dire *religieux*. Il avoit la vue très foible, défaut qui l'avoit fait épargner par Ismaël, lorsque celui-ci avoit tué ses autres frères. On n'obtint de lui qu'il

monteroit sur le trône qu'en lui remontrant qu'étant le seul héritier, s'il refusoit, le royaume tomberoit dans une confusion dont sa tranquillité, qui lui étoit si chère, ressentiroit le contre-coup. Il se vengea de la violence qu'on lui faisoit en imitant l'indolence de son père Thamasp.

On lui reproche les mêmes défauts, aucune attention pour le gouvernement, et une grande répugnance pour la guerre, ce qui ne seroit pas un vice, s'il n'avoit pas eu dans les Turcs des ennemis qu'il auroit dû réprimer. Ils se firent de Tauris une place d'armes dans ses états, en y bâtissant une citadelle. Dans la guerre qu'il continua malgré lui entre les deux peuples, on doit remarquer ces deux traits de cruauté. Un général fit mettre en monceau trois mille têtes de prisonniers, s'assit au milieu, et donna audience à un prince géorgien sur cette affreuse tribune. Les Persans défirent à leur tour les Turcs au passage d'une rivière, et avec trente mille têtes érigèrent un horrible monument de la valeur persane. Kodabendé régna sept ans.

Hamzed et Ismaël III, cinquième et sixième shahs.

Il laissa trois fils, dont les deux premiers, nommés Hamzed et Ismaël, ne firent que passer sur le trône, et sont à peine comptés entre les empereurs. L'aîné avoit montré sous son père du courage et de la capacité contre les Turcs. Le cadet, plus habile en intrigue, gagna les principaux seigneurs, et quand il fut sûr de leur approbation, des assassins bien endoctrinés se présentèrent à la porte du sérail déguisés en femmes; ils se dirent les épouses de quelques kans que l'empereur avoit mandés. Les portes s'ouvrent, les fausses femmes se jettent sur le prince et le massacrent. Le troisième fils de Kodabendé, nommé Abbas, venoit

de son gouvernement auprès de son frère lui rendre ses hommages. Il apprend sa mort et rétrograde. Il avoit un visir, nommé Kuli-Kan, qui, se doutant qu'Abbas seroit tôt ou tard victime d'Ismaël, et que lui-même ne devoit pas s'attendre à un sort différent de celui de son maître, forma dans la cour d'Ismaël une faction de mécontents. Ils subornèrent son barbier, qui lui coupa la gorge en le rasant. Les seigneurs présents taillèrent en pièces l'assassin, pour faire perdre la trace de son crime. Tous ces assassinats se consommèrent en huit mois.

Shah-Abbas, septième shah. 1600.

Shah-Abbas a dans l'histoire le surnom de Grand. On verra comment il l'a mérité. Sa première opération en montant sur le trône fut de s'affranchir de la domination de Kuli-Kan, qui l'avoit soustrait au couteau assassin de son frère. Ce visir se prévaloit de ce service, et agissoit avec hauteur et insolence, même à l'égard de l'empereur, dont il paroissoit mépriser la jeunesse. Abbas n'avoit que vingt ans. Il appelle trois seigneurs de son conseil. « Je veux, leur dit-il, avoir « la vie de Kuli-Kan. Allez, donnez-lui le coup de la « mort. » Ils partent, et il est obéi. Il fait aussitôt massacrer les parents et amis du ministre, et tous ceux qui pouvoient se plaindre ou le venger. Ce fut là méthode constante qu'il suivit dans ces circonstances. Shah-Abbas s'appliqua ensuite à soutenir la guerre contre les Turcs, qu'il fit en personne avec éclat et succès, leur reprit Tauris, et les défit jusqu'à quatre fois en bataille rangée. Il essuya aussi quelques échecs, mais sa valeur et son habileté les eurent bientôt réparés. Il étoit servi avec ardeur par ses troupes, dont il avoit gagné la confiance par sa bravoure, et bien

aidé de ses généraux, qu'il savoit s'attacher par des récompenses et des distinctions flatteuses. Après une campagne glorieuse qu'un d'eux venoit de faire contre les Turcs, l'empereur sortit de la ville au-devant de lui, et l'abordant lui dit : « Mon cher aga, je viens « par ton moyen d'obtenir une si belle victoire, que je « ne pouvois la demander à Dieu plus grande. Viens, « monte sur mon cheval ; il faut que je te serve de va« let de pied. » En vain le général se défendit de cet honneur qui l'exposeroit, disoit-il, à la risée de toute l'armée, il fallut obéir. Abbas prit la bride du cheval, et tous les kans le suivirent à pied, quelques pas seulement.

Ce qu'on doit admirer dans les succès militaires d'Abbas, c'est qu'il se les procuroit par ceux mêmes qui auroient dû s'y opposer. Quand il prit la couronne, le royaume étoit divisé entre plus de vingt princes, qui s'étoient rendus souverains chacun dans leurs cantons, et qu'il fut obligé de soumettre. Pour empêcher que le royaume ne se divisât ainsi dans la suite, il ruina toutes les anciennes familles, et, pour se rendre absolu et despote, il réforma les troupes qui tenoient ses prédécesseurs en échec. Ces familles et ces troupes étoient toutes de la race des Kurkas, qui sont ces Tartares si célèbres par leurs grandes invasions. Elles étoient si unies pour leur mutuelle conservation, qu'on pouvoit les regarder comme maîtresses du royaume. Elles se reconnoissoient à un signal commun, qui étoit un turban rouge, distinction dont elles s'honoroient, d'où elles prirent le nom de Kesilbhaches, qui veut dire *têtes rouges*. Abbas eut le talent de les faire concourir toutes à sa grandeur, contre leur propre intérêt. Il

les affoiblit sans qu'elles s'en aperçussent, en leur joignant dans sa cour et ses armées des seigneurs et des soldats tirés des parties septentrionales de la Perse, entre autres de la Géorgie. A mesure que le pouvoir de ceux-ci croissoit, celui des Kurkas diminuoit, et l'empereur trouvoit au besoin ces troupes ainsi mélangées disposées à se porter contre les petits souverains que leurs compatriotes auroient ménagés. Il avoit aussi l'art de les diviser entre eux, et de les exciter les uns contre les autres. Si l'on juge de sa conduite envers eux par celle qu'il tint à l'égard des rois de Géorgie, on peut conclure que sa politique n'étoit pas exempte de fourberie.

La Géorgie, objet de jalousie pour les Turcs et les Persans, étoit partagée en deux royaumes, le Caket et le Carthuel; le premier possédé par Taymuras, le second par Luarzab. Abbas résolut de détruire l'un par l'autre, et de s'emparer ainsi de la Géorgie entière. Alexandre, roi du Caket, père de Taymuras, avoit été obligé d'envoyer son fils en otage à la cour de Perse. Il avoit été élevé avec Abbas, et étoit à-peu-près du même âge. Quand Alexandre mourut, Kétarane, sa veuve, demanda son fils aîné, en s'engageant d'en envoyer un autre à sa place, ce qui lui fut accordé. Pendant ce temps, Luarzab, dans l'adolescence, régnoit en Carthuel sous la tutèle de Morad, ministre très habile. Le tuteur surprit un jour son pupille enfermé avec sa fille, qui étoit fort belle. Pour apaiser le père, le jeune prince promit de l'épouser; mais sa mère et les autres dames jurèrent que jamais elles n'accorderoient les honneurs de reine à une femme si inférieure à elles par le rang. Cette menace servit de pré-

texte au roi pour manquer à sa parole. On lui conseilla de se défaire de Morad, homme très vindicatif. Luarzab prit des mesures pour cela ; mais le ministre se réfugia à la cour de Perse, où il porta le desir de venger sa vanité.

L'amour, qui l'avoit mis en danger, lui servit à nouer une intrigue qui perdit les deux royaumes. Le roi de Carthuel avoit une sœur très belle, nommée Darejan, qu'il avoit promise au roi de Caket. Morad en rendit Abbas amoureux par le portrait séduisant qu'il en fit, ou lui persuada de le paroître. Il la demanda en mariage ; on lui répondit qu'elle étoit engagée à Kaymuras. L'empereur défendit à celui-ci d'épouser la sœur de Luarzab ; mais en même temps il lui laissa une lueur d'espérance de se laisser fléchir, s'il n'accordoit pas aux Turcs le passage par la Géorgie, pour porter la guerre en Perse, comme ils s'y disposoient. Kaymuras montra la complaisance que le Persan lui demandoit, et se priva ainsi d'une alliance qui auroit pu lui être fort avantageuse ; mais il s'aperçut bientôt de sa faute. Abbas, débarrassé de cette crainte, se prétendit plus que jamais amoureux de la belle Darejan. Il répandit qu'elle étoit aussi amoureuse de lui, et déclara qu'il vouloit la posséder.

Il avoit beaucoup de Géorgiens dans ses troupes, et faisoit des pensions à plusieurs grands seigneurs du pays. Morad lui en gagnoit tous les jours un grand nombre. Quelques princes du sang royal s'étoient faits mahométans pour obtenir des dignités et des gouvernements. Abbas avoit en otage deux fils de Kaymuras, et un frère et une sœur de Luarzab. Tout concouroit donc à lui faciliter la conquête de la Géorgie. Il joignit

à ces moyens la discorde, qu'il tâcha de semer entre les deux rois. A Kaymuras il écrivoit : « Luarzab est un « perfide qui manque à toutes ses paroles. Si vous vou- « lez m'aider à le détrôner, je vous mettrai à sa place, « et joindrai le Carthuel au Caket. » En même temps il faisoit les mêmes propositions et les mêmes promesses à Luarzab. Mais les deux rois eurent une entrevue, s'expliquèrent, et le résultat de leur conférence fut que Luarzab combla les vœux de Kaymuras en lui donnant la belle Darejan.

Le shah, outré de ce qu'il regardoit comme une insulte, entre en Géorgie à la tête d'une forte armée, et met tout à feu et à sang. Kaymuras, sur qui tomba d'abord cet orage, envoya Ketavane, sa mère, demander grace. Quoique assez âgée, cette princesse étoit encore très belle. Abbas, ou touché de ses attraits ou feignant de l'être, lui offre sa main, si elle veut se faire musulmane. Elle refuse le trône à cette condition, et meurt assassinée, martyre de sa foi. Abbas fit faire ses deux petits-fils eunuques, et poursuivit à outrance le père qui se sauva chez les Turcs. Du Caket, le Sophi tomba sur le Carthuel, y commit des dévastations affreuses, fit même abattre les arbres qui nourrissoient le ver-à-soie, perte irréparable. Après une belle défense qui auroit même mis le shah entre les mains de Luarzab, sans le traître Morad, qui le tira d'un défilé où il étoit enfermé, le Géorgien fut obligé de fuir comme Kaymuras. Abbas, persuadé que sa conquête seroit mal assurée tant que ce prince auroit la liberté, lui écrivit des lettres obligeantes, dans lesquelles il l'engageoit à se rendre auprès de lui, lui promettant la possession de la Géorgie entière, s'il montroit de la

confiance. S'il refusoit, il menaçoit de continuer ses ravages, et de ruiner sans ressource ce malheureux pays.

Par amour pour son peuple, il se rend auprès d'Abbas. L'empereur le remet sur son trône avec toute la solennité possible, et le comble de présents. Il lui donne entre autres une aigrette de pierreries parfaitement belles, et lui recommande de la porter toujours comme l'enseigne de la royauté, sur-tout quand il paroîtra devant lui. Le shah avoit dans sa garde un habile filou, auquel il commanda de voler l'aigrette. Luarzab, après l'avoir fait inutilement chercher, se présente sans elle, et s'excuse sur ce qu'on la lui a prise. Abbas se met en colère, s'écrie qu'il est impossible qu'il y ait un voleur à sa cour, que c'est plutôt parceque le roi de Géorgie dédaigne son présent. Il le fait saisir, et, n'osant le faire tuer, dans la crainte de causer une révolte parmi les Géorgiens, il l'exile dans un endroit malsain ; mais, comme il résistoit au mauvais air, il le fit noyer.

Taymuras reparut en Géorgie aidé par les Turcs. Il fut rétabli dans son royaume de Caket. Abbas l'en déposséda encore. On croit qu'il se soumit à l'usurpateur, et vécut tranquille, moyennant sa fille qu'il lui donna et un tribut. Le sophi fit bâtir en Géorgie des forteresses qu'il remplit de Persans, emmena plus de quatre-vingt mille familles géorgiennes, qu'il transporta en plusieurs endroits de ses états, sur-tout en Arménie, et mit à leur place des Persans et des Arméniens. Il se proposa ensuite de conserver par la douceur ce qu'il avoit gagné par la violence, et promit aux Géorgiens avec serment, pour lui et ses successeurs, de ne point charger le pays de taxes, de ne point changer

la religion, de ne point abattre d'églises, ni bâtir de mosquées, que le vice-roi seroit toujours Géorgien, de la race de leurs rois, et que si un fils de ce vice-roi vouloit se faire mahométan, il auroit la charge de grand-prévôt, et seroit gouverneur d'Ispahan, jusqu'à ce qu'il succédât à son père. On reconnoît dans cette dernière clause la politique toujours astucieuse d'Abbas, comme on reconnoît sa cruauté dans sa conduite à l'égard des Kurdes et de ses propres fils.

Les Kurdes sont un peuple errant qui vit entre la Turquie et la Perse, et qui est au plus offrant. Le shah se servit d'eux pour prendre Tauris, en leur promettant le pillage de cette ville, l'appât le plus puissant qu'on pût employer auprès d'eux. Après qu'ils lui eurent rendu ce service, il lui vint dans l'idée qu'ils pourroient bien faire pour les Turcs, sur les mêmes espérances, ce qu'ils venoient de faire pour lui. Afin de se délivrer de cette crainte, il invita les principaux chefs à dîner. Il avoit fait faire sa tente avec tant de recoins et de retours, que ceux qui entroient ne voyoient pas ceux qui les précédoient de six pas. Deux bourreaux postés dans cette allée tuoient les convives à mesure qu'ils arrivoient.

Ces cruautés et beaucoup d'autres de pure précaution, les plus odieuses de toutes, le rendoient insupportable aux grands du royaume. Quelques uns eurent la hardiesse de jeter dans la chambre de Sophi-Mirza, son fils, un billet par lequel ils lui offroient leur secours pour monter sur le trône, s'il vouloit se prêter aux mesures qu'ils avoient prises. Le jeune prince, plein d'horreur pour un projet qui ne pouvoit s'exécuter que par la mort de son père, lui porta

le billet. L'empereur loua son affection et sa tendresse ; mais il tomba dans de si grandes frayeurs, qu'elles ne lui laissoient aucun repos, et qu'elles l'obligeoient à changer deux ou trois fois de chambre toutes les nuits. Il crut enfin ne pouvoir se guérir de ses inquiétudes que par la mort de son fils.

C'étoit le seul qui lui restât de quatre qu'il avoit eus de ses femmes légitimes. La jalousie de leur père les mit tous au tombeau. Les deux premiers, qui montroient trop de goût pour les armes, furent empoisonnés ; le troisième, prévoyant le sort que son père lui destinoit par le même motif, mourut de mélancolie. On prétend qu'il en fit étrangler plusieurs autres. La mort de Sophi-Mirza est racontée de deux manières. Ce jeune prince, disent les premiers, revenoit d'une expédition glorieuse contre l'Arabie, avec sa femme, princesse arabe, mère d'un fils et d'une fille. Abbas, jaloux de ses exploits, le reçoit fort mal. Mirza ne peut dissimuler son mécontentement. L'empereur le méne dans un appartement reculé, et le laisse seul. A l'instant entrent sept hommes avec une corde d'arc pour l'étrangler. Comme il étoit très fort, il en tue trois. Sans se rebuter, les autres cherchent à lui mettre la corde au cou. Le père rentre, fait lier son fils épuisé de fatigues, et ordonne qu'en sa présence on lui passe un fer rouge sur les yeux. La princesse, instruite de la violence faite à son époux, accourt et le trouve dans une espéce de frénésie, de désespoir. Il saisit sa jeune fille et l'étrangle. La mère crut d'abord que c'étoit un simple mouvement de fureur ; mais, voyant qu'il tâtonnoit autour de lui, et qu'il cherchoit son fils pour lui faire subir le même

sort, elle s'enfuit avec lui. On eut lieu de croire que l'infortuné Mirza ne voulut tuer son fils, comme il avoit tué sa fille, que pour faire dépit à son père, qui aimoit tendrement ces enfants. Le prince mourut quelque temps après dans des accès effrayants de désespoir.

D'autres historiens donnent moins de circonstances à cet affreux événement. Selon leur rapport, Abbas ordonne à Bébut, un de ses officiers, d'aller tuer son fils. Celui-ci rencontre le prince accompagné d'un seul page, et monté sur une mule. Il saisit la bride, et lui dit : « Pied à terre, Sophi-Mirza, ton père veut « que tu meures. » En même temps il le jette en bas de sa mule. Le jeune prince s'écrie : « Hélas, mon Dieu ! « qu'ai-je fait pour mériter cette disgrace ? Maudit « soit le traître qui en est la cause ; néanmoins, puis« qu'il plaît ainsi à Dieu, que sa volonté et celle du « roi soient faites ! » A peine a-t-il prononcé ces mots, que Bébut lui donne deux coups de poignard, et l'étend mort sur la place.

Quelle que soit la manière dont le prince périt, l'exécution ne fut pas plutôt faite, que le père s'en repentit. La mère de l'infortuné Mirza courut à l'appartement de son époux, et, sans s'embarrasser de l'humeur cruelle du monarque, elle lui reprocha son inhumanité, lui sauta au visage, et osa le frapper. Abbas, étourdi, et, comme engourdi de stupeur, se contenta de lui répondre : « Que vouliez-vous que je fisse ? on « m'avoit donné avis qu'il vouloit attenter à ma vie. « Il n'y a point de reméde ; c'est une chose faite. » Le père demeura dix jours enfermé, ayant toujours le mouchoir sur les yeux pour ne pas voir le jour.

Pendant un mois il ne mangea que ce qu'il falloit pour ne pas mourir de faim, porta le deuil un an entier, et pendant le reste de sa vie ne se permit ni parure ni habit qui le distinguât du reste de ses sujets.

Mais il célébra les funérailles du prince d'une manière digne de sa férocité. Il fit inviter à un repas les kans dont la fidélité lui étoit suspecte, et les flatteurs qui lui avoient donné de l'ombrage sur celle de son fils, et, ayant fait mettre du poison dans leur vin, il les retint jusqu'à ce qu'il les eût vus tous mourir. Quelques mois après, il lui prit une réminiscence bien fatale à Bébut, l'assassin de son fils. Il lui ordonne d'aller de sa main couper la tête au sien, et de la lui apporter. « Comment te trouves-tu, lui dit le tyran « lorsqu'il le vit avec cette tête à la main? — Hélas! « sire, répondit Bébut, je crois que je n'ai pas besoin « de le dire. J'aimois mon fils tendrement. Sa mort « me coûtera la vie. — Va, lui dit le roi, reconnois « quelle a dû être ma douleur quand tu m'as appris « la mort du mien. Mon fils et le tien ne sont plus. « Console toi, en considérant que tu as cela de com- « mun avec ton maître. »

Ce prince si redoutable ne fut pas exempt d'un malheur qui n'épargne pas toujours les plus grands monarques. Il voyageoit avec ses femmes, renfermées selon la coutume dans de grands paniers couverts, pendants de chaque côté d'un chameau. S'apercevant qu'un panier penchoit plus que l'autre, il alla pour aider à le redresser, et trouva le chancelier avec la dame. Il les fit enterrer tout vifs dans la place. Abbas exerça des cruautés raffinées à l'égard d'un gouver-

neur ennemi, qui, après lui avoir promis de lui livrer sa place, lui manqua de parole, et se laissa prendre. L'empereur le fit coudre dans un cuir de bœuf fraîchement écorché, et jeter le long du grand chemin, où on le nourrissoit au soleil ardent. A mesure que la chaleur en séchant le cuir le rétrécissoit, il éprouvoit des douleurs cruelles, dont il mourut après avoir long temps souffert.

Du reste, on a célébré la justice de Shah-Abbas, quoique souvent empreinte de la férocité qui lui étoit naturelle. Il fit jeter dans un four ardent un boulanger qui refusoit de vendre du pain aux pauvres, et attacher aux crochets de son étal, d'autres disent rôtir en plein marché, un boucher qui vendoit à faux poids. Il fut moins sévère à l'égard d'un juge qui recevoit de l'argent des deux parties. Le sophi le fit mettre sur un âne, le visage tourné vers la queue, qui lui servoit de bride, ordonna de couvrir d'ordures sa belle veste, et de le promener ainsi par la ville, précédé d'un crieur qui annonçoit son crime. Ce prince avoit un grand-maître d'artillerie qu'il considéroit beaucoup; mais qui étoit le plus jaloux des hommes. Dès que quelqu'un du voisinage paroissoit le soir sur la terrasse de son logis pour y prendre le frais, selon la coutume des pays chauds, les eunuques de cet officier, à l'affût dans tous les coins de son jardin, tuoient à coups d'arquebuse ceux qu'ils apercevoient, sous prétexte qu'ils pouvoient voir dans le sérail de leur maître. On se plaignit. Abbas avertit son grand-maître de prendre garde à ce qu'il faisoit, et de tenir ses femmes enfermées la nuit comme le jour, s'il craignoit que ses voisins ne les vissent. Malgré cet avertissement,

la chasse aux curieux continuoit. Un homme important fut tué. Toute la famille en larmes alla demander justice, et cita plus de vingt personnes qui avoient péri de cette manière. Le roi se mit en fureur. « Qu'on » aille, s'écria-t-il, tuer ce chien enragé, lui, ses femmes, ses enfants et ses domestiques ; qu'il ne reste « pas une ame de cette maudite engeance. » L'arrêt fut sur-le-champ exécuté.

Une des dernières actions militaires de Shah-Abbas fut la réduction d'Ormuz, qui avoit été un assez grand royaume sur la côte du Kerman, mais qui insensiblement s'étoit réduite à l'île d'Ormuz, et à quelques terres adjacentes. La situation de cette ville la rendoit intéressante pour le commerce dans le golfe Persique. Les Portugais l'avoient prise aux naturels; les Anglois, envieux de cette position, aidèrent Abbas à s'en emparer, et obtinrent de lui, à cette occasion, des conditions avantageuses pour ceux de leurs vaisseaux qui trafiquoient sur ses mers. Ce fut encore moins des vues de conquêtes qui engagèrent l'empereur à cette expédition, que le desir d'étendre le commerce de ses sujets. Il n'y a rien qu'il ne fît pour leur en inspirer le goût; mais il trouva peu de dispositions dans les Persans, trop fastueux et trop amis de leurs aises: il jeta les yeux sur les Arméniens, sobres, ménagers, faits à la fatigue. Il jugea aussi qu'étant chrétiens, ils seroient plus propres à traiter avec les chrétiens. Abbas leur fit de grandes avances, sur-tout en soie, dont ils ne devoient payer qu'un modique intérêt à leur retour. Ainsi il fut le fondateur de leur commerce, qui est devenu très considérable en Europe et en Asie, et qu'ils ont porté jusqu'au Tunquin et aux Philippines. Il ban-

nit de ses états l'usure et les Banians, qu'on dit aussi experts que les Juifs dans le métier; mais ils s'y sont rétablis. Afin que l'argent ne sortît que le moins possible de son royaume, il décria le pélerinage de la Mecque, et en accrédita un autre, dont il donna l'exemple, au tombeau d'un saint célébre, dans une de ses provinces. Ses peuples de l'intérieur, dont il put écarter le fléau de la guerre, furent heureux sous son régne, qui dura cinquante ans. Il en vécut soixante-dix.

Sophi I, huitième shah. 1628.

Il donna ordre en mourant qu'on mît la couronne sur la tête du fils du malheureux Mirza-Sophi, et qu'il prît le nom de son père. La princesse, sa mère, vivoit, depuis la fin tragique de son époux, dans des frayeurs perpétuelles. Elles augmentèrent lorsque après la mort de son beau-père les seigneurs vinrent la prier de remettre son fils entre leurs mains, pour le placer sur le trône. Elle se sauva avec lui dans son appartement, et s'y barricada, s'imaginant que c'étoit un nouvel attentat de son beau-père. On fut trois jours à sa porte, sans pouvoir la détromper. A la fin, on la menaça de l'enfoncer. Elle l'ouvrit, et tenant son fils par la main, elle lui dit : « Va trouver ton père, mon enfant, par les « mains des meurtriers qui t'attendent. » Elle fut agréablement détrompée quand elle vit les seigneurs se prosterner à ses pieds, et le proclamer empereur. Il n'avoit que seize ans.

Mais il auroit été à desirer que les frayeurs de la mère n'eussent pas été mal fondées, et que ce jeune monstre eût disparu de la surface de la terre. Sa vie est moins celle d'un prince que d'un bourreau. On épargnera au lecteur le détail de ses atrocités, et on se contentera de mettre sous les yeux quelques unes des

barbaries réfléchies de ce nouveau Néron, qui, portant sur son visage tous les traits de la douceur et de la bonté, conservoit au fond du cœur les inclinations d'un tyran farouche et inexorable. Puisqu'il est jugé digne d'être comparé à Néron, on doit conclure qu'il fut l'assassin de sa famille, le meurtrier de sa mère et de sa femme. Il commença la série de ses crimes par un de ses frères, d'une autre mère, auquel il fit crever les yeux. Il auroit dû le tuer tout-à-fait, puisqu'il fit précipiter du haut d'un rocher deux de ses oncles, aveuglés par son grand-père, en disant : « N'ayant plus « l'usage de la vue, à quoi servent-ils dans le monde? »

Sophi avoit une tante d'une conversation très agréable. Elle lui dit un jour qu'elle s'étonnoit qu'étant jeune et vigoureux, entouré de belles femmes, il n'eût point d'enfants, pendant qu'elle seule en avoit trois de son mari. Elle ajouta à ce propos quelques réflexions assez gaillardes sur les terres mal labourées, qui demeurent stériles faute de culture. Il ne fit qu'en rire, et lui dit qu'il avoit du temps pour se donner des héritiers. Elle lui répondit imprudemment : « Vous « aurez beau faire, sire, j'ai bien peur qu'après votre « mort les Persans ne soient obligés d'avoir recours « à un de mes enfants. » Ceci parut à Sophi plus sérieux. Le lendemain, il fit servir à sa table, où il avoit invité sa tante, trois pots couverts. On en tira, aux yeux de la princesse, les têtes de ses trois enfants. « Consolez-vous, lui dit le monstre, vous êtes assez « jeune pour en avoir d'autres. » Elle demeura interdite ; mais, apercevant dans les yeux du roi des marques de fureur qui la menaçoient elle-même de la mort, elle se jeta à ses pieds, et lui dit : « Tout est bien ; que

« Dieu donne au roi une longue et heureuse vie. » Son mari, que le tyran appela, et auquel il montra ces têtes, se sauva aussi en faisant parade de la même soumission.

Il fit tuer, sur de simples soupçons, le grand-maître de sa maison, son chancelier, et un de ceux qui avoient le plus contribué à le mettre sur le trône. Cet officier vint l'avertir d'une conspiration, et l'exhortoit à se défaire des conjurés pour assurer sa vie. « Tu as raison, lui dit-il, et je commencerai par toi; car, comme « tu as le plus d'âge et d'expérience parmi ceux que tu « nommes, tu es certainement du complot. » Un simple délai à l'exécution des ordres de l'empereur coûtoit la vie. Ce qu'on doit remarquer, c'est la résignation et la prompte obéissance de ces malheureux. L'un, sûr de mourir, quoique innocemment, s'il ne prévient pas le monarque, aime mieux se laisser massacrer que de manquer à la fidélité. Un autre voit entrer son meilleur ami avec deux bourreaux : « Sans doute, cher « ami, lui dit-il, tu ne m'apportes pas de bonnes nou- « velles. — Tu as raison, cher frère, répond l'autre, le « roi m'a commandé de lui apporter ta tête. C'est à quoi « il faut se résoudre. » A ces mots, il le saisit et lui coupe la tête sans la moindre résistance.

Quand Sophi vouloit faire ces exécutions, il s'habilloit de rouge. A ce signal mortuaire, tout trembloit autour de lui. On l'attaqua par le poison, qui lui fut administré dans son sérail; mais la force de son tempérament y résista; il en fut quitte pour une maladie. Pendant sa convalescence, on entendit, la nuit, un grand bruit dans son sérail, et on sut le lende-

main qu'il y avoit eu quarante femmes enterrées vives. Le bruit se répandit en même temps que la reine mère étoit morte de la peste ; mais on ne doutoit pas qu'elle ne fût du nombre de ces infortunées. Quant à sa femme, très aimable princesse, il la manda un jour après un repas où le vin n'avoit pas été épargné. L'impératrice accourt et le trouve endormi ; elle se cache, on ne sait pourquoi, derrière une tapisserie. Il se réveille, la demande ; on lui marque du doigt l'endroit où elle est : Sophi lui fait donner cinq ou six coups de poignard ; elle expire et il se rendort tranquillement.

Des écrivains ont voulu l'excuser, en attribuant ces horreurs au vin qui troubloit souvent sa raison ; mais ce n'est pas l'ivresse qui lui fit changer l'usage de brûler les yeux avec un fer chaud en celui de les arracher, afin d'être sûr que les malheureux ne voyoient plus. Des voyageurs assurent une chose horriblement révoltante, mais qu'il faut raconter, pour se féliciter de vivre dans des pays où ces atroces barbaries sont inconnues : c'est qu'on arrachoit les yeux avec la pointe d'un poignard ; qu'on les portoit ensuite dans un bassin au roi ; et que, comme il commandoit cette exécution au premier qu'il rencontroit, elle se faisoit quelquefois si maladroitement, qu'on en mouroit. Sophi avoit ordonné qu'on aveuglât son fils, âgé de treize ans. L'eunuque qui en étoit chargé l'épargna, et lui apprit à contrefaire l'aveugle. L'empereur, attaqué d'une maladie mortelle, eut regret d'avoir rendu son fils incapable de l'empire. L'eunuque, persuadé de la sincérité du repentir, lui amène le jeune prince jouissant de la faculté de voir. Son père recommanda aux grands de

le reconnoître pour son légitime successeur. On croit qu'il mourut empoisonné, à l'âge de vingt-neuf ans, dans la treizième année de son régne.

Abbas II, neuvième shah. 1642.

Abbas II n'avoit que treize ans quand il monta sur le trône. On peut juger de la joie de la cour, après un régne aussi dangereux que celui de son père pour ceux qui l'habitoient. Cependant ils n'eurent pas beaucoup à se louer du changement. L'ivresse, la colère, le despotisme, la prodigalité du sang des hommes, rendirent le sort des courtisans aussi précaire qu'il l'avoit été sous Shah-Sophi. Abbas Ier avoit relégué dans une maison commode, ornée de jardins, un grand nombre d'eunuques inutiles à son service. Abbas II, voyant qu'ils ne mouroient pas assez vite, fit tuer en une nuit les moins âgés, et ne laissa que les quinze plus vieux attendre la mort, parcequ'elle ne devoit pas tarder. Il ne fut pas plus tendre pour sa famille que son père. Il trouva mauvais que deux sœurs qu'il avoit mariées devinssent mères, et leur fit donner des breuvages qui procuroient l'avortement. Comme elles redevinrent enceintes, il souffrit qu'elles parvinssent au terme; mais il ordonna qu'on laissât mourir de faim leurs enfants. Quatre de ses femmes furent, par son ordre, brûlées vives: les trois premières, parcequ'elles avoient fui de l'appartement pour ne pas s'enivrer avec lui; la quatrième, parcequ'elle s'étoit refusée à ses faveurs.

Les voyageurs européens qui rapportent ces traits font de grands éloges des belles qualités d'Abbas II. Un d'eux va même jusqu'à dire qu'il seroit difficile de citer une vertu qui lui manquât. En même temps il le loue

des égards qu'il avoit pour les étrangers. On peut croire que c'est là le fondement de ces grands éloges. Cet empereur vivoit familièrement avec eux, leur faisoit partager ses plaisirs, et ces voyageurs, qui étoient presque tous marchands, gagnoient prodigieusement avec lui. Le goût de la bijouterie et de la mécanique régnoit dans cette cour. Les sciences n'y étoient pas non plus négligées. Il y avoit trois princes du sang aveugles, dont l'un possédoit très bien les mathématiques et l'algèbre; l'autre faisoit parfaitement en bois et en cuivre toutes sortes de figures, et le troisième discernoit, par le toucher, la bonté des ouvrages les plus délicats.

Abbas II aimoit la justice, mais il mettoit de l'arbitraire dans l'application des peines; défaut qui équivaut quelquefois à l'injustice. Deux hommes, qu'il feignoit de consulter sur la conduite d'un gouverneur dont ils recherchoient la faveur, en rendirent un témoignage dont l'empereur connoissoit la fausseté. Il se tourna vers les seigneurs qui l'environnoient, et leur dit: « Que pensez-vous de ces flatteurs, qui savent tout le « contraire de ce qu'ils me disent? » Il ordonna qu'on arrachât deux dents au plus jeune, et qu'on les plantât dans la tête du plus vieux, qui pensa en mourir. On ne peut que blâmer la bizarrerie de cette punition, qui n'a aucune analogie avec la faute. Ce prince mourut aussi victime d'une bizarrerie. Il avoit son sérail rempli des plus belles filles du royaume; cependant il lui prit fantaisie d'appeler une danseuse publique. Elle se jeta à ses pieds, et lui exposa des motifs qui auroient dû suspendre sa passion; mais il persista dans sa résolution, et s'infecta d'une maladie dont il mourut dans

des douleurs aiguës, après plusieurs mois de souffrances. Il étoit dans la vingt-quatrième année de son régne, et la trente-septième de son âge.

Soliman, dixième shah. 1650.

Il laissoit deux fils, l'un âgé de vingt ans, l'autre de huit. Peu s'en fallut qu'au préjudice de l'aîné le plus jeune ne fût élu, parceque les grands préféroient une régence au gouvernement d'un prince déja en état de prendre connoissance de ses affaires. Cependant la meilleure opinion l'emporta. Sophi II fut reconnu; c'est-à-dire, qu'on lui ceignit en cérémonie un sabre à la porte du sérail, et qu'il y reçut les félicitations de ses sujets. En cela seul consiste l'installation des sophis de Perse. Il fut attaqué d'une maladie qui dégénéra en langueur. Les médecins, fort embarrassés, se rejetèrent sur les astrologues, qui, disoient-ils, n'avoient pas bien pris le moment pour l'intronisation du roi. Il fallut recommencer la cérémonie. On prit un Gaure de la race des Rustans qui avoit autrefois régné en Perse. On le plaça sur un trône adossé à une figure de bois qui le représentoit au naturel. Tous les gens de la cour vinrent le servir comme leur roi. A l'instant reconnu favorable par les astrologues, un officier abbat, d'un coup de sabre, la tête de bois. Le roi de théâtre se léve, et fuit à toutes jambes. Le sophi, comme s'il commençoit à devenir roi par la mort de l'usurpateur, est installé de nouveau, et prend le nom de Soliman, qui lui est resté.

On place au commencement de son régne le trait hardi d'Ali-Kuli-Kan, brave général, mais homme remuant et dangereux, et pour cette raison, souvent emprisonné. Il s'étoit donné lui-même le nom de *Lion du Roi*; « parceque, disoit-il, on m'enchaîne quand je

« suis inutile, et qu'on me lâche quand on a besoin de « moi. » Il étoit prisonnier dans une forteresse quand Abbas mourut ; mais il étoit traité avec assez d'égards, et même obtenoit quelquefois permission d'aller à la chasse. Instruit de l'avénement de Soliman, en rentrant il se jette sur le gouverneur, et lui fait appliquer tant de coups de bâton, qu'il pensa en mourir. A chaque coup il lui disoit : « C'est pour t'apprendre ton devoir, « et à ne pas laisser aller une autre fois à la chasse un « homme que le roi a mis en ta garde. » Après cette gentillesse, Kuli-Kan part pour la cour, et en va porter la première nouvelle au roi, qui le reçut dans ses bonnes graces. On raconte encore de lui une autre action, qui, par-tout ailleurs, auroit été sévèrement punie, mais qui augmenta sa faveur. Il présenta au roi deux jeunes garçons qui avoient la voix fort belle. Après les avoir entendus chanter, Soliman témoigna du regret de ne pouvoir les introduire dans son harem. Rien n'embarrassoit Kuli-Kan. Il fait faire ces jeunes gens eunuques, et les rend dignes d'amuser les femmes du sophi. Il rendit de grands services dans les guerres contre les Usbeks et les Cosaques, les deux seules du régne de Soliman, qui les fit par ses généraux, beaucoup plus redoutables à ses sujets qu'à ses ennemis.

Après tout ce qui a été dit des cruautés de ses prédécesseurs, quelque familiarisé qu'on soit avec ces horreurs, on a encore peine à écrire celles qui ont souillé le régne de ce barbare, aussi adonné au vin que son père et son grand-père, et aussi méchant qu'eux, soit lorsqu'il possédoit sa raison, soit que l'ivresse la lui enlevât. On ne fera que les indiquer briévement. Il ordonna qu'on coupât les mains à un

musicien, parcequ'il n'avoit pas assez bien touché du luth à son goût. Le seigneur chargé de cette exécution diffère, et est lui-même condamné à perdre la main. Un autre fut puni du même supplice, pour avoir porté le flambeau trop loin devant le roi, précaution qu'il prenoit cependant de peur que la flamme ne l'incommodât. Quand on levoit ses tentes dans les voyages, il n'étoit pas rare de trouver sur le terrain des membres coupés et des corps morts. Ces exécutions se cachoient mieux dans le sérail, où elles étoient fréquentes. Il fit brûler vive une jeune personne qui se plaignoit de ce qu'il avoit fait couper la main à son frère, et fit écorcher vif un eunuque, parcequ'il demandoit grace pour des condamnés. Kuli-Kan lui-même, malgré ses services, n'en fut pas quitte, comme avec ses prédécesseurs, pour la prison: il le fit mourir pour une bagatelle. Soliman se plaisoit à insulter ses ministres, à les déshonorer, à leur faire des avanies humiliantes. Cependant il en trouvoit. Enfin, à peine pourroit-on compter les atrocités de ce tigre altéré de sang. Nous terminerons par une qu'on ne lira pas sans frémir. L'historien a des moments pénibles.

Dans un dépit amoureux contre une de ses favorites, Circassienne, d'une illustre naissance, il ordonna de la marier sur-le-champ à quelque homme de la lie du peuple. Le hasard la livra au fils d'un blanchisseur. Il se trouva qu'il n'étoit pas mal fait. La dame s'en accommoda. Le roi en conçut une secrète jalousie; il fit venir le mari, et lui dit: « Lorsque tu as épousé, par mon or- « dre, cette incomparable personne, de si grande nais- « sance, quelle fête as-tu faite en réjouissance? — Sire, « répondit-il, je suis un pauvre homme, je n'eus pas

« le moyen de faire une illumination. — Quoi! repartit « le sophi, ce chien n'a pas même fait d'illumination! « Qu'on en fasse une de son corps. » On étendit le patient sur le dos, on lui perça dans le corps, avec la pointe d'un poignard, des trous sans nombre, qu'on remplit d'huile, avec une petite mèche, et on le laissa expirer dans ce tourment. Soliman mourut dans son lit, à l'âge de quarante-huit ans, après en avoir régné vingt-neuf. Si la férocité du caractère tient un peu à la force du corps, on ne sera pas étonné de la barbarie de ce prince : il faisoit aisément les plus violents exercices, et plioit des tasses d'or de l'épaisseur d'un écu, en les pressant dans sa main. Comme le tigre n'annonce rien de féroce par la peau, Soliman prévenoit en sa faveur par un regard doux, un air gai et modeste, et des manières gracieuses.

Husseyn, son fils, fut le plus doux des princes de sa race, et le plus malheureux. Il s'annonça par des qualités estimables, que ses courtisans, sur-tout les eunuques, s'efforcèrent de gâter. Ses prédécesseurs avoient dû en grande partie leurs vices aux excès du vin. Husseyn en interdit l'usage; mais ses eunuques firent si bien par prières, et en le faisant ordonner par les médecins, comme confortatif, qu'ils lui en donnèrent le goût. Cependant l'usage du vin ne le rendit pas cruel, et ne lui fut pernicieux qu'en ce qu'il engourdit ses sens, et le rendit indifférent pour tout ce qui n'étoit pas plaisir. Il s'ensevelit, pour ainsi dire, dans les délices de son sérail, oubliant absolument tout le reste, dans les circonstances même les plus critiques et les plus pressantes. Les ennemis étant à la porte, et les ministres voulant le réveiller par la proximité du pé-

Shah-Husseyn, onzième shah. 1694.

ril, il leur répondit tranquillement: « Ce sont vos af« faires, vous avez des armées, pourvoyez-y; quant à « moi, pourvu que ma maison de Ferabad me reste, je « suis content. » Ce mot explique son insouciance, presque incroyable, dans les affaires du gouvernement, et prépare à n'être point étonné de sa catastrophe.

Le sophi trouva dans le sérail un conseil d'état établi, composé d'eunuques. Il le renforça, et lui donna une autorité absolue sur les ministres, sur le premier même, auquel il n'étoit pas permis d'agir sans leurs ordres. Ces conseillers disposoient de toutes les places, vendoient les emplois; sans héritiers directs, ils n'en étoient pas moins avides de gain, pour enrichir leurs familles. Ils imaginèrent d'envoyer fréquemment aux gouverneurs des villes et des provinces la *calaate*, qui est un présent d'honneur du souverain, pour avoir eux-mêmes des présents que les gouverneurs leur faisoient en revanche: ceux-ci se dédommageoient sur les peuples. Ils changèrent aussi la coutume de donner les gouvernements à vie. Par-là ils vendoient les mêmes postes plusieurs fois en peu d'années; nouvelles charges pour les peuples, qui étoient obligés de payer la bienvenue. Comme ce conseil étoit composé d'eunuques blancs et d'eunuques noirs, autant opposés par la jalousie d'autorité que par la différence des couleurs, pour être tranquille dans les dignités et charges qu'on acquéroit, il falloit distribuer des deux côtés, et toujours on reprenoit sur les peuples ce qu'on avoit donné.

Husseyn ne s'occupoit que du soin de construire des bâtiments. Il n'y épargnoit rien en magnificence d'architecture, en luxe d'ameublement, ni en dépenses pour vaincre les difficultés. Que les provinces épuisées mur-

murassent, leur mécontentement lui étoit indifférent. On avoit soin de lui cacher la misère des peuples, et d'empêcher les plaintes de parvenir à lui. La capitale et ce qui l'environnoit florissoient; le reste le touchoit peu. Peut-être moins par dévotion que par faste, il entreprit un pélerinage de plus de deux cents lieues. Il y alla accompagné de toutes ses femmes, et d'un cortége de soixante mille hommes. Jamais le harem ne fut aussi nombreux en femmes, filles et eunuques; jamais il ne coûta des sommes aussi fortes; mais, pendant que tout y abondoit, les troupes n'étoient point payées, les munitions de toute espèce manquoient. Les généraux envoyés par la faction blanche des eunuques, à peine arrivés, se voyoient rappelés par la faction noire. Rien de solide, rien de stable dans le gouvernement.

Quant à la justice, voici comme elle se rendoit chez un peuple qui, disoit Shah-Abbas I, ne pouvoit se conduire que par la terreur. Il avoit été sagement ordonné que les riches seroient punis par des peines afflictives, et les moins aisés par des amendes pécuniaires. Les eunuques changèrent la première loi à leur profit. Au lieu de la bastonnade, on confisqua le bien des grands, et on leur imposa de fortes amendes, en les laissant dans leurs dignités et dans leurs charges. Ainsi ils pouvoient acquérir des remplacements dont ils faisoient part aux eunuques. Gouverneurs, ministres, simples cadis prenoient de toute main, et n'étoient même pas fort délicats sur la manière. On peut juger des grands magistrats par les petits. Un de ceux-ci surprit l'âne d'un particulier qui broutoit la vigne de son voisin. Il condamna le maître de l'âne à cinquante écus d'amende. Le propriétaire va trouver le juge, le prie de

remettre l'amende, parcequ'entre voisins ils se pardonnent ce délit. Le sage magistrat, sans révoquer l'amende du premier, condamna l'autre à une amende pareille, « pour lui apprendre, dit-il, à conserver son « bien. » Cet honnête homme, quand il prenoit des voleurs, se contentoit de les rançonner : s'ils n'avoient pas de quoi payer sa taxe, il les laissoit sortir la nuit de prison, afin qu'ils pussent s'acquitter par d'autres vols.

Difficilement obtenoit-on que ce qui entroit dans le greffe de ces magistrats en sortît. Un Arménien qui avoit été volé chez lui, et avoit fait mettre le voleur en prison, fut averti que, pour recouvrer ce qui lui appartenoit, il falloit qu'il justifiât par témoin du vol et des effets volés. Pour éviter toute mauvaise chicane, il crut plus court de composer avec le voleur lui-même, et de l'engager, moyennant récompense, à avouer le vol. Déja il se croyoit sûr de la restitution, lorsque le juge, se tournant vers lui, lui dit ironiquement : « Quoi ! « n'avez-vous pas de meilleur témoin à me produire « qu'un fripon, un voleur ? Allez, mon ami, amenez-« moi des témoins qui soient de mise, de bons Musul-« mans, et non pas des Arméniens ; pour lors je vous « écouterai. » Les grands chemins, si sûrs par la sévérité des prédécesseurs de Husseyn, contre les préposés à la police eux-mêmes, étoient par-tout, sous son régne, infestés de brigands. En vain essayoit-on de se plaindre ; il n'y avoit aucune justice à espérer. Toute la réponse que put obtenir d'un gouverneur un marchand à qui on avoit fait un vol considérable, fut celle-ci : « Indiquez-moi le voleur, et je vous ferai rendre « votre bien. » Le marchand irrité lui répliqua : « Met-

« tez moi à votre place, et mettez-vous à la mienne, « j'aurai bientôt trouvé le voleur. » Quelque vive que fût la réplique, le gouverneur ne s'en offensa pas. Le témoin de ces événements remarque à cette occasion qu'il n'y a pas de gens qui souffrent plus patiemment les reproches et même les injures que les Persans en place. Ils sont aussi plus susceptibles de honte que de remords. Un gouverneur qui, pendant la guerre civile, avoit livré sa ville pour de l'argent, se trouvoit auprès de l'empereur lorsqu'il en attaquoit une autre qui lui donnoit beaucoup de peine. Le prince lui demanda comment il devoit s'y prendre pour la réduire. Le gouverneur répondit froidement : « Tàchez d'y trou- « ver un traître comme moi. »

L'histoire fournit peu d'exemples d'une dissolution 1709.
aussi compléte que celle du royaume de Perse sous le foible Husseyn, d'une dissolution qui eut cela de particulier qu'elle commença par la capitale. Le sophi y vivoit tranquillement sous la tyrannie de ses eunuques, dont il ne s'apercevoit pas, dans le chaos d'un ministère corrompu, qu'il prenoit pour de l'ordre; accoutumé à s'inquiéter peu des mesures reconnues fausses, parceque les ressources d'un grand état donnent le moyen d'y remédier. Mais, au milieu de tant de fautes, il en arriva une qui le fit amèrement repentir de toutes les autres. La province de Kandahar, située entre le Mogol et la Perse, passoit alternativement sous l'un et sous l'autre empire, selon qu'elle étoit plus ou moins bien traitée. Le peuple qui l'habitoit étoit belliqueux, errant en grande partie, occupé du soin de ses troupeaux, par conséquent dur à la fatigue; partagé en tribus qui reconnoissoient des chefs : la prin-

cipale étoit celle des Afghans. Ce peuple, tel qu'on le dépeint, enveloppé d'une enceinte de montagnes, qui le défendoient, demandoit à être ménagé; mais les ministres de Perse, ne doutant de rien, n'eurent pas plus d'égards pour lui que pour les autres. Ils lui envoyèrent des gouverneurs avides qui l'accablèrent d'impôts, et le vexèrent de toute manière; il murmura, se plaignit hautement, et fit éclater des dispositions à la révolte.

Husseyn desiroit qu'on écoutât les Afghans; mais comme il ne savoit pas avoir une volonté absolue, le parti de les tenir sous le joug par la rigueur prévalut dans le conseil. On leur envoya Gurji-Kan, ancien gouverneur de Géorgie, homme sévère, qu'on revêtit de toute autorité, et qui se fit accompagner d'un excellent corps de Géorgiens. Il entra dans le Kandahar comme dans un pays conquis, lâcha la bride à ses soldats, qui commirent toute sorte de violences sur le peuple. Lui-même se réserva les chefs, auxquels il faisoit durement sentir sa domination. Un des principaux, nommé Mir-Weis, attira principalement son attention. Sa naissance, sa générosité, un air gracieux et populaire, quelques marques d'un caractère ambitieux, inspirèrent des soupçons à Gurji-Kan. Il le fit saisir, l'envoya à Ispahan, et le recommanda comme un esprit factieux, suspect de troubles qui avoient déja éclaté, et très propre à en fomenter de nouveaux.

Mir-Weis eut bientôt démêlé les factions de la cour, et jugea qu'il pourroit en tirer de grands avantages. Gurji-Kan n'avoit pas pour lui tout le ministère. Il s'y trouvoit des jaloux de la grande autorité qui lui avoit été confiée. Mir-Weis s'attacha à cette faction. Il eut

l'adresse de rendre le gouverneur lui-même suspect, et ne désespéra pas de devenir maître de Kandahar, en s'y faisant envoyer pour le tenir en bride. Arrivé dans son pays, il ne prit pas vis-à-vis du gouverneur l'air important d'un protégé sûr de son fait; au contraire, il le flatta et tâcha de s'insinuer dans ses bonnes graces; mais il n'y réussissoit pas: Gurji-Kan le regardoit toujours avec jalousie, et ne lui pardonnoit pas de s'être fait renvoyer dans sa patrie, comme pour le braver. Afin de dissiper cet ombrage, Mir-Weis contrefit le dévot et entreprit le pélerinage de la Mecque.

Quand il revint, il trouva le gouverneur si bien rassuré, que, dans la persuasion qu'il n'avoit rien à craindre d'un si saint personnage, il n'hésitoit pas à lui faire des affronts. Mir-Weis les souffroit avec patience, et attendoit quelque injure assez grave pour qu'il pût faire entrer les autres chefs dans sa vengeance. Elle arriva cette insulte. Gurji-Kan ayant entendu parler de la beauté de la fille de Mir-Weis, lui manda de la faire passer dans son harem. Le Kandaharien assemble les principaux de sa tribu, et d'autres chefs dont il étoit sûr, et leur communique l'ordre, dont ils sont indignés. Il concerte avec eux ses mesures. Au lieu de sa fille, il en envoie une autre bien instruite; ce qui étoit d'autant plus aisé, qu'en Perse, avant le mariage, on ne voit pas les filles. Ensuite il invite le gouverneur à une fête sous ses tentes. Gurji-Kan accepte sans défiance une partie de plaisir chez son beau-père; mais il y laissa la vie. Mir-Weis ne l'eut pas plutôt fait massacrer, qu'il se présenta aux portes de Kandahar. La garnison, privée de son chef, fit peu de résistance. Pendant quatorze ans, Mir-Weis combattit

les Persans. Il résista à leurs armes comme à leurs offres insidieuses. Sa bonne conduite, ses discours, ses succès réunirent les autres tribus à celles des Afghans, dont il étoit chef. Il mourut roi de Kandahar, laissant la couronne à son frère Abdallah, parcequ'il croyoit ses enfants trop jeunes pour soutenir un trône encore mal appuyé.

1515. Abdallah n'avoit ni le génie de son frère, ni son ambition, ni son intrépidité. Le desir de vivre tranquille lui fait prêter l'oreille à de nouvelles propositions des Persans, qui, en accordant des conditions avantageuses, seroient rentrés en possession du Kandahar. Le traité alloit être signé. Mahmûd, fils de Mir-Weis, qui n'étoit âgé que de dix-huit ans, apprend avec dépit cette foiblesse de son oncle. Il se met à la tête d'une quarantaine d'amis de son père, se rend maître du palais, coupe la tête à Abdallah, et se fait proclamer roi. On ne sait si ce jeune prince trouva dans des mémoires de son père le projet de s'emparer de la Perse, s'il lui fut inspiré par les confidents de Mir-Weis, ou s'il le conçut lui-même; toujours doit-on remarquer qu'il survint une foule de circonstances propres à faciliter ce projet. Les habitants de l'Hérat, voisins de Mahmûd, secouèrent aussi le joug persan, et se formèrent en république. Les Kurdes, peuple inquiet, des environs d'Hamadan, firent des courses jusque sous les murs d'Ispahan. Les Tartares Usbeks et les Lesgiens, comme de concert, des bords de la mer Caspienne, se portèrent dans le centre de l'empire. Husseyn, attaqué de tous côtés, ne savoit à quel ennemi faire face. Mahmûd profita de ces diversions pour affermir son trône. Il disciplina les Afghans, les

mena à des expéditions, tantôt prochaines, tantôt éloignées, où il eut des succès et des revers : alternatives qui aguerrissent le soldat. Il eut sur-tout grand soin de fortifier la haine religieuse qu'en qualité de *sunis*, ou sectateurs d'Omar, ils avoient contre les Perses, sectateurs d'Ali. Rarement une révolution réussit si on n'y mêle la religion.

Les progrès de Mahmûd devinrent si effrayants, qu'Husseyn se détermina à tourner toutes ses forces contre lui. Il assembla une des meilleures armées que la Perse eût depuis long-temps mis sur pied, moins formidable encore par le nombre des troupes que par leur bonté. Ne pouvant, faute d'expérience et à cause de son grand âge, la commander lui-même, il nomma généralissime un de ses fils, âgé de dix-sept ans, persuadé que la présence de l'héritier du trône seroit un puissant aiguillon pour engager les soldats et les chefs à se distinguer. On mit le jeune prince sous la direction de Sophi-Kuli-Kan, habile général, qui, rebuté des désordres de la cour, s'étoit retiré, mais qui revint et se prêta aux circonstances. Husseyn avoit aussi dans son conseil un homme très capable, intégre, désintéressé, nommé Fatey-Ali-Kan, dont il fit son premier ministre.

Sous ces deux hommes, habiles chacun dans sa partie, et qui vivoient en bonne intelligence, l'empire pouvoit encore se soutenir; mais une cabale de cour fit rappeler le général. Le visir en fit encore nommer un autre de son choix : c'étoit Luft-Ali-Kan. La cabale, persuadée qu'elle ne pourroit se rendre maîtresse de l'armée, et s'emparer du jeune prince, tant que le visir seroit en place, s'attaqua à lui-même, et le ca-

lomnia avec tant de succès auprès du sophi, qu'il ordonna qu'on lui crevât les yeux. En même temps on fit arrêter le général, et l'armée se dispersa.

Cet événement arriva très à propos pour Mahmûd. Cantonné dans ses rochers du Kandahar, il étoit instruit par des rapports fidèles de ce qui se passoit à la cour, et épioit l'occasion d'accomplir le dessein auquel il se préparoit depuis cinq ou six ans. Ce prince savoit que les villes et les provinces étoient divisées entre elles par les opinions qu'Abbas Ier avoit semées et popagées afin d'assurer sa puissance; mais ces dissentions civiles, utiles tant qu'elles furent tempérées par une autorité assez forte pour les retenir dans de justes bornes, devinrent nuisibles au gouvernement quand elles n'eurent plus de frein. Chacun perdit le goût de l'unité; on s'embarrassa peu à qui l'on devoit appartenir, et Mahmûd fut certain de trouver dans les provinces qu'il avoit à parcourir, sinon des amis, du moins des indifférents. Les factions de la cour lui donnoient aussi les espérances les plus flatteuses. Enfin, à la tête des débris de la grande armée, dont il s'en étoit formé une assez considérable, on avoit mis un ancien gouverneur d'Arabie, général mal habile ou traître, tel que Mahmûd n'en auroit pu choisir un plus convenable à ses intérêts.

Fort de toutes ces circonstances, Mahmûd laisse percer son projet, qu'il avoit renfermé jusqu'alors. Il le revêt aux yeux du peuple d'apparences attrayantes: la facilité, l'appât du butin, la gloire de faire triompher sa religion chez ces hérétiques impérieux qui les tourmentoient auparavant. On courut en foule sous ses drapeaux; mais de cette multitude il n'en-

rôla que vingt-cinq mille hommes bien aguerris, endurcis à la fatigue, et capables de faire des marches longues et rapides. Ceux qu'il perdit en route par quelques petits combats, il les remplaça par des soldats de même trempe, les choisissant entre ceux qui s'offroient. Avec cette armée d'élite il arriva à quatre journées d'Ispahan. On envoya lui faire des propositions. Elles étoient si avantageuses qu'elles lui découvrirent toute la foiblesse de la cour, et il les rejeta.

Arrivé sous les murs de la ville, il y trouve une armée très nombreuse, mais commandée par ce même gouverneur d'Arabie [illegible] avoit tout à espérer. L'empereur avoit deux partis à prendre, ou risquer une bataille, ou se fortifier en avant de la ville, attendre les secours que les provinces promettoient, et dont plusieurs étoient déja en marche, et laisser Mahmûd se morfondre dans son camp, au hasard d'y périr de faim. C'étoit l'opinion la plus sage, mais ce ne fut pas celle du général. Il voulut se battre lorsqu'il ne le falloit pas, et, lorsqu'il fut aux prises, il se conduisit si mal, que Mahmûd lui-même fut étonné de se voir vainqueur, sans avoir éprouvé beaucoup de résistance. La consternation entra dans la ville avec les fuyards, et avec eux la famine que leur grand nombre et celui des gens de la campagne, qu'on reçut imprudemment, augmentèrent bientôt à un excès déplorable. Husseyn vouloit quitter la capitale, et c'étoit encore un parti sage auquel son conseil s'opposa.

Le sophi, en se resserrant dans la capitale, résolut de n'y pas renfermer toutes les espérances du royaume et de sa famille. Il avoit déclaré son fils aîné, Abbas-Mirza, celui qui avoit déja été mis à la tête d'une armée,

son successeur, dépositaire de son autorité. Ce jeune prince, naturellement vif, croyant la dissimulation au-dessous de lui, commence l'exercice de son pouvoir par ordonner qu'on fasse mourir le gouverneur d'Arabie, ce général si malheureux ou si perfide. Il condamne aussi plusieurs autres grands seigneurs au moins suspects. Mais les proscrits le firent tomber lui-même dans la disgrace de son père. Ils obtinrent qu'il seroit de nouveau renfermé dans le harem, d'où il avoit été tiré. On lui substitua Sophi Mirza, le second fils. Au bout de quelques jours il fut jugé trop foible; le troisième fut jugé trop dévot. Enfin la couronne fut adjugée à Thamasp-Mirza, le quatrième. On s'appliqua ensuite à le faire sortir de la ville, tant pour le mettre en sûreté, que pour le faire servir de point de réunion aux troupes qu'on attendoit des provinces. Il n'est parlé que du gouverneur, qui se présenta pour lors avec une armée de dix mille hommes. Son approche effraya Mahmûd, que le moindre échec auroit perdu sans ressource. Il envoya au-devant de ce général, non des troupes, mais des négociateurs, qui, à force de promesses, lui firent embrasser son parti. Rassuré de ce côté, il continua le siége, qu'il convertit en blocus.

Il se mangea pendant ce siége plus de chair humaine qu'il n'en avoit jamais été consommé dans aucun autre. On prétend que les assiégés ne s'en tinrent pas seulement à ceux qui mouroient ou naturellement ou de blessures. La vue de ces malheurs touchoit le cœur de l'infortuné et sensible Husseyn. Il fit à Mahmûd des propositions plus avantageuses, comme de lui donner une de ses filles en mariage, et la souveraineté de trois belles provinces. Mahmûd répondit :

« Le roi de Perse ne m'offre rien qui ne soit à ma disposition. Ce prince et les princesses sont déja en ma « puissance. Il n'est plus le maître des trois provinces « qu'il m'offre. Entre lui et moi, il s'agit à présent de « l'empire. » Cependant après cette réponse ferme et même décisive, il laissa entrevoir quelque espérance au roi, afin qu'il ne se pressât pas de terminer le traité, parceque, sentant qu'il n'y avoit pas de sûreté pour lui dans Ispahan tant que le nombre de ses troupes seroit surpassé par celui des habitants, il attendoit de la misère que la quantité en diminuât. Quand il vit la proportion qu'il desiroit à-peu-près établie, il agréa l'abdication du malheureux sophi.

Avant la dernière cérémonie, Husseyn, en habit de deuil, parcourut à pied les principales rues d'Ispahan, déplorant les malheurs de son régne, consolant le peuple qui l'environnoit, en lui faisant espérer un meilleur sort sous un nouveau gouvernement. Il eut du moins la satisfaction de voir qu'il étoit plaint et regretté. Personne ne lui manqua de respect. Mahmûd lui envoya des chevaux pour se rendre auprès de lui; il n'y en avoit plus dans la ville. Le triste monarque se mit en route, suivi d'environ trois cents des premiers de l'état. Ils marchoient lentement, les yeux baissés. Le petit nombre d'habitants qui eurent la force d'être témoins de cette lugubre cavalcade exprimoient leur douleur par un morne silence.

Il fut introduit dans la salle où l'attendoit Mahmûd, jeune homme de vingt-cinq ans. En entrant, il salua le premier son vainqueur, qui lui rendit le salut. Ils s'approchèrent ensuite, et Husseyn commença la conversation en ces termes: « Mon fils, puisque le souve-

« rain maître du monde ne juge pas à propos que je « régne plus long-temps, et que le jour assigné pour « toi de monter sur le trône de Perse est venu, je te « remets l'empire de tout mon cœur et je te souhaite « un régne heureux. » En même temps il prit l'aigrette royale de son turban, et l'attacha lui-même sur Mahmûd, en lui disant : « Régne en paix! » Après cela, on servit du café et du thé; en le prenant, le prince Afghan adressa au roi détrôné ces paroles : « Telle est l'insta- « bilité des grandeurs humaines. Dieu dispose des em- « pires comme il lui plaît. Il les ôte à une nation pour « les donner à une autre; mais je vous promets de vous « regarder toujours comme mon père. » Après ces mots, on le fit passer dans un appartement qui lui étoit préparé. Les Afghans prirent possession des portes de la ville et du palais. Ainsi finit la dynastie des Sophis, commencée par Ismaël il y avoit deux cent vingt-trois ans; Husseyn en régna vingt-huit.

Mahmûd. 1722.

En le dépossédant, Mahmûd le vengea de ceux qui avoient contribué à la ruine de l'état, par négligence, ignorance, esprit de parti, lâcheté et trahison. Il n'y eut d'épargné que le général, soupçonné d'intelligence avec le prince des Afghans. Son impunité le fit croire coupable. Tous les autres perdirent la vie, la liberté ou les biens, par la justice de Mahmûd. Il confirma les Persans dans leurs dignités et emplois, et leur donna à chacun un adjoint de sa nation, excepté pour la charge de grand-visir, qu'il fit remplir par un Afghan seul. A la vérité, il réduisit la dépense de Husseyn, sur-tout par rapport à son sérail; mais il eut toujours pour lui les égards personnels dus à son ancien état. Ce prince lui donna une de ses filles en mariage, et à cette occasion

il adressa à toute la Perse une lettre circulaire, ou proclamation, par laquelle il enjoignoit de reconnoître Mahmûd pour unique monarque.

Mais Thamasp, son fils, pour avoir perdu la capitale, ne se crut pas obligé d'obéir à la circulaire de son père. Au contraire, il se fit proclamer souverain dans Kasbin, ville de l'Irak où il s'étoit retiré. Plusieurs gouverneurs lui amenèrent des troupes; mais il ne fit pas la guerre avec l'ardeur et la vivacité que son âge et sa cause sembloient promettre. Cependant les circonstances lui étoient favorables, parceque Mahmûd commençoit à se faire haïr. Pour cacher une défaite, il fit faire des réjouissances publiques, comme s'il avoit été vainqueur. Mais pour n'être pas exposé à quelque soulèvement dans la capitale, sans autre motif que sa cruauté, il fit massacrer les ministres, les seigneurs et les autres principaux chefs persans, qu'il avoit invités à un festin. Deux cents jeunes gens de la première noblesse furent tirés de l'académie où on les élevoit, et on en fit une cruelle boucherie. Trois mille hommes de troupes d'Husseyn que l'usurpateur avoit pris à son service subirent le même sort. Ce n'est pas tout, il ordonna de tuer tous ceux qui, par la solde qu'ils avoient reçue, étoient censés soldats. Enfin il se défit secrètement d'un grand nombre d'habitants d'Ispahan en état de porter les armes, et il extorqua de grosses sommes par toute sorte de moyens.

Les Afghans eux-mêmes étoient divisés entre eux. Quelques chefs se plaignoient de ce que Mahmûd s'étoit emparé de tout, et ne leur avoit pas tenu parole dans le partage du butin et l'accomplissement des promesses qu'il leur avoit faites. Cependant ils continuoient

de servir sous lui ; mais ce n'étoit plus avec cette ardeur qui assure des succès constants. Aussi Mahmûd essuya-t-il plusieurs échecs dont Thamasp auroit pu profiter, si à son indolence ne se fût jointe la nécessité de résister en même temps aux Turcs et aux Russes. Instruits des troubles qui déchiroient la Perse, ces deux peuples renouvelèrent contre elle d'anciennes prétentions, et entrèrent chacun de leur côté dans ce malheureux royaume. La Russie commença alors à faire usage de l'adroite politique qu'on lui a reconnue depuis. Après avoir épouvanté les Perses, en déployant contre eux des forces redoutables, elle se rabattit à des propositions de paix, par lesquelles elle obtint tout ce que ses armes n'auroient peut-être pu lui procurer. Thamasp essaya aussi de se débarrasser des Turcs par un traité; mais il se trouva prévenu par les Russes, qui, malgré leur accord avec lui, étoient entrés en négociation avec les Turcs, s'étoient fait confirmer et garantir par eux tout ce que le traité avec Thamasp leur avoit acquis, à condition de ne point s'opposer aux invasions que les Musulmans méditoient; de sorte que Thamasp, ne pouvant acquiescer à des conditions qui l'auroient dépouillé d'une partie de son royaume, fut contraint de continuer la guerre contre les Turcs.

Mais en même temps que les entreprises de ces puissances causoient à Thamasp de justes inquiétudes, la conduite de Mahmûd lui donnoit des espérances : ce prince se perdoit lui-même. Les Afghans l'accusoient de mépriser leurs mœurs austères, de préférer le luxe et la mollesse des Perses, et de montrer même du penchant pour leur religion. Il avoit un cousin-germain, fils d'Abdallah, son oncle, nommé Asharf, dont il s'é-

toit toujours montré jaloux. Ce sentiment rongeur s'augmenta par quelques succès qu'eut ce jeune prince, et par l'affection que ses compatriotes lui témoignèrent. Mahmûd le fit renfermer sans cause légitime; cette violence déplut aux Afghans. Pleins d'indignation contre leur chef, ils ne se battirent plus avec la même bravoure. Mahmûd attribua ses revers moins au découragement de ses soldats qu'à la colère du ciel, et résolut, pour l'apaiser, de faire une retraite spirituelle, nommée Riadhiat, dont les Indiens mahométans avoient introduit l'usage dans le Kandahar.

Le Riadhiat se fait ainsi : on s'enferme pendant quinze jours dans un lieu où la clarté du soleil n'entre point. Pendant ce temps on s'occupe à répéter d'une voix forte, tirée du fond de la poitrine, le mot *Hou*, qui exprime un des attributs de Dieu ; et on prend pour toute nourriture un peu de pain et d'eau après le soleil couché. Ces agitations de corps perpétuelles, accompagnées de cris forcés, dérangent toute la machine. Quand l'inanition et l'obscurité ont fait tomber les pénitents dans des égarements d'esprit, ils s'imaginent voir des spectres et entendre des voix ; et ils croient que pendant cette pénitence le diable est contraint, par une puissance supérieure, de leur faire connoître l'avenir.

Il paroît que le Riadhiat de Mahmûd lui renversa l'esprit. Il ne voyoit autour de lui que des traîtres et des conspirateurs. On vient lui dire que Sophi-Mirza, fils aîné d'Husseyn, s'est échappé du palais. Sans autre examen, il fait amener dans une cour tous les princes, les mains liées derrière le dos, et, assisté de quelques uns de ses confidents, il les massacre à coups de sabre. Le malheureux père, entendant leurs cris, ac-

court et sauve la vie aux deux plus jeunes, dont l'aîné n'avoit que cinq ans. Il reçut une blessure à la main, en parant le coup qu'on lui portoit. Voyant couler le sang d'Husseyn, qu'il étoit accoutumé à respecter, l'assassin s'arrêta. On compta environ cent enfants massacrés, ce qui n'est pas étonnant : aucun des prédécesseurs d'Husseyn n'avoit eu tant de femmes ; et on avoit vu porter jusqu'à trente berceaux au harem dans l'espace d'un mois.

Au délire de Mahmûd se joignit une maladie aiguë qui le fit recourir non seulement aux médecins, mais à tous les remèdes superstitieux qui lui étoient annoncés par des chrétiens ou des musulmans, peu lui importoit. Ces remèdes n'eurent pas plus de succès les uns que les autres. Sa cruauté augmenta avec ses douleurs. Ses capitaines, près de se trouver sans chef, dans une ville peu soumise, au milieu d'un royaume qui n'étoit rien moins qu'assujetti, tournèrent les yeux sur Asharf ; mais il ne voulut accepter la couronne qu'à condition qu'on lui apporteroit la tête de son cousin, le meurtrier de son père. Mahmûd étoit alors dans le dernier degré de frénésie, et n'avoit plus que quelques heures à vivre ; on les abrégea.

Ce destructeur de la dynastie des Shahs ne jouit que deux ans de son triomphe, et n'en avoit que vingt-sept quand il mourut. Il n'étoit ni d'une taille, ni d'une figure avantageuse. Il avoit la tête très enfoncée dans les épaules, le visage large, le nez écrasé, peu de barbe, tirant sur le roux, le regard farouche, quelque chose de rude et de désagréable dans la physionomie. Il tenoit ordinairement les yeux baissés. Il avoit l'air d'un homme qui rêve toujours à quelque chose. Mah-

mûd n'eut qu'une seule femme ; il dormoit peu, étoit attentif à tout, infatigable, intrépide en attaquant, mais se laissant aisément abattre par les revers. Son expédition contre Ispahan étoit téméraire et folle, et n'a pu être justifiée que par le succès. On a dit de lui qu'il étoit propre à faire des conquêtes, mais qu'il manquoit des qualités nécessaires pour les assurer.

Asharf fit faire main-basse sur toute la garde de Mahmûd, sur ses ministres et ses confidents. Il n'épargna pas ceux qui l'avoient mis lui-même sur le trône, apparemment dans la crainte qu'ils ne rendissent le même service à un autre. Le fils unique de Mahmûd eut le même sort, ainsi que sa mère. Devenu odieux par ces exécutions, qui réduisirent à un petit nombre ses partisans, et firent une brèche considérable à son armée, dans la crainte de ne pouvoir se soutenir, Asharf offrit à Husseyn de lui rendre sa couronne. Sans doute il se seroit retiré dans le Kandahar, où il se seroit fait une domination proportionnée à ses forces ; mais le sophi étoit trop content de n'être point embarrassé des soins d'un gouvernement : il refusa. Asharf mit le comble à la satisfaction du prince détrôné, en lui confiant l'intendance de ses bâtiments. Husseyn, en récompense, lui donna une de ses filles en mariage. Asharf. 1725.

Lorsque le père refusoit un trône, il arrivoit à Thamasp, son fils, un secours imprévu pour s'y placer. Ce prince s'étoit retiré dans une province de l'empire, où il vivoit dépendant du gouverneur. Pendant qu'il étoit dans cette triste situation, Nadir-Kuli lui envoya offrir ses services, et cinq mille chevaux qu'il avoit sous ses ordres. Ce Nadir est un homme fameux, qui,

après avoir reconquis la Perse sous les Afghans et les Turcs, usurpa le trône.

Selon les meilleurs écrivains, il étoit fils d'un chef de tribu, et exercé aux armes dès sa jeunesse ; mais, pour embellir son histoire, on a dit que son père étoit un pauvre ouvrier, que jusqu'à l'âge de seize ans il fut lui-même employé à ramasser du bois qu'il portoit vendre au marché, sur un âne et un chameau, la seule richesse de sa famille. Il fut pris par les Tartares Usbeks, s'échappa, devint voleur, courtier d'un marchand dont il enleva la fille, tua le père, redevint voleur de grand chemin, ensuite caissier d'un grand seigneur, se distingua, en suivant son maître, par quelques actions de bravoure, obtint à cette occasion le grade de colonel, essuya à la cour un passe-droit qui lui fit reprendre pour la troisième fois le métier de brigand, mais de brigand du premier ordre, pillant les châteaux et les caravanes, et mettant les provinces à contribution.

Il en étoit à ce point lorsqu'il offrit ses services à Thamasp. Dès la première campagne il prit sur Asharf et ses Afghans un ascendant qu'il ne perdit plus. Sa réputation grossit l'armée du shah, qui le nomma généralissime. Après une victoire presque décisive, ce prince, ne pouvant lui faire un plus grand honneur, lui donna son propre nom Thamasp ou Thamas, auquel on ajoutoit celui qu'il portoit auparavant, d'où a été formé celui de Thamasp-Kuli-Kan, sous lequel il s'est rendu si célèbre. En trois campagnes il rendit Thamasp maître de tout ce que les Afghans possédoient en Perse. Il les poussa dans des pays ruinés, où ils manquoient de vivres et de recrues. Leur armée se fondit

pour ainsi dire. Asharf offrit de se démettre et de rendrè toutes les richesses dont il avoit hérité après Mahmûd; mais Thamasp-Kuli-Kan ne voulut entendre à aucun accommodement ; il le poursuivit à outrance. Avec deux cents hommes qui lui restoient, ce prince se défendit en désespéré ; mais il succomba, et fut tué. En lui finit le régne éphémère des Afghans.

Après avoir détruit les usurpateurs dans le centre de l'empire, et remis Thamasp sur le trône, le général marcha contre les Turcs, et leur reprit sur les frontières ce qu'ils avoient conquis pendant les troubles. Il comptoit ne les pas ménager plus que les Afghans ; mais à son insu, et lorsqu'il s'y attendoit le moins, le roi fit avec eux une paix par laquelle il reconnut l'empereur ottoman seul iman, et chef de la religion musulmane, honneur qu'Asharf, dans sa détresse, avait eu la fermeté de lui refuser. Il céda plusieurs provinces. Se croyant en sûreté par ce traité, le roi congédia le peu de troupes qu'il avoit auprès de lui, et ordonna à son général de licencier son armée. Loin d'obéir, Kuli-Kan assemble ses officiers, déclame contre cette paix, comme étant une trahison des ministres, qui ne peuvent avoir été inspirés que par quelque mauvais dessein, pour avoir cédé tant de belles provinces aux Turcs, pendant qu'on avoit sur pied une armée suffisante pour les humilier. Thamasp. 1730.

Ces discours, qui avoient un air de zéle patriotique, lui attachent l'armée. Il prend la route d'Ispahan, à la tête de soixante-dix mille hommes, presque tous Tartares, auxquels il pouvoit se fier. En arrivant près de la capitale, il va trouver le roi, lui prouve qu'il est trompé par ses mauvais conseillers, à-peu-près comme

Husseyn, son père, l'a été par les siens. Thamasp en convient ; mais le général, ne lui trouvant pas l'ardeur qu'il desiroit pour la punition des coupables, conjecture qu'il pourroit bien être sacrifié lui-même. Il prend ses mesures avec ses principaux officiers, invite le roi à une revue, de là à un festin, d'où le prince, peu précautionné contre l'excès du vin, est transporté sous une bonne garde dans un appartement reculé. On désarme la sienne propre. On arrête les domestiques. Le lendemain, Thamasp-Kuli-Kan assemble les ministres d'état et les principaux capitaines. Il leur représente l'incapacité du roi, et les funestes suites de la paix, si on ne le dépose. Tous approuvent son avis. On fait paroître le fils de Thamasp, encore au berceau ; on lui prête serment de fidélité, et il est proclamé empereur sous le nom d'Abbas III. Sous un prince âgé de six mois, on sent que Thamasp-Kuli-Kan étoit le véritable souverain de la Perse. Il disposoit de tout à son gré, et il faut avouer que c'étoit pour l'avantage et la gloire du royaume. Les Turcs furent battus : ils demandèrent la paix. Le régent l'accorda, seulement à condition qu'ils rendroient toutes les provinces usurpées, et rentreroient dans leurs anciennnes limites. Au bout de six mois, le jeune empereur mourut. Kuli-Kan assemble de nouveau les gouverneurs, les grands officiers et les généraux, et leur propose de remettre Thamasp sur le trône, s'ils jugent ce prince capable de gouverner. Tous se réunissent pour prier Kuli-Kan d'y monter lui-même. Il n'y consent qu'à trois conditions : la première, qu'ils déclareront la couronne héréditaire dans sa famille ; la seconde, que personne ne prendra parti en faveur de la dernière maison royale ;

Abbas III. Thamasp-Kuli-Kan ou Nadir-Shah. 1733.

la troisième, qu'ils ne maudiront plus Omar, Osman et Abu-Beker, ni ne s'assembleront plus pour faire commémoration de la mort d'Husseyn, le fils d'Ali.

Cette dernière clause qui établissoit une espéce de tolérance de la secte des Saunites, odieuse aux Perses, fut celle qui souffrit le plus de difficultés. Le chef des ministres de la religion dominante hasarda des remontrances; l'empereur le fit étrangler. Il convoqua ensuite les principaux, et leur dit : « Vos prières n'ayant » pas prévenu les malheurs de la nation, c'est une « preuve qu'elles n'ont pas été agréables à Dieu. Mes « soldats qui y ont remédié sont ceux qui méritent vé« ritablement d'être entretenus des revenus de l'église. » En conséquence, il confisqua tous les biens du clergé, et publia immédiatement après un édit pour la réunion des Shiites et des Saunites. Il prit alors le nom de Nadir-Shah.

Le régne de ce prince a été un régne de gloire et de victoires. Il gouverna despotiquement la Perse, à l'aide d'une armée de Tartares, et d'autres peuples indépendants et belliqueux, qu'il tenoit toujours près de lui. Les Persans n'avoient que peu d'autorité, et étoient fort surveillés. Ils mordoient leur frein en silence, mais avec un dépit secret que l'empereur n'ignoroit pas : ce qui étoit encore pour lui une raison d'appesantir le joug, afin de les contenir. On prétend que, las des précautions qu'il étoit obligé de prendre, il eut dessein de s'affranchir de la crainte, par le massacre général des principaux Persans : ce projet fut découvert. Ceux qui étoient menacés s'assemblèrent ; les conjurés étoient au milieu d'une armée toute dévouée au shah. Il falloit forcer une garde affidée. Ils ne savoient même

pas positivement où étoit sa tente, ni comment la distinguer entre les autres. N'importe, le désespoir aplanit tous les obstacles. Au nombre de cinq seulement, ils pénètrent la nuit dans l'enceinte royale, tuent un eunuque et une vieille femme, entrent dans un pavillon, reconnoissent l'empereur à l'éclat des diamants, qui étoient sa passion favorite, et dont il étoit toujours chargé. Il se met en défense, et tue deux des conjurés; un autre lui porte un coup mortel. Il s'écrie : « Grace, « je vous pardonne tout. — Non, répond un troisième, « jamais tu n'as fait grace à personne, tu n'en auras « aucune. » En disant ces paroles il lui coupe la tête.

1743 Aussitôt que sa mort fut connue, les Tartares coururent aux armes, et fondirent sur les Persans. Ceux-ci se défendirent vaillamment. Il périt cinq mille hommes dans cette action. L'armée se débanda, et alla porter dans les provinces la confusion, le désordre et l'anarchie, qui, depuis ce temps, a désolé ce malheureux royaume, presque toujours en proie aux guerres civiles. Nadir-Shah, plus connu en Europe sous le nom de Thamasp-Kuli-Kan, a régné quatorze ans. Ses exploits dans l'Inde, dont on fera le récit, lui ont acquis une gloire immortelle. Il avoit l'air agréable et néanmoins imposant, sur-tout quand il parloit, un tempérament très robuste, et six pieds de haut. Il joignoit à une mémoire extraordinaire une rare présence d'esprit, qui lui faisoit prendre son parti aussi promptement qu'il y avoit pensé. On ne dit pas ce que sont devenus ni Shah-Husseyn, ni Thamasp; mais on le conjecture. Des rois qui consentent à descendre du trône, quel que soit leur caractère pacifique, ne doivent pas espérer une vie à l'abri des violences. Thamasp-Kuli-

Kan n'épargnoit pas ceux qui pouvoient lui porter ombrage ; mais du moins ne peut-on lui reprocher, comme à la plupart de ses prédécesseurs, d'avoir tué quelqu'un de sang froid, et de sa propre main

Malgré leurs guerres civiles, les Persans se conservent toujours en corps de royaume. Les Turcs, leurs ennemis constants, les entament difficilement, et entre les princes successivement assis sur un trône si vacillant, il s'en trouve quelquefois qui rappellent l'ancienne gloire de leur patrie, et savent la faire respecter.

ORMUZ.

Orm[illegible] dans [illegible] que.

Ormuz a été un royaume qui s'étendoit sur les côtes de Perse et d'Arabie, et comprenoit toutes les îles qui se trouvent dans le golfe Persique. Il est actuellement réduit à une île éloignée de terre, du côté de la Perse, de cinq lieues, et à neuf de l'Arabie. Elle a été autrefois embrasée. Le feu l'a laissée très raboteuse. On y trouve beaucoup de soufre et de sel minéral, trop corrosif pour être employé aux aliments et aux salaisons. Les ruisseaux et les fontaines sont salés. On tire presque toute l'eau douce de terre ferme : mais, près d'une île qui n'est pas éloignée, on en va prendre au fond de la mer dans des vaisseaux qui se bouchent exactement, pour traverser l'eau salée. C'est aussi dans ce canton que se pêchent les huîtres qui renferment les plus belles perles du monde. Le pêcheur va les chercher à dix ou douze brasses de profondeur. Les chaleurs sont

excessives à Ormuz, et presque insupportables pour ceux qui ne les ont pas éprouvées. Cependant on y vit long-temps; l'air y est bon, et plus sain que sur la côte de la Perse, que les habitants sont obligés de quitter dans les chaleurs, pour aller respirer le frais dans les montagnes. Malgré ses eaux salées, cette île nourrit beaucoup de gibier, des gazelles, des renards et d'autres animaux, qui sans doute peuvent se passer d'eau douce.

On sait à-peu-près le temps où l'ancienne ville d'Ormuz, bâtie sur la côte de la Perse, a cessé d'exister, par les guerres qui l'ont détruite. Le siége de l'empire a été transféré dans l'île au commencement du quatorzième siècle. Un des rois de ce premier royaume nous a donné l'histoire de ses prédécesseurs. Ceux qui n'aiment pas les rois verront avec surprise, et peut-être ne voudront pas croire que neuf de suite ont été d'excellents princes. Cet état, dans le principe, s'est étendu par le commerce. Le commerce l'a soutenu et l'a fait envier, ce qui a causé sa décadence. Il s'étoit entretenu dans un état florissant, malgré les guerres des princes qui se disputoient ce petit trône. Leur suite non interrompue se portoit jusqu'au vingt-septième, lorsque les Portugais, desirant s'emparer exclusivement du commerce de cette partie de l'Asie, attaquèrent Ormuz, et s'en rendirent maîtres en 1514. Sous leur dénomination, les rois naturels conservèrent leur autorité, mais affoiblie et bornée, comme vassaux du roi de Portugal, l'espace de cent quatorze ans, jusqu'en 1622, que les Persans se sont rendus maîtres d'Ormuz, avec le secours des Anglois.

TURKMANS.

Turkmans, près de la mer Caspienne.

Le Turkmans ou Turkomans ont été ainsi nommés pour signifier *semblables aux Turcs*. A leur figure et leurs mœurs on doit les juger d'origine tartare. Ils ont le visage basané et plat, habitent peu les villes, et seulement par nécessité, car ils ne s'y plaisent pas, sont volontiers errants, plus pasteurs qu'agriculteurs; ils sont remuants, belliqueux et impatients du joug. Des environs de la mer Caspienne, d'où on les fait partir, il est difficile de les suivre dans leurs émigrations en Perse, en Turquie, sur les frontières et dans le cœur de l'Asie, dans les montagnes d'Arménie, dans les plaines immenses qu'arrose l'Euphrate, dont ils infestent la navigation, en même temps qu'ils pillent les caravanes par terre. On les divise en orientaux et en occidentaux. Entre eux ils ont retenu le partage des familles et la connoissance de leurs filiations. Deux d'entre elles ont fait des conquêtes, et ont fourni des souverains. Elles se sont distinguées en tribus du *Mouton noir* et du *Mouton blanc*, par la couleur de l'animal peint sur leurs enseignes. Nadir-Shah, dont nous venons de parler, sortoit des Turkomans orientaux. Les occidentaux ont aussi fourni des guerriers dont les expéditions ont été moins célèbres par leur étendue, mais dont les exploits supposent de la hardiesse, de la bravoure et de la capacité. Ce peuple est agissant et jamais oisif. Les femmes filent sur leurs chameaux, ou mou-

dent le grain avec des moulins à bras, que ces animaux portent. Leur langue, en général, est celle du pays qu'ils habitent; turque chez les Turcs, persane chez les Persans, mêlée par-tout de quelques mots primitifs, et prononcée avec une dureté qui semble originaire. Ils professent la religion mahométane, mais sans se gêner beaucoup pour les obligations. La tribu du *Mouton blanc* comptoit, au commencement du treizième siécle, jusqu'à treize chefs qui s'étoient succédé dans le Diarbekir, où ils avoient formé un royaume de plus ou moins grande étendue. Ils l'habitent encore en grand nombre, mais soumis aux Kisitbaschas, ou Persans, qui ont tué leur dernier prince.

USBEKS.

Usbeks de Bukharie et de Korasan.

Les Tartares Usbecks viennent aussi des environs de la mer Caspienne. Ce qu'on pourroit dire de leur figure, leur caractère et leur religion, ne seroit qu'une répétition de ce qui a été dit des Turkomans. Une chose remarquable, c'est qu'ils ont vécu paisiblement sous trois princes, le grand-père, le père et le fils, reconnus tous trois pour des esprits bornés, appelés même imbécilles dans l'histoire. Le dernier à cette qualité joignoit celles de dévot et de grand chasseur. Cette dynastie régna dans la grande Bukharie, et une autre dans le Korasan.

Le Korasan, entre les Kalmouks, la gran-

Le Korasan consiste principalement en vastes plaines de sable, comme la grande Tartarie. Il est fertile partout où il est arrosé. On vante sur-tout ses melons d'eau

de Bukharie, les déserts Karak et le fleuve Ama.

qui se transportent très loin, et dont on peut manger en quantité sans en être incommodé. Ce pays est traversé par trois grandes rivières, dont deux se jettent dans la mer Caspienne, et la troisième dans un grand lac, qui n'est pas plus enflé de ses eaux, que la mer, avec laquelle il n'a pas de communication, ne surabonde des eaux des grands fleuves qu'elle reçoit. On compte dans ce pays vingt provinces. Il y avoit autrefois beaucoup de villes, actuellement très déchues de leur grandeur, qu'elles devoient au commerce. Mais aujourd'hui les Usbeks, loin de le cultiver, craignent même la communication des autres peuples, qui pourroit le faire fleurir. Ils ont porté la précaution à cet égard jusqu'à détourner une grande rivière qui se jetoit dans la mer Caspienne, et dont l'embouchure formoit un excellent port. Ils usent peu d'un autre port qui subsiste, et c'est par ruse et malgré eux que les Russes obtinrent quelque correspondance avec eux.

Avant les Usbeks, on croit que ce pays a été habité par les Sartes, dont on ignore les coutumes et le caractère; mais il y a plus d'apparence qu'il s'est formé d'un mélange de Persans, d'Arabes, de Turcs, et qu'enfin les Tartares Usbeks, formant le plus grand nombre, ont obtenu la supériorité. Ils sont encore moins polis, et plus inquiets que ceux de la grande Bukharie. Les bons pâturages ne les fixent qu'autant qu'ils peuvent de là fondre sur les pays voisins, et faire des esclaves, qui sont leur principale richesse. Au défaut d'étrangers à piller, ils se volent mutuellement. Les Usbeks mènent une véritable vie de brigands, sans connoissances, dépourvus de sciences, oisifs et uniquement occupés de discours frivoles, jusqu'au moment

où l'avertissement d'un pillage les tire de cette espèce de léthargie. Toute la horde pour lors se met en mouvement. Ils ne connoissent point le pain, et sont grands mangeurs de chair, sur-tout de cheval. Leur principale boisson est le lait de jument, qui peut les enivrer. Pour la chasse des chevaux sauvages, très multipliés dans leurs plaines, ils se servent d'oiseaux de proie, qui se cramponnent sur la tête ou sur le cou de l'animal. Tandis qu'il se fatigue pour faire quitter prise à l'ennemi, le chasseur approche et le tue facilement. Ce pays est en proie aux factions causées par la multitude des enfants des princes, tous prétendants au trône. Leur histoire un peu régulière date du commencement du seizième siécle.

Mais la succession connue de dix-sept kans, ou chefs de ces hordes errantes, jusqu'au commencement du dix-huitième siécle, ne présente presque aucuns faits remarquables. Ce sont des excursions les uns contre les autres, des marches rapides, des surprises, des combats sanglants entre des poignées d'hommes qui se disputent une motte de terre fraîche et herbue, trouvée dans des déserts arides. Les passions humaines jouent à la vérité les mêmes rôles dans ces petites cours que dans les grandes : projets ambitieux, intrigues, cruautés, fratricides, parricides même ; mais nous en sommes moins instruits que de ce qui s'est passé dans les grands empires. On remarquera, dans une action de Din-Mahamed, septième kan, une cérémonie de dévouement. Près de s'enfoncer dans les bataillons ennemis, pour y entraîner ses troupes qui hésitoient un peu, il prend une poignée de poussière, se la répand sur la tête, et s'écrie : « Je dévoue mon ame à Dieu, et

« mon corps à la terre. » Il charge, est suivi, et remporte la victoire.

Hajim, douzième kan, châtia un de ses fils encore adolescent, pour avoir souffert qu'un homme de campagne tuât un de ses moutons gras pour le traiter. « J'ai « cinquante ans, dit-il, et jamais je n'ai engagé per« sonne à faire une telle dépense. Si les paysans sont « obligés de tuer des moutons pendant que vous êtes « jeune, ils seront forcés de tuer des chevaux et des « vaches quand vous serez plus âgé. Les autres vou« dront suivre cet exemple, et ce sera le moyen de les « réduire tous à la mendicité. » Ce trait, en même temps qu'il prescrit la simplicité des mœurs, est une leçon pour les gouverneurs des princes. Rien n'est à négliger dans l'enfance, à l'égard de ceux auxquels on n'osera peut-être plus adresser de remontrances le reste de leur vie. Ce même Hajim étoit tellement craint et respecté de ses sujets, que, dit l'historien, « s'il leur avoit dé« fendu d'avoir aucun commerce avec leurs femmes « pendant une année, ils auroient obéi à cet ordre, et « même auroient évité d'approcher de trop près de leurs « maisons, pour ne pas donner seulement le moindre « soupçon. »

Les Russes qui passent par ce pays pour commercer à la Chine, conjecturoient en 1724 que le kan des Usbeks pouvoit mettre en campagne deux cent mille chevaux; mais aussi c'est le nombre de tous ses sujets mâles, jeunes et vieux. Dans la dernière révolution dont on a connoissance, à-peu-près vers ce temps, le fils détrôna son père, et lui fit crever les yeux. Qu'on juge des autres plus anciennes par celle-ci.

FIN DU QUATRIEME VOLUME.

TABLE

DES

TITRES DU TOME QUATRIÈME.

FIN DE LA TABLE DU TOME QUATRIÈME.